

Ces deux mots signifient : Seigneur, viens ! (Marana Tha), ou Le Seigneur vient (Maran Atha)

## INTRODUCTIONS DIVERSES: I. "LE FILS DE DIEU ET DE LA FEMME SANS TACHE APPARUT COMME UN VER"

Jésus dit:

"Et maintenant, viens. Bien que tu sois ce soir comme quelqu'un qui va expirer, viens, que je t'amène vers mes souffrances. Long sera le chemin que nous devons faire ensemble, car aucune douleur ne m'a été épargnée: ni celle de la chair, ni celle de la pensée, ni celle du cœur, ni celle de l'esprit. Toutes je les ai éprouvées, de toutes je me suis nourri, de toutes je me suis désaltéré, jusqu'à en mourir.

Si tu posais ta bouche sur mes lèvres, tu sentirais qu'elles gardent encore l'amertume de tant de douleur. Si tu pouvais voir mon Humanité dans son vêtement, maintenant éclatant, tu verrais que cet éclat émane de milliers et de milliers de blessures qui couvrirent d'un vêtement de pourpre vivante mes membres déchirés, exsangues, marqués de coups, transpercés par amour pour vous.

Maintenant mon Humanité est éclatante. Mais il y eut un jour où elle fut semblable à celle d'un lépreux tant elle était frappée et humiliée. L'Homme-Dieu, qui avait en Lui-même la perfection de la beauté physique en tant que Fils de Dieu et de la Femme sans tache, apparut alors, aux yeux de ceux qui le regardaient avec amour, avec curiosité, ou avec mépris, laid: un "ver" comme dit David, l'opprobre des hommes, le rebut du peuple.

Mon amour pour mon Père et pour les enfants de mon Père m'a amené à abandonner mon corps à ceux qui me frappaient, à offrir mon visage à ceux qui me giflaient et me couvraient de crachats, à ceux qui croyaient faire une œuvre méritoire en m'arrachant les cheveux, la barbe, en me transperçant la tête avec les épines, en rendant la terre et ses fruits complices des tourments infligés à son Sauveur, en déboîtant mes membres, en découvrant mes os, en arrachant mes vêtements et donnant ainsi à ma pureté la plus grande des tortures, en m'attachant à un bois, en m'élevant comme un agneau égorgé aux crocs d'un boucher, et aboyant autour de mon agonie comme une meute de chiens affamés que l'odeur du sang rend encore plus féroces. Accusé, condamné, tué. Trahi, renié, vendu. Abandonné même par Dieu à cause des crimes que j'avais pris sur Moi. Devenu plus pauvre qu'un mendiant dépouillé par des brigands puisqu'on ne

7

me laissa même pas mes vêtements pour couvrir ma nudité livide de martyr. Pas même épargné au-delà de la mort par l'insulte d'une blessure et les calomnies de mes ennemis. Submergé sous la boue de tous vos péchés, précipité jusqu'au fond des ténèbres de la douleur, sans aucune lumière du Ciel qui répondît à mon regard mourant, et sans un mot de Dieu qui répondît à mon dernier appel.

Isaïe dit la raison de tant de douleur: "Il a vraiment pris sur Lui nos maux et il a porté nos douleurs".

Nos douleurs! Oui, je les ai portées à votre place! Pour soulever les vôtres, les adoucir, les supprimer, si vous m'aviez été fidèles. Mais vous n'avez pas voulu l'être. Et qu'en ai-je eu? Vous m'avez regardé comme un lépreux, comme quelqu'un frappé par Dieu". Oui, j'avais sur Moi la lèpre de vos péchés sans nombre, elle était sur Moi comme un vêtement de pénitence, comme un cilice; mais comment n'avez-vous pas vu transparaître Dieu dans son infinie charité de ce vêtement que pour vous Il avait mis sur sa sainteté?

"Blessé à cause de nos iniquités, transpercé à cause de nos crimes" dit Isaïe qui, de son regard prophétique, voyait le Fils de l'homme devenu une immense plaie pour guérir celles des hommes. Et s'il n'y avait eu que les blessures de ma chair!

Mais ce que vous m'avez le plus blessé c'est le sentiment et l'esprit. De l'un et de l'autre, vous avez fait un jouet et une cible et vous m'avez frappé dans l'amitié que je vous avais donnée, par l'intermédiaire de Judas; dans la fidélité que j'espérais de vous, par l'intermédiaire de Pierre qui me renia; dans la reconnaissance pour mes bienfaits, par l'intermédiaire de ceux qui me criaient: "Meurs!" après que je les ai eus tirés de tant de maladies; à travers l'amour, pour les déchirements infligés à ma Mère; à travers la religion, en déclarant que je blasphémiais Dieu, Moi, qui pour le zèle de la cause de Dieu, m'étais mis entre les mains de l'homme en m'incarnant, en souffrant toute ma vie, et en m'abandonnant à la férocité humaine sans proférer un mot ou une plainte.

Il aurait suffi d'un regard pour réduire en cendres accusateurs, juges et bourreaux. Mais j'étais venu volontairement pour accomplir le sacrifice et comme agneau, parce que j'étais l'Agneau de Dieu et je le suis pour l'éternité, je me suis laissé conduire au dépouillement et à la mort pour faire de ma Chair votre Vie.

Quand j'ai été élevé, j'étais déjà consumé par des souffrances sans nom, avec tous les noms. J'ai commencé de mourir à Bethléem, en voyant la lumière de la Terre qui était si différente d'une façon angoissante pour Moi qui étais le Vivant du Ciel. J'ai continué

8

à mourir dans la pauvreté, dans l'exil, dans la fuite, dans le travail, dans l'incompréhension, dans la fatigue, dans la trahison, dans les affections qu'on m'enlevait, dans les tortures, dans les mensonges, dans les blasphèmes. Voilà ce qu'a donné l'homme à Moi qui venais pour l'unir à Dieu!

Marie, regarde ton Sauveur. Il n'a pas son vêtement blanc, ni sa tête blonde. Il n'a pas le regard de saphir que tu Lui connais. Son habit est rouge de sang, il est déchiré et couvert de saleté et de crachats. Son visage est tuméfié et défiguré, son regard voilé de sang et de pleurs, et ses yeux te regardent à travers la croûte qu'ils forment et la poussière qui alourdit les paupières. Mes mains, tu les vois?, elles ne sont déjà qu'une plaie en attendant la plaie finale.

Regarde, petit Jean, comme me regarda ton frère Jean. Derrière mes pas, il reste des empreintes sanglantes. La sueur délave le sang qui coule des écorchures des fouets, de ce qui restait encore de l'agonie du Jardin. La parole sort, dans l'essoufflement de l'angoisse d'un cœur qui meurt déjà de tortures de tous noms, de mes lèvres brûlées et contusionnées.

Dorénavant, tu me verras souvent ainsi. Je suis le Roi de la douleur et je viendrai te parler de ma douleur dans mon vêtement royal. Suis-moi, malgré ton agonie. Je saurai, car je suis plein de pitié, devant tes lèvres empoisonnées par ma souffrance, mettre aussi le miel parfumé des plus sereines contemplations. Mais tu dois plutôt préférer ces contemplations sanglantes, car c'est par elles que tu as la Vie et avec elles que tu amèneras les autres à la Vie. Baise ma main sanglante et veille en méditant sur Moi le Rédempteur."

Je vois Jésus comme Lui-même se dépeint. Ce soir, depuis 19h (il est 1h. et quart du 11 février, désormais) je suis vraiment en agonie.

Jésus me dit ce matin 11 février à 7h. 30:

"Hier soir, je n'ai voulu te parler que de Moi en proie à la souffrance, car j'ai commencé la description et la vision de mes douleurs. Hier soir, c'était l'introduction. Et tu étais tellement épuisée, mon amie! Mais avant que l'agonie revienne, je dois te faire un doux reproche.

Hier matin, tu as été égoïste. Tu as dit au Père: "Espérons que je dure parce que ma fatigue est la plus grande". Non, la sienne est la plus grande car elle est fatigante, sans être compensée par la béatitude de voir et de posséder Jésus comme tu l'as jusqu'avec sa sainte Humanité. Ne sois jamais égoïste, même dans les choses les plus petites. Une disciple, un petit Jean, doit être très humble et très charitable comme son Jésus.

Et maintenant reste avec Moi. "Les fleurs sont apparues... le temps de la taille est venu... et on a entendu dans les campagnes la voix de la tourterelle..." Et ce sont les fleurs qui sont nées dans les flaque de Sang de ton Christ. Et Celui que l'on coupera

9

comme une branche que l'on taille, c'est le Rédempteur. Et la voix de la tourterelle qui appelle l'épouse à son festin de noces douloureuses et saintes, c'est la mienne qui t'aime.

Lève-toi et viens, comme dit la Messe d'aujourd'hui. Viens contempler et souffrir. C'est le don que j'accorde à mes privilégiés."

## 2. INTRODUCTIONS DIVERSES: II. "IL SUFFIT DE DIRE LA VÉRITÉ POUR ÊTRE HAÏS"

Jésus dit:

"Mon regard avait lu dans le cœur de Judas Iscariote. Personne ne doit penser que la Sagesse de Dieu n'a pas été capable de comprendre ce cœur. Mais, comme je l'ai dit à ma Mère, il le fallait. Malheur à Lui d'avoir été le traître! Mais un traître il le fallait. Plein de duplicité, d'astuce, avide, luxurieux, voleur, et intelligent et cultivé plus que la masse des gens, il avait su s'imposer à tous. Audacieux, il m'aplanissait le chemin même s'il était difficile. Il aimait surtout sortir du rang et faire valoir sa place de confiance auprès de Moi. Sa serviabilité ne venait pas de la charité. Mais il était uniquement ce que vous appellerez un "faiseur". Cela lui permettait de garder la bourse et d'approcher des femmes. Deux choses, qu'avec la troisième: sa charge humaine, il aimait effrénément.

La Femme pure, humble, détachée des richesses terrestres, ne pouvait ne pas éprouver de dégoût pour ce serpent. Moi aussi, j'en éprouvais du dégoût. Moi seul, et le Père, et l'Esprit, nous savons quels efforts j'ai dû soutenir pour pouvoir le supporter près de Moi. Mais je te l'expliquerai une autre fois.

Je n'ignorais pas non plus l'hostilité des prêtres, des pharisiens, scribes et sadducéens. C'étaient des renards rusés qui cherchaient à me pousser dans leur tanière pour me mettre en pièces. Ils avaient faim de mon Sang. Et ils cherchaient à me tendre partout des pièges pour s'emparer de Moi, pour avoir l'arme des accusations, pour me faire disparaître. Pendant trois ans longue a été l'embûche et elle ne s'est apaisée que quand ils m'ont su mort. Ce soir-là, ils ont dormi heureux. La voix de leur accusateur était pour toujours éteinte. Ils le croyaient. Non, elle n'était pas encore éteinte. Elle ne le sera jamais et elle tonne, elle tonne et elle maudit leurs semblables d'aujourd'hui. Que de douleurs eut ma Mère à

10

cause d'eux! Et cette douleur Moi, je ne l'oublie pas.

Que la foule fût changeante, ce n'était pas chose nouvelle. C'est le fauve qui lèche la main du dompteur, s'il est armé de la cravache ou S'il lui offre un morceau de viande pour calmer sa faim. Mais il suffit que le dompteur tombe et ne puisse pas se servir de la cravache, ou bien n'ait plus de proie pour le rassasier, pour qu'il se jette sur lui et le mette en pièces. Il suffit de dire la vérité et d'être bon pour être haï par la foule après le premier moment d'enthousiasme. La vérité est reproche et avertissement. La bonté dépouille de la cravache et fait que ceux qui ne sont pas bons ne craignent plus. De là viennent les "crucifie-le" après que l'on a dit "hosanna". Ma vie de Maître est pleine de ces deux voix. Et la dernière a été "crucifie-le". L'hosanna est comme la respiration du chanteur afin d'avoir du souffle pour monter à l'aigu. Marie, le soir du Vendredi Saint, a entendu de nouveau en elle tous les hosannas mensongers, devenus des cris de mort pour son Enfant, et elle en est restée brisée. Cela aussi, je ne l'oublie pas.

L'humanité des apôtres! Combien grande! Je portais sur mes bras, pour les élever vers le Ciel, des blocs qu'attirait la terre. Même ceux qui ne se voyaient pas comme les ministres d'un roi terrestre, comme Judas l'Isariote, ceux qui ne pensaient pas comme lui à monter, à l'occasion, à ma place sur le trône, étaient toujours cependant désireux de gloire. Un jour vint où même mon Jean et son frère désirèrent cette gloire, qui vous éblouit comme un mirage même dans les choses célestes. Ce n'est pas là l'aspiration sainte au Paradis que je veux que vous ayez, mais c'est un désir humain que votre sainteté soit connue. Non seulement cela, mais avidité de changeur, d'usurier pour lequel, en échange d'un peu d'amour donné à celui auquel je vous ai dit que vous devez donner tout vous-mêmes, prétendez avoir une place à sa droite dans le Ciel.

Non, fils. Non. Auparavant il faut savoir boire tout le calice que j'ai bu. Tout: avec sa charité donnée en échange de la haine, avec sa chasteté contre les appels des sens, avec son héroïsme dans les épreuves, avec son holocauste pour l'amour de Dieu et des frères. Puis, quand tout est accompli du propre devoir, dire encore: "Nous sommes des serviteurs inutiles" et attendre que mon Père et le vôtre, vous accorde, grâce à sa bonté, une place dans son Royaume. Il faut se dépouiller, comme tu as vu qu'on me dépouillait dans le Prétoire, de tout ce qui est humain, en gardant seulement l'indispensable qui est respect envers le don de Dieu qu'est la vie, et envers les frères auxquels nous pouvons être utiles plutôt du Ciel

11

que sur la Terre, et laisser que Dieu vous revête du vêtement immortel, purifié dans le Sang de l'Agneau.

Je t'ai montré les douleurs préparatoires de la Passion. Les autres, je te les montrerai. Bien que ce soit toujours des douleurs, cela a été un repos pour ton âme de les contempler. Maintenant, cela suffit. Reste en paix."

### 3. INTRODUCTIONS DIVERSES: III. "J'AI SOUFFERT DE VOIR SOUFFRIR MA MÈRE"

Jésus me dit:

"Je n'ai pas oublié non plus les douleurs de Marie, ma Mère. Avoir dû la déchirer par la perspective de ma souffrance, avoir dû la voir pleurer. C'est pour cela que je ne lui refuse rien. Elle m'a tout donné. Moi, je lui donne tout. Elle a souffert toute la douleur. Je lui donne toute la joie.

Je voudrais que quand vous pensez à Marie, vous méditez la longue agonie qu'elle a souffert pendant trente-trois ans et couronnée au pied de la Croix. Elle l'a soufferte pour vous. Pour vous, les moqueries de la foule qui la considérait la mère d'un fou. Pour vous, les reproches des parents et des personnages importants. Pour vous, mon désaveu apparent: "Ma Mère et mes frères, ce sont ceux qui font la volonté de Dieu".

Et qui la faisait plus qu'elle, et une Volonté redoutable qui lui imposait la torture de voir supplicier son Fils?

Pour vous, les fatigues de me rejoindre ici et là. Pour vous, les sacrifices: depuis celui de quitter sa maisonnette et de se mêler à la foule, jusqu'à celui de quitter sa petite patrie pour le tumulte de Jérusalem. Pour vous, de devoir rester au contact de celui qui couvait dans son cœur la trahison. Pour vous, la douleur de m'entendre accuser de possession diabolique, d'hérésie. Tout, tout, pour VOUS.

Vous ne savez pas à quel point je l'ai aimée, ma Mère. Vous ne réfléchissez pas à quel point le cœur du Fils de Marie était sensible aux affections. Et vous croyez que ma torture a été purement physique, tout au plus vous ajoutez la torture spirituelle de l'abandon final du Père.

Non, fils. Même les passions de l'homme, je les ai éprouvées. J'ai

12

souffert de voir souffrir ma Mère, de devoir la conduire comme une douce agnelle au supplice, de devoir la déchirer par les adieux successifs, à Nazareth avant l'évangélisation, en celui que je vous ai montré et qui précède mon imminente Passion, en celui où elle était déjà en acte avec la trahison de Judas, avant la Cène, dans l'adieu atroce sur le Calvaire.

J'ai souffert de me voir méprisé, haï, calomnié, entouré de curiosités malsaines qui ne se tournaient pas vers le bien, mais au contraire vers le mal. J'ai souffert de tous les mensonges que j'ai dû entendre ou voir agir à mes côtés. Ceux des pharisiens hypocrites qui m'appelaient Maître et me posaient des questions non parce qu'ils avaient foi en mon intelligence, mais pour me tendre des pièges, les mensonges de ceux que j'avais comblés de bienfaits et qui se firent des accusateurs au Sanhédrin ou au Prétoire, le mensonge, celui prémédité, prolongé, subtil de Judas qui m'a vendu et a continué de se faire passer pour disciple, qui m'a indiqué aux bourreaux par le signe de l'amour. J'ai souffert du mensonge de Pierre pris par une peur humaine.

Que de mensonges, et tellement révoltants pour Moi qui suis la Vérité! Combien aussi maintenant il en est qui me concernent! Vous dites que vous m'aimez, mais vous ne m'aimez pas. Vous avez mon Nom sur vos lèvres, et dans votre cœur vous adorez Satan et vous suivez une loi contraire à la mienne.

J'ai souffert en pensant que devant la valeur infinie de mon Sacrifice: le Sacrifice d'un Dieu, trop peu se seraient sauvés. Tous, je dis: tous ceux qui, au cours des siècles de la Terre, auraient préféré la mort à la vie éternelle, en rendant vain mon Sacrifice, m'ont été présents. Et c'est avec cette connaissance que je suis allé à la rencontre de la mort.

Vois, petit Jean, que ton Jésus et sa Mère, ont souffert profondément dans leur moi moral. Et longuement. Patience donc si tu dois souffrir. "Aucun disciple n'est plus que son Maître". Je l'ai dit.

Demain, je parlerai des douleurs de l'esprit. Maintenant, repose. La paix soit avec toi."

Ensuite Marie, répondant à une prière qui était sortie de mon cœur après avoir dit celle écrite sous l'image du Cœur Immaculé: "Notre Mère toute tendre, révélez-nous les secrets de votre Cœur Immaculé. Faites qu'un de vos rayons très doux et très purs pénètre nos cœurs et les transforme et les prépare aux divines visites du Saint-Esprit." J'avais ajouté: "Oui, Maman de Jésus et la mienne, révèle-moi les secrets de ton Cœur et prépare le mien par ta lumière."

Et Elle: "Je t'ai plongée dans mon Cœur dont je t'ai fait connaître les joies et les larmes.

13

J'ai passé dans ton cœur avec le rayon de ma charité pour te rendre capable de comprendre la voix de mon Fils et les lumières du Divin Esprit. Car sans les lumières du Paraclét, c'est l'obscurité et le silence qui restent dans les cœurs. C'est toujours

l'Esprit dont je suis l'épouse, Celui qui vous fait comprendre la Vérité et vous sanctifie pour Dieu. Le Père, le Fils, le Saint-Esprit doivent être dans vos cœurs pour que vous puissiez comprendre les secrets de Dieu dans ses triples manifestations de Puissance, de Rédemption, d'Amour. Le Père est toujours présent dans ses vrais fils par sa Bonté, le Fils par sa Doctrine, et le Saint-Esprit par sa Lumière, car jamais Il n'est absent là où il y a sanctification, et la parole de mon Jésus est la sanctification permise par la volonté du Père qui vous aime."

#### 4. INTRODUCTIONS DIVERSES: IV. "J'ÉTAIS, JE SUIS, LE FILS DE DIEU. MAIS J'ÉTAIS AUSSI LE FILS DE L'HOMME"

Jésus dit:

"La souffrance de mon agonie spirituelle, tu l'as contemplée dans la soirée du Jeudi. Tu as vu ton Jésus s'affaïsser comme un homme frappé mortellement qui sent fuir sa vie à travers les blessures qui lui font perdre son sang, ou comme une créature dominée par un traumatisme psychique au-dessus de ses forces. Tu as vu la croissance de ce trauma qui a atteint son point extrême dans l'effusion du sang, provoquée par le déséquilibre circulatoire que produisait l'effort de me vaincre et de résister au poids qui s'était abattu sur Moi.

J'étais, je suis le Fils du Dieu Très-Haut, mais j'étais aussi le Fils de l'homme. Je veux que, de ces pages, se dégage nettement cette double nature pareillement totale et parfaite.

De ma Divinité fait foi ma parole qui a des accents que seul un Dieu peut avoir. De mon Humanité les besoins, les passions, les souffrances que je vous présente et que je souffris dans ma chair d'Homme véritable, et que je vous propose comme modèle de votre humanité, de même que je vous instruis l'esprit par ma doctrine de vrai Dieu.

Au cours des siècles, aussi bien ma très sainte Divinité que ma très parfaite Humanité, par l'action de désagrégation de "votre" humanité imparfaite, ont été diminuées, déformées dans leur présentation. Vous avez rendue irréaliste mon Humanité, vous l'avez rendue inhumaine comme vous avez rendue petite ma figure divine, en la niant sur tant de points que vous ne vouliez pas

14

reconnaitre ou que vous ne pouviez plus reconnaître avec vos esprits diminués par les corruptions du vice et de l'athéisme, de l'humanisme, du rationalisme.

Je viens, en cette heure tragique, prodrome de malheurs universels, je viens rafraîchir dans vos esprits ma double figure de Dieu et d'Homme, pour que vous la connaissiez telle qu'elle est, pour que vous la reconnaissiez après tant d'obscurantisme dont vous l'avez couverte pour vos esprits, pour que vous l'aimiez et reveniez à elle et que vous vous sauviez par son intermédiaire. C'est la figure de votre Sauveur, et celui qui la connaîtra et l'aimera sera sauvé.

Ces jours-ci, je t'ai fait connaître mes souffrances physiques. Elles ont torturé mon Humanité. Je t'ai fait connaître mes souffrances morales liées, entrelacées, fondues avec celles de ma Mère comme le sont les lianes inextricables des forêts équatoriales, que l'on ne peut séparer pour en couper une seule mais que l'on doit briser d'un seul coup de hache pour s'ouvrir un passage, en les coupant toutes ensemble; ou encore comme sont les veines du corps dont on ne peut priver une seule de sang parce qu'un seul liquide les emplit; comme, c'est encore mieux, comme on ne peut empêcher que pour l'enfant qui se forme dans le sein de la mère qu'entre la mort si la mère meurt, car c'est la vie, la chaleur, la nourriture, le sang de la mère qui, par un rythme accordé avec le mouvement du cœur maternel, pénètre, à travers les membranes internes, jusqu'à l'enfant qui doit naître pour faire de lui un être vivant.

Elle, oh! elle, la Mère pure m'a porté non seulement les neuf mois pendant lesquels une femme porte le fruit de l'homme, mais pendant toute sa vie. Nos cœurs étaient unis par des fibres spirituelles et ont palpité ensemble toujours, et il n'y avait pas une larme maternelle qui tombât sans humecter mon cœur de son sel, et il n'y avait pas une seule de mes plaintes intérieures qui ne résonnât en elle pour éveiller sa douleur.

Vous souffrez de voir la mère d'un enfant destiné à mourir par suite d'une maladie incurable, la mère de quelqu'un condamné au dernier supplice par la rigueur de la justice humaine. Mais pensez à ma Mère qui, dès le moment où elle m'a conçu, a tremblé en pensant que j'étais le Condamné, à cette Mère qui, quand elle m'a donné le premier baiser sur ma peau douce et rose de nouveau-né, a senti les plaies futures de son Enfant, à cette Mère qui aurait donné dix, cent, mille fois sa vie pour m'empêcher de devenir Homme et d'arriver au moment de l'Immolation, à cette Mère qui savait et

15

qui devait désirer cette heure terrible pour accepter la volonté du Seigneur, pour la gloire du Seigneur, par bonté envers l'Humanité. Non, il n'y a pas eu d'agonie plus longue, et qui ait pris fin en une douleur plus grande, que celle de ma Mère. Et il n'y a pas eu une douleur plus grande, plus complète que la mienne. J'étais Un avec le Père. Il m'avait de toute éternité aimé comme Dieu seul peut aimer. Il s'était complu en Moi et avait trouvé en Moi sa divine joie. Et Moi, je l'avais aimé comme seul un Dieu peut aimer et j'avais trouvé dans l'union avec Lui ma joie divine. Les ineffables rapports qui lient ab aeterno le Père avec son Fils ne peuvent vous être expliqués même par ma Parole, car si elle est parfaite votre intelligence ne l'est pas et vous ne pouvez comprendre et connaître ce qu'est Dieu tant que vous n'êtes pas avec Lui dans le Ciel.

Eh bien, je sentais, comme l'eau qui monte et fait pression contre une digue, croître, heure par heure, la rigueur de mon Père envers Moi. En témoignage contre les hommes-brutes, qui ne voulaient pas comprendre qui j'étais, Il avait, durant le temps de ma vie publique, ouvert par trois fois le Ciel: au Jourdain, au Thabor et à Jérusalem la veille de la Passion. Mais Il l'avait fait pour les hommes, non pour me donner un soulagement à Moi. J'étais, désormais, l'Expiateur.

Souvent, Maria, Dieu fait connaître aux hommes un de ses serviteurs pour les secouer et les entraîner, par son intermédiaire, vers Lui, mais cela arrive aussi à travers la douleur de ce serviteur. C'est lui-même qui paie personnellement, en mangeant le

pain amer de la rigueur de Dieu, les réconforts et le salut de ses frères. N'est-ce pas? Les victimes d'expiation connaissent la rigueur de Dieu. Ensuite vient la gloire, mais après que la Justice est apaisée. Ce n'est pas comme pour mon amour qui à ses victimes donne ses baisers. Je suis Jésus, je suis le Rédempteur, Celui qui a souffert et sait, par expérience personnelle, ce que c'est que la douleur d'être regardé avec sévérité par Dieu et d'être abandonné par Lui. Et je ne suis jamais sévère, et je n'abandonne jamais. Je consume pareillement, mais dans un incendie d'amour.

Plus l'heure de l'expiation approchait et plus je sentais le Père s'éloigner. Toujours plus séparé du Père, mon Humanité se sentait moins soutenue par la Divinité de Dieu. Et j'en souffrais de toutes les manières.

La séparation d'avec Dieu amène avec elle la peur, elle amène avec elle l'attachement à la vie, elle amène avec elle la langueur, la

16

lassitude, l'ennui. Plus elle est profonde et plus fortes sont ses conséquences. Quand elle est totale, elle amène au désespoir. Et plus celui qui, par suite d'un décret de Dieu, l'éprouve sans l'avoir méritée, plus il en souffre parce que l'esprit vivant sent la séparation d'avec Dieu comme une chair vivante sent l'amputation d'un membre. C'est un étonnement douloureux, accablant, que ne comprend pas celui qui ne l'a pas éprouvé. Je l'ai éprouvé. J'ai dû tout connaître pour pouvoir plaider sur tout sujet auprès du Père en votre faveur. Même vos désespoirs. Oh! Je l'ai éprouvé ce que veut dire: "Je suis seul. Tous m'ont trahi, abandonné. Même le Père, même. Dieu ne m'aide plus".

Et c'est pour cela que j'opère des prodiges mystérieux de grâce chez les pauvres cœurs que le désespoir accable et que je demande à mes privilégiés de boire mon calice si amer à l'expérience, pour que ceux, qui font naufrage dans la mer du désespoir, ne refusent pas la croix que je leur offre comme ancre de salut, mais qu'ils s'y accrochent et que je puisse les amener à la rive bienheureuse où ne vit que la paix.

Dans la soirée du Jeudi, Moi seul sais si j'aurais eu besoin du Père! J'étais un esprit déjà à l'agonie à cause de l'effort d'avoir dû surmonter les deux plus grandes douleurs d'un homme: l'adieu à une Mère très aimée, le voisinage de l'ami infidèle. C'étaient deux plaies qui me brûlaient le cœur: l'une par ses larmes, l'autre par sa haine.

J'avais dû rompre mon pain avec mon Caïn. J'avais dû lui parler en ami pour ne pas le dénoncer aux autres dont je pouvais redouter la violence, et pour empêcher un crime, inutile d'ailleurs, puisque tout était déjà marqué dans le grand livre de la vie: et ma Mort sainte et le suicide de Judas. Inutiles d'autres morts réprouvées par Dieu. Aucun autre sang que le mien ne devait être répandu, et ne fut pas répandu. La corde étrangla cette vie en renfermant dans le sac immonde du corps du traître son sang impur vendu à Satan, ce sang qui ne devait pas se mélanger, en tombant sur la Terre, au sang très pur de l'Innocent.

Elles auraient bien suffi ces deux plaies pour faire de Moi un agonisant dans mon Moi. Mais j'étais l'Expiateur, la Victime, l'Agneau. L'Agneau, avant d'être immolé, connaît la marque au fer rouge, il connaît les coups, il connaît le dépouillement, il connaît la vente au boucher. Ce n'est qu'à la fin qu'il connaît le froid du couteau qui pénètre dans la gorge et saigne et tue. Auparavant il doit tout quitter: le pâturage où il a grandi, la mère au sein

17

de laquelle il s'est nourri et réchauffé, les compagnons avec lesquels il a vécu. Tout. Moi j'ai tout connu: Moi, Agneau de Dieu. Satan est donc venu alors que le Père se retirait dans les Cieux. Il était déjà venu au commencement de ma mission pour essayer de m'en détourner. Maintenant il revenait. C'était son heure. L'heure du sabbat satanique.

Des foules et des foules de démons étaient cette nuit-là sur la Terre pour mener à terme la séduction dans les cœurs et les disposer à vouloir le lendemain le meurtre du Christ. Chaque synhédriste avait le sien, Hérode le sien, Pilate le sien, et le sien chacun des juifs qui aurait appelé mon Sang sur lui. Les apôtres aussi avaient près d'eux leur tentateur qui les assoupissait pendant que je languissais, qui les préparait à la lâcheté.

Remarque le pouvoir de la pureté. Jean, le pur, fut le premier de tous à se libérer de la griffe démoniaque et revint tout de suite vers son Jésus et comprit son désir inexprimé et m'amena Marie.

Mais Judas avait Lucifer et Moi j'avais Lucifer. Lui dans le cœur, Moi à mon côté. Nous étions les deux principaux personnages de la tragédie, et Satan s'occupait personnellement de nous. Après avoir amené Judas au point de ne plus pouvoir revenir en arrière, il se tourna vers Moi.

Avec sa ruse parfaite, il me présenta les tortures de ma chair avec un réalisme insurpassable. Au désert aussi, il avait commencé par la chair. Je le vainquis en priant. Mon esprit domina la peur de la chair.

Il me présenta alors l'inutilité de ma mort, l'utilité de vivre pour Moi-même sans m'occuper des hommes ingrats. Vivre riche, heureux, aimé. Vivre pour ma Mère, pour ne pas la faire souffrir. Vivre pour amener à Dieu, par un long apostolat tant d'hommes qui, une fois que je serais mort, m'auraient oublié; alors que si j'avais été Maître non pas pendant trois ans, mais pendant des lustres et des lustres, j'aurais fini par les pénétrer de ma doctrine. Ses anges m'auraient aidé à séduire les hommes. Est-ce que je ne voyais pas que les anges de Dieu n'intervenaient pas pour m'aider? Ensuite, Dieu m'aurait pardonné en voyant la moisson de croyants que je Lui aurais amenés. Dans le désert aussi il m'avait poussé à tenter Dieu par l'imprudence. Je le vainquis par la prière. Mon esprit domina la tentation morale.

Il me présenta l'abandon de Dieu. Lui, le Père, ne m'aimait plus. J'étais chargé des péchés du monde. Je Lui faisais horreur. Il était absent, Il me laissait seul. Il m'abandonnait aux moqueries d'une

18

foule féroce, et Il ne m'accordait même pas son divin réconfort. Seul, seul, seul. À cette heure, il n'y avait que Satan près du Christ. Dieu et les hommes étaient absents parce qu'ils ne m'aimaient pas. Ils me haïssaient ou étaient indifférents. Je priais

pour couvrir par mon oraison les paroles sataniques. Mais ma prière ne montait plus vers Dieu. Elle retombait sur Moi comme les pierres de la lapidation et m'écrasait sous sa masse. La prière qui pour Moi était toujours une caresse donnée au Père, une voix qui montait et à laquelle répondait la caresse et la parole paternelle, maintenant elle était morte, pesante, lancée en vain contre les Cieux fermés.

Alors j'ai senti l'amertume du fond du calice. La saveur du désespoir. C'était ce que voulait Satan. M'amener à désespérer pour faire de Moi son esclave. J'ai vaincu le désespoir et je l'ai vaincu par mes seules forces, parce que j'ai voulu le vaincre. Avec mes seules forces d'Homme. Je n'étais plus que l'Homme. Et je n'étais plus qu'un homme qui n'est plus aidé par Dieu.

Quand Dieu aide, il est facile de soulever le monde lui-même et de le soutenir comme un jouet d'enfant. Mais quand Dieu n'aide plus, même le poids d'une fleur est une fatigue.

J'ai vaincu le désespoir et Satan son créateur pour servir Dieu et vous, en vous donnant la Vie. Mais j'ai connu la Mort. Non pas la mort physique du crucifié - elle fut moins atroce - mais la Mort totale, consciente, du lutteur qui tombe après avoir triomphé, le cœur brisé et le sang se répandant dans le trauma d'un effort au-dessus du possible. Et j'ai sué sang. J'ai sué sang pour être fidèle à la volonté de Dieu.

Voilà pourquoi l'ange de ma douleur m'a présenté l'espérance de tous ceux qui sont sauvés par mon sacrifice comme un remède à ma mort. Vos noms! Chacun a été pour Moi une goutte de remède infusé dans mes veines pour leur redonner tonus et fonctionnement, chacun a été pour Moi la vie qui revient, la lumière qui revient, la force qui revient. Dans les tortures inhumaines, pour ne pas crier ma douleur d'Homme, et pour ne pas désespérer de Dieu et dire qu'Il était trop sévère et injuste envers sa Victime, je me suis répété vos noms, je vous ai vus. Je vous ai bénis depuis lors. Depuis lors, je vous ai porté dans mon cœur. Et quand pour vous est venue votre heure d'être sur la Terre, je me suis penché du Ciel pour accompagner votre venue, jubilant à la pensée qu'une nouvelle fleur d'amour était née dans le monde et qu'elle aurait vécu pour Moi.

19

Oh! mes bénis! Réconfort du Christ mourant! Ma Mère, le Disciple, les pieuses Femmes entouraient ma mort, mais vous aussi y étiez. Mes yeux mourants voyaient, en même temps que le visage déchiré de ma Mère, vos visages affectueux et ils se sont fermés ainsi, heureux de se fermer parce qu'ils vous avaient sauvés, ô vous qui méritez le Sacrifice d'un Dieu."

## 5. INTRODUCTIONS DIVERSES: V. "VOUS NE RÉFLÉCHISSEZ JAMAIS À CE QUE VOUS M'AVEZ COÛTÉ"

Jésus dit:

"Désormais tu as pris connaissance de toutes les douleurs qui ont précédé ma Passion proprement dite. Maintenant je vais te faire connaître les douleurs de ma Passion en acte. Ces douleurs qui frappent davantage votre esprit quand vous les méditez. Mais vous les méditez très peu, trop peu. Vous ne réfléchissez pas à ce que vous m'avez coûté et de quelle torture est fait votre salut.

Vous qui vous plaignez d'une écorchure, d'un coup contre un coin, d'un mal de tête, vous ne réfléchissez pas que Moi, je n'étais qu'une plaie, que ces plaies étaient envenimées par beaucoup de choses, que les choses elles-mêmes servaient à tourmenter leur Créateur parce qu'elles torturaient le Dieu-Fils déjà torturé, sans respect pour Celui qui, Père de la Création, les avait formées. Mais les choses n'étaient pas coupables. C'était encore et toujours l'homme le coupable. Le coupable depuis le jour où il écouta Satan dans le Paradis terrestre. Elles n'avaient pas d'épines, de poison, de cruauté jusqu'à ce moment-là les choses de la Création pour l'homme créature choisie. Dieu l'avait fait roi cet homme, fait à son image et à sa ressemblance et, dans son paternel amour, Il n'avait pas voulu que les choses puissent être un piège pour l'homme. Satan mit le piège. Dans le cœur de l'homme pour commencer, puis il produisit pour l'homme, avec la punition du péché, des ronces et des épines.

Et voici que Moi, l'Homme, j'ai dû souffrir aussi pour les choses et par les choses en plus que par les personnes. Ces dernières m'ont donné insultes et sévices; les choses en furent les armes.

La main que Dieu avait faite pour l'homme pour le distinguer

20

des brutes, la main dont Dieu avait enseigné l'usage à l'homme, la main que Dieu avait mise en rapport avec l'esprit en lui donnant le pouvoir d'exécuter les commandements de l'esprit, cette partie de vous si parfaite et qui n'aurait dû avoir que des caresses pour le Fils de Dieu dont elle n'avait eu que des caresses et la guérison si elle était malade, se révolta contre le Fils de Dieu et elle le frappa de soufflets, de coups de poing, elle s'arma de fouets, se fit tenaille pour arracher les cheveux et la barbe, et marteau pour enfoncer les clous.

Les pieds de l'homme, qui auraient dû uniquement courir avec agilité pour adorer le Fils de Dieu, furent rapides pour venir me capturer, pour me pousser et me traîner par les chemins, vers mes bourreaux, et me frapper de coups de pied comme il n'est pas juste de le faire pour un mulet rétif.

La bouche de l'homme, qui aurait dû user de la parole, la parole qui n'a été donnée qu'à l'homme de tous les animaux créés, pour louer et bénir le Fils de Dieu, s'emplit de blasphèmes et de mensonges et les lança, en même temps que sa bave, contre ma personne.

L'esprit de l'homme, qui est la preuve de son origine céleste, s'est épuisé pour imaginer des tourments d'une rigueur raffinée. L'homme, l'homme tout entier, s'est servi de tout ce qui le constitue pour torturer le Fils de Dieu.

Et il a appelé la terre, sous toutes ses formes, à l'aider dans la torture. Il a fait des pierres du torrent des projectiles pour me blesser, des branches des arbres des matraques pour me frapper, du chanvre tordu une corde pour me traîner en coupant la chair, des épines une couronne de feu qui piquait ma tête lasse, des minéraux un fouet exaspéré, du roseau un instrument de torture, des pierres du chemin un piège pour le pied vacillant de Celui qui montait, en mourant, pour mourir crucifié.

Et aux choses de la terre se joignent les choses du ciel: le froid de l'aube pour mon corps déjà épuisé par l'agonie du Jardin, le vent qui exaspère les blessures, le soleil qui augmente la brûlure et la fièvre et amène les mouches et la poussière, qui éblouit les yeux fatigués que les mains prisonnières ne peuvent protéger.

Et aux choses du ciel se joignent les fibres données à l'homme pour couvrir sa nudité: le cuir qui devient un fouet, la laine du vêtement qui s'attache aux plaies ouvertes par les fouets et donne torture à chaque mouvement par frottement et déchirement. Tout, tout, tout a servi pour tourmenter le Fils de Dieu. Lui, par

21

qui toutes les choses ont été créées, à l'heure où il était l'Hostie offerte à Dieu, eut contre Lui toutes les choses devenues hostiles. Il n'a pas reçu de soulagement d'aucune chose, Marie, ton Jésus. Comme des vipères devenues furieuses, tout ce qui existe s'est mis à mordre ma chair et à accroître ma souffrance.

Il faudrait bien y penser quand vous souffrez et, en comparant vos imperfections à ma perfection, et ma douleur à la vôtre, reconnaître que le Père vous aime, comme Il ne m'a pas aimé à cette heure-là, et l'aimer par conséquent de tout vous-mêmes, comme Moi je l'ai aimé malgré sa rigueur."

## 6. L'ADIEU À LAZARE

02/03/1945

587.1 Jésus est à Béthanie. C'est le soir, un soir tranquille d'avril. Par les larges fenêtres de la salle du banquet on voit le jardin de Lazare tout en fleurs et, au-delà, le verger qui semble une nuée de pétales légers. Un parfum de verdure nouvelle, du doux-amer des fleurs des arbres à fruits, de roses et d'autres fleurs se mélange, en entrant avec le tranquille vent du soir qui fait onduler légèrement les rideaux tendus sur les portes et trembler les lumières du lampadaire du milieu de la pièce, à un vif parfum de tubéreuse, de muguet, de jasmin, mélangés à l'essence rare, qui reste encore du baume dont Marie de Magdala a parfumé son Jésus dont les cheveux sont restés plus sombres par suite de l'onction.

Dans la salle se trouvent encore Simon, Pierre, Mathieu et Barthélemy. Les autres manquent comme s'ils étaient déjà sortis pour leurs occupations.

Jésus s'est levé de table et observe un rouleau de parchemin que Lazare Lui a montré. Marie de Magdala circule dans la salle... on dirait un papillon attiré par la lumière. Elle ne sait que tourner autour de son Jésus. Marthe surveille les serviteurs qui enlèvent les splendides nappes précieuses étendues sur la table.

Jésus pose le rouleau sur une haute crédence à incrustations d'ivoire qui ressortent du bois noir et brillant, et il dit: "Lazare, viens dehors. J'ai besoin de te parler."

"Tout de suite, Seigneur" et Lazare se lève de son siège près de la fenêtre et suit Jésus dans le jardin où la dernière lumière du jour se mêle aux premiers rayons d'un splendide clair de lune.

22

Jésus marche en se dirigeant au-delà du jardin, là où se trouve le tombeau qui fut celui de Lazare et qui maintenant présente un grand encadrement de roses toutes en fleurs sur la bouche vide. En haut, sur la roche légèrement inclinée, est gravé: "Lazare, viens dehors!" Jésus s'arrête là. La maison ne se voit plus, cachée qu'elle est par des arbres et des haies. Il y a un silence absolu et une absolue solitude.

"Lazare, mon ami" demande Jésus en restant debout en face de son ami, et en le fixant avec une ombre de sourire sur son visage amaigri et pâle plus qu'à l'ordinaire. "Lazare, mon ami, sais-tu qui je suis?"

"Toi? Mais tu es Jésus de Nazareth, mon doux Jésus, mon saint Jésus, mon puissant Jésus!"

"Cela pour toi. Mais pour le monde, qui suis-je?"

"Tu es le Messie d'Israël."

"Et puis?"

"Tu es le Promis, l'Attendu... Mais pourquoi me demandes-tu cela? Doutes-tu de ma foi?"

"Non, Lazare. Mais je veux te confier une vérité. Personne ne la sait, sauf ma Mère et l'un des miens. Ma Mère parce qu'elle n'ignore rien. Un autre parce qu'il participe à cette chose. Aux autres je l'ai dite, pendant ces trois années qu'ils sont avec Moi, maintes et maintes fois. Mais leur amour leur a fait l'effet du **népenthès**

et fait obstacle à la vérité annoncée. Ils n'ont pas pu tout comprendre... Et il vaut mieux qu'ils n'aient pas compris, autrement, pour empêcher un crime, ils en auraient commis un autre. Inutile, car ce qui doit arriver arrivera, malgré tout meurtre. Mais à toi, je veux la dire."

"Penses-tu que je t'aime moins qu'eux? De quel crime parles-tu? Quel crime doit arriver? Parle, au nom de Dieu!" Lazare est agité.

"Je parle, oui. Je ne doute pas de ton amour. J'en doute si peu que c'est à toi que je confie mes volontés..."

"Oh! mon Jésus! Mais cela on le fait quand on est près de mourir! Moi, je l'ai fait quand j'ai compris que tu ne viendrais pas et que je devais mourir."

"Et Moi, je dois mourir."

"Non!" Lazare pousse un profond gémissement.

"Ne crie pas. Que personne n'entende. J'ai besoin de parler à toi seul. Lazare, mon ami, sais-tu ce qui arrive en ce moment où tu es près de Moi, dans l'amitié fidèle que tu m'as donnée dès le premier moment, et qui n'a jamais été troublée par aucun motif? Un

23

homme, avec d'autres hommes, est en train de débattre le prix de l'Agneau. Tu sais quel nom a cet Agneau? Il s'appelle: Jésus de Nazareth."

"Non! Tu as des ennemis, c'est vrai. Mais personne ne peut te vendre! Qui? Qui est-ce?"

"C'est un des miens. Ce ne pouvait être que quelqu'un de ceux que j'ai le plus fortement déçus et qui, las d'attendre, veut se débarrasser de Celui qui désormais n'est plus qu'un danger personnel. Il croit se refaire une réputation, d'après ce qu'il pense, auprès des grands du monde. Au contraire, il sera méprisé par le monde des bons et par celui des criminels.

Il est arrivé à se lasser ainsi de Moi, de l'attente de ce que par tous les moyens il a essayé d'atteindre: la grandeur humaine, qu'il a poursuivi d'abord au Temple, qu'il a cru atteindre avec le Roi d'Israël, et que maintenant il cherche de nouveau, au Temple et auprès des romains... Il espère... Mais Rome, si elle sait récompenser ses serviteurs fidèles... sait piétiner sous son mépris les vils délateurs. Il est las de Moi, de l'attente, du fardeau qu'il a d'être bon. Pour celui qui est mauvais, être bon, devoir feindre de l'être, c'est un fardeau accablant. Il peut être supporté pendant quelque temps... et puis... et puis on ne peut plus... et on s'en débarrasse pour redevenir libre. Libre? C'est ce que croient les mauvais. C'est ce qu'il croit. Mais ce n'est pas la liberté. Appartenir à Dieu, c'est la liberté. Être contre Dieu, c'est une prison avec des fers et des chaînes, des fardeaux et des coups de fouet, qu'aucun galérien à la rame, qu'aucun esclave aux constructions, ne supporte sous le fouet du garde-chiourme."

"Qui est-ce? Dis-le-moi. Qui est-ce?"

"C'est inutile."

"Si, c'est utile... Ah!... Ce ne peut être que lui: l'homme qui a toujours été une tache dans ton groupe, l'homme qu'il n'y a pas longtemps a offensé ma sœur. C'est Judas de Kériot!"

"Non. C'est Satan. Dieu a pris chair en Moi: Jésus. Satan a pris chair en lui: Judas de Kériot.

Un jour... très lointain... ici, dans ton jardin, j'ai consolé des pleurs et j'ai excusé un esprit tombé dans la boue. J'ai dit que la possession c'est la contagion de Satan qui inocule ses sucs dans l'être et le dénature. J'ai dit que c'est le mariage d'un esprit avec Satan et avec l'animalité. Mais la possession est encore peu de chose par rapport à l'incarnation. Je serai possédé par mes saints, et eux seront possédés par Moi. Mais c'est seulement en Jésus Christ qu'est Dieu tel qu'il est au Ciel, car je suis le Dieu fait Chair. Il n'y a qu'une Incarnation divine. De même aussi

24

dans un seul sera Satan, Lucifer, comme il est dans son royaume, car c'est seulement dans l'assassin du Fils de Dieu que Satan s'est incarné. Lui, pendant que je te parle, est devant le Sanhédrin. Il s'occupe de mon meurtre et s'y emploie. Mais ce n'est pas lui: c'est Satan.

Maintenant écoute, Lazare, ami fidèle. Je te fais certaines requêtes. Tu ne m'as jamais rien refusé. Ton amour a été si grand que, sans enfreindre le respect, il a été toujours actif à mes côtés par mille aides, par tant d'aides prévoyantes et de sages conseils que j'ai toujours reçus, parce que je voyais dans ton cœur un vrai désir de mon bien."

"Oh! mon Seigneur! Mais c'était ma joie de m'occuper de Toi! Que ferai-je maintenant si je n'ai plus à m'occuper de mon Maître et Seigneur? C'est trop peu, trop peu que tu m'as permis de faire! Ma dette envers Toi, qui as rendu Marie à mon amour et à l'honneur, et qui m'as rendu la vie est telle que... Oh! pourquoi m'as-tu rappelé de la mort pour me faire vivre cette heure? Désormais toute l'horreur de la mort et toute l'angoisse de l'esprit, porté à la peur par Satan au moment de me présenter au Juge Éternel, je l'avais surmontée, et c'était l'obscurité... Qu'as-tu, Jésus? Pourquoi frémis-tu et deviens-tu plus pâle encore que tu n'étais? Ton visage est plus pâle que cette rose de neige qui languit sous la lune. Oh! Maître! Il semble que le sang et la vie t'abandonnent..."

"Je suis en fait comme quelqu'un qui meurt, les veines ouvertes. Jérusalem toute entière, et par là je veux dire "tous mes ennemis parmi les puissants d'Israël", attache à Moi ses bouches avides et aspire ma vie et mon sang. Ils veulent faire taire la Voix qui pendant trois ans les a tourmentés, tout en les aimant... parce que toutes mes paroles, même si c'étaient des paroles d'amour, étaient une secousse qui invitait leurs âmes à se réveiller, et ils ne voulaient pas entendre cette âme qui était la leur et qu'ils avaient liée par la triple sensualité. Et non seulement les grands... Mais Jérusalem toute entière va s'acharner sur l'Innocent et vouloir sa mort... et avec Jérusalem, la Judée... et avec la Judée, la Pérée, l'Idumée, la Décapole, la Galilée, la Syro-Phénicie... Israël tout entier s'est rassemblé à Sion pour le "Passage" du Christ de la vie à la mort..."

Lazare, toi qui es mort et qui es ressuscité, dis-moi: qu'est-ce que la mort? Qu'as-tu éprouvé? De quoi te souviens-tu?"

"La mort?... Je ne me rappelle pas exactement ce que ce fut. À la grande souffrance succéda une grande langueur... Il me semblait ne plus souffrir et d'avoir seulement un profond sommeil... La lumière et le bruit devenaient de plus en plus faibles et lointains..."

25

Mes sœurs et Maximin disent que je donnais les signes d'une âpre souffrance... Mais moi, je ne m'en souviens pas..."

"Oui. La pitié du Père émousse pour les mourants le sensorium intellectuel de sorte qu'ils souffrent uniquement dans la chair qui elle doit être purifiée par ce pré-purgatoire qu'est l'agonie. Mais Moi..."

Et de la mort que te rappelles-tu?"

"Rien, Maître. J'ai un espace obscur dans l'esprit, un espace vide. J'ai, dans le cours de ma vie, une interruption que je ne sais comment remplir. Je n'ai pas de souvenirs. Si je regardais au fond de ce trou noir qui m'a gardé pendant quatre jours, bien que

ce soit la nuit et que j'y serais comme une ombre, je sentirais sans le voir le froid humide monter de ses viscères et me souffler en face. C'est déjà une sensation. Mais si je pense à ces quatre jours, je n'ai rien. Rien. C'est le mot."

"Oui. Ceux qui reviennent ne peuvent parler... Le mystère se dévoile graduellement pour celui qui y entre. Mais Moi, Lazare, je sais ce que je souffrirai. Je sais que je souffrirai en pleine conscience. Il n'y aura aucun adoucissement de boissons ou de langueur pour que mon agonie devienne moins atroce. Je me sentirai mourir. Déjà je le sens... Déjà je meurs, Lazare. Comme quelqu'un qui souffre d'une maladie incurable, j'ai continué de mourir pendant ces trente-trois ans. Et la mort s'est toujours plus accélérée à mesure que le temps me rapprochait de cette heure. Tout d'abord, la mort c'était de savoir que j'étais né pour être le Rédempteur. Puis, ce fut la mort de Celui qui se voit combattu, accusé, ridiculisé, persécuté, entravé... Quelle fatigue! Puis... la mort d'avoir à mes côtés de plus en plus près, jusqu'à l'avoir enlacé à Moi comme une pieuvre au naufragé, celui qui devait être pour Moi le traître. Quelle nausée! Maintenant je meurs déchiré de devoir dire "adieu" aux amis les plus chers, et à ma Mère..."

"Oh! Maître! Tu pleures?! Je sais que tu as pleuré aussi devant mon tombeau parce que tu m'aimais. Mais maintenant... Tu pleures de nouveau. Tu es tout glacé. Tu as les mains déjà froides comme un cadavre. Tu souffres... Tu souffres trop!..."  
"Je suis l'Homme, Lazare. Je ne suis pas seulement le Dieu. De l'homme j'ai la sensibilité et les affections. Et mon âme éprouve de l'angoisse quand je pense à ma Mère... Et même, je te le dis, elle est devenue tellement monstrueuse ma torture de subir le voisinage du Traître, la haine satanique de tout un monde, la surdité de ceux qui, sans haïr, ne savent pas aimer activement, car aimer activement c'est d'arriver à être tel que l'aimé le veut et l'enseigne, et au

26

contraire, ici!... Oui, beaucoup m'aiment. Mais ils sont restés "eux". Ils n'ont pas pris un autre "moi" par amour pour Moi

. Sais-tu qui, parmi mes plus intimes, a su changer sa nature pour devenir du Christ, comme le Christ le veut? Une seule: ta sœur Marie. Elle est partie d'une animalité complète et pervertie pour atteindre une spiritualité angélique. Et cela par l'unique force de l'amour."

"Tu l'as rachetée."

"Je les ai tous rachetés par la parole. Mais elle seule s'est changée totalement par activité d'amour. Mais je disais: elle est tellement monstrueuse la souffrance qui me vient de toutes ces choses que je ne soupire qu'après le complet accomplissement. Mes forces plient... La croix sera moins lourde que cette torture de l'esprit et du sentiment..."

"La croix?! Non! Oh! non! C'est trop atroce! C'est trop infamant! Non!" Lazare, qui a tenu depuis un moment les mains glacées de Jésus dans les siennes, debout en face de son Maître, les laisse et il s'affaisse sur le siège de pierre qui est près de lui. Il cache son visage dans ses mains et il pleure désespérément.

Jésus s'approche de lui, met la main sur ses épaules que secouent des sanglots, et il dit: "Et quoi? C'est Moi qui meurs qui dois te consoler toi qui vis? Ami, j'ai besoin de force et d'aide. Et je te le demande. Je n'ai que toi qui puisses me le donner. Les autres, il est bon qu'ils ne sachent pas, car s'ils savaient... Il coulerait du sang. Et je ne veux pas que les agneaux deviennent des loups, même par amour pour l'Innocent. Ma Mère... oh! comme j'ai le cœur transpercé de parler d'elle!... Ma Mère est déjà tellement angoissée! Elle aussi est une mourante épuisée... Voilà trente-trois ans qu'elle meurt, elle aussi, et maintenant elle n'est qu'une plaie comme la victime d'un atroce supplice. Je te jure que cela a été un combat entre mon esprit et mon cœur, entre l'amour et la raison, pour décider s'il était juste de l'éloigner, de la renvoyer dans sa maison où elle ne cesse de rêver à l'Amour qui l'a rendu Mère, goûte la saveur de son baiser de feu, tressaille dans l'extase de ce souvenir, et avec les yeux de l'âme ne cesse de voir souffler l'air frappé et remué par la lueur angélique. En Galilée la nouvelle de la Mort arrivera quasi au moment où je pourrai lui dire: "Mère, je suis le Victorieux!" Mais je ne puis pas, non, je ne puis pas faire cela. Le pauvre Jésus, chargé des péchés du monde, a besoin d'un réconfort, et ma Mère me le donnera. Le monde encore plus pauvre a besoin de deux Victimes. Parce que l'Homme a péché avec la femme; et la

27

Femme doit racheter, comme l'Homme rachète. Mais tant que l'heure ne sera pas sonnée, je donne à ma Mère un sourire assuré... Elle tremble... je le sais. Elle sent que la Torture s'approche. Je le sais. Et elle la repousse par dégoût naturel et par un saint amour, comme Moi je repousse la Mort parce que je suis un "vivant" qui doit mourir.

Mais malheur si elle savait que d'ici cinq jours...

Elle n'arriverait pas vivante à cette heure, et je la veux vivante pour tirer de ses lèvres la force comme j'ai tiré la vie de son sein. Et Dieu la veut sur mon Calvaire pour mêler l'eau de ses larmes virginales au vin du Sang divin et célébrer la première Messe.

Sais-tu ce que sera la Messe? Tu ne sais pas. Tu ne peux pas savoir. Ce sera ma mort appliquée perpétuellement au genre humain vivant ou souffrant.

Ne pleure pas, Lazare. Elle est forte. Elle ne pleure pas. Elle a pleuré pendant toute sa vie de Mère. Maintenant elle ne pleure plus. Elle a crucifié le sourire sur son visage... As-tu vu quel visage elle a pris ces derniers temps? Elle a crucifié le sourire sur son visage pour me réconforter. Je te demande d'imiter ma Mère. Je ne pouvais plus garder pour Moi seul mon secret. J'ai regardé autour de Moi pour chercher un ami sincère et sûr. J'ai rencontré ton regard loyal. J'ai dit: "A Lazare".

Moi, quand tu avais un poids sur le cœur, j'ai respecté ton secret et je l'ai défendu contre la curiosité même naturelle du cœur.

Je te demande le même respect pour le mien. Plus tard... après ma mort, tu en parleras. Tu parleras de cette conversation. Pour que l'on sache que Jésus est allé consciemment à la mort, et à des tortures connues et que l'on sache aussi qu'il n'avait rien ignoré ni pour les personnes ni pour son destin. Pour que l'on sache que pendant qu'il pouvait encore se sauver il ne l'a pas voulu, parce que son amour infini pour les hommes ne brûlait que de consommer son sacrifice pour eux."

"Oh! Sauve-toi, Maître! Sauve-toi! Je peux te faire fuir, cette nuit même. Une fois aussi tu as fui en Égypte! Fuis aussi maintenant. Viens, partons. Nous prenons avec nous Marie et mes sœurs, et nous partons. Aucune de mes richesses ne me retient, tu le sais. Ma richesse et celle de Marie et de Marthe, c'est Toi. Partons."

"Lazare, alors j'ai fui car ce n'était pas l'heure. Maintenant c'est l'heure. Et je reste."

"Et alors je viens avec Toi. Je ne te quitte pas."

"Non. Tu restes ici. Puisqu'il est permis quand la demeure n'est pas plus loin que le chemin du sabbat de consommer l'agneau dans sa maison, voilà que comme toujours, tu consommeras ici ton agneau. Pourtant, laisse venir tes sœurs... À cause de Maman..."

28

Oh! que te cachaient, ô Martyr, les roses de l'amour divin! L'abîme! L'abîme! Et de là, maintenant s'élèvent et s'élancent les flammes de la Haine pour te mordre le cœur! Tes sœurs, oui. Elles sont courageuses et actives... et Maman sera un être qui agonise, penché sur ma dépouille. Jean ne suffit pas. C'est l'amour, Jean, mais il manque encore de maturité. Oh! il mûrira pour devenir un homme dans le déchirement de ces prochains jours. Mais la Femme a besoin de femmes sur ses terribles blessures. Me les donnes-tu?"

"Mais je t'ai toujours tout donné, absolument tout, avec joie, et je souffrais seulement que tu me demandes si peu!..."

"Tu le vois. De personne d'autre je n'ai accepté autant que de mes amis de Béthanie. Cela a été une des accusations que l'injuste m'a faite plus d'une fois. Mais je trouvais ici, parmi vous, assez pour consoler l'Homme de toutes ses amertumes d'homme. À Nazareth, c'était le Dieu qui se consolait auprès de l'Unique délice de Dieu. Ici, c'était l'Homme. Et avant de monter vers la mort, je te remercie, ami fidèle, affectueux, gentil, empressé, réservé, docte, discret et généreux. Je te remercie de tout. Mon Père, plus tard, t'en récompensera..."

"J'ai tout eu déjà avec ton amour et avec la rédemption de Marie."

"Oh! non. Tu dois encore avoir beaucoup. Et tu l'auras. Écoute. Ne te désespère pas ainsi. Donne-moi ton intelligence pour que je puisse te dire ce que je te demande encore. Tu resteras ici à attendre..."

"Non. Cela, non. Pourquoi Marie et Marthe, et pas moi?"

"Parce que je ne veux pas que tu te corrompes comme tous les hommes se corrompent. Jérusalem, dans les jours qui viennent, sera corrompue comme l'est l'air autour d'une charogne en décomposition, qui éclate à l'improviste par un imprudent coup de talon d'un passant. Infectée et répandant l'infection. Ses miasmes rendront fous même les moins cruels, et jusqu'à mes disciples. Ils s'enfuiront. Et où iront-ils dans leur désarroi? Chez Lazare."

Que de fois, en ces trois années, ils sont venus pour chercher du pain, un lit, protection, un abri, et le Maître!... Maintenant ils vont revenir. Comme des brebis débandées par le loup qui s'est emparé du berger, ils courront à un bercail. Rassemble-les. Rends-leur courage. Dis-leur que je leur pardonne. Je te confie mon pardon pour eux. Ils n'auront pas de paix à cause de leur fuite. Dis-leur de ne pas tomber dans un plus grand péché en désespérant de mon pardon."

"Tous fuiront?"

29

"Tous, sauf Jean."

"Maître, tu ne me demanderas pas d'accueillir Judas? Fais-moi mourir torturé, mais cela, ne me le demande pas. Plusieurs fois ma main a frémi sur mon épée anxieuse de tuer l'opprobre de la famille, et je ne l'ai pas fait parce que je ne suis pas un violent. Je fus seulement tenté de le faire. Mais je te jure que si je revois Judas je l'égorge comme un bouc émissaire."

"Tu ne le verras jamais plus. Je te le jure."

"Il fuira? N'importe. J'ai dit: "Si je le vois". Maintenant je dis: "Je le rejoindrai, fût-ce aux confins du monde, et je le tuerai"."

"Tu ne dois pas le désirer."

"Je le ferai."

"Tu ne le feras pas car où il sera, tu ne pourras aller."

"Au sein du Sanhédrin? Dans le Saint? Là aussi je le rejoindrai et je le tuerai."

"Il ne sera pas là."

"Chez Hérode? Je serai tué, mais auparavant je le tuerai."

"Il sera chez Satan, et toi, tu ne seras jamais chez Satan. Mais abandonne tout de suite cette pensée homicide, car autrement je te quitte."

"Oh! oh!... Mais... Oui, pour Toi... Oh! Maître! Maître! Maître!"

"Oui, ton Maître... Tu accueilleras les disciples, tu les reconforteras. Tu les ramèneras vers la paix. Je suis la Paix. Et même ensuite... Ensuite tu les aideras. Béthanie sera toujours Béthanie tant que la Haine ne fouillera pas en ce foyer d'amour croyant en disperser les flammes, et au contraire elle les répandra sur le monde pour l'allumer tout entier. Je te bénis, Lazare, pour tout ce que tu as fait et pour ce que tu feras..."

"Rien, rien. Tu m'as tiré de la mort et tu ne me permets pas de te défendre. Qu'ai-je fait alors?"

"Tu m'as donné tes maisons. Tu vois? C'était écrit. Le premier logement à Sion dans une terre qui t'appartient."

[la maison du Getsémani](#)

Le dernier encore dans l'une d'elles. C'était mon destin d'être ton Hôte. Mais de la mort, tu ne pourrais pas me défendre. Je t'ai demandé au commencement de cette conversation: "Sais-tu qui je suis?" Maintenant je réponds: "Je suis le Rédempteur". Le Rédempteur doit consommer le sacrifice jusqu'à la dernière immolation. Du reste, crois-le: Celui qui montera sur la croix et qui sera exposé aux regards et au mépris du monde, ne sera pas un vivant mais un mort. Je suis déjà un mort, tué par l'absence d'amour davantage et avant de l'être par la torture. Et encore une chose, ami. Demain, à l'aurore, je vais

30

à Jérusalem, et tu entendas dire que Sion a acclamé comme un triomphateur son Roi plein de douceur, qui y entrera monté sur un ânon. Que ce triomphe ne t'illusionne pas et ne te fasse pas juger que la Sagesse qui te parle n'a pas été sage dans cette paisible soirée. Plus rapide que l'astre qui raie le ciel et disparaît à travers des espaces inconnus, disparaîtra la faveur du peuple, et dans cinq soirs, à cette même heure, je commencerai la torture avec un baiser trompeur qui ouvrira les bouches, occupées demain à clamer des hosannas, en un chœur d'atroces blasphèmes et de cris féroces de condamnation.

Oui, tu vas l'avoir finalement, ô cité de Sion, ô peuple d'Israël, l'Agneau pascal! Tu vas l'avoir dans ce prochain rite. Le voici. C'est la Victime préparée depuis des siècles. L'amour l'a engendrée, en préparant comme couche nuptiale un sein où il n'y avait pas de tache. Et l'Amour la consume. Voilà. C'est la Victime consciente. Non comme l'agneau qui, pendant que le boucher affine son couteau pour l'égorger, broute encore l'herbe du pré, ou ignorant heurte de son museau rose contre le sein maternel. Mais Moi, je suis l'Agneau qui conscient dit: "Adieu!" à sa vie, à sa Mère, à ses amis, et va vers le sacrifice en disant: "Me voici!" Je suis la Nourriture de l'homme. Satan a mis une faim qui n'est jamais rassasiée, qui ne peut se rassasier. Il n'y a qu'un aliment qui le rassasie car il calme cette faim. Et cet aliment, le voici. Homme, voici ton pain, voici ton vin. Consomme ta Pâque, ô Humanité! Traverse ta mer rouge des flammes sataniques. Teinte de mon Sang, tu passeras, race de l'homme, préservée du feu infernal. Tu peux passer. Les Cieux, pressés par mon désir, entrouvrent déjà les portes éternelles. Regardez, ô esprits des morts! Regardez, ô hommes vivants! Regardez, ô âmes qui prendrez un corps dans l'avenir! Regardez, anges du Paradis! Regardez, démons de l'Enfer! Regarde, ô Père, regarde, ô Paraclet! La Victime sourit, elle ne pleure plus...

Tout est dit. Adieu, ami. Toi aussi, je ne te verrai plus avant de mourir. Donnons-nous le baiser d'adieu. Et ne doute pas.

Ils te diront: "C'était un fou! C'était un démon! Un menteur! Il est mort alors qu'il disait qu'il était la Vie". À eux, et spécialement à toi-même, réponds: "Il était et il est la Vérité et la Vie. Il est le Vainqueur de la mort. Je le sais. Il ne peut être mort pour toujours. Je l'attends. Et elle ne sera pas consumée toute l'huile de la lampe que l'ami tient toute prête pour faire de la lumière au monde invité aux noces du Triomphateur que Lui, l'Époux, reviendra. Et la lumière, cette fois, ne pourra jamais plus être éteinte. Crois-le,

31

Lazare. Obéis à mon désir. Tu entends ce rossignol comme il chante après s'être tu à cause de tes sanglots? Fais comme lui. Ton âme, après les inévitables pleurs sur la Victime, qu'elle chante avec assurance l'hymne de ta foi. Sois béni, par le Père, par le Fils, par le Saint-Esprit."

Combien j'ai souffert! Pendant toute la nuit depuis 23h du jeudi 1er Mars jusqu'à 5h du matin du vendredi. J'ai vu Jésus dans une angoisse de peu inférieure à celle du Gethsémani, en particulier quand il parle de sa Mère, du traître, et quand il montre son horreur de la mort. J'ai obéi au commandement de Jésus d'écrire sur un carnet à part, pour en faire une Passion plus détaillée. Vous avez vu mon visage ce matin... faible image de la souffrance que j'ai endurée... et je n'en dis pas davantage car il y a des pudeurs insurmontables.

## 7. JUDAS VA TROUVER LES CHEFS DU SANHÉDRIN

29/03/1947

588.1 Judas arrive à la nuit à la maison de campagne de Caïphe. Mais il y a la lune qui se fait complice de l'assassin en éclairant la route. Il doit être bien sûr de trouver là, dans cette maison hors les murs, ceux qu'il cherchait, car je pense qu'autrement il aurait cherché à entrer dans la ville et serait allé au Temple. Au contraire, il monte avec assurance à travers les oliviers de la petite colline et il est plus sûr de lui que l'autre fois.

### [quand il y était allé quelques mois auparavant](#)

C'est qu'il fait nuit et les ombres et l'heure le protègent de toute surprise possible. Les chemins de la campagne sont déserts désormais, après avoir été parcourus toute la journée par les foules de pèlerins qui vont à Jérusalem pour la Pâque. Les pauvres lépreux eux-mêmes sont dans leurs cavernes et dorment leur sommeil de malheureux oublieux pour quelques heures de leur sort.

Voilà Judas à la porte de la maison toute blanche au clair de lune. Il frappe: trois coups, un coup, trois coups, deux coups...

C'est qu'il connaît à merveille le signe conventionnel!

Et ce doit être vraiment un signal sûr car la porte s'entrouvre sans que le portier jette au préalable un coup d'œil par l'ouverture pratiquée dans la porte.

Judas se glisse à l'intérieur et au portier qui lui rend honneur demande: "L'assemblée est réunie?"

"Oui, Judas de Kériot. Au complet, pourrais-je dire."

"Conduis-moi. Je dois parler de choses importantes. Vite!"

L'homme ferme la porte avec tous les verrous et il le précède par

32

le couloir presque sombre, et s'arrête devant une lourde porte à laquelle il frappe. Le bruit des voix cesse dans la pièce fermée, remplacé par le bruit de la serrure et le grincement de la porte qui s'ouvre en projetant un cône de lumière vive dans le couloir obscur.

“Toi? Entre!” dit celui qui a ouvert la porte et que je ne connais pas.

Et Judas entre dans la salle alors que celui qui a ouvert ferme de nouveau à clef.

Il y a un mouvement de stupeur, ou du moins d'agitation, quand ils voient entrer Judas. Mais ils le saluent en chœur: “Paix à toi, Judas de Simon.”

“Paix à vous, membres du Sanhédrin saint” répond Judas.

“Avance. Que veux-tu?” lui demandent-ils.

“Vous parler... Vous parler du Christ. Il n'est plus possible continuer ainsi. Je ne peux plus vous aider si vous ne vous décidez pas à prendre des décisions extrêmes. L'homme soupçonne désormais.”

“Tu t'es fait découvrir, sot?” interrompent-ils.

“Non. C'est vous qui êtes sots, vous qui par une hâte stupide avez fait de fausses manœuvres. Vous le saviez bien que je vous aurais servis? Vous ne vous êtes pas fiés à moi.”

“Tu as la mémoire courte, Judas de Simon! Ne te rappelles-tu pas comment tu nous as quittés la dernière fois?”

Qui pouvait penser que tu nous étais fidèle, à nous, quand tu as proclamé de cette façon que Lui, tu ne pouvais pas le trahir?” dit **Elchias** plus ironique, plus serpentique que jamais.

“Et vous croyez qu'il est facile de tromper un ami, le Seul qui m'aime vraiment, l'Innocent? Vous croyez qu'il est facile d'arriver au crime?” Judas est déjà agité.

Ils cherchent à le calmer et le flattent. Ils le séduisent, ou du moins essaient de le faire, en lui faisant observer que son crime n'en est pas un “mais une œuvre sainte envers la Patrie, à laquelle il évite des représailles de la part de ceux qui la dominent, et qui déjà donnent des signes de mécontentement pour ces continuelles agitations et ces divisions de partis et de foules dans une province romaine, et envers l'Humanité, s'il est vraiment convaincu de la nature divine du Messie et de sa mission spirituelle.”

“Si ce qu'il dit est vrai - loin de nous de le croire - n'es-tu pas le collaborateur de la Rédemption? Ton nom sera associé au sien au cours des siècles, et la Patrie te comptera parmi ses preux, et t'honorera des charges les plus hautes. Un siècle est tout prêt pour

33

toi parmi nous. Tu monteras, Judas. Tu donneras des lois à Israël. Oh! nous n'oublierons pas ce que tu as fait pour le bien du Temple sacré, du Sacerdoce sacré, pour la défense de la Loi très sainte, pour le bien de toute la Nation! Aide-nous seulement et ensuite, nous te le jurons, je te le jure au nom de mon puissant père et de Caïphe qui porte l'éphod, tu seras l'homme le plus grand d'Israël, plus que les tétrarques, plus que mon père lui-même, désormais pontife déposé. Comme un roi, comme un prophète tu seras servi et écouté. Que si ensuite Jésus de Nazareth n'était qu'un faux Messie, même si en réalité il n'était pas passible de mort parce que ses actions ne sont pas d'un larron mais d'un fou, voilà que nous te rappelons les paroles inspirées du pontife Caïphe - tu sais que celui qui porte **l'éphod** et **le rational** parle par suggestion divine et prophétise ce qui est bien et ce qu'il faut faire pour le bien - Caïphe, t'en souviens-tu? Caïphe a dit: "Il est bien qu'un homme meure pour le peuple et que toute la Nation ne périsse pas". C'était une parole de prophétie.”

“En vérité, il était prophète. Le Très-Haut a parlé par la bouche du Grand Prêtre. Qu'il soit obéi!” disent en chœur, déjà théâtraux et semblables à des automates qui doivent faire des gestes donnés, ces hideuses marionnettes que sont les membres du grand conseil du Sanhédrin. Judas est suggestionné, séduit... mais un reste de bon sens, sinon de bonté, subsiste encore en lui et le retient de prononcer les paroles fatales.

L'entourant avec respect, avec une affection simulée, ils le pressent: “Tu ne nous crois pas? Regarde: nous sommes les chefs des **vingt-quatre** familles sacerdotales, les Anciens du peuple, les scribes, les plus grands pharisiens d'Israël, les rabbis sages, les magistrats du Temple. L'élite d'Israël est ici, autour de toi, prête à t'acclamer, et qui te dit d'une seule voix: "Fais cela que c'est saint".”

“Et Gamaliel, où est-il? Et Joseph et Nicodème, où sont-ils? Et Eléazar, l'ami de Joseph, et **Jean de Gaas**? Je ne les vois pas.”

“**Gamaliel est en grande pénitence**, Jean auprès de sa femme enceinte et souffrante ce soir. Eléazar... nous ne savons pas pourquoi il n'est pas venu. Mais un malaise peut frapper n'importe qui et à l'improviste, n'est-ce pas? Pour ce qui est de Joseph et de Nicodème nous ne les avons pas avisés de cette séance secrète, par amour pour toi, par souci de ton honneur... Pour que, dans le cas malheureux où la chose échouerait, ton nom ne soit pas rapporté au Maître... Nous protégeons ton nom, nous t'aimons Judas, nouveau

34

Maccabée, sauveur de la Patrie.”

“Le Maccabée combattait le bon combat. Moi... je commets une trahison.”

“Ne regarde pas les détails de l'acte, mais la justice du but. Parle toi, ô Sadoc, **scribe d'or**. De ta bouche coulent de précieuses paroles. Si Gamaliel est docte, toi tu es sage, car sur tes lèvres se trouve la sagesse de Dieu. Parle toi à celui qui hésite encore.” Cette bonne peau de Sadoc s'avance et avec lui **Canania tout décrépît**: un renard squelettique et mourant à côté **d'un rusé chacal robuste et féroce**.

“Écoute, ô homme de Dieu!” commence pompeusement Sadoc en prenant une pose inspirée et oratoire, le bras droit levé en un geste cicéronien, le gauche occupé à soutenir tout cet encombrement de plis que forme son habit de scribe. Et puis il lève aussi le bras gauche, laissant son vêtement monumental perdre ses plis et se mettre en désordre et ainsi, le visage et les bras levés vers le plafond de la pièce, il tonne: “Moi, je te le dis! Je te le dis devant la Très Haute Présence de Dieu!”

“**Maran-Atà!**” font tous écho en se courbant comme si un souffle d'en haut les courbait et puis se relevant les bras croisés sur la poitrine.

“Moi, je te le dis: c'est écrit dans les pages de notre histoire et de notre destin! C'est écrit dans les signes et les figures laissés par les siècles! C'est écrit dans le rite qui n'a pas cessé depuis la nuit fatale aux Égyptiens! C'est écrit dans la figure d'Isaac! C'est écrit dans la figure d'Abel! Et que ce qui est écrit se réalise.”

“Maran-Atà!” disent les autres dans un cœur assourdi et lugubre, suggestionnant, avec les gestes déjà faits, les visages bizarrement frappés par la lumière des deux lampadaires allumés aux extrémités de la salle, aux micas violet pâle, qui émanent une lumière fantasmagorique. Et cette assemblée d'hommes presque tous vêtus de blanc, avec les couleurs pâles et olivâtres de leur race rendues encore plus pâles et plus olivâtres par la lumière diffuse, semble vraiment une assemblée de spectres.

“La parole de Dieu est descendue sur les lèvres des prophètes pour marquer ce décret. Il doit mourir! C'est dit!”

“C'est dit! Maran-Atà!”

“Il doit mourir, et son sort est marqué!”

“Il doit mourir. Maran-Atà!”

“Dans les plus minutieux détails est décrit son destin fatal, et on ne brise pas la fatalité!”

35

“Maran-Atà!”

“Est indiqué jusqu'au prix symbolique qui sera versé à celui qui se fait l'instrument de Dieu pour la consommation de la promesse.”

“C'est indiqué! Maran-Atà!”

“Comme Rédempteur, ou comme faux prophète, il doit mourir!”

“Il doit mourir! Maran-Atà!”

“L'heure est venue! Jéhovah le veut! J'entends sa voix! Elle crie: "Que cela s'accomplisse!"!”

“Le Très-Haut a parlé! Que cela s'accomplisse! Que cela s'accomplisse! Maran-Atà!”

“Que le Ciel te donne le courage comme Il en a donné à Jahel et à Judith, qui étaient des femmes et surent être des héros; comme Il en a donné à Jephthé qui, étant père, sut sacrifier sa fille à la Patrie; comme Il en a donné à David contre Goliath, et a accompli le geste qui rendra Israël éternel dans le souvenir des peuples!”

“Que le Ciel te donne le courage! Maran-Atà!”

“Que tu sois victorieux!”

“Que tu sois victorieux! Maran-Atà!”

S'élève la voix éraillée et sénile de Canania: “Celui qui hésite devant l'ordre sacré est condamné au déshonneur et à la mort!”

“Il est condamné. Maran-Atà!”

“Si tu ne veux pas écouter la parole du Seigneur ton Dieu, et si tu n'agis pas selon son commandement, en faisant ce qu'Il t'ordonne par notre bouche, que toutes les malédictions tombent sur toi!”

“Toutes les malédictions! Maran-Atà!”

“Que le Seigneur te frappe par toutes les malédictions mosaïques et te disperse parmi les nations.”

“Qu'Il te frappe et te disperse! Maran-Atà!”

Un silence de mort suit cette scène suggestionnante... Tout s'immobilise dans une immobilité effrayante.

Finalement, voilà la voix de Judas qui s'élève, et j'ai du mal à la reconnaître tellement elle est changée: “Oui, je le ferai. Je dois le faire. Et je le ferai. Déjà la dernière partie des malédictions mosaïques me concerne et j'en dois sortir car j'ai déjà trop tardé. Et je deviens fou n'ayant ni trêve ni repos, et le cœur effrayé, et les yeux égarés, et l'âme consumée par la tristesse. Tremblant d'être découvert et foudroyé par Lui dans mon double jeu - car je ne sais pas, je ne sais pas jusqu'à quel point il connaît ma pensée - je vois ma vie suspendue à un fil, et matin et soir je demande d'en finir avec cette heure à cause de l'épouvante qui me serre le cœur. A

36

cause de l'horreur que je dois accomplir. Oh! hâtez cette heure! Tirez-moi de l'angoisse qui m'étreint! Que tout s'accomplisse. Tout de suite! Maintenant! Et que je sois délivré! Allons!”

La voix de Judas s'est affermie et est devenue forte à mesure qu'il parlait. Ses gestes, d'abord automatiques et incertains comme ceux d'un somnambule, sont devenus libres, volontaires. Il se redresse de toute sa taille, en prenant une beauté satanique, et il crie: “Que tombent les liens d'une folle terreur! Je suis délivré d'une sujétion effrayante. Christ! Je ne te crains plus et je te livre à tes ennemis! Allons!” Un cri de démon victorieux, et réellement il se dirige hardiment vers la porte.

Mais ils l'arrêtent: “Doucement! Réponds-nous: où est Jésus de Nazareth?”

“Dans la maison de Lazare, à Béthanie.”

“Nous ne pouvons pas entrer dans cette maison bien défendue par des serviteurs fidèles. Maison d'un favori de Rome. Nous irions au-devant d'ennuis certains.”

“A l'aurore, nous venons dans la ville. Mettez les gardes sur la route de Bethphagé, faites du tumulte et saisissez-le.”

“Comment sais-tu qu'il vient par cette route? Il pourrait aussi prendre l'autre...”

“Non. Il a dit à ceux qui le suivent qu'il la prendra pour entrer dans la ville par la porte d'Ephraïm et de l'attendre près de En Rogel. Si vous le prenez avant...”

“Nous ne pouvons pas. Nous devrions entrer dans la ville avec Lui au milieu des gardes et tous les chemins qui conduisent aux portes, et toutes les rues de la ville sont pleines de la foule depuis l'aube jusqu'à la nuit. Il y aurait du tumulte et cela ne doit pas arriver.”

“Il montera au Temple. Appelez-le pour l'interroger dans une salle. Appelez-le au nom du Grand Prêtre. Il viendra car il a plus de respect pour vous que pour sa vie. Une fois qu'il est seul avec vous... vous aurez bien manière de l'amener en lieu sûr et de le condamner à l'heure favorable.”

“Il y aurait également du tumulte. Tu devrais t'en être aperçu que la foule est fanatique pour Lui. Et ce n'est pas seulement le peuple, mais aussi les grands et les espoirs d'Israël. **Gamaliel** perd ses disciples et de même **Jonatas ben Uziel** et d'autres parmi nous, et tous nous quittent séduits par Lui. Et même les gentils le vénèrent, ou le craignent, ce qui est déjà de la vénération, et ils sont prêts à se révolter contre nous si nous le malmenons. Par ailleurs

37

certains larrons, que nous avons payés pour faire les faux disciples et provoquer des rixes, ont été arrêtés et ils ont parlé espérant la clémence à cause de leurs délations, et le Prêtre sait... Tout le monde le suit alors que nous ne concluons rien. Mais il faut agir avec finesse pour que les foules ne s'en aperçoivent pas.”

“Oui, c'est ce qu'il faut faire! Anna aussi le recommande. Il dit: "Que cela n'arrive pas pendant la fête et qu'il ne naisse pas de tumulte parmi le peuple fanatique". C'est ce qu'il a décidé, en donnant des ordres même pour qu'il soit traité avec respect dans le Temple et ailleurs, et qu'il ne soit pas molesté afin de pouvoir le tromper.”

“Et alors, que voulez-vous faire? Moi, j'étais bien disposé cette nuit, mais vous hésitez...” dit Judas.

“Voilà: tu devrais nous amener à Lui à une heure où il est seul. Tu connais ses habitudes. Tu nous as écrit qu'il te garde près de Lui plus que tous. Tu dois donc savoir ce qu'il veut faire. Nous serons toujours prêts. Quand tu jugeras favorable l'heure et le lieu, viens, et nous viendrons.”

“C'est dit. Et quelle compensation en aurai-je?” Désormais Judas parle froidement comme s'il s'agissait d'un commerce quelconque.

“Ce qui est dit par les prophètes, pour être fidèle à la parole inspirée: trente deniers...”

“Trente deniers pour tuer un homme, et cet Homme? Le prix d'un agneau ordinaire en ces jours de fête?! Vous êtes fous! Non que j'aie besoin d'argent. J'en ai une bonne provision. Ne pensez donc pas me persuader par besoin d'argent. Mais c'est trop peu pour payer ma douleur de trahir Celui qui m'a toujours aimé.”

“Mais nous t'avons dit ce que nous ferons pour toi. Gloire, honneur! Ce que tu attendais de Lui et que tu n'as pas eu. Nous guérirons ta déception. Mais le prix est fixé par les prophètes! Oh! une formalité! Un symbole et rien de plus. Le reste viendra après...”

“Et l'argent, quand?”

“Au moment que tu diras: "Venez". Pas avant. Personne ne paie avant d'avoir les mains sur la marchandise. Cela ne te paraît-il pas juste peut-être?”

“C'est juste. Mais triplez au moins la somme...”

“Non. C'est dit par les prophètes. C'est ce qu'on doit faire. Oh! nous saurons obéir aux prophètes! Nous n'omettrons pas un iota de ce qu'ils ont écrit de Lui. Eh! Eh! Eh! Nous sommes fidèles à la parole inspirée! Eh! Eh! Eh!” dit en riant ce rebutant squelette de Canania. Et plusieurs font chorus avec des ricanements lugubres,

38

sournois, sans sincérité, vrais rires de démons qui ne savent que ricaner. C'est que le rire est le propre de l'homme serein et aimant, et le ricanement celui des cœurs troublés et saturés de rancœur.

“Tout est dit. Tu peux aller. Nous attendons l'aube pour rentrer dans la ville par divers chemins. Adieu. La paix soit avec toi, brebis perdue qui reviens au troupeau d'Abraham. Paix à toi! Paix à toi! Et la reconnaissance d'Israël tout entier! Compte sur nous! Un désir de toi est pour nous une loi. Que Dieu soit avec toi, comme Il l'a été avec tous ses serviteurs les plus fidèles! Toutes les bénédictions sur toi!”

Avec des embrassements et des protestations d'amour, ils l'accompagnent jusqu'à la sortie... ils le regardent s'éloigner par le corridor à demi obscur... ils écoutent le grincement des verrous de la porte qui s'ouvre et se referme...

Ils rentrent dans la salle en jubilant.

Seulement deux ou trois voix s'élèvent, celles des moins démoniaques: “Et maintenant? Comment allons-nous faire avec Judas de Simon? Nous savons bien que nous ne pourrions lui donner ce que nous lui avons promis, à part ces trente pauvres deniers!... Que va-t-il dire quand il va se voir trahi par nous? N'aurons-nous pas encouru un dommage plus grand? Ne va-t-il pas aller dire au peuple ce que nous faisons? Qu'il soit un homme qui n'est pas ferme dans ses résolutions nous le savons bien.”

“Vous êtes bien naïfs et bien sots d'avoir ces pensées et de vous donner ces tracas! On a déjà décidé ce que nous ferons à Judas. Décidé depuis l'autre fois. Ne vous rappelez-vous pas? Et nous nous ne changeons pas d'idée. Lorsque tout sera fini pour le Christ, Judas mourra. C'est dit.”

“Mais s'il parlait auparavant?”

“A qui? Aux disciples et au peuple, pour être lapidé? Il ne parlera pas. L'horreur de son action sera pour lui un bâillon...”

“Mais il pourrait se repentir après cela, avoir des remords, devenir fou aussi... Car si son remords venait à s'éveiller, il ne pourrait que faire de lui un fou...”

“Il n'en aura pas le temps. Nous y pourrions avant. Chaque chose en son temps. D'abord le Nazaréen, et ensuite celui qui l'a trahi” dit Elchias avec une lenteur terrible.

“Oui. Et attention! Pas un mot aux absents. Ils sont déjà trop au courant de notre pensée. Je ne me fie pas à Joseph et à Nicodème, et peu aux autres.”

“Tu doutes de Gamaliel?”

39

“Lui s'est mis à l'écart depuis plusieurs mois. Sans un ordre direct du Pontife, il ne prendra pas part à nos séances. Il dit qu'il écrit son œuvre avec l'aide de son fils. Mais je parle d'Eléazar et de Jean.”

“Oh! ils ne nous ont jamais contredits” dit tout de suite un synhédriste que j'ai vu d'autres fois avec Joseph d'Arimatee, mais dont je ne me rappelle pas le nom.

“Et même, ils nous ont trop peu contredits. Eh! Eh! Eh! Et il faudra les surveiller! Beaucoup de serpents se sont nichés au Sanhédrin, je crois... Eh! Eh! Eh! Mais ils seront dénichés... Eh! Eh! Eh!” dit Canania en marchant courbé et tremblant, appuyé sur son bâton pour chercher une place confortable sur l'un des sièges larges et bas couverts de lourds tapis qui sont le long des murs de la salle. Il s'y étend satisfait et a vite fait de s'endormir, la bouche ouverte, répugnant dans sa vieillesse méchante.

On l'observe. Et Doras, fils de Doras, dit: “Il a la satisfaction de voir ce jour. Mon père y rêva, mais il ne l'eut pas. Mais je porterai dans mon cœur son esprit pour qu'il soit présent le jour où on se vengera du Nazaréen et qu'il ait sa joie...”

“Rappelez-vous que nous devons, à tour de rôle, et plusieurs à la fois, être constamment au Temple.”

“Nous y serons.”

“Nous devons ordonner qu'à n'importe quelle heure Judas de Simon soit introduit chez le Grand Prêtre.”

“Nous le ferons.”

“Et maintenant, préparons notre cœur au dénouement.”

“C'est déjà fait! C'est déjà fait!”

“Avec ruse.”

“Avec ruse.”

“Avec finesse.”

“Avec finesse.”

“Pour calmer tout soupçon.”

“Pour séduire tous les cœurs.”

“Quelque chose qu'il dise ou fasse, pas de réaction. Nous nous vengerons de tout en une seule fois.”

“C'est ce que nous ferons. Et ce sera une vengeance féroce.”

“Complète!”

“Terrible!”

Et ils s'assoient pour se reposer en attendant l'aube.

40

## 8. DE BÉTHANIE À JÉRUSALEM

03/03/1945

589.1 Jésus marche parmi des vergers et des oliviers tout en fleurs. Elles paraissent des fleurs même les feuilles argentées des oliviers ainsi emperlées de rosée qui brille frappée par le premier rayon de l'aurore et remuée par un léger vent parfumé.

Chaque frondaison est un travail d'orfèvre et l'œil en regarde avec admiration la beauté. Les amandiers, déjà tout couverts de leurs feuilles vertes, se détachent des masses blanc-rosées des autres arbres fruitiers, et par dessous, les vignes montrent les découpures de leurs premières tendres feuilles si claires et soyeuses qu'elles semblent un éclat d'émeraude très fine ou un lambeau de soie précieuse. En haut, un ciel de turquoise foncée, uni, tranquille, solennel. Partout, des chants d'oiseaux et des parfums de fleurs. Un air frais refait les forces et réjouit. C'est vraiment la gaieté d'avril qui sourit partout.

Jésus est au milieu de ses apôtres, des douze, et il parle.

“J'ai envoyé les femmes en avant car c'est à vous seuls que je veux parler. Dans les premiers temps que j'étais avec vous je vous ai dit, à ceux qui étaient avec Moi: "Ne troublez pas ma Mère en lui racontant des mauvaises actions contre Moi". Elles paraissaient des actions si graves, celles-là... Maintenant vous, les trois témoins de celles qui ont été le commencement de la chaîne avec laquelle sera conduit à la mort le Fils de l'homme - toi, Jean, toi, Simon, et toi, Judas de Kériot -

vous pouvez bien voir qu'elles étaient comparables à des grains de sable qui tombent d'en haut en comparaison de la roche, des roches que sont les actions de maintenant.

Mais alors ni vous, ni ma Mère, ni Moi, nous n'étions préparés à la méchanceté humaine. Dans le Bien comme dans le Mal, voilà: l'homme n'atteint pas le sommet tout d'un coup. Il monte ou descend graduellement. C'est ainsi dans la douleur.

Maintenant vous qui êtes bons, vous êtes montés dans le Bien et vous pouvez constater, sans le scandale qu'alors vous en auriez eu, à quel point de perversion peut descendre l'homme qui se voue au satanisme, de même que ma Mère et Moi, nous pouvons supporter sans en mourir toute la douleur qui vient de l'homme. Nous avons fortifié notre âme. Tous. Dans le Bien, dans le Mal, ou dans la Douleur. Pourtant nous n'avons pas encore atteint le sommet. Nous n'avons pas encore atteint le sommet... Oh! si vous saviez quel est le sommet et combien il est haut le sommet du Bien, du Mal, de la Douleur! Mais

41

je vous répète mes paroles d'alors. Ne répétez pas à ma Mère ce que le Fils de l'homme va vous dire. Elle en aurait trop de douleur. Celui qui doit être mis à mort boit le breuvage qu'on lui donne par pitié, qui étourdit, pour qu'il puisse attendre sans frémir à chaque instant, l'heure du supplice. Votre silence sera comme le breuvage de pitié pour elle, Mère du Rédempteur! Maintenant je veux, pour que rien ne reste obscur pour vous, vous ouvrir le sens des prophéties. Et je vous demande de rester avec Moi, beaucoup, beaucoup. Dans la journée, j'appartiendrai à tout le monde. La nuit, je vous prie d'être avec Moi car je veux être avec vous. J'ai besoin de ne pas me sentir seul...”

Jésus est très triste. Les apôtres le voient et ils sont angoissés. Ils se serrent autour de Lui. Même Judas sait se serrer près du Maître comme s'il était le plus affectueux des disciples.

Jésus les caresse et il poursuit: "Je veux en cette heure qui m'est encore donnée, achever la connaissance du Christ en vous. Au commencement, avec Jean, Simon et Judas, j'ai fait connaître la vérité des prophéties sur ma naissance.

Les prophéties m'ont peint comme le meilleur peintre ne pourrait le faire de mon aube à mon crépuscule. Et même, ce sont justement l'aube et le crépuscule, les deux passages les plus mis en lumière par les prophètes. Or le Christ descendu du Ciel, le Juste que les nuées ont laissé pleuvoir sur la Terre, le Germe sublime, va être mis à mort, brisé comme un cèdre par la foudre. Parlons alors de sa mort. Ne soupirez pas, ne hochez pas la tête. Ne murmurez pas en votre cœur, ne maudissez pas les hommes. Cela ne sert à rien. Nous montons à Jérusalem. Pâque est proche désormais.

"Ce mois sera pour vous le premier des mois de l'année".

Ce mois sera pour le monde le commencement d'un temps nouveau. Il ne cessera plus jamais. Inutilement, de temps à autre, l'homme cherchera à en mettre de nouveaux. Ceux qui voudront mettre un temps nouveau, portant leur nom d'idole, seront foudroyés et frappés. Il n'y a qu'un Dieu au Ciel et un Messie sur la Terre: le Fils de Dieu: Jésus de Nazareth. Lui, puisqu'il donne tout de Lui-même, peut tout vouloir et mettre son sceau royal non pas sur ce qui est chair et boue, mais sur ce qui est temps et esprit.

"Au dixième jour de ce mois, que chacun prenne un agneau par famille et par maison. Et si le nombre des personnes de la maison n'est pas suffisant pour consommer l'agneau, que l'on prenne le voisin avec sa famille de façon à pouvoir consommer tout l'agneau". Car le sacrifice et l'hostie doivent être complets et con-

42

sommés. Il ne doit pas en rester une parcelle. Il n'en restera pas. Trop nombreux sont ceux qui vont se repaître de l'agneau. Un nombre qu'on ne peut compter, pour un banquet sans limite de temps, et il n'est pas besoin de feu pour consumer les restes parce qu'il n'y a pas de restes. Les parties qui seront offertes et seront repoussées par la haine seront consumées par le feu même de la victime, par son amour. Je vous aime, ô hommes. Vous, mes douze amis que j'ai choisis Moi-même, vous en qui sont les douze tribus d'Israël et les treize veines de l'humanité. J'ai tout rassemblé en vous et en vous je vois tout rassemblé... Tout."

"Mais dans les veines du corps d'Adam se trouve aussi celle de Caïn. Personne de nous n'a levé la main sur son compagnon. Abel, où est-il alors?" demande l'Isariote.

"Tu l'as dit. Dans les veines du corps d'Adam se trouve aussi celle de Caïn. Et l'Abel, c'est Moi, le doux Abel pasteur des troupeaux, agréable au Seigneur parce qu'il offrait ses prémices et ce qui était sans imperfection et, parmi toutes les offrandes, lui-même. Je vous aime, ô hommes. Même si vous ne m'aimez pas, Moi, je vous aime. L'amour accélère et achève le travail des sacrificateurs.

"Que l'agneau soit sans tache, mâle, d'un an". Le temps n'existe pas pour l'Agneau de Dieu. Lui est. Pareil au dernier jour comme il l'était au premier de cette Terre. Celui qui est comme le Père, ne connaît pas de vieillissement dans sa nature divine. Et sa personne ne connaît qu'un seul vieillissement, qu'une seule lassitude: celle de la déception d'être venu en vain pour un trop grand nombre.

Quand vous saurez comment j'ai été mis à mort - et les yeux, qui verront leur Seigneur changé en lépreux couvert de plaies, sont maintenant pleins de larmes à côté de Moi, et ne voient plus cette riante colline car les larmes les aveuglent de leur liquide visière - dites aussi: "Ce n'est pas de cela qu'il est mort, mais d'avoir été un inconnu pour ceux qui Lui étaient le plus chers et repoussé par trop d'humanité". Mais s'il n'est pas question de temps pour le Fils de Dieu, et ainsi il diffère de l'agneau du rite, il lui est semblable parce qu'il est sans tache et que c'est un mâle consacré au Seigneur. Oui. C'est inutilement que les bourreaux, ceux qui me tueront par les armes, ou par leur vouloir, ou par leur trahison, voudront s'excuser en disant: "Il était coupable". Aucune personne sincère ne peut m'accuser de péché. Le pouvez-vous?

Nous sommes en face de la mort. Je le suis. D'autres encore le sont. Qui? Tu veux savoir qui, Pierre? Tous. La mort avance heure

43

après heure et saisit celui qui s'y attend le moins. Mais même ceux qui ont encore une longue vie à tisser, heure après heure sont en face de la mort, parce que le temps est un éclair comparé à l'éternité et qu'à l'heure de la mort même la plus longue vie se réduit à rien et les actions des nombreuses décennies lointaines, depuis celles du premier âge, reviennent en foule pour dire: "Voilà: hier, tu faisais telle chose". Hier! C'est toujours hier, quand on meurt! Et c'est toujours de la poussière, l'honneur et l'or que la créature désirait si ardemment! Et il perd toute saveur le fruit dont on était fou! La femme? L'argent? Le pouvoir? La science? Que reste-t-il? Rien! Seulement la conscience et le jugement de Dieu devant lequel se présente la conscience pauvre et dénuée des protections et des richesses humaines et chargée seulement de ses actions.

"Qu'ils prennent son sang et en mettent sur les montants et l'architrave et l'Ange ne frappera pas, quand il passera, les maisons sur lesquelles se trouve la marque du sang". Prenez mon sang. Mettez-le non sur les pierres mortes, mais sur votre cœur mort. C'est la nouvelle circoncision. Et Moi, je me circoncis pour le monde entier. Je ne sacrifie pas l'inutile partie, mais je brise ma magnifique, saine, pure virilité, je la sacrifie complètement, et de mes membres mutilés, de mes veines ouvertes, je prends mon sang, et je trace sur l'Humanité des anneaux de salut, des anneaux d'éternelles épousailles avec Dieu qui est dans les Cieux, avec le Père qui attend, et je dis: "Voilà, maintenant Tu ne peux plus les repousser parce que Tu repousserais ton sang".

"Et Moïse dit: '... et puis plongez une touffe d'hysope dans le sang et aspergez-en les montants' ". Alors le sang ne suffit pas? Il ne suffit pas. À mon sang, il faut joindre votre repentir. Sans le repentir, amer et salutaire, c'est inutilement que je serai mort pour vous.

C'est la première parole qui dans le Livre parle de l'Agneau Rédempteur. Mais le Livre en est rempli. De même qu'à chaque nouveau lever du soleil plus épaisse se fait la floraison sur ces branches, ainsi, à mesure qu'une année succède à une qui est finie et qu'on approche du temps de la Rédemption, voici que la floraison se multiplie.

Et maintenant avec Zacharie, je vous dis, à vous pour Jérusalem: "Voici que vient le Roi plein de douceur, monté sur une ânesse et un ânon. Il est pauvre". Mais il dispersera les puissants qui oppriment l'homme. Il est doux, et pourtant son bras levé pour bénir vaincra le démon et la mort. "Il annoncera la paix parce qu'il en est

44

le Roi". Lui, étant crucifié, étendra sa domination d'une mer à l'autre. "Lui qui ne crie pas, qui ne brise pas, qui n'éteint pas celui qui n'est pas lumière mais fumée, celui qui n'est pas force mais faiblesse, celui qui mérite tous les reproches, il fera justice selon la vérité". Ton Messie, ô cité de Sion, ton Messie, ô peuple du Seigneur, ton Messie, ô peuple de la Terre.

"Sans être triste ni turbulent" et vous voyez comme il n'y a pas en Moi la tristesse irritée du vaincu, ni la tristesse rancunière du pervers, mais seulement le sérieux de celui qui voit à quel point peut arriver la possession de Satan dans l'homme, et vous voyez comment, pouvant réduire en cendres et disperser par une seule palpitation de ma volonté, Moi, pendant trois ans, j'ai tendu les mains pour inviter à l'amour, à tous, sans arrêt, et maintenant encore mes mains se tendront et seront blessées! "Sans être triste ni turbulent, j'arriverai à établir mon Royaume". Ce Royaume du Christ où se trouve le salut du monde.

Le Père, Seigneur éternel, me dit: "Je t'ai appelé, Je t'ai pris par la main, Je t'ai fait alliance entre les peuples et Dieu, Je t'ai fait la lumière des nations". Et j'ai été lumière. Lumière pour ouvrir les yeux aux aveugles, parole pour donner la parole aux sourds, clef pour ouvrir les prisons souterraines de ceux qui étaient dans les ténèbres de l'erreur.

Et maintenant, Moi qui suis tout cela, je vais mourir. J'entre dans l'obscurité de la mort. La mort, comprenez-vous?...

Les premières choses annoncées, voilà qu'elles vont s'accomplir, je le dis Moi aussi avec le prophète. Les autres, je vous les dirai avant que le Démon ne nous sépare.

Voilà Sion là-bas au fond. Allez prendre l'ânesse et l'ânon. Dites à l'homme: "Il les faut pour le Rabbi Jésus". Et dites à ma Mère que je vais la rejoindre. Elle est là, sur le talus avec les Marie. Elle m'attend. C'est mon triomphe humain... Qu'il soit son triomphe. Toujours unis. Oh! unis!...

Et quel est le cœur de hyène qui, d'un coup de griffes de sa patte, arrache le cœur du cœur maternel: Moi, son Fils? Un homme? Non. Tout homme naît d'une femme, et par instinct et réflexion morale il ne peut frapper une mère parce qu'il pense à la sienne. Ce n'est donc pas un homme. Qui alors? Un démon. Mais un démon peut-il offenser la Victorieuse? Pour l'offenser, il doit la toucher. Et Satan ne supporte pas la lumière virginale de la Rose de Dieu. Et alors? Qui dites-vous que c'est? Vous ne parlez pas? Moi alors je le dis.

45

Le démon le plus rusé s'est fondu à l'homme le plus corrompu et, ainsi que le venin enfermé dans les dents de l'aspic, il est enfermé en lui qui peut approcher de la Femme et ainsi, traîtreusement, la mordre.

Maudit soit l'hybride monstrueux qui est Satan et qui est homme! Je le maudis? Non. Elle n'est pas du Rédempteur cette parole. Et alors je dis à l'âme de cet hybride monstrueux ce que j'ai dit à Jérusalem, monstrueuse cité de Dieu et de Satan: "Oh! si en cette heure qui t'est encore donnée, tu savais venir au Sauveur!"

Il n'y a pas d'amour plus grand que le mien! Et il n'y a pas de plus grand pouvoir. Même le Père consent quand je dis: "Je veux", et je ne sais dire que des paroles de pitié pour ceux qui sont tombés et qui, de leur abîme, me tendent les bras. Âme du plus grand pécheur, ton Sauveur, au seuil de la mort, se penche sur ton abîme et il t'invite à prendre sa main. Ma mort ne sera pas empêchée... Mais toi... mais toi... tu serais sauvé, toi, que j'aime encore, et l'âme de ton Ami ne frémirait pas d'horreur en pensant que c'est par l'œuvre de l'ami qu'il connaît l'horreur de la mort, et de cette mort..."

Jésus se tait... accablé...

Les apôtres bavardent et se demandent entre eux: "Mais de qui parle-t-il? Qui est-ce?"

Et Judas sans aucune honte de mentir: "C'est certainement un des faux pharisiens... Moi, je pense à Joseph ou Nicodème, ou bien à Chouza et Manaën... Tous sont avides de pouvoir et d'argent... Je sais que Hérode... Et je sais que le Sanhédrin. Il s'est trop fié à eux! Vous voyez que hier aussi ils n'étaient pas présents?! Ils n'ont pas la hardiesse de l'affronter..."

Jésus n'entend pas. Il est allé en avant et a rejoint sa Mère qui est avec les Marie et avec Marthe et Suzanne. Il ne manque que Jeanne de Chouza dans le groupe des pieuses femmes.

## 9. L'ENTRÉE DE JÉSUS À JÉRUSALEM

30/03/1947

590.1 Jésus passe son bras autour des épaules de sa Mère qui s'est levée quand Jean et Jacques d'Alphée l'ont rejointe pour lui dire: "Ton Fils arrive", et puis ils sont revenus en arrière pour se réunir à leurs compagnons qui avancent lentement en parlant, alors que Thomas et André ont couru vers Bethphagé pour chercher l'ânesse

46

et l'ânon et les amener à Jésus.

Jésus, pendant ce temps, parle aux femmes: “Nous voici près de la ville. Je vous conseille d'y aller et d'y aller en toute sûreté. Entrez dans la ville avant Moi. Près de En Rogel, se trouvent les bergers et les disciples les plus fidèles. Ils ont l'ordre de vous accompagner et de vous protéger.”

“C'est que... Nous avons parlé avec **Aser de Nazareth** et **Abel de Bethléem** de Galilée et aussi avec **Salomon**. Ils étaient venus jusqu'ici pour guetter ton arrivée. La foule prépare une grande fête. Et on voulait voir... Tu vois comme remue le haut des oliviers? Ce n'est pas le vent qui les agite ainsi. Mais ce sont des gens qui coupent des branches pour en joncher le chemin et t'abriter du soleil. Et là-bas?! Regarde, ils sont en train de dépouiller les palmiers de leurs éventails. On dirait des grappes et ce sont des hommes grimpés sur les fûts qui n'en finissent pas de cueillir... Et sur les pentes tu vois des enfants qui se baissent pour cueillir des fleurs. Et certainement les femmes dépouillent les jardins des fleurs et des plantes odorantes pour en joncher le chemin. Nous voulions voir... et imiter le geste de Marie de Lazare qui recueillit toutes les fleurs foulées par ton pied quand tu es entré dans le jardin de Lazare” demande Marie de Cléophas au nom de toutes.

Jésus caresse sur la joue sa vieille parente qui semble une enfant désireuse de voir un spectacle, et il lui dit: “Dans la grande foule, tu ne verrais rien. Allez en avant, à la maison de Lazare, celle qui a **Mathias** comme gardien. Je passerai par là, et vous me verrez d'en haut.”

“Mon Fils... et tu vas seul? Je ne puis rester près de Toi?” dit Marie en levant son visage si triste et en fixant ses yeux de ciel sur son doux Fils.

“Je voudrais te prier de rester cachée. Comme la colombe dans le creux du rocher. Plus que ta présence, ta prière m'est nécessaire, Maman aimée!”

“Si c'est ainsi, mon Fils, nous prions, toutes, pour Toi.”

“Oui. Après l'avoir vu passer, vous viendrez avec nous dans mon palais de Sion. Et j'enverrai des serviteurs au Temple et toujours à la suite du Maître pour qu'ils nous apportent ses ordres et ses nouvelles” décide Marie de Lazare toujours rapide pour saisir ce qu'il y a de mieux à faire et pour le faire sans retard.

“Tu as raison, ma sœur. Bien qu'il me peine de ne pas le suivre, je comprends le bien fondé de cet ordre. Et du reste Lazare nous a dit de ne contredire le Maître en rien, et de Lui obéir même dans les

47

plus petits détails. Et nous le ferons.”

“Et alors, allez. Vous voyez? Les routes s'animent. Les apôtres vont me rejoindre. Allez. La paix soit avec vous. Je vous ferai venir aux heures que je jugerai bonnes. Maman, adieu. Sois en paix. Dieu est avec nous.” Il l'embrasse et la congédie. Et les disciples obéissantes s'en vont sans tarder.

Les dix apôtres rejoignent Jésus: “Tu les as envoyées en avant?”

“Oui. Elles verront mon entrée d'une maison.”

“De quelle maison?” demande Judas de Kériot.

“Eh! elles sont désormais si nombreuses les maisons amies!” dit Philippe.

“Pas chez Annalia?” insiste l'Isariote.

Jésus répond négativement et se met en chemin vers Bethphagé qui est peu éloignée.

Il en est tout proche quand reviennent les deux qu'il a envoyés prendre l'ânesse et l'ânon. Ils crient: “Nous avons trouvé comme tu l'as dit, et nous t'aurions amené les animaux. Mais leur maître a voulu les étriller et les orner des meilleurs harnachements pour te faire honneur. Et les disciples, unis à ceux qui ont passé la nuit dans les rues de Béthanie pour t'honorer, veulent avoir l'honneur de te les conduire, et nous avons consenti. Il nous a paru que leur amour méritait une récompense.”

“Vous avez bien fait. Avançons, en attendant.”

“Sont-ils nombreux les disciples?” demande Barthélemy.

“Oh! une multitude. On n'arrive pas à passer par les rues de Bethphagé. Aussi j'ai dit à Isaac de conduire l'âne chez Cléonte, le fromager” répond Thomas.

“Tu as bien fait. Allons jusqu'à cet escarpement des collines, et attendons un peu à l'ombre de ces arbres.”

Ils vont à l'endroit indiqué par Jésus.

“Mais nous nous éloignons! Tu dépasses Bethphagé en la contournant par derrière!” s'écrie l'Isariote.

“Et si je veux le faire, qui peut m'en empêcher? Suis-je peut-être déjà prisonnier, pour qu'il ne me soit pas permis d'aller où je veux? Et est-on pressé que je le sois et craint-on que je puisse échapper à la capture? Et si j'estimais juste de m'éloigner pour des lieux plus sûrs, y a-t-il quelqu'un qui pourrait m'en empêcher?” Jésus darde son regard sur le Traître qui ne parle plus et hausse les épaules, comme pour dire: “Fais ce que bon te semble.”

Ils tournent en effet en arrière du petit village, je dirais un faubourg de la ville elle-même car, du côté ouest, il est vraiment peu

48

éloigné de la ville, faisant déjà partie des pentes de l'Oliveraie qui couronne Jérusalem du côté oriental. En bas, entre les pentes et la ville, le Cédron brille au soleil d'avril.

Jésus s'assoit dans cette silencieuse verdure et se concentre dans ses pensées. Puis il se lève et va réellement sur la cime de l'escarpement.

Jésus me dit: “Ici tu mettras la vision du 31 Juillet 1944: Jésus qui pleure sur Jérusalem, à partir de la phrase que je t'ai dite pour commencer la vision.” Et ensuite, il recommence à me montrer les phases de son entrée triomphale.

30 Juillet.

Je ne sais comment faire pour décrire, car je ressens au cœur un tel malaise que j'ai peine à rester assise. Mais il y a si longtemps que c'est ainsi. Je dois écrire ce que je vois. Pour moi s'éclaire l'Évangile d'aujourd'hui: 9ème dimanche après la Pentecôte.

D'un coteau près de Jérusalem, Jésus regarde la ville qui s'étend à ses pieds.

Le coteau n'est pas très haut. Au maximum comme peut l'être la petite place S. Miniato du mont, à Florence; mais cela suffit pour que l'œil domine l'étendue de toutes les maisons et des rues qui montent et descendent sur les petits accidents de terrain sur lesquels se trouve Jérusalem. Cette colline est certainement bien plus haute, si on prend le niveau le plus bas de la ville, que ne l'est le Calvaire, mais elle est plus proche de l'enceinte que ce dernier. Elle commence exactement tout près des murs et s'élève rapidement en s'éloignant de ceux-ci, alors que de l'autre côté elle descend mollement vers une campagne toute verte qui s'étend vers l'est, vers l'orient si j'en juge du moins par la lumière solaire.

Jésus et les siens sont sous un bosquet, à l'ombre, assis. Ils se reposent du chemin parcouru. Puis Jésus se lève, quitte l'endroit boisé où ils étaient assis et s'en va tout à fait au sommet du coteau.

Sa haute personne se détache nettement dans l'espace vide qui l'entoure. Il paraît encore plus grand ainsi, debout, et seul. Il tient les mains serrées sur sa poitrine, sur son manteau bleu, et regarde extrêmement sérieux.

Les apôtres l'observent, mais ils le laissent faire sans bouger ni parler. Ils doivent penser qu'il s'est éloigné pour prier.

Mais Jésus ne prie pas. Après avoir longuement regardé la ville en tous ses quartiers, en toutes ses élévations, en toutes ses particularités, parfois avec de longs regards sur tel ou tel point, parfois en insistant moins, Jésus se met à pleurer sans sanglots ni bruit.

49

Les larmes gonflent ses yeux, puis coulent et roulent sur ses joues et tombent par terre... des larmes silencieuses et tellement tristes, comme celles de quelqu'un qui sait qu'il doit pleurer, seul, sans espérer de réconfort ni de compréhension de personne. À cause d'une douleur qui ne peut être annulée et qui doit être soufferte absolument.

Le frère de Jean, à cause de sa position, est le premier à voir ces pleurs et il le dit aux autres qui se regardent entre eux, étonnés.

"Personne de nous n'a fait de mal" dit quelqu'un, et un autre: "La foule aussi ne nous a pas insultés. Il ne s'y trouve personne qui Lui soit ennemi."

"Pourquoi pleure-t-il alors?" demande le plus âgé de tous.

Pierre et Jean se lèvent ensemble et s'approchent du Maître. Ils pensent que l'unique chose à faire c'est de Lui faire sentir qu'ils l'aiment et de Lui demander ce qu'il a.

"Maître, tu pleures?" dit Jean en mettant sa tête blonde sur l'épaule de Jésus, qui le dépasse de la tête et du cou.

Et Pierre, en Lui mettant une main à la taille, en l'entourant presque d'un embrassement pour l'attirer à lui, Lui dit: "Quelque chose te fait souffrir, Jésus? Dis-le à nous qui t'aimons."

Jésus appuie sa joue sur la tête blonde de Jean et, desserrant ses bras, il passe à son tour son bras autour de l'épaule de Pierre. Ils restent ainsi embrassés tous les trois, dans une pose si affectueuse. Mais les larmes continuent de couler.

Jean, qui les sent tomber dans ses cheveux, recommence à Lui demander: "Pourquoi pleures-tu, mon Maître? Peut-être que de nous il te vient de la peine?"

Les autres apôtres se sont réunis au groupe affectueux et attendent anxieusement une réponse.

"Non" dit Jésus. "Pas de vous. Vous êtes pour Moi des amis et l'amitié, quand elle est sincère, est baume et sourire, jamais larme. Je voudrais que vous restiez toujours mes amis. Même maintenant que nous allons entrer dans la corruption qui fermente et qui corrompt celui qui n'a pas une volonté décidée de rester honnête."

"Où allons-nous, Maître? Pas à Jérusalem? La foule t'a déjà salué joyeusement. Veux-tu la décevoir? Allons-nous peut-être en Samarie pour quelque prodige? Justement maintenant que la Pâque est proche?"

Les questions viennent en même temps de différents côtés.

Jésus lève la main pour imposer le silence et puis, de sa main droite, il montre la ville. Un geste large comme celui du semeur qui

50

jette son grain devant lui et il dit: "Elle est la Corruption. Nous entrons dans Jérusalem. Nous y entrons. Et seul le Très-Haut sait comment je voudrais la sanctifier en y amenant la Sainteté qui vient des Cieux. La resanctifier, cette ville qui devrait être la Cité Sainte. Mais je ne pourrai rien lui faire. Corrompue elle est, et corrompue elle reste. Et les fleuves de sainteté qui coulent du Temple vivant, et qui couleront encore davantage dans peu de jours jusqu'à le vider de la vie, ne suffiront pas pour la racheter. Ils viendront au Saint la Samarie et le monde païen. Sur les temples mensongers s'élèveront les temples du vrai Dieu. Les cœurs des gentils adoreront le Christ. Mais ce peuple, cette ville sera toujours pour Lui une ennemie et sa haine l'amènera au plus grand péché. Cela doit arriver.

Mais malheur à ceux qui seront les instruments de ce crime. Malheur!..."

Jésus regarde fixement Judas qui est presque en face de Lui.

"Cela ne nous arrivera jamais. Nous sommes tes apôtres et nous croyons en Toi, prêts à mourir pour Toi." Judas ment effrontément et soutient sans embarras le regard de Jésus.

Les autres unissent leurs protestations.

Jésus répond à tous pour éviter de répondre directement à Judas.

"Veuille le Ciel que vous soyez tels, mais vous avez encore beaucoup de faiblesse en vous et la tentation pourrait vous rendre semblables à ceux qui me haïssent. Priez beaucoup et veillez beaucoup sur vous. Satan sait qu'il va être vaincu et il veut se

venger en vous arrachant à Moi. Satan est autour de nous tous: de Moi, pour m'empêcher de faire la volonté du Père et d'accomplir ma mission; de vous, pour faire de vous ses serviteurs. Veillez. Dans ces murs Satan prendra celui qui ne saura pas être fort. Celui pour lequel cela aura été une malédiction d'être choisi parce qu'il a donné à ce choix un but humain. Je vous ai choisis pour le Royaume des Cieux et non pour celui du monde. Souvenez-vous-en.

Et toi, cité qui veux ta ruine et sur qui je pleure, sache que ton Christ prie pour ta rédemption. Oh! si au moins en cette heure qui te reste tu savais venir à Celui qui serait ta paix! Si au moins tu comprenais à cette heure l'Amour qui passe au milieu de toi et si tu te dépouillais de la haine qui te rend aveugle et folle, cruelle pour toi-même et pour ton bien!

Mais un jour viendra où tu te rappelleras cette heure! Trop tard alors pour pleurer et te repentir!

L'Amour sera passé et sera disparu de tes routes et il restera la Haine que tu as préférée. Et la haine se tournera vers toi, vers tes enfants. Car on a ce qu'on a voulu, et la haine se paie par la haine.

51

Et ce ne sera pas alors la haine des forts contre le désarmé. Mais ce sera haine contre haine, et donc guerre et mort. Entourée de tranchées et de gens armés, tu souffriras avant d'être détruite et tu verras tomber tes fils tués par les armes et par la faim, et les survivants être prisonniers et méprisés, et tu demanderas miséricorde, et tu ne la trouveras plus parce que tu n'as pas voulu connaître ton Salut.

Je pleure, amis, car j'ai un cœur d'homme et les ruines de la patrie m'arrachent des larmes. Mais que ce qui est juste s'accomplisse puisque dans ces murs la corruption dépasse toute limite et attire le châtement de Dieu. Malheur aux citoyens qui sont la cause du mal de leur patrie! Malheur aux chefs qui en sont la principale cause! Malheur à ceux qui devraient être saints pour amener les autres à être honnêtes, et qui au contraire profanent la Maison de leur ministère et eux-mêmes! Venez. À rien ne servira mon action. Mais faisons en sorte que la Lumière brille encore une fois au milieu des Ténèbres!"

Et Jésus descend suivi des siens. Il s'en va rapidement par le chemin, le visage sérieux et je dirais presque renfrogné. Il ne parle plus. Il entre dans une maisonnette au pied de la colline et je ne vois pas autre chose.

Jésus dit:

"La scène racontée par Luc paraît sans liaison, pour ainsi dire illogique. Je déplore les malheurs d'une ville coupable et je ne sais pas compatir aux habitudes de cette ville?"

Non. Je ne sais pas, je ne puis les compatir, puisque même ce sont justement ces habitudes qui engendrent les malheurs, et de les voir rend plus aiguë ma douleur. Ma colère contre les profanateurs du Temple est la conséquence logique de ma méditation sur les malheurs prochains de Jérusalem.

Ce sont toujours les profanations du culte de Dieu, de la Loi de Dieu, qui provoquent les châtements du Ciel. En faisant de la Maison de Dieu une caverne de voleurs, ces prêtres indignes et ces indignes croyants (de nom seulement) attiraient sur tout le peuple malédiction et mort- Inutile de donner tel ou tel nom au mal qui fait souffrir un peuple. Cherchez le nom exact en ceci: "Punition d'une vie de brutes". Dieu se retire et le Mal s'avance. Voilà le fruit d'une vie nationale indigne du nom de chrétienne.

Comme alors, maintenant aussi, dans cette partie de siècle, je n'ai pas manqué par des prodiges de secouer et de rappeler. Mais comme alors, je n'ai attiré sur Moi et mes instruments que moquerie, indifférence et haine. Pourtant que les particuliers et les nations se souviennent que c'est inutilement qu'ils pleurent quand auparavant ils ne veulent reconnaître leur salut. Inutilement qu'ils m'invoquent quand à l'heure où j'étais avec eux ils m'ont chassé par une guerre sacrilège qui en partant de consciences particulières, vouées au Mal, s'est répandue dans toute la Nation. Les Patries ne se sauvent pas tant par les armes que par une forme de vie qui attire les protections du Ciel.

Repose, petit Jean, et fais en sorte d'être toujours fidèle au choix que j'ai fait de toi.

52

Va en paix."

Quelle fatigue! Je n'en peux vraiment plus...

Jésus a à peine le temps d'entrer dans la maison pour en bénir les habitants que l'on entend une gaie sonnerie de grelots et des voix en fête. Et tout de suite après, le visage émacié et pâle d'Isaac apparaît dans l'ouverture de la porte et le fidèle berger entre et se prosterne devant son Seigneur Jésus.

Dans l'encadrement de la porte grande ouverte se pressent de nombreux visages et en arrière on en voit d'autres... On se bouscule, on se presse, on veut s'avancer... Quelques cris de femmes, quelques pleurs d'enfants pris au milieu de la cohue, et des salutations, des cris joyeux: "Heureux jour qui te ramène à nous! La paix à Toi, Seigneur! C'est un heureux retour, ô Maître, pour récompenser notre fidélité."

Jésus se lève et fait signe qu'il va parler. Tout le monde se tait, et on entend nettement la voix de Jésus.

"Paix à vous! Ne vous entassez pas. Maintenant nous allons monter ensemble au Temple. Je suis venu pour être avec vous. Paix! Paix! Ne vous faites pas de mal. Faites place, mes aimés! Laissez-moi sortir et suivez-moi, pour que nous entrions ensemble dans la Cité Sainte."

Les gens obéissent tant bien que mal, et font un peu de place, assez pour que Jésus puisse sortir et monter sur l'ânon. Car Jésus indique le poulain jamais monté jusqu'alors comme sa monture. Alors de riches pèlerins, qui se pressent dans la foule, étendent sur la croupe de l'ânon leurs somptueux manteaux et quelqu'un met un genou à terre et l'autre à servir de marchepied au Seigneur qui s'assoit sur l'ânon, et le voyage commence. Pierre marche à côté du Maître et de l'autre côté Isaac tient la bride de la bête qui n'est pas entraînée, et qui pourtant marche tranquillement comme si elle était habituée à cet office sans s'emballer ou

s'effrayer des fleurs qui, jetées comme elles le sont vers Jésus, frappent souvent les yeux et le museau de la bête, ni des branches d'olivier et des feuilles de palmiers agitées devant et autour de lui, jetées par terre pour servir de tapis avec des fleurs, ni des cris de plus en plus forts: "Hosanna, Fils de David!" qui montent vers le ciel serein pendant que la foule se tasse de plus en plus et grossit à cause des nouveaux venus.

Passer par Bethphagé, par les rues étroites et contournées, n'est pas chose facile et les mères doivent prendre les enfants dans leurs

53

bras, et les hommes protéger les femmes de coups trop violents, et il arrive qu'un père place son fils sur ses épaules à califourchon et le porte élevé au-dessus de la foule alors que les voix des petits semblent des bêlements d'agneaux ou des cris d'hirondelles et que leurs menottes jettent des fleurs et des feuilles d'oliviers que leurs mères leur présentent, et envoient aussi des baisers au doux Jésus...

Une fois sorti des rues étroites de la petite bourgade, le cortège se range et se déploie, et de nombreux volontaires s'en vont en avant pour prendre la tête et désencombrer le chemin, et d'autres les suivent en jonchant le sol de branches et quelqu'un, le premier, jette son manteau pour servir de tapis, et un autre, et quatre, et dix, et cent, et mille, l'imitent. Le chemin a en son milieu une bande multicolore de vêtements étendus sur le sol, et après le passage de Jésus ils sont repris et portés plus en avant, avec d'autres, avec d'autres, et toujours des fleurs, des branchages, des feuilles de palmiers s'agitent ou sont jetés par terre, et des cris plus forts s'élèvent tout autour en l'honneur du Roi d'Israël, à l'adresse du Fils de David, de son Royaume!

Les soldats de garde à la porte sortent pour voir ce qui arrive. Mais ce n'est pas une sédition et, appuyés sur leurs lances, ils se rangent de côté pour observer, étonnés ou ironiques, le cortège étrange de ce Roi assis sur un ânon, beau comme un dieu, simple comme le plus pauvre des hommes, doux, bénissant... entouré de femmes et d'enfants et d'hommes désarmés criant: "Paix! Paix!", de ce Roi qui, avant d'entrer dans la ville, s'arrête un moment à la hauteur des tombeaux des lépreux de Hinnon et de Siloan (je crois bien parler de ces lieux où j'ai vu d'autres fois des miracles de lépreux) et s'appuyant sur l'unique étrier sur lequel il appuie son pied, puisqu'il est assis sur l'âne et non à cheval, il se lève et ouvre les bras en criant dans la direction de ces pentes horribles, où des visages et des corps effrayants se montrent en regardant vers Jésus et élèvent le cri lamentable des lépreux: "Nous sommes infectés!", pour écarter des imprudents qui pour bien voir Jésus monteraient aussi sur les terrasses contaminées: "Que celui qui a foi invoque mon Nom et ait la santé grâce à cela!" et il les bénit en reprenant sa route et en ordonnant à Judas de Kériot: "Tu achèteras de la nourriture pour les lépreux et avec Simon tu la leur porteras avant le soir." Le cortège entre sous la voûte de la **Porte de Siloan** et puis comme un torrent se déverse dans la ville en passant par le faubourg

54

**d'Ophel** - où chaque terrasse est devenue une petite place aérienne remplie de gens qui crient des hosannas, jettent des fleurs et renversent des parfums en bas, sur la route, en essayant de les jeter sur le Maître, et l'air est saturé par l'odeur des fleurs qui meurent sous les pas de la foule et des essences qui se répandent dans l'air avant de tomber dans la poussière de la route - le cri de la foule semble augmenter et se renforcer comme si chacun criait dans un porte-voix, car les nombreux archivoltés dont Jérusalem est remplie l'amplifient ne cessant pas de le faire résonner.

J'entends crier, et je crois que cela veut dire ce que disent les évangélistes: "**Scialem, Scialem melchil!**" (ou malchit: je m'efforce à rendre le son des paroles, mais il est difficile car elles ont des aspirations que nous n'avons pas). C'est un bruit continu, semblable à celui d'une mer en tempête dans laquelle n'est pas encore tombé le bruit de la lame qui fouette la plage et les écueils, qu'une autre lame ramasse et relève en un nouveau claquement sans jamais s'arrêter. J'en suis assourdie!

Parfums, odeurs, cris, des branches et des vêtements qui s'agitent, couleurs... C'est une vision étourdissante.

Je vois la foule qui n'en finit pas de se mélanger, des visages connus qui apparaissent et disparaissent: tous les disciples de tous les coins de la Palestine, tous ceux qui suivent Jésus... Je vois pendant **un instant Jaïre**, je vois **Jaïa l'adolescent de Pella** (me semble-t-il) qui était aveugle avec sa mère et que Jésus guérit, je vois **Joachim de Bozra** et **ce paysan de la plaine de Saron avec ses frères**, je vois **le vieux et solitaire Mathias de cet endroit près du Jourdain** (rive orientale) auprès duquel Jésus se réfugia alors que tout était inondé, **je vois Zachée avec ses amis convertis**, je vois **le vieux Jean de Nobé** avec presque tous ses concitoyens, je vois **le mari de Sara de Jutta**... Mais qui peut retenir ces visages et ces noms si c'est un kaléidoscope de visages connus et inconnus, vus plusieurs fois ou une seule?... Voici maintenant le visage du **pasteur pris à Ennon**. Et près de lui **le disciple de Corozain qui quitta la sépulture de son père** pour suivre Jésus; et tout près, pour un instant, le père et **la mère de Benjamin de Capharnaïm avec leur jeune fils** qui manque de tomber sous les pieds de l'ânon en se jetant en avant pour recevoir une caresse de Jésus. Et - malheureusement - des visages de pharisiens et de scribes, livides de colère à cause de ce triomphe, qui, arrogants, fendent le cercle d'amour qui se serre autour de Jésus, et Lui crient: "Fais taire ces fous! Rappelle-les à la raison! Ce n'est qu'à Dieu que l'on adresse des hosannas. Dis-leur

55

de se taire!"

A quoi Jésus répond doucement: "Même si je leur disais de se taire et qu'ils m'obéissent, les pierres crieraient les prodiges du Verbe de Dieu."

En effet les gens crient: "Hosanna, hosanna au fils de David! Béni Celui qui vient au nom du Seigneur! Hosanna à Lui et à son Règne! Dieu est avec nous! L'Emmanuel est venu! Il est venu le Royaume du Christ du Seigneur! Hosanna! Hosanna de la Terre jusqu'en haut des Cieux! Paix! Paix, mon Roi! Paix et bénédiction à Toi, Roi saint! Paix et gloire dans les Cieux et sur la Terre! Gloire à Dieu pour son Christ! Paix aux hommes qui savent l'accueillir! Paix sur la Terre aux hommes de bonne volonté

et gloire dans les Cieux très Hauts car l'heure du Seigneur est venue!" (et ceux qui poussent ce dernier cri, c'est le groupe compact des bergers qui répètent le cri de la naissance). Outre ces cris continuels, les gens de Palestine racontent aux pèlerins de la Diaspora les miracles qu'ils ont vus et à ceux qui ne savent pas ce qui arrive, aux étrangers qui passent par hasard par la ville et qui demandent: "Mais qui est Celui-là? Qu'arrive-t-il?", ils expliquent: "C'est Jésus! Jésus, le Maître de Nazareth de Galilée! Le Prophète! Le Messie du Seigneur! Le Promis! Le Saint!"

D'une maison dont on a dépassé depuis peu la porte, car la marche est très lente dans une telle confusion, il sort un groupe de robustes jeunes gens portant en l'air des vases de cuivre pleins de charbon allumé et d'encens qui brûle en répandant des nuages de fumée odorante. Et leur geste est bien vu et on le répète. Plusieurs courent en avant ou reviennent en arrière vers leurs maisons pour se faire donner du feu et des résines odorantes pour les brûler en hommage au Christ.

La maison d'Annalia apparaît. La terrasse enguirlandée de vigne avec ses feuilles nouvelles qui tremble à un doux vent d'avril, a sur le côté qui donne sur la rue toute une rangée de jeunes filles vêtues de blanc et voilées de blanc, au milieu desquelles se trouve Annalia, avec des corbeilles de pétales de roses effeuillées et de muguet qui déjà voltigent en l'air.

"Les vierges d'Israël te saluent, Seigneur!" dit Jean qui s'est frayé un chemin et qui maintenant est à côté de Jésus, pour attirer son attention sur la guirlande de pureté qui se penche en souriant du parapet pour joncher le chemin de pétales rouges comme du sang et de muguet blancs comme des perles.

Jésus retient un instant les rênes et arrête l'ânon. Il lève son

56

visage et sa main pour bénir cette virginité énamourée de Lui, jusqu'à renoncer à tout autre amour terrestre.

Et Annalia se penche et crie: "Ton triomphe, je l'ai vu, ô mon Seigneur! Prends ma vie pour ta glorification universelle!" et en criant très fort, pendant que Jésus passe au-dessous de sa maison et avance, elle le salue: "Jésus!"

Et un autre cri, différent, dépasse la clameur de la foule. Mais les gens, bien qu'ils l'entendent, ne s'arrêtent pas. C'est un fleuve d'enthousiasme, un fleuve de peuple en délire qui ne peut s'arrêter. Et alors que les derniers flots de ce fleuve sont encore en dehors de la porte, les premiers montent déjà les pentes qui conduisent au Temple.

"Ta Mère!" dit Pierre en montrant une maison presque à l'angle d'un chemin qui monte au Moriah et par lequel le cortège s'est engagé. Et Jésus lève son visage pour sourire à sa Mère qui est en haut, parmi les femmes fidèles.

La rencontre d'une caravane nombreuse arrête le cortège quelques mètres après que la maison est dépassée. Et pendant que Jésus s'arrête avec les autres, en caressant les enfants que les mères Lui présentent, un homme accourt et se fraie un passage en criant: "Laissez-moi passer! Une femme est morte. Une jeune fille. Subitement. Sa mère appelle le Maître. Laissez-moi passer! Lui l'a déjà sauvée une fois!"

Les gens lui font place et l'homme accourt près de Jésus: "Maître, la fille d'Élise est morte. Elle t'a saluée de ce cri, puis elle s'est affaissée en disant: "Je suis heureuse", et elle a expiré. Son cœur s'est brisé dans l'allégresse de te voir triomphant. Sa mère m'a vu sur la terrasse près de sa maison et elle m'a envoyé t'appeler. Viens, Maître."

"Morte! Morte Annalia! Mais hier seulement, elle était saine, en bonne santé, heureuse?" Les apôtres se groupent agités, les bergers aussi. Tout le monde l'a vue hier en parfaite santé. Tout à l'heure ils l'ont vue rose, riante... Ils n'arrivent pas à se persuader du malheur... Ils demandent, s'informent des détails...

"Je ne sais pas. Vous avez tous entendu ses paroles. Elle parlait fort, avec assurance. Puis je l'ai vue s'affaïsser plus blanche que ses vêtements et j'ai entendu crier sa mère... Je ne sais pas autre chose."

"Ne vous agitez pas, elle n'est pas morte. Une fleur est tombée et les anges de Dieu l'ont recueillie pour la porter dans le sein d'Abraham. Bientôt le lys de la Terre s'ouvrira heureux au Paradis, ignorant

57

pour toujours l'horreur du monde. Homme, dis à Élise qu'elle ne pleure pas le sort de son enfant. Dis-lui qu'elle a eu une grande grâce de Dieu, et que **d'ici six jours** elle comprendra quelle grâce Dieu a faite à sa fille. Ne pleurez pas. Que personne ne pleure. Son triomphe est encore plus grand que le mien parce que les anges escortent la vierge pour la conduire à la paix des justes. Et c'est le triomphe éternel qui grandira sans jamais connaître de descente. En vérité je vous dis que c'est pour vous tous, mais non pour Annalia, que vous avez raison de pleurer. Allons." Et il répète aux apôtres et à ceux qui l'entourent: "Une fleur est tombée. Elle s'est couchée en paix et les anges l'ont recueillie. Bienheureuse celle qui est pure de chair et de cœur car bientôt elle va voir Dieu."

"Mais comment, de quoi est-elle morte, Seigneur?" demande Pierre qui ne peut y croire.

"D'amour. D'extase. De joie infinie. Heureuse morte!"

Ceux qui sont loin en avant ne savent pas; ceux qui sont très en arrière ne savent pas. Aussi les hosannas continuent, bien qu'au près de Jésus il s'est formé un cercle de pensif silence.

C'est Jean qui le rompt: "Oh! je voudrais le même sort avant les heures qui vont venir!"

"Moi aussi" dit Isaac. "Je voudrais voir le visage de la jeune fille morte d'amour pour Toi..."

"Je vous prie de me sacrifier votre désir. J'ai besoin de vous près de Moi..."

"Nous ne te laisserons pas, Seigneur. Mais pour cette mère aucun réconfort?" demande Nathanaël.

"J'y pourvoirai..."

Ils sont aux portes de l'enceinte du Temple. Jésus descend de l'ânon que quelqu'un de Bethphagé prend en garde.

Il faut se rappeler que Jésus ne s'est pas arrêté à la première porte du Temple, mais qu'il a suivi l'enceinte, en s'arrêtant seulement quand il se trouve sur le côté nord de l'enceinte, près de l'Antonia. C'est là qu'il descend et entre dans le Temple comme pour faire voir qu'il ne se cache pas au pouvoir qui domine, se sentant innocent dans toute sa conduite.

La première cour du Temple présente le chahut habituel des changeurs et des vendeurs de colombes, passereaux et agneaux, seulement que maintenant les vendeurs sont délaissés car tout le monde est accouru pour voir Jésus.

Et Jésus entre, solennel **dans son vêtement de pourpre**, et il tourne ses regards sur ce marché et sur un groupe de pharisiens et

58

de scribes qui l'observent de dessous un portique.

Son regard est fulgurant d'indignation. Il se précipite au milieu de la cour. Son saut inattendu paraît un vol. Le vol d'une flamme, car son vêtement est une flamme dans le soleil qui inonde la cour. Et il tonne d'une voix puissante: "Hors de la maison de mon Père! Ce n'est pas un lieu d'usure et de marché. Il est écrit: "Ma maison sera appelée maison de prière". Pourquoi donc en avez-vous fait une caverne de voleurs, de cette maison où on invoque le Nom du Seigneur? Hors d'ici! Purifiez ma Maison. Qu'il ne vous arrive pas qu'au lieu de me servir de cordes je vous frappe avec les foudres de la colère céleste. Hors d'ici! Hors d'ici les voleurs, les brocanteurs, les impudiques, les homicides, les sacrilèges, les idolâtres de la pire idolâtrie: celle du propre moi orgueilleux, les corrupteurs et les menteurs. Dehors! Dehors! Ou bien le Dieu Très-Haut balayera pour toujours ce lieu et exercera sa vengeance sur tout un peuple."

Il ne répète pas la fustigation **de l'autre fois**, mais comme les marchands et les changeurs tardent à obéir, il va au comptoir le plus proche et le renverse en répandant balances et pièces de monnaie sur le sol.

Les vendeurs et les changeurs se hâtent de suivre l'ordre de Jésus, après avoir eu ce premier exemple. Et Jésus crie derrière eux: "Combien de fois devrai-je vous dire que ce ne doit pas être un lieu de souillure mais de prière?" Et il regarde ceux du Temple qui, obéissant aux ordres du Pontife, ne font pas un geste de représailles.

La cour purifiée, Jésus va vers les portiques où sont rassemblés des aveugles, des paralytiques, des muets, des estropiés et autres affligés qui l'invoquent à grands cris.

"Que voulez-vous que je vous fasse?"

"La vue, Seigneur! Les membres! Que mon fils parle! Que ma femme guérisse! Nous croyons en Toi, Fils de Dieu!"

"Que Dieu vous écoute. Levez-vous et dites des hosannas au Seigneur!"

Ce n'est pas un par un qu'il guérit les nombreux malades, mais il fait de la main un geste large, et grâce et santé en descendent sur les malheureux qui se dressent sains avec des cris de joie qui se mêlent à ceux des nombreux enfants qui se serrent près de Lui en répétant: "Gloire, gloire au Fils de David! Hosanna à Jésus de Nazareth, Roi des Rois, et Seigneur des Seigneurs!"

Des pharisiens, en feignant le respect, Lui crient: "Maître, tu les entends? Ces enfants disent ce qu'il ne faut pas dire. Reprends-les!"

59

Qu'ils se taisent!"

"Et pourquoi? Le roi prophète, le roi de ma race n'a-t-il pas dit peut-être: "De la bouche des enfants et des nourrissons tu as fait sortir la louange parfaite pour confondre tes ennemis"? N'avez-vous pas lu ces paroles du psalmiste? Permettez aux petits de dire mes louanges. Elles leur sont suggérées par leurs anges qui voient sans cesse mon Père et connaissent ses secrets et les suggèrent à ces innocents. Maintenant laissez-moi tous aller prier le Seigneur" et passant devant les gens il passe dans l'atrium des israélites pour prier...

Et puis, sortant par une autre porte, en frôlant la piscine probatique, il sort de la ville pour revenir sur les collines du mont des Oliviers.

Les apôtres sont enthousiastes... Le triomphe leur a donné de l'assurance, et ils sont oublieux, complètement oublieux de toutes les terreurs que les paroles du Maître avaient suscitées... Ils parlent de tout... Ils brûlent d'être renseignés sur Annalia. Jésus les retient, non sans peine, d'y aller, en les assurant qu'il y pourvoira d'une manière qu'il sait, Lui... Sourds, sourds, sourds à toute parole d'avertissement divin... Hommes, hommes, hommes, qu'un cri d'hosanna rend oublieux de tout...

Jésus parle aux serviteurs de Marie de Magdala qui l'ont rejoint au Temple et puis les congédie...

"Et maintenant, où allons-nous?" demande Philippe.

"A la maison de Marc de Jonas?" dit Jean.

"Non. Au camp des galiléens. Peut-être que mes frères sont venus et je veux les saluer" dit Jésus.

"Tu pourrais le faire demain" Lui fait observer le Thaddée.

"C'est une bonne chose de le faire pendant qu'on peut le faire. Allons chez les galiléens. Ils seront contents de nous voir. Vous aurez des nouvelles de vos familles. Moi, je verrai les enfants..."

"Et ce soir? Où allons-nous dormir? Dans la ville? En quel endroit? Là où est ta Mère? Ou bien chez Jeanne?" demande Judas Iscariote.

"Je ne sais. Certainement pas dans la ville. Peut-être encore sous quelques tentes galiléennes..."

"Mais pourquoi?"

"Parce que je suis le Galiléen et que j'aime ma Patrie. Allons."

Ils se remettent en route pour monter vers le camp des galiléens, qui est sur l'oliveraie du côté de Béthanie et c'est tout un groupement de tentes toutes blanches sous le gai soleil d'avril.

60

## 10. LE SOIR DU DIMANCHE DES RAMEAUX

04/03/1945

591.1 Jésus est avec les siens dans la paix du Jardin des Oliviers. C'est le soir, un tiède soir de pleine lune. Ils sont assis sur les sièges naturels que sont les talus de l'Oliveraie, exactement les premiers, qui se présentent sur cette petite place naturelle que forme une clairière située à l'entrée. Le Cédron fait entendre son bruissement en heurtant les cailloux de son lit et semble se parler à lui-même. Un chant de rossignol; la brise qui soupire et rien d'autre.

Jésus parle.

“Après le triomphe de ce matin, bien différent est votre esprit. Que dois-je dire? Qu'il est soulagé? Oh! oui! Selon l'humanité il est soulagé. Vous êtes entrés dans la ville, tout tremblants à cause de mes paroles. Il semblait que chacun craignait, pour lui-même, **les sicaires** au-delà des murs, prêts à l'assaillir et à le faire prisonnier.

En tout homme il y a un autre homme qui se révèle aux heures les plus graves. Il y a le héros qui, aux heures du plus grand danger, bondit de l'homme doux que le monde a l'habitude de voir et juge insignifiant, le héros qui dit à la lutte: "Me voici", qui dit à l'ennemi, à l'arrogant: "Mesure-toi avec moi". Et il y a le saint qui, alors que tous s'enfuient terrorisés devant les tyrans qui veulent des victimes, dit: "Prenez-moi en otage et en sacrifice. Je paie pour tous". Et il y a le cynique qui profite personnellement des malheurs de tous et rit sur les corps des victimes. Il y a le traître qui a son courage particulier: celui du mal. Le traître qui est l'amalgame du cynique et du lâche, qui est aussi une catégorie qui se manifeste dans les heures graves. Car cyniquement il tire profit d'un malheur et lâchement il passe au parti le plus fort, osant, pour en tirer profit, affronter le mépris des ennemis et les malédictions de ceux qu'il abandonne. Il y a enfin le type le plus répandu, le lâche qui, aux heures graves, n'est capable que de regretter d'avoir fait connaître son appartenance à un parti et à un homme, maintenant frappé par l'anathème, et de s'enfuir... Ce lâche n'est pas aussi criminel que le cynique ni aussi dégoûtant que le traître. Mais il montre toujours l'imperfection de sa structure spirituelle.

Vous... vous êtes tels. Ne le niez pas. Je lis dans les consciences. Ce matin, vous pensiez entre vous: "Qu'est-ce qui va nous arriver? Allons-nous à la mort, nous aussi?" Et la partie la plus basse gémissait: "Que jamais!..."

Oui. Mais vous ai-je jamais trompés? Dès mes premières paroles,

61

je vous ai parlé de persécution et de mort. Et quand l'un d'entre vous, par excès d'admiration, a voulu voir en Moi un roi et a voulu me présenter comme un roi, un des pauvres rois de la Terre, toujours pauvre même s'il est roi et qu'il restaure le royaume d'Israël, j'ai tout de suite corrigé son erreur, et j'ai dit: "Je suis Roi de l'esprit. J'offre privations, sacrifices, douleurs. Je n'ai pas autre chose. Ici, sur la Terre, je n'ai pas autre chose. Mais après ma mort, et votre mort dans ma foi, je vous donnerai un Royaume éternel: celui des Cieux". Vous ai-je dit, peut-être, quelque chose de différent? Non. Vous dites non.

Et vous, alors, vous disiez aussi: "Nous ne voulons que cela. Avec Toi, comme Toi, à cause de Toi, nous voulons être, et être traités, et souffrir". Oui, vous parliez ainsi. Et vous étiez sincères aussi. Mais c'était parce que vous ne raisonnez que comme des enfants, comme des enfants étourdis. Vous pensiez qu'il était facile de me suivre, et vous étiez tellement imprégnés de la triple sensualité que vous ne pouviez admettre que fût vrai ce à quoi je faisais allusion. Vous pensiez: "Lui est le Fils de Dieu. Il le dit pour éprouver notre amour. Mais Lui ne pourra être frappé par l'homme. Lui qui opère des miracles saura bien faire un grand miracle en sa faveur!" Et chacun ajoutait: "Je ne puis croire que Lui soit trahi, pris, tué". Si forte était la foi humaine que vous aviez en ma puissance que vous arriviez à n'avoir pas foi dans mes paroles, la Foi vraie, spirituelle, sainte et sanctifiante. "Lui qui fait des miracles pourra en faire un en sa faveur!" disiez-vous. Ce n'est pas un, mais un grand nombre encore que je ferai. Et deux seront tels qu'aucune intelligence ne peut y penser. Ils seront tels que seulement ceux qui croient dans le Seigneur pourront les admettre. Tous les autres, dans les siècles des siècles, diront: "Impossible!" Et même au-delà de la mort je serai un objet de contradiction pour beaucoup.

En une douce matinée de printemps j'ai annoncé d'une montagne les diverses béatitudes. Il y en a encore une: "Bienheureux ceux qui savent croire sans voir".

J'ai déjà dit en allant à travers la Palestine: "Bienheureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui l'observent", et encore: "Bienheureux ceux qui font la volonté de Dieu" et d'autres, j'en ai dit d'autres, car dans la maison de mon Père nombreuses sont les joies qui attendent les saints. Mais il y a aussi celle-ci.

Oh! bienheureux ceux qui croient sans avoir vu avec leurs yeux corporels! Ils seront tellement saints que, étant sur la Terre, ils verront déjà Dieu, le Dieu caché dans le Mystère

62

d'amour.

Mais vous, depuis trois ans que vous êtes avec Moi, vous n'êtes pas encore arrivés à cette foi. Et vous croyez seulement à ce que vous voyez. C'est pour cela que depuis ce matin, après le triomphe, vous dites: "C'est ce que nous disions. Il triomphe, et nous avec Lui". Et comme des oiseaux qui remettent en place leurs plumes froissées par quelqu'un de cruel, vous vous levez pour voler, ivres de joie, pleins d'assurance, libres de cette constriction que mes paroles vous avaient mise dans le cœur.

Êtes-vous plus soulagés alors, même dans votre esprit? Non. En lui, vous êtes encore moins soulagés, car vous êtes encore plus impréparés à l'heure qui arrive. Vous avez bu les hosannas comme du vin fort et agréable. Et vous en êtes ivres. Un homme ivre est-il jamais fort? Il suffit d'une main d'enfant pour le faire chanceler et tomber. C'est ainsi que vous êtes. Et il suffira qu'apparaissent **des sicaires** pour vous faire fuir comme de timides gazelles qui voient se présenter près d'un rocher de la montagne le museau pointu du chacal, et rapides comme le vent se dispersent à travers les solitudes du désert.

Oh! prenez garde de ne pas mourir d'une horrible soif dans ce sable brûlé qu'est le monde sans Dieu! Ne dites pas, ne dites pas, ô mes amis, ce que dit Isaïe en faisant allusion à votre état d'esprit faux et dangereux. Ne dites pas: "Celui-là ne parle que de conjurations. Mais il n'y a pas à craindre, il n'y a pas lieu de s'épouvanter. Nous ne devons pas craindre ce que Lui nous prophétise. Israël l'aime, et nous l'avons vu". Que de fois le tendre pied nu d'un petit enfant foule les herbes fleuries du pré, pour cueillir des fleurs qu'il portera à sa mère, et croit ne trouver que des fleurs, et au contraire posé son talon sur la tête d'un serpent, en est mordu et en meurt! Les fleurs cachaient le serpent.

Ce matin aussi... ce matin aussi c'était ainsi! Je suis le Condamné couronné de roses. Les roses!... Combien de temps durent les roses? Que reste-t-il d'elles lorsque leurs corolles se sont effeuillées en une neige de pétales parfumés? Des épines.

Moi - Isaïe l'a dit - je serai pour vous, et je dis qu'avec vous je serai pour le monde, sanctification, mais aussi pierre d'achoppement, pierre de scandale et lacs et ruine pour Israël et pour la Terre. Je sanctifierai ceux qui auront bonne volonté et je ferai tomber et briser en mille morceaux ceux qui auront mauvaise volonté. Les anges ne disent pas des paroles mensongères, ni des paroles de peu de durée. Ils viennent de Dieu, qui est Vérité et qui est Éternel,

63

et ce qu'ils disent est vérité et parole immuable. Ils ont dit: "Paix aux hommes de bonne volonté". Il naissait alors, ô Terre, ton Sauveur. Maintenant il va à la mort ton Rédempteur. Mais pour avoir de Dieu la paix, c'est-à-dire sanctification et gloire, il faut avoir "bonne volonté". Inutile ma naissance, inutile ma mort pour ceux qui n'ont pas cette volonté bonne. Mon vagissement et mon rôle, le premier pas et le dernier, la blessure de la circoncision et celle de la consommation, auront existé en vain si en vous, si dans les hommes, il n'y aura pas la bonne volonté de se racheter et de se sanctifier.

Et je vous le dis: un très grand nombre de gens se butteront contre Moi qui ai été placé comme colonne de soutènement et non comme un piège pour l'homme, et ils tomberont parce qu'ivres d'orgueil, de luxure, d'avarice, et ils seront enfermés dans le filet de leurs péchés et pris et donnés à Satan. Mettez ces paroles dans vos cœurs et scellez-les pour les futurs disciples.

Allons. La Pierre se lève. Un autre pas en avant. Sur la montagne. Elle doit resplendir au sommet car Il est le soleil, Il est la Lumière, Il est l'Orient. Et le Soleil brille sur les cimes. Il doit être sur la montagne car le vrai Temple doit être vu du monde entier. Et de Moi-même je l'édifie avec la Pierre vivante de ma Chair immolée. J'en assemblerai les parties avec le mortier fait de ma sueur et de mon sang. Et je serai sur mon trône recouvert d'une pourpre vivante, couronné d'une couronne nouvelle, et ceux qui sont au loin viendront à Moi, ils travailleront dans mon Temple, autour de lui. Je suis la base et le sommet. Mais tout autour, toujours plus grande, s'étendra la demeure. Et Moi-même, je travaillerai mes pierres et mes artisans. Comme j'ai été travaillé au ciseau par le Père, par l'Amour, et par l'homme et par la Haine, de même je les travaillerai. Et après qu'en un seul jour aura été enlevée l'iniquité de la Terre, sur la pierre de celui qui est Prêtre pour l'éternité viendront les sept yeux pour voir Dieu et déboucheront les sept sources pour vaincre le feu de Satan. Satan... Judas, allons. Et rappelle-toi que le temps presse et que pour le soir du Jeudi l'Agneau doit être livré."

64

## 11. LE LUNDI APRÈS L'ENTRÉE À JÉRUSALEM: LE JOUR

31/03/1947

592.1 Jésus sort de bonne heure de la tente d'un galiléen, là-bas, sur le plateau de l'Oliveraie où de nombreux galiléens se rassemblent à l'occasion de la solennité. Le camp dort tout entier sous la clarté de la lune qui se couche lentement, enveloppant d'une blancheur argentée les tentes, les arbres, les pentes et la ville qui dort tout en bas...

Jésus passe avec assurance et sans bruit entre les tentes et, une fois sorti du camp, descend rapidement par des sentiers à pic vers le Gethsémani, le traverse, en sort, dépasse le petit pont sur le Cédron, ruban d'argent qui arpège à la lune, arrive à la porte gardée par des légionnaires. C'est peut-être une mesure de précaution du Proconsul cette garde de nuit aux portes closes. Les soldats, au nombre de quatre, parlent assis sur de grosses pierres qui leur servent de sièges contre le mur puissant, et se chauffent à un feu de brindilles qui jette une lueur rougeâtre sur les cuirasses brillantes et les casques sévères de dessous lesquels émergent des visages si différents, en leur physionomie italique, de ceux des hébreux.

"Qui va là!" dit le premier qui voit apparaître la haute figure de Jésus de derrière le coin d'une mesure voisine de la porte, et il saisit la hampe de la lance pointue qu'il tenait appuyée au mur voisin, et imité par les autres, il se met en position réglementaire. Sans donner à Jésus le temps de répondre, il dit: "On n'entre pas. Ne sais-tu pas que **la seconde veille** est déjà à sa fin?"

"Je suis Jésus de Nazareth. J'ai ma Mère dans la ville. Je vais la trouver."

"Oh! l'Homme qui a ressuscité le mort de Béthanie! Par Jupiter! Je vais le voir finalement!" Et il s'approche de Lui pour le regarder avec curiosité, tournant tout autour de Lui comme pour s'assurer que ce n'est pas quelque chose d'irréel, d'étrange, mais vraiment un homme comme tout le monde. Et il dit: "Oh! Dieux! Il est beau comme Apollon, mais tout à fait comme nous! Et il n'a ni bâton, ni barrette, ni aucun insigne de son pouvoir!" Il est perplexe. Jésus le regarde patiemment en lui souriant avec douceur.

Les autres qui sont moins curieux - peut-être ils ont déjà vu Jésus d'autres fois - disent: "Cela aurait été un bonne chose qu'il eût été ici **au milieu de la première veille**, quand on a porté au tombeau la belle jeune fille morte ce matin.

Nous l'aurions vue ressusciter..."

65

Jésus répète doucement: "Puis-je aller trouver ma Mère?"

Les quatre soldats se secouent. Le plus âgé parle: "Vraiment l'ordre serait de ne pas laisser passer, mais tu passerais quand même. Celui qui force les portes de l'Hadès peut bien forcer les portes d'une ville fermée. Et tu n'es pas homme à provoquer des soulèvements. La défense tombe pour Toi. Fais en sorte de n'être pas vu par les rondes à l'intérieur. Ouvre, **Marcus Gratus**. Et Toi, passe sans bruit. Nous sommes soldats et nous devons obéir..."

"Ne craignez pas. Votre bonté ne se changera pas pour vous en punition."

Un légionnaire ouvre avec précaution un portillon ouvert dans le portail colossal et dit: "Passe vite. La veille finit d'ici peu et nous sommes remplacés par ceux qui vont arriver."

"Paix à vous."

"Nous sommes des hommes de guerre..."

“Même dans la guerre la paix que je donne demeure, car c'est la paix de l'âme.”

Et Jésus s'engouffre dans l'obscurité de l'arcade ouverte dans l'épaisseur des murs. Il passe en silence devant le corps de garde qui par la porte ouverte laisse passer la lumière tremblante d'une lampe à huile, une lanterne ordinaire, suspendue à un crochet du plafond bas, qui permet de voir des corps de soldats endormis sur des nattes étendues sur le sol, enveloppés dans leurs manteaux, les armes à leurs côtés.

Jésus est dans la ville désormais... et je le perds de vue pendant que je regarde rentrer deux des soldats de tout à l'heure qui regardent si Lui s'est éloigné avant d'entrer pour éveiller ceux qui dorment pour la relève.

“On ne le voit déjà plus... Qu'aura-t-il voulu dire par ces paroles? J'aurais voulu le savoir” dit le plus jeune.

“Il fallait le Lui demander. Il ne nous méprise pas. L'unique hébreu qui ne nous méprise pas et ne nous étrangle pas en aucune façon” lui répond l'autre qui est dans toute la force de l'âge.

“Je n'ai pas osé. Moi, paysan de Bénévent, parler à quelqu'un que l'on dit Dieu?”

“Un dieu sur un âne? Ah! Ah! S'il était ivre comme Bacchus, il pourrait. Mais il n'est pas ivre. Je crois qu'il ne boit même pas du **mulsum**. Tu ne vois pas comme il est pâle et maigre?”

“Et pourtant les hébreux...”

“Eux, oui, ils boivent, bien qu'ils affectent de ne pas le faire! Et

66

ivres des vins forts de ces terroirs et de leur **sicera**, ils ont vu un dieu dans un homme.

Crois-moi: les dieux, c'est une fable. L'Olympe est vide, et la Terre n'en a pas.”

“S'ils t'entendaient!...”

“Tu es encore enfant au point de n'être pas candidat et de ne pas savoir que César lui-même ne croit pas aux dieux, et que n'y croient pas les pontifes, les augures, les aruspices, les arvales, les vestales, ni personne?”

“Et alors pourquoi...”

“Pourquoi les rites? Parce qu'ils plaisent au peuple et sont utiles aux prêtres et servent à César pour se faire obéir comme s'il était un dieu terrestre tenu par la main par les dieux de l'Olympe. Mais les premiers à ne pas y croire sont ceux que nous vénérons comme ministres des dieux. Je suis **pyrrhonien**.

J'ai fait le tour du monde. J'ai fait beaucoup d'expériences. Mes cheveux blanchissent aux tempes et ma pensée a mûri. J'ai comme règle personnelle trois principes: Aimer Rome, unique déesse et unique certitude, jusqu'au sacrifice de ma vie. Ne rien croire puisque tout est illusion de ce qui nous entoure, exceptée la Patrie sacrée et immortelle. Nous devons aussi douter de nous-mêmes car il n'est pas certain même que nous vivons. Les sens et la raison ne suffisent pas pour nous donner la certitude d'arriver à connaître la Vérité, et la vie et la mort ont la même valeur car nous ne savons pas ce que c'est que la vie et ce que c'est que la mort” dit-il en affectant un scepticisme philosophique d'un être supérieur...

L'autre le regarde, hésitant. Puis il dit: “Moi, au contraire, je crois. Et j'aimerais savoir... Savoir de cet Homme qui est passé tout à l'heure. Lui certainement connaît la Vérité. Il sort de Lui quelque chose d'étrange. C'est comme une lumière qui vous pénètre!”

“Qu'Esculape te sauve! Tu es malade! C'est depuis peu que tu es monté à la ville de la vallée, et les fièvres surgissent facilement chez ceux qui font ce voyage et ne sont pas encore acclimatés à cette région. Tu déliras. Viens. Il n'y a rien de tel que le vin chaud et les aromates pour faire sortir en sueur le venin de la fièvre jordanique...” et il le pousse vers le corps de garde.

Mais l'autre se dégage en disant: “Je ne suis pas malade. Je ne veux pas de vin drogué. Je veux veiller là, en dehors des murs (il montre l'intérieur du bastion) et attendre l'homme qui s'est nommé Jésus.”

“Si cette attente ne t'ennuie pas... Je vais réveiller ceux-ci pour

67

la relève. Adieu...”

Et il entre bruyamment dans le corps de garde pour éveiller ses compagnons, en criant: “Déjà l'heure est sonnée. Allons, fainéants paresseux! Je suis las!...” Il baille bruyamment et maugrée parce qu'ils ont laissé éteindre le feu et ont bu tout le vin chaud “si nécessaire pour essayer la rosée palestinienne...”

L'autre, le jeune légionnaire, adossé au mur que la lune effleure du couchant, attend que Jésus revienne sur ses pas. Les étoiles veillent son espoir...

Jésus, pendant ce temps, est arrivé à la maison de Lazare sur la colline de Sion, et il frappe. Lévi Lui ouvre.

“Toi, Maître?! Les maîtresses dorment. Pourquoi n'as-tu pas envoyé un serviteur si tu avais besoin de quelque chose?”

“Ils ne l'auraient pas laissé passer.”

“Ah! c'est vrai! Mais Toi, comment es-tu passé?”

“Je suis Jésus de Nazareth, et les légionnaires m'ont laissé passer. Mais il ne faut pas le dire, **Lévi**.”

“Je ne le dirai pas... Eux sont meilleurs que beaucoup de nous!”

“Conduis-moi où dort ma Mère et ne réveille personne d'autre dans la maison.”

“Comme tu veux, Seigneur. Lazare a donné l'ordre à tous ceux qui dirigent les maisons de t'obéir en tout, sans discussion ni retard. **C'était depuis peu l'aurore** quand cet ordre a été apporté par un serviteur, par plusieurs serviteurs, à toutes les maisons. Obéir et se taire. Nous le ferons. Tu nous as rendu le maître...”

L'homme trotte en avant à travers les couloirs vastes comme des galeries du splendide palais de Lazare sur la colline de Sion, et la lampe qu'il a dans la main illumine d'une manière fantastique le mobilier et les tapisseries qui ornent ces larges couloirs.

L'homme s'arrête devant une porte fermée: “C'est là qu'est ta Mère.”

“Tu peux disposer.”

“Et la lampe? Ne la veux-tu pas? Je puis retourner dans l'obscurité. J'ai l'habitude de la maison. J'y suis né.”

“Laisse-la et n'enlève pas la clef de la porte. Je sors tout de suite.”

“Tu sais où me trouver. Je vais fermer par précaution, mais je serai prêt à t'ouvrir la porte quand tu viendras.”  
Jésus reste seul. Il frappe légèrement, un coup si léger que seulement quelqu'un de bien éveillé peut entendre.  
Un bruit dans la pièce, comme celui d'un siège qu'on déplace, un

68

léger bruit de pas, et une voix basse: “Qui frappe?”

“Moi, Maman. Ouvre-moi.”

La porte s'ouvre de suite. La lumière de la lune est la seule lumière qui éclaire la pièce tranquille et étend ses rayons sur le lit intact. Un siège est près de la fenêtre grande ouverte sur le mystère de la nuit.

“Tu ne dormais pas encore? Il est tard!”

“Je priais... Viens, mon Fils. Assieds-toi où j'étais” et elle indique le siège près de la fenêtre.

“Je ne puis m'arrêter. Je suis venu te prendre pour aller chez Élise, dans le quartier d'Ophel. Annalia est morte. Vous ne le saviez pas encore?”

“Non. Personne... Quand, Jésus?”

“Après mon passage.”

“Après ton passage! Tu as donc été pour elle l'Ange libérateur?! Cette Terre était pour elle une telle prison! Elle est heureuse! Moi, je voudrais être à sa place! Elle est morte... naturellement? Je veux dire: pas par suite d'un malheur?”

“Elle est morte par la joie d'aimer. Je l'ai su que j'étais déjà sur la montée du Temple. Viens avec Moi, Maman. Nous ne craignons pas de nous profaner pour consoler une mère qui a eu dans ses bras sa fille morte d'une joie surnaturelle... Notre première vierge!

Celle qui vint à Nazareth, à toi, pour me trouver et me demander cette joie... Jours lointains et sereins.”

“Avant-hier elle chantait comme une mésange énamourée et m'embrassait en disant: "Je suis heureuse!" et elle était avide de savoir tout de Toi. Comment Dieu t'a formé. Comment Il m'a choisie. Et mes premières palpitations de vierge consacrée... Maintenant je comprends... Je suis prête, Fils.”

Marie, tout en parlant, a épinglé ses tresses qui étaient retombées sur ses épaules et qui la faisaient paraître si jeune, et elle a pris son voile et son manteau.

Ils sortent en faisant le moins de bruit possible. Lévi est déjà près du portail. Il explique: “J'ai préféré... À cause de mon épouse... Les femmes sont curieuses. Elle m'aurait posé cent questions. Ainsi, elle ne sait pas... ”

Il ouvre, il va fermer. Jésus dit: “Avant la fin de cette veille, je reconduirai ma Mère.”

“Je veillerai tout près. Ne crains pas.”

“Paix à toi.”

Ils s'en vont par les rues silencieuses, désertes, desquelles la lune

69

se retire lentement éclairant encore le sommet des hautes maisons de la colline de Sion. Plus éclairé est le faubourg d'Ophel aux maisonnettes plus humbles et plus basses.

Voilà la maison d'Annalia, fermée, sombre, silencieuse. Il y a encore des fleurs fanées sur les marches de la maison, peut-être celles jetées par la vierge avant de mourir, ou celles qui sont tombées de son lit funèbre...

Jésus frappe à la porte. Il frappe de nouveau...

Le bruit d'une fenêtre ouverte en haut. Une voix accablée: “Qui frappe?”

“Marie et Jésus de Nazareth” répond Marie.

“Oh! Je viens!...”

Une brève attente et puis le bruit des verrous que l'on pousse. La porte s'ouvre montrant le visage défait d'Élise qui s'appuie péniblement aux montants de la porte, et quand Marie en entrant lui ouvre ses bras, elle tombe sur son sein avec les faibles sanglots de qui a tant pleuré que ses pleurs ne se font plus entendre.

Jésus ferme la porte et attend patiemment que sa Mère calme cette désolation. Il y a une pièce près de la porte. Ils y entrent, Jésus portant la lampe posée par Élise sur le pavé de l'entrée avant d'ouvrir la porte.

Les pleurs de la mère semblent ne pas pouvoir finir. C'est entre des sanglots rauques qu'elle parle à Marie. La mère parle à la Mère. Jésus, debout contre un mur, se tait... Élise ne peut se résigner à cette mort, arrivée ainsi... Et dans sa souffrance, elle en fait retomber la cause sur Samuel, le fiancé parjure: “Il lui a brisé le cœur, ce maudit! Elle ne le disait pas, mais certainement elle souffrait qui sait depuis quand! Et dans la joie, dans un cri, s'est ouvert son cœur. Qu'il soit maudit pour toujours.”

“Non, ma chérie. Non. Ne maudis pas. Ce n'est pas cela. Dieu l'a tant aimée qu'Il l'a voulue dans sa paix. Mais même si elle était morte à cause de Samuel - ce qui n'est pas, mais supposons-le un instant - pense à la mort de joie qu'elle a eue, et dis que l'action mauvaise lui a procuré une mort heureuse.”

“Je ne l'ai plus! Elle est morte! Elle est morte! Tu ne sais pas ce que c'est que de perdre une fille! Moi, j'ai deux fois goûté cette douleur. Car déjà je la pleurais morte quand ton Fils l'a guérie. Mais maintenant... Mais maintenant... Lui n'est pas revenu! Il n'a pas eu pitié... Je l'ai perdue! Perdue! Elle est déjà dans la tombe, mon enfant! Sais-tu ce que c'est que de voir agoniser un enfant? Savoir qu'il doit mourir? Le voir mort quand on le croyait guéri et fort?”

70

Tu ne sais pas. Tu ne peux pas en parler... Elle était belle comme une rose éclose au lever du soleil pendant qu'elle se parait ce matin. Elle avait voulu revêtir le vêtement que je lui avais fait pour ses noces. Elle voulait même se couronner comme une épouse. Puis elle préféra défaire la guirlande déjà faite et effeuiller les fleurs pour les jeter à ton Fils, et elle chantait! Elle

chantait! Sa voix emplissait la maison. Elle était gracieuse comme le printemps. La joie faisait briller ses yeux comme des étoiles, et elles étaient empourprées comme la pulpe de la grenade ses lèvres ouvertes sur la blancheur de ses dents, et elle avait des joues roses et fraîches comme des roses nouvelles embellies par la rosée. Elle est devenue blanche comme le lys à peine éclos. Elle s'est affaissée sur mon sein comme une tige brisée... Plus de paroles! Plus de soupirs! Plus de couleurs! Plus de regard! Tranquille, belle comme un ange de Dieu, mais sans vie. Tu ne sais pas, toi qui te réjouis du triomphe de ton Fils et le vois sain et fort, ce qu'est ma douleur! Pourquoi n'est-il pas revenu en arrière? En quoi Lui avait-elle déplu, et moi avec elle, pour ne pas avoir pitié de ma prière?"

"Élise! Élise! Ne parle pas... La douleur te rend aveugle et sourde... Élise, tu ne connais pas ma souffrance. Et tu ne connais pas la mer profonde que deviendra ma souffrance. Tu l'as vue tranquille et belle se raidir dans la paix. Dans tes bras. Moi... Moi cela fait plus de six lustres que je contemple mon Fils, et par delà la peau lisse et pure que je contemple et caresse, je vois les plaies de l'Homme des douleurs que deviendra mon Fils. Sais-tu, toi qui dis que je ne sais pas ce que c'est que de voir un enfant s'en aller deux fois vers la mort, et y entrer une fois et y demeurer en paix, sais-tu ce que c'est de voir, pendant tant d'années, cette vision, pour une mère? Mon Fils! Le voilà. Il est déjà vêtu de rouge comme s'il sortait d'un bain de sang. Et bientôt, dans peu de temps, alors que ne sera pas devenu sombre le visage de ta fille dans le tombeau, je le verrai revêtu de la pourpre de son Sang innocent, de ce Sang que je Lui ai donné. Et si tu as reçu sur ton cœur ta fille, sais-tu quelle sera ma douleur de voir mourir mon Fils comme un malfaiteur sur le bois? Regarde-le, le Sauveur de tous! Dans l'esprit et dans la chair, car la chair de ceux qu'il aura sauvés sera incorrompue et bienheureuse dans son Royaume. Et regarde-moi! Regarde cette Mère qui heure après heure accompagne et conduit - oh! je ne le retiendrais pas d'un seul pas! - son Fils au Sacrifice! Moi, je puis te comprendre, pauvre maman. Mais toi, comprends mon cœur! Ne hais pas mon Fils. Annalia n'aurait pas supporté l'agonie de son Seigneur.

71

Et son Seigneur l'a rendue heureuse en une heure d'allégresse."

Élise a cessé de pleurer devant la révélation. Elle fixe Marie, au pâle visage de martyre mouillé de larmes silencieuses, regarde Jésus qui la regarde avec pitié... et glisse aux pieds de Jésus en gémissant: "Mais elle est morte! Elle est morte, Seigneur! Comme un lys, un lys brisé. Les poètes disent de Toi que tu es celui qui se plaît parmi les lys! Oh! vraiment, Toi, né du Lys-Marie, tu descends souvent dans les parterres fleuris, et des roses pourpres tu fais des lys blancs, et tu les cueilles en les enlevant au monde. Pourquoi? Pourquoi, Seigneur? N'est-il pas juste qu'une mère jouisse de la rose qui est née d'elle? Pourquoi en éteindre la pourpre dans la froide blancheur de mort du lys?"

"Les lys! Ils seront le symbole de celles qui m'aimeront comme ma Mère a aimé Dieu. Le blanc parterre du Roi Divin."

"Mais nous, les mères, nous pleurerons. Nous, les mères, nous avons droit à nos enfants. Pourquoi les enlever à la vie?"

"Ce n'est pas ce que je veux dire, femme. Les filles resteront, mais consacrées au Roi comme les vierges dans les palais de Salomon. Rappelle-toi le Cantique... Et elles seront épouses, les bien-aimées, sur la Terre et au Ciel."

"Mais ma fille est morte! Elle est morte!" Ses pleurs reprennent déchirants.

"Je suis la Résurrection et la Vie. Celui qui croit en Moi, vit même s'il vient à mourir, et en vérité je te dis qu'il ne meurt pas pour l'éternité. Ta fille vit. Elle vit pour l'éternité parce qu'elle a cru dans la Vie. Ma mort sera pour elle la Vie complète. Elle a connu la joie de vivre en Moi avant de connaître la douleur de me voir arraché à la vie. Ta douleur te rend aveugle et sourde. Ma Mère a raison de le dire. Mais bientôt tu diras ce que je t'ai envoyé dire ce matin: "Vraiment sa mort a été une grâce de Dieu". Crois-le, femme. L'horreur attend ce lieu. Et viendra un jour où les mères frappées comme toi diront: "Louange à Dieu qui a épargné ces jours à nos enfants". Et les mères qui n'auront pas été frappées crieront au Ciel: "Pourquoi, ô Dieu, n'as-tu pas tué nos fils avant cette heure?" Crois-le, femme. Crois à mes paroles. N'élève pas entre toi et Annalia la vraie clôture qui sépare: celle de la différence de foi. Tu vois? Je pouvais ne pas venir. Tu sais combien je suis haï. Que ne t'illusionne pas le triomphe d'une heure!... Chaque recoin peut cacher une embûche pour Moi. Et je suis venu seul, de nuit, pour te consoler et te dire ces paroles. Je compatissais à la douleur d'une mère. Mais pour la paix de ton âme, je viens te dire ces

72

paroles. Aie la paix! La paix!"

"Donne-la-moi, Toi, Seigneur! Moi, je ne peux pas! Je ne peux pas dans ma souffrance me donner la paix. Mais Toi, qui donnes la vie aux morts et la santé aux mourants, donne la paix au cœur déchiré d'une mère."

"Qu'il en soit ainsi, femme. La paix pour toi." Il lui impose les mains en la bénissant et en priant en silence sur elle. Marie s'est agenouillée à son tour près d'Élise en l'entourant de son bras.

"Adieu, Élise. Je m'en vais..."

"Nous ne nous verrons plus, Seigneur? Je ne sortirai pas de la maison pendant plusieurs jours et tu t'en iras après les fêtes pascales. Toi... tu es encore un peu quelque chose de ma fille... parce que Annalia... parce que Annalia vivait en toi et pour Toi." Elle pleure, plus calme, mais combien elle pleure!

Jésus la regarde... Caresse sa tête chenue. Il lui dit: "Tu me verras encore."

"Quand?"

"**D'ici huit nuits.**"

"Et tu me réconforteras encore? Tu me béniras pour me donner de la force?"

"Mon cœur te bénira avec toute la plénitude de mon amour pour ceux qui m'aiment. Viens, ma Mère."

"Mon Fils, si tu le permets, je voudrais rester encore avec cette mère. La douleur est un flot qui revient après que s'est éloigné Celui qui donne la paix... Je rentrerai à l'heure de prime.

Je n'ai pas peur d'aller seule, tu le sais. Et tu sais que je passerai à travers toute une armée ennemie pour réconforter un frère en Dieu."

"Que ce soit comme tu veux. Je m'en vais. Dieu soit avec vous."

Il sort sans faire de bruit, en fermant derrière Lui la porte de la pièce et celle de la maison. Il revient vers les murs, à **la Porte d'Ephraïm** ou **Stercoraire** (des Excréments), ou **du Fumier**, car plusieurs fois j'ai entendu indiquer **ces deux portes voisines** avec ces trois noms, peut-être parce que l'une s'ouvre sur le chemin de Jéricho qui est au fond, chemin qui mène à Ephraïm, et l'autre parce qu'elle est proche de la vallée de Hinnom où l'on brûle les ordures de la ville, et elles se ressemblent tant que je les confonds.

Le ciel commence à blanchir du côté de l'orient tout en étant encore criblé d'étoiles. Les chemins sont enveloppés dans une pénombre plus pénible que l'obscurité de la nuit que la lune tempérait de sa blanche clarté.

Mais le soldat romain a de bons yeux, et voyant Jésus s'avancer

73

vers la porte, il va à sa rencontre.

"Salut. Je t'ai attendu..." Il s'arrête hésitant.

"Parle sans crainte. Que veux-tu de Moi?"

"Savoir. Tu as dit: "La paix que je donne demeure même dans la guerre car c'est une paix d'âme". Je voudrais savoir quelle est cette paix et ce que c'est que l'âme. Comment l'homme qui est en guerre peut-il être en paix? Quand on ouvre le temple de Janus, on ferme celui de la Paix.

Les deux choses ne peuvent exister ensemble dans le monde." Il parle adossé au muret verdâtre d'un petit jardin, dans une ruelle étroite comme un sentier dans des champs, humide, sombre, obscur, au milieu de pauvres maisons. À part une légère lueur que fait voir le casque bruni, on ne voit rien des deux qui parlent. L'ombre enveloppe les visages et les corps dans une unique obscurité.

La voix de Jésus résonne douce et lumineuse dans sa joie de jeter une semence de lumière chez le païen: "Dans le monde, en vérité, la paix et la guerre ne peuvent exister ensemble. L'une exclut l'autre. Mais dans l'homme de guerre peut exister la paix même s'il fait une guerre commandée. Il peut exister ma paix. Parce que ma paix vient du Ciel et elle n'est pas blessée par le fracas de la guerre et la férocité des massacres. Elle, chose divine, envahit la chose divine que l'homme a en lui-même, et que l'on appelle l'âme."

"Divine? En moi? César est divin. Moi, je suis fils de paysans. Maintenant je suis un légionnaire sans aucun grade. Si je suis brave je pourrai peut-être devenir centurion. Mais divin, non."

"Il y a en toi une partie divine: c'est l'âme. Elle vient de Dieu, du vrai Dieu. Aussi elle est divine, perle vivante dans l'homme, et elle se nourrit de choses divines et vivantes: la foi, la paix, la vérité. La guerre ne la trouble pas. La persécution ne la blesse pas. La mort ne la tue pas. Seul le mal, faire ce qui est mauvais, la blesse ou la tue, et la prive aussi de la paix que Moi je donne. Car le mal sépare l'homme de Dieu."

"Et qu'est-ce que le mal?"

"Être dans le paganisme et adorer les idoles quand la bonté du vrai Dieu nous a fait connaître qu'existe le vrai Dieu. Ne pas aimer son père, sa mère, ses frères et le prochain. Voler, tuer, être rebelle, être luxurieux, être faux. C'est cela le mal."

"Ah! alors, moi je ne peux pas avoir ta paix! Je suis soldat et on nous commande de tuer. Pour nous alors, il n'y a pas de salut!?"

"Sois juste dans la guerre comme dans la paix. Accomplis ton devoir sans férocité et sans avidité. Pendant que tu combats et que

74

tu conquiers pense que l'ennemi est semblable à toi, et que toute ville a ses mères et ses jeunes filles comme ta mère et tes sœurs, et sois un preux sans être une brute. Tu ne sortiras pas de la justice et de la paix et ma paix restera en toi."

"Et ensuite?"

"Et ensuite? Que veux-tu dire?"

"Après la mort? Qu'advient-il du bien que j'ai fait et de l'âme dont tu dis qu'elle ne meurt pas si on ne fait pas le mal?"

"Elle vit, elle vit ornée du bien que tu as fait, dans une paix joyeuse, plus grande que celle dont on jouit sur la Terre."

"Alors en Palestine, un seul avait fait le bien! J'ai compris."

"Qui?"

"Lazare de Béthanie. Son âme n'est pas morte!"

"En vérité, c'est un juste. Pourtant beaucoup lui sont semblables et meurent sans ressusciter, mais leur âme vit dans le Dieu vrai. Car l'âme a une autre demeure, dans le Royaume de Dieu. Et celui qui croit en Moi entrera dans ce Royaume."

"Même moi, romain?"

"Même toi, si tu crois à la Vérité."

"Qu'est-ce que la Vérité?"

"Je suis la Vérité, et le Chemin pour aller à la Vérité, et je suis la Vie et je donne la Vie car celui qui accueille la Vérité accueille la Vie."

Le jeune soldat réfléchit... se tait... Puis il lève son visage: un visage encore pur de jeune homme et il a un sourire limpide, serein, et il dit: "J'essayerai de me rappeler cela et d'en savoir plus encore. Il me plaît..."

"Comment t'appelles-tu?"

"**Vital**, de Bénévent. Des campagnes de la ville."

"Je me souviendrai de ton nom. Rends vraiment vital ton esprit en le nourrissant de Vérité. Adieu. On ouvre la porte. Je sors de la ville."

"Salut!"

“Jésus va rapidement vers la porte et prend en hâte le chemin qui conduit au Cédron et au Gethsémani et de là au Camp des Galiléens.

Dans les oliviers de la montagne, il rejoint Judas de Kériot qui monte lui aussi vers le camp qui s'éveille.

Judas fait un geste presque d'épouvante en se trouvant en face de Jésus. Jésus le regarde fixement, sans parler.

“Je suis allé apporter la nourriture aux lépreux. Mais... j'en ai

75

trouvé deux à Hinnom, cinq à Siloan. Les autres: guéris. Encore là, mais si bien guéris qu'ils m'ont prié d'avertir le prêtre. J'étais descendu au point du jour pour être libre ensuite. La chose va faire du bruit. Un si grand nombre de lépreux guéris ensemble après que tu les as bénis en présence de tant de gens!”

Jésus ne parle pas. Il le laisse parler... Il ne lui dit ni: “Tu as bien fait”, ni autre chose ayant trait à l'action de Judas et au miracle, mais s'arrêtant à l'improviste et regardant fixement l'apôtre, il lui demande: “Eh bien? Qu'est-ce que cela a changé de t'avoir laissé la liberté et l'argent?”

“Que veux-tu dire?”

“Ceci: je te demande si tu t'es sanctifié depuis que je t'ai rendu la liberté et l'argent. Et tu me comprends... Ah! Judas!

Souviens-toi! Souviens-toi toujours: tu as été celui que j'ai aimé plus que tout autre, en recevant de toi moins d'amour que tous les autres m'en ont donné. En recevant même une haine plus grande, car c'était la haine de quelqu'un que je traitais en ami, que la haine la plus féroce du plus féroce pharisien. Et rappelle-toi encore ceci: que Moi, même maintenant je ne te hais pas mais, pour autant que cela dépend du Fils de l'homme, je te pardonne. Va, maintenant. Il n'y a plus rien à se dire entre toi et Moi. Tout est déjà fait...”

Judas voudrait dire quelque chose, mais Jésus, d'un geste impérieux, lui fait signe d'aller en avant... Et Judas, tête basse comme un vaincu, s'en va...

A la limite du Camp des Galiléens les apôtres et les deux serviteurs de Lazare sont déjà prêts.

“Où as-tu été, Maître? Et toi, Judas? Vous étiez ensemble?”

Jésus devance la réponse de Judas: “J'avais quelque chose à dire à des cœurs. Judas est allé chez les lépreux... Mais ils sont tous guéris, sauf sept.”

“Oh! pourquoi y es-tu allé? Je voulais venir moi aussi!” dit le Zélate.

“Pour être libre maintenant de venir avec nous” dit encore Jésus. “Allons. Nous entrerons dans la ville par la **Porte du Troupeau**. Faisons vite.”

Il va en avant, en passant par les oliveraies qui conduisent du Camp, à moitié route entre Béthanie et Jérusalem, à l'autre petit pont qui passe le Cédron près de la Porte du Troupeau.

Des maisons de paysans sont éparses sur les pentes, et tout en bas, près des eaux du torrent, un figuier ébouriffé se penche sur la rivière. Jésus se dirige vers lui et il cherche si dans le feuillage

76

fourni et gras il y a quelque figue mûre. Mais le figuier est tout en feuilles, nombreuses, inutiles, mais il n'a pas un seul fruit sur ses branches. “Tu es comme beaucoup de cœurs en Israël. Tu n'as pas de douceurs pour le Fils de l'homme, et pas de pitié.

Qu'il ne puisse plus jamais naître de toi un seul fruit et que personne ne se rassasie de toi à l'avenir” dit Jésus.

Les apôtres se regardent. La colère de Jésus pour la plante stérile, peut-être sauvage, les étonne. Mais ils ne disent rien. Ce n'est que plus tard, après avoir passé le Cédron, que Pierre Lui demande: “Où as-tu mangé?”

“Nulle part.”

“Oh! Alors tu as faim! Voici là-bas un berger avec quelques chèvres qui paissent. Je vais demander du lait pour Toi. Je fais vite” et il s'en va à grands pas et revient doucement avec une vieille écuelle pleine de lait.

Jésus boit et il rend le bol au pastoureau qui a accompagné Pierre, en le caressant...

Ils entrent dans la ville et montent au Temple, et après avoir adoré le Seigneur, Jésus revient dans la cour où les rabbis donnent leurs leçons.

Les gens l'entourent et une mère, venue de Cintium, présente son enfant qu'un mal a rendu aveugle, je crois. Il a les yeux blancs comme s'il avait une vaste cataracte sur la pupille ou un albugo.

Jésus le guérit en effleurant les orbites avec les doigts. Et puis de suite il commence à parler: ,

“Un homme acheta un terrain. Il y planta des vignes, construisit une maison pour les fermiers, une tour pour la surveillance, des celliers et des endroits pour presser le raisin, et en confia l'entretien à des fermiers en qui il avait confiance. Puis il s'en alla au loin.

Quand arriva le temps où les vignes purent donner des fruits, les vignes ayant poussé au point de donner des fruits, le maître de la vigne envoya ses serviteurs chez les fermiers pour retirer le revenu de la récolte. Mais les fermiers entourèrent ces serviteurs, ils en frappèrent une partie à coups de bâtons, en lapidèrent une partie avec de lourdes pierres en les blessant grièvement, et en tuèrent une partie. Ceux qui purent revenir vivants chez le maître, racontèrent ce qui leur était arrivé. Le maître les soigna et les consola, et il envoya d'autres serviteurs encore plus nombreux. Les fermiers les traitèrent comme ils avaient traité les premiers. Alors le maître de la vigne dit: “Je vais leur envoyer mon cher

77

fils. Certainement ils respecteront mon héritier”.

Mais les fermiers, l'ayant vu venir et ayant su que c'était l'héritier, s'appelèrent l'un l'autre en disant: “Venez, réunissons-nous pour être nombreux. Entraînons-le dehors, dans un endroit écarté, et tuons-le. Son héritage nous restera”. Ils l'accueillirent avec

des honneurs hypocrites, l'entourèrent comme pour lui faire fête. Ensuite ils le ligotèrent après l'avoir embrassé, le frappèrent fortement et avec mille moqueries, ils l'amènèrent au lieu du supplice et le tuèrent.

Maintenant, vous, dites-moi. Ce père et maître s'apercevra un jour que son fils et héritier ne revient pas, et découvrira que ses fermiers, auxquels il avait donné la terre fertile pour qu'ils la cultivent en son nom, en jouissant de ce qui était juste et en donnant à leur seigneur ce qui était juste, ont tué son fils. Alors que fera-t-il?" et Jésus darde ses iris de saphir, enflammés comme par un soleil, sur ceux qui sont venus et spécialement sur les groupes des juifs les plus influents, pharisiens et scribes répandus dans la foule. Personne ne parle.

"Dites donc! Vous au moins, rabbis d'Israël. Dites une parole de justice qui persuade le peuple de la justice. Moi, je pourrais dire une parole qui ne serait pas bonne, d'après votre pensée. Parlez donc vous, pour que le peuple ne soit pas induit en erreur." Les scribes, contraints, répondent ainsi: "Il punira les scélérats en les faisant périr d'une manière atroce, et il donnera sa vigne à d'autres fermiers pour qu'ils lui la cultivent honnêtement, en lui donnant le revenu de la terre qui leur est confiée."

"Vous avez bien parlé. Il est écrit dans l'Écriture: "La pierre que les constructeurs ont rejetée est devenue pierre angulaire. C'est une œuvre faite par le Seigneur et c'est une chose admirable à nos yeux". Puisque donc ceci est écrit, et vous le savez, et vous estimez juste que soient punis atrocement ces fermiers meurtriers du fils héritier du maître de la vigne, et qu'elle soit donnée à d'autres fermiers qui la cultivent honnêtement, voilà que pour ce motif, je vous dis: "Le Royaume de Dieu vous sera enlevé et il sera donné à des gens qui en produisent des fruits. Et celui qui tombera contre cette pierre se brisera, et celui sur lequel la pierre tombera sera écrasé"."

Les chefs des prêtres, les pharisiens et les scribes, par un acte vraiment... héroïque, ne réagissent pas. Si forte est la volonté d'atteindre un but! Pour beaucoup moins d'autres fois ils l'ont contré, et aujourd'hui où le Seigneur Jésus leur dit ouvertement

78

que le pouvoir leur sera enlevé, ils n'éclatent pas en reproches, ils ne font pas d'actes de violence, ils ne menacent pas, faux agneaux patients qui sous l'apparence hypocrite de douceur cachent l'immuable cœur du loup.

Ils se bornent à s'approcher de Lui qui a repris sa marche en avant et en arrière en écoutant tel et tel des nombreux pèlerins qui sont rassemblés dans la vaste cour, et desquels beaucoup Lui demandent conseil pour des questions qui intéressent l'âme ou pour des situations familiales ou sociales, en attendant de pouvoir Lui dire quelque chose après l'avoir écouté donner un jugement à un homme sur une question embrouillée d'héritage: elle a produit division et rancœur entre les différents héritiers à cause d'un fils du père qu'il a eu d'une servante de la maison mais qu'il a adopté. Les fils légitimes ne le veulent pas avec eux, ni comme héritier dans le partage des maisons et des terres. Ils ne veulent plus avoir rien en commun avec le bâtard et ils ne savent pas comment résoudre la question car, avant sa mort, le père a fait jurer que comme toujours il avait partagé le pain entre le fils illégitime et les légitimes dans la même mesure, ainsi ils devaient partager l'héritage dans la même mesure.

Jésus dit à celui qui l'interroge au nom des trois autres frères "Sacrifiez tous une parcelle de terre pour la vendre de façon à réunir une somme d'argent équivalente au cinquième de la fortune totale et donnez-le au fils illégitime en lui disant: "Voilà ta part. Tu n'es pas frustré de ce qui t'appartient et on n'a pas fait tort à la volonté de notre père. Va et que Dieu soit avec toi". Et soyez généreux en lui donnant même davantage que la valeur stricte de sa part. Faites-le avec des témoins qui soient justes et personne ne pourra sur la Terre, ni au-delà de la Terre, élever une voix de reproche et de scandale. Et vous aurez la paix entre vous et en vous, n'ayant pas le remords d'avoir désobéi à votre père et n'ayant pas parmi vous celui qui, vraiment innocent, a été pour vous une cause de trouble plus que si on avait mis un voleur parmi vous."

L'homme dit: "Ce bâtard, en vérité, a enlevé la paix à notre famille, la santé à notre mère qui est morte de chagrin, et une place qui ne lui appartient pas."

"Ce n'est pas lui le coupable, homme. C'est celui qui l'a engendré. Lui n'a pas demandé à naître pour porter la marque de bâtard. Ce fut la convoitise de votre père qui l'engendra pour lui donner la douleur et pour vous donner la douleur. Soyez donc justes envers l'innocent qui paie déjà durement une faute qui n'est pas la sienne.

79

N'ayez pas d'anathème pour l'esprit de votre père. Dieu l'a jugé. Il n'est pas besoin des foudres de vos malédictions. Honorez le père, toujours, même s'il est coupable, non pour lui-même, mais parce qu'il a représenté sur la Terre votre Dieu, vous ayant créés par ordre de Dieu et étant le seigneur de votre maison. Les parents viennent immédiatement après Dieu. Rappelle-toi le Décalogue, et ne pêche pas. Va en paix."

Les prêtres et les scribes s'approchent alors de Lui pour l'interroger: "Nous t'avons entendu. Tu as dit ce qui était juste. Un conseil plus sage n'aurait pu le donner Salomon. Mais dis-nous, Toi qui opères des prodiges et donnes des jugements tels que seul le sage roi pouvait en donner, par quelle autorité fais-tu ces choses? D'où te vient un tel pouvoir?"

Jésus les regarde fixement. Il n'est ni agressif ni méprisant, mais très imposant. Il dit: "Moi aussi, j'ai à vous poser une question, et si vous me répondez, je vous dirai par quelle autorité, Moi, homme sans autorité de charges et pauvre - car c'est cela que vous voulez dire - je fais ces choses. Dites: le baptême de Jean, d'où venait-il? Du Ciel ou de l'homme qui le donnait? Répondez-moi. Par quelle autorité Jean le donnait-il comme rite purificateur et pour vous préparer à la venue du Messie, puisque Jean était encore plus pauvre, plus ignorant que Moi, et sans charge d'aucune sorte, **ayant passé sa vie dans le désert depuis son enfance?**"

Les scribes et les prêtres se consultent entre eux. Les gens, les yeux grands ouverts et les oreilles attentives, sont prêts à protester et à acclamer si les scribes disqualifient le Baptiste et offensent le Maître, ou s'ils paraissent déconfits par la question du Rabbi de Nazareth, divinement sage. Tous se serrent autour d'eux. Il est frappant le silence absolu de cette foule qui attend la réponse. Il est si profond que l'on entend la respiration et les chuchotements des prêtres ou des scribes qui communiquent entre eux quasi sans parler, et observent pendant ce temps le peuple dont ils devinent les sentiments prêts à exploser. Enfin, ils se décident à répondre. Ils se tournent vers le Christ qui, appuyé à une colonne, les bras croisés, les scrute sans jamais les

perdre de vue, et ils disent: "Maître, nous ne savons par quelle autorité Jean faisait cela ni d'où venait son baptême. Personne n'a pensé à le demander au Baptiste pendant qu'il était vivant, et lui ne l'a jamais dit spontanément."

"Et Moi non plus je ne vous dirai pas par quelle autorité je fais de telles choses." Il leur tourne le dos en appelant à Lui les douze et, fendant la foule qui l'acclame, il sort du Temple.

80

Quand ils sont déjà dehors, au-delà de la Probatique, Barthélemy Lui dit: "Ils sont devenus très prudents tes adversaires. Peut-être vont-ils se convertir au Seigneur qui t'a envoyé et te reconnaître pour le Messie saint."

"C'est vrai. Ils n'ont pas discuté ta question ni ta réponse..." dit Mathieu.

"Qu'il en soit ainsi. C'est beau que Jérusalem se convertisse au Seigneur, son Dieu" dit encore Barthélemy.

"Ne vous faites pas des illusions! Cette partie de Jérusalem ne se convertira jamais. Ils n'ont pas répondu autrement parce qu'ils ont craint la foule. Je lisais leur pensée bien que n'entendant pas leurs paroles dites à voix basse."

"Et que disaient-ils?" demande Pierre.

"Ils disaient cela. Je désire que vous le sachiez pour les connaître à fond et que vous puissiez donner une exacte description à ceux qui viendront plus tard des cœurs des hommes de mon temps. S'ils ne m'ont pas répondu, ce n'est pas qu'ils se convertissent au Seigneur, mais parce qu'ils disaient entre eux: "Si nous répondons: 'Le baptême de Jean venait du Ciel' le Rabbi répondra: 'Et alors pourquoi n'avez-vous pas cru à ce qui venait du Ciel et enseignait la préparation au temps messianique?', et si nous disons: 'De l'homme' alors ce sera la foule qui se rebellera en disant: 'Et alors pourquoi ne croyez-vous pas à ce que Jean, notre prophète, a dit de Jésus de Nazareth?' Il vaut donc mieux dire: 'Nous ne savons pas' ". Voilà ce qu'ils disaient. Ce n'était pas parce qu'ils étaient revenus à Dieu, mais par un lâche calcul, et pour ne pas avoir à reconnaître par leurs bouches que je suis le Christ et que je fais ces choses que je fais parce que je suis l'Agneau de Dieu dont a parlé le Précurseur. Et Moi non plus, je n'ai pas voulu dire par quelle autorité je fais les choses que je fais. Déjà, de nombreuses fois, je l'ai dit dans ces murs et dans toute la Palestine, et mes prodiges parlent encore plus que mes paroles. Maintenant je ne le dirai plus par mes paroles. Je laisserai parler les prophètes et mon Père, et les signes du Ciel, car le moment est venu où tous ces signes vont être donnés. Ceux qui ont été dits par les prophètes et marqués des symboles de notre histoire, et ceux que j'ai dits:

le signe de Jonas; vous vous souvenez de ce jour à Cédès? C'est le signe qu'attend Gamaliel. Toi, **Etienne**, toi, **Hermas**, et toi, **Barnabé** qui as quitté tes compagnons aujourd'hui pour me suivre, certainement plusieurs fois vous avez entendu le rabbi parler de ce signe. Eh bien, bientôt le signe sera donné."

81

Il s'éloigne en montant à travers les oliviers de la montagne, suivi des siens et de nombreux disciples (**des septante-deux**) en plus d'autres, comme **Joseph Barnabé** qui le suit pour l'entendre parler encore.

## 12. LE LUNDI D'AVANT PÂQUE: LA NUIT

06/03/1945

593.1 Jésus est encore, le soir, dans l'oliveraie et il y est avec ses apôtres. Et de nouveau il parle.

"Et encore un autre jour est passé. Maintenant la nuit et puis demain, et puis un autre demain, et puis la cène pascale."

"Où la ferons-nous, mon Seigneur? Cette année il y a aussi les femmes" demande Philippe.

"Et nous n'avons encore pourvu à rien, et la ville est pleine, bondée. Il semble que cette année Israël tout entier, jusqu'aux plus lointains prosélytes, soit accouru au rite" dit Barthélemy.

Jésus le regarde et comme s'il récitait un psaume, il dit: "Rassemblez-vous, hâtez-vous, accourez de tous côtés vers ma victime que j'immole pour vous, vers la grande Victime immolée sur les monts d'Israël, pour manger sa Chair et boire son Sang."

"Mais quelle victime? Quelle victime? Tu sembles quelqu'un qui est possédé par une folie fixe. Tu ne parles que de mort... et tu nous affliges" dit avec véhémence Barthélemy.

Jésus le regarde encore en quittant des yeux Simon qui se penche sur Jacques d'Alphée et sur Pierre et parle avec eux, et il dit: "Comment? Tu me le demandes? Tu n'es pas un de ces petits qui pour être instruits doivent recevoir la lumière **septiforme**. Tu étais déjà instruit en l'Ecriture

avant que je t'appelle, par l'intermédiaire de Philippe, dans cette douce matinée de printemps. De mon printemps. Et tu me demandes encore quelle est la victime immolée sur les monts, celle vers laquelle viendront tous les gens pour s'en nourrir? Et tu m'appelles fou d'une folie fixe parce que je parle de mort? Oh! Bartholomai! Comme le cri des sentinelles, dans votre ténèbre, qui jamais s'est ouverte à la lumière, j'ai lancé **une fois, deux fois, trois fois** le cri annonciateur. Mais vous n'avez jamais voulu le comprendre. Vous en avez souffert sur le moment, et puis... Comme des enfants, vous avez vite oublié les paroles de mort et vous êtes retournés joyeux à votre travail, sûrs de vous et

82

pleins de l'espérance que mes paroles et les vôtres persuaderaient de plus en plus le monde de suivre et d'aimer son Rédempteur.

Non. C'est seulement après que cette Terre aura péché contre Moi, et rappelez-vous que ce sont des paroles du Seigneur à son prophète, après seulement que le peuple et non seulement celui-ci en particulier, mais le grand peuple d'Adam commencera à gémir: "Allons vers le Seigneur. Lui qui nous a blessés nous guérira". Et le monde des rachetés dira: "Après deux jours, c'est-à-dire deux temps de l'éternité, durant lesquels il nous aura laissés à la merci de l'Ennemi, qui avec toutes ses armes nous aura frappés et tués comme nous avons frappé et tué le Saint - et nous le frappons et le tuons parce que toujours il y aura la race des

Caïns qui tueront par leurs blasphèmes et leurs œuvres mauvaises le Fils de Dieu, le Rédempteur, en décochant des flèches mortelles non sur son éternelle Personne glorifiée, mais sur leur âme rachetée par Lui, pour la tuer, et pour le tuer par conséquent dans leurs âmes - c'est seulement après ces deux temps que viendra le troisième jour et que nous ressusciterons en sa présence dans le Royaume du Christ sur la Terre et que nous vivrons en sa présence dans le triomphe de l'esprit. Nous le connaissons, nous apprendrons à connaître le Seigneur pour être prêts à soutenir, grâce à cette vraie connaissance de Dieu, la dernière bataille que Lucifer livrera à l'homme avant la sonnerie de l'ange de la septième trompette qui ouvrira le chœur bienheureux des saints de Dieu, au nombre parfait pour l'éternité -

et ni le plus petit enfant, ni le vieillard le plus âgé ne pourra jamais être ajouté au nombre - le chœur qui chantera: 'Il est fini le pauvre royaume de la Terre. Le monde est passé en revue avec tous ses habitants devant le Juge victorieux. Et les élus sont maintenant entre les mains de notre Seigneur et de son Christ, et Lui est notre Roi pour toujours. Louange au Seigneur Dieu Tout Puissant qui est, qui était et qui sera, parce qu'Il a pris son grand pouvoir et qu'Il est entré en possession de son royaume' ".

Oh! qui parmi vous saura rappeler les paroles de cette prophétie qui résonne déjà dans les paroles de Daniel, avec un son voilé, et qui maintenant retentit par la voix du Sage devant le monde étonné et devant vous, plus étonnés que le monde?!

"La venue du Roi - continuera le monde gémissant dans ses blessures et enfermé dans son tombeau, après avoir mal vécu et être mal mort, enfermé par son septuple vice et par ses hérésies sans fin, l'esprit agonisant du monde enfermé, avec ses derniers essais, à l'intérieur de son organisme, mort lépreux à cause de toutes

83

tes ses erreurs - la venue du Roi est préparée comme celle de l'aurore et elle viendra à nous comme la pluie du printemps et de l'automne".

L'aurore est précédée et préparée par la nuit. C'est la nuit. Celle de maintenant. Et que dois-je te faire, Ephraïm? Et que dois-je te faire, ô Juda?... Simon, Bartholmaï, Judas, et mes cousins, vous plus instruits dans le Livre, reconnaissez-vous ces paroles? Ce n'est pas d'un esprit fou, mais de quelqu'un qui possède la Sagesse et la Science qu'elles viennent. C'est comme un roi qui ouvre avec assurance ses coffres forts, parce qu'il sait où est la gemme donnée qu'il cherche, après l'avoir mise de sa main à l'intérieur, que je cite les prophètes. Je suis la Parole. Pendant des siècles, j'ai parlé par des lèvres humaines, et pendant des siècles je parlerai par des lèvres humaines. Mais tout ce qui est dit de surnaturel est ma parole. L'homme ne pourrait pas, même le plus docte et le plus saint, monter avec une âme d'aigle au-delà des limites du monde aveugle, pour saisir et dire les mystères éternels.

L'avenir n'est "présent" que dans la Pensée divine. C'est une sottise chez ceux qui ne sont pas élevés par Notre Volonté, de prétendre faire des prophéties et des révélations. Et Dieu les démentit et les frappe parce qu'Un seul peut dire: "Je suis" et dire: "Je vois" et dire "Je sais". Mais quand une Volonté qu'on ne mesure pas, qu'on ne juge pas, qu'il faut accepter en inclinant la tête, en disant: "Me voici", sans discuter, dit: "Viens, monte, écoute, vois, répète" alors, plongée dans l'éternel présent de son Dieu, l'âme, appelée par le Seigneur pour être "voix", voit et tremble, voit et pleure, voit et jubile; alors l'âme, appelée par le Seigneur pour être "parole", écoute, et arrivant à des extases ou à une sueur d'agonie, dit les paroles redoutables du Dieu Éternel. Parce que toute parole de Dieu est redoutable, venant de Celui dont le verdict est immuable et la Justice inexorable, et tournée vers les hommes dont trop peu méritent amour et bénédiction et non pas foudre et condamnation. Maintenant cette parole, qui est donnée et méprisée, n'est-elle pas la cause d'une faute redoutable et d'une punition pour ceux qui l'ayant entendue la repoussent? Elle l'est.

Et que dois-je encore vous faire, ô Ephraïm, ô Juda, ô monde, que je n'ai pas fait? Je suis venu pour t'aimer, ma Terre, et ma parole a été pour toi une épée qui tue parce que tu l'as exécrée. Oh! Monde qui tues ton Sauveur en croyant faire une chose juste, tellement tu es insatanisé au point de ne même plus comprendre quel est le sacrifice que Dieu exige, sacrifice du péché personnel et non pas

84

d'une bête immolée et consommée avec l'âme souillée! Mais que t'ai-je donc dit pendant ces trois années? Qu'ai-je prêché? J'ai dit: "Connaissez Dieu dans ses lois et dans sa nature". Et je me suis desséché comme un vase d'argile poreuse exposé au soleil en vous répandant la connaissance vitale de la Loi et de Dieu. Et tu as continué de faire des holocaustes sans jamais accomplir l'unique chose nécessaire: l'immolation au Dieu vrai de ta volonté mauvaise!

Maintenant le Dieu éternel te dit, cité pécheresse, peuple parjure - et à l'heure du Jugement, on se servira pour toi d'un fouet dont on ne se servira pas pour Rome et Athènes, qui sont hébétéées et ne connaissent pas la parole et le savoir, mais qui, d'éternels enfants mal soignés par leur nourrice et restés comme des animaux dans leurs capacités, passeront dans les bras saints de mon Église, mon unique sublime Épouse qui m'enfantera d'innombrables enfants dignes du Christ, deviendront adultes et capables et me donneront des palais et des troupes, des temples et des saints de quoi peupler le Ciel comme avec des étoiles - maintenant le Dieu éternel te dit: "Vous ne me plaisez plus et je n'accepterai plus de don de votre main. Il est pour Moi pareil à des excréments et je vous le rejeterai à la face et il y restera attaché. Vos solennités, toutes extérieures, me dégoûtent. Je supprime le pacte avec la race d'Aaron et je le passe aux fils de Lévi parce que, voilà, celui-ci est mon Lévi, et avec Lui pour toujours j'ai fait un pacte de vie et de paix et Lui m'a été fidèle dans les siècles des siècles, jusqu'au sacrifice. Il a eu la sainte crainte du Père et il a tremblé à cause de son courroux d'offensé, au seul son de mon Nom offensé. La loi de la vérité a été sur sa bouche, et sur ses lèvres il n'y a pas eu d'iniquité, il a marché avec Moi dans la paix et l'équité, et il en a retiré beaucoup du péché. Le temps est venu où en tout lieu, et non plus sur l'unique autel de Sion, car vous ne méritez pas de l'y offrir, sera sacrifiée et offerte à mon Nom l'Hostie pure, immaculée, agréable au Seigneur".

Les reconnaissez-vous les éternelles paroles?"

“Nous les reconnaissons, notre Seigneur. Et crois-le, nous sommes abattus comme si on nous avait frappés. N'est-il pas possible de dévier le destin?”

“Tu l'appelles destin, Bartholmaï?”

“Je ne saurais quel autre nom...”

“Réparation. Voilà le nom. On n'offense pas le Seigneur sans que l'offense doive être réparée. Et Dieu Créateur a été offensé par le Premier qui a été créé. Depuis lors, l'offense n'a pas cessé de

85

croître. Et elle n'a pas servi l'inondation du Déluge, ni la pluie de feu sur Sodome et Gomorrhe à rendre l'homme saint. Pas l'eau et pas le feu. La Terre est une Sodome sans limite où passe, libre et roi, Lucifer. Alors que vienne une trinité pour la laver: le feu de l'amour, l'eau de la douleur, le Sang de la Victime. Voici, ô Terre, mon don. Je suis venu pour te le donner. Et maintenant je me déroberais à son accomplissement? C'est Pâque, on ne peut fuir.”

“Pourquoi ne vas-tu pas chez Lazare? Ce ne serait pas fuir, mais chez lui, on ne te toucherait pas.”

“Simon parle bien. Je t'en supplie, Seigneur, fais-le!” crie Judas Iscariote en se jetant aux pieds de Jésus.

A son geste répond un déluge de larmes de Jean, et bien que plus maîtres de leur douleur, les cousins pleurent ainsi que Jacques et André.

“Tu me crois le "Seigneur"? Regarde-moi!” et Jésus transperce de son regard le visage angoissé de l'Iscariote, car il est réellement angoissé, ce n'est pas une feinte. C'est peut-être la dernière lutte de son âme avec Satan, et il ne sait pas triompher. Jésus l'étudie et suit la lutte comme un homme de science pourrait étudier une crise d'un malade. Puis il se lève brusquement et si violemment que Judas, appuyé sur ses genoux, se trouve repoussé et retombe assis par terre. Jésus recule aussi, le visage bouleversé, et il dit: “Pour faire arrêter aussi Lazare? Double proie et double joie par conséquent. Non, Lazare se garde pour le Christ à venir, pour le Christ triomphant.

Un seul sera jeté au-delà de la vie, et il ne reviendra pas. Moi, je reviendrai. Mais lui ne reviendra pas. Mais Lazare reste.

Toi, toi qui sais tant de choses, tu sais aussi celle-là. Mais ceux qui espèrent avoir double profit en capturant l'aigle avec l'aiglon, dans leur nid et sans difficulté, peuvent être sûrs que l'aigle a les yeux sur tous, et que par amour pour son petit il ira loin du nid pour être pris Lui seul, en le sauvant. Je suis tué par la haine et pourtant je continue à aimer. Allez. Moi, je reste à prier. Jamais comme à l'heure où je vis, je n'ai eu besoin d'élever mon âme au Ciel.”

“Laisse-moi rester avec Toi” supplie Jean.

“Non. Vous avez tous besoin de repos. Va-t'en.”

“Tu restes seul? Et s'ils te font du mal? Tu sembles souffrant aussi... Moi, je reste” dit Pierre.

“Toi aussi, va avec les autres. Laissez-moi oublier les hommes pour une heure! Laissez-moi en contact avec les anges de mon Père! Ils remplaceront ma Mère, qui s'épuise en larmes et en prière, que

86

je ne puis charger de ma douleur désolée. Allez.”

“Tu ne nous donnes pas la paix?” demande son cousin Jude.

“Tu as raison. Que la paix du Seigneur se pose sur ceux qui ne sont pas opprobres à ses yeux. Adieu” et Jésus pénètre en montant un talus au milieu des oliviers.

“Et pourtant... ce qu'il dit c'est vraiment dans l'Ecriture! Et quand on l'entend de Lui on comprend pourquoi et pour qui c'est dit” murmure Barthélemy.

“Moi, je l'ai dit à Pierre dans l'automne de la première année...” dit Simon.

“C'est vrai... Mais... Non! Moi vivant, je ne le laisserai pas prendre. Demain...” dit Pierre.

“Que feras-tu demain?” demande l'Iscariote.

“Ce que je ferai? Je parle avec moi-même. C'est un temps de conjuration. À l'air même je ne confierai pas ma pensée. Et toi, qui es puissant, tu l'as dit tant de fois, pourquoi ne cherches-tu pas protection pour Jésus?”

“Je le ferai, Pierre. Je le ferai. Ne vous étonnez pas si je suis parfois absent. Je travaille pour Lui. Ne le Lui dites pas, pourtant.”

“Sois tranquille, et que tu sois béni. Parfois je me suis défié de toi, mais je m'en excuse. Je vois que tu es meilleur que nous au bon moment. Tu agis... moi, je ne sais que parler à vide” dit Pierre, humble et sincère.

Et Judas rit comme si la louange lui plaisait. Ils s'éloignent du Gethsémani vers la route qui va à Jérusalem.

### 13. LE MARDI D'AVANT PÂQUE: LE JOUR

01/04/1947

594.1 Ils vont rentrer dans la ville, toujours par le même sentier écarté qu'ils ont pris le matin d'avant, comme si Jésus ne voulait pas être entouré par les gens qui l'attendent avant d'être dans le Temple, auquel on accède vite en entrant dans la ville par la **Porte du Troupeau**, qui est **près de la Probatique**. Mais aujourd'hui plusieurs des septante-deux l'attendent déjà au-delà du Cédron, avant le pont, et dès qu'ils le voient apparaître au milieu des oliviers verts gris, dans son vêtement **pourpre**, ils vont à sa rencontre.

Ils se réunissent pour aller vers la ville. Pierre, qui regarde en avant, en bas de la pente, soupçonnant toujours de voir apparaître

87

quelque mal intentionné, voit parmi le vert frais des dernières pentes un amas de feuilles fanées et qui pendent, qui se penchent au-dessus de l'eau du Cédron. Les feuilles recroquevillées et mourantes, ayant çà et là des taches qui ressemblent à de la rouille, ressemblent à celles d'une plante que les flammes ont desséchées. De temps à autre la brise en détache une et l'enfouit dans les eaux du torrent.

“Mais c'est le figuier d'hier! Le figuier que tu as maudit!” crie Pierre en montrant de la main la plante desséchée et en tournant la tête pour parler au Maître.

Tous accourent, sauf Jésus qui avance de son pas habituel.

Les apôtres racontent aux disciples l'antécédent de ce qu'ils voient et tous ensemble commentent en regardant stupéfaits Jésus. Ils ont vu des milliers de miracles sur les hommes et les éléments, mais celui-ci les frappe comme les autres ne l'ont pas fait.

Jésus, qui est survenu, sourit en voyant ces visages stupéfaits et craintifs, et il dit: “Et quoi? Vous êtes tellement émerveillés qu'à ma parole un figuier se soit desséché? Ne m'avez-vous pas vu peut-être ressusciter les morts, guérir les lépreux, donner la vue aux aveugles, multiplier les pains, calmer les tempêtes, **éteindre le feu**? Et vous êtes stupéfaits qu'un figuier se dessèche?” “Ce n'est pas pour le figuier. C'est que hier il était robuste quand tu l'as maudit, et maintenant il est sec. Regarde, il est friable comme de l'argile sèche. Ses branches n'ont plus de moelle. Regarde, elles s'en vont en poussière” et Barthélemy réduit en poussière entre ses doigts des branches qu'il a facilement cassées.

“Elles n'ont plus de moelle. Tu l'as dit. Et c'est la mort quand il n'y a plus de moelle, aussi bien dans un arbre que dans une nation, que dans une religion, mais qu'il y a seulement la dure écorce et le feuillage inutile: férocité et extérieur hypocrite. La moelle, blanche, entière, pleine de sève, correspond à la sainteté, à la spiritualité. L'écorce dure et le feuillage inutile correspondent à l'humanité dépourvue de vie spirituelle et juste. Malheur aux religions qui deviennent humaines parce que leurs prêtres et leurs fidèles n'ont plus l'esprit vital. Malheur aux nations dont les chefs ne sont que férocité et verbosité tapageuse dépourvue d'idées fertiles! Malheur aux hommes auxquels manque la vie de l'esprit!”

“Pourtant si tu devais dire cela aux grands d'Israël, encore que ta parole soit juste, tu ne serais pas sage. Ne te flatte pas que jusqu'à présent ils t'ont laissé parler. Toi-même le dis que ce n'est pas par

88

conversion de cœur, mais par calcul. Sache alors, Toi aussi, calculer la portée et les conséquences de tes paroles. Parce qu'il y a aussi la sagesse du monde en dehors de la sagesse de l'esprit. Et il faut savoir en user à notre avantage. Car enfin, pour l'instant, on est dans le monde, et pas dans le Royaume de Dieu” dit l'Ischariote sans amertume, mais d'un ton doctoral.

“Le vrai sage c'est celui qui sait voir les choses sans que les ombres de la propre sensualité et les réflexions du calcul les altèrent. Je dirai toujours la vérité de ce que je vois.”

“Mais, en somme, ce figuier est mort parce que tu as été Toi à le maudire, ou bien... c'est un pur hasard... un signe... je ne sais pas?” demande Philippe.

“C'est tout ce que tu dis. Mais ce que j'ai fait vous aussi vous pourrez le faire si vous arrivez à avoir la foi parfaite. Ayez-la dans le Seigneur Très-Haut. Et quand vous l'aurez, en vérité je vous dis que vous pourrez cela et encore davantage. En vérité je vous dis que si quelqu'un arrive à avoir la confiance parfaite dans la force de la prière et dans la bonté du Seigneur, il pourra dire à cette montagne: “Déplace-toi de là et jette-toi dans la mer” et si en le disant il n'hésite pas en son cœur, mais croit que ce qu'il ordonne peut se réaliser, ce qu'il a dit se réalisera.”

“Et nous semblerons des magiciens et nous serons lapidés, comme il est dit pour qui exerce la magie. Ce serait un miracle bien sot et à notre détriment!” dit l'Ischariote en hochant la tête.

“Tu es sot, toi qui ne comprends pas la parabole!” lui réplique Jude.

Jésus ne parle pas à Judas, il parle à tous: “Je vous dis, et c'est une ancienne leçon que je répète à cette heure: quelque chose que vous demandiez par la prière, ayez la foi de l'obtenir et vous l'aurez. Mais si avant de prier vous avez quelque chose contre quelqu'un, pardonnez d'abord et faites la paix afin d'avoir pour ami votre Père qui est dans les Cieux, qui vous pardonne tant et vous comble tant, du matin au soir et du couchant à l'aurore.”

Ils entrent au Temple. Les soldats de l'Antonia les regardent passer.

Ils vont adorer le Seigneur, puis reviennent dans la cour où les rabbis enseignent.

Tout de suite vers Jésus, avant encore que les gens n'arrivent et ne se groupent autour de Lui, s'approchent **des saphorim**, des docteurs d'Israël et des hérédiens et, avec un respect menteur, après l'avoir salué, ils Lui disent: “Maître, nous savons que tu es sage et

89

véridique, et que tu enseignes la voie de Dieu sans tenir compte de rien ni de personne, excepté de la vérité et de la justice, et que tu te soucies peu du jugement des autres sur Toi, mais seulement de conduire les hommes au Bien. Dis-nous alors: est-il permis de payer le tribut à César ou bien n'est-il pas licite de le faire? Que t'en semble-t-il?”

Jésus les regarde de l'un de ces regards d'une pénétrante et solennelle perspicacité, et il répond: “Pourquoi me tentez-vous hypocritement? Et pourtant quelqu'un de vous sait que l'on ne me trompe pas avec des honneurs hypocrites! Mais montrez-moi une pièce de monnaie de celles qui servent pour le tribut.”

Ils Lui présentent une pièce de monnaie.

Il l'observe au recto et au verso et, en la tenant appuyée sur la paume de sa main gauche, il la frappe de l'index de sa main droite en disant: “De qui est cette image et que dit cette inscription?”

“C'est la figure de César et l'inscription porte son nom. Le nom de Caius Tibère César qui est maintenant empereur de Rome.”

“Et alors rendez à César ce qui appartient à César et donnez à Dieu ce qui est à Dieu” et il leur tourne le dos après avoir rendu la pièce à celui qui la Lui avait donnée.

Il écoute tel ou tel des nombreux pèlerins qui l'interrogent, reconforte, absout, guérit.

Les heures passent.

Il sort du Temple pour aller peut-être hors de la porte, pour prendre la nourriture que Lui apportent les serviteurs de Lazare qui en ont été chargés.

Quand il rentre au Temple, c'est l'après-midi. Il est inlassable. Grâce et sagesse coulent de ses mains posées sur les malades, de ses lèvres pour des conseils personnels donnés à ceux nombreux qui l'approchent. Il semble qu'il veuille tous les consoler, les guérir tous, avant de ne plus pouvoir le faire.

C'est déjà le couchant et les apôtres, fatigués, sont assis par terre sous le portique, abasourdis par ce mouvement continu de la foule dans les cours du Temple à l'approche de Pâque. À ce moment s'approchent de l'Inlassable des riches, certainement des riches à en juger par leurs vêtements somptueux.

Mathieu, qui ne sommeille que d'un œil, se lève pour secouer les autres. Il dit: “Des sadducéens vont trouver le Maître. Ne le laissons pas seul pour qu'ils ne l'offensent pas ou ne cherchent pas à Lui faire tort et à le mépriser encore.”

Ils se lèvent tous pour rejoindre le Maître qu'ils entourent immédiatement.

90

Je crois deviner qu'il y a eu des représailles quand ils sont allés au Temple ou qu'ils y sont revenus **à sexte**.

Les sadducéens, qui rendent honneur à Jésus avec des courbettes exagérées, Lui disent: “Maître, tu as répondu si sagement aux hérوديens que nous est venu le désir d'avoir nous aussi un rayon de ta lumière. Écoute: Moïse a dit: "Si quelqu'un meurt sans enfant, que son frère épouse la veuve pour donner une descendance à son frère". Or, il y avait parmi nous sept frères. Le premier, après avoir épousé une jeune fille, mourut sans laisser de descendance et ainsi, il laissa sa femme à son frère. Le second mourut aussi sans laisser de descendance, et de même le troisième qui épousa la veuve des deux qui l'avaient précédé, et il en fut de même jusqu'au septième. Finalement après avoir épousé les sept frères, la femme mourut. Dis-nous: à la résurrection des corps, s'il est assurément vrai que les hommes ressuscitent et que notre âme survit et s'unit de nouveau au corps au dernier jour, en reformant les vivants, lequel des sept frères aura la femme, puisqu'ils l'ont eue tous les sept sur la Terre?”

“Vous vous trompez. Vous ne savez comprendre ni les Écritures ni la puissance de Dieu.

Très différente de celle-ci sera l'autre vie, et dans le Royaume éternel n'existeront pas comme dans celui-ci les nécessités de la chair. Car, en vérité, après le jugement final la chair ressuscitera et se réunira à l'âme immortelle pour reformer un tout, vivant comme et mieux que n'est vivante maintenant ma personne et la vôtre, mais elle ne sera plus sujette aux lois et surtout aux impulsions et aux abus qui existent maintenant. À la résurrection les hommes et les femmes ne se marieront pas, mais ils seront semblables aux anges de Dieu dans le Ciel qui ne se marient pas, tout en vivant dans l'amour parfait qui est divin et spirituel.

**Quant à la résurrection des morts**, n'avez-vous pas lu comment du buisson Dieu a parlé à Moïse? Que dit alors le Très Haut? "Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob". Il n'a pas dit: "J'ai été", pour faire comprendre qu'Abraham, Isaac et Jacob avaient existé, mais n'existaient plus. Il a dit: "Je suis". Parce qu'Abraham, Isaac et Jacob existent. Immortels. Comme tous les hommes dans leur partie immortelle, tant que les siècles dureront, et ensuite avec la chair ressuscitée pour l'éternité. Ils existent comme existe Moïse, les prophètes, les justes, comme, malheureusement, existe Caïn, et ils existent ceux du déluge, et les sodomites, et tous ceux qui sont morts en faute mortelle. Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants.”

91

“Est-ce que Toi aussi tu mourras et ensuite seras vivant?” disent-ils pour le tenter. Ils sont déjà las de leur douceur. Leur rancœur est telle qu'ils ne savent pas se contenir.

“Je suis le Vivant et ma Chair ne connaîtra pas la Décomposition. L'arche nous a été enlevée et l'actuelle sera enlevée même comme symbole. Le Tabernacle nous a été enlevé et sera détruit. Mais le vrai Temple de Dieu ne pourra être enlevé ni détruit. Quand ses adversaires croiront l'avoir fait, alors ce sera le moment où il s'établira dans la véritable Jérusalem, dans toute sa gloire. Adieu.”

Et il se hâte vers la Cour des Israélites car les trompettes d'argent appellent au sacrifice du soir.

Jésus me dit:

“Comme je t'ai fait remarquer l'expression "à mon calice" dans la vision où la mère de Jean et de Jacques demande une place pour ses fils, je te dis de même de remarquer dans la vision d'hier le passage: "celui qui tombera contre cette pierre se fracassera". Dans les traductions on se sert toujours de "sur". J'ai dit contre, et non pas sur. Et c'est une prophétie contre les ennemis de mon Église. Ceux qui la contrecarrent en se jetant contre Elle, parce qu'Elle est la Pierre angulaire, se trouvent fracassés. L'histoire de la Terre, depuis vingt siècles, confirme ce que je dis. Les persécuteurs de l'Église se fracassent en se jetant contre la Pierre angulaire.

Cependant aussi, et qu'ils y pensent aussi ceux qui, parce qu'ils appartiennent à l'Église, se croient à l'abri des châtiments divins, celui sur qui tombera le poids de la condamnation du Chef et Époux, de cette Épouse qui est la mienne, de ce Corps Mystique qui est le mien, celui-là sera écrasé.

Et pour prévenir une objection des scribes et sadducéens toujours vivants et malveillants pour mes serviteurs, je dis: Si dans ces dernières visions se trouvent des phrases qui ne sont pas dans les Évangiles, telles que celles de la fin de la vision d'aujourd'hui, et des passages où je parle du figuier desséché et d'autres encore, qu'eux se rappellent que les évangélistes étaient toujours de ce peuple, et qu'ils vivaient dans les temps où tout heurt un peu trop vif pouvait avoir des répercussions violentes et nuisibles aux néophytes.

Qu'ils relisent les Actes des Apôtres et ils verront qu'elle n'était pas paisible la fusion de tant de pensées différentes, et que s'ils s'admiraient mutuellement, en reconnaissant leurs mérites réciproques, il ne manqua pas parmi eux des dissensions parce que les pensées des hommes sont variées et toujours imparfaites. Et pour éviter des ruptures plus profondes entre une pensée et une autre, éclairés par l'Esprit-Saint, les Évangélistes omirent volontairement dans leurs écrits des phrases qui auraient choqué l'excessive susceptibilité des hébreux et scandalisé les gentils, qui avaient besoin de croire parfaits les hébreux, qui formaient le noyau d'où venait l'Église, pour ne pas s'éloigner en disant: "Ils sont comme nous".

Connaître les persécutions du Christ, oui. Mais les maladies spirituelles du peuple d'Israël désormais corrompu, surtout dans les classes les plus élevées, non. Ce n'était pas bien. Et ils les voilèrent le plus qu'ils purent. Qu'ils observent comment les Évangiles deviennent de plus en plus explicites, jusqu'au limpide Évangile de mon Jean, à mesure qu'ils étaient écrits à une époque plus éloignée de mon Ascension vers mon

92

Père. Jean est le seul à rapporter entièrement même les taches les plus douloureuses du noyau apostolique en nommant ouvertement Judas "voleur", et il rappelle intégralement les bassesses des juifs (chapitre 6 - la volonté feinte de me faire roi, les disputes au Temple, l'abandon d'un grand nombre après le discours sur le Pain du Ciel, l'incrédulité de Thomas). Dernier survivant, ayant vécu assez pour voir l'Église déjà forte, il lève les voiles que les autres n'avaient pas osé lever.

Mais maintenant l'Esprit de Dieu veut que l'on connaisse même ces paroles, et qu'ils en bénissent le Seigneur car ce sont autant de lumières et autant d'indications pour les justes de cœurs."

#### 14. LE MARDI D'AVANT PÂQUE: II. LA NUIT

07/03/1945

595.1 "Aujourd'hui vous avez entendu parler des gentils et des juifs, et vous avez vu comment les premiers se sont inclinés devant Moi et comment les seconds pour un peu m'auraient frappé. Toi, Pierre, tu allais en venir aux mains en voyant qu'express ils envoyaient contre Moi des agneaux, des béliers et des bouvillons pour me faire tomber par terre parmi les excréments. Toi, Simon, prudent pourtant comme tu l'es, tu as ouvert la bouche pour insulter les membres les plus haineux du Sanhédrin qui grossièrement me poussaient en me disant: "Écarte-toi, démon, pour que passent les envoyés de Dieu". Toi, Jude, mon cousin, et toi, Jean, mon préféré, avez crié, et vivement m'avez empêché le premier d'être heurté en prenant le cheval par la bride, l'autre en se mettant devant Moi et en recevant le choc de la barre dirigée contre Moi quand, avec un rire méprisant, **Sadoc** a marché contre Moi en lançant au galop son lourd char contre Moi, intentionnellement. Je vous remercie de votre amour qui vous fait vous lever contre ceux qui offensent Celui qui est désarmé. Mais vous verrez bien d'autres offenses et d'autres actes de cruauté. **Quand cette lune reviendra dans le ciel pour la seconde fois après ce soir**, les offenses, qui pour le moment sont verbales, ou à peines ébauchées quand elles sont matérielles, deviendront concrètes et plus nombreuses que les fleurs qui sont maintenant sur les arbres fruitiers et qui ne cessent de se multiplier dans leur hâte de fleurir. Vous avez vu - et vous avez été stupéfaits - un figuier desséché et toute une pommeraie sans fleurs. Le figuier, comme Israël, a refusé de restaurer le Fils de l'homme et il est mort dans son péché. La pommeraie, comme les gentils, attend l'heure que j'ai dite aujourd'hui pour fleurir et faire disparaître le dernier souvenir de la férocité des hommes par

93

la douceur des fleurs qu'ils répandront sur la tête et sous les pieds du Vainqueur."

"Quelle heure, Maître?" demande Mathieu. "Tu as tant parlé et de tant de choses aujourd'hui! Je ne me rappelle pas bien, et je voudrais me rappeler tout. Peut-être l'heure du retour du Christ? Ici aussi tu as parlé de branches qui deviennent tendres et mettent des feuilles."

"Mais non!" s'écrie Thomas. "Le Maître parle comme si cette conjuration qui l'attend était imminente. Comment alors, en si peu de temps, peut arriver tout ce que Lui dit précéder son retour? Guerres, destructions, esclavage, persécutions, l'Évangile prêché dans le monde entier, désolation et abomination dans la maison de Dieu, et puis des tremblements de terre, des pestes, de faux prophètes, des signes dans le soleil et dans les étoiles... Eh! il faut des siècles pour faire tout cela! Il serait frais le maître de la pommeraie si son jardin devait attendre cette heure pour fleurir!"

"Il ne mangerait plus de ses pommes parce que je dis qu'alors ce sera la fin du monde" commente Barthélemy.

"Pour accomplir la fin du monde il ne faudrait qu'une pensée de Dieu, et tout retournerait au néant. Par conséquent cette pommeraie pourrait avoir peu de temps à attendre. Mais comme je l'ai dit, cela arrivera. Et de l'un à l'autre il se passera donc des siècles. Je veux dire jusqu'au triomphe et au retour du Christ" explique Jésus.

"Et alors? Quelle heure?"

"Oh! moi, je la connais l'heure!" dit Jean en pleurant. "Je la connais. Et ce sera après ta mort et ta résurrection!..." et Jean l'embrasse fortement.

"Et tu pleures s'il ressuscite?" plaisante Judas Iscariote.

"Je pleure parce qu'auparavant il doit mourir. Ne te moque pas de moi, démon. Je comprends et je ne puis penser à cette heure."

"Maître, il m'a appelé démon. Il a péché contre son compagnon."

"Judas, as-tu conscience de ne pas le mériter? Et alors ne te fâche pas pour sa faute. Moi aussi on m'a appelé "démon" et on m'appellera encore ainsi."

"Mais tu as dit que celui qui insulte son frère est coup..."

"Silence. Que devant la mort finissent enfin ces accusations odieuses, ces disputes et ces mensonges. Ne troublez pas celui qui meurt."

"Pardonne-moi, Jésus" murmure Jean. "J'ai senti quelque chose qui se révoltait en moi, en entendant son rire... et je n'ai pu me

retenir.” Jean est tout embrassé, poitrine contre poitrine, et pleure sur son cœur.

“Ne pleure pas. Je te comprends. Laisse-moi parler.”

Mais Jean ne se détache pas de Jésus même pas quand il s'assoit sur une grosse racine qui dépasse. Il reste un bras derrière son dos et l'autre autour de sa poitrine, la tête appuyée sur son épaule et il pleure sans bruit. Seules brillent au clair de lune ses larmes qui tombent sur l'habit pourpre de Jésus et elles semblent des rubis, gouttes de sang pâle frappées par la lumière.

“Vous avez entendu parler les juifs et les gentils, aujourd'hui. Vous ne devez donc pas vous étonner si je vous dis: "De ma bouche est sortie une parole de justice, toujours. Et elle ne sera pas révoquée". Si je dis, toujours avec Isaïe, en parlant des gentils qui viendront à Moi après que j'aurai été élevé de terre: "En ma présence tout genou pliera, à cause de Moi et sur Moi jurera toute langue". Et encore vous ne douterez pas lorsque vous aurez remarqué les manières des juifs, qu'il est facile de dire sans crainte d'erreur que me seront amenés tous ceux qui, sans honte, s'opposent à Moi.

Mon Père n'a pas fait de Moi son serviteur seulement pour faire revivre les tribus de Jacob, pour convertir ce qui reste d'Israël: les restes, mais Il m'a donné comme lumière des Nations afin que je sois le "Sauveur" pour toute la Terre. C'est pour cela qu'en **ces trente-trois années** d'exil du Ciel et du sein du Père, j'ai continué à croître en Grâce et en Sagesse près de Dieu et près des hommes, pour atteindre l'âge parfait, et **en ces trois dernières années**, après avoir brûlé mon âme et mon esprit au feu de l'amour et l'avoir trempé au froid de la pénitence, j'ai fait "de ma bouche une sorte d'épée tranchante".

Le Père saint, qui est mon Père et le vôtre, m'a jusqu'ici gardé sous l'ombre de sa main, car ce n'était pas encore l'heure de l'Expiation. Maintenant Il me laisse aller. La flèche choisie, la flèche de son divin carquois, après avoir blessé pour guérir, blessé les hommes pour faire dans leurs cœurs une brèche pour la Parole et la Lumière de Dieu, s'en va rapide et sûre d'elle blesser la Seconde Personne, l'Expiateur, l'Obéissant pour tout Adam désobéissant... Et comme un guerrier qui est frappé je tombe, en disant pour trop d'hommes: "C'est en vain que je me suis fatigué sans raison, sans rien obtenir. J'ai consommé mes forces pour rien".

Mais non! Non, pour le Seigneur Éternel qui ne fait jamais rien sans but! Arrière Satan qui veut me porter au découragement et essayer de me faire désobéir! À l'alpha et à l'oméga de mon ministère

tu es venu et tu viens. Eh bien, voici, je me lève (et réellement il se dresse debout) pour la bataille. Je me mesure avec toi. Et, je me le jure à Moi-même, je vaincrai. Ce n'est pas de l'orgueil de le dire. C'est la vérité. Le Fils de l'homme sera dans sa chair vaincu par l'homme, le misérable ver qui mord et empoisonne avec sa fange putride. Mais le Fils de Dieu, la Seconde Personne de l'inexprimable Triade, ne sera pas vaincue par Satan. Tu es la Haine. Et tu es puissant dans ta haine et dans ta tentation.

Mais avec Moi il y aura une force qui t'échappe, car tu ne peux l'atteindre et tu ne peux l'arrêter. L'Amour est avec Moi!

Je sais la torture inconnue qui m'attend. Non celle dont je vous parlerai demain pour que vous sachiez que rien de ce que l'on faisait ou entreprenait pour Moi, ou autour de Moi, que rien de ce qui se formait en vos cœurs, ne m'était inconnu. Mais l'autre torture... Celle qui n'est pas donnée au Fils de l'homme avec des lances ou des bâtons, par des railleries et des coups, mais par Dieu même et qui ne sera connue que par peu de personnes pour ce que réellement elle aura d'atroce, et admise comme possible par encore moins. Mais dans cette torture où il y aura deux principaux tortionnaires: Dieu, par son absence, et toi, démon, par ta présence, la Victime aura avec elle l'Amour. L'Amour vivant dans la Victime, force première de sa résistance à l'épreuve et l'Amour dans le consolateur spirituel qui déjà agite ses ailes d'or dans son anxiété de descendre pour essuyer mes sueurs et recueillir toutes les larmes des anges dans le céleste calice et y délaie le miel des noms de mes rachetés et de ceux qui m'aiment pour adoucir par cette boisson la grande soif du Torturé et son amertume sans mesure.

Et tu seras vaincu, démon. Un jour, en sortant d'un obsédé, tu m'as dit: "J'attends pour te vaincre que tu sois une loque de chair sanglante". Mais Moi, je te réponds: "Tu ne m'auras pas. Je vaincs. Ma fatigue était sainte, ma cause est auprès de mon Père.

Lui défend l'œuvre de son Fils et il ne permettra pas que mon esprit fléchisse".

Père, je te dis, dès maintenant je te dis pour cette heure atroce: "Entre tes mains j'abandonne mon esprit".

Jean, ne me quitte pas... Vous, allez. Que la paix du Seigneur soit là où Satan n'est pas l'hôte. Adieu.”

Tout prend fin.

## 15. LE MERCREDI D'AVANT PÂQUE: LE JOUR

02/04/1947

596.1 Jésus entre au Temple encore plus bondé que les jours précédents. Il est tout en blanc aujourd'hui, dans son vêtement de lin. C'est une journée étouffante.

Il va adorer dans l'Atrium des Israélites, suivi d'un cortège de gens, alors que d'autres ont déjà pris les meilleures places sous les portiques, et la plupart sont des gentils, qui ne pouvant aller au-delà de la première cour, au-delà du Portique des Païens, ont profité du fait que les hébreux ont suivi le Christ pour prendre des places de faveur.

Mais un groupe bien nombreux de pharisiens les dérange. Ils ont toujours leurs façons arrogantes et se fraient un chemin, de force, pour s'approcher de Jésus penché sur un malade. Ils attendent qu'il l'ait guéri, puis ils envoient près de Lui un scribe pour l'interroger.

Vraiment il y avait entre eux une brève discussion parce que **Joël**, dit **Alamot**, voulait aller interroger le Maître. Mais un pharisien s'y oppose, et d'autres le soutiennent en disant: “Non. Il est connu que tu es du parti du Rabbi, bien que tu agisses secrètement. Laisse aller **Urie**...”

“**Urie**, non” dit un autre jeune scribe que je ne connais pas du tout. “Urie a trop d’âpreté quand il parle. Il exciterait la foule. J’y vais, moi.”

Et sans écouter davantage les protestations des autres, il va près du Maître juste au moment où Jésus congédie le malade en lui disant: “Aie foi. Tu es guéri. La fièvre et la souffrance ne reviendront jamais plus.”

“Maître, quel est le plus grand des commandements de la loi?”

Jésus, qui l’avait derrière Lui, se retourne et le regarde. Un doux sourire lumineux éclaire son visage et puis il lève la tête, car il a la tête penchée à cause du scribe qui est de petite taille et qui de plus reste penché pour Lui rendre honneur. Jésus tourne son regard sur la foule, il fixe le groupe des pharisiens et docteurs et il aperçoit le visage pâle de Joël à demi-caché derrière un pharisien gros et richement vêtu. Son sourire s’accroît. C’est comme une lumière qui va caresser le scribe honnête. Puis il rabaisse la tête pour regarder son interlocuteur et lui répond: “Le premier de tous les commandements est: “Écoute, ô Israël: le Seigneur notre Dieu est l’unique Seigneur. Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton

97

cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces”. C’est le premier et suprême commandement. Le second ensuite est semblable à celui-ci: “Tu aimeras ton prochain comme toi-même”. Il n’y a pas de commandements plus grands que ceux-ci. Ils renferment toute la Loi et les prophètes.”

“Maître, tu as répondu avec sagesse et avec vérité. Il en est ainsi. Dieu est unique et il n’y en a pas d’autre en dehors de Lui. L’aimer de tout son propre cœur, de toute sa propre intelligence, de toute son âme et de toutes ses forces, et aimer le prochain comme soi-même a beaucoup plus de valeur que tous les holocaustes et tous les sacrifices. J’en suis tout à fait persuadé quand je médite les paroles de David: “A Toi ne plaisent pas les holocaustes; le sacrifice à Dieu, c’est l’esprit contrit.”

“Tu n’es pas loin du Royaume de Dieu car tu as compris quel est l’holocauste qui est agréable à Dieu.”

“Mais quel est l’holocauste le plus parfait?” demande vite et à voix basse le scribe, comme s’il disait un secret.

Jésus rayonne d’amour en laissant tomber cette perle dans le cœur de celui qui s’ouvre à sa doctrine, à la doctrine du Royaume de Dieu, et il lui dit, en se penchant sur lui: “L’holocauste parfait c’est d’aimer comme nous-mêmes ceux qui nous persécutent et ne pas avoir de rancœur. Celui qui fait cela, possédera la paix. Il est dit: les doux posséderont la Terre et ils jouiront de l’abondance de la paix. En vérité je te dis que celui qui sait aimer ses ennemis atteint la perfection et possède Dieu.”

Le scribe le salue respectueusement et s’en retourne vers son groupe qui lui reproche à voix basse d’avoir loué le Maître, et ils lui disent avec colère: “Que Lui as-tu demandé secrètement? Es-tu aussi par hasard séduit par Lui?”

“J’ai entendu l’Esprit de Dieu parler sur ses lèvres.”

“Tu es un sot. Crois-tu peut-être qu’il est le Christ?”

“Je le crois.”

“En vérité, d’ici peu nous verrons vides les écoles de nos scribes et eux s’en aller errants derrière cet homme. Mais d’où vois-tu en Lui le Christ?”

“D’où, je ne sais pas. Je sais que je sens que c’est Lui.”

“Fou!” Ils lui tournent le dos, fâchés.

Jésus a observé le dialogue et quand les pharisiens passent devant Lui en groupe serré pour s’en aller fâchés, il les appelle pour leur dire: “Écoutez-moi. Je veux vous demander quelque chose. D’après vous, que vous semble-t-il du Christ? De qui est-il le

98

fils?”

“Ce sera le fils de David” répondent-ils, en marquant le “sera”, car ils veulent Lui faire comprendre que Lui pour eux n’est pas le Christ.

“Et comment donc David, inspiré par Dieu, l’appelle-t-il: Seigneur, en disant: “Le Seigneur a dit à mon Seigneur: ‘Assieds-toi à ma droite jusqu’à ce que j’ai fait de tes ennemis l’escabeau de tes pieds’”? Si donc David appelle le Christ: Seigneur, comment le Christ peut-il être son fils?”

Ne sachant que répondre ils s’éloignent en remâchant leur poison.

Jésus se déplace du lieu où il était, tout envahi par le soleil, pour aller plus loin où se trouvent les **bouches du Trésor**, près de la salle du **Gazophilacium**. Ce côté, encore à l’ombre, est occupé par des rabbis qui pérorent avec de grands gestes adressés à leurs auditeurs hébreux dont le nombre augmente de plus en plus comme, à mesure que les heures passent, ne cesse d’augmenter l’affluence des gens vers le Temple.

Les rabbis s’efforcent de démolir par leurs discours les enseignements que le Christ a donnés les jours précédents ou le matin même. Et toujours plus ils élèvent la voix, plus ils voient augmenter la foule des fidèles. En effet le lieu, bien que très vaste, fourmille de gens qui vont et viennent en tous sens...

Jésus me dit: “Insère ici la vision de l’obole de la veuve (19 Juin 44) corrigée comme je te l’indiquerai.” Ensuite, la vision continue.

19 Juin 1944.

C’est seulement aujourd’hui, et avec insistance, que je vois apparaître la vision suivante.

Au début, je ne vois que des cours et des portiques que je reconnais appartenir au Temple et Jésus, qui semble un empereur tant il est solennel dans son vêtement rouge vif et son manteau **rouge** aussi, mais plus foncé, appuyé à une énorme colonne carrée qui soutient un arc du portique.

Il me regarde fixement. Je me perds à le regarder jouissant de Lui que depuis deux jours je ne voyais ni n'entendais. La vision se prolonge ainsi longtemps, et tant qu'elle dure ainsi, je n'écris pas, car c'est ma joie. Mais maintenant que je vois la scène s'animer, je comprends qu'il y a autre chose et j'écris.

L'endroit se remplit de gens qui vont et qui viennent dans tous

99

les sens. Il y a des prêtres et des fidèles, des hommes, des femmes et des enfants. Les uns passent, d'autres s'arrêtent, écoutent les docteurs, d'autres qui mènent des agneaux ou portent des colombes se dirigent vers d'autres endroits, peut-être pour les sacrifier.

Jésus reste appuyé à sa colonne, il regarde et ne parle pas. Par deux fois même il a été interrogé par les apôtres et il a fait signe que non, mais il n'a pas parlé. Il observe avec beaucoup d'attention et, d'après son expression, il semble juger ceux qu'il regarde. Son regard et tout son visage me rappelle l'aspect que je Lui ai vu dans la vision du Paradis, quand il jugeait les âmes dans le jugement particulier. Maintenant, naturellement, c'est Jésus, Homme; là-haut, c'était Jésus Glorieux, et donc encore plus imposant. Mais les changements d'expression du visage, qui observe fixement, sont les mêmes. Il est sérieux, scrutateur, mais si parfois il est d'une sévérité à faire trembler le plus effronté, parfois aussi il est si doux, d'une tristesse souriante, que son regard paraît une caresse.

Il semble ne rien entendre, mais il doit tout écouter. En effet, quand d'un groupe éloigné de quelques mètres, rassemblé autour d'un docteur, s'élève une voix nasillarde qui proclame: "Plus que tout autre commandement est valable celui-ci: que tout ce qui est pour le Temple aille au Temple. Le Temple est au-dessus du père et de la mère et si quelqu'un veut donner à la Gloire du Seigneur tout ce qu'il a, il peut le faire et en sera béni car il n'y a pas de sang ni d'affection supérieure au Temple" Jésus tourne lentement la tête dans cette direction et regarde d'un air... dont je ne voudrais pas qu'il s'adresse à moi.

Il paraît regarder l'ensemble. Mais quand un petit vieux tremblant s'apprête à gravir **les cinq marches** d'une espèce de terrasse qui est près de Jésus, et semble conduire à une autre cour plus intérieure, et pointe son bâton et tombe presque en s'empêtrant dans son vêtement, Jésus allonge son long bras, le saisit et le soutient et ne le laisse que quand il le voit en sûreté. Le petit vieux lève son visage ridé, regarde son grand sauveur et murmure une parole de bénédiction, et Jésus lui sourit et caresse sa tête à moitié chauve. Puis il revient contre sa colonne et s'en détache encore une fois pour relever un enfant qui glisse de la main de sa mère et tombe à plat ventre, et tombe justement à ses pieds, en pleurant, contre la première marche. Il le relève, le caresse, le console. La mère, confuse, remercie. Jésus lui sourit aussi et lui rend le petit.

Mais il ne sourit pas quand passe un pharisien bouffi d'orgueil,

100

ni non plus quand passent en groupe des scribes et d'autres dont je ne sais pas qui ils sont. Ce groupe salue avec de grands gestes et des courbettes. Jésus les regarde si fixement qu'il semble les transpercer, et salue mais sans chaleur. Il est sévère. Un prêtre aussi passe et ce doit être un gros bonnet parce que la foule s'écarte et le salue, et lui passe fier comme un paon. Jésus lui donne un long regard, un regard tel que celui-ci, qui pourtant est plein d'orgueil, baisse la tête. Il ne salue pas, mais il ne résiste pas au regard de Jésus.

Jésus cesse de le regarder pour observer une pauvre petite femme, vêtue de marron foncé, qui monte honteuse les marches et va vers un mur où se trouvent **des têtes de lions** ou autres animaux du même genre, la bouche ouverte. Beaucoup s'y rendent, mais Jésus paraissait ne pas s'en occuper. Maintenant, au contraire, il suit la démarche de la petite femme. Son œil la regarde avec pitié et devient d'une grande douceur quand il la voit allonger une main et jeter dans la bouche de pierre de l'un de ces lions quelque chose. Et quand la pauvrette, en se retirant, passe près de Lui, il lui dit le premier: "Paix à toi, femme."

Celle-ci, stupéfaite, lève la tête interdite.

"Paix à toi" répète Jésus. "Va, car le Très-Haut te bénit."

Cette pauvre femme reste bouche bée, puis murmure un salut et s'en va.

"Elle est heureuse dans son malheur" dit Jésus en sortant de son silence. "Maintenant elle est heureuse car la bénédiction de Dieu l'accompagne. Écoutez, amis, et vous qui êtes autour de Moi. Voyez- vous cette femme? Elle n'a donné que deux piécettes, moins qu'il n'en faut pour payer le repas d'un passereau en cage, et pourtant elle a donné davantage que tous ceux qui, depuis l'ouverture du Temple à l'aurore, ont versé leur obole au Trésor du Temple.

Écoutez. J'ai vu des riches en grand nombre mettre dans ces bouches des sommes capables de la rassasier pendant une année et de revêtir sa pauvreté qui n'est décente que parce qu'elle est propre. J'ai vu des riches qui, avec une satisfaction visible, mettaient des sommes avec lesquelles on aurait pu rassasier les pauvres de la Cité Sainte pendant un jour ou plus, et leur faire bénir le Seigneur. Mais, en vérité, je vous dis que personne n'a donné plus qu'elle. Son obole est charité, l'autre ne l'est pas. Elle est générosité, l'autre ne l'est pas. Elle est sacrifice, l'autre ne l'est pas. Aujourd'hui cette femme ne mangera pas car elle n'a plus rien. Il lui faudra d'abord travailler pour un salaire pour qu'elle puisse donner du pain à sa faim. Elle n'a pas de richesses en réserve; elle n'a pas

101

de parents qui gagnent pour elle. Elle est seule. Dieu lui a enlevé parents, mari et enfants, lui a enlevé le peu de bien qu'ils lui avaient laissé, et plus que Dieu le lui ont enlevé les hommes; ces hommes qui maintenant, avec de grands gestes, vous les voyez?, continuent de jeter à l'intérieur leur superflu dont une grande partie est extorquée par l'usure aux pauvres mains de ceux qui sont faibles et qui ont faim. Eux disent qu'il n'y a pas de sang ni d'affection supérieurs au Temple et de cette façon

enseignent à ne pas aimer le prochain. Moi, je vous dis qu'au-dessus du Temple, il y a l'amour. La Loi de Dieu est amour et Il n'aime pas qui n'a pas pitié de son prochain. L'argent superflu, l'argent soufflé par l'usure, par la rancœur, par la dureté, par l'hypocrisie, ne chante pas la louange de Dieu et n'attire pas sur le donateur la bénédiction céleste. Dieu le rejette. Il engraisse cette caisse, mais ce n'est pas de l'or pour l'encens: c'est de la boue qui vous submerge, ô ministres, qui ne servez pas Dieu mais votre intérêt; mais c'est un lacet qui vous étrangle, ô docteurs, qui enseignez une doctrine de votre invention; mais c'est un poison qui vous corrode ce reste d'âme que vous avez encore, ô pharisiens. Dieu ne veut pas ce qui reste. Ne soyez pas des Caïns. Dieu ne veut pas ce qui est le fruit de la dureté. Dieu ne veut pas celui qui élevant une voix plaintive dit: "Je devais rassasier un affamé, mais on m'a refusé pour étaler leurs fastes là-dedans. Je devais aider un vieux père, une mère chancelante, et on m'a refusé parce que cette aide n'aurait pas été connue du monde, et je dois résonner ma sonnerie pour que le monde voie le donateur". Non, rabbi qui enseignes que ce qui est resté doit être donné à Dieu et qu'il est permis de refuser au père et à la mère pour donner à Dieu. Le premier commandement c'est: "Aime Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ton intelligence, de toute ta force". Ce n'est donc pas le superflu, mais ce qui est notre sang qu'il faut Lui donner, en aimant souffrir pour Lui. Souffrir, non pas faire souffrir. Et s'il en coûte beaucoup de donner parce qu'il est désagréable de se dépouiller des richesses, et que le trésor est le cœur de l'homme, vicieux par nature, c'est justement parce qu'il en coûte qu'il faut donner. Par justice: car tout ce que l'on a, on l'a par la bonté de Dieu. Par amour: car c'est une preuve d'amour d'aimer le sacrifice pour donner de la joie à ceux qu'on aime. Souffrir pour offrir. Mais souffrir. Non pas faire souffrir, je le répète. Car le second commandement dit: "Aime ton prochain comme toi-même". Et la loi précise qu'après Dieu, les parents sont le prochain à qui l'on a l'obligation de donner honneur et aide. Je vous dis donc

102

en vérité que cette pauvre femme a compris la loi mieux que les sages, et qu'elle est justifiée plus que tout autre et bénie, puisque dans sa pauvreté elle a tout donné à Dieu alors que vous, vous donnez le superflu et le donnez pour grandir dans l'estime des hommes. Je sais que vous me haïssez parce que je parle ainsi. Mais tant que cette bouche pourra parler, elle parlera de cette façon. Vous joignez votre haine pour Moi au mépris pour la pauvre que je loue. Mais ne croyez pas faire de ces deux pierres un double piédestal pour votre orgueil. Ce sera la meule qui vous broiera. Allons. Laissons les vipères se mordre pour augmenter leur venin. Que celui qui est pur, bon, humble, contrit et qui veut connaître le vrai visage de Dieu, me suive."

Jésus dit:

"Et toi, à qui rien ne reste puisque tu m'as tout donné, donne-moi ces deux dernières piécettes. Devant tant que tu m'as donné, elles sembleront, pour les étrangers, un rien. Mais pour toi qui n'as plus qu'elles, elles sont tout. Mets-les dans la main de ton Seigneur. Et ne pleure pas. Ou du moins: ne pleure pas seule. Pleure avec Moi qui suis le seul qui puisse te comprendre et qui te comprends sans la brume d'humanité qui est toujours un voile intéressé pour la vérité."

Les apôtres, les disciples et la foule le suivent en groupes compacts quand il revient à l'endroit de la première enceinte qui est presque à l'abri du mur d'enceinte du Temple, là où il y a un peu de fraîcheur car la journée est absolument étouffante. Comme le terrain est bouleversé par les sabots des animaux, semé de pierres que les marchands et les changeurs emploient pour fixer leurs enclos et leurs tentes, les rabbis d'Israël n'y viennent pas. Ils permettaient de faire un marché dans le Temple, mais ils éprouvaient du dégoût à porter les semelles de leurs sandales là où sont mal dissimulés les restes des quadrupèdes expulsés de là il y a peu de jours...

Jésus n'en a pas de dégoût et il se réfugie là, dans un cercle nombreux d'auditeurs. Pourtant, avant de parler, il appelle près de Lui ses apôtres auxquels il dit: "Venez et écoutez bien. Hier vous vouliez savoir beaucoup des choses que je vais vous dire maintenant, et auxquelles hier je faisais de vagues allusions quand nous reposions **dans le jardin de Joseph**. Soyez donc bien attentifs, car ce sont de grandes leçons pour tous et surtout pour vous, mes ministres et mes continuateurs.

Écoutez. Sur le siège de Moïse s'assirent au temps qu'il fallait les scribes et les pharisiens. Tristes heures celles-là pour la Patrie.

103

Une fois terminé l'exil de Babylone, et une fois reconstruite la nation grâce à la magnanimité de Cyrus, ceux qui dirigeaient le peuple se rendirent compte de la nécessité de reconstruire aussi le culte et la connaissance de la Loi. Car malheur au peuple qui ne les a pas pour sa défense, guide et soutien, contre les plus puissants ennemis d'une nation que sont l'immoralité des citoyens, la révolte contre les chefs, la désunion entre les différentes classes et partis, les péchés contre Dieu et contre le prochain, l'irréligion, tous éléments de désagrégation pour eux-mêmes et cause des punitions célestes qu'ils provoquent!

S'élevèrent donc les scribes, ou docteurs de la Loi, pour pouvoir enseigner le peuple qui, parlant la langue chaldéenne, héritage du dur exil, ne comprenait plus les Écritures écrites en pur hébreu.

S'élevèrent pour aider, des prêtres, en nombre insuffisant pour s'acquitter du devoir d'enseigner les foules. Un laïc docte et consacré pour honorer le Seigneur en portant sa connaissance chez les hommes et en amenant à Lui les hommes. Ce laïc eut sa raison d'être et il fit aussi du bien.

Car, rappelez-le-vous tous: même les choses qui dégénèrent ensuite, à cause de la faiblesse humaine, (comme ce fut le cas pour celle-là qui s'est corrompue au cours des siècles), même les choses donc, ont toujours quelque chose de bon et une raison d'être, du moins au début.

Pour cette raison le Très-Haut leur permet de s'élever et de durer, jusqu'au moment où la dégénérescence arrivant à son comble, le Très-Haut les disperse.

Vint ensuite l'autre secte, des pharisiens, issue de la transformation de celle des assidéens, qui surgit pour soutenir par la morale la plus rigide et l'obéissance la plus intransigeante, à la fois la Loi de Moïse, et l'esprit d'indépendance de notre peuple. Ceci eut lieu quand le parti helléniste tentait de nous rendre esclaves, après s'être formé sous la pression et les séductions commencées au temps d'**Antiochus Epiphane** et devenues bientôt des persécutions contre ceux qui ne cédaient pas aux pressions du roi rusé, lequel, plus que sur ses armes, comptait sur la désagrégation de la foi dans les cœurs pour régner sur notre Patrie.

Rappelez-vous également ceci: craignez plutôt les alliances faciles et les flatteries d'un étranger que ses légions. En effet, tant que vous serez fidèles aux lois de Dieu et de la Patrie, vous vaincrez même si vous êtes encerclés par des armées puissantes, mais quand vous serez corrompus par le poison subtil donné comme un miel enivrant par l'étranger qui a formé des desseins contre vous, Dieu vous abandonnera à cause de vos péchés, et vous serez vaincus et

104

assujettis, sans que votre faux allié livre une bataille sanglante contre vous.

Malheur à celui qui n'est pas sur le qui-vive comme une sentinelle vigilante et ne repousse pas l'embûche subtile d'un voisin astucieux et faux, ou d'un allié, ou d'un maître qui commence sa domination chez les particuliers, en affaiblissant leurs cœurs et en les corrompant par des usages et des coutumes qui ne sont pas nôtres, qui ne sont pas saints, et qui par conséquent nous rendent désagréables au Seigneur!

Malheur!

Rappelez-vous toutes les conséquences subies par la Patrie parce que certains de ses fils ont adopté les usages et les coutumes de l'étranger pour gagner ses bonnes grâces et jouir.

C'est une bonne chose que la charité envers tous, même envers les peuples qui ne partagent pas notre foi, qui n'ont pas nos usages, qui nous ont nui au cours des siècles.

Mais l'amour pour ces peuples, qui sont toujours notre prochain, ne doit jamais nous faire renier la Loi de Dieu et de la Patrie par le calcul de quelque profit soutiré ainsi aux voisins.

Non.

Les étrangers méprisent ceux qui sont serviles jusqu'à répudier les choses les plus saintes de la Patrie. Ce n'est pas en reniant son Père et sa Mère: Dieu et la Patrie, que l'on obtient le respect et la liberté.

Il fut donc un bien, qu'au bon moment, se dressèrent aussi les pharisiens pour faire une digue contre le débordement fangeux des coutumes et des usages étrangers.

Je le répète: toute chose qui surgit et qui dure a sa raison d'être.

Et il faut la respecter pour ce qu'elle a fait, sinon pour ce qu'elle fait. Que si elle est coupable, désormais, il n'appartient pas aux hommes de l'insulter et encore moins de la frapper.

Il y a quelqu'un qui sait le faire: Dieu et Celui qu'Il a envoyé et qui a le droit et le devoir d'ouvrir la bouche et d'ouvrir vos yeux pour que vous et eux connaissiez la pensée du Très-Haut et agissiez avec justice.

Moi, et aucun autre.

Moi, parce que je parle par ordre divin.

Moi, parce que je puis parler n'ayant en Moi aucun des péchés qui vous scandalisent quand vous les voyez faits par des scribes et des pharisiens, mais que, si vous le pouvez, vous faites vous aussi."

Jésus, qui avait commencé doucement son discours, a élevé graduellement la voix et dans ces dernières paroles elle est puissante comme une sonnerie de trompettes.

Hébreux et gentils sont appliqués et attentifs pour l'écouter. Si les premiers applaudissent Jésus quand il rappelle la Patrie et qu'il nomme ouvertement par leurs noms les étrangers qui les ont assujettis et fait souffrir, les seconds admirent la forme oratoire du discours et se félicitent d'assister à ce discours digne d'un grand

105

orateur, disent-ils entre eux.

Jésus abaisse de nouveau la voix quand il recommence à parler: "Cela, je vous l'ai dit pour vous rappeler la raison d'être des scribes et des pharisiens, comment et pourquoi ils se sont assis sur le siège de Moïse, comment et pourquoi ils parlent et que leurs paroles ne sont pas vaines. Faites donc ce qu'ils disent, mais n'imitiez pas leurs actions. Car ils disent d'agir de telle manière, mais ensuite ne font pas ce qu'ils disent qu'il faut faire. En fait ils enseignent les lois d'humanité du Pentateuque, mais ensuite ils chargent les autres de fardeaux énormes, impossibles à porter, inhumains, alors que pour eux-mêmes ils ne lèvent même pas le petit doigt non pour porter ces fardeaux mais même pour les toucher.

Leur règle de vie, c'est d'être vus et remarqués et applaudis pour leurs œuvres, qu'ils font de manière qu'on les voie, pour en être loués. Et ils contreviennent à la loi de l'amour car ils aiment à se définir séparés et méprisent ceux qui ne sont pas de leur secte et ils exigent de leurs disciples le titre de maîtres et un culte qu'eux-mêmes ne donnent pas à Dieu. Ils se croient des dieux pour la sagesse et la puissance; ils veulent être supérieurs au père et à la mère dans le cœur de leurs disciples; ils prétendent que leur doctrine surpasse celle de Dieu et exigent qu'on la pratique à la lettre même si elle altère la vraie Loi. Leur doctrine inférieure à la VraieLoi plus que ne l'est cette montagne comparée à la hauteur du Grand Hermon qui domine toute la Palestine. Certains d'entre eux sont hérétiques en croyant, comme les païens, à la **métempsycose** et à la **fatalité**,

en niant les uns ce que les premiers admettent et, de fait sinon effectivement, ce que Dieu même a indiqué comme la foi, quand Il s'est défini le Dieu unique auquel doit aller le culte et a dit que le père et la mère viennent immédiatement après Dieu, et comme tels ont le droit d'être obéis plus qu'un maître qui n'est pas divin. Si maintenant je vous dis: "Celui qui aime son père et sa mère plus que Moi, n'est pas apte au Royaume de Dieu", ce n'est pas pourtant pour vous inculquer l'indifférence pour les parents que vous devez respecter et aider et il n'est pas permis de leur enlever un secours en disant: "C'est l'argent du Temple", ou l'hospitalité en disant: "Ma charge me le défend", ou la vie en disant: "Je te tue parce que tu aimes le Maître", mais c'est pour que vous ayez pour vos parents l'amour qu'il faut, c'est-à-dire un amour patient et fort dans sa douceur, amour qui sait - sans arriver à la haine pour le parent qui pêche ou afflige, en ne vous suivant pas sur le chemin de la Vie, la mienne - amour qui sait choisir entre ma loi et l'égoïsme familial et la violence

106

familiale. Aimez vos parents, obéissez-leur pour tout ce qui est saint. Mais soyez prêts à mourir, non à donner la mort mais à mourir, je dis, s'ils veulent vous amener à trahir la vocation que Dieu a mise en vous d'être les citoyens du Royaume de Dieu que je suis venu former.

N'imitiez pas les scribes et les pharisiens, divisés entre eux bien qu'ils affectent d'être unis. Vous, disciples du Christ, que vous soyez vraiment unis, une seule chose pour les autres, les chefs pleins de douceur à l'égard des sujets, les sujets pleins de douceur envers les chefs, une seule chose dans l'amour et le but de votre union: conquérir mon Royaume et être à ma droite dans l'éternel Jugement. Rappelez-vous qu'un royaume divisé n'est plus un royaume et ne peut subsister. Soyez donc unis entre vous dans l'amour pour Moi et pour ma doctrine. Que l'uniforme **du chrétien**, tel sera le nom de mes sujets, soit l'amour et l'union, l'égalité entre vous pour les vêtements, la communauté des biens, la fraternité des cœurs. Tous pour chacun, chacun pour tous.

Que celui qui possède, donne humblement. Que celui qui n'a pas, accepte humblement et expose humblement ses besoins à ses frères, en les sachant tels; et que les frères écoutent affectueusement les besoins des frères, se sentant vraiment tels pour eux. Souvenez-vous que votre Maître a eu souvent faim, froid et mille autres besoins et privations, et les a exposés humblement aux hommes, Lui, Verbe de Dieu. Rappelez-vous que sera récompensé celui qui a pitié, quand il ne donnerait qu'une gorgée d'eau. Rappelez-vous qu'il vaut mieux donner que recevoir.

Que dans ces trois souvenirs le pauvre trouve la force de demander sans se sentir humilié, en pensant que je l'ai fait avant lui, et de pardonner si on le repousse, en pensant que bien des fois on a refusé au Fils de l'homme la place et la nourriture que l'on donne au chien qui garde le troupeau. Et que le riche trouve la générosité de donner ses richesses, en pensant que le vil argent, l'odieux argent que Satan fait rechercher et qui cause les neufs dixièmes des ruines du monde, si on le donne par amour se change en une gemme immortelle et paradisiaque.

Soyez vêtus de vos vertus. Qu'elles soient grandes, mais connues de Dieu seul. Ne faites pas comme les pharisiens qui portent les phylactères plus larges et les franges plus longues et qui aiment les premiers sièges dans les synagogues et les marques de respect sur les places et veulent que le peuple les appelle: "Rabbi". Vous n'avez qu'un seul Maître: le Christ. Vous, qui dans l'avenir serez les nouveaux docteurs, je parle à vous, mes apôtres et mes disciples,

107

souvenez-vous que Moi seul suis votre Maître. Et je le serai encore quand je ne serai plus parmi vous. Parce que la Sagesse est la seule maîtresse d'enseignement. Ne vous faites donc pas appeler maîtres car vous êtes vous-mêmes des disciples.

N'exigez pas le nom de père et ne le donnez à personne sur la Terre, parce qu'un seul est le Père de tous: votre Père qui est dans les Cieux. Que cette vérité vous donne la sagesse de vous sentir vraiment tous frères entre vous, aussi bien ceux qui dirigent que ceux qui sont dirigés, et aimez-vous par conséquent comme de bons frères. Et qu'aucun de ceux qui dirigent ne se fasse appeler guide, car il n'y a qu'un seul guide pour vous tous: le Christ. Que le plus grand d'entre vous soit votre serviteur. Ce n'est pas s'humilier que d'être le serviteur des serviteurs de Dieu, mais c'est m'imiter, Moi, qui ai été doux et humble, toujours prêt à avoir de l'amour pour mes frères en Adam et à les aider avec la puissance que j'ai en Moi comme Dieu. Et je n'ai pas humilié la divinité en servant les hommes. En effet le vrai roi c'est celui qui sait dominer pas tant les hommes que les passions de l'homme: et en tête de toutes le sot orgueil. Rappelez-vous: celui qui s'humilie sera exalté et celui qui s'exalte sera humilié.

La Femme, dont le Seigneur a parlé dans le second livre de la Genèse, la Vierge dont il est question dans Isaïe, la Mère-Vierge de l'Emmanuel, a prophétisé cette vérité des temps nouveaux en chantant: "Le Seigneur a renversé les puissants de leur trône et Il a élevé les humbles". La Sagesse de Dieu parlait sur les lèvres de Celle qui était Mère de la Grâce et Trône de la Sagesse. Et je répète les paroles inspirées qui m'ont loué, uni au Père et à l'Esprit Saint, dans nos œuvres admirables quand, sans offense pour la Vierge, Moi, l'Homme, je me formais dans son sein sans cesser d'être Dieu. Que ce soit une règle pour ceux qui veulent enfanter le Christ dans leurs cœurs et arriver au Royaume du Christ. Il n'y aura pas de Jésus: le Sauveur; pas de Christ: le Seigneur; et il n'y aura pas de Royaume des Cieux pour ceux qui sont orgueilleux, fornicateurs, idolâtres, qui s'adorent eux-mêmes et leur propre volonté.

Malheur donc, à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui croyez pouvoir fermer par vos sentences impraticables - et réellement si elles étaient confirmées par Dieu, ce serait des serrures inviolables pour la majorité des hommes - qui croyez pouvoir fermer le Royaume des Cieux à la face des hommes qui élèvent leur esprit vers lui pour trouver de la force dans leur pénible journée terrestre! Malheur à vous qui n'y entrez pas, qui ne voulez pas y

108

entrer car vous n'accueillez pas la Loi du céleste Règne, et n'y laissez pas entrer les autres qui sont devant cette porte que vous, par votre intransigeance, renforcez par des fermetures que Dieu n'y a pas mises.

Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui dévorez le bien des veuves sous prétexte de faire de longues prières. À cause de cela vous subirez un jugement sévère!

Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui allez par terre et par mer, en dépensant des biens qui ne vous appartiennent pas, pour faire un seul prosélyte et, quand vous l'avez fait, le rendez fils de l'enfer, deux fois pire que vous!

Malheur à vous, guides aveugles, qui dites: "Si quelqu'un jure par le Temple, son serment n'est rien, mais s'il jure par l'or du Temple alors il reste lié par son serment". Sots et aveugles! Et qu'est-ce qui compte le plus: l'or, ou le Temple qui sanctifie l'or?

Et qui dites: "Si quelqu'un jure par l'autel son serment ne vaut rien, mais s'il jure par l'offrande qui est sur l'autel, alors son serment est valide, et il reste lié par son serment". Aveugles! Qu'y a-t-il de plus grand: l'offrande, ou l'autel qui sanctifie l'offrande?

Celui donc qui jure par l'autel jure par lui et par toutes les choses qui sont dessus, et celui qui jure par le Temple jure par lui et par Celui qui l'habite, et celui qui jure par le Ciel jure par le Trône de Dieu et par Celui qui y est assis.

Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui payez la dîme de la **menthe** et de la **rue**, de l'**anis** et du **cumin**, et ensuite négligez les préceptes les plus graves de la Loi: la justice, la miséricorde et la fidélité. Ce sont elles les vertus qu'il fallait avoir, sans laisser de côté les autres choses moins importantes! Guides aveugles qui filtrez les boissons de crainte de vous contaminer en avalant un moucheron qui s'est noyé, et ensuite avalez un chameau sans vous croire immondes pour cela. Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui lavez l'extérieur de la coupe et du plat, mais qui êtes intérieurement remplis de rapines et d'immondices. Pharisien aveugle, lave d'abord l'intérieur de ta coupe et de ton plat, de façon que l'extérieur aussi devienne propre.

Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui volez dans les ténèbres comme des oiseaux de nuit pour vos œuvres de péché et négociez pendant la nuit avec les païens, les voleurs et les traîtres, et ensuite, le matin, après avoir effacé les signes de vos marchés occultes, montez au Temple, bien vêtus.

Malheur à vous qui enseignez les lois de la charité et de la justice

109

contenues dans le Lévitique, et qui êtes ensuite avides, voleurs, faux, calomniateurs, oppresseurs, injustes, vindicatifs, pleins de haine,

et en arrivez à abattre celui qui vous ennuie, même s'il est de votre sang,

et à répudier la vierge qui est devenue votre épouse,

et à répudier les enfants que vous avez eus d'elle parce qu'ils sont infirmes,

et à accuser d'adultère votre femme qui ne vous plaît plus, ou de maladie immonde, pour être débarrassés d'elle, vous, qui êtes impurs dans votre cœur libidineux même si vous ne paraissez pas tels aux yeux des gens qui ne connaissent pas vos actions.

Vous êtes semblables à des sépulcres blanchis qui semblent beaux du dehors, mais qui à l'intérieur sont remplis d'os de morts et de pourriture. C'est la même chose pour vous. Oui, la même chose! Du dehors, vous semblez justes, mais à l'intérieur vous tes remplis d'hypocrisie et d'iniquité.

Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui élevez des tombeaux somptueux aux prophètes et embellissez les tombes des justes en disant: "Si nous avons vécu au temps de nos pères, nous n'aurions pas été complices de ceux qui ont versé le sang des prophètes et nous n'y aurions pas participé". Et ainsi vous témoignez contre vous que vous êtes les descendants de ceux qui ont tué vos prophètes. Et vous du reste, comblez la mesure de vos pères... O serpents, race de vipères, comment échapperez-vous à la condamnation de la Géhenne?

Voilà que pour cela, Moi, Parole de Dieu, je vous dis: Moi, Dieu, je vous enverrai de nouveaux prophètes et sages et scribes. Et de ceux-ci vous en tuerez une partie, vous en crucifierez une partie, vous en flagellerez une partie dans vos tribunaux, dans vos synagogues, hors de vos murs, et en partie les poursuivrez de ville en ville, jusqu'à ce que retombe sur vous tout le sang des justes répandu sur la Terre, depuis le sang du juste Abel jusqu'à celui de **Zacharie fils de Barachie**, que vous avez tué entre l'atrium et l'autel parce que, par amour pour vous, il vous avait rappelé votre péché pour que vous vous en repentiez en revenant au Seigneur.

C'est ainsi. Vous haïssez ceux qui veulent votre bien et vous rappellent par amour sur les sentiers de Dieu.

En vérité je vous dis que tout cela est sur le point d'arriver, et le crime et ses conséquences. En vérité je vous dis que tout cela s'accomplira sur cette génération.

Oh! Jérusalem! Jérusalem! Jérusalem, qui lapides ceux qui te sont envoyés et qui tues tes prophètes! Combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses poussins sous

110

ses ailes, et tu n'as pas voulu!

Maintenant voilà, écoute, ô Jérusalem! Maintenant voilà, écoutez vous tous qui me haïssez et haïssez tout ce qui vient de Dieu. Maintenant voilà, écoutez vous qui m'aimez et qui serez entraînés dans le châtement réservé à ceux qui persécutent les envoyés de Dieu.

Et écoutez vous aussi qui n'êtes pas de ce peuple, mais qui m'écoutez quand même, vous qui écoutez pour savoir qui est Celui qui vous parle et qui prédit **sans avoir besoin d'étudier le vol, le chant des oiseaux, ni les phénomènes célestes et les viscères des animaux sacrifiés, ni la flamme et la fumée des holocaustes**, parce que tout ce qui est futur est présent pour Celui qui vous parle. "Cette maison qui est la vôtre vous sera laissée déserte. Moi je vous dis, dit le Seigneur, que vous ne me verrez plus jusqu'à ce que vous disiez vous aussi: 'Béni Celui qui vient au nom du Seigneur' ".

Jésus est visiblement las et échauffé, à la fois par la fatigue d'un discours prolongé et tonnant et par la chaleur étouffante de cette journée sans vent. Bloqué contre le mur par une multitude, fixé par des milliers de pupilles, sentant toute la haine qui de dessous les portiques de la Cour des Païens l'écoute, et tout l'amour ou au moins l'admiration qui l'entoure, sans souci du soleil qui tombe sur les échines et sur les visages rougis et en sueur, il apparaît vraiment épuisé. Il a besoin de réconfort et il le cherche en disant à ses apôtres et aux septante-deux qui, comme autant de coins, se sont ouverts lentement un passage dans la foule et qui maintenant sont au premier rang, barrière d'amour fidèle autour de Lui: "Sortons du Temple et allons au grand air parmi les arbres. J'ai besoin d'ombre, de silence et de fraîcheur. En vérité je vous dis que ce lieu semble déjà brûler du feu de la colère céleste."

Ils Lui fraient un passage non sans mal et peuvent ainsi sortir par la porte la plus proche où Jésus s'efforce, mais inutilement, d'en congédier un grand nombre. Ils veulent le suivre à tout prix.

Les disciples pendant ce temps observent le cube du Temple qui étincelle au soleil qui est presque au midi, et **Jean d'Éphèse** fait observer au Maître la puissance de la construction: "Regarde quelles pierres et quelles constructions!"

"Et pourtant d'elles, il ne restera pas pierre sur pierre" dit Jésus.

"Non? Quand? Comment?" demandent plusieurs. Mais Jésus ne le dit pas.

Il descend le Moriah et sort de la ville en passant par Ophel et par la porte d'Ephraïm ou du Fumier et en se réfugiant au cœur **des jardins du roi** d'abord, c'est-à-dire tant que ceux qui, sans être

111

apôtres ni disciples, se sont obstinés à le suivre, et s'en vont lentement quand **Manaën**, qui a fait ouvrir le lourd portail, se présente imposant, pour dire à tous: "Allez. N'entrent ici que ceux que je veux."

Ombre, silence, parfums de fleurs, arômes de **camphre** et **d'œillets**, de **cannelle**, de **lavande** et de mille autres plantes odorantes, et bruissements de ruisseaux, certainement alimentés par les sources et citernes voisines, sous des galeries de feuillages, gazouillis d'oiseaux, font de cet endroit un lieu de repos paradisiaque. La ville semble éloignée de plusieurs milles avec ses rues étroites, assombries par les archivoltes ou ensoleillées jusqu'à en être éblouissantes, avec ses odeurs et ses puanteurs d'égouts qui ne sont pas toujours nettoyés, et des rues parcourues par trop de quadrupèdes pour être propres, surtout celles d'importance secondaire.

Le gardien des jardins doit connaître très bien Jésus car il le salue à la fois avec respect et familiarité, et Jésus lui demande des nouvelles de ses enfants et de sa femme.

L'homme voudrait recevoir Jésus dans sa maison, mais le Maître préfère la paix fraîche, reposante, du vaste jardin du roi, un vrai pare de délices. Et avant que les deux infatigables et très dévoués serviteurs de Lazare s'en aillent prendre le panier de nourriture,

Jésus leur dit: "Dites à vos maîtresses de venir. Nous resterons ici quelques heures avec ma Mère et les disciples fidèles, et ce sera si doux..."

"Tu es très fatigué, Maître! Ton visage le dit" observe Manaën.

"Oui. Tellement que je n'ai pas eu la force d'aller plus loin."

"Mais je t'avais offert ces jardins plusieurs fois en ces jours. Tu sais si je suis content de pouvoir t'offrir paix et réconfort!"

"Je le sais, Manaën."

"**Et hier**, tu as voulu aller dans ce triste lieu dont les approches sont si arides, si étrangement dépouillé dans sa végétation cette année! Si proche de cette triste porte!"

"J'ai voulu faire plaisir à mes apôtres. Ce sont des enfants, au fond, de grands enfants. Vois-les là-bas comme ils se restaurent gaiement!... Tout de suite oublieux de ce qui se trame contre Moi au-delà de ces murs..."

"Et oublieux que tu es si affligé... Mais il ne semble pas qu'il y ait beaucoup lieu de s'alarmer. L'endroit me semblait plus dangereux d'autres fois."

Jésus le regarde et se tait. Que de fois je vois Jésus regarder et se taire ainsi, en ces derniers jours!

112

Puis Jésus se met à regarder les apôtres et les disciples. Ils ont enlevé leurs couvre-chefs, leurs manteaux et leurs sandales pour se rafraîchir le visage et les extrémités dans les frais ruisselets, imités par plusieurs des septante-deux disciples qui maintenant sont beaucoup plus nombreux, je crois, et qui, tous unis par la fraternité d'idéal, se jettent çà et là pour se reposer, un peu à part pour laisser Jésus se reposer tranquillement.

Manaën aussi se retire pour le laisser en paix. Tous respectent le repos du Maître extrêmement fatigué. Il s'est réfugié sous une tonnelle de jasmins **en fleurs** qui fait office de cabane, isolée par un circuit d'eau qui court en bruissant par un petit canal où plongent herbes et fleurs. C'est un vrai refuge de paix auquel on accède par un petit pont large de deux **palmes** et long de quatre, avec une balustrade fleurie par toute une guirlande de corolles de jasmins.

Les serviteurs reviennent avec plusieurs d'autres, car Marthe a voulu pourvoir aux besoins de tous les serviteurs du Seigneur, et ils disent que leurs maîtresses ne vont pas tarder de venir.

Jésus fait appeler Pierre et lui dit: “Avec Jacques mon frère, bénis, offre et distribue comme Moi je le fais.”

“Distribuer oui, mais bénir non, Seigneur. C'est à Toi qu'il revient d'offrir et de bénir, pas à Moi.”

“Quand tu étais à la tête de tes compagnons, loin de Moi, ne le faisais-tu pas?”

“Si. Mais alors... j'étais obligé de le faire. En ce moment tu es avec nous, et c'est Toi qui bénis. Cela me paraît meilleur quand c'est Toi qui offres pour nous et nous distribues...” et le fidèle Simon embrasse son Jésus, assis épuisé dans cette ombre, et il penche la tête sur ses épaules, heureux de pouvoir le serrer et l'embrasser ainsi...

Jésus se lève et lui fait ce plaisir. Il va vers les disciples, offre la nourriture, la bénit, la partage, les regarde manger avec plaisir et leur dit: “Dormez ensuite, reposez-vous pendant que c'est l'heure, et pour que vous puissiez ensuite veiller et prier quand vous aurez besoin de le faire, et pour que la fatigue et l'épuisement n'accablent pas de sommeil vos yeux et votre esprit quand il sera nécessaire que vous soyez dispos et bien éveillés.”

“Tu ne restes pas avec nous? Tu ne manges pas?”

“Laissez-moi me reposer. C'est de cela seulement que j'ai besoin. Mangez, mangez!” Il caresse en passant ceux qu'il trouve sur son chemin, et revient à sa place...

Douce, suave est la venue de la Mère près de son Fils. Marie

113

s'avance avec assurance, car Manaën, qui a veillé près du portail étant moins las que les autres, lui indique l'endroit où se trouve Jésus.

Les autres, et il y a toutes les disciples hébraïques et des romaines la seule Valéria, s'arrêtent quelque temps en silence pour ne pas réveiller les disciples qui dorment à l'ombre des feuillages des arbres, semblables à des brebis allongées dans l'herbe. C'est l'heure **de sexte**.

Marie entre sous la tonnelle de jasmins sans faire crisser le petit pont de bois et le gravier du sol, et avec encore plus de précautions elle approche de son Fils qui, vaincu par la fatigue, s'est endormi la tête sur une table de pierre qu'il y a là-dessous. Son bras gauche Lui sert d'oreiller sous son visage caché par ses cheveux. Marie s'assied patiemment près de son Fils fatigué. Elle le contemple... tant... et elle a sur ses lèvres un sourire douloureux et affectueux alors que sans bruit des larmes tombent sur son sein. Mais si ses lèvres sont closes et muettes, son cœur prie avec toute la force qu'il possède, et la puissance de cette prière et de son souffle est trahie par ses mains jointes sur ses genoux, serrées, entrecroisées pour ne pas trembler et pourtant secouées d'un léger tremblement. Des mains qui ne se disjoignent que pour chasser une mouche importune qui veut se poser sur le Dormeur et pourrait l'éveiller.

C'est la Mère qui veille son Fils, le dernier sommeil de son Fils qu'elle puisse veiller. Si le visage de la Mère, dans ce mercredi pascal, est différent de celui de la Mère au jour de la naissance du Seigneur, car la douleur le rend pâle et déprime ses traits, c'est la même pureté du regard affectueux, le même soin tremblant qu'elle avait quand, penchée sur la crèche de Bethléem, elle protégeait de son amour le premier sommeil inconfortable de son Enfant.

Jésus fait un mouvement et Marie essuie rapidement ses yeux pour ne pas montrer de larmes à son Fils. Mais Jésus ne s'est pas éveillé, son visage a seulement changé de position, pour se tourner de l'autre côté et Marie, reprenant son immobilité, continue de le veiller.

Mais quelque chose brise le cœur de Marie. C'est d'entendre son Jésus pleurer en dormant et dans un murmure confus, car il parle la bouche serrée contre son bras et son vêtement, il nomme le nom de Judas...

Marie se lève, s'approche, se penche sur son fils. Elle suit ce murmure confus, les mains pressant son cœur. Le discours de Jésus, interrompu, mais pas au point qu'on ne puisse pas le suivre, fait

114

comprendre qu'il rêve et rêve de nouveau le présent et le passé et puis l'avenir, jusqu'à ce qu'il se réveille en sursaut comme pour fuir quelque chose d'horrible. Mais il trouve la poitrine de sa Mère, les bras de sa Mère, le sourire de sa Mère, la douce voix de sa Mère, son baiser, ses caresses et son voile qui passe légèrement sur son visage pour essuyer ses larmes et sa sueur en disant: “Tu étais mal à l'aise et tu rêvais... Tu es en sueur et las, mon Fils.” Elle Lui peigne ses cheveux en désordre, Lui essuie le visage et le tient embrassé, appuyé sur son cœur, ne pouvant le prendre sur ses genoux comme quand il était petit.

Jésus lui sourit en disant: “Tu es toujours la Mère. Celle qui console. Celle qui dédommage de tout. Ma Mère!” Il la fait asseoir près de Lui, lui abandonnant la main sur ses genoux, et Marie prend cette longue main, si distinguée et pourtant si robuste, d'artisan, dans ses petites mains, elle caresse les doigts et le dos, en lissant les veines qui s'étaient gonflées pendant qu'elle pendait durant le sommeil. Elle essaie de le distraire...

“Nous sommes venues. Nous sommes toutes là, même Valéria. Les autres sont à l'Antonia. C'est Claudia qui les a voulu, "elle est profondément attristée" a dit son affranchie. Elle dit, je ne sais pour quelle raison, qu'elle présage beaucoup de larmes. Superstitions!... Seul Dieu connaît les choses...”

“Où sont les disciples?”

“Elles sont là, à l'entrée des jardins. Marthe a voulu te préparer de la nourriture et des boissons rafraîchissantes et nourrissantes en pensant à ton épuisement. Mais moi, regarde: tu l'aimes toujours et moi je te l'ai apporté. C'est ma contribution. C'est meilleur car c'est de ta Maman.” Elle Lui montre du miel et une petite fouace de pain sur laquelle elle l'étend pour le donner à son Fils et en disant: “Comme à Nazareth, quand tu prenais du repos à l'heure la plus chaude et puis tu t'éveillais, que tu avais chaud, et moi je venais de la grotte fraîche avec cette collation...” Elle s'arrête car sa voix tremble.

Son Fils la regarde et dit ensuite: “Et quand il y avait Joseph, tu apportais la collation pour deux et l'eau fraîche de la jarre poreuse, tenue dans le courant pour qu'elle fût plus fraîche et la rendaient encore plus **fraîche les tiges de menthe sauvage** que tu jetais dedans. Que de menthe là-bas, sous les oliviers! Et que d'abeilles sur les fleurs de la menthe! Notre miel avait toujours un peu ce parfum...” Il pense... il se souvient...

“Nous avons vu **Alphée**, sais-tu? **Joseph** s'est attardé parce qu'il

115

avait un enfant un peu malade. Mais **demain**, il sera certainement ici avec **Simon. Salomé** de Simon garde notre maison et celle de Marie.”

“Maman, quand tu seras seule, avec qui resteras-tu?”

“Avec qui tu diras, mon Fils. Je t'ai obéi, avant de t'avoir, Fils. Je continuerai de le faire après que tu m'auras quittée.” Sa voix tremble, mais elle a sur ses lèvres un sourire héroïque.

“Tu sais obéir. Quel repos d'être avec toi! Car, tu vois, Maman? Le monde ne peut comprendre, mais je trouve tout repos auprès de ceux qui obéissent... Oui. Dieu repose auprès des obéissants. Dieu n'aurait pas eu à souffrir, à se fatiguer, si la désobéissance n'était pas venue dans le monde. Tout arrive parce qu'on n'obéit pas. De là vient la douleur du monde... De là vient notre douleur.”

“Mais aussi notre paix, Jésus. Car nous savons que notre obéissance console l'Éternel. Oh! pour moi spécialement, ce qu'est cette pensée! **Il m'est accordé, à moi, créature, de consoler mon Créateur!**”

“Oh! Joie de Dieu! Tu ne sais pas, ô notre joie, ce qu'est pour Nous cette parole que tu viens de dire! Elle dépasse les harmonies des chœurs célestes... Bénie! Bénie toi, qui m'enseignes l'ultime obéissance et me la rends, par cette pensée, si agréable à accomplir!”

“Tu n'as pas besoin que je t'instruise, mon Jésus. J'ai tout appris de Toi.”

“L'Homme Jésus a tout appris de Marie de Nazareth.”

“C'était ta lumière qui sortait de moi. La Lumière que tu es et qui venait à la Lumière Éternelle anéantie sous forme humaine... **Les frères de Jeanne** m'ont dit le discours que tu as prononcé. Ils étaient ravis d'admiration. Tu as été courageux avec les pharisiens...”

“**C'est l'heure des suprêmes vérités**, Maman. Pour eux, elles restent des vérités mortes, mais pour les autres ce seront des vérités vivantes. Et je dois par l'amour et la rigueur tenter la dernière bataille pour les arracher au Mal.”

“C'est vrai. Ils m'ont dit que **Gamaliel**, qui était avec les autres dans une des salles des portiques, a dit, à la fin, alors que beaucoup étaient fâchés: "Quand on ne veut pas de reproches, on agit avec justice" et il s'en est allé après cette observation.”

“Il m'est agréable que le rabbi m'ait entendu. Qui te l'a dit?”

“Lazare. Et le lui a dit **Eléazar** qui était dans la salle avec les autres. Lazare est venu **à sexte**. Il a salué et il est reparti sans écouter ses sœurs qui voulaient le retenir jusqu'au couchant. Il a dit

116

d'envoyer Jean, ou d'autres, pour prendre les fruits et les fleurs qui seront juste à point.”

“J'enverrai Jean, demain.”

“Lazare vient tous les jours. Mais Marie se fâche car elle dit qu'il ressemble à une apparition. Il monte au Temple, vient, donne ses ordres et repart.”

“Lazare aussi sait obéir. C'est Moi qui lui ai donné cet ordre, car on cherche à le prendre lui aussi. Mais n'en parle pas aux sœurs. Il ne lui arrivera rien. Et maintenant allons trouver les disciples.”

“Ne bouge pas. Je vais les appeler. Les disciples dorment tous...”

“Et nous les laisserons dormir. La nuit, ils dorment peu, car je les instruis dans la paix du Gethsémani.”

Marie sort et revient avec les femmes qui semblent n'avoir plus de poids, tant leur démarche est légère.

Elles le saluent avec de profondes marques de respect et seule **Marie de Cléophas** est un peu familière. Marthe tire d'une grande bourse une amphore qui sue, alors que Marie enlève d'un vase, poreux lui aussi, des fruits frais venus de Béthanie et les dispose sur la table à côté de ce qu'a préparé sa sœur, c'est-à-dire un pigeon grillé sur la flamme, croquant, appétissant, et elle prie Jésus d'y goûter en disant: “Mange, cette viande est nourrissante. C'est moi qui l'ai préparée.”

**Jeanne** de son côté a apporté **du vinaigre rosé**. Elle explique: “Il rafraîchit tellement en ces premières chaleurs. Mon époux aussi s'en sert quand il est las dans ses longues chevauchées.”

“Nous n'avons rien” disent pour s'excuser Marie de Salomé, Marie de Cléophas, Suzanne et Élise. Et Nique et Valéria disent à leur tour: “Et nous, non plus. Nous ne savions pas que nous devions venir.”

“Vous m'avez donné tout votre cœur. Cela me suffit. Et vous me donnerez encore...”

Il mange, mais surtout il boit la fraîche eau miellée que Marthe Lui verse de l'amphore poreuse, et les fruits frais qui sont un réconfort pour l'Épuisé.

Les disciples ne parlent pas beaucoup. Elles le regardent se restaurer. Leurs yeux trahissent amour et inquiétude. À l'improviste Élise se met à pleurer et elle s'en excuse en disant: “Je ne sais pas. J'ai le cœur accablé de tristesse...”

“Nous l'avons toutes, même Claudia dans son palais...” dit Valéria.

“Je voudrais que ce soit déjà la Pentecôte” murmure Salomé.

117

“Moi, au contraire, je voudrais arrêter le temps à cette heure” dit Marie de Magdala.

“Tu serais égoïste, Marie” lui répond Jésus.

“Pourquoi, Rabboni?”

“Parce que tu voudrais pour toi seule la joie de ta rédemption. Il y a des milliers et des millions d'êtres qui attendent cette heure, ou qui à cause de cette heure seront rachetés.”

“C'est vrai, je n'y pensais pas...” Elle penche la tête en se mordant les lèvres pour ne pas faire voir les larmes qui coulent de ses yeux et le tremblement de ses lèvres. Mais elle est toujours le courageux lutteur, et elle dit: “Si tu viens demain tu pourras prendre le vêtement que tu as envoyé. Il est frais et propre, digne de la cène pascale.”

“Je viendrai... Vous n'avez rien à me dire? Vous êtes muettes et affligées. Ne suis-je plus Jésus?...” Il sourit engageant aux femmes.

“Oh! c'est Toi! Mais tu es si grand en ces jours, que je ne sais plus te voir comme le petit que j'ai porté dans mes bras” s'écrie Marie d'Alphée.

“Et moi comme le simple rabbi qui entrait dans ma cuisine pour chercher Jean et Jacques” dit Salomé.

“Moi, je t'ai toujours connu ainsi: Roi de mon âme!” proclame Marie de Magdala.

Et Jeanne, pleine d'une douce suavité: “Et moi aussi: divin, depuis le rêve où tu es apparu à moi qui mourais pour m'appeler à la Vie.”

“Tu nous as tout donné, Seigneur. Tout!” dit en soupirant Élise qui s'est reprise.

“Et vous m'avez tout donné.”

“Trop peu!” disent-elles toutes.

“Le don ne cesse pas après cette heure. Il cessera seulement quand vous serez avec Moi dans mon Royaume, mes disciples fidèles. Vous ne siégerez pas, non, à mes côtés, sur les douze trônes pour juger les douze tribus d'Israël, mais vous chanterez l'hosanna avec les anges, pour faire un chœur d'honneur à ma Mère, et alors comme maintenant le cœur du Christ trouvera sa joie en vous contemplant.”

“Je suis jeune! Et il faudra du temps pour monter à ton Royaume. Heureuse Annalia!” dit Suzanne.

“Moi, je suis vieille et heureuse de l'être. J'espère que pour moi la mort sera proche” dit Élise.

“Moi, j'ai des fils... Je voudrais les servir, ces serviteurs de

118

Dieu!” soupire Marie de Cléophas.

“Ne nous oublie pas, Seigneur!” dit la Magdeleine avec une angoisse contenue, je dirais avec un cri de son âme, tellement la voix, qu'elle garde basse pour ne pas éveiller les dormeurs, a une force plus vibrante qu'un cri.

“Je ne vous oublierai pas. Je viendrai. Toi, Jeanne, tu sais que je puis venir même si je suis très loin... Les autres doivent le croire. Et je vous laisserai une chose... un mystère qui me gardera en vous et vous en Moi, jusqu'à ce que nous soyons, vous et Moi, dans le Royaume de Dieu. Maintenant allez. Vous allez dire que je vous ai dit peu de chose, qu'il était presque inutile de vous faire venir pour si peu. Mais j'ai désiré avoir autour de Moi des cœurs qui m'ont aimé sans calcul. Pour Moi. Pour Moi: Jésus. Non pas pour le futur Roi d'Israël que l'on rêve. Allez. Et soyez bénies une fois de plus. Même les autres qui ne sont pas ici, mais qui pensent à Moi, avec amour: **Anne, Myrta, Anastasica, Noémi, et Sintica** qui est si loin, et **Fotinaï, et Aglaé et Sara, Marcella, les filles de Philippe, Myriam de Jaire**, les vierges, les rachetées, les épouses, les mères qui sont venues vers Moi, qui ont été pour Moi des sœurs et des mères, meilleures, oh! bien meilleures que les hommes, même les meilleurs!... Toutes, toutes! Je les bénis toutes. La grâce commence déjà à descendre, la grâce et le pardon, sur la femme, par cette bénédiction que je vous donne. Allez...” Il les congédie en retenant sa Mère: “Avant le soir je serai au palais de Lazare. J'ai besoin de te voir encore. Et avec Moi, il y aura Jean. Mais je ne veux que toi, Mère, et les autres Marie, Marthe et Suzanne. Je suis si las...”

“Il n'y aura que nous seules. Adieu, Fils...”

Ils s'embrassent, ils se séparent... Marie s'en va lentement. Elle se retourne avant de sortir. Elle se retourne avant de quitter le petit pont. Elle se retourne encore tant qu'elle peut voir Jésus... Il semble qu'elle ne puisse s'éloigner de Lui...

Jésus est seul de nouveau. Il se lève et sort. Il va appeler Jean qui dort à plat ventre parmi les fleurs comme un enfant et il lui confie la petite amphore de vinaigre rosé, que Jeanne Lui a apporté, en lui disant: “Nous irons ce soir chez ma Mère, mais nous deux seuls.”

“J'ai compris. Elles sont venues?”

“Oui. J'ai préféré ne pas vous éveiller...”

“Tu as bien fait. Ta joie aura été plus grande. Elles savent t'aimer mieux que nous...” dit Jean éploré.

“Viens avec Moi.”

Jean le suit.

119

“Qu'as-tu?” Lui demande Jésus quand ils sont de nouveau dans la pénombre verte de la tonnelle où il reste de la nourriture.

“Maître, nous sommes très mauvais. Tous. Il n'y a pas d'obéissance en nous... et il n'y a pas le désir de rester avec Toi. Même Pierre et Simon se sont éloignés. Je ne sais où. Et Judas y a trouvé l'occasion d'une querelle.”

“Judas est-il parti?”

“Non, Seigneur, il n'est pas parti. Il dit qu'il n'en a pas besoin, que lui n'a pas de complices dans les manigances que nous faisons pour essayer de t'obtenir des protections. Mais si je suis allé chez Anna, si d'autres sont allés trouver des galiléens qui résident ici, ce n'est pas pour faire du mal!... Et je ne crois pas que Simon de Jonas et Simon le Zélote soient des hommes capables de manèges équivoques...”

“N'y fais pas attention. En effet Judas n'a pas besoin de s'en aller pendant que vous reposez. Lui sait quand et où aller pour accomplir tout ce qu'il doit faire.”

“Et alors pourquoi parle-t-il ainsi? Ce n'est pas bien devant les disciples!”

“Ce n'est pas bien, mais c'est ainsi. Tranquillise-toi, mon agneau.”

“Moi, ton agneau? Il n'y a que Toi qui es Agneau!”

“Oui, toi. Moi l'Agneau de Dieu, et toi l'agneau de l'Agneau de Dieu.”

“Oh!!! Une autre fois, c'était les premiers jours que j'étais avec Toi, tu m'as dit déjà cette parole. Nous étions nous deux seuls, comme maintenant, dans la verdure comme maintenant. C'était la belle saison.” Jean est tout réjoui par le souvenir qui lui revient. Et il murmure: “Je suis toujours, encore l'agneau de l'Agneau de Dieu...”

Jésus le caresse et il lui offre un morceau du pigeon rôti resté sur la table, enveloppé d'une feuille de parchemin. Ensuite il ouvre **des figues succulentes** et les lui offre, joyeux de le voir manger. Jésus s'est assis de travers sur le bord de la table et il regarde Jean avec une telle intensité que ce dernier Lui demande: “Pourquoi me regardes-tu ainsi? Parce que je mange comme un goulu?”

“Non. Parce que tu es comme un enfant... Oh! mon bien-aimé! Comme je t'aime pour ton cœur!” et Jésus se penche pour baiser les cheveux blonds de l'apôtre et il lui dit: “Reste ainsi, toujours ainsi, avec ton cœur sans orgueil ni rancœurs. Ainsi, même dans les heures du déchaînement de la férocité. N'imité pas ceux qui pèchent,

120

mon enfant.”

Jean est repris par sa peine et il dit: “Mais moi, je ne puis croire que Simon et Pierre...”

“Tu te tromperais, en vérité, si tu les croyais pécheurs. Bois. C'est une bonne et fraîche boisson. C'est Marthe qui l'a préparée... Maintenant tu t'es restauré. Je suis certain que tu n'avais pas fini ton repas...”

“C'est vrai. Les larmes m'étaient venues. En effet tant que c'est le monde qui nous hait, on comprend. Mais que l'un de nous insinue...”

“N'y pense plus. Toi et Moi nous savons que Simon et le Zélote sont honnêtes. Et cela suffit. Et tu sais que, malheureusement, Judas est pécheur. Mais tais-toi. Quand seront passés **tant et tant de lustres**, et qu'il sera juste de dire toute la grandeur de ma douleur, tu diras alors même ce que j'ai souffert des actions de cet homme en plus de ce que j'ai souffert de l'apôtre. Allons. C'est l'heure de quitter cet endroit pour aller vers le Camp des Galiléens et...”

“Allons-nous aussi passer cette nuit là-bas? Et auparavant, allons-nous au Gethsémani? Judas voulait le savoir. Il dit qu'il est las de rester sous la rosée et avec un repos si court et si inconfortable.”

“Ce sera bientôt fini. Mais je ne vais pas dire à Judas mes intentions...”

“Tu n'y es pas tenu. C'est Toi qui dois nous guider, et non nous qui devons te guider.” Jean est si éloigné de trahir qu'il ne comprend même pas la raison de prudence pour laquelle, depuis quelques jours, Jésus ne dit jamais ce qu'il compte faire. Les voilà au milieu des dormeurs. Ils les appellent. Ils s'éveillent. De son côté Manaën, une fois sa tâche accomplie, s'excuse auprès du Maître de ne pouvoir rester, et de ne pas pouvoir être le lendemain près de Lui au Temple car il doit rester au palais.

Et en le disant il regarde fixement Pierre et Simon, qui entre-temps sont revenus, et Pierre fait un signe rapide de la tête comme pour dire: “Compris.”

Ils sortent du jardin. Il fait encore chaud. Il y a encore du soleil, mais déjà la brise du soir tempère la chaleur et pousse quelques petits nuages dans le ciel pur.

Ils montent par Siloan, en évitant les lieux des lépreux auxquels Simon le Zélote va apporter les restes de leur repas, au petit nombre de ceux qui restent et qui n'ont pas su croire en Jésus.

121

**Mathias**, l'ex berger, s'approche de Jésus et demande: “Mon Seigneur et Maître, j'ai beaucoup réfléchi avec mes compagnons à tes paroles jusqu'au moment où la fatigue nous a pris et nous nous sommes endormis avant d'avoir pu résoudre les questions que nous nous étions posées. Et maintenant, nous sommes plus sots qu'avant. Si nous avons bien compris les discours de ces jours, tu as prédit que beaucoup de choses changeront, bien que la Loi reste inchangée et que l'on devra édifier un nouveau Temple, avec de nouveaux prophètes, sages et scribes, contre lequel on livrera bataille, et qui ne mourra pas, alors que celui-ci, toujours si j'ai bien compris, paraît destiné à périr.”

“Il est destiné à périr. Rappelle-toi **la prophétie de Daniel**...”

“Mais nous, pauvres et peu nombreux, comment pourrions-nous l'édifier de nouveau alors que les rois ont eu du mal à édifier celui-ci? Où l'édifierons-nous? Pas ici, puisque tu dis que ce lieu restera désert tant que eux ne te béniront pas comme envoyé par Dieu.”

“C'est ainsi.”

“Dans ton Royaume, non. Nous sommes convaincus que ton Royaume est spirituel. Et alors comment, où l'établirons-nous? Tu as dit hier que le vrai Temple - celui-ci n'est donc pas le vrai Temple? - que le vrai Temple, quand ils croiront l'avoir détruit, ce sera alors qu'il montera triomphant vers la vraie Jérusalem. Où est celle-ci? Il y a en nous beaucoup de confusion.”

“Il en est ainsi. Que les ennemis détruisent donc le vrai Temple. En trois jours je le ferai surgir à nouveau, et il ne connaîtra plus d'embûches en s'élevant là où l'homme ne peut lui nuire.

En ce qui concerne le Royaume de Dieu, il est en vous et partout où il y a des hommes qui croient en Moi. Éparpillé pour le moment, se répandant sur la Terre au cours des siècles. Puis éternel, uni, parfait dans le ciel. C'est là, dans le Royaume de Dieu, que sera édifié le nouveau Temple, c'est-à-dire là où sont les esprits qui acceptent ma doctrine, la doctrine du Royaume de Dieu, et en pratiquent les préceptes. Comment sera-t-il édifié si vous êtes pauvres et peu nombreux? Oh! en vérité, il n'est pas besoin d'argent ni de puissances pour construire l'édifice de la nouvelle demeure de Dieu, individuelle ou collective. Le Royaume de Dieu est en vous, et l'union de tous ceux qui auront en eux le Royaume de Dieu, de tous ceux qui auront Dieu en eux, Dieu: la Grâce; Dieu: la Vie; Dieu: la Lumière; Dieu: la Charité, constituera le grand Royaume de Dieu sur la Terre, la nouvelle Jérusalem qui arrivera à s'étendre jusqu'aux confins du monde et qui, complète et parfaite, sans

imperfections, sans ombres, vivra éternellement au Ciel.

Comment ferez-vous pour édifier Temple et cité? Oh! ce n'est pas vous, mais Dieu qui édifiera ces nouveaux lieux. Vous devrez seulement Lui donner votre bonne volonté. C'est bonne volonté que de rester en Moi. Vivre ma doctrine, c'est bonne volonté. Rester unis, c'est la bonne volonté. Unis à Moi jusqu'à faire un seul corps nourri dans toutes ses parties, même les plus petites, par une humeur unique. Un unique édifice reposant sur une base unique et tenu uni par une mystique cohésion. Mais puisque sans l'aide du Père, que je vous ai enseigné à prier et que je prierai pour vous avant de mourir, vous ne pourriez, être dans la Charité, dans la Vérité, dans la Vie, c'est-à-dire encore en Moi et avec Moi en Dieu Père et en Dieu Amour, car Nous sommes une unique Divinité, pour ce motif je vous dis d'avoir Dieu en vous pour pouvoir être: le Temple qui ne connaîtra pas de fin. De vous-mêmes, vous ne pourriez faire. Si ce n'est pas Dieu qui édifie, et Il ne peut édifier où Il ne peut prendre sa demeure, c'est inutilement que les hommes s'agitent pour édifier ou réédifier. Le Temple nouveau, mon Église, s'élèvera seulement quand votre cœur sera la demeure de Dieu et c'est Lui, avec vous, pierres vivantes, qui édifiera son Église."

"Mais n'as-tu pas dit que Simon de Jonas en est le Chef, la Pierre, sur laquelle on édifiera ton Église? Et n'as-tu pas fait comprendre aussi que tu en es la pierre angulaire? Qui donc en est le chef? Elle existe ou non cette Église?" interrompt l'Ischariote.

"Je suis le Chef mystique, Pierre en est le chef visible. Car je retourne au Père en vous laissant la Vie, la Lumière, la Grâce, par ma Parole, par mes souffrances, par **le Paraclet** qui sera ami de ceux qui m'ont été fidèles. Je suis une chose unique avec mon Église, mon corps spirituel dont je suis la tête. La tête contient le cerveau ou esprit. L'esprit est le siège du savoir, le cerveau est ce qui dirige les mouvements des membres par ses commandements immatériels, qui sont plus puissants pour faire mouvoir les membres que toute autre excitation. Observez un mort dans lequel le cerveau est mort. A-t-il peut-être du mouvement dans ses membres? Observez quelqu'un qui est complètement idiot. N'est-il pas peut-être inerte au point de ne pas avoir ces rudimentaires mouvements instinctifs que possède l'animal le plus inférieur, le ver que nous écrasons en passant? Observez quelqu'un chez qui la paralysie a rompu le contact des membres, de un ou plusieurs membres, avec le cerveau. A-t-il peut-être du mouvement dans la partie qui

n'a plus de lien vital avec la tête? Mais si l'esprit dirige par ses ordres immatériels, ce sont les autres organes: yeux, oreilles, langue, nez, peau, qui communiquent les sensations à l'esprit et ce sont les autres parties du corps qui exécutent et font exécuter ce que l'esprit commande, averti par les organes matériels et visibles autant que l'intellect est invisible. Pourrais-je, sans vous dire: asseyez-vous, obtenir que vous vous assoyiez sur la pente de cette montagne? Même si je pense que je veux que vous vous mettiez assis, vous ne le savez pas tant que je ne traduis pas ma pensée en paroles et que je la dise en me servant de ma langue et de mes lèvres. Pourrais-je Moi-même m'asseoir, si je le pensais seulement parce que je sens la fatigue de mes jambes, mais si celles-ci refusaient de se plier et de me mettre ainsi assis?

L'esprit a besoin d'organes et de membres pour faire et pour faire faire les opérations que la pensée pense. Ainsi dans le corps spirituel qu'est mon Église, je serai l'Intellect, c'est-à-dire la tête, siège de l'intellect, Pierre et ses collaborateurs seront ceux qui observent les réactions et perçoivent les sensations et les transmettent à l'esprit pour qu'il éclaire et ordonne ce qu'il faut pour le bien de tout le corps et pour que, ensuite, éclairés et dirigés par mon ordre, ils parlent et guident les autres parties du corps. La main qui repousse l'objet qui peut blesser le corps, ou qui éloigne ce qui étant corrompu peut corrompre, le pied qui saute l'obstacle sans vous heurter et vous faire tomber et vous blesser, ont eu l'ordre de le faire de la partie qui dirige. L'enfant, et même l'homme qui est sauvé d'un danger ou qui fait un gain quelconque: instruction, bonnes affaires, mariage, bonne alliance à cause d'un conseil reçu, d'une parole qu'on lui dit, c'est par ce conseil et cette parole qu'il évite de se nuire ou qu'il se fait du bien. Il en sera ainsi dans l'Église. Le chef, et les chefs, guidés par la Divine Pensée et éclairés par la Divine Lumière et instruits par l'Éternelle Parole, donneront les ordres et les conseils, et les membres agiront pour avoir la santé spirituelle et le gain spirituel.

Mon Église existe déjà, parce que déjà elle possède sa Tête sumaturelle et elle a sa Tête divine et elle a ses membres: les disciples. Petite encore: un germe qui se forme, parfaite uniquement dans la Tête qui la dirige, imparfaite dans le reste, qui a besoin de la touche de Dieu pour être parfaite, et du temps pour grandir. Mais en vérité, je vous dis qu'elle existe déjà et qu'elle est sainte grâce à Celui qui en est le Chef et à la bonne volonté des justes qui la composent. Sainte et invincible. Contre elle se jettera des milliers de fois

l'enfer, et il la combattra sous mille formes, l'enfer composé des démons et des hommes-démons, mais il ne prévaudra pas. L'édifice sera inébranlable.

Mais l'édifice n'est pas fait d'une seule pierre. Observez le Temple, là-bas, vaste, beau, dans le soleil couchant. Est-il par hasard fait d'une seule pierre? C'est un ensemble de pierres qui forment une unité harmonieuse, un tout. On dit: le Temple. C'est-à-dire une unité. Mais cette unité est faite des pierres nombreuses qui l'ont composée et formée. Il aurait été inutile de faire les fondations si elles n'avaient pas dû ensuite soutenir les murs et le toit, si sur elles n'avaient pas dû s'élever les murs. Et il aurait été impossible d'élever les murs et de soutenir le toit si on n'avait pas commencé par faire des fondations solides proportionnées à une si grande masse.

C'est ainsi, avec cette interdépendance des parties, que s'élèvera aussi le nouveau Temple. Au cours des siècles vous l'édifierez en l'appuyant sur les fondements que je lui ai donnés, parfaits, en sa masse. Vous l'édifierez sous la direction de Dieu, avec la bonté des choses employées pour l'élever: des esprits que Dieu habite. Dieu dans votre cœur, afin d'en faire une pierre polie et sans fêlure pour le Temple nouveau. Son Royaume sera établi avec ses lois dans votre esprit. Autrement vous seriez des briques mal cuites, du bois vermoulu, des pierres éclatées et gélives qui ne tiennent pas et que le constructeur, s'il est prudent, rejette, ou qui ne résistent pas, qui cèdent, en faisant écrouler une partie si le constructeur, les constructeurs préposés par le Père à la construction du Temple, sont des constructeurs qui s'idolâtrèrent, qui se pavanent en leur cœur sans veiller et se fatiguer sur la construction qui s'élève et sur les matériaux employés pour la faire. Constructeurs idolâtres, directeurs idolâtres, gardiens idolâtres, voleurs! Voleurs de la confiance de Dieu, de l'estime des hommes, voleurs et orgueilleux qui se contentent d'avoir la possibilité de gain, et d'avoir un tas de matériaux, et qui ne font pas attention s'ils sont bons ou mauvais, cause de ruine. Vous, nouveaux prêtres et scribes du nouveau Temple, écoutez. Malheur à vous, et à ceux qui après vous, s'idolâtreront et ne veilleront pas et ne surveilleront pas eux-mêmes et les autres, les fidèles, pour observer, essayer la bonté des pierres et des boiseries, sans se fier aux apparences, et seront cause de ruines en permettant que des matériaux douteux, ou même tout à fait nuisibles, soient employés pour le Temple, donnant du scandale et provo-

125

quant la ruine. Malheur à vous si vous laissez se créer des lézardes et des murailles peu sûres, informes, qui s'écrouleront facilement parce qu'elles ne sont pas en équilibre sur des bases solides et parfaites. Ce n'est pas de Dieu, Fondateur de l'Église, que viendrait le désastre, mais de vous tous et vous en seriez responsables devant le Seigneur et les hommes. Diligence, observation, discernement, prudence! La pierre, la brique, la poutre faible, qui seraient ruineuses dans un gros mur, peuvent servir et bien servir dans des parties de moindre importance. C'est ainsi que vous devez savoir choisir. Avec charité pour ne pas dégoûter les parties faibles, avec fermeté pour ne pas dégoûter Dieu et ruiner son Édifice. Et si vous vous apercevez qu'une pierre, déjà en place pour soutenir un angle maître, n'est pas bonne ou n'est pas équilibrée, soyez courageux, audacieux, et sachez l'enlever de cette place, mortifiez-la en l'équerrant par le ciseau d'un saint zèle. Si elle crie de douleur, n'importe. Elle vous bénira ensuite, au long des siècles, parce que vous l'aurez sauvée. Déplacez-la, donnez-lui une autre fonction. N'ayez pas peur même de l'éloigner tout à fait si vous voyez qu'elle est un objet de scandale et de ruine, rebelle à votre travail. Mieux vaut peu de pierres que beaucoup de remplissage. Ne vous hâtez pas. Dieu ne se hâte jamais, mais ce qu'Il crée est éternel, parce que bien pesé avant l'exécution. À défaut d'être éternel, il doit durer autant que les siècles. Regardez l'Univers. Depuis des siècles, des milliers de siècles, il est comme Dieu l'a fait par des opérations successives. Imiter le Seigneur. Soyez parfaits comme votre Père. Ayez sa Loi en vous, son Royaume en vous, et vous ne faillirez pas.

Mais s'il n'en était pas ainsi, l'édifice s'écroulerait et c'est en vain que vous vous seriez fatigués à l'élever. Il s'écroulerait et il ne resterait de lui que la pierre angulaire, les fondations... C'est ce qu'il adviendra de celui-ci!... En vérité je vous dis que de lui il en sera ainsi. Et il en sera ainsi du vôtre si vous y mettez ce qu'il y a en celui-ci: les parties malades d'orgueil, d'avidité, de péché, de luxure. Comme s'est défait par le souffle du vent ce pavillon de nuages si gracieusement beau qui semblait reposer sur le sommet de cette montagne, de même, au souffle d'un vent de châtiment surnaturel et humain, s'écrouleront les édifices qui n'ont de saint que le nom..."

Jésus se tait, pensif. Quand il parle à nouveau c'est pour commander: "Asseyons-nous ici pour nous reposer un peu."

Ils s'asseyent sur une pente du mont des Oliviers en face du Temple baisé par le soleil couchant. Jésus regarde fixement cet endroit,

126

avec tristesse. Les autres avec orgueil à cause de sa beauté, mais sur l'orgueil est étendu un voile d'inquiétude, laissé par les paroles du Maître. Et si cette beauté devait réellement périr?...

Pierre et Jean parlent entre eux et puis murmurent quelque chose à Jacques d'Alphée et à André, leurs voisins, qui expriment leur accord par un signe de tête. Alors Pierre se tourne vers le Maître et Lui dit: "Viens à part et explique-nous quand se réalisera ta prophétie sur la destruction du Temple. Daniel en parle, mais s'il en était comme lui le dit et comme tu le dis, le Temple n'aurait plus que quelques heures. Mais nous ne voyons pas d'armée ni de préparatifs de guerre. Quand donc cela arrivera-t-il? Quel en sera le signe? Tu es venu. Tu dis que tu vas t'en aller. Et pourtant on sait que cela n'arrivera que quand tu seras parmi les hommes. Tu reviendras, alors? À quand ton retour? Explique-nous, afin que nous sachions..."

"Il n'est pas besoin de se mettre à l'écart. Tu vois? Sont restés les disciples les plus fidèles qui vous aideront grandement, vous les douze. Eux peuvent entendre les paroles que je vous dis. Venez tous près de Moi!" crie-t-il à la fin pour rassembler tout le monde.

Les disciples, disséminés sur la pente, s'approchent, forment un groupe compact, serré autour du groupe principal de Jésus avec ses apôtres, et ils écoutent.

"Prenez garde que personne ne vous séduise à l'avenir. Je suis le Christ et il n'y aura pas d'autres Christs. Donc quand plusieurs viendront vous dire: "Je suis le Christ" et ils en séduiront un grand nombre, vous ne croyez pas à ces paroles, même si elles sont accompagnées de prodiges. Satan, père du mensonge et protecteur des menteurs, aide ses serviteurs et ceux qui le suivent par de faux prodiges qu'on peut pourtant reconnaître comme n'étant pas bons car ils sont toujours unis à la peur, au trouble et au mensonge. Les prodiges de Dieu, vous les connaissez: ils donnent une paix sainte, la joie, le salut, la foi, ils amènent à des désirs et des œuvres saintes. Les autres, non. Réfléchissez donc sur la forme et les conséquences des prodiges que vous pourrez voir à l'avenir attachées à l'œuvre des faux Christs et de ceux qui s'envelopperont des vêtements des sauveurs de peuples et seront au contraire les fauves qui les ruinent.

Vous entendrez aussi, et vous verrez aussi, parler de guerres et de bruits de guerre, et ils vous diront: "Ce sont les signes de la fin". Ne vous troublez pas: ce ne sera pas la fin. Il faut que tout cela arrive avant la fin, mais ce ne sera pas encore la fin. Il y aura des

127

soulèvements d'un peuple contre un peuple, d'un royaume contre un royaume, d'une nation contre une nation, d'un continent contre un continent, et il s'ensuivra des pestes, des disettes, des tremblements de terre en plusieurs endroits. Mais ce ne sera que le commencement des douleurs. Alors ils vous jetteront dans la tribulation et ils vous tueront en vous accusant d'être responsables de leurs souffrances, et en espérant en sortir, en persécutant et en détruisant mes serviteurs. Les hommes accusent toujours les innocents d'être la cause du mal que les pécheurs se créent eux-mêmes. Ils accusent Dieu Lui-même, Innocence Parfaite et Bonté Suprême, d'être la cause de leurs souffrances et agiront ainsi avec vous, et vous serez haïs à cause de mon Nom. C'est Satan qui les pousse. Et beaucoup se scandaliseront et se trahiront et se haïront mutuellement. C'est encore Satan qui les pousse. Et il s'élèvera de faux prophètes qui induiront un grand nombre de gens en erreur. Ce sera encore Satan l'auteur véritable de tant de mal. Et à cause de la multiplication de l'iniquité, la charité se refroidira en plusieurs. Mais qui aura persévéré jusqu'à la fin sera sauvé. Et auparavant il faut que cet Évangile du Royaume de Dieu soit prêché dans le monde entier, comme témoignage pour toutes les nations.

Alors viendra la fin. Retour au Christ d'Israël qui l'accueille et prédication de ma Doctrine dans le monde entier.

Et puis un autre signe. Un signe pour la fin du Temple et pour la fin du Monde. Quand vous verrez l'abomination de la désolation, prédite par Daniel - que celui qui m'écoute comprenne bien et que celui qui lit le prophète sache lire entre les lignes - alors que celui qui sera en Judée s'enfuit sur les montagnes, que celui qui sera sur sa terrasse ne descende pas prendre ce qu'il a dans sa maison, et que celui qui est dans son champ ne revienne pas à la maison pour prendre son manteau, mais qu'il fuie sans se retourner, pour qu'il ne lui arrive pas de ne plus pouvoir le faire, et même qu'en fuyant il ne se retourne pas pour regarder, pour ne pas garder dans son cœur le spectacle horrible et en devenir fou. Malheur à celles qui seront enceintes et qui allaiteront en ces jours! Et malheur si la fuite devait s'accomplir pendant le sabbat! La fuite ne suffirait pas pour se sauver sans pécher. Priez donc pour qu'elle n'arrive pas en hiver et un jour de sabbat, car alors la tribulation sera si grande qu'il n'y en a pas eu de telle depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours et qu'il n'y en aura plus jamais de semblable car ce sera la fin. Si ces jours n'étaient pas abrégés en faveur des élus, personne ne se sauverait car les hommes-satan s'allieront à l'enfer

128

pour tourmenter les hommes.

Et alors aussi, pour corrompre et tirer hors de la voie juste ceux qui resteront fidèles au Seigneur, s'élèveront des gens qui diront: "Le Christ est ici, le Christ est là. Il est en cet endroit. Le voici". Ne croyez pas. Que personne ne les croie, car il s'élèvera de faux Christs et de faux prophètes qui feront des prodiges et des choses extraordinaires capables d'induire en erreur, s'il était possible, les élus eux-mêmes.

Ils diront des doctrines en apparence si convenables et si bonnes qu'elles séduiraient même les meilleurs, s'ils n'avaient pas avec eux l'Esprit de Dieu qui les éclairera sur la vérité et l'origine satanique de ces prodiges et de ces doctrines. Je vous le dis. Je vous le prédit pour que vous puissiez vous diriger. Mais ne craignez pas de tomber. Si vous restez dans le Seigneur, vous ne serez pas attirés par la tentation et la ruine. Rappelez-vous ce que je vous ai dit: "Je vous ai donné le pouvoir de marcher sur les serpents et les scorpions, et de toute la puissance de l'Ennemi rien ne vous nuira car tout vous sera soumis". Je vous rappelle aussi cependant que pour l'obtenir vous devez avoir Dieu en vous, et vous devez vous réjouir, non parce que vous maîtrisez les puissances du mal et les choses empoisonnées, mais parce que votre nom est écrit dans le Ciel.

Restez dans le Seigneur et dans sa vérité. Je suis la Vérité et j'enseigne la vérité. Aussi, je vous répète encore: quelque chose que l'on vous dise de Moi, ne le croyez pas. Moi seul ai dit la vérité. Moi seul je vous dis que le Christ viendra, mais quand ce sera la fin. Donc si l'on vous dit: "Il est dans le désert" n'y allez pas. Si l'on vous dit: "Il est dans cette maison" n'y croyez pas.

En effet le Fils de l'homme, quand il viendra pour la seconde fois, sera semblable à l'éclair qui sort du levant et glisse jusqu'au couchant en moins de temps qu'il n'en faut pour le battement d'une paupière. Et il glissera sur le grand Corps, devenu soudainement Cadavre, suivi de ses anges resplendissants, et il jugera. Partout où sera le corps, se réuniront les aigles. Et tout de suite après la tribulation de ces derniers jours dont on vous a parlé - je parle maintenant de la fin du temps et du monde et de la résurrection des ossements dont ont parlé les prophètes -le soleil s'obscurcira, et la lune ne donnera plus de lumière, et les étoiles du ciel tomberont comme les grains d'une grappe trop mûre secouée par un vent de tempête, et les puissances des Cieux trembleront. Et alors, dans le firmament obscurci, apparaîtra fulgurant le signe du Fils de l'homme, et toutes les nations de la Terre pleureront,

129

et les hommes verront le Fils de l'homme qui viendra sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande gloire. Et Lui commandera à ses anges de moissonner et de vendanger, et de séparer l'ivraie du bon grain, et de jeter le raisin dans la cuve, car il sera venu le temps de la grande récolte des descendants d'Adam, et il n'y aura plus besoin de garder des grappillons ou de la semence, car l'espèce humaine ne se perpétuera plus jamais sur la Terre morte. Et il commandera à ses anges de réunir à grand son de trompe les élus des quatre vents, d'une extrémité à l'autre du ciel pour qu'ils soient à côté du Divin Juge pour juger avec Lui les derniers vivants et ceux qui seront ressuscités.

Apprenez du figuier une ressemblance: quand vous voyez ses branches s'attendrir et mettre des feuilles, vous savez que l'été est proche. De même aussi, quand vous verrez toutes ces choses, sachez que le Christ va venir. En vérité je vous dis: elle ne passera pas cette génération qui n'a pas voulu de Moi avant que tout cela se produise. Ma parole ne tombera pas. Ce que je dis sera. Le cœur et la pensée des hommes peuvent changer, mais ma parole ne change pas. Le ciel et la terre passeront mais mes paroles ne passeront pas.

Quant au jour et à l'heure précise, personne ne les connaît, pas même les anges du Seigneur, mais le Père seul les connaît. Comme au temps de Noé, ainsi il en sera à la venue du Fils de l'homme. Dans les jours qui précéderont le déluge les hommes mangeaient, buvaient, se mariaient, se logeaient, sans réfléchir au signe jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche et où s'ouvrirent les cataractes du ciel et où le déluge submergea tous les vivants et toutes les choses. De même aussi il en sera pour la venue du Fils de l'homme. Alors deux hommes seront l'un près de l'autre dans un champ et l'un sera pris et l'autre laissé, et deux femmes seront appliquées à faire aller la meule et l'une sera prise et l'autre laissée, par les ennemis de la Patrie et plus encore par les anges qui sépareront la bonne semence de l'ivraie, et ils n'auront pas le temps de se préparer au jugement du Christ.

Veillez donc car vous ne savez pas à quelle heure viendra votre Seigneur. Pensez de nouveau à ceci: si le chef de famille savait à quelle heure vient le voleur, il veillerait et ne laisserait pas dépouiller sa maison. Veillez donc et priez, en étant toujours préparés à sa venue, sans que vos cœurs tombent dans la torpeur par des abus et des excès de toutes espèces et que vos esprits ne soient pas éloignés et fermés aux choses du Ciel par le soin excessif aux choses de la Terre, et que le lacet de la mort ne vous prenne pas

130

à l'improviste quand vous ne serez pas préparés. Car, rappelez-vous, tous vous devez mourir. Tous les hommes, dès leur naissance, sont destinés à la mort, et c'est une venue particulière du Christ cette mort et le jugement subséquent, qui devra se répéter pour tous les hommes à la venue solennelle du Fils de l'homme.

Qu'en sera-t-il donc de ce serviteur fidèle et prudent préposé par son maître pour donner en son absence la nourriture aux gens de sa maison? C'est un heureux sort qu'il aura si son maître, revenant à l'improviste, le trouve à faire ce qu'il doit avec sollicitude, justice et amour. En vérité je vous dis qu'il dira: "Viens, bon et fidèle serviteur. Tu as mérité ma récompense. Tiens, administre tous mes biens". Mais s'il paraissait, sans l'être, bon et fidèle et si intérieurement il était mauvais comme extérieurement il était hypocrite, et qu'après le départ de son maître il ait dit en son cœur: "Le maître tardera à revenir! Donnons-nous du bon temps", et s'il se mettait à battre et à maltraiter ses coserviteurs en faisant de l'usure sur eux pour la nourriture et toutes espèces de choses pour avoir plus d'argent à dépenser avec les noceurs et les ivrognes, qu'arrivera-t-il? Que le maître reviendra à l'improviste, quand le serviteur ne pense pas qu'il est tout près, et sera découverte sa mauvaise conduite, sa place et l'argent lui seront enlevés, et il sera chassé là où le veut la justice et il y restera.

Il en est ainsi du pécheur impénitent qui ne se demande pas comment la mort peut être proche, et voisin son jugement, et jouit et abuse en disant: "Plus tard, je me repentirai". En vérité je vous dis qu'il n'aura pas le temps de le faire et qu'il sera condamné à rester éternellement dans le lieu de la redoutable horreur où il n'y a que blasphèmes, pleurs et tortures, et qu'il en sortira seulement pour le Jugement final, quand il revêtira sa chair ressuscitée pour se présenter entier au Jugement final comme il a péché avec tout son être au temps de sa vie terrestre, et avec son corps et son âme il se présentera au Juge Jésus dont il n'a pas voulu comme Sauveur.

Tous seront là devant le Fils de l'homme. Une multitude infinie de corps rendus par la terre et la mer et recomposés après avoir été poussière pendant si longtemps, et les esprits dans les corps. À chaque chair revenue sur les squelettes correspondra son propre esprit qui l'animait autrefois. Et ils seront debout devant le Fils de l'homme, splendide dans sa divine Majesté, assis sur le trône de sa gloire soutenu par ses anges.

Et Il séparera les hommes entre eux en mettant d'un côté les bons et de l'autre les mauvais, comme un berger sépare les brebis des

131

boucs, et Il mettra ses brebis à droite et les boucs à gauche. Et de sa douce voix et avec son aspect bienveillant Il dira à ceux qui, paisibles et beaux d'une beauté glorieuse dans la splendeur d'un corps saint, le regarderont avec tout l'amour de leurs cœurs: "Venez, ô bénis de mon Père, prenez possession du Royaume préparé pour vous depuis l'origine du monde. Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'ai été pèlerin et vous m'avez logé, j'ai été nu et vous m'avez revêtu, malade et vous êtes venus me rendre visite, prisonnier et vous êtes venus me reconforter". Et les justes Lui demanderont: "Quand donc, Seigneur, t'avons-nous vu affamé pour te donner à manger, assoiffé pour te donner à boire? Quand donc t'avons-nous vu pèlerin pour t'accueillir, nu pour te revêtir? Quand t'avons-nous vu malade et prisonnier, pour être venus te rendre visite?" Et le Roi des rois leur dira: "En vérité, je vous le dis: quand vous avez fait une de ces choses à un des plus humbles parmi mes frères, alors c'est à Moi que vous l'avez fait".

Et puis Il se tournera vers ceux qui seront à sa gauche et Il leur dira d'un air sévère, et ses regards seront comme des flèches qui foudroieront les réprouvés, et dans sa voix tonnera la colère de Dieu: "Hors d'ici! Loin de Moi, ô maudits! Dans le feu éternel préparé par la fureur de Dieu pour le démon et les anges de ténèbres et pour ceux qui les ont écoutés avec leur voix de la passion triple et obscène. J'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger, soif et vous ne m'avez pas désaltéré, j'ai été nu et vous ne m'avez pas revêtu, pèlerin et vous m'avez repoussé, malade et prisonnier et vous ne m'avez pas rendu visite, car vous n'aviez qu'une loi: le plaisir de votre moi". Et eux Lui diront: "Quand t'avons-nous vu affamé, assoiffé, nu, pèlerin, malade, prisonnier? En vérité, nous ne t'avons pas connu. Nous n'y étions pas quand tu étais sur la Terre". Et Lui leur répondra: "C'est vrai, vous ne m'avez pas connu, car vous n'y étiez pas quand j'étais sur la Terre. Mais vous avez pourtant connu ma parole et vous avez eu parmi vous des pauvres, des gens affamés, assoiffés, nus, malades, prisonniers. Pourquoi ne leur avez-vous pas

fait ce que peut-être vous m'auriez fait à Moi? Car il n'est pas dit que ceux qui m'ont eu parmi eux ont été miséricordieux envers le Fils de l'homme. Ne saviez-vous pas que je suis dans mes frères et que suis là où souffre l'un d'eux, et ce que vous n'avez pas fait à l'un de mes plus humbles frères, c'est à Moi que vous l'avez refusé, à Moi, premier-né des hommes? Allez et brûlez dans votre égoïsme. Allez, et que les ténèbres

132

et le gel vous enveloppent puisque vous avez été ténèbres et gel, tout en sachant où était la Lumière et le Feu de l'Amour". Et ceux-là iront à l'éternel supplice alors que les justes entreront dans la vie éternelle.

Tel est l'avenir... Maintenant allez. Et ne vous séparez pas entre vous. Je m'en vais avec Jean et je serai près de vous au milieu de **la première veille**, pour le repos et pour aller ensuite à nos instructions."

"Ce soir aussi? Ferons-nous cela tous les soirs? Je suis tout endolori par la rosée. Ne vaudrait-il pas mieux désormais entrer dans quelque maison hospitalière? Toujours sous les tentes! Toujours à veiller et pendant les nuits, qui sont fraîches et humides..." dit Judas, en se lamentant.

"C'est la **dernière nuit**. Demain... ce sera différent."

"Ah! je croyais que tu voulais aller au Gethsémani toutes les nuits. Mais si c'est la dernière..."

"Je n'ai pas dit cela, Judas. J'ai dit que ce sera la dernière nuit à passer au Camp des Galiléens tous unis. Demain, nous préparerons la Pâque et nous consommerons l'agneau et **puis j'irai seul prier dans le Gethsémani**. Et vous pourrez faire ce que vous voulez."

"Mais nous viendrons avec Toi, Seigneur! Quand donc avons-nous voulu te quitter?" dit Pierre.

"Tais-toi, toi qui es en faute. Toi et le Zélote, vous ne faites que voleter çà et là dès que le Maître ne vous voit pas. Je vous ai à l'œil. Au Temple... pendant la journée... sous les tentes, là bas..." dit l'Isariote, heureux de dénoncer.

"Suffit! S'ils le font, ils font bien. Mais pourtant ne me laissez pas seul... Je vous en prie..."

"Seigneur, nous ne faisons rien de mal, crois-le. Nos actions sont connues de Dieu et son œil ne se détourne pas d'elles avec dégoût" dit le Zélote.

"Je le sais, mais c'est inutile. Et ce qui est inutile peut toujours être dommageable. Restez le plus possible unis." Puis il s'adresse à Mathieu: "Toi, **mon bon chroniqueur**, tu leur répéteras la parabole des dix vierges sages et des dix vierges folles, et celle du maître qui donne des talents à ses trois serviteurs pour qu'ils les fassent fructifier, et des deux qui gagnent le double et du paresseux qui enterre le sien. Te souviens-tu?"

"Oui, mon Seigneur, exactement."

"Alors répète-les à ceux-ci. **Tous ne les connaissent pas** et même ceux qui les connaissent auront plaisir à les entendre à nouveau.

133

Passez ainsi le temps en sages conversations jusqu'à mon retour Veillez! Veillez! Tenez votre esprit éveillé. Ces paraboles sont appropriées à ce que je dis. Adieu. La paix soit avec vous."

Il prend Jean par la main et se dirige avec lui vers la ville... Les autres se dirigent vers le Camp galiléen.

## 16. LE MERCREDI D'AVANT PÂQUE: II. LA NUIT

08/30/1945

597.1 "Je vous ai dit: "Soyez attentifs, veillez et priez pour ne pas vous trouver appesantis par le sommeil". Mais je vois que vos yeux fatigués cherchent à se fermer et que vos corps, même sans que vous le vouliez, cherchent une position de repos. Vous avez raison, mes pauvres amis! Votre Maître a beaucoup voulu de vous en ces jours, et vous êtes tellement las. Mais d'ici quelques heures, désormais quelques heures, vous serez contents de ne pas avoir perdu pas même un seul moment de mon voisinage. Vous serez contents de ne rien avoir refusé à votre Jésus. Du reste, c'est la dernière fois que je vous parle de ces choses qui font pleurer. **Demain**, je vous parlerai d'amour et **je ferai un miracle tout d'amour**. Préparez-vous par une grande purification à le recevoir. Oh! comme il est plus conforme à mon Moi de vous parler d'amour plutôt que de châtement! Comme il m'est doux de dire: "Je vous aime. Venez. Pendant toute ma vie, j'ai rêvé à cette heure!" Mais c'est de l'amour aussi de parler de mort. C'est de l'amour, en tant que mourir pour ceux qui vous aiment est la suprême preuve d'amour. C'est de l'amour, car préparer ses chers amis au malheur c'est une prévoyance affectueuse qui les veut préparés et non effrayés à cette heure. C'est de l'amour, parce que confier un secret est une preuve d'estime que l'on a pour ceux à qui on se confie. Je sais que vous avez assailli Jean de questions pour savoir ce que je lui disais quand je restais avec lui seul. Et vous n'avez pas cru qu'il n'y avait pas eu de paroles. Mais il en est ainsi. Il m'a suffi d'avoir près de Moi quelqu'un..."

"Pourquoi alors lui et pas un autre?" demande l'Isariote et il le fait avec une hauteur indignée.

Pierre aussi et avec lui Thomas et Philippe disent: "Oui, pourquoi à lui et pas aux autres?"

Jésus répond à l'Isariote: "Aurais-tu voulu que ce soit toi? Peux-

134

tu y prétendre?

597.3

C'était une fraîche matinée **d'Adar**... Moi, j'étais un voyageur inconnu sur le chemin près du fleuve...

Las, couvert de poussière, pâli par le jeûne, la barbe inculte, les sandales percées, je ressemblais à un mendiant sur les chemins du monde... Lui me vit... et me reconnut pour Celui sur lequel était descendue la Colombe du feu éternel.

En cette première transfiguration qui fut la mienne certainement un atome de ma divine splendeur a du se révéler.

Les yeux ouverts par la Pénitence du Baptiste et ceux que la Pureté garda angéliques virent ce que les autres ne virent pas. Et les yeux purs portèrent cette vision dans le tabernacle du cœur pour l'y serrer comme une perle dans un écrin... Quand ils **se levèrent environ deux mois après** sur le voyageur en guenilles, son âme reconnut... J'étais son amour, son premier et unique amour. Le premier et unique amour ne s'oublie pas. L'âme le sent venir, même s'il est éloigné, le sent venir des distances lointaines, et tressaille de joie, et éveille l'esprit, et celui-ci la chair, pour que tous participent au banquet de la joie de se retrouver et de s'aimer. Et la bouche tremblante m'a dit: "Je te salue, Agneau de Dieu". Oh! foi des purs, comme tu es grande! Comme tu franchis tous les obstacles! Il ne savait pas mon Nom. Qui étais-je? D'où venais-je? Que faisais-je? Étais-je riche? Étais-je pauvre? Étais-je un sage? Étais-je un ignorant? Pour la foi, qu'importe de savoir tout cela? Augmente-t-elle ou diminue-t-elle par le savoir? Lui croyait à ce que lui avait dit le Précurseur.

Comme une étoile qui transmigre par l'ordre du Créateur, d'un ciel à l'autre, il s'était détaché de son ciel: le Baptiste, de sa constellation, et il était venu vers son nouveau ciel: le Christ, dans la constellation de l'Agneau. Et c'est l'étoile non pas la plus grande, mais c'est la plus belle et la plus pure de la constellation d'amour.

**Trois ans sont passés depuis lors.** Les étoiles grandes et petites se sont unies à ma constellation et puis s'en sont détachées. Certaines sont tombées et sont mortes. D'autres sont devenues fumeuses à cause de lourdes vapeurs. Mais lui est resté fixe avec sa pure lumière près de sa Polaire. Laissez-moi regarder sa lumière. Il y aura deux lumières dans les ténèbres du Christ: Marie, Jean. Mais je ne pourrai presque pas les voir, tant sera grande ma douleur. Laissez-moi imprimer dans ma pupille ces quatre iris qui sont des morceaux de ciel entre leurs cils blonds, pour emporter avec Moi, là où personne ne pourra venir, un souvenir de pureté. Tout le péché! Tout sur les épaules de l'Homme! Oh! Oh! cette goutte de

135

pureté!... Ma Mère! Jean! Et Moi!... Les trois naufragés émergeant du naufrage d'une humanité dans la mer du Péché! Ce sera l'heure où Moi, le rejeton de la souche de David, je dirai en gémissant l'antique soupir de David: "Mon Dieu, tourne-toi vers Moi. Pourquoi m'as-tu abandonné? De Toi m'ont éloigné les cris des crimes que j'ai pris sur Moi au nom de tous... Je suis un ver, non plus un homme, l'opprobre des hommes, le rebut de la plèbe".

Et écoutez Isaïe: "J'ai abandonné mon corps à ceux qui le frappaient, mes joues à ceux qui m'arrachaient la barbe, je n'ai pas éloigné ma face de ceux qui m'outrageaient et me couvraient de crachats".

Écoutez de nouveau David: "Un grand nombre de bouillons m'ont entouré, de nombreux taureaux m'ont assailli. Sur Moi ils ont ouvert la bouche pour me mettre en pièces comme des lions qui dévorent et rugissent. Je me suis répandu comme l'eau". Et Isaïe complète: "J'ai teint Moi-même mes vêtements". Oh! mes vêtements, c'est de Moi-même que je les teins, non pas par ma fureur, mais par ma douleur et mon amour pour vous. Comme les deux pierres plates du pressoir, ils me pressent et expriment mon Sang. Je ne suis pas différent de la grappe que l'on presse, qui avec sa beauté entre dans le pressoir, et une fois pressée devient une bouillie sans suc et sans beauté.

Et de mon cœur, je dis avec David, "il devient comme de la cire et se fond dans ma poitrine". Oh! Cœur parfait du Fils de l'homme, maintenant que deviens-tu? Il ressemble à celui qu'une longue vie de noceur a épuisé et a fait perdre sa vigueur. Toute ma vigueur se dessèche. Ma langue reste attachée à mon palais par l'effet de la fièvre et de l'agonie. Et la mort s'avance dans sa cendre asphyxiante et aveuglante.

Et encore il n'y a pas de pitié! "Une bande, une meute de chiens m'assiègent et me mordent. Sur les blessures tombent les morsures, sur les morsures les bastonnades. Il n'y a rien de mon corps qui soit sans douleur. Les os craquent, déboîtés par un tiraillement infâme. Je ne sais où appuyer mon corps. La redoutable couronne est un cercle de feu qui pénètre dans ma tête. Je suis suspendu par mes mains et mes pieds transpercés. Dressé en l'air, je présente mon corps au monde, et tous peuvent compter mes os"..."

"Tais-toi! Tais-toi!" dit Jean en sanglotant.

"Ne parle plus! Tu nous fais agoniser!" supplient ses cousins.

André ne parle pas, mais il a mis sa tête entre ses genoux et il pleure silencieusement. Simon est livide. Pierre et Jacques de Zébédée semblent à la torture. Philippe, Thomas, Barthélemy, semblent

136

trois statues de pierre qui expriment l'angoisse.

Judas Iscariote est un masque macabre, démoniaque. Il semble un damné qui finalement comprend ce qu'il a fait. La bouche ouverte pour pousser un cri qui hurle en son moi et qui n'arrive pas à sortir de sa gorge qui se serre, les yeux dilatés, effrayés d'un fou, les joues terreuses sous le voile brun de sa barbe rasée, les cheveux en désordre parce que de temps à autre il y passe sa main, il éprouve une sueur froide, il semble tout près de s'évanouir.

Mathieu, en levant son regard atterré pour chercher une aide dans son tourment, le voit et dit: "Judas! Tu te sens mal?..."

Maître, Judas souffre!"

"Moi aussi" dit le Christ. "Mais je souffre avec paix. Devenez esprits pour pouvoir supporter cette heure. Quelqu'un qui est "chair" ne peut la supporter sans devenir fou..."

David parle encore en voyant les tortures de son Christ: "Ils ne sont pas encore contents et ils me regardent et se moquent et ils se partagent mes dépouilles tirant au sort ma tunique. Je suis le Malfaiteur. C'est leur droit".

Oh! Terre, regarde ton Christ! Sache le reconnaître, bien qu'ainsi détruit. Écoute, rappelle-toi les paroles d'Isaïe et comprends le pourquoi, le grand pourquoi, il est ainsi devenu, et l'homme a pu tuer, réduire à cet état, le Verbe du Père. "Il n'a ni beauté ni éclat. Nous l'avons vu. Son aspect était sans beauté et nous ne l'avons pas aimé. Méprisé, comme le dernier des hommes, Lui, l'Homme des douleurs habitué à la souffrance, tenait caché son visage. Il était méprisé et nous n'en tenions aucun compte".

C'était sa beauté de Rédempteur, ce masque de torturé. Mais toi, sottre Terre, tu préférerais son visage serein! "Vraiment il a pris sur Lui nos maux, il a porté nos douleurs. Et nous l'avons regardé comme un lépreux, comme maudit par Dieu et méprisé. Lui, au contraire, a été blessé par nos scélératesses. C'est sur Lui qu'est tombé le châtement qui nous était réservé, le châtement qui

nous redonne la paix avec Dieu. C'est par ses hématomes que nous avons été guéris. Nous étions comme des brebis errantes. Nous avons tous perdu le droit chemin et le Seigneur a mis sur Lui les iniquités de tous".  
Que celui, que ceux qui pensent avoir été utiles à eux-mêmes et à Israël perdent leurs illusions. Et de même ceux qui pensent avoir été plus forts que Dieu. Et de même ceux qui pensent n'avoir pas à expier ce péché parce que je me suis laissé tuer volontairement. Moi, j'accomplis ma tâche sainte, la parfaite obéissance au Père, mais cela n'exclut pas leur obéissance à Satan et leur infâme

137

action. Oui. Ton Rédempteur a été sacrifié parce qu'il l'a voulu, ô Terre. "Il n'a pas ouvert sa bouche pour prier moindrement qu'on l'épargne, il n'a pas dit une parole de malédiction pour ses assassins. Comme une brebis, il s'est laissé mener à l'abattoir pour qu'on le tue, comme un agneau muet il s'est laissé conduire devant celui qui le tond".

"Après sa capture et sa condamnation, il a été élevé. Il n'aura pas de descendance. Comme une plante, il a été coupé de la terre des vivants. Dieu l'a frappé à cause des péchés de son peuple. Est-ce que personne de sa génération de sa Terre ne le pleurera? N'aura-t-il pas de fils celui que l'on a retranché de la Terre?"

Oh! c'est Moi qui te réponds, ô prophète de ton Christ. Si mon peuple n'a pas de pleurs pour Celui qu'on a tué innocent, les anges du peuple céleste le pleureront. Si sa virilité n'aura pas humainement de fils parce que sa Nature ne pouvait trouver une union avec une chair mortelle, il aura bien des fils et nombreux suivant une génération qui n'est pas celle de la chair et du sang animal, mais une génération qui aura la vie de son amour et de son Sang divin, une génération de l'esprit qui rendra éternelle sa descendance.

Et je t'explique encore, ô monde qui ne comprends pas le prophète, quels sont les impies envoyés pour l'ensevelir et le riche pour sa mort. **Regarde, ô monde, si un seul de ceux qui l'ont tué a eu la paix et une longue vie!** Lui, le Vivant, aura vite fait de quitter la mort. Mais comme des feuilles que le vent d'automne couche une à une dans le creux du sillon après les avoir détachées par des rafales répétées, un par un ils seront bientôt couchés dans l'ignoble sépulture qui avait été décrétée pour Lui; et **l'un d'eux qui a vécu pour l'or** pourrait, s'il était permis de mettre l'immonde là où fut le Saint, pourrait être déposé où sera encore l'humidité des innombrables blessures de la Victime immolée sur le mont.

Accusé sans être coupable, Dieu en tire vengeance, car il n'y a jamais eu de tromperie dans sa bouche ni d'iniquité en son cœur. Consumé par les souffrances, une fois qu'il aura été consommé, que sa vie aura été coupée par le sacrifice d'expiation, sa gloire commencera auprès de ceux qui viendront dans l'avenir. Tous les désirs et les saintes volontés de Dieu à son égard se réaliseront. À cause des angoisses de son âme, il verra la gloire du vrai peuple de Dieu et en sera heureux. Sa céleste doctrine, qu'il scellera de son Sang, sera la justification d'un grand nombre qui sont parmi les meilleurs, et il prendra sur Lui l'iniquité des pécheurs. Et il aura pour cela une grande multitude, ô Terre, ce Roi méconnu dont se

138

sont moqués les perfides et que les meilleurs n'auront pas compris. Avec les siens il partagera les dépouilles des vaincus. Il partagera les dépouilles des forts, unique Juge des trois règnes et du Royaume.

Il a tout mérité parce qu'il a tout donné. Tout Lui sera livré parce qu'il a livré sa vie à la mort et qu'il a été compté parmi les malfaiteurs, Lui qui était sans péché. Sans d'autre péché qu'un parfait amour et une infinie bonté: deux fautes que le monde ne pardonne pas, un amour et une bonté qui le poussèrent à prendre sur Lui les péchés d'un grand nombre, du monde entier, et à prier pour les pécheurs. Pour tous les pécheurs. Même pour ceux par qui il fut mis à mort.

J'ai fini. Je n'ai pas autre chose à dire. Tout est dit de ce que je voulais vous dire des prophéties messianiques. De ma naissance à ma mort, je vous les ai toutes mises en lumière pour que vous me connaissiez et n'ayez pas de doutes. Et n'ayez pas d'excuse à votre péché.

Maintenant, prions ensemble. C'est **le dernier soir** où nous pouvons prier ainsi, tous unis comme les grains de raisin à la grappe qui les porte. Venez. Prions:

"Notre Père qui es dans les Cieux, que soit sanctifié ton Nom. Que vienne ton Règne. Que soit faite ta Volonté sur la Terre comme elle est faite dans le Ciel. Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien. Remets-nous nos dettes comme nous les remettons à nos débiteurs. Ne nous induis pas en tentation, mais délivre-nous du mal. Ainsi soit-il".

"Que soit sanctifié ton Nom". Père, je l'ai sanctifié. Pitié pour ton Germe.

"Que vienne ton Règne". C'est pour le fonder que je meurs. Pitié pour Moi.

"Que soit faite ta Volonté". Secours ma faiblesse, Toi qui as créé la chair de l'homme et en as revêtu ton Verbe pour qu'ici-bas je t'obéisse comme toujours je t'ai obéi dans le Ciel. Pitié pour le Fils de l'homme.

"Donne-nous le Pain... Un pain pour l'âme, un pain qui n'est pas de cette Terre. Ce n'est pas pour Moi que je te le demande. Je n'ai plus besoin que de ton spirituel réconfort. Mais c'est pour eux que Moi, Mendiant, je tends la main. D'ici peu elle va être transpercée et attachée et ne pourra plus faire un geste d'amour. Mais maintenant, elle le peut encore. Père, accorde-moi de leur donner le Pain qui chaque jour fortifie la faiblesse des pauvres fils d'Adam. Ils sont faibles, ô Père, ils sont inférieurs, parce qu'ils n'ont pas le

139

Pain qui est force, le Pain angélique qui spiritualise l'homme et l'amène à devenir divinisé en Nous.  
"Remets-nous nos dettes"..."

Jésus, qui a parlé debout et a prié les bras ouverts, s'agenouille maintenant et il lève ses bras et son visage vers le Ciel. C'est un visage qu'a blanchi la force de sa supplication et que blanchit le baiser de la lune, un visage sillonné de pleurs muets.

“Pardonne à ton Fils, ô Père, s'il t'a manqué en quelque chose. Devant ta Perfection, je puis encore paraître imparfait, Moi, ton Christ, que la chair alourdit. Devant les hommes... non. Mon intelligence consciente me donne l'assurance que j'ai tout fait pour eux. Mais Toi, pardonne à ton Jésus... Moi aussi, je pardonne. Je pardonne pour que Tu me pardonnes. Combien je dois pardonner! Combien!... Et pourtant je pardonne. À ceux qui sont présents, aux disciples absents, à ceux qui ont le cœur sourd, aux ennemis, aux moqueurs, aux traîtres, aux assassins, aux déicides... Voilà, j'ai pardonné à toute l'Humanité. Pour ce qui me concerne, ô Père, considère comme annulée toute dette de l'homme à l'Homme. C'est pour donner à tous ton Royaume que je meurs et je ne veux pas que soit compté pour la condamnation le péché envers l'Amour incarné. Non? Tu dis non? C'est ma douleur. Ce "non" verse dans mon cœur la première gorgée du calice atroce. Mais, Père à qui j'ai toujours obéi, je te dis: "Qu'il soit fait comme Tu veux".

"Ne nous induis pas en tentation". Oh! si Tu veux, Tu peux éloigner de nous le démon! C'est lui la tentation qui excite la chair, l'esprit, le cœur. C'est lui le Séducteur. Éloigne-le, Père! Ton Archange en notre faveur! Pour mettre en fuite celui qui, de la naissance à la mort, nous menace!... Oh! Père Saint, aie pitié de tes fils!

"Libère-nous, libère-nous du mal!" Tu le peux. Nous ici pleurons... Il est si beau le Ciel, et nous craignons de le perdre. Tu dis: "Mon Saint ne peut le perdre". Mais je veux qu'en Moi tu voies l'Homme, le Premier-né des hommes. Je suis leur frère. Je prie pour eux et avec eux. Père, pitié! Oh! pitié!..."

Jésus se penche jusqu'à terre. Puis il se lève: “Allons. Saluons-nous ce soir. **Demain soir** nous n'en aurons plus la possibilité. Nous serons trop troublés et il n'y a pas d'amour là où est le trouble. Donnons-nous le baiser de paix. Demain... demain chacun 'appartiendra à lui-même... Ce soir nous pouvons encore être chacun pour tous et tous pour chacun.”

Et il les embrasse un par un, en commençant par Pierre, puis

140

Mathieu, Simon, Thomas, Philippe, Barthélemy, l'Isariote, les deux cousins, Jacques de Zébédée, André et enfin Jean auquel il reste appuyé pendant qu'ils sortent du Gethsémani.

## 17. LE JEUDI D'AVANT PÂQUE: LE JOUR

03/04/1947

598.1 Un nouveau matin. Si serein! Si joyeux! Il n'y a même plus les rares nuages qui hier erraient lentement sur le cobalt du ciel; il n'y a pas non plus la lourde chaleur qui hier était si accablante. Une brise légère souffle sur les visages. Elle a quelque chose du parfum des fleurs, du foin, de l'air pur. Elle remue lentement les feuilles des oliviers. On dirait qu'elle veut faire admirer la couleur argentée des petites feuilles lancéolées et répandre des fleurs petites, candides, odorantes sur les pas du Christ, sur sa tête blonde, le baiser, le rafraîchir, car chaque fin calice a sa gouttelette de rosée, le baiser, le rafraîchir et puis mourir avant de voir l'horreur menaçante.

Et s'inclinent les herbes des pentes pour remuer les clochettes, les corolles, les palmettes de mille fleurs. Étoiles au cœur d'or, les grosses marguerites sauvages se dressent sur leurs tiges comme pour baiser la main qui sera transpercée, et les pâquerettes et les camomilles baisent les pieds généreux qui ne s'arrêteront de marcher pour le bien des hommes que quand ils seront cloués pour donner un bien encore supérieur; les églantines répandent leur parfum et l'aubépine qui n'a plus de fleurs agite ses feuilles dentelées. Elle semble dire: “Non, non” à ceux qui s'en serviront pour tourmenter le Rédempteur. Et “non” disent les roseaux du Cédron. Eux aussi ne veulent pas frapper, leur volonté de petites choses ne veut pas faire de mal au Seigneur. Et peut-être les pierres des pentes se félicitent d'être hors de la ville, sur l'oliveraie pour, de cette façon, ne pas blesser le Martyr. Et ils pleurent les fins liserons rosés que Jésus aimait tant et aussi les corymbes des acacias candides comme des grappes de papillons groupés sur une tige. Peut-être ils pensent: “Nous ne le verrons plus.” Les myosotis fins et purs laissent retomber leurs corolles quand ils touchent le vêtement **pourpre** que Jésus a mis de nouveau. Il doit être beau de mourir quand cela vient de Jésus qui frappe. Toutes les fleurs, même un muguet perdu, tombé là peut-être incidemment et qui s'est enraciné entre les racines saillantes d'un olivier, est heureux

141

d'être aperçu et cueilli par Thomas et offert au Seigneur... Et heureux sont les mille oiseaux dans les branches de le saluer avec des chants de joie. Oh! ils ne le blasphèment pas les oiseaux que Lui a toujours aimés! Jusqu'à un petit troupeau de brebis qui semble vouloir le saluer malgré leurs pleurs, privées qu'elles sont de leurs petits vendus pour le sacrifice pascal. C'est une lamentation de mères qui parcourt l'air, en bêlant et en appelant leurs petits qui ne reviendront plus elles se frottent contre Jésus en jetant sur Lui leur doux regard.

La vue des brebis rappelle aux apôtres la pensée du rite pascal et ils demandent à Jésus quand ils sont presque au Gethsémani: “Où irons-nous consommer la Pâque? Quel endroit choisis-tu? Dis-le, et nous irons tout préparer.”

Et Judas de Kériot: “Donne-moi des ordres et j'irai.”

“Pierre, Jean, écoutez-moi.”

Les deux, qui étaient un peu en avant, s'approchent de Jésus qui les a appelés.

“Précédez-nous et entrez dans la ville par la Porte du Fumier. À peine rentrés vous rencontrerez un homme qui vient de En-Rogel avec un broc de cette bonne eau. Suivez-le jusqu'à ce qu'il entre dans une maison. Vous direz à celui qui s'y trouve: "Le Maître dit: 'Où est la pièce où je puis manger la Pâque avec mes disciples?' ". Il vous montrera un grand cénacle prêt. Préparez-y tout ce qu'il faut. Allez vite et ensuite rejoignez-nous au Temple.”

Les deux partent en toute hâte. Jésus, au contraire, avance lentement. La matinée est encore si fraîche et les routes qui mènent à la ville montrent tout juste les premiers pèlerins. Ils franchissent le Cédron sur le petit pont qui est avant le Gethsémani. Ils

entrent dans la ville. Les portes, peut-être à la suite d'un contre-ordre de Pilate, rassuré par l'absence de discussions autour de Jésus, ne sont plus surveillées par des légionnaires. En effet le plus grand calme règne partout. Oh! on ne peut pas dire que les juifs n'ont pas su se contenir! Personne n'a molesté le Maître ni ses disciples. Respectueux, bien élevés, à défaut d'être affectueux, ils l'ont toujours salué, même quand ceux qui le saluaient étaient les plus haineux du Sanhédrin. Une patience sans égale a accompagné même le réquisitoire d'hier. Et voilà que justement maintenant aussi, car la maison de campagne de Caïphe est justement près de cette porte, voilà que justement maintenant passent, venant de cette maison, un groupe nombreux de pharisiens et de scribes, parmi lesquels le fils **d'Anna** et

142

**Elchias** avec **Doras** et **Sadoc**. Ce sont des courbettes de personnages aux amples manteaux, qui saluent au milieu d'un ondoisement de vêtements et de franges et de très amples couvre-chefs. Jésus salue et passe, royal dans son vêtement de laine rouge et son manteau d'une teinte plus foncée, le couvre-chef de Sintica à la main, le soleil qui fait de ses cheveux rouge-cuivre une couronne d'or et un voile qui descend brillant jusqu'aux épaules. Les échines se relèvent après son passage et apparaissent des visages d'hyènes enragées.

Judas de Kériot, qui ne cessait pas de regarder tout autour de lui avec sa figure de traître, sous prétexte de relacer une sandale, s'écarte sur le bord de la route et, je le vois bien, il fait un signe à ces gens qui l'attendaient... Il laisse avancer le groupe de Jésus et des disciples, toujours occupé après la courroie de sa sandale pour se donner une contenance, puis, rapidement, il passe près de ces gens et murmure: "A la **Belle**, aux environs de **sexte**. Un de vous" et il file rapidement pour rejoindre ses compagnons. Franc, effrontément franc!...

Ils montent au Temple. Peu d'hébreux encore, mais beaucoup de gentils. Jésus va adorer le Seigneur. Puis il revient en arrière et ordonne à Simon et Barthélemy d'acheter l'agneau en se faisant donner de l'argent par Judas de Kériot.

"Mais moi, je pouvais le faire!" dit ce dernier.

"Tu auras autre chose à faire. Tu le sais. Il y a cette veuve à laquelle il faut porter l'obole de Marie de Lazare et dire qu'après les fêtes elle aille à Béthanie chez Lazare. Sais-tu où elle est? As-tu bien compris?"

"Je sais, je sais! L'endroit m'a été montré par **Zacharie** qui la connaît bien." Et il ajoute: "Je suis très content d'y aller, plutôt que d'aller pour l'agneau. Quand est-ce que j'y vais?"

"Plus tard. Je ne vais pas m'arrêter longtemps ici. Aujourd'hui je me reposerai car je veux être fort pour ce soir et pour ma prière de la nuit."

"C'est bien."

Voici, je me demande: Jésus qui avait ainsi gardé le silence les jours précédents sur ses intentions pour ne pas donner de détails à Judas, pourquoi maintenant dit-il, répète-t-il ce qu'il va faire dans la nuit? La Passion est-elle déjà commencée par l'aveuglement de sa prévoyance, ou bien cette prévoyance a-t-elle tant grandi qu'il lit dans les livres des Cieux que c'est "cette nuit-là" et que par conséquent il faut le faire savoir à celui qui attend de le savoir pour le livrer à ses ennemis, ou bien a-t-il toujours su que c'est la nuit où doit commencer son Immolation? Je ne sais pas me donner

143

de réponse. Jésus ne me donne pas de réponse. Et je reste avec mes pourquoi pendant que j'observe Jésus qui guérit les derniers malades. Les derniers... Demain, d'ici peu d'heures, il ne le pourra plus... La Terre sera privée du puissant Guérisseur des corps. La Victime, cependant, sur son gibet commencera la série ininterrompue depuis vingt siècles de ses guérisons spirituelles.

Aujourd'hui je contemple plus que je ne décris. Mon Seigneur me fait projeter ma vue spirituelle à partir de ce que je vois arriver dans le dernier jour de liberté du Christ jusque dans les siècles... Aujourd'hui je contemple davantage les sentiments, les pensées du Maître que les événements qui l'entourent. Déjà je comprends, angoissée, sa torture du Gethsémani...

Jésus est pressé comme à l'ordinaire par la foule qui a déjà augmenté, qui maintenant est en majorité hébraïque et qui oublie de se hâter vers l'endroit où on sacrifie les agneaux pour s'approcher de Jésus, Agneau de Dieu qui va être immolé. Et elle demande encore, elle veut encore des explications. Nombreux sont les hébreux venus de la Diaspora qui, ayant entendu parler du Christ, du Prophète galiléen, du Rabbi de Nazareth, sont curieux de l'entendre parler et anxieux de s'enlever tout doute possible. Et ceux-ci s'ouvrent un passage en suppliant ainsi ceux de Palestine: "Vous l'avez toujours. Vous savez qui il est. Vous avez sa parole quand vous voulez. Nous sommes venus de loin et nous allons repartir tout de suite après avoir accompli le précepte. Laissez-nous aller à Lui!"

La foule s'ouvre difficilement pour leur céder la place. Ils s'avancent vers Jésus et l'observent avec curiosité. Ils parlent entre eux, groupe par groupe. Jésus les observe aussi tout en écoutant un groupe venu de la Pérée. Quand ils Lui ont offert de l'argent pour ses pauvres comme le font beaucoup, argent qu'il a passé comme toujours à Judas, il les congédie et il se met à parler.

"Unis dans la religion, mais de provenances diverses, beaucoup parmi ceux qui sont présents se demandent: "Qui est celui que l'on appelle le Nazaréen?", et leurs espoirs se mêlent à leurs doutes.

Écoutez.

Il est dit de Moi: "Un rejeton sortira de la racine de Jessé, une fleur viendra de cette racine et sur Lui reposera l'Esprit du Seigneur. Il ne jugera pas selon ce qui apparaît aux yeux, il ne condamnera pas pour ce que l'on entend avec les oreilles, mais il jugera les pauvres avec justice et prendra la défense des humbles. Le rejeton de la racine de Jessé, placé comme un signe parmi les nations, sera invoqué par les peuples et son tombeau sera glorieux. Lui, après avoir élevé sa bannière pour les nations, réunira les réfugiés d'Israël, les gens dispersés de Juda, il les rassemblera des quatre points de la Terre".

Il est dit de Moi: "Voici, le Seigneur

144

Dieu vient avec puissance, son bras triomphera. Il porte avec Lui sa récompense, Il a son œuvre devant ses yeux. Comme un berger, Il fera paître son troupeau".

Il est dit de Moi: "Voici mon Serviteur avec lequel Je serai, en qui se complaît mon âme. En Lui J'ai répandu mon esprit. Il amènera la justice parmi les nations. Il ne criera pas, il ne brisera pas le roseau fêlé, il n'éteindra pas la mèche qui fume encore, il fera justice selon la vérité. Sans être triste ou turbulent, il arrivera à établir sur la Terre la justice, et les îles attendront sa loi".

Il est dit de Moi: "Moi, le Seigneur, Je t'ai appelé dans la justice, Je t'ai pris par la main, Je t'ai préservé, Je t'ai fait alliance du peuple et lumière des nations pour ouvrir les yeux aux aveugles et tirer de la prison les prisonniers, et de la prison souterraine ceux qui gisent dans les ténèbres".

Il est dit de Moi: "L'Esprit du Seigneur est sur Moi, car le Seigneur m'a oint pour annoncer la Bonne Nouvelle à ceux qui sont doux, pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour annoncer la liberté aux esclaves, la libération aux prisonniers, pour annoncer l'année de grâce du Seigneur".

Il est dit de Moi: "Il est le Fort, il fera paître le troupeau avec la force du Seigneur, avec la majesté du nom du Seigneur son Dieu. Ils se convertiront à Lui, parce que dès à présent il sera glorifié jusqu'aux derniers confins du monde".

Il est dit de Moi: "J'irai Moi-même à la recherche de mes brebis. J'irai à la recherche des égarées, je ramènerai celles qui ont été chassées, je l'attacherai celles qui ont des fractures, je restaurerai les faibles, je surveillerai celles qui sont grosses et robustes, je les ferai paître avec justice".

Il est dit: "Il est le Prince de la paix et il sera la paix".

Il est dit: "Voici que vient ton Roi, le Juste, le Sauveur. Il est pauvre, il chevauche un ânon. Il annoncera la paix aux nations. Sa domination ira d'une mer à l'autre jusqu'aux extrémités de la Terre".

Il est dit: "Septante semaines ont été fixées pour ton peuple, pour ta cité sainte afin que soit enlevée la prévarication, que le péché prenne fin, que soit effacée l'iniquité, que vienne l'éternelle justice, que soient accomplies les visions et les prophéties, et que soit oint le Saint des Saints. Après sept plus soixante-deux viendra le Christ. Après soixante-deux, il sera mis à mort. Après une semaine, il confirmera le testament, mais au milieu de la semaine feront défaut les hosties et les sacrifices et ce sera dans le Temple l'abomination de la désolation et elle durera jusqu'à la fin des siècles".

Il n'y aura donc plus d'hosties en ces jours? L'autel n'aura pas de victimes? Il aura la grande Victime. Voilà que la voit le prophète:

145

"Quel est celui qui vient avec les vêtements teints en rouge? Il est beau dans son vêtement et il marche dans la grandeur de sa force".

Et comment, Celui qui est pauvre, a-t-il teint son vêtement de pourpre? Voilà que le dit le prophète: "J'ai abandonné mon corps à ceux qui le frappaient, mes joues à celui qui m'arrachait la barbe, je n'ai pas éloigné mon visage de celui qui m'outrageait. Ma beauté et ma splendeur se sont perdues, et les hommes ne m'ont plus aimé. Les hommes m'ont méprisé, considéré comme le dernier! Homme de douleurs, mon visage sera voilé et méprisé et ils me regarderont comme un lépreux, alors que c'est pour tous que je serai couvert de plaies et mis à mort. Voici la Victime. Ne crains pas, ô Israël! Ne crains pas! L'Agneau pascal ne fait pas défaut! Ne crains pas, ô Terre! Ne crains pas. Voici le Sauveur. Comme une brebis il sera conduit à l'abattoir parce qu'il l'a voulu, et il n'a pas ouvert la bouche pour maudire ceux qui le tuent. Après sa condamnation, il sera élevé et consommé dans les souffrances, il aura ses membres déboîtés, ses os découverts, ses pieds et ses mains transpercés. Mais après l'angoisse par laquelle il justifiera un grand nombre, il possédera les multitudes parce que, après avoir livré sa vie à la mort pour le salut du monde, il ressuscitera et gouvernera la Terre, il nourrira les peuples avec les eaux vues par Ézéchiël, qui sortaient du vrai Temple qui, s'il est abattu, se relève par sa propre force, avec le vin dont s'est aussi empourpré le blanc vêtement de l'Agneau sans tache, et avec le Pain venu du Ciel".

Assoiffés, venez aux eaux! Affamés, nourrissez-vous! Épuisés et vous malades, buvez mon vin! Venez, vous qui n'avez pas d'argent, vous qui n'avez pas de santé, venez! Et vous qui êtes dans les Ténèbres! Et vous qui êtes morts, venez! Je suis la Richesse et le Salut. Je suis la Lumière et la Vie. Venez, vous qui cherchez le Chemin! Venez, vous qui cherchez la Vérité! Je suis le Chemin et la Vérité! Ne craignez pas de ne pas pouvoir consommer l'Agneau parce que manquent les hosties vraiment saintes dans ce Temple profané. Tous vous aurez à manger de l'Agneau de Dieu venu pour enlever les péchés du monde, comme l'a dit de Moi le dernier des prophètes de mon peuple.

De ce peuple auquel je demande: Mon peuple, que t'ai-je fait? En quoi t'ai-je contristé? Que pouvais-je te donner de plus que ce que je t'ai donné? J'ai instruit tes intelligences, j'ai guéri tes malades, j'ai comblé de bienfaits tes pauvres, j'ai rassasié tes foules, je t'ai aimé en tes enfants, j'ai pardonné, j'ai prié pour toi. Je t'ai aimé jusqu'au Sacrifice. Et toi, que prépares-tu pour ton Seigneur? Une

146

heure, la dernière, t'est donnée, ô mon peuple, ô ma cité royale et sainte. Reviens en cette heure au Seigneur ton Dieu!"

598.10

"Il a dit les vraies paroles!"

"C'est ainsi qu'il est dit! Et Lui fait vraiment ce qui est dit!"

"Comme un berger, il a eu soin de tous!"

“Comme si nous étions des brebis dispersées, malades, dans le brouillard, il est venu nous amener au vrai chemin, nous guérir âme et corps, nous éclairer.”

“Vraiment tous les peuples viennent à Lui. Regardez là ces gentils comme ils sont dans l'admiration!”

“Il a annoncé la paix.”

“Il a donné l'amour.”

“Je ne comprends pas ce qu'il dit du sacrifice. Il parle comme si on devait le tuer.”

“C'est ainsi, s'il est l'Homme vu par les prophètes, le Sauveur.”

“Et il parle comme si tout le peuple devait le maltraiter. Cela n'arrivera jamais. Le peuple, nous, nous l'aimons.”

“C'est notre ami. Nous le défendrons.”

“Il est galiléen, et nous de Galilée, nous donnerons notre vie pour Lui.”

“Il vient de David, et nous ne lèverons notre main que pour le défendre, nous de Judée.”

“Et nous qu'il a aimés comme il vous a aimés vous, nous de l'Auranitide, de la Pérée, de la Décapole, pourrions-nous l'oublier? Tous, tous nous le défendrons.”

Telles sont les paroles dans la foule désormais très nombreuse. Fragilité des intentions humaines! D'après la position du soleil, je juge qu'il doit être environ neuf heures du matin. Vingt-quatre heures plus tard, ces gens seront depuis plusieurs heures autour du Martyr pour le torturer par la haine et les coups, et hurler pour demander sa mort. Peu, très peu, trop peu parmi les milliers de personnes qui se pressent de tous les endroits de la Palestine et d'au-delà, et qui ont eu lumière, santé, sagesse, pardon du Christ, seront ceux qui non seulement ne chercheront pas à l'arracher à ses ennemis, parce que leur petit nombre par rapport à la multitude de ceux qui le frappent les en empêche, mais aussi ne sauront pas le réconforter en Lui donnant une preuve d'amour et en le suivant avec un visage ami.

Les louanges, les marques de sympathie, les commentaires admiratifs se répandent dans la vaste cour comme les flots qui, de la haute mer, s'en vont au loin mourir sur le rivage.

147

598.11

Des scribes, des pharisiens, des juifs tentent de neutraliser l'enthousiasme du peuple, et aussi la fermentation du peuple contre les ennemis du Christ, en disant: “Il délire. Sa lassitude est si grande qu'elle l'amène à délirer. Il voit des persécutions là où il y a des honneurs. Sa parole a des torrents de sa sagesse habituelle, mais mêlés à des phrases de délire. Personne ne veut Lui faire du mal. Nous avons compris, compris qui il est...”

Mais les gens se méfient d'un pareil changement d'humeur et quelqu'un parmi eux se révolte en disant: “Il a guéri mon fils dément. Je sais ce que c'est que la folie. Ce n'est pas ainsi que parle quelqu'un qui est fou!”

Et un autre: “Laisse-les dire. Ce sont des vipères qui ont peur que le bâton du peuple leur brise les reins. Ils chantent pour nous tromper le doux chant du rossignol, mais si tu écoutes bien, il y a le sifflement du serpent.”

Et un autre encore: “Sentinelles du peuple du Christ, garde à vous! Quand l'ennemi caresse, il a le poignard caché dans sa manche et il allonge la main pour frapper. Les yeux ouverts et le cœur prêt! Les chacals ne peuvent devenir des agneaux dociles.”

“Tu dis bien: le hibou réjouit et enchante les oiseaux naïfs par l'immobilité de son corps et la gaieté menteuse de son salut. Il rit et invite par son cri, mais il est déjà prêt à dévorer.”

Et c'est ainsi d'un groupe à l'autre.

Mais il y a aussi les gentils, ces gentils qui toujours plus nombreux ne manquent pas d'écouter le Maître en ces jours de fête. Toujours en marge de la foule, car l'exclusivisme hébreu-palestinien est très fort et il les repousse, voulant les premières places autour du Maître, mais eux désirent l'approcher et Lui parler. Un groupe nombreux d'entre eux aperçoit Philippe que la foule a refoulé dans un coin. Ils s'approchent de lui pour lui dire: “Seigneur, nous voudrions voir de près Jésus, ton Maître, et Lui parler au moins une fois.”

Philippe se dresse sur la pointe des pieds pour voir s'il découvre quelqu'apôtre plus près du Seigneur. Il voit André et lui crie après l'avoir appelé: “Il y a ici des gentils qui voudraient saluer le Maître. Demande-lui s'il veut les accueillir.”

André, séparé de Jésus par quelques mètres, serré dans la foule, se fraie un passage sans beaucoup d'égards, travaillant généreusement des coudes et criant: “Faites place! Faites place, dis-je! Je dois aller vers le Maître.”

Il le rejoint et Lui transmet le désir des gentils.

148

“Conduis-les dans ce coin. J'irai les trouver.”

Et pendant que Jésus essaie de passer parmi les gens, Jean, qui est revenu avec Pierre, Pierre lui-même, Jude Thaddée, Jacques de Zébédée et Thomas, qui laisse le groupe de ses parents trouvés dans la foule pour aider ses compagnons, s'efforcent de Lui faire un chemin.

Voilà Jésus là où sont déjà les gentils qui le saluent.

“La paix à vous. Que voulez-vous de Moi?”

“Te voir. Te parler. Tes paroles nous ont troublés. Depuis longtemps nous désirions te parler pour te dire que ta parole nous frappe, mais nous attendions de le faire à un moment propice. Aujourd'hui... Tu parles de mort... Nous craignons de ne plus pouvoir te parler si nous ne saisissons pas cette heure. Mais est-il possible que les hébreux puissent tuer leur meilleur fils? Nous sommes gentils, et ta main ne nous a pas fait du bien. Ta parole nous était inconnue. Nous avons entendu parler vaguement de Toi, mais nous ne t'avions jamais vu ni approché. Et pourtant, tu le vois! Nous te rendons hommage. C'est le monde entier qui t'honore avec nous.”

“Oui, l'heure est venue où le Fils de l'homme doit être glorifié par les hommes et par les esprits.”

Maintenant les gens entourent de nouveau Jésus, avec la différence que les gentils sont au premier rang, et les autres en arrière.

“Mais alors, si c'est l'heure de ta glorification, tu ne mourras pas comme tu dis ou comme nous avons compris. Car ce n'est pas être glorifié de mourir de cette façon. Comment pourras-tu réunir le monde sous ton sceptre si tu meurs avant de l'avoir fait? Si ton bras s'immobilise dans la mort, comment pourras-tu triompher et rassembler les peuples?”

“C'est en mourant que je donne la vie. En mourant, j'édifie. En mourant, je crée le Peuple nouveau. C'est dans le sacrifice que l'on a la victoire. En vérité je vous dis que si le grain de froment tombé sur la terre ne meurt pas, il reste infécond, mais si au contraire il meurt, voilà qu'il produit beaucoup de fruit. Celui qui aime sa vie la perdra. Celui qui hait sa vie en ce monde, la sauvera pour la vie éternelle. Moi, ensuite, j'ai le devoir de mourir pour donner cette vie éternelle à tous ceux qui me suivent pour servir la Vérité. Que celui qui veut me servir vienne: la place n'est pas limitée dans mon Royaume à tel ou tel peuple. Quiconque veut me servir qu'il vienne à Moi et me suive, et où je serai, sera aussi mon serviteur. Et celui qui me sert, sera honoré par mon Père, Unique, Vrai Dieu,

149

Seigneur du Ciel et de la Terre, Créateur de tout ce qui existe, Pensée, Parole, Amour, Vie, Chemin, Vérité; Père, Fils, Esprit Saint, Un en étant Trin, Trin tout en étant Unique, Seul, Vrai Dieu.

Mais maintenant mon âme est troublée. Et que dirai-je? Je dirai peut-être: "Père sauve-moi de cette heure"? Non, parce que je suis venu pour cela: pour arriver à cette heure. Et alors je dirai: "Père glorifie ton Nom!"

Jésus ouvre les bras en croix, une croix pourpre contre la blancheur des marbres du portique, il lève son visage en s'offrant, en priant, en montant avec son âme vers le Père.

Et une voix, plus forte que le tonnerre, immatérielle en ce sens qu'elle ne ressemble à aucune voix d'homme, mais très sensible à toutes les oreilles, emplie le ciel serein de la magnifique journée d'avril et elle vibre, plus puissante que l'accord d'un orgue géant, d'une très belle tonalité et elle proclame: “Et Moi, Je l'ai glorifié et Je le glorifierai encore.”

Les gens ont eu peur. Cette voix si puissante qu'elle a fait vibrer le sol et ce qui s'y trouve, cette voix mystérieuse, différente de toute autre, qui vient d'une source inconnue, cette voix qui emplie tout l'espace, du nord au midi, de l'orient à l'occident, terrorise les hébreux et stupéfait les païens. Les premiers, quand ils le peuvent, se jettent sur le sol, murmurant dans leur crainte: “Maintenant nous allons mourir! Nous avons entendu la voix du Ciel. Un ange Lui a parlé!” et ils se battent la poitrine en attendant la mort. Les seconds crient: “Un tonnerre! Un grondement! Fuyons! La Terre a rugi! Elle a tremblé!” Mais il est impossible de fuir dans cette cohue qui augmente lorsque les gens, qui étaient encore en dehors des murs du Temple, accourent à l'intérieur en criant: “Pitié pour nous! Courons! Ici, c'est le lieu saint. Il ne se fendra pas le mont où s'élève l'autel de Dieu!” Et ainsi chacun reste où il est, bloqué par la foule et l'épouvante.

Sur les terrasses du Temple accourent les prêtres, les scribes, les pharisiens, qui étaient éparpillés dans ses méandres et les lévites et les stratèges, agités, stupéfaits. Mais de tous ceux-là ne descendent, parmi les gens qui sont dans les cours, pas d'autres que Gamaliel avec son fils. Jésus le voit passer, tout blanc dans son vêtement de lin qui est si blanc qu'il resplendit jusque sous le soleil éclatant qui le frappe.

Jésus regarde Gamaliel, mais comme s'il parlait pour tout le monde, il élève la voix pour dire: “Ce n'est pas pour Moi, mais pour vous que cette parole est venue du Ciel.”

150

Gamaliel s'arrête, se retourne et il transperce par les regards de ses yeux profonds et très noirs - que l'habitude d'être un maître vénéré comme un demi-dieu rend involontairement durs comme ceux des rapaces - le regard de saphir, limpide, doux, dans sa majesté, de Jésus...

Et Jésus continue: “C'est maintenant le jugement de ce monde. C'est maintenant que le Prince des Ténèbres va être chassé dehors. Et Moi, quand je serai élevé j'attirerai tout à Moi, car c'est ainsi que le Fils de l'homme opérera le salut.”

“Nous avons appris des livres de la Loi que le Christ vit éternellement. Et Toi tu te dis le Christ et tu dis que tu dois mourir. Et encore tu dis que tu es le Fils de l'homme et que tu sauveras parce qu'on t'élèvera. Qui es-tu donc? Le Fils de l'homme ou le Christ? Et qu'est-ce que le Fils de l'homme?” dit la foule qui reprend de la hardiesse.

“Ce sont une unique personne. Ouvrez les yeux à la Lumière. C'est encore pour peu que la Lumière est avec vous. Marchez vers la Vérité tant que vous avez la Lumière parmi vous, afin que les Ténèbres ne vous surprennent pas. Ceux qui marchent dans l'obscurité ne savent pas où ils vont aboutir. Tant que vous avez la Lumière parmi vous, croyez en Elle, pour être fils de la Lumière.” Il se tait.

La foule est perplexe et divisée. Une partie s'en va en secouant la tête. Une partie observe l'attitude des principaux dignitaires: pharisiens, chefs des prêtres, scribes... et spécialement de Gamaliel, et ils règlent leurs propres gestes sur cette attitude.

D'autres encore approuvent de la tête et s'inclinent devant Jésus avec des signes très clairs qui veulent dire: “Nous croyons! Nous t'honorons pour ce que tu es.” Mais ils n'osent pas se déclarer ouvertement en sa faveur. Ils ont peur des yeux attentifs des ennemis du Christ, des puissants, qui les surveillent du haut des terrasses qui dominent les magnifiques portiques qui entourent l'enceinte du Temple.

**Gamaliel** aussi, après être resté pensif quelques minutes, et qui semble interroger le pavé de marbre pour avoir une réponse aux questions qu'il se pose à lui-même, se dirige de nouveau vers la sortie après un mouvement de la tête et des épaules semblant traduire son désappointement ou son mépris... et il passe tout droit devant Jésus, sans plus le regarder.

Jésus, de son côté, le regarde avec compassion... et il élève de nouveau la voix avec force - c'est comme une trompette de bronze - pour dépasser tous les bruits et être entendu par le grand scribe

151

qui s'en va déçu. Il semble parler pour tout le monde, mais il est évident qu'il parle pour lui seul. Il dit d'une voix très forte:

“Celui qui croit en Moi ne croit pas, en vérité, en Moi, mais en Celui qui m'a envoyé, et celui qui me voit Celui qui m'a envoyé. Et Celui-là est bien le Dieu d'Israël! Car il n'y a pas d'autre Dieu que Lui. Aussi, je vous dis: si vous ne pouvez croire en Moi en tant que celui que l'on appelle fils de Joseph de David et fils de Marie, de la lignée de David, de la Vierge vue par le prophète, né à Bethléem, comme il est dit par les prophéties, précédé par le Baptiste, comme il est dit encore depuis des siècles, croyez au moins à la Voix de votre Dieu qui vous a parlé du Ciel. Croyez en Moi comme Fils de ce Dieu d'Israël.

Que si vous ne croyez pas à Celui qui vous a parlé du Ciel, ce n'est pas Moi que vous offensez, mais votre Dieu dont je suis le Fils.

N'ayez pas la volonté de rester dans les ténèbres! Je suis venu au monde comme Lumière afin que celui qui croit en Moi ne reste pas dans les ténèbres. Ne consentez pas à vous créer des remords que vous ne pourriez plus apaiser quand je serai retourné là d'où je suis venu, et qui seraient un bien dur châtement de Dieu pour votre entêtement. Je suis prêt à pardonner tant que je suis parmi vous, tant que le jugement n'est pas fait, et en ce qui me concerne j'ai le désir de pardonner. Mais différente est la pensée de mon Père, car Moi, je suis la Miséricorde et Lui est la Justice.

En vérité je vous dis que si quelqu'un écoute mes paroles et n'en tient pas compte, ce n'est pas Moi qui le juge. Je ne suis pas venu dans le monde pour le juger mais pour le sauver. Mais aussi si Moi je ne juge pas, en vérité je vous dis qu'il y a quelqu'un qui juge vos actions. Mon Père, qui m'a envoyé, juge ceux qui repoussent sa Parole. Oui, celui qui me méprise et ne reconnaît pas la Parole de Dieu et ne reçoit pas les paroles du Verbe, voilà ce qu'il a pour le juger: la parole même que j'ai annoncée, celle qui le jugera au dernier jour.

On ne se moque pas de Dieu, est-il dit. Et le Dieu dont on s'est moqué sera terrible pour ceux qui l'auront jugé fou et menteur. Rappelez-vous tous que les paroles que vous m'avez entendu dire sont de Dieu. Car je n'ai pas parlé de Moi-même, mais le Père qui m'a envoyé, Lui-même, m'a prescrit ce que je dois dire et de quoi je dois parler. Et Moi, j'obéis à son commandement car je sais que son commandement est juste. Tout commandement de Dieu est Vie éternelle, et Moi, votre Maître, je vous donne l'exemple de l'obéissance à tout commandement de Dieu. Soyez donc certains que les

152

choses que je vous ai dites et que je vous dis, je les ai dites et je les dis comme mon Père m'a dit de vous les dire. Et mon Père est le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob; le Dieu de Moïse, des patriarches et des prophètes, le Dieu d'Israël, votre Dieu.” Paroles de lumière qui tombent dans les ténèbres qui déjà s'épaississent dans les cœurs!

Gamaliel, qui s'était de nouveau arrêté, la tête penchée reprend sa marche... D'autres le suivent en hochant la tête ou en ricanant.

Jésus aussi s'en va... Mais avant il dit à Judas de Kériot: “Va où tu dois aller”, et aux autres: “Chacun est libre d'aller où il doit ou bien où il veut. Qu'avec Moi restent les disciples bergers.”

“Oh! prends-moi aussi avec Toi, Seigneur!” dit Etienne.

“Viens...”

Ils se séparent. Je ne sais pas où va Jésus. Mais je sais où va Judas de Kériot. Il va à la **Belle Porte**, en montant des marches qui mènent de l'Atrium des Gentils à celui des femmes, et après l'avoir traversé, en montant à son extrémité d'autres marches, il jette un coup d'œil dans l'Atrium des Hébreux et, fâché, il frappe le sol du pied parce qu'il ne trouve pas celui qu'il cherche. Il revient sur ses pas. Il voit un des gardes du Temple. Il l'appelle et lui ordonne avec son arrogance habituelle: “Va trouver **Eléazar ben Anna**. Qu'il vienne tout de suite à la Belle. Judas de Simon l'attend pour des choses graves.”

Il s'appuie à une colonne et attend. Après un moment, **Eléazar fils d'Anna, Elchias, Simon, Doras, Cornelius, Sadoc, Nahum** et d'autres, accourent avec leurs vêtements qui volent au vent.

Judas parle à voix basse, mais excitée: “Ce soir! Après la cène. Au Gethsémani. Venez-y et prenez-le. Donnez-moi l'argent.”

“Non. Nous te le donnerons quand tu viendras nous prendre ce soir. Nous ne nous fions pas à toi! Nous te voulons avec nous. On ne sait jamais!” raille Elchias. Les autres l'approuvent en chœur.

Judas s'enflamme de dédain à cause de l'insinuation. Il jure: “Je jure sur Jéhovah que je dis la vérité!”

Sadoc lui répond: “C'est bien. Mais il vaut mieux faire ainsi. Quand c'est l'heure, tu viens, tu prends ceux qui sont chargés de la capture et tu vas avec eux. Qu'il n'arrive pas que les gardes imbéciles arrêtent Lazare au hasard et fassent arriver des malheurs. Tu leur indiqueras l'homme par un signe... Tu dois comprendre! C'est la nuit... il y aura peu de clarté... les gardes seront fatigués, endormis... Mais si tu les guides!... Voilà! Qu'en dites-vous?” Il se tourne vers ses compagnons le **perfidé Sadoc**, et il dit: “Je proposerais

153

comme signal un baiser. Un baiser! Le meilleur signe pour indiquer l'ami trahi. Ah! Ah!”

Tous rient: un chœur de démons ricanant.

Judas est furieux, mais il ne recule pas. Il ne recule plus. Il souffre pour le mépris qu'ils lui montrent, non pas pour ce qu'il va faire, si bien qu'il dit: “Mais rappelez-vous que je veux l'argent compté dans la bourse avant de sortir d'ici avec les gardes.”

“Tu l'auras! Tu l'auras! Nous te donnerons même la bourse pour que tu puisses garder l'argent, comme une relique de ton amour. Ah! Ah! Ah! Adieu, serpent!”

Judas est livide. Il est déjà livide. Il ne perdra jamais plus cette couleur et cette expression d'épouvante désespérée. Au contraire, avec les heures, elle s'accroîtra toujours jusqu'à être insoutenable à la vue quand il sera pendu à l'arbre... Il s'enfuit...

Jésus s'est réfugié dans le jardin d'une maison amie, un jardin tranquille des premières maisons de Sion. Il est entouré de murs élevés et anciens. Il est silencieux et frais, couvert comme il l'est par les feuillages un peu agités des vieux arbres. Une voix de femme peu lointaine chante une douce berceuse.

Il a dû se passer des heures car les serviteurs de Lazare, de retour après être allés je ne sais où, disent: "Tes disciples sont déjà dans la maison où on prépare la cène et Jean, après avoir apporté avec nous les fruits aux enfants de Jeanne de Chouza, s'en est allé prendre les femmes pour les accompagner chez Joseph d'Alphée, qui est venu seul aujourd'hui, alors que sa mère ne comptait plus le voir, et puis, de là, à la maison de la cène car c'est le soir."

"Nous irons nous aussi. Elles sont arrivées les heures des cènes..." Jésus se lève pour remettre son manteau.

"Maître, il y a là dehors des personnes, des personnes fortunées. Elles voudraient te parler sans être vues par les pharisiens" dit un serviteur.

"Fais-les entrer. **Esther** ne s'y opposera pas. N'est-ce pas, femme?" dit Jésus en se tournant vers une femme d'âge mûr qui accourt pour le saluer.

"Non, Maître. Ma maison est la tienne, tu le sais. Tu ne t'en es servi que trop peu!"

"Autant qu'il faut pour dire à mon cœur: c'était une maison amie." Il commande au serviteur: "Conduis ceux qui attendent."

Il entre une trentaine de personnes bien mises. Elles le saluent. Quelqu'un parle au nom de tous: "Maître, tes paroles nous ont

154

secoués. Nous avons entendu en Toi la voix de Dieu. Mais ils nous traitent de fous parce que nous croyons en Toi. Que faire alors?"

"Ce n'est pas à Moi qu'il croit celui qui croit en Moi, mais il croit à Celui qui m'a envoyé et dont aujourd'hui vous avez entendu la voix très sainte. Ce n'est pas Moi que voit celui qui me voit, mais il voit Celui qui m'a envoyé, car je suis une seule chose avec mon Père.

À cause de cela, je vous dis que vous devez croire pour ne pas offenser Dieu, qui est mon Père et le vôtre, et qui vous aime jusqu'à sacrifier son Fils Unique. S'il y a des doutes dans les cœurs que je sois le Christ, il n'y a pas de doute que Dieu est au Ciel, et la voix de Dieu que j'ai appelé Père, aujourd'hui, au Temple, en Lui demandant de glorifier son Nom, a répondu à Celui qui l'appelait Père, et sans Lui dire "menteur ou blasphémateur" comme disent plusieurs. Dieu a confirmé qui je suis: sa Lumière.

Je suis la Lumière venue au monde afin que celui qui croit en Moi ne reste pas dans les Ténèbres. Si quelqu'un entend mes paroles et ensuite ne les met pas en pratique, Moi je ne le juge pas. Je ne suis pas venu pour juger le monde, mais pour sauver le monde. Celui qui me méprise et ne reçoit pas mes paroles a quelqu'un qui le juge. La parole que j'ai annoncée, c'est elle qui le jugera au dernier jour. En effet, elle était sage, parfaite, douce, simple, comme l'est Dieu. Car cette Parole, c'est Dieu. Ce n'est pas Moi, Jésus de Nazareth, appelé le fils de Joseph le menuisier de la race de David et fils de Marie, enfant hébraïque, vierge de la race de David mariée à Joseph, qui ai parlé. Non. Je n'ai pas parlé de Moi-même, mais c'est mon Père, Celui qui est dans les Cieux et dont le nom est Jéhovah, Celui qui aujourd'hui a parlé, Celui qui m'a envoyé, qui m'a prescrit de dire ce que je dois dire et de quoi je dois parler. Et je sais que dans son commandement il y a la vie éternelle. Les choses donc que je dis, je les dis comme me les a dites le Père, et en elles il y a la Vie. C'est pour cela que je vous dis: écoutez-les. Mettez-les en pratique et vous aurez la Vie. Car ma parole est Vie, et celui qui l'accueille, accueille, en même temps que Moi, le Père des Cieux qui m'a envoyé pour vous donner la Vie. Et celui qui a Dieu en lui a en lui la Vie. Allez. Que la paix vienne à vous et y reste."

Il les bénit et les congédie. Il bénit aussi les disciples. Il retient seulement Isaac et Etienne. Il embrasse les autres et les congédie et, quand ils sont partis, il sort le dernier avec les deux, et il va avec eux par les ruelles les plus solitaires et déjà sombres, à la maison du Cénacle. Arrivé là, il embrasse et bénit avec un amour particulier Isaac et Etienne, il les baise, les bénit de nouveau, les

155

regarde partir, et puis il frappe et entre...

Jésus dit:

"Tu mettras ici les visions de l'adieu à ma Mère, du Cénacle, de la Cène. Et maintenant faisons nous deux, toi et Moi, la vraie commémoration pascale. Viens..."

## 18. DESCRIPTION DU CÉNACLE ET ADIEU À LA MÈRE AVANT LA DERNIÈRE CÈNE

17/02/1944

599.1 Je vois le cénacle où doit se consommer la Pâque.

Je le vois distinctement: je pourrais énumérer toutes les rugosités du mur et les fissures du pavé. C'est une pièce qui n'est pas parfaitement carrée mais aussi peu rectangulaire. Il peut y avoir un mètre ou un peu plus de différence, au maximum, entre le côté le plus long et le plus court. Le plafond est bas. Peut-être il paraît ainsi à cause de sa grandeur à laquelle ne correspond pas la hauteur. Il est légèrement voûté, c'est-à-dire que les deux côtés les plus courts ne se terminent pas à angle droit avec le plafond mais par un arrondi.

Dans les deux côtés les plus courts se trouvent deux larges fenêtres, larges et basses, qui regardent sur le dehors. Je ne vois pas où elles regardent, si c'est sur une cour ou sur un chemin, parce qu'elles sont garnies de châssis qui les tiennent bien closes. J'ai dit: châssis, et je ne sais pas si c'est le mot juste. Ce sont des volets plats, bien serrés par une barre de fer qui les traverse. Le pavé est fait de larges briques de terre cuite carrées que le temps a décolorées. Au milieu du plafond pend une lampe à huile à plusieurs becs. Des murs les plus longs, l'un n'a aucune ouverture. Dans l'autre, au contraire, il y a dans un coin une petite porte

à laquelle on accède par un petit escalier sans rampe de six marches, qui se termine par un palier d'un mètre carré. Sur celui-ci il y a, contre le mur, une autre marche et la porte s'ouvre à son niveau. Je ne sais si je me suis bien expliquée. Les murs sont simplement blanchis, sans décorations ni bordures. Au milieu de la pièce, une table rectangulaire, très longue pour sa largeur, disposée parallèlement au mur le plus long, en bois très ordinaire. Contre les murs les plus longs, ce qui servira de sièges. Près des murs les plus courts, d'un côté sous la fenêtre, une sorte de

156

coffre avec dessus des bassins et des amphores, et sous l'autre fenêtre une crédence basse et longue sur laquelle, pour le moment, il n'y a rien.

C'est la description de la pièce où se consommera la Pâque.

C'est toute la journée que je la vois distinctement, si bien que j'ai pu compter les marches et observer tous les détails. Puis, maintenant que vient la nuit, mon Jésus m'amène au reste de la contemplation.

Je vois que la pièce conduit par le petit escalier de six marches à une entrée sombre qui, à gauche par rapport à moi, s'ouvre sur la route par une porte large, basse et très massive, renforcée par des clous et des lames de fer. En face de la petite porte qui du cénacle conduit dans l'entrée, il y a une autre porte qui mène dans une autre pièce moins vaste. Je dirais que le cénacle a été gagné par une dénivellation du sol par rapport au reste de la maison et de la route, qu'il est comme un sous-sol, une demie cave nettoyée et arrangée, mais toujours enfoncée d'un bon mètre dans le sol, peut-être pour le rendre plus haut et proportionné à sa superficie.

Dans la pièce que je vois maintenant se trouve Marie avec d'autres femmes. Je reconnais la Magdeleine et Marie, mère de Jacques, Jude et Simon. Il semble qu'elles viennent d'arriver, conduites par Jean, car elles quittent leurs manteaux et, après les avoir pliés, les posent sur les tabourets disséminés dans la pièce pendant qu'elles saluent l'apôtre qui s'en va et une femme et un homme accourus à leur arrivée. J'ai l'impression que ces derniers sont les maîtres de maison et des disciples ou des sympathisants du Nazaréen, car ils sont pleins d'empressement et de respectueuse familiarité pour Marie.

Celle-ci est vêtue de bleu foncé, un bleu indigo très foncé. Elle a sur la tête un voile blanc que l'on voit quand elle enlève le manteau qui lui couvrirait même la tête. Son visage est très flétri. Elle semble vieillie. Très triste, bien qu'elle sourie avec douceur, et très pâle. Ses mouvements même sont las et embarrassés comme ceux d'une personne absorbée dans ses pensées. Par la porte entrouverte je vois le propriétaire aller et venir dans l'entrée et le cénacle, qu'il éclaire complètement en allumant les becs restants de la lampe à huile. Ensuite il va à la porte de la rue et il l'ouvre, et Jésus entre avec ses apôtres. Je vois que c'est le soir car les ombres de la nuit descendent dans la route étroite entre les hautes maisons. Il est avec tous les apôtres.

157

Il salue le propriétaire par son salut habituel: "La paix soit à cette maison" et puis, alors que les apôtres descendent au cénacle, Lui entre dans la pièce où se trouve Marie.

Les pieuses femmes saluent très respectueusement et elles s'en vont en fermant la porte, pour laisser libres la Mère et le Fils. Jésus embrasse sa Mère et la baise au front. Marie baise d'abord la main de son Fils et ensuite sa joue droite. Jésus fait asseoir Marie et s'assoit à côté d'elle sur un tabouret voisin. Il la fait asseoir en la tenant par la main et continue à tenir sa main lorsqu'elle est assise.

Jésus aussi est absorbé, pensif, triste, bien qu'il s'efforce de sourire. Marie étudie, angoissée, l'expression de son visage. Pauvre Maman à laquelle la grâce et l'amour font comprendre que c'est l'heure! Des contractions douloureuses parcourent le visage de Marie et ses yeux se dilatent à la vision intérieure d'une douleur atroce. Mais elle ne fait pas de scène. Elle est majestueuse comme son Fils qui lui parle. Il la salue et se recommande à ses prières.

"Maman, je suis venu pour prendre de la force et du réconfort auprès de toi. Maman, je suis comme un petit enfant qui a besoin du cœur de sa mère à cause de sa douleur, et du sein de sa mère pour avoir la force. Je suis redevenu, à cette heure, ton petit Jésus d'autrefois. Je ne suis pas le Maître, Maman, je suis uniquement ton Fils, comme à Nazareth quand j'étais petit, comme à Nazareth avant de quitter la vie privée. Je n'ai que toi. Les hommes, en ce moment, ne sont pas les amis loyaux de ton Jésus. Ils ne sont même pas courageux dans le bien. Seuls les mauvais savent être constants et forts en opérant le mal. Mais toi tu m'es fidèle et tu es ma force, Maman, à cette heure. Soutiens-moi par ton amour et ta prière. Il n'y a que toi qui à cette heure sache prier parmi ceux qui m'aiment plus ou moins. Prier et comprendre. Les autres sont en fête, absorbés par des pensées de fête ou des pensées de crime pendant que je souffre de tant de choses. Beaucoup de choses mourront après cette heure. Et parmi celles-ci leur humanité, et ils sauront être dignes de Moi, tous, sauf celui qui s'est perdu et qu'aucune force n'est capable de ramener au moins au repentir. Mais pour l'instant ce sont encore des inconscients qui ne comprennent pas que je vais mourir, alors qu'eux se réjouissent en croyant que jamais mon triomphe n'a été plus proche. Les hosannas d'il y a quelques jours les ont enivrés. Maman, c'est pour cette heure que je suis venu, et surnaturellement je la vois arriver avec joie. Mais mon Moi la craint aussi parce que ce calice a pour nom trahison,

158

reniement, férocité, blasphème, abandon.

Soutiens-moi, Maman. Comme quand par ta prière tu as attiré sur toi l'Esprit de Dieu, pour donner par Lui au monde Celui qu'attendent les nations, attire maintenant sur ton Fils la force qui m'aide à accomplir l'œuvre pour laquelle je suis venu. Maman, adieu. Bénis-moi, Maman, même au nom du Père. Et pardonne à tous. Pardonnons ensemble, dès à présent pardonnons à ceux qui nous torturent."

En parlant Jésus a glissé aux pieds de sa Mère, à genoux, et il la regarde en la tenant embrassée à la taille. Marie pleure sans gémir, le visage légèrement levé pour une prière intérieure à Dieu. Les larmes roulent sur ses joues pâles et tombent sur son sein et sur la tête de Jésus qu'il appuie enfin sur son cœur. Puis Marie met sa main sur la tête de Jésus comme pour le bénir et puis se penche, baise ses cheveux, elle les caresse, caresse ses épaules, ses bras, Lui prend le visage dans ses mains et la tourne vers elle, le serre contre son cœur. Elle le baise encore une fois dans ses larmes sur son front, sur ses joues, sur ses yeux douloureux, elle la berce, cette pauvre tête lasse, comme si c'était un enfant, comme je l'ai vue bercer à la Grotte son divin Nouveau-né. Mais elle ne chante pas maintenant. Elle dit seulement: "Fils! Fils! Jésus! Mon Jésus!" Mais d'une telle voix qu'elle me déchire.

Puis Jésus se relève. Il ajuste son manteau, reste debout en face de la Mère qui pleure encore et, à son tour, il la bénit. Puis il se dirige vers la porte et, avant de sortir, il lui dit: "Maman, je viendrai encore avant de consommer ma Pâque. Prie en m'attendant." Et il sort.

## 19. LA CÈNE PASCALE

09/03/1945

600.1C'est le commencement de la souffrance du Jeudi Saint.

Les apôtres - ils sont dix - s'occupent activement de préparer le Cénacle.

Judas, grimpé sur la table, regarde s'il y a de l'huile dans tous les lampions du grand lampadaire qui ressemble à une corolle de fuchsia double, car la tige de suspension est entourée de cinq ampoules qui ressemblent à des pétales, puis un second tour, plus bas, qui est une vraie couronne de petites flammes; puis il y a enfin trois petits lampions suspendus à des chaînettes qui semblent les pistils de la

159

fleur lumineuse.

Puis il saute par terre et aide André à disposer avec art la vaisselle sur la table sur laquelle on a étendu une nappe très fine.

J'entends André qui dit: "Quel lin splendide!"

Et l'Isariote: "Un des meilleurs de Lazare. Marthe a voulu absolument l'apporter."

"Et ces calices? et ces amphores, alors?" observe **Thomas** qui a mis le vin dans les amphores précieuses et les regarde avec admiration en se regardant dans leurs fines panses et il en caresse les poignées ciselées d'un œil de connaisseur.

"Qui sait quelle valeur, hein?" demande Judas Isariote.

"C'est travaillé au marteau. **Mon père** en serait fou. L'argent et l'or en feuilles se plient facilement à la chaleur. Mais traité ainsi... Un moment peut tout abîmer. Il suffit d'un coup mal donné. Il faut en même temps de la force et de la légèreté. Tu vois les poignées? Elles sont tirées de la masse et ne sont pas soudées. Choses de riches... Pense que toute la limaille et le dégrossissement se perdent. Je ne sais pas si tu me comprends."

"Hé! si je comprends! C'est comme fait un sculpteur."

"Tout à fait cela."

Tous admirent, puis retournent à leur travail. Tel dispose les sièges et tel autre prépare les crédences.

Pierre et Simon entrent ensemble.

"Oh! vous êtes venus finalement! Où êtes-vous allés de nouveau? Après être arrivés avec le Maître et nous, vous vous êtes enfuis de nouveau" dit l'Isariote.

"Encore une tâche avant l'heure" répond brièvement Simon.

"Tu es mélancolique?"

"Je crois qu'avec ce qu'on a entendu en ces jours et de ces lèvres que jamais on ne trouve mensongères, il y en a bien une raison."

"Et avec cette puanteur de... Bon! tais-toi, Pierre" murmure Pierre entre ses dents.

"Toi aussi!... Tu me sembles fou depuis quelques jours. Tu as la figure d'un lapin sauvage qui sent derrière lui le chacal" répond Judas l'Isariote.

"Et toi, tu as le museau de la fouine. Toi aussi, tu n'es pas très beau depuis quelques jours. Tu regardes d'une façon... Tu as même l'œil de travers... Qui attends-tu ou qu'espères-tu voir? Tu sembles plein d'assurance, tu veux le faire paraître, mais tu as l'air de quelqu'un qui a peur" réplique Pierre.

"Oh! Quant à la peur!... Tu n'es certainement pas un héros, toi

160

non plus!"

"Personne de nous ne l'est, Judas. Tu portes le nom du Macchabée, mais tu ne l'es pas. Moi, je dis avec mon nom: "Dieu fait grâce", mais je te jure que j'ai en moi le tremblement de qui sait porter malheur et d'être surtout dans la disgrâce de Dieu.

Simon de Jonas, rebaptisé "la pierre", est mou maintenant comme de la cire près du feu. Il ne se cramponne plus par sa volonté. Lui, que je n'ai jamais vu trembler dans les plus violentes tempêtes!

Mathieu, Barthélemy et Philippe semblent des somnambules.

Mon frère et André ne font que soupirer.

Les deux cousins, qui ont la douleur de la parenté avec celle de l'amour pour le Maître, regarde-les. Ils semblent déjà des vieillards.

Thomas a perdu son entrain, et

Simon semble redevenu le lépreux épuisé d'il y a maintenant trois ans tant il est creusé par la douleur, je dirais corrodé, livide, avili" lui répond Jean.

“Oui. Il nous a tous suggestionnés par sa mélancolie” observe l'Isariote.

“Mon cousin Jésus, mon Maître et Seigneur et le vôtre, est et n'est pas mélancolique. Si tu veux dire par ce nom qu'il est triste à cause de la douleur excessive que tout Israël est en train de Lui donner, et que nous voyons, et l'autre douleur cachée que Lui seul voit, je te dis: "Tu as raison". Mais si tu uses de ce terme pour dire qu'il est fou, je te l'interdis” dit **Jacques d'Alphée**.

“Et n'est-ce pas de la folie qu'une idée fixe de mélancolie? J'ai fait aussi des études profanes, et je sais. Il a trop donné de Lui-même. Maintenant il a l'esprit épuisé.”

“Ce qui signifie de la démence. N'est-ce pas?” demande l'autre cousin Jude, apparemment calme.

“Tout à fait cela! Il avait bien vu, **ton père**, juste de sainte mémoire, à qui tu ressembles pour la justice et la sagesse! Jésus, triste destin d'une illustre maison trop vieille et frappée de sénilité psychique, a toujours eu une tendance à cette maladie, d'abord douce, puis toujours de plus en plus agressive. Tu as vu comme il a attaqué pharisiens et scribes, sadducéens et hérوديens. Il s'est rendu la vie impossible comme un chemin couvert d'éclats de quartz. Et c'est Lui qui les a semés. Nous... nous l'aimions tant que l'amour nous l'a caché. Mais ceux qui l'ont aimé sans l'idolâtrer: **ton père, ton frère Joseph, et Simon** au début, ont vu juste... nous devons ouvrir les yeux en les écoutant. Au contraire, nous avons été tous séduits par sa douce fascination de malade. Et maintenant... Hélas!”

161

Jude Thaddée qui, aussi grand que l'Isariote, est justement en face de lui et paraît l'écouter paisiblement, a un déclic violent et d'un puissant revers de main il couche Judas sur un des sièges et avec une colère contenue, sans éclat de voix, se penchant, siffle sur son visage de lâche, et

Judas ne réagit pas, craignant peut-être que le Thaddée soit au courant de son crime: “Voilà pour la démence, reptile! Et c'est seulement parce que Lui est à côté et que c'est le soir de Pâque que je ne t'étrangle pas. Mais réfléchis, réfléchis bien! S'il Lui arrive du mal et qu'il n'est plus là pour arrêter ma force, personne ne te sauve. C'est comme si déjà tu avais la corde au cou et ce seront ces mains honnêtes et fortes **d'artisan** galiléen et de descendant du frondeur de Goliath qui feront ton affaire. Lève-toi, mollasson libertin! Et surveille ta conduite.”

Judas se lève, livide, sans la moindre réaction. Et, ce qui me surprend, personne ne réagit au nouveau geste du Thaddée. Au contraire!... Il est clair que tous approuvent.

L'ambiance est à peine redevenue tranquille que Jésus entre. Il se présente au seuil de la petite porte par laquelle sa grande taille passe difficilement, met le pied sur le petit palier et, avec son sourire doux et triste, dit en ouvrant les bras: “La paix soit avec vous.” Sa voix est lasse comme celle de quelqu'un qui souffre physiquement et moralement.

Il descend, caresse la tête blonde de Jean qui est accouru près de Lui. Comme s'il ignorait tout, il sourit à son cousin Jude et il dit à l'autre cousin: “Ta mère te prie d'être doux avec **Joseph**. Tout à l'heure il a demandé aux femmes de mes nouvelles et des tiennes. Je regrette de ne l'avoir pas salué.”

“Tu le feras demain,”

“**Demain?**... Mais j'aurai toujours le temps de le voir... Oh! **Pierre!** Nous allons rester finalement un peu ensemble! Depuis hier, tu sembles pour Moi un feu follet. Je te vois, puis je ne te vois plus. Aujourd'hui je puis presque dire que je t'ai perdu. Toi aussi, Simon.”

“Nos cheveux plutôt blancs que noirs peuvent t'assurer que nous ne nous sommes pas absentés par désir de la chair” dit Simon avec sérieux.

“Bien que... à tout âge on peut avoir cette faim... Les vieux! Pires quelques jeunes...” dit l'Isariote offensif.

Simon le regarde et il va répliquer. Mais Jésus le regarde aussi et dit: “Tu as mal aux dents? Tu as la joue droite enflée et rouge.”

“Oui, j'ai mal. Mais ce n'est pas la peine de s'en occuper.”

162

Les autres ne disent rien, et l'affaire se termine ainsi.

“Avez-vous fait tout ce qu'il fallait faire? Toi, Mathieu? Et toi, André? Et toi, Judas, as-tu pensé à l'offrande au Temple?”

Les deux premiers, aussi bien que l'Isariote, disent: “Tout est fait de ce que tu avais dit de faire pour aujourd'hui. Sois tranquille.”

“Moi, j'ai apporté les primeurs de Lazare à Jeanne de Chousa, pour les enfants. Ils m'ont dit: "Elles étaient meilleurs ces pommes!" Elles avaient la saveur de la faim, **celles-là! Et c'était tes pommes**” dit Jean souriant et rêvant. Jésus aussi sourit à un souvenir...

“J'ai vu **Nicodème** et **Joseph**” dit Thomas.

“Tu les as vus? Tu as parlé avec eux?” demande l'Isariote avec un intérêt exagéré.

“Oui. Qu'y a-t-il d'étrange? **Joseph** est un bon client de mon père.”

“Tu ne l'avais pas dit avant... C'est pour cela que j'ai été étonné!...” Judas essaie de remédier à l'impression, qu'il avait donnée d'abord, de son inquiétude pour la rencontre de Joseph et de Nicodème avec Thomas.

“Il me semble étrange qu'ils ne soient pas venus ici pour te vénérer. Ni eux, ni Chousa, ni Manaën... Aucun des...”

Mais l'Isariote, avec un faux rire, interrompt Barthélemy et il dit: “Le crocodile se terre quand il le faut.”

“Que veux-tu dire? Qu'insinues-tu?” demande Simon, agressif comme il n'a jamais été.

“Paix, paix! Mais qu'avez-vous? C'est la soirée pascale! Jamais nous n'avons eu un si digne appareil pour consommer l'agneau. Consommons donc la cène dans un esprit de paix.”

Je vois que je vous ai beaucoup troublés par mes instructions de ces derniers soirs. Mais, vous voyez? J'ai fini! Maintenant je ne vous troublerai plus. Tout n'est pas dit de ce qui se rapporte à Moi. Seulement l'essentiel. Le reste... vous le comprendrez par la suite. Il vous sera dit... Oui. Il viendra Celui qui vous le dira!

Jean, va avec Judas et un autre, prendre les coupes **pour la purification**. Et puis assoyons-nous à table.” Jésus est d'une douceur déchirante.

Jean avec André, Jude Thaddée avec Jacques, apportent la vaste coupe, y versent l'eau et offrent l'essuie-mains à Jésus et à leurs compagnons qui font la même chose avec eux. La coupe (qui est un bassin de métal) est mise dans un coin.

“Et maintenant à vos places. Moi ici, et ici (à droite) Jean et de

163

l'autre côté mon fidèle Jacques. Les deux premiers disciples. Après Jean ma Pierre forte et après Jacques celui qui est comme l'air. On ne le remarque pas, mais il est toujours présent et reconforte: André. Près de lui, mon cousin Jacques. Tu ne te plains pas, doux frère, si je donne la première place aux premiers? Tu es le neveu du **Juste** dont l'esprit palpite et plane sur Moi en cette soirée plus que jamais. Aie la paix, père de ma faiblesse infantine, chêne à l'ombre duquel se restaurèrent la Mère et le Fils! Aie la paix!... Après Pierre: Simon... Simon, viens ici un moment. Je veux fixer ton visage loyal. Après, je ne te verrai plus que mal car les autres me couvriront ta figure honnête. Merci, Simon. De tout” et il l'embrasse.

Simon, quand il le laisse, va à sa place portant ses mains à son visage en marquant son affliction.

“En face de Simon, mon **Bartholmaï**, deux honnêtetés et deux sagesse qui se reflètent. Ils sont bien ensemble. Et tout près, toi, **Jude mon frère**. Ainsi je te vois... et il me semble être à Nazareth... quand quelque fête nous réunissait tous à une table... Et **aussi** à Cana... Tu te souviens? Nous étions ensemble. Une fête... une fête de nocces... le premier miracle... l'eau changée en vin...

Aujourd'hui aussi une fête... et aujourd'hui aussi il y aura un miracle... le vin changera de nature... et il sera...”

Jésus se plonge dans ses pensées, la tête inclinée, et comme isolé dans son monde secret. Les autres le regardent et ne parlent pas.

Il relève la tête et fixe Judas Iscariote auquel il dit: “Tu seras en face de Moi.”

“Tu m'aimes à ce point? Plus que Simon, que tu veux toujours m'avoir en face de Toi?”

“Tellement. Tu l'as dit.”

“Pourquoi, Maître?”

“Parce que tu es celui qui a fait plus que tous pour cette heure.”

Judas jette un regard changé sur le Maître et sur ses compagnons. Sur le premier avec un air de compassion, sur les autres avec un air de triomphe.

“Et à côté de toi, d'une part Mathieu, de l'autre Thomas.”

“Alors Mathieu à ma gauche et Thomas à ma droite.”

“Comme tu veux, comme tu veux” dit Mathieu. “Il me suffit d'avoir bien en face de moi mon Sauveur.”

“Le dernier, **Philippe**. Voilà, vous voyez? Qui n'est pas à côté de Moi du côté d'honneur, a l'honneur d'être en face de Moi.”

Jésus, debout à sa place, verse dans le grand calice placé devant

164

Lui (tous ont de hauts calices, mais Lui en a un beaucoup plus grand en plus de celui des autres. Ce doit être le calice rituel. Il verse le vin. Il l'élève, l'offre, le repose.

Puis tous ensemble demandent sur le ton du psaume: “Pourquoi cette cérémonie?” Question de pure forme, on le comprend, rituelle.

Jésus, en chef de famille, y répond: “Ce jour rappelle notre libération de l'Égypte. Que soit béni Jéovah qui a créé le fruit de la vigne.” Il boit une gorgée de ce vin qu'il a offert et passe le calice aux autres.

Puis il offre le pain, en fait des morceaux, le distribue, ensuite les légumes trempés dans la **sauce rougeâtre** qui est dans quatre saucières.

Une fois terminée cette partie du repas, ils chantent des psaumes tous en chœur.

On apporte de la crédence sur la table et on place en face de Jésus le grand plateau de l'agneau rôti.

Pierre qui a le rôle de... première partie du chœur, si vous voulez, demande: “Pourquoi cet agneau ainsi présenté?”

“En souvenir de quand Israël fut sauvé par l'agneau immolé. Le premier-né ne mourut pas là où le sang brillait sur les montants de la porte et sur l'architrave. Et ensuite, alors que l'Égypte pleurait ses fils premiers-nés qui étaient morts, depuis le palais royal jusqu'aux taudis, les hébreux, commandés par Moïse, se mirent en marche vers la terre de la libération et de la promesse. Les côtés déjà ceints, les sandales aux pieds, le bourdon en main, le peuple d'Abraham s'empressa de se mettre en marche en chantant les hymnes de la joie”

Tous se lèvent debout et entonnent: “Quand Israël sortit d'Égypte et la maison de Jacob du milieu d'un peuple barbare, la Judée devint son sanctuaire” etc.

Maintenant Jésus découpe l'agneau, verse un nouveau calice, le passe après en avoir bu. Puis ils chantent encore: “Enfants, louez le Seigneur. Que soit béni le Nom de l'Éternel maintenant et toujours dans les siècles. De l'orient à l'occident Il doit être loué” etc.

Jésus donne les parts en faisant attention que chacun soit bien servi, exactement comme un père de famille parmi ses fils qui lui sont tous chers. Il est solennel, un peu triste, alors qu'il dit: “J'ai ardemment désiré de manger avec vous cette Pâque. Cela a été mon désir des désirs depuis qu'éternellement j'ai été le "Sauveur". Je savais que cette heure précéderait cette autre, et la joie de me donner mettait à l'avance ce soulagement à mon martyre... J'ai

ardemment désiré de manger avec vous cette Pâque car jamais plus je ne goûterai du fruit de la vigne jusqu'à ce que soit venu le Royaume de Dieu. Alors je m'assiérai de nouveau avec les élus au Banquet de l'Agneau, pour les noces des Vivants avec le Vivant. Mais y viendront seulement ceux qui auront été humbles et purs de cœur comme je le suis."

"Maître, tout à l'heure tu as dit que qui n'a pas l'honneur de la place, a celui d'être en face de Toi. Comment alors pouvons-nous savoir qui est le premier d'entre nous?" demande Barthélemy.

"Tous et personne. Une fois... nous revenions fatigués... avec la nausée de la rancœur des pharisiens. Mais fatigués, vous ne l'étiez pas pour discuter entre vous qui était le plus grand... Un enfant accourut près de Moi... un de mes petits amis... Et son innocence adoucit mon dégoût de tant de choses. Ce n'était pas la dernière, votre humanité opiniâtre. Où es-tu maintenant, petit **Benjamin** à la réponse sage, venue à toi du Ciel car, ange comme tu l'étais, l'Esprit te parlait?"

Je vous ai dit alors: "Si quelqu'un veut être le premier qu'il soit le dernier et le serviteur de tous". Et je vous ai donné en exemple l'enfant sage.

Maintenant je vous dis: "Les rois des nations les dominent. Et les peuples opprimés, tout en les haïssant, les acclament et on les appelle les rois 'Bienfaiteurs', 'Pères de la Patrie', mais la haine couve sous le respect menteur".

Mais parmi vous qu'il n'en soit pas ainsi. Que le plus grand soit comme le plus petit, le chef comme celui qui sert. Qui, en fait, est le plus grand? Celui qui est à table ou celui qui sert? C'est celui qui est à table. Et pourtant, Moi je vous sers, et d'ici peu, je vous servirai davantage. Vous êtes ceux qui ont été avec Moi dans les épreuves, et Moi je dispose pour vous d'une place dans mon Royaume, de même que j'y serai Roi selon la volonté du Père, afin que vous mangiez et buviez à ma table éternelle et que vous soyez assis sur des trônes pour juger les douze tribus d'Israël. Vous êtes restés avec Moi dans les épreuves... Il n'y a que cela qui vous donne de la grandeur aux yeux du Père."

"Et ceux qui viendront? Ils n'auront pas de place dans le Royaume? Nous seuls?"

"Oh! que de princes dans ma Maison! Tous ceux qui auront été fidèles au Christ dans les épreuves de la vie seront des princes dans mon Royaume, car ceux qui auront persévéré jusqu'à la fin dans le martyre de l'existence seront pareils à vous qui êtes restés avec Moi dans mes épreuves. Je m'identifie avec ceux qui croient en Moi. La Douleur que j'embrasse pour vous et pour tous les hommes,

je la donne comme enseigne à ceux qui sont particulièrement élus. Celui qui me sera fidèle dans la Douleur sera un de mes bienheureux, pareil à vous, ô mes aimés."

"Nous avons persévéré jusqu'à la fin."

"Tu le crois, Pierre? Et Moi, je te dis que l'heure de l'épreuve n'est pas encore venue. Simon, Simon de Jonas, voilà que Satan a demandé de vous vanner comme le grain.

J'ai prié pour toi, pour que ta foi ne vacille pas. Toi, **quand tu te seras repenti**, confirme tes frères."

"Je sais que je suis un pécheur. Mais je serai fidèle à Toi jusqu'à la mort. Je n'ai pas ce péché. Je ne l'aurai jamais."

"Ne sois pas orgueilleux, mon Pierre. Cette heure changera une infinité de choses qui avant étaient ainsi et qui maintenant seront différentes. Combien!... Elles apportent et imposent des nécessités nouvelles. Vous le savez.

Je vous l'ai toujours dit, même quand nous allions par des chemins écartés, parcourus par des bandits: "Ne craignez pas, il ne vous arrivera aucun mal parce que les anges du Seigneur sont avec nous. Ne vous préoccupez de rien".

Vous rappelez-vous quand je vous disais: "N'ayez pas d'inquiétudes pour ce que vous devez manger et pour le vêtement. Le Père sait de quoi nous avons besoin"?

Je vous disais aussi: "L'homme est beaucoup plus qu'un passereau et que la fleur qui aujourd'hui est de l'herbe et demain est du foin. Et pourtant le Père a soin aussi de la fleur et du petit oiseau. Pouvez-vous alors douter qu'Il n'ait pas soin de vous?"

Je vous disais encore: "Donnez à qui vous demande, à celui qui vous offense présentez l'autre joue".

Je vous disais: "N'ayez pas de bourse ni de bâton". Parce que je vous ai enseigné l'amour et la confiance.

Mais maintenant... Maintenant ce n'est plus ce temps. Maintenant je vous dis: "Vous est-il rien manqué jusqu'à maintenant? Avez-vous jamais été offensés?"

"Rien, Maître. Et Toi seul as été offensé."

"Vous voyez donc que ma parole était vraie. Mais maintenant les anges ont tous été rappelés par leur Seigneur. C'est l'heure des démons... Avec leurs ailes d'or, eux, les anges du Seigneur, se couvrent les yeux, s'enveloppent et souffrent de ce que leurs ailes ne soient pas couleur du chagrin, car c'est une heure de deuil, de deuil cruel, sacrilège... Il n'y a pas d'anges sur la Terre ce soir. Ils sont près du trône de Dieu pour couvrir de leur chant les blasphèmes du monde déicide et les pleurs de l'Innocent. Et nous sommes seuls... Vous et Moi: seuls. Et les démons sont les maîtres de l'heure. Aussi maintenant nous allons prendre les apparences et les mesures des

pauvres hommes qui se défont et n'aiment pas. Maintenant que celui qui a une bourse prenne aussi une besace, que celui qui n'a pas d'épée vende son manteau et en achète une, car cela aussi est dit de Moi dans l'Écriture et doit s'accomplir: "Il a été compté parmi les malfaiteurs". En vérité tout ce qui me concerne a son but."

Simon, qui s'est levé pour aller au coffre où il a déposé son riche manteau - c'est en effet que ce soir tous ont pris leurs meilleurs habits, et ont par conséquent leurs poignards, **damasquinés** mais très courts, plutôt couteaux que poignards, à leurs riches ceintures - **prend deux épées, deux épées véritables**, longues, légèrement courbes, et les porte à Jésus: "Pierre et moi, nous sommes armés ce soir. Nous avons celles-ci, mais les autres n'ont que le court poignard."

Jésus prend les épées, les observe, en dégaine une et essaie le tranchant sur l'ongle. C'est une vue étrange et cela fait une impression encore plus étrange de voir cette arme féroce dans les mains de Jésus.

"Qui vous les a données?" demande l'Isariote alors que Jésus observe en silence. Et Judas paraît sur les épines...

"Qui? Je te rappelle que mon père était noble et puissant."

"Mais Pierre..."

"Eh bien? Depuis quand dois-je rendre compte des cadeaux que je veux faire à mes amis?"

Jésus lève la tête après avoir rengainé l'arme et la rend au Zélote.

"C'est bien, elles suffisent. Tu as bien fait de les prendre. Mais maintenant, avant que l'on boive **le troisième** calice, attendez un moment. Je vous ai dit que le plus grand est pareil au plus petit et que Moi je suis le serviteur à cette table, et que je vous servirai davantage. Jusqu'à présent je vous ai donné de la nourriture, service pour le corps. Maintenant je veux vous donner une nourriture pour l'esprit. Ce n'est pas un plat du rituel ancien. Il appartient au nouveau rite. J'ai voulu me baptiser avant d'être le "Maître". Pour répandre la Parole, ce baptême suffisait. Maintenant le Sang sera répandu. Il faut un nouveau baptême même pour vous qui pourtant avez été purifiés, par le Baptiste en son temps, et même aujourd'hui au Temple. Mais cela ne suffit pas encore. Venez que je vous purifie. Suspendez le repas. Il y a quelque chose de plus élevé et de plus nécessaire que la nourriture donnée au ventre pour le remplir, même si c'est une nourriture sainte comme celle du rite

168

pascal. Et c'est un esprit pur, disposé à recevoir le don du Ciel qui déjà descend pour se faire un trône en vous et vous donner la Vie. Donner la Vie à qui est pur."

Jésus se lève, fait lever Jean pour sortir plus facilement de sa place, va à un coffre et quitte son vêtement rouge pour le plier et le déposer sur le manteau déjà plié, se ceint la taille d'un grand essuie-mains, puis va à un autre bassin encore vide et propre. Il y verse de l'eau, le porte au milieu de la pièce près de la table, et le met sur un tabouret. Les apôtres le regardent étonnés.

"Vous ne me demandez pas ce que je fais?"

"Nous ne savons pas. Je te dis que nous sommes déjà purifiés" répond Pierre.

"Et je te répète que cela n'a pas importance. Ma purification servira à celui qui est déjà pur à être plus pur."

Il s'agenouille, délace les sandales de l'Isariote et lui lave les pieds l'un après l'autre. Il est facile de le faire car les lits-sièges sont tournés de façon que les pieds sont vers l'extérieur. Judas est stupéfait et ne dit rien. Seulement quand Jésus, avant de chausser le pied gauche et de se lever, fait le geste de lui baiser le pied droit déjà chaussé, Judas retire vivement son pied et frappe avec la semelle la bouche divine. Il le fait sans le vouloir. Ce n'est pas un coup fort, mais il me donne tant de douleur. Jésus sourit et à l'apôtre qui Lui demande: "T'ai-je fait mal? Je ne voulais pas... Pardon", il dit: "Non, ami. Tu l'as fait sans malice et cela ne me fait pas mal." Judas le regarde. Un regard troublé, fuyant...

Jésus passe à Thomas, puis à Philippe... il suit le côté étroit de la table et arrive à son cousin Jacques. Il le lave, et en se levant le baise au front. Il passe à André qui rougit de honte et fait des efforts pour ne pas pleurer, il le lave, le caresse comme un enfant. Puis c'est Jacques de Zébédée qui ne cesse de murmurer: "Oh! Maître! Maître! Maître! Tu t'anéantis, mon sublime Maître!" Jean a déjà délacé ses sandales et alors que Jésus se penche pour lui essuyer les pieds, il s'incline pour baiser ses cheveux. Mais Pierre!... Il n'est pas facile de le persuader de se prêter à ce rite!

"Toi, me laver les pieds? N'y pense pas! Tant que je suis en vie, je ne le permettrai pas. Je suis un ver, tu es Dieu. Chacun à sa place."

"Ce que je fais, tu ne peux le comprendre maintenant, mais par la suite, tu le comprendras. Laisse-moi faire."

"Tout ce que tu veux, Maître. Veux-tu me couper le cou? Fais-le. Mais me laver les pieds, tu ne le feras pas."

"Oh! mon Simon! Tu ne sais pas que si je ne te lave pas tu n'auras

169

pas part à mon Royaume? Simon, Simon! Tu as besoin de cette eau pour ton âme et pour le tant de chemin que tu dois faire. Tu ne veux pas venir avec Moi? Si je ne te lave pas, tu ne viens pas dans mon Royaume."

"Oh! mon Seigneur béni! Mais alors lave-moi tout entier! Pieds, mains et tête!"

"Celui qui, comme vous, a pris un bain n'a besoin que de se laver les pieds, puisqu'il est entièrement pur. Les pieds... L'homme avec ses pieds va dans les ordures. Et ce serait encore peu car, je vous l'ai dit, ce n'est pas ce qui entre et sort avec la nourriture qui souille, et ce n'est pas ce qui va sur les pieds, en route, qui contamine l'homme. Mais c'est ce qui couve et mûrit dans son cœur et sort de là pour contaminer ses actions et ses membres. Et les pieds de l'homme à l'âme impure vont aux orgies, à la luxure, aux commerces illicites, aux crimes... Ce sont donc parmi les membres du corps, ceux qui ont une grande partie à purifier... avec les yeux, avec la bouche... Oh! homme! homme! Créature parfaite un jour, le premier! Et ensuite tellement corrompu par le Séducteur! Et il n'y avait pas de malice en toi, ô homme, et pas de péché!... Et maintenant? Tu es tout entier malice et péché, et il n'y a pas de parties de toi qui ne pêche pas!"

Jésus lave les pieds à Pierre, les baise, et Pierre pleure et il prend dans ses grosses mains les mains de Jésus, les passe sur ses yeux et les baise ensuite.

Simon aussi a quitté ses sandales et se laisse laver. Mais ensuite, quand Jésus va passer à Barthélemy, Simon s'agenouille et Lui baise les pieds en disant: "Purifie-moi de la lèpre du péché comme tu m'as purifié de la lèpre du corps, pour que je ne sois pas confondu à l'heure du jugement, mon Sauveur!"

"Ne crains pas, Simon. Tu viendras dans la Cité céleste blanc comme la neige."

"Et moi, Seigneur? À **ton vieux** Bartholmaï que dis-tu? Tu m'as vu sous l'ombre du figuier et tu as lu dans mon cœur. Et maintenant que vois-tu, et où me vois-tu? Rassure un pauvre vieux qui craint de ne pas avoir la force et le temps pour arriver à ce que tu veux qu'il soit." Barthélemy est très ému.

"Toi aussi, ne crains pas. J'ai dit alors: "Voici un vrai israélite en qui il n'y a pas de fraude". Maintenant je dis: "Voilà un vrai chrétien, digne du Christ". Où je te vois? Sur un trône éternel, vêtu de pourpre. Je serai toujours avec toi."

C'est le tour de Jude Thaddée. Celui-ci, quand il voit Jésus à ses

170

pieds, ne sait pas se contenir, il penche la tête sur son bras appuyé à la table et il pleure.

"Ne pleure pas, doux frère. Tu es maintenant comme quelqu'un qui doit supporter qu'on lui enlève un nerf et il te paraît ne pas pouvoir le supporter. Mais ce sera une brève douleur. Puis... oh! tu seras heureux parce que tu m'aimes. Tu t'appelles Jude, et tu es comme notre grand Jude: comme un géant. Tu es celui qui protège. Tes actions sont du lion et du lionceau qui rugit. Tu découvriras les impies qui reculeront devant toi, et les gens iniques seront terrifiés. Moi, je sais. Sois courageux. Une éternelle union resserrera et rendra parfaite notre parenté dans le Ciel." Il le baise lui aussi sur le front comme l'autre cousin.

"Je suis pécheur, Maître. Pas à moi..."

"Tu étais pécheur, Mathieu. Maintenant tu es l'Apôtre. Tu es une de mes "voix". Je te bénis. Ces pieds, que de chemin ils ont fait pour avancer toujours, vers Dieu... L'âme les excitait et ils ont quitté tout chemin qui n'était pas mon chemin. Avance. Sais-tu où finit le sentier? Sur le sein du Père qui est le mien et le tien"

Jésus a fini. Il enlève la serviette, se lave les mains dans de l'eau propre, reprend son vêtement, retourne à sa place et dit alors qu'il s'assied à sa place: "Maintenant vous êtes purs, mais pas tous. Seulement ceux qui ont eu la volonté de l'être."

Il fixe Judas de Kériot qui fait semblant de ne pas entendre, occupé à expliquer à son compagnon Mathieu comment son père se décida à l'envoyer à Jérusalem, conversation inutile dont le seul but est de donner une contenance à Judas qui, malgré son audace, doit se sentir mal à l'aise.

Jésus pour la troisième fois verse du vin dans le calice commun. Il boit, fait boire. Puis il entonne et les autres font un chœur: "J'aime parce que le Seigneur écoute la voix de ma prière, parce qu'Il tend son oreille vers moi. Je l'invoquerai toute ma vie. J'étais entouré des douleurs de mort" etc. Un moment d'arrêt, puis il recommence à chanter: "J'ai eu foi, c'est pour cela que j'ai parlé. Mais j'ai été fortement humilié. Et je disais dans mon trouble: "Tout homme est menteur"." Il regarde fixement Judas. La voix de mon Jésus, fatiguée ce soir, reprend sa force quand il s'écrie: "Elle est précieuse devant Dieu la mort des saints" et "Tu as brisé mes chaînes. Je te sacrifierai une hostie de louange en invoquant le nom du Seigneur" etc. Un autre bref arrêt dans le chant et puis il reprend: "Louez tous le Seigneur, ô nations; louez-le tous les peuples. Car elle s'est affermie sur nous sa miséricorde et la vérité

171

du Seigneur dure éternellement." Un autre arrêt bref et puis un long hymne: "Célébrez le Seigneur car Il est bon, car sa miséricorde dure éternellement..."

Judas de Kériot chante tellement faux que par deux fois Thomas lui redonne le ton de sa puissante voix de baryton et le regarde fixement. Les autres aussi le regardent car généralement il est bien dans le ton de sa voix, j'ai compris, qu'il en est orgueilleux comme du reste. Mais ce soir! Certaines phrases le troublent au point qu'il chante faux. et de même des regards de Jésus qui soulignent certaines phrases.

L'une d'elles: "Il vaut mieux avoir confiance en Dieu que d'avoir confiance en l'homme."

Une autre: "Bousculé, j'ai vacillé et j'allais tomber, mais le Seigneur m'a soutenu."

Une autre c'est: "Je ne mourrai pas, mais je vivrai et je raconterai les œuvres du Seigneur."

Et enfin ces deux, que je dis maintenant, étranglent la voix dans la gorge du Traître: "La pierre rejetée par les constructeurs est devenue la pierre d'angle" et "Béni celui qui vient au nom du Seigneur!"

Le psaume fini, pendant que Jésus découpe des tranches de l'agneau et les présente, Mathieu demande à Judas de Kériot: "Mais tu te sens mal?"

"Non. Laisse-moi tranquille. Ne t'occupe pas de moi."

Mathieu hausse les épaules.

Jean, qui a entendu, dit: "Le Maître aussi n'est pas bien. Qu'as-tu mon Jésus? Ta voix est faible comme celle d'un malade ou de quelqu'un qui a beaucoup pleuré" et il l'embrasse en restant la tête sur la poitrine de Jésus.

"Il a seulement beaucoup parlé, comme moi j'ai beaucoup marché et pris froid" dit Judas nerveux.

Et Jésus, sans lui répondre, dit à Jean: "Tu me connais désormais... et tu sais ce qui me fatigue..."

L'agneau est presque consommé. Jésus, qui a très peu mangé en buvant seulement une gorgée de vin à chaque calice et en buvant par contre beaucoup d'eau comme s'il était fiévreux, recommence à parler: "Je veux que vous compreniez mon geste de tout à l'heure. Je vous ai dit que le premier est comme le dernier, et que je vous donnerai une nourriture qui n'est pas corporelle. C'est une nourriture d'humilité que je vous ai donnée, pour votre esprit. Vous m'appellez Maître et Seigneur. Vous dites bien car je le suis. Si donc je vous ai lavé les pieds, vous aussi vous devez le faire l'un pour l'autre. Je vous ai donné l'exemple afin que vous fassiez comme j'ai fait. En vérité je vous dis: le serviteur n'est pas plus que le

Maître, et l'apôtre n'est pas plus que Celui qui l'a fait tel. Cherchez à comprendre ces choses. Si ensuite, en les comprenant, vous les mettez en pratique vous serez bienheureux. Mais vous ne serez pas tous bienheureux. Je vous connais. Je sais qui j'ai choisi. Je ne parle pas de tous de la même manière, mais je dis ce qui est vrai. D'autre part doit s'accomplir ce qui est écrit à mon sujet: "Celui qui a mangé le pain avec Moi, a levé son talon sur Moi". Je vous dis tout avant que cela n'arrive, pour que vous n'ayez pas de doutes sur Moi.

Quand tout sera accompli, vous croirez encore davantage que Je suis Moi. Celui qui m'accueille, accueille Celui qui m'a envoyé: le Père Saint qui est dans les Cieux, et celui qui accueillera ceux que je lui enverrai il m'accueillera Moi-même. Car je suis avec le Père et vous êtes avec Moi... Mais maintenant accomplissons le rite."

Il verse de nouveau du vin dans le calice commun et avant d'en boire et d'en faire boire il se lève, et tous se lèvent avec Lui et il chante de nouveau un des psaumes d'auparavant: "J'ai eu foi, et c'est pour cela que j'ai parlé..." et puis un autre qui n'en finit pas. Beau... mais sans fin! Je crois le retrouver, pour le commencement et la longueur, dans le psaume 118. Ils le chantent ainsi. Un morceau tous ensemble, puis à tour de rôle chacun dit un verset et les autres un morceau ensemble, et ainsi jusqu'à la fin. Je crois qu'à la fin ils ont soif!

Jésus s'assied, il ne s'allonge pas. Il reste assis, comme nous, et il parle: "Maintenant que l'ancien rite est accompli, je célèbre le nouveau rite.

Je vous ai promis un miracle d'amour. C'est l'heure de le faire. C'est pour cela que j'ai désiré cette Pâque. Dorénavant voilà l'Hostie qui sera consommée dans un perpétuel rite d'amour. Je vous ai aimés pour toute la vie de la Terre, mes chers amis. Je vous ai aimés pour toute l'éternité, mes fils. Et je veux vous aimer jusqu'à la fin. Il n'y a pas de chose plus grande que celle-là. Rappelez-vous-en. Je m'en vais, mais nous resterons unis pour toujours grâce au miracle que maintenant j'accomplis."

Jésus prend un pain encore entier, le met sur le calice rempli. Il bénit et offre l'un et l'autre, puis il partage le pain, en fait **treize** morceaux et en donne un à chacun des apôtres en disant: "Prenez et mangez. Ceci est mon Corps. Faites ceci en mémoire de Moi qui m'en vais."

Il donne le calice et dit: "Prenez et buvez. Ceci est mon Sang. Ceci est le calice du nouveau pacte dans le Sang et par mon Sang qui sera répandu pour vous pour la rémission de vos péchés et pour

vous donner la Vie. Faites ceci en mémoire de Moi."

Jésus est très triste. Tout sourire, toute trace de lumière, de couleur l'ont abandonné. Il a déjà un visage d'agonie. Les apôtres le regardent angoissés.

Jésus se lève en disant: "Ne bougez pas. Je reviens tout de suite." Il prend le treizième morceau de pain, prend le calice et sort du Cénacle.

"Il va trouver sa Mère" murmure Jean.

Et Jude Thaddée soupire: "Pauvre femme!"

Pierre demande tout bas: "Crois-tu qu'elle sache?"

"Elle sait tout. Elle a toujours tout su."

Ils parlent tous à voix très basse comme devant un mort.

"Mais croyez-vous que vraiment..." demande Thomas qui ne veut pas encore croire.

"Et en doutes-tu? C'est son heure" répond Jacques de Zébédée.

"Que Dieu nous donne la force d'être fidèles" dit le Zélote.

"Oh! moi..." va dire Pierre. Mais Jean, qui est aux aguets, dit: "Chut! Le voici."

Jésus rentre. Il a dans les mains le calice vide. Sur le fond il y a à peine une trace de vin, et sous la lumière du lampadaire elle semble vraiment du sang.

Judas Iscariote, qui a devant lui le calice, le regarde comme fasciné, et puis il détourne son regard.

Jésus l'observe et il a un frisson que ressent Jean, appuyé comme il l'est sur sa poitrine. "Mais dis-le! Tu trembles..." s'écrite-t-il.

"Non. Je ne tremble pas de fièvre... Je vous ai tout dit et je vous ai tout donné. Je ne pouvais vous donner davantage. C'est Moi-même que je vous ai donné."

Il a son doux geste des mains qui, d'abord jointes, se séparent maintenant et s'écartent alors qu'il baisse la tête comme pour dire: "Excusez-moi si je ne puis davantage. C'est ainsi."

"Je vous ai tout dit, et je vous ai tout donné. Et je répète. Le nouveau rite est accompli. Faites ceci en mémoire de Moi. Je vous ai lavé les pieds pour vous apprendre à être humbles et purs comme votre Maître. Car je vous dis qu'en vérité les disciples doivent être comme le Maître. Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en. Même quand vous serez haut placés, souvenez-vous-en. Le disciple n'est pas plus que le Maître. Comme je vous ai lavés, faites-le entre vous. C'est-à-dire aimez-vous comme des frères, en vous aidant l'un l'autre, en vous vénérant réciproquement, en étant un exemple l'un pour l'autre. Et soyez purs. Pour être dignes de manger le

Pain vivant descendu du Ciel et pour avoir en vous et par Lui la force d'être mes disciples dans un monde ennemi qui vous haïra à cause de mon Nom. Mais l'un de vous n'est pas pur. L'un de vous me trahira. De cela, mon esprit est fortement troublé... La main de celui qui me trahit est avec Moi sur cette table, et ni mon amour, ni mon Corps, ni mon Sang, ni ma parole ne le rappellent ni ne le font repentir. Je lui pardonnerais en allant à la mort pour lui aussi."

Les disciples se regardent terrifiés. Ils se scrutent, se suspectant l'un l'autre. Pierre fixe l'Ischariote dans un réveil de tous ses doutes. Jude Thaddée se lève brusquement pour regarder à son tour l'Ischariote au-dessus de Mathieu. Mais l'Ischariote a tant d'assurance! À son tour, il regarde fixement Mathieu comme s'il le suspectait, puis il fixe Jésus et sourit en demandant: "Serait-ce moi, celui-là?" Il paraît le plus sûr de son honnêteté et qu'il parle ainsi pour ne pas laisser tomber la conversation.

Jésus répète son geste en disant: "Tu le dis, Judas de Simon. Ce n'est pas Moi, c'est toi qui le dis. Je ne t'ai pas nommé. Pourquoi t'accuses-tu? Interroge ton **admoniteur** intérieur, ta conscience d'homme, la conscience que le Dieu Père t'a donnée pour te conduire en homme, et rends-toi compte si elle t'accuse. Tu le sauras avant tous. Mais si elle te rassure, pourquoi dis-tu une parole et penses-tu à une chose dont il est anathème même d'en parler ou d'y penser par plaisanterie?"

Jésus parle avec calme. Il semble qu'il soutienne la thèse proposée comme peut le faire un savant à sa classe. L'émoi est grand, mais le calme de Jésus l'apaise.

Cependant Pierre qui soupçonne le plus Judas - peut-être le Thaddée aussi, mais il le paraît moins, désarmé comme il l'est par la désinvolture de l'Ischariote - tire Jean par la manche. Quand Jean, qui s'est tout serré contre Jésus en entendant parler de trahison, se tourne, il lui murmure: "Demande-lui qui c'est."

Jean reprend sa position et lève seulement la tête comme pour baiser Jésus et en même temps Lui murmure à l'oreille: "Maître, qui est-ce?"

Et Jésus, très doucement, en lui rendant le baiser dans les cheveux: "Celui auquel je vais donner un morceau de pain trempé." Et prenant un pain encore entier, pas le reste de celui qui a servi pour l'Eucharistie, en détache une grosse bouchée, la trempe dans la sauce de l'agneau dans le plateau, il allonge le bras au-dessus de la table et dit: "Prends, Judas. Tu aimes cela."

175

"Merci, Maître. Oui, j'aime cela" et ne sachant pas ce qu'est cette bouchée, il la mange, alors que Jean, horrifié, va jusqu'à fermer ses yeux pour ne pas voir l'horrible rire de l'Ischariote pendant qu'il mange à belles dents le pain accusateur.

"Bon! Va, maintenant que je t'ai fait plaisir" dit Jésus à Judas. "Tout est accompli, ici (il marque beaucoup ce mot). Ce qui reste encore à faire ailleurs, fais-le vite, Judas de Simon."

"Je t'obéis de suite, Maître. Ensuite je te rejoindrai au Gethsémani. Tu vas là, n'est-ce pas, comme toujours?"

"J'y vais... comme toujours... oui."

"Qu'a-t-il à faire?" demande Pierre. "Il va seul?"

"Je ne suis pas un enfant" plaisante Judas qui met son manteau.

"Laisse-le aller. Lui et Moi savons ce qu'il y a à faire" dit Jésus.

"Oui, Maître." Pierre se tait. Peut-être pense-t-il qu'il a péché en soupçonnant son compagnon. La main sur le front, il réfléchit. Jésus serre Jean sur son cœur et se tourne pour lui murmurer dans les cheveux: "Ne dis rien à Pierre pour le moment. Ce serait un scandale inutile."

"Adieu, Maître. Adieu, amis." Judas salue.

"Adieu" dit Jésus.

Et Pierre: "Je te salue, garçon."

Jean, la tête presque sur le sein de Jésus, murmure: "Satan!" Jésus seul l'entend et soupire.

Ici tout s'arrête, mais Jésus dit: "Je suspends par pitié pour toi. Je te donnerai la fin de la Cène à un autre moment."

(la cène continue)

Il y a quelques minutes de silence absolu. Jésus a la tête inclinée, en caressant machinalement les cheveux blonds de Jean. Puis il se secoue, lève la tête, tourne son regard, a un sourire qui reconforte les disciples. Il dit: "Quittons la table et asseyons-nous tous les uns près des autres, comme autant de fils autour de leur père."

Ils prennent les lits-sièges qui étaient derrière la table (ceux de Jésus, Jean, Jacques, Pierre, Simon, André et du cousin Jacques) et ils les portent de l'autre côté.

Jésus prend place sur le sien, toujours entre Jacques et Jean. Mais quand il voit qu'André va s'asseoir à la place laissée par l'Ischariote, il crie: "Non, pas là." Un cri impulsif que son extrême prudence ne réussit pas à empêcher. Puis il se reprend en parlant

176

ainsi: "Il n'est Pas besoin de tant de place. En restant assis, on peut tenir sur eux seuls. Ils suffisent. Je vous veux très proches." Jacques de Zébédée appelle Pierre: "Assieds-toi ici. Moi, je m'assois sur ce petit tabouret, aux pieds de Jésus."

"Que Dieu te bénisse, Jacques! Je le désirais tant!" dit Pierre, et il se serre contre son Maître qui est ainsi serré de près par Jean et Pierre, avec Jacques à ses pieds.

Jésus sourit: "Je vois que commence à opérer la parole dite auparavant. Les bons frères s'aiment. Moi aussi, je te dis, Jacques: "Que Dieu te bénisse". Ce geste aussi, l'Éternel ne l'oubliera pas, et tu le trouveras là-haut.

Moi je puis tout ce que je demande. Vous l'avez vu. Il a suffi d'un de mes désirs pour que le Père accorde au Fils de se donner en Nourriture à l'homme. Avec ce qui vient d'arriver le Fils de l'homme a été glorifié car c'est un témoignage de pouvoir le miracle qui n'est possible qu'aux amis de Dieu. Plus le miracle est grand et plus est sûre et profonde cette divine amitié. C'est un miracle qui, par sa forme, sa durée et sa nature, par son étendue et les limites qu'il atteint, est le plus fort qui puisse exister.

Je vous le dis: il est si puissant, surnaturel, inconcevable pour l'homme orgueilleux, que bien peu le comprendront comme il doit être compris et que beaucoup le négligeront. Que dirai-je alors? Condamnation pour eux? Non. Je dirai: pitié! Mais plus grand est le miracle, plus grande est la gloire qui en revient à son auteur. C'est Dieu Lui-même qui dit: "Voilà, mon bien-aimé a voulu cela, il l'a eu, et c'est Moi qui le Lui ai accordé, parce qu'il possède une grande grâce à mes yeux". Et ici Il dit: "Il a une grâce sans limites comme est infini le miracle accompli par Lui". De même à la gloire qui revient à l'auteur du miracle de la part de Dieu il y a la gloire qui de son auteur revient au Père. Car toute gloire spirituelle, venant de Dieu, revient à sa source. Et la gloire de Dieu, bien qu'elle soit infinie, s'accroît toujours plus et brille par la gloire de ses saints. C'est pourquoi je vous dis: de même que le Fils de l'homme a été glorifié par Dieu, ainsi Dieu a été glorifié par le Fils de l'homme. J'ai glorifié Dieu en Moi-même. À son tour Dieu glorifiera son Fils en Lui. C'est bientôt qu'Il va le glorifier. Exulte, Toi qui reviens à ton Siège, ô Essence spirituelle de la Seconde Personne! Exulte, ô chair qui vas remonter après un si long exil dans la fange. Et ce n'est pas le Paradis d'Adam, mais le Paradis sublime du Père qui va t'être donné comme demeure. S'il a

177

été dit que par la stupeur d'un commandement de Dieu, donné par la bouche d'un homme, le soleil s'est arrêté, que n'arrivera-t-il pas dans les astres quand ils verront le prodige de la Chair de l'Homme monter et prendre place à la droite du Père dans sa Perfection de matière glorifiée? Mes petits enfants, c'est pour peu de temps encore que je reste avec vous. Et vous, ensuite, vous me chercherez comme des orphelins cherchant leur père mort. Et en pleurant, vous irez en parlant de Lui et vous frapperez en vain à son tombeau muet, et puis encore vous frapperez aux portes azurées du Ciel, avec votre âme lancée dans une suppliante recherche d'amour, disant: "Où est notre Jésus? Nous le voulons. Sans Lui, il n'y a plus de lumière dans le monde, ni de joie, ni d'amour. Rendez-le nous, ou bien laissez-nous entrer. Nous voulons être où il est". Mais, pour le moment, vous ne pouvez venir où je vais. Je l'ai dit aussi aux juifs: "Ensuite vous me chercherez, mais où je vais vous ne pouvez venir". Je le dis aussi à vous.

Pensez à la Mère... Elle non plus ne pourra venir où je vais.

Et pourtant j'ai quitté le Père pour venir à elle et me faire Jésus dans son sein sans tache.

Et pourtant c'est de l'Inviolée que je suis venu dans l'extase lumineuse de ma Naissance. Et c'est de son amour, devenu lait, que je me suis nourri. Je suis fait de pureté et d'amour car Marie m'a nourri de sa virginité fécondée par l'Amour parfait qui vit dans le Ciel.

Et pourtant c'est par elle que j'ai grandi, en lui coûtant fatigues et larmes...

Et pourtant je lui demande un héroïsme tel que jamais il n'en a été accompli, et par rapport auquel celui de Judith et de Jahel sont des héroïsmes de pauvres femmes discutant avec leur rivale près de la fontaine de leur village.

Et pourtant personne ne lui est pareil quand il s'agit de m'aimer.

Et, malgré cela, je la laisse et je vais où elle ne viendra que dans beaucoup de temps. Pour elle ce n'est pas le commandement que je vous donne à vous: "Sanctifiez-vous année par année, mois par mois, jour par jour, heure par heure, pour pouvoir venir à Moi quand ce sera votre heure". En elle est toute grâce et toute sainteté. C'est la créature qui a tout eu et qui a tout donné. Il n'y a rien à ajouter ni à enlever. C'est le très saint témoignage de ce que peut Dieu.

Mais pour être certain qu'il y a en vous la capacité de pouvoir me rejoindre, et d'oublier la douleur du deuil de la séparation de votre Jésus, je vous donne un commandement nouveau. Et c'est que vous vous aimiez les uns les autres. Comme je vous ai aimés, de même aimez-vous l'un l'autre. C'est par cela que l'on saura que vous êtes

178

mes disciples. Quand un père a de nombreux fils, par quoi reconnaît-on qu'ils sont tels? Pas tellement par l'aspect physique - car il y a des hommes qui sont semblables à un autre homme avec lequel ils n'ont aucun rapport de sang ni non plus de nation - mais par l'amour commun pour la famille, pour leur père, et entre eux. Et le père une fois mort, la bonne famille ne se désagrège pas, parce qu'il y a un même sang et que c'est toujours celui qui vient de la semence du père, et il noue des liens que la mort elle-même ne délie pas parce que l'amour est plus fort que la mort. Or, si vous vous aimez même après que je vous aurai quittés, tous reconnaîtront que vous êtes mes fils et par conséquent mes disciples et que vous êtes frères entre vous, ayant eu un seul père."

"Seigneur Jésus, mais où vas-tu?" demande Pierre.

"Je vais où, pour le moment, tu ne peux me suivre. Mais plus tard tu me suivras."

"Et pourquoi pas maintenant? Je t'ai toujours suivi depuis que tu m'as dit: "Suis-moi". J'ai tout quitté sans regret... Or, si tu t'en allais sans ton pauvre Simon, en me laissant sans Toi, mon Tout, alors que pour Toi j'ai quitté le peu de bien que j'avais, ce ne serait pas juste ni beau de ta part. Tu vas à la mort? C'est bien. Mais moi aussi je viens. Allons ensemble dans l'autre monde. Mais auparavant je t'aurai défendu. Je suis prêt à donner ma vie pour Toi."

"Tu donneras ta vie pour Moi? Maintenant? Maintenant non. En vérité, oh! c'est en vérité que je te le dis: le coq n'aura pas encore chanté que tu m'auras renié trois fois.

**Maintenant c'est encore la première veille.** Puis viendra la seconde... et puis la troisième. Avant que résonne le chant du coq tu auras par trois fois renié ton Seigneur."

"Impossible, Maître ! Je crois à tout ce que tu dis, mais pas à cela. Je suis sûr de moi."

"Maintenant, pour l'instant tu es sûr, mais c'est parce que tu m'as encore. Tu as Dieu avec toi. D'ici peu le Dieu Incarné sera pris et vous ne l'aurez plus. Et Satan, après vous avoir déjà appesantis - ton assurance elle-même est une ruse de Satan, un poids pour t'appesantir - vous effraiera. Il vous insinuera: "Dieu n'existe pas. Moi j'existe". Et pourtant, bien que votre esprit

sera aveuglé par l'épouvante, vous raisonnerez encore, et vous comprendrez que quand Satan est le maître du moment, le Bien est mort et le Mal agissant, l'esprit abattu et l'humain triomphant. Alors vous resterez comme des guerriers sans chef, poursuivis par l'ennemi, et dans votre frayeur de vaincus vous courberez l'échine devant le vainqueur,

179

et pour n'être pas tués vous renierez le héros tombé - Mais, je vous en prie, que votre cœur ne se trouble pas. Croyez en Dieu, et croyez aussi en Moi. Croyez en Moi, contre toutes les apparences.

Qu'il croie dans ma miséricorde et dans celle du Père aussi bien celui qui reste que celui qui fuit.

Aussi bien celui qui se tait que celui qui ouvrira la bouche pour dire: "Je ne le connais pas".

Croyez également dans mon pardon.

Et croyez que quelles que soient dans l'avenir vos actions, dans le Bien et dans ma Doctrine, dans mon Église par conséquent, elles vous donneront une même place dans le Ciel. Dans la maison de mon Père il y a beaucoup de demeures. S'il n'en était pas ainsi, je vous l'aurais dit. Car je vais en avant, vous préparer une place pour vous. N'agissent-ils pas ainsi les bons pères quand ils doivent amener ailleurs leur petite famille? Ils vont à l'avance préparer la maison, le mobilier, les provisions, et puis ils viennent prendre leurs enfants les plus chers. Ils agissent ainsi par amour, pour que rien ne manque aux petits et qu'ils ne souffrent pas dans le nouveau village. J'agis de même et pour le même motif. Maintenant je m'en vais. Et quand j'aurai préparé une place pour chacun dans la Jérusalem céleste, je viendrai de nouveau, je vous prendrai avec Moi pour que vous soyez avec Moi où je suis, où il n'y aura ni mort, ni deuil, ni larmes, ni cris, ni faim, ni douleur, ni ténèbres, ni feu, mais seulement lumière, paix, béatitude et chant. Oh! chant des Cieux très hauts quand les douze élus seront sur les trônes avec les douze patriarches des douze tribus d'Israël, et chanteront dans l'ardeur du feu de l'amour spirituel, dressés sur la mer des béatitudes, le cantique éternel qui aura pour arpège l'éternel alléluia de l'armée angélique... Je veux que vous soyez là où je serai. Et vous savez où je vais et vous en connaissez le chemin."

"Mais, Seigneur! Nous ne savons rien. Tu ne nous dis pas où tu vas. Comment pouvons-nous savoir le chemin à prendre pour venir vers Toi et pour abrégier l'attente?" dit Thomas.

"Je suis le Chemin, la Vérité, la Vie. Vous me l'avez entendu dire et expliquer plusieurs fois et, en vérité certains, qui ne savaient même pas qu'il existe un Dieu, se sont avancés sur le chemin, sur mon chemin et ont déjà de l'avance sur vous. Oh! où es-tu, brebis perdue de Dieu que j'ai ramenée au bercail? Où es-tu, toi dont l'âme est ressuscitée?"

"Qui? De qui parles-tu? De Marie de Lazare? Elle est à côté, avec ta Mère. Tu la veux? Ou bien tu veux Jeanne? Certainement elle est dans son palais, mais si tu veux, nous allons l'appeler..."

180

"Non. Pas elles... Je pense à celle qui ne sera dévoilée que dans le Ciel... et à **Fotinai**... Elles m'ont trouvé et n'ont plus quitté mon chemin. À l'une j'ai indiqué le Père comme Dieu vrai et l'Esprit comme lévite dans cette adoration individuelle. À l'autre, qui ne savait même pas qu'elle avait un esprit, j'ai dit: "Mon nom est Sauveur. Je sauve celui qui a bonne volonté de se sauver. Je suis Celui qui cherche ceux qui sont perdus pour leur donner la Vie, la Vérité et la Pureté. Qui me cherche me trouve". Et toutes deux ont trouvé Dieu... Je vous bénis. Eves faibles devenues plus fortes que Judith... Je viens, où vous êtes je viens... Vous me consolez... Soyez bénies!..."

"Montre-nous le Père, Seigneur, et nous serons pareilles à elles" dit Philippe.

"Depuis si longtemps je suis avec vous, et toi, Philippe, tu ne m'as pas encore connu? Qui me voit mon Père. Comment donc peux-tu dire: "Montre-nous le Père"? Tu n'arrives pas à croire que je suis dans le Père et le Père est en Moi? Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de Moi-même. Mais le Père qui demeure en Moi accomplit toutes mes œuvres, et vous ne croyez pas que je suis dans le Père et Lui est en Moi?"

Que dois-je dire pour vous faire croire?

Mais si vous ne croyez pas aux paroles, croyez au moins aux œuvres. Je vous dis et je vous le dis avec vérité: celui qui croit en Moi fera les œuvres que je fais, et en fera encore de plus grandes, parce que je vais au Père. Et tout ce que vous demanderez au Père en mon nom je le ferai pour que le Père soit glorifié en son Fils. Et je ferai ce que vous me demanderez au nom de mon Nom. Mon Nom est connu, pour ce qu'il est réellement, de Moi seul, du Père qui m'a engendré et de l'Esprit qui procède de notre amour.

Et par ce Nom tout est possible. Qui pense, à mon Nom avec amour m'aime, et obtient. Mais il ne suffit pas de m'aimer. Il faut observer mes commandements pour avoir le véritable amour. Ce sont les œuvres qui témoignent des sentiments, et au nom de cet amour, je prierai le Père, et Lui vous donnera un autre Consolateur pour qu'Il reste pour toujours avec vous. Quelqu'un que Satan et le monde ne peuvent atteindre, l'Esprit de Vérité que le monde ne peut recevoir et ne peut frapper, car il ne le voit pas et ne le connaît pas. Il s'en moquera. Mais Lui est si élevé que le mépris ne pourra l'atteindre alors que, compatissant au-delà de toute mesure, Il sera toujours avec celui qui l'aime, même s'il est pauvre et faible. Vous le connaîtrez car Il demeure déjà avec vous et bientôt sera en vous. Je ne vous laisserai pas orphelins. Je vous l'ai déjà dit: "Je reviendrai à

181

vous". Mais, avant que ce soit l'heure de venir vous prendre pour aller dans mon Royaume, je viendrai. Je viendrai à vous. D'ici peu, le monde ne me verra plus.

Mais vous me voyez et vous me verrez parce que je vis et vous vivez, parce que je vivrai et vous aussi vivrez.

Ce jour-là, vous saurez que je suis en mon Père, et vous en Moi, et Moi en vous. En effet, celui qui accueille mes préceptes et les observe, celui-là m'aime, et celui qui m'aime sera aimé de mon Père et il possédera Dieu car Dieu est charité et celui qui

aime a Dieu en lui. Et je l'aimerai car en lui je verrai Dieu, et je me manifesterai à lui en me faisant connaître dans les secrets de mon amour, de ma sagesse, de ma Divinité Incarnée. Ce seront mes retours parmi les fils de l'homme que j'aime bien qu'ils soient faibles et même ennemis. Mais ceux-ci seront seulement faibles. Et je les fortifierai et je leur dirai: "Lève-toi!", je dirai: "Viens dehors!", je dirai: "Suis-moi", je dirai: "Écoute", je dirai: "Écris"... et vous êtes parmi ceux-ci."

"Pourquoi, Seigneur, te manifestes-tu à nous et pas au monde?" demande Jude Thaddée.

"Parce que vous m'aimez et observez mes paroles. Celui qui agira ainsi sera aimé de mon Père et Nous viendrons à lui et Nous établirons notre demeure chez lui, en lui. Alors que celui qui ne m'aime pas n'observe pas mes paroles et agit selon la chair et le monde. Maintenant sachez que ce que je vous ai dit n'est pas parole de Jésus de Nazareth, mais parole du Père parce que Je suis le Verbe du Père qui m'a envoyé. Je vous ai dit ces choses en parlant ainsi, avec vous, parce que je veux vous préparer Moi-même à la possession complète de la Vérité et de la Sagesse. Mais vous ne pouvez encore comprendre et vous souvenir.

Pourtant, quand viendra à vous le Consolateur, l'Esprit Saint que le Père enverra en mon nom, alors vous pourrez comprendre et Lui vous enseignera tout et vous rappellera ce que je vous ai dit.

Je vous laisse ma paix. Je vous donne ma paix. Je vous la donne non comme la donne le monde, ni même comme jusqu'à présent je vous l'ai donnée: le salut béni du Béni à ceux qui sont bénis. Plus profonde est la Paix que maintenant je vous donne. En cet adieu, je vous communique Moi-même, mon Esprit de paix, comme je vous ai communiqué mon Corps et mon Sang, pour qu'en vous reste une force dans la bataille imminente. Satan et le monde vont déchaîner la guerre contre votre Jésus. C'est leur heure. Ayez en vous la Paix, mon Esprit qui est un esprit de paix, car je suis le Roi de la Paix. Ayez-la pour ne pas être trop abandonnés. Celui qui souffre avec la

182

paix de Dieu en lui, souffre mais sans blasphème et sans désespoir. Ne pleurez pas. Vous avez bien entendu que j'ai dit: "Je vais au Père et puis je reviendrai". Si vous m'aimiez au-delà de la chair vous vous réjouiriez, car je vais au Père après un si long exil... Je vais vers Celui qui est plus grand que Moi et qui m'aime. Je vous l'ai dit maintenant, avant que cela s'accomplisse, comme je vous ai dit toutes les souffrances du Rédempteur avant d'aller vers elles afin que, quand tout sera accompli, vous croyiez toujours plus en Moi. Ne vous troublez pas ainsi! Ne vous effrayez pas. Votre cœur a besoin d'équilibre... Je n'ai plus que peu à vous parler... et j'ai encore tant à dire! Arrivé au terme de mon évangélisation, il me semble n'avoir encore rien dit et tant, tant, tant il reste encore à faire. Votre état augmente cette sensation. Et que dirai-je, alors? Que j'ai manqué à mon devoir? Ou que vous êtes si durs de cœur que cela n'a servi à rien?

Vais-je douter? Non. Je me fie à Dieu et je vous confie à Lui vous, mes bien-aimés. Lui accomplira l'œuvre de son Verbe. Je ne suis pas comme un père qui meurt et n'a d'autre lumière que l'humaine. J'espère en Dieu., Et même en sentant en Moi se presser tous les conseils dont je vois que vous avez besoin et en voyant fuir le temps, je vais tranquille vers mon sort. Je sais que sur les semences tombées en vous, va descendre une rosée qui les fera toutes germer, et puis viendra le soleil du Paraclet, et elles deviendront un arbre puissant. Il va venir le prince de ce monde, avec qui je n'ai rien à faire. Et, si ce n'avait été dans un but de rédemption, il n'aurait rien pu sur Moi. Mais cela arrive afin que le monde sache que j'aime le Père et que je l'aime jusqu'à l'obéissance qui me soumet à la mort et que je fais ce qu'Il m'a ordonné.

C'est l'heure de partir. Levez-vous, et écoutez les ultimes paroles. Je suis la vraie Vigne et c'est mon Père qui la cultive. Tout sarment qui ne porte pas de fruit Lui le coupe et celui qui porte du fruit Il le taille pour qu'il en porte encore plus. Vous êtes déjà purifiés par ma parole. Demeurez en Moi et Moi en vous pour continuer à être tels. Le sarment détaché de la vigne ne peut faire de fruit. Il en est ainsi pour vous si vous ne restez pas en Moi. Je suis la Vigne et vous les sarments. Celui qui reste uni à Moi porte des fruits abondants. Mais si l'un se détache, il devient un rameau sec que l'on jette au feu et que l'on brûle, car sans l'union avec Moi, vous ne pouvez rien faire. Restez donc en Moi, et que mes paroles restent en vous, puis demandez ce que vous voulez et cela vous sera fait. Mon Père sera toujours d'autant plus glorifié que vous porterez davantage de fruit et que vous serez davantage mes disciples.

183

Comme le Père m'a aimé, il en est de même pour Moi avec vous. Demeurez dans mon amour qui sauve. En m'aimant vous serez obéissants, et l'obéissance fait croître l'amour réciproque. Ne dites pas que je me répète. Je connais votre faiblesse, et je veux que vous vous sauviez. Je vous ai dit ces choses pour que la joie que j'ai voulu vous donner soit en vous et soit complète. Aimez-vous, aimez-vous! C'est mon nouveau commandement. Aimez-vous réciproquement plus que chacun de vous ne s'aime lui-même. Il n'y a pas de plus grand amour que celui de qui donne sa vie pour ses amis. Vous êtes mes amis et Moi, je donne ma vie pour vous. Faites ce que je vous enseigne et commande. Je ne vous appelle plus serviteurs, car le serviteur ne sait pas ce que fait son maître, alors que vous, vous savez ce que je fais. Vous savez tout de Moi. Je vous ai manifesté non seulement Moi-même, mais aussi le Père et le Paraclet, et tout ce que j'ai entendu de Dieu. Ce n'est pas vous qui vous êtes choisis. Mais c'est Moi qui vous ai choisis et je vous ai élus pour que vous alliez parmi les peuples et que vous fassiez du fruit en vous et dans les cœurs de ceux qui seront évangélisés, et que votre fruit demeure, et que le Père vous donne tout ce que vous demanderez en mon nom.

Ne dites pas: "Et alors si tu nous as choisis, pourquoi as-tu choisi un traître? Si tu connais tout, pourquoi as-tu fait cela?" Ne vous demandez pas non plus qui est celui-là. Ce n'est pas un homme, c'est Satan. Je l'ai dit à l'ami fidèle et je l'ai laissé dire par le fils aimé. C'est Satan.

Si Satan ne s'était pas incarné, l'éternel singe de Dieu, en une chair mortelle, ce possédé n'aurait pas pu se soustraire à mon pouvoir de Jésus. J'ai dit: "possédé". Non. Il est beaucoup plus: il est anéanti en Satan."

"Pourquoi, Toi qui as chassé les démons, ne l'as-tu pas délivré?" demande Jacques d'Alphée.

“Le demandes-tu par amour pour toi, craignant de l'être? Ne le crains pas.”

“Moi alors?”

“Moi?”

“Moi?”

“Taisez-vous. Je ne dis pas ce nom. J'use de miséricorde, et vous, faites la même chose.”

“Mais pourquoi ne l'as-tu pas vaincu? Tu ne le pouvais pas?”

“Je le pouvais. Mais pour empêcher Satan de s'incarner pour me tuer, j'aurais dû exterminer la race humaine avant la Rédemption. Qu'aurais-je racheté alors?”

184

“Dis-le-moi, Seigneur, dis-le-moi!” Pierre s'est glissé à genoux et secoue Jésus avec frénésie, comme s'il était en proie au délire. “Est-ce moi? Est-ce moi? Je m'examine? Il ne me semble pas. Mais Toi... Tu as dit que je te renierai... Et je tremble... Oh! quelle horreur si c'était moi!...”

“Non, Simon de Jonas, pas toi.”

“Pourquoi m'as-tu enlevé mon nom de "Pierre"? Je suis donc redevenu Simon? Tu le vois? Tu le dis!... C'est moi! Mais comment ai-je pu? Dites-le... dites-le vous... Quand est-ce que j'ai pu devenir traître?... Simon?... Jean?... Mais parlez!...”

“Pierre, Pierre, Pierre! Je t'appelle Simon parce que je pense à notre première rencontre quand tu étais Simon. Et je pense comment tu as toujours été loyal dès le premier moment. Ce n'est pas toi. Je te le dis Moi: Vérité.”

“Qui alors?”

“Mais c'est Judas de Kériot! Tu ne l'as pas encore compris?” crie le Thaddée qui n'arrive plus à se contenir.

“Pourquoi ne me l'as-tu pas dit avant? Pourquoi?” crie aussi Pierre.

“Silence. C'est Satan. Il n'a pas d'autre nom. Où vas-tu, Pierre?”

“Le chercher.”

“Dépose tout de suite ce manteau et cette arme. Ou bien je dois te chasser et te maudire?”

“Non, non! Oh! mon Seigneur! Mais moi... mais moi... Je suis peut-être malade de délire, moi? Oh! Oh!” Pierre pleure après s'être jeté par terre aux pieds de Jésus.

“Je vous donne le commandement de vous aimer et de pardonner. Avez-vous compris? Si dans le monde il y a aussi la haine, qu'en vous il n'y ait que l'amour. Pour tous. Combien de traîtres vous trouverez sur votre route! Mais vous ne devez pas haïr et rendre le mal pour le mal. Autrement le Père vous haïra. Avant vous, j'ai été haï et trahi, Moi. Et pourtant, vous le voyez, je ne hais pas. Le monde ne peut aimer ce qui n'est pas comme lui. Il ne vous aimera donc pas. Si vous lui apparteniez il vous aimerait, mais vous n'êtes pas du monde, car je vous ai pris du milieu du monde, et c'est pour cela que vous êtes haïs. Je vous ai dit: le serviteur n'est pas plus que le maître. S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront vous aussi. S'ils m'ont écouté, ils vous écouteront vous aussi. Mais ils feront tout à cause de mon nom parce qu'ils ne connaissent pas, ne veulent pas connaître Celui qui m'a envoyé. Si je n'étais pas venu et si je

185

n'avais pas parlé, ils ne seraient pas coupables, mais maintenant leur péché est sans excuse. Ils ont vu mes œuvres, entendu mes paroles, et pourtant ils m'ont haï, et avec Moi le Père, parce que le Père et Moi, nous sommes une seule Unité avec l'Amour. Mais il était écrit: "Tu m'as haï sans raison". Cependant quand sera venu le Consolateur, l'Esprit de vérité qui procède du Père, ce sera Lui qui rendra témoignage de Moi, et vous aussi, vous me rendrez témoignage parce que dès le début vous avez été avec Moi.

Ceci je vous le dis pour que, quand ce sera l'heure, vous ne soyez pas abattus et scandalisés. Il va venir le temps où ils vous chasseront des synagogues et où celui qui vous tuera pensera rendre ainsi un culte à Dieu. Ils n'ont connu ni le Père ni Moi. C'est là leur excuse. Je ne vous ai pas dit ces choses en les développant autant, jusqu'à maintenant, parce que vous étiez comme des enfants à peine nés. Mais maintenant la mère vous quitte. Je m'en vais. Vous devez vous accoutumer à une autre nourriture. Je veux que vous la connaissiez.

Personne ne me demande plus: "Où vas-tu?" La tristesse vous rend muets. Et pourtant, c'est un bien pour vous aussi que je m'en aille, autrement le Consolateur ne viendra pas. C'est Moi qui vous l'enverrai. Et quand Il sera venu, par le moyen de la sagesse et de la parole, les œuvres et l'héroïsme qu'Il versera en vous, Il convaincra le monde de son péché déicide et de la justice de ma sainteté. Et le monde sera nettement divisé en réprouvés, ennemis de Dieu, et en croyants. Ces derniers seront plus ou moins saints, selon leur volonté. Mais le jugement du prince du monde et de ses serviteurs sera fait. Je ne puis vous en dire davantage car vous ne pouvez encore comprendre. Mais Lui, le Divin Paraclet, vous donnera la Vérité entière car Il ne parlera pas de Lui-même, mais Il dira tout ce qu'Il aura entendu de l'esprit de Dieu et Il vous annoncera l'avenir. Il prendra ce qui vient de Moi, c'est-à-dire de ce qui encore appartient au Père, et vous le dira.

Encore un peu de temps pour se voir, ensuite vous ne me verrez plus. Et ensuite encore un peu de temps, et puis vous me verrez.

Vous murmurez entre vous et dans votre cœur. Écoutez une parabole. **La dernière** de votre Maître.

Quand une femme a conçu et arrive à l'heure de l'enfantement, elle est dans une grande affliction car elle souffre et gémit. Mais quand son petit enfant est venu au jour, et qu'elle le serre sur son cœur, toute peine cesse et la tristesse se change en joie parce qu'un homme est venu au monde.

186

Ainsi pour vous. Vous pleurerez et le monde rira de vous, mais ensuite votre tristesse se changera en joie. Une joie que le monde ne connaîtra jamais. Vous êtes tristes maintenant, mais quand vous me reverrez, votre cœur deviendra plein d'une joie que personne n'aura plus le pouvoir de vous ravir. Une joie tellement pleine qu'elle estompera tout besoin de demander à la fois pour l'esprit et pour le cœur et pour la chair. Vous vous repaîtrez seulement de ma vue, oubliant toute autre chose. Mais justement, à partir de ce moment-là vous pourrez tout demander en mon nom, et cela vous sera donné par le Père pour que vous ayez toujours plus de joie. Demandez, demandez. Et vous recevrez.

L'heure vient où je pourrai vous parler ouvertement du Père. Ce sera parce que vous aurez été fidèles dans l'épreuve et tout sera surmonté. Votre amour sera parfait du fait qu'il vous aura donné la force dans l'épreuve. Et ce qui vous manquera, je vous l'ajouterai en le prenant de mon immense trésor et en disant: "Père, tu le vois. Ils m'ont aimé en croyant que je suis venu de Toi". Descendu dans le monde, maintenant je le quitte et je vais au Père, et je prierai pour vous."

"Oh! maintenant, tu t'expliques. Maintenant nous savons ce que tu veux dire et que tu sais tout et que tu réponds sans que personne t'interroge. Vraiment tu viens de Dieu!"

"Vous croyez maintenant? À la dernière heure? Cela fait trois ans que je vous parle! Mais déjà en vous opère le Pain qui est Dieu et le Vin qui est Sang qui n'est pas venu de l'homme et vous donne le premier frisson de la déification. Vous deviendrez des dieux si vous persévérez dans mon amour et dans ma possession. Non pas comme l'a dit Satan à Adam et Eve, mais comme je vous le dis. C'est le vrai fruit de l'arbre du Bien et de la Vie. Le Mal est vaincu en qui s'en nourrit, et la Mort est morte. Qui en mange vivra éternellement et deviendra "dieu" dans le Royaume de Dieu. Vous serez des dieux si vous restez en Moi. Et pourtant voilà... bien qu'ayant en vous ce Pain et ce Sang, puisque arrive l'heure où vous serez dispersés, vous vous en irez pour votre compte et vous me laisserez seul... Mais je ne suis pas seul. J'ai le Père avec Moi. Père, Père! Ne m'abandonne pas! Je vous ai tout dit... Pour vous donner la paix, ma paix. Vous serez encore opprimés. Mais ayez foi. J'ai vaincu le monde." Jésus se lève, ouvre les bras en croix et dit avec un visage lumineux la sublime prière au Père. Jean la rapporte intégralement. Les apôtres pleurent plus ou moins ouvertement et bruyamment.

187

Pour finir, ils chantent un hymne.

Jésus les bénit, puis il ordonne: "Mettons nos manteaux maintenant et partons. André, dis au chef de maison de laisser tout ainsi, par ma volonté. Demain... cela vous fera plaisir de revoir ce lieu." Jésus le regarde. Il paraît bénir les murs, le mobilier, tout. Puis il prend son manteau et s'éloigne, suivi des disciples. Près de Lui se trouve Jean auquel il s'appuie.

"Tu ne salues pas la Mère?" Lui demande le fils de Zébédée.

"Non. Tout est déjà fait. Ne faites pas de bruit."

Simon, qui a allumé une torche à la lampe, éclaire le vaste corridor qui va à la porte. Pierre ouvre avec précaution le portail et ils sortent tous sur le chemin et puis, faisant jouer une clef, ils ferment du dehors et ils se mettent en route.

## 20. RÉFLEXIONS SUR LA DERNIÈRE CÈNE

Jésus dit:

"De l'épisode de la Cène, en plus de la considération de la charité d'un Dieu qui se fait nourriture pour les hommes, ressortent quatre enseignements principaux.

**Un: la nécessité pour tous les fils de Dieu d'obéir à la Loi.**

La Loi disait que l'on devait pour Pâque consommer l'agneau selon le rituel donné par le Très-Haut à Moïse et Moi, vrai Fils du vrai Dieu, je ne me suis pas considéré, à cause de ma qualité divine, comme exempt de la Loi. J'étais sur la Terre: Homme parmi les hommes et Maître des hommes. Je devais donc faire mon devoir d'homme envers Dieu comme les autres et mieux qu'eux. Les faveurs divines n'exemptent pas de l'obéissance et de l'effort vers une sainteté toujours plus grande. Si vous comparez la sainteté la plus élevée à la perfection divine, vous la trouvez toujours pleine de défauts et par conséquent obligée de s'efforcer elle-même de les éliminer et de rejoindre un degré de perfection autant que possible semblable à celui de Dieu.

**Deux: la puissance de la prière de Marie.**

J'étais Dieu fait Chair. Une Chair qui pour être sans tache possédait la force spirituelle pour dominer la chair. Et pourtant je ne refuse pas, j'appelle au contraire l'aide de la Pleine de Grâce, qui même en cette heure d'expiation aurait trouvé, c'est vrai, sur sa

188

tête le Ciel fermé, mais pas au point de ne pas réussir à en détacher un ange, Elle, Reine des Anges, pour reconforter son Fils. Oh! non pas pour elle, la pauvre Maman! Elle aussi a goûté l'amertume de l'abandon du Père, mais par sa douleur offerte pour la Rédemption elle m'a obtenu de pouvoir surmonter l'angoisse du Jardin des Oliviers et porter à terme la Passion dans toute sa multiforme âpreté dont chacune visait à laver une forme et un moyen de péché.

**Trois: la maîtrise de soi-même et l'endurance de l'offense, charité sublime par dessus tout, ne peuvent l'avoir que ceux qui font vie de leur vie la Loi de Charité, que j'avais proclamée.**

Et non seulement proclamée, mais pratiquée réellement.

Qu'a pu être pour Moi d'avoir avec Moi à ma table celui qui me trahissait, de devoir me donner à lui, de devoir m'humilier à lui, de devoir partager avec lui le calice rituel et de poser mes lèvres là où lui les avait posées et de les faire poser à ma Mère, vous ne pouvez pas l'imaginer. Vos médecins ont discuté et discutent sur la rapidité de ma fin et lui donnent pour origine une lésion cardiaque due aux coups de la flagellation. Oui, pour ces coups aussi mon cœur était devenu malade. Mais il l'était déjà depuis la Cène. Brisé, brisé dans l'effort de devoir subir à côté de Moi le Traître. J'ai commencé alors de mourir physiquement. Le reste n'a été qu'une aggravation de l'agonie qui existait déjà.

Tout ce que j'ai pu faire, je l'ai fait car je n'étais qu'un avec la Charité. Même à l'heure où le Dieu-Charité s'éloignait de Moi, j'ai su être charité, car dans mes trente-trois années, j'avais vécu de charité. On ne peut arriver à une perfection telle que celle qui demande de pardonner et de supporter celui qui nous offense si on n'a pas l'habitude de la charité. Moi, je l'avais et j'ai pu pardonner et supporter ce chef-d'œuvre d'Offenseur que fut Judas.

Quatre: **le Sacrement opère d'autant plus que l'on est digne de le recevoir.** Si on s'en est rendu digne par une constante volonté qui brise la chair et rend l'esprit souverain, en vainquant les concupiscences, en pliant l'être aux vertus, en le tendant comme un arc vers la perfection des vertus et surtout de la Charité.

En effet quand quelqu'un aime, il tend à réjouir celui qu'il aime. Jean, qui m'aimait comme personne et qui était pur, eut du Sacrement le maximum de transformation. Il commença à partir de ce moment à être **l'aigle** auquel il est familier et facile de s'élever jusqu'au Ciel de Dieu et de fixer le Soleil éternel. Mais malheur à celui qui reçoit le Sacrement sans en être tout à fait digne, mais qui au contraire a fait croître sa constante indignité humaine par les

189

fautes mortelles. Alors il devient non pas un germe de préservation et de vie, mais de corruption et de mort. Mort de l'esprit et putréfaction de la chair qui en "crève", comme dit Pierre de celle de Judas. Elle ne répand pas le sang, liquide toujours vital et beau dans sa pourpre, mais son intérieur noirci par toutes les passions, pourriture qui se déverse de la chair décomposée comme de la charogne d'un animal immonde, objet de dégoût pour les passants. La mort de celui qui profane le Sacrement est toujours la mort d'un désespéré et ne connaît donc pas le tranquille trépas propre à celui qui est en grâce, ni l'héroïque trépas de la victime qui souffre d'une manière aiguë mais avec le regard fixé au Ciel et l'âme assurée de la paix. La mort du désespéré est marquée de contorsions et de terreurs atroces, c'est une convulsion horrible de l'âme déjà saisie par la main de Satan qui l'étrangle pour l'arracher à la chair et la suffoque par sa respiration nauséabonde. Voilà la différence entre celui qui passe à l'autre vie après s'y être nourri de charité, de foi, d'espérance et de toute autre vertu et doctrine céleste et du Pain angélique qui l'accompagne avec ses fruits, mieux si de sa présence réelle, dans le dernier voyage, et celui qui trépassé après une vie de brute avec une mort de brute que la Grâce et le Sacrement ne réconfortent pas.

La première, c'est la fin sereine du saint auquel la mort ouvre le Royaume éternel.

La seconde, c'est la chute effrayante du damné qui se sent précipité dans la mort éternelle et connaît en un instant ce qu'il a voulu perdre sans pouvoir désormais y porter remède.

Pour l'un c'est l'enrichissement, pour l'autre le dépouillement.

Pour l'un la joie, pour l'autre la terreur.

Voilà ce que vous vous donnez selon votre foi et votre amour, ou votre incroyance et le mépris de mon don. C'est l'enseignement de cette contemplation."

## 21. L'AGONIE ET LA CAPTURE AU GETHSÉMANI

10/02/1944

601.1 La route est entièrement silencieuse. Seule l'eau d'une fontaine qui retombe dans un bassin de pierre rompt le profond silence. Le long des murs des maisons, du côté de l'orient, il y a encore de l'obscurité, alors que de l'autre côté la lune commence à blanchir le sommet des maisons et là où la route s'élargit pour former une petite place voilà que la clarté laiteuse et argentée de la lune descend

190

pour embellir aussi les cailloux et la terre de la route. Mais sous les nombreux archivoltes qui vont d'une maison à l'autre, semblables à des pont-levis ou à des étais pour ces vieilles maisons aux ouvertures peu nombreuses sur les rues, et qui à cette heure sont toutes closes et sombres comme si c'étaient des maisons abandonnées, c'est l'obscurité complète, et la torche rougeâtre portée par Simon acquiert une singulière vivacité et une utilité encore plus grande. Les visages, dans cette lumière rouge et mobile, se montrent avec un relief net et tous, tant qu'ils sont, révèlent autant d'état d'âme différents.

Le plus solennel et le plus calme, c'est celui de Jésus. Pourtant la fatigue le vieillit en y faisant paraître des lignes inhabituelles qui font déjà apparaître la future effigie de son visage recomposé dans la mort.

Jean, qui est à côté de Lui, tourne un regard étonné, dolent sur tout ce qu'il voit. On dirait un enfant terrorisé par quelque récit qu'il a entendu ou quelque promesse effrayante et qui demande de l'aide à qui il sait être plus que lui. Mais qui peut l'aider?

Simon, qui est de l'autre côté de Jésus, a le visage fermé, sombre, de quelqu'un qui rumine des pensées atroces, et c'est encore le seul qui après Jésus montre un aspect plein de dignité.

Les autres, qui en deux groupes ne cessent de se déformer, sont tous en fermentation. De temps à autre la voix rauque de Pierre ou celle de baryton de Thomas s'élèvent avec une résonance étrange. Puis ils baissent la voix comme effrayés de ce qu'ils disent. Ils discutent sur ce qu'il faut faire, et l'un propose une chose et l'autre une autre. Mais toutes les propositions tombent car réellement va commencer "l'heure des ténèbres" et les jugements humains restent obscurs et confus.

"Il fallait me le dire plus tôt" dit Pierre fâché.

"Mais personne n'a parlé. Pas le Maître..."

"Oui! Justement Lui te le disait. Mais, frère! Il semble que tu ne le connais pas!..."

“Moi je ressentais quelque trouble et j'ai dit: "Allons mourir avec Lui". Vous vous le rappelez? Mais, par notre Très Saint Dieu, si j'avais su que c'était Judas de Simon!...” tonne Thomas d'une voix menaçante.

“Et que voulais-tu faire?” demande Barthélemy.

“Moi? Je le ferais encore maintenant si vous m'aidiez!”

“Quoi? Tu partirais pour le tuer? Et où?”

“Non. J'éloignerais le Maître. C'est plus simple.”

191

“Il ne viendrait pas!”

“Je ne Lui demanderais pas de venir. Je l'enlèverais comme on enlève une femme.”

“Ce ne serait pas une mauvaise idée!” dit Pierre. Et, impulsif, il revient en arrière, se met dans le groupe des deux fils d'Alphée qui avec Mathieu et Jacques parlent doucement comme des conjurés.

“Écoutez: Thomas dit d'éloigner Jésus. Tous ensemble. On pourrait... du Get-Samni par Bethphagé à Béthanie et de là... en route pour quelque endroit. Le faisons-nous? Une fois Lui mis en lieu sûr, on revient et on extermine Judas.”

“C'est inutile. Israël n'est qu'une trappe” dit Jacques d'Alphée.

“Et maintenant elle est tout près de se fermer. On le comprenait. Trop de haine!”

“Mais, Mathieu! Tu me fais enrager! Tu avais plus de courage quand tu étais pécheur! Philippe, parle.”

Philippe, qui vient tout à fait seul et paraît se faire un monologue, lève le visage et s'arrête. Pierre le rejoint et ils parlent entre eux. Puis ils rejoignent le groupe de tout à l'heure. “Moi, je dirais que le meilleur endroit, c'est dans le Temple” dit Philippe.

“Es-tu fou?” crient les cousins, Mathieu et Jacques. “Mais si là on veut sa mort!”

“Chut! Quel vacarme! Je sais ce que je dis. Ils le chercheront partout, mais pas là. Toi et Jean avez de bonnes amitiés parmi les serviteurs d'Anna. On donne une bonne poignée d'or... et tout est fait. Croyez-le! Le meilleur endroit pour cacher quelqu'un que l'on recherche, c'est la maison du geôlier.”

“Moi, je ne le fais pas” dit Jacques de Zébédée. “Mais écoute aussi les autres, Jean pour commencer. Et si ensuite ils l'arrêtent? Je ne veux pas qu'on dise que c'est moi le traître...”

“Je n'y avais pas pensé. Et alors?” Pierre est anéanti.

“Et alors je dirais qu'il faut faire une chose par pitié. La seule que nous puissions: éloigner la Mère” dit Jude d'Alphée.

“Bon!... Mais... qui y va? Qu'est-ce qu'on lui dit? Vas-y toi, son parent.”

“Moi, je reste avec Jésus. C'est mon droit. Vas-y toi.”

“Moi?! Je me suis armé d'une épée pour mourir comme **Eléazar de Saura**. Je traverserai des légions pour défendre mon Jésus et je frapperai sans retenue. Si la force de ceux qui sont plus nombreux me tue, n'importe. Je l'aurai défendu” proclame Pierre.

“Mais es-tu vraiment sûr que c'est l'Isariote?” demande Philippe au Thaddée.

192

“J'en suis sûr. Aucun de nous n'a un cœur de serpent. Il n'y a que lui... Va, Mathieu, trouver Marie et dis-lui...”

“Moi? La tromper? La voir, ignorante, à côté de moi, et puis?... Ah! non. Je suis prêt à mourir, mais pas à trahir cette colombe...”

Les voix se confondent en un murmure.

“Tu entends? Maître, nous t'aimons” dit Simon.

“Je le sais. Je n'ai pas besoin de ces paroles pour le savoir. Et si elles donnent la paix au cœur du Christ, elles blessent son âme.”

“Pourquoi, mon Seigneur? Ce sont des paroles d'amour.”

“D'un amour tout humain. En vérité, en ces trois ans, je n'ai rien fait, car vous êtes encore plus humains qu'à la première heure. Il fermente en vous tous les ferments les plus fangeux, ce soir. Mais ce n'est pas votre faute...”

“Sauve-toi, Jésus!” dit Jean en gémissant.

“Je me sauve.”

“Oui? Oh! mon Dieu, merci!” Jean paraît une fleur qui plie en se desséchant et qui redevient fraîche sur sa tige. “Je le dis aux autres. Où allons-nous?”

“Moi à la mort. Vous à la Foi.”

“Mais n'avais-tu pas dit maintenant que tu te sauves?” Le préféré est de nouveau accablé.

“Je me sauve, en fait, je me sauve. Si je n'obéissais pas au Père, je me perdrais. J'obéis, donc je me sauve. Mais ne pleure pas ainsi!”

Tu es moins brave que les disciples de ce philosophe grec dont je t'ai parlé un jour. Eux restèrent près de leur maître que faisait mourir la ciguë, pour le réconforter par leur virile douleur. Toi... tu sembles un enfant qui a perdu son père.”

“Et n'en est-il pas ainsi? C'est plus que si je perdais mon père! Je te perds Toi...”

“Tu ne me perds pas puisque tu continues de m'aimer. Est perdu quelqu'un qui est séparé de nous par l'oubli sur la Terre et par le jugement de Dieu dans l'au-delà. Mais nous ne serons pas séparés. Jamais. Ni par celui-ci, ni par celui-là.”

Mais Jean n'entend pas raison.

Simon s'approche encore plus près de Jésus et Lui confie à voix basse: “Maître... moi... Simon Pierre et Moi, nous espérions faire quelque chose de bon... Mais... Toi qui sais tout, dis-moi: dans combien d'heures penses-tu être capturé?”

“Avant que la lune ne soit au sommet de son arc.”

Simon fait un geste de douleur et d'impatience, pour ne pas dire de dépit. “Alors tout a été inutile... Maître, je vais t'expliquer.

Tu

193

as presque reproché à Simon Pierre et à moi de t'avoir laissé seul dans ces derniers jours... Mais nous nous éloignons pour Toi... Par amour pour Toi. Pierre, dans la nuit de lundi, impressionné par tes paroles, est venu me trouver pendant mon sommeil et il m'a dit: "Toi et Moi, je me fie à toi, nous devons faire quelque chose pour Jésus. Même Judas a dit vouloir s'en occuper" Oh! pourquoi n'avons-nous pas compris alors? Pourquoi ne nous as-tu rien dit, Toi? Mais dis-moi: tu ne l'as dit à personne? Vraiment à personne? Peut-être l'as-tu compris seulement il y a quelques heures?"

"Je l'ai toujours su. Avant même qu'il fût au nombre des disciples. Et pour que son crime ne fût pas parfait, du côté divin et du côté humain, j'ai cherché de toutes les manières de l'éloigner de Moi. Ceux qui veulent que je meure sont les bourreaux de Dieu. Lui, mon disciple et ami, est aussi le Traître, le bourreau de l'homme. Mon premier bourreau car il m'a déjà fait mourir par l'effort de l'avoir à côté de Moi, à ma table, et de devoir le protéger de Moi-même contre vous."

"Et personne ne le sait?"

"Jean. Je le lui l'ai dit à la fin de la Cène. Mais qu'avez-vous fait?"

"Et Lazare? Il ne sait vraiment rien Lazare? Aujourd'hui nous sommes allés chez lui. En effet, il est venu de grand matin, a sacrifié et est reparti, sans même s'arrêter à son palais et sans aller au Prétoire, car lui y va toujours par suite d'une habitude prise par **son père**. Et Pilate, tu le sais, est dans la ville, ces jours-ci..."

"Oui. Ils y sont tous. Il y a Rome, la nouvelle Sion, avec Pilate. Il y a Israël avec Caïphe et Hérode. Il y a tout Israël, car la Pâque a rassemblé les enfants de ce peuple au pied de l'autel de Dieu... As-tu vu Gamaliel?"

"Oui. Pourquoi me le demandes-tu? Je dois le revoir aussi demain..."

"**Gamaliel**, ce soir est à Bethphagé. Je le sais. Quand nous serons arrivés au Gethsémani tu iras trouver Gamaliel et tu lui diras: "Sous peu tu auras le signe que tu attends depuis vingt et un ans". Rien d'autre. Et puis tu reviendras avec tes compagnons."

"Mais comment le sais-tu? Oh! Maître, mon pauvre Maître qui n'as même pas le réconfort d'ignorer les œuvres d'autrui!"

"Tu dis bien! Le réconfort d'ignorer! Pauvre Maître! Car il y a plus d'œuvres mauvaises que de bonnes. Mais je vois aussi celles qui sont bonnes et je m'en réjouis."

"Alors tu sais que..."

"Simon, c'est l'heure de ma passion. Pour la rendre plus complète,

194

le Père me retire la lumière à mesure qu'on approche. D'ici peu, je n'aurai que ténèbres et la contemplation de ce que sont les ténèbres: c'est-à-dire tous les péchés des hommes. Tu ne peux, vous ne pouvez pas comprendre. Personne, à moins d'y être appelé par Dieu pour une mission spéciale, ne comprendra cette passion dans la grande Passion. Puisque l'homme est matériel, même dans l'amour et dans la méditation, il y en aura qui pleureront et souffriront à cause des coups que j'ai reçus, et de mes tortures de Rédempteur, mais on ne mesurera pas cette torture spirituelle qui, croyez-le vous qui m'écoutez, sera la plus atroce... Parle-moi donc, Simon. Guide-moi sur les sentiers où ton amitié est allée pour Moi, car je suis un pauvre qui perd la vue et qui voit des fantômes, et non des choses réelles..."

Jean le serre contre lui et demande: "Quoi? Tu ne vois plus ton Jean?"

"Je te vois, mais les fantômes surgissent du brouillard de Satan, visions de cauchemar et de douleur. Nous sommes tous enveloppés dans ce miasme d'enfer, ce soir.

En Moi, il cherche à créer la lâcheté, la désobéissance et la douleur.

En vous, il créera la déception et la peur. En d'autres, qui pourtant ne sont ni peureux ni criminels, il amènera le crime et l'effroi.

En d'autres, qui déjà appartiennent à Satan, il donnera la perversion surnaturelle. Je parle ainsi car leur perfection dans le mal sera telle qu'elle dépassera les possibilités humaines et atteindra la perfection qui est toujours dans le surhumain. Parle, Simon."

"Oui. Depuis mardi, nous ne faisons que nous déplacer pour savoir, pour prévenir, pour chercher de l'aide."

"Et qu'avez-vous pu faire?"

"Rien, ou bien peu."

"Et le peu sera "rien" quand la peur paralysera les cœurs."

"Je me suis heurté aussi à Lazare... La première fois que cela m'arrive... Heurté car il me paraît inerte... Lui pourrait agir. C'est un ami du Gouverneur. C'est toujours le fils de Théophile! Mais Lazare a repoussé toutes mes propositions. Je l'ai quitté en criant: "Je pense que l'ami dont parle le Maître, c'est toi! Tu me fais horreur! - et je ne voulais plus retourner chez lui. Mais, ce matin, il m'a appelé et m'a dit: "Peux-tu encore penser que je suis le traître?" J'avais déjà vu Gamaliel, et Joseph et Chouza, et Nicodème et Manaën, et enfin ton frère Joseph... et je ne pouvais plus croire cela. Je lui ai dit: "Pardonne-moi, Lazare. Mais je sens ma pensée bouleversée plus que quand j'étais moi-même un condamné". Et

195

c'est ainsi, Maître... Je ne suis plus moi... Mais pourquoi souris-tu?"

"Parce que cela confirme ce que je t'ai dit auparavant. Le brouillard de Satan t'enveloppe et te trouble. Qu'a répondu Lazare?"

"Il a dit: "Je te comprends. Viens aujourd'hui avec Nicodème. J'ai besoin de te voir". Et j'y suis allé pendant que Simon Pierre allait chez les galiléens, car ton frère qui vient de si loin sait plus de nouvelles que nous. Il dit qu'il a été informé par hasard en parlant avec **un vieux galiléen, ami d'Alphée et de Joseph**, qui habite près des marchés."

"Ah!... oui... Un grand ami de la maison..."

"Il est ici avec Simon et les femmes. **Il y a aussi la famille de Cana.**"

"J'ai vu Simon."

“Eh bien, Joseph, par son ami, qui est ami aussi de quelqu'un du Temple qui est devenu son parent par les femmes, a su qu'est décidée ta capture, et il a dit à Pierre: "Je l'ai toujours combattu, mais par amour et tant qu'il était encore fort. Mais maintenant qu'il devient comme un enfant à la merci de ses ennemis, moi, son parent qui l'ai toujours aimé, je suis avec Lui. C'est un devoir de sang et de cœur".”

Jésus sourit en reprenant pour un instant le visage serein des heures de joie.

“Et Joseph a dit à Pierre: "Les pharisiens de Galilée sont des aspics comme tous les pharisiens. Mais la Galilée n'est pas toute pharisienne. Et il y a ici beaucoup de galiléens qui l'aiment. Allons leur dire de se rassembler pour le défendre. Nous n'avons que des couteaux, mais les bâtons aussi sont des armes quand on les manie bien. Et, si les milices romaines n'interviennent pas, nous aurons vite raison de cette lâche canaille que sont les sbires du Temple". Et Pierre est allé avec lui. Moi, pendant ce temps, j'allais chez Lazare, avec Nicodème. Nous avons décidé de le persuader de venir avec nous et d'ouvrir la maison pour rester avec Toi. Il nous a dit: "Je dois obéir à Jésus et rester ici. Pour souffrir le double..." Est-ce vrai?"

“C'est vrai. Je lui ai donné cet ordre.”

“Pourtant il m'a donné les épées, elles sont à lui: une pour moi, une pour Pierre. **Chouza** aussi voulait me donner des épées. Mais... que sont deux lames de fer contre tout un monde? Chouza ne peut croire que soit vrai ce que tu dis. Il jure que lui ne sait rien et qu'à la cour on ne pense qu'à jouir de la fête... Une ripaille comme à

196

l'ordinaire. Si bien qu'il a dit à Jeanne de se retirer dans une de leurs maisons en Judée. Mais

Jeanne veut rester ici, renfermée dans son palais comme si elle n'y était pas. Mais elle ne s'éloigne pas. Elle a avec elle Plautina, Anne et Nique, et deux dames romaines de la maison de Claudia. Elles pleurent, prient et font prier les innocents. Mais ce n'est pas un temps de prière. C'est un temps de sang.

Je sens renaître en moi le "zélote" et je brûle de tuer pour faire vengeance!...”

“Simon, si j'avais voulu te faire mourir maudit, je ne t'aurais pas enlevé à la désolation!...” Jésus est très sévère.

“Oh! pardon, Maître... pardon. Je suis comme ivre, je délire.”

“**Et Manaën**, que dit-il?”

“Manaën dit que cela ne peut être vrai, et que si c'était vrai, lui te suivra même au supplice.”

“Comme tous vous avez confiance en vous!... Que d'orgueil il y a dans l'homme! Et Nicodème et Joseph? Que savent-ils?”

“Rien de plus que moi. Il y a quelque temps, dans une assemblée, Joseph s'en est pris au Sanhédrin. Il les traita d'assassins parce qu'ils voulaient tuer un innocent, et il dit: "Tout est illégal là dedans. Lui le dit bien: c'est l'abomination dans la maison du Seigneur. Cet autel sera détruit car il est profané".

Ils ne le lapidèrent pas parce que c'est lui. Mais depuis lors ils l'ont tenu dans l'ignorance totale. Seuls Gamaliel et Nicodème sont restés ses amis. Mais le premier ne parle pas et le second...

Ni lui ni Joseph n'ont plus été convoqués au Sanhédrin pour les décisions les plus vraies. Il se réunit illégalement ici et là, à des heures différentes, car ils ont peur d'eux et de Rome. Ah! j'oubliais!... Les bergers. Eux aussi sont avec les galiléens. Mais nous sommes peu nombreux! Si Lazare avait voulu nous écouter et aller trouver le Préteur! Mais il ne nous a pas écoutés...

Voilà ce que nous avons fait... Beaucoup... et rien... et je suis tellement accablé que je voudrais aller à travers la campagne en criant comme un chacal, en m'abrutissant dans une orgie, en tuant comme un brigand, pour m'enlever cette pensée que "tout est inutile" comme l'a dit Lazare, comme l'ont dit Joseph et Chouza, et Manaën et Gamaliel..." Le Zélote ne semble plus lui-même...

“Qu'a dit le rabbi?”

“Il a dit: "Je ne connais pas exactement les intentions de Caïphe, mais je vous dis que seulement pour le Christ est prophétisé ce que vous dites. Et comme je ne reconnais pas le Christ en ce prophète, je ne trouve pas qu'il y ait lieu de s'agiter. Un homme sera tué,

197

bon, ami de Dieu. Mais de combien de ses semblables, Sion a bu le sang?!”

Et comme nous insistions sur ta Nature divine, il a répété avec entêtement: "Quand je verrai le signe, je croirai".

Il a promis de s'abstenir de voter ta mort et même, si possible, de persuader les autres de ne pas te condamner. Cela, rien de plus. Il ne croit pas! Il ne croit pas! Si on pouvait arriver à demain... Mais tu dis que non. Oh! qu'allons-nous faire, nous?!”

“Tu iras chez Lazare et tu chercheras à y amener autant que tu peux. Non seulement des apôtres, mais aussi des disciples que tu trouveras errants sur les chemins de la campagne. Tu essaieras de voir les bergers et de leur donner cet ordre. La maison de Béthanie est plus que jamais la maison de Béthanie, la maison de la bonne hospitalité. Que ceux qui n'ont pas le courage d'affronter la haine de tout un peuple se réfugient là, pour attendre...”

“Mais nous ne te laisserons pas.”

“Ne vous séparez pas... Divisés vous ne seriez rien. Unis, vous serez encore une force. Simon, promets-moi cela. Tu es paisible, fidèle, tu sais parler et commander, même Pierre. Et tu as une grande obligation envers Moi. Je te le rappelle pour la première fois pour t'imposer l'obéissance. Regarde: nous sommes au Cédron. De là tu es monté vers Moi lépreux et d'ici tu es parti purifié. Pour ce que je t'ai donné, donne-moi. Donne à l'Homme ce que Moi j'ai donné à l'homme. Maintenant le lépreux c'est Moi...”

“Non! Ne le dis pas!” disent ensemble en gémissant les deux disciples.

“Il en est ainsi! Pierre, mes frères seront les plus accablés. Mon honnête Pierre se sentira comme un criminel et n'aura pas de paix.

Et mes frères... Ils n'auront pas le courage de regarder leur mère et la mienne... Je te les recommande...”

“Et moi, Seigneur, de qui serai-je? Tu ne penses pas à moi?”

“O mon petit enfant! Tu es confié à ton amour. Il est si fort qu'il te guidera comme une mère. Je ne te donne pas d'ordre ni de direction. Je te laisse sur les eaux de l'amour. Elles sont en toi un fleuve si calme et si profond que je ne me mets pas en peine pour ton lendemain. Simon, tu as entendu? Promets, promets-moi!” Il est pénible de voir Jésus tellement angoissé... Il reprend: “Avant que viennent les autres! Oh! merci! Sois béni!”

Tout le groupe se réunit.

“Maintenant, séparons-nous. Moi, je monte là-haut pour prier. Je veux avec Moi Pierre, Jean et Jacques. Vous, restez ici. Et si vous êtes accablés, appelez. Et ne craignez pas. On ne touchera pas à un

198

cheveu de votre tête... Priez pour Moi. Déposez la haine et la peur. Ce ne sera qu'un instant... et ensuite la joie sera pleine. Souriez. Que j'ai dans le cœur vos sourires. Et encore, merci de tout, amis. Adieu. Que le Seigneur ne vous abandonne pas...” Jésus se sépare des apôtres et va en avant pendant que Pierre se fait donner par Simon la torche. Celui-ci auparavant a allumé avec elle des rameaux résineux qui brûlent en crépitant au bord de l'olivieraie et répandent une odeur de genièvre.

Je souffre de voir le Thaddée qui regarde Jésus d'un regard tellement intense et douloureux que ce dernier se retourne et cherche qui l'a regardé. Mais le Thaddée se cache derrière Barthélemy et se mord les lèvres pour se calmer.

Jésus fait de la main un geste qui est bénédiction et adieu, puis il continue son chemin. La lune, maintenant très haute, entoure de sa lumière sa haute figure et paraît la faire plus grande, en la spiritualisant, en rendant plus clair son vêtement rouge et plus pâle l'or de ses cheveux. Derrière Lui, hâtent le pas Pierre avec la torche et les deux fils de Zébédée.

Ils continuent jusqu'à ce qu'ils rejoignent le bord du premier escarpement du rustique amphithéâtre de l'olivieraie, auquel sert d'entrée la petite place irrégulière et de gradins les différents escarpements qui montent par échelons des oliviers sur le mont. Puis Jésus leur dit: “Arrêtez-vous, attendez-moi ici pendant que je prie. Mais ne dormez pas. Je pourrais avoir besoin de vous. Et, je vous le demande par charité: priez! Votre Maître est très accablé.”

Et en effet il est déjà profondément accablé. Il paraît chargé d'un fardeau. Où est désormais -le viril Jésus qui parlait aux foules, beau, fort, l'œil dominateur, souriant paisiblement, avec sa voix retentissante et pleine de charme? Il paraît déjà pris par l'angoisse. Il est comme quelqu'un qui a couru ou qui a pleuré. Sa voix est lasse et angoissée. Triste, triste, triste...

Pierre répond au nom de tous: “Sois tranquille, Maître. Nous veillerons et nous prions. Tu n'as qu'à nous appeler et nous viendrons.”

Et Jésus les quitte alors que les trois se penchent pour ramasser des feuilles et des branches pour faire un feu qui serve à les tenir éveillés et aussi pour combattre la rosée qui commence à descendre abondamment.

Il marche, en leur tournant le dos, de l'occident vers l'orient, ayant donc en face la lumière de la lune. Je vois qu'une grande douleur dilate encore davantage son œil; c'est peut-être un bistré de

199

lassitude qui l'élargit, peut-être est-ce l'ombre de l'arcade sourcilière. Je ne sais pas. Je sais qu'il a l'œil plus ouvert et plus enfoncé. Il monte, la tête penchée, seulement de temps en temps il la lève en soupirant comme s'il se fatiguait et haletait, et alors il tourne son œil si triste sur l'olivieraie paisible. Il fait quelques mètres en montée, puis il tourne autour d'un escarpement qui se trouve ainsi entre Lui et les trois qu'il a laissés plus bas.

L'escarpement, qui au début ne monte que de quelques décimètres, ne cesse de monter, et il a bientôt atteint deux mètres, de sorte qu'il met complètement Jésus à l'abri de tout regard indiscret ou ami. Jésus continue jusqu'à un gros rocher qui à un certain point barre le petit sentier, peut-être mis pour soutenir la côte qui descend avec plus de rapidité et nue jusqu'à un espace désolé qui précède les murs au-delà desquels est située Jérusalem, et qui vers le haut continue à monter avec d'autres escarpements et d'autres oliviers. Justement au-dessus du gros rocher se penche un olivier tout noueux et tordu. Il semble un bizarre point d'interrogation mis par la nature pour poser quelque question. Les branches touffues au sommet donnent une réponse à la question du tronc, en disant tantôt oui quand elles se penchent vers la terre, tantôt non en se déplaçant de droite à gauche, sous un vent léger qui passe par vagues successives à travers les feuillages et qui parfois exhale seulement l'odeur de la terre, parfois l'odeur légèrement amère de l'olivier, parfois un parfum mêlé de roses et de mugets dont on se demande d'où il peut bien venir. Au-delà du petit sentier, vers le bas, il y a d'autres oliviers et l'un, justement au-dessous du rocher, frappé par la foudre et ayant pourtant survécu, ou découpé je ne sais comment, a, du tronc primitif, fait deux troncs qui se dressent comme les deux branches d'un grand V moulé et les deux feuillages se présentent d'un côté et de l'autre du rocher comme si en même temps ils voulaient voir et cacher, ou lui faire une base d'un gris argenté tout paisible.

Jésus s'arrête à cet endroit. Il ne regarde pas la ville qui se fait voir tout en bas, toute blanche dans le clair de lune. Au contraire il lui tourne le dos et il prie, les bras ouverts en croix, le visage levé vers le ciel. Je ne vois pas son visage car il est dans l'ombre, la lune étant pour ainsi dire perpendiculaire au-dessus de sa tête, c'est vrai, mais ayant aussi le feuillage épais de l'olivier entre Lui et la lune dont les rayons filtrent à peine entre les feuilles en produisant des taches lumineuses en perpétuel mouvement. Une longue, ardente prière. De temps en temps il pousse un soupir et fait entendre

200

quelque parole plus nette. Ce n'est pas un psaume, ni le Pater. C'est une prière faite du jaillissement de son amour et de son besoin. Un vrai discours fait à son Père.

Je le comprends par les quelques paroles que je saisis: “Tu le sais... Je suis ton Fils... Tout, mais aide-moi... L'heure est venue... Je ne suis plus de la Terre. Cesse tout besoin d'aide à ton Verbe... Fais que l'Homme te satisfasse comme Rédempteur, comme la Parole t'a été obéissante... Ce que Tu veux... C'est pour eux que je te demande pitié... Les sauverai-je? C'est cela que je te demande. Je les veux ainsi: sauvés du monde, de la chair, du démon... Puis-je te demander encore? C'est

une juste demande, mon Père. Pas pour Moi. Pour l'homme qui est ta création, et qui voulut rendre fange jusqu'à son âme. Je jette dans ma douleur et dans mon Sang cette boue pour qu'elle redevenue l'incorruptible essence de l'esprit qui t'est agréable... Il est partout. C'est lui le roi ce soir: au palais royal et dans les maisons, parmi les troupes et au Temple... La ville en est pleine, et demain ce sera un enfer..."

Jésus se tourne, appuie son dos au rocher et croise ses bras. Il regarde Jérusalem. Le visage de Jésus devient de plus en plus triste. Il murmure: "Elle paraît de neige... et elle n'est que péché. Même dans elle, combien j'en ai guéris! Combien j'ai parlé!... Où sont ceux qui me paraissaient fidèles?"...

Jésus penche la tête et regarde fixement le terrain couvert d'une herbe courte et que la rosée rend brillante. Mais bien qu'il ait la tête penchée je comprends qu'il pleure car des gouttes brillent en tombant de son visage sur le sol. Puis il lève la tête, desserre ses bras, les joint en les tenant au-dessus de sa tête et en les agitant ainsi unis.

Puis il se met en route. Il revient vers les trois apôtres assis autour de leur feu de branchages. Il les trouve à moitié endormis.

Pierre appuie ses épaules à un tronc, et les bras croisés sur la poitrine il balance sa tête, dans le premier brouillard d'un sommeil profond. Jacques est assis, avec son frère, sur une grosse racine qui affleure et sur laquelle ils ont mis leurs manteaux pour moins sentir les aspérités, mais malgré cela, bien qu'ils soient moins à l'aise que Pierre, eux aussi somnolent. Jacques a abandonné sa tête sur l'épaule de Jean qui a penché la tête sur celle de son frère comme si le demi-sommeil les avait immobilisés dans cette pose.

"Vous dormez? Vous n'avez pas su veiller une seule heure? Et Moi j'ai tant besoin de votre réconfort et de vos prières!"

Les trois sursautent confus. Ils se frottent les yeux, ils murmurent

201

une excuse, accusant la digestion pénible d'être la première cause de leur sommeil: "C'est le vin... la nourriture... Mais maintenant cela passe. Cela n'a été qu'un moment. Nous ne désirions pas parler et cela nous a endormis. Mais maintenant nous allons prier à haute voix et cela ne nous arrivera plus."

"Oui. Priez et veillez. Pour vous aussi, vous en avez besoin."

"Oui, Maître. Nous allons t'obéir."

Jésus s'en retourne. La lune Lui frappe le visage si fort que sa clarté d'argent fait pâlir de plus en plus son vêtement rouge comme si elle le couvrait d'une poussière blanche et lumineuse. Je vois dans cette clarté son visage découragé, affligé, vieilli. Le regard est toujours dilaté mais paraît embué de larmes. La bouche a un pli de lassitude.

Il revient à son rocher plus lentement et tout penché. Il s'y agenouille en appuyant ses bras au rocher qui n'est pas lisse, mais à mi-hauteur il a une sorte de sein, comme si on l'avait travaillé exprès. Sur ce sein de dimension réduite, il a poussé une petite plante qui me semble de ces fleurettes semblables à de petits lys que j'ai vues aussi en Italie. Les petites feuilles sont rondes mais dentelées sur les bords et charnues avec des fleurettes sur les tiges très grêles. On dirait des petits flocons de neige qui saupoudrent la grisaille du rocher et les feuilles d'un vert foncé. Jésus appuie ses mains près d'elles et les fleurettes Lui frôlent la joue car il pose sa tête sur ses mains jointes et il prie. Après un moment il sent la fraîcheur des petites corolles et il lève la tête. Il les regarde, les caresse, leur parle: "Vous êtes pures!... Vous me réconfortez! Dans la petite grotte de Maman, il y avait aussi de ces fleurettes... et elle les aimait car elle disait: "Quand j'étais petite, mon père me disait: 'Tu es un lys si petit et tout plein de la rosée céleste' "... Maman! Oh! Maman!" Il éclate en sanglots. La tête sur ses mains jointes, retombé un peu sur ses talons, je le vois et l'entends pleurer, alors que ses mains serrent ses doigts et se tourmentent l'une l'autre. Je l'entends qui dit: "A Bethléem aussi... et je te les ai apportées, Maman. Mais celles-ci, qui te les apportera désormais?..."

Puis il recommence à prier et à méditer. Elle doit être bien triste sa méditation, angoissée plutôt que triste car, pour y échapper, il se lève, va en avant et en arrière en murmurant des paroles que je ne saisis pas, levant son visage, le rabaisant, faisant des gestes, passant sur ses yeux, sur ses joues, sur ses cheveux, ses mains avec des mouvements machinaux et agités, comme ceux de quelqu'un qui est dans une grande angoisse. Ce n'est rien de le dire. Le

202

décrire est impossible. Le voir, c'est partager son angoisse.

Il fait des gestes vers Jérusalem. Puis il recommence à élever les bras vers le ciel comme pour demander de l'aide. Il enlève son manteau comme s'il avait chaud. Il le regarde... Mais que voit-il? Ses yeux ne regardent pas autre chose que sa torture et tout sert à cette torture pour l'augmenter, même le manteau tissé par sa Mère... Il le baise et dit: "Pardon, Maman! Pardon!" Il semble le demander à l'étoffe filée et tissée par l'amour de sa Mère... Il le reprend. Il est pris par un tourment. Il veut prier pour le surmonter, mais avec la prière reviennent les souvenirs, les appréhensions, les doutes, les regrets... C'est toute une avalanche de noms... de villes... de personnes... de faits... Je ne puis le suivre car il est rapide et irrégulier. C'est sa vie évangélique qui défile devant Lui... et Lui ramène Judas le traître. Son angoisse est si grande, que pour la vaincre il crie le nom de Pierre et de Jean. Et il dit: "Maintenant ils vont venir. Ils sont bien fidèles, eux!" Mais "eux" ne viennent pas. Il appelle de nouveau. Il paraît terrorisé comme s'il voyait je ne sais quoi. Il s'enfuit rapidement vers l'endroit où se trouve Pierre et les deux frères. Et il les trouve plus commodément et plus pesamment endormis autour de quelques braises qui vont mourir et produisent seulement des éclairs rouges dans la cendre grise.

"Pierre! Je vous ai appelés trois fois! Mais que faites-vous? Vous dormez encore? Mais vous ne sentez pas à quel point je souffre? Priez. Que la chair n'ait pas le dessus, ne vous vainque pas. En aucun de vous. Si l'esprit est prompt, la chair est faible. Aidez-moi..."

Les trois s'éveillent plus lentement, mais finalement ils y arrivent et s'excusent, les yeux ébahis. Ils se lèvent, en commençant par s'asseoir, puis ils se mettent vraiment debout.

“Mais vois un peu!” murmure Pierre. “Ceci ne nous est jamais arrivé! Ce doit être vraiment ce vin. Il était fort. Et aussi ce froid. On s'est couvert pour ne pas le sentir (en effet ils s'étaient couverts avec leurs manteaux, même la tête) et on n'a plus vu le feu, on n'a plus eu froid et voilà que le sommeil est venu. Tu dis que tu nous as appelés? Et pourtant il ne me semblait pas que je dormais si profondément... Allons, Jean, cherchons des branches, remuons-nous. Cela va passer. Sois tranquille, Maître, que dorénavant!... Nous resterons debout...” et il jette une poignée de feuilles sèches sur la braise et souffle pour faire reprendre la flamme. Il l'alimente avec les branches apportées par Jean, pendant que Jacques apporte un

203

quartier de genièvre ou d'une plante du même genre qu'il a coupé dans un buisson peu éloigné et le met par dessus le reste. La flamme monte haute et gaie éclairant le pauvre visage de Jésus, un visage vraiment d'une tristesse telle que l'on ne peut le regarder sans pleurer. Toute clarté de ce visage a disparu dans une lassitude mortelle. Il dit: “J'éprouve une angoisse qui me tue! Oh! oui! Mon âme est triste à en mourir. Amis!... Amis! Amis!”

Mais même s'il ne le disait pas, son aspect dirait qu'il est vraiment comme quelqu'un qui meurt, et dans l'abandon le plus angoissé et le plus désolé. Il semble que chacune de ses paroles soit un sanglot...

Mais les trois sont trop appesantis par le sommeil. Ils semblent presque ivres tant ils marchent en titubant les yeux demi-clos... Jésus les regarde... Il ne les mortifie pas par des reproches. Il secoue la tête, soupire et s'en va à la place qu'il occupait. Il prie de nouveau debout, les bras en croix. Puis à genoux comme avant, le visage penché sur les petites fleurs. Il réfléchit. Il se tait... Puis il se met à gémir et à sangloter fortement, presque prosterné tant il s'est relâché sur ses talons. Il appelle le Père avec toujours plus d'angoisse...

“Oh!” dit-il. “Il est trop amer ce calice! Je ne puis pas! Je ne puis pas. Il est au-dessus de ce que je puis. J'ai tout pu! Mais pas cela... Éloigne-le, Père, de ton Fils! Pitié pour Moi!... Qu'ai-je fait pour le mériter?” Puis il se reprend et dit: “Cependant, mon Père, n'écoute pas ma voix si elle te demande ce qui est contraire à ta volonté. Ne te souviens pas que je suis ton Fils, mais seulement ton serviteur. Que soit faite non pas ma volonté, mais la tienne.”

Il reste ainsi un moment, puis il pousse un cri étouffé et lève un visage bouleversé. Un seul instant, puis il tombe sur le sol, le visage réellement contre terre et il reste ainsi. Une loque d'homme sur qui pèse tout le péché du monde, sur qui s'abat toute la Justice du Père, sur qui descendent les ténèbres, la cendre, le fiel, cette redoutable, redoutable, absolument redoutable chose qu'est l'abandon de Dieu, pendant que Satan nous torture... C'est l'asphyxie de l'âme, c'est être ensevelis vivants dans cette prison qu'est le monde quand on ne peut plus sentir qu'entre nous et Dieu il y a un lien, c'est être enchaînés, bâillonnés, lapidés par nos propres prières qui nous retombent dessus hérissées de pointes et pleines de feu, c'est se heurter contre un Ciel fermé où ne pénètrent pas la voix et les regards de notre angoisse, c'est être “orphelins de Dieu”, c'est la folie, l'agonie, le doute de s'être jusqu'alors trompés,

204

c'est la persuasion d'être chassés par Dieu, d'être damnés. C'est l'enfer!...

Oh! je le sais! et je ne puis, je ne puis voir la douleur de mon Christ, et savoir qu'elle est un million de fois plus atroce que celle qui m'a consumée l'an passé et qui, quand elle me revient à l'esprit, me bouleverse encore...

Jésus gémit, au milieu des râles et des soupirs d'une véritable agonie: “Rien!... Rien!... Va-t'en!... La volonté du Père! Elle! Elle seule!... Ta volonté, Père. La tienne, non pas la mienne... Inutile. Je n'ai qu'un Seigneur: le Dieu très Saint. Une Loi: l'obéissance. Un amour: la rédemption... Non. Je n'ai plus de Mère. Je n'ai plus de vie. Je n'ai plus de divinité. Je n'ai plus de mission. C'est inutilement que tu me tentes, démon, avec la Mère, la vie, ma divinité, ma mission. J'ai pour mère l'Humanité et je l'aime jusqu'à mourir pour elle. La vie, je la rends à Celui qui me l'a donnée et me la demande, au Maître Suprême de tout vivant. La Divinité, je l'affirme en montrant qu'elle est capable de cette expiation. La mission, je l'accomplis par ma mort. Je n'ai plus rien, sauf de faire la volonté du Seigneur mon Dieu. Va-t'en, Satan! Je l'ai dit la première et la seconde fois. Je le redis pour la troisième: “Père: s'il est possible, que ce calice s'éloigne de Moi. Mais pourtant que ce ne soit pas ma volonté, mais la tienne qui soit faite”. Va-t'en, Satan. J I appartiens à Dieu.”

Puis il ne parle plus que pour dire entre ses halètements: “Dieu! Dieu! Dieu!” Il l'appelle à chaque battement de son cœur et il semble qu'à chaque battement le sang déborde. L'étoffe tendue sur les épaules s'en imbibe et devient sombre malgré le grand clair de lune qui l'enveloppe tout entier.

Pourtant une clarté plus vive se forme au-dessus de sa tête, suspendue à environ un mètre de Lui, une clarté si vive que même le Prostré la voit filtrer à travers les ondulations des cheveux déjà alourdis par le sang et malgré le voile dont le sang couvre ses yeux. Il lève la tête... La lune respandit sur le pauvre visage et encore plus respandit la lumière angélique semblable au diamant blanc azur de l'étoile Vénus. Et apparaît la terrible agonie dans le sang qui transsude des pores. Les cils, les cheveux, la moustache, la barbe sont aspergés et couverts de sang. Le sang coule des tempes, le sang sort des veines du cou, les mains dégouttent du sang. Il tend les mains vers la lumière angélique et quand les larges manches glissent vers les coudes, les avant-bras du Christ se voient en train

205

de suer du sang. Dans le seul visage les larmes tracent deux lignes nettes à travers le masque rouge.

Il enlève de nouveau son manteau et s'essuie les mains, le visage, le cou, les avant-bras. Mais la sueur continue. Il presse plusieurs fois l'étoffe sur son visage en la tenant pressée avec ses mains, et chaque fois qu'elle change de place, apparaissent

nettement sur l'étoffe rouge foncé les empreintes qui, humides comme elles le sont, semblent être noires. Sur le sol l'herbe est rouge de sang.

Jésus paraît près de défaillir. Il délace son vêtement au cou comme s'il se sentait étouffer. Il porte la main à son cœur et puis à sa tête et l'agite devant son visage comme pour s'éventer, en gardant la bouche entrouverte. Il se traîne vers le rocher, mais plutôt vers le sommet du talus, et s'y appuie le dos. Il reste les bras pendants le long du corps, comme s'il était déjà mort, la tête pendant sur la poitrine. Il ne bouge plus.

La lumière angélique décroît tout doucement. Puis elle se trouve comme absorbée dans le clair de lune. Jésus rouvre les yeux. Il lève péniblement la tête. Il regarde. Il est seul, mais il est moins angoissé. Il allonge une main. Il tire à Lui le manteau qu'il a abandonné sur l'herbe et se met à s'essuyer le visage, les mains, le cou, la barbe, les cheveux. Il prend une large feuille, qui a poussé justement sur le bord du talus, toute couverte de rosée et avec elle il achève de se nettoyer en se lavant le visage et les mains et en s'essuyant de nouveau. Il le fait plusieurs fois avec d'autres feuilles, jusqu'à ce qu'il ait effacé les traces de sa terrible sueur. Seul son vêtement est taché, et spécialement sur les épaules et aux plis des coudes, au cou et à la ceinture, aux genoux. Il le regarde et secoue la tête. Il regarde aussi le manteau, mais il le voit trop taché. Il le plie et le pose sur le rocher, là où il forme un berceau, près des fleurettes.

Difficilement, à cause de sa faiblesse, il se tourne pour se mettre à genoux. Il prie en appuyant la tête sur le manteau sur lequel sont déjà ses mains. Puis il s'appuie au rocher, se lève, et encore légèrement titubant, il va trouver les disciples. Son visage est très pâle, mais il n'est plus troublé. C'est un visage d'une beauté divine bien qu'il soit exsangue et plus triste qu'à l'ordinaire. Les trois dorment profondément, tout enveloppés dans leurs manteaux, tout à fait allongés près du feu éteint. On les entend respirer profondément en un commencement de ronflement sonore. Jésus les appelle, inutilement.

Il doit se pencher et secouer Pierre généreusement.

206

“Qu'est-ce? Qui m'arrête?” dit-il en sortant abasourdi et effrayé de son manteau vert foncé.

“Personne. C'est Moi qui t'appelle.”

“C'est le matin?”

“Non. **La seconde veille** est à peu près terminée.”

Pierre est tout engourdi. Jésus secoue Jean qui pousse un cri de terreur en voyant penché sur lui un visage de fantôme tant il semble de marbre. “Oh!... tu me paraissais mort!”

Il secoue Jacques et celui-ci croit que c'est son frère qui l'appelle et il dit: “Ils ont pris le Maître?”

“Pas encore, Jacques” répond Jésus. “Mais levez-vous maintenant et allons. Celui qui me trahit est proche.”

Les trois, encore étourdis, se lèvent. Ils regardent autour... Oliviers, lune, rossignols, brise, la paix... Rien d'autre. Cependant ils suivent Jésus sans parler. Les huit aussi sont plus ou moins endormis auprès du feu éteint.

“Levez-vous!” tonne Jésus. “Pendant **que Satan arrive**, montrez à celui qui ne dort jamais et à ses fils que les fils de Dieu ne dorment pas!”

“Oui, Maître.”

“Où est-il, Maître?”

“Jésus, moi...”

“Mais qu'est-il arrivé?”

Et au milieu des questions et des réponses confuses, ils remettent leurs manteaux...

A peine à temps pour apparaître en ordre à la troupe de sbires, commandée par Judas, qui fait irruption dans la petite place tranquille en l'éclairant violemment avec une foule de torches allumées. C'est une horde de bandits déguisés en soldats, des figures de galériens que déforme un sourire démoniaque. Il y a aussi quelques zéloteurs du Temple.

Les apôtres sautent tous dans un coin. Pierre devant, et les autres en groupe derrière. Jésus reste où il est.

Judas s'approche soutenant le regard de Jésus, redevenu le regard étincelant de ses jours les meilleurs. Et il n'abaisse pas son visage. Au contraire il s'approche avec un sourire de hyène et le baise sur la joue droite.

“Ami, et qu'es-tu venu faire? C'est par un baiser que tu me trahis?”

Judas baisse un instant la tête, puis la relève... insensible au reproche comme à toute invitation au repentir.

207

Jésus, après les premières paroles dites avec la majesté de Maître, prend le ton affligé de qui se résigne à un malheur.

Les sbires, en criant, s'avancent avec des cordes et des bâtons et cherchent à s'emparer des apôtres en plus du Christ, sauf de Judas Iscariote, naturellement.

“Qui cherchez-vous?” demande Jésus calme et solennel.

“Jésus, le Nazaréen.”

“C'est Moi!” Sa voix est un tonnerre. Devant le monde assassin et à celui innocent, devant la nature et les étoiles, Jésus se rend ce témoignage ouvert, loyal, plein d'assurance. Je dirais qu'il est heureux de pouvoir se le donner.

Mais s'il avait dégagé la foudre, il n'aurait pu faire davantage. Tous s'abattent comme une gerbe d'épis fauchés. Ne restent debout que Judas, Jésus et les apôtres qui reprennent courage au spectacle des soldats abattus, si bien qu'ils s'approchent de Jésus en menaçant si explicitement Judas que celui-ci fait un saut juste à temps pour éviter un coup de maître de l'épée de Simon. Poursuivi sans résultat à coups de pierres et de bâtons que lui lancent par derrière les apôtres qui ne sont pas armés d'épées, il s'enfuit au-delà du Cédron et disparaît dans l'obscurité d'une ruelle.

“Levez-vous. Qui cherchez-vous? Je vous le demande de nouveau.”

“Jésus, le Nazaréen.”

“Je vous ai dit que c'est Moi” dit Jésus avec douceur. Oui: avec douceur. “Laissez donc libres ces autres. Je viens. Déposez les épées et les bâtons. Je ne suis pas un larron. J'étais toujours parmi vous. Pourquoi ne m'avez-vous pas pris alors? Mais c'est votre heure et celle de Satan...”

Mais pendant qu'il parle, Pierre s'approche de l'homme qui déjà tend les cordes pour lier Jésus, et il donne un coup d'épée maladroit. S'il s'était servi de la pointe, il l'égorgeait comme un mouton. Ainsi il ne fait que lui décoller l'oreille qui reste pendante et laisse couler beaucoup de sang. L'homme crie qu'il est mort. Il y a du désordre entre ceux qui veulent avancer et ceux qui ont peur à la vue des épées et des poignards qui brillent.

“Déposez ces armes. Je vous le commande. Si je voulais, j'aurais les anges du Père pour me défendre. Et toi, sois guéri. Dans ton âme, si tu peux, pour commencer.” Et avant de tendre les mains aux cordes, il touche l'oreille et la guérit.

Les apôtres poussent des cris désordonnés... Oui. Je regrette de le dire, mais c'est ainsi. Qui crie une chose, qui une autre. L'un

208

crie: “Tu nous as trahis!” et un autre: “Mais il est fou!” et un autre encore: “Et qui peut te croire?” Qui ne crie pas s'enfuit... Et Jésus reste seul... Seul avec les sbires... Et le chemin commence...

## 22. LES DIFFÉRENTS PROCÈS

22/03/1945

604-1 Commence la douloureuse marche par le petit chemin pierreux qui mène de la petite place où Jésus a été capturé au Cédron et de là, par un autre chemin, vers la ville. Et tout de suite commencent les moqueries et les sévices.

Jésus, lié comme il l'est aux poignets et jusqu'à la ceinture comme s'il était un fou dangereux, avec les bouts des cordes confiés à des énergumènes ivres de haine, est tiré d'un côté et de l'autre comme un chiffon abandonné à la colère d'une meute de chiens. Mais si c'étaient des chiens ceux qui agissent ainsi ils seraient encore excusables. Mais ce sont des hommes, bien qu'ils n'aient d'humain que l'aspect. Et c'est pour causer plus de douleur qu'ils ont pensé à ce liage de deux cordes opposées, dont l'une sert seulement à emprisonner les poignets et les griffe et les scie par son frottement rugueux, et l'autre, celle de la ceinture, comprime les coudes contre le thorax, et scie et comprime le haut de l'abdomen, en torturant le foie et les reins où on a fait un énorme nœud, et où de temps à autre celui qui tient les bouts des cordes donne des coups en s'en servant comme de fouets et en disant: “Hue! Aller! Trotte, baudet!” et il y ajoute aussi des coups de pieds, appliqués derrière les genoux du Torturé qui chancelle et ne tombe pas seulement parce que les cordes le tiennent debout. Mais cela n'évite pas pourtant que, tiré à droite par celui qui s'occupe des mains et à gauche par celui qui tient la corde de la ceinture, Jésus aille heurter les murets et les troncs, et tombe brutalement contre la rampe du petit pont à cause d'un coup plus cruel reçu au moment où il va franchir le petit pont sur le Cédron. La bouche contusionnée saigne. Jésus lève les mains liées pour essuyer le sang qui souille la barbe, et il ne parle pas. C'est vraiment l'agneau qui ne mord pas celui qui le torture.

Des gens pendant ce temps sont descendus prendre des pierres et des cailloux sur la grève, et d'en bas commence une grêle de pierres

209

sur une cible accessible. En effet la marche s'est ralentie sur le petit pont étroit et peu sûr sur lequel les gens s'entassaient en se gênant les uns les autres, et les pierres frappent Jésus à la tête, aux épaules, et pas Jésus seul, mais aussi ceux qui l'escortent qui réagissent en lançant des bâtons et en jetant les pierres elles-mêmes. Et tout sert pour frapper de nouveau Jésus à la tête et au cou. Mais le pont se dégage, et maintenant la ruelle étroite jette son ombre sur la mêlée car la lune qui commence de descendre n'atteint pas ce sentier contourné et au cours de la cohue beaucoup de torches se sont éteintes.

Mais la haine tient lieu de lumière pour voir le pauvre Martyr dont la haute taille facilite aussi la torture. Il est le plus grand de tous, il est donc facile de le frapper, de le prendre par les cheveux pour l'obliger à renverser violemment en arrière la tête, sur laquelle on lance une poignée d'immondices qui doit forcément entrer dans la bouche et dans les yeux en Lui donnant nausée et souffrance.

On commence la traversée du faubourg d'Ophel, du faubourg où il a répandu tant de bienfaits et de caresses. La foule pousse des cris pour appeler les dormeurs sur les seuils. Si les femmes poussent des cris de douleur et fuient terrorisées en voyant ce qui arrive, les hommes, les hommes qui pourtant ont eu de Lui guérisons, secours, paroles amicales, ou bien baissent la tête par indifférence, affectant du moins insouciance, ou bien passent de la curiosité à la rancœur, au ricanement, au geste de menace et même suivent le cortège pour torturer. Satan est déjà au travail...

Un homme, un mari qui veut le suivre pour l'offenser, est saisi par le bras par sa femme qui lui crie: “Lâche! Si tu es vivant, c'est grâce à Lui, homme dégoûtant plein de pourriture. Souviens-t'en!” Mais la femme est vaincue par l'homme qui la frappe bestialement en la jetant par terre, et qui court ensuite rejoindre le Martyr sur la tête duquel il jette une pierre.

Une autre femme, âgée, cherche à barrer le chemin à son fils qui accourt avec un visage de hyène et avec un bâton pour frapper lui aussi et elle lui crie: “Assassin de ton Sauveur, tu ne le seras pas tant que je vivrai!” Mais la malheureuse, frappée par son fils d'un coup de pied brutal à l'aîne, s'abat en criant: “Déicide et matricide! Pour le sein que tu déchires une seconde fois et pour le Messie que tu frappes, que tu sois maudit!”

La violence s'accroît de plus en plus à mesure qu'on approche de la ville.

210

Avant d'arriver aux murs - et déjà les portes sont ouvertes et les soldats romains, l'arme au pied, observent d'où vient le tumulte et comment il se développe, prêts à intervenir si le prestige de Rome en est atteint - Jean s'y trouve avec Pierre. Je crois qu'ils sont arrivés là par un raccourci qu'ils ont pris en franchissant le Cédron en amont du pont, et en précédant rapidement la foule qui va lentement gênant elle-même sa marche. Ils sont dans la pénombre d'une entrée, près d'une petite place qui précède les murs. Ils ont sur la tête leurs manteaux pour cacher leurs visages. Mais quand Jésus arrive, Jean laisse tomber son manteau et découvre son visage pâle et bouleversé au clair de lune qui éclaire encore avant de disparaître derrière la colline qui se trouve au-delà des murs,

et que j'entends appeler **Tofet**

par les sbires qui ont capturé Jésus. Pierre n'ose pas se découvrir, mais cependant il s'avance pour être vu... Jésus les regarde... et a un sourire d'une infinie bonté. Pierre tourne sur lui-même et revient dans son coin obscur, les mains sur les yeux, courbé, vieilli, déjà une loque humaine. Jean reste courageusement où il est et ne rejoint Pierre que quand la foule hurlante est passée. Il le prend par le coude, le conduit comme si c'était un garçon qui guide son père aveugle, et ils entrent tous deux dans la ville, derrière la foule bruyante.

J'entends les exclamations étonnées, moqueuses, affligées des soldats romains. L'un d'eux maudit ceux qui l'ont fait lever à cause de ce "mouton imbécile"; un autre se moque des juifs capables de "prendre une femmelette"; un autre a pitié de la Victime "qu'il a toujours vue pleine de bonté"; un autre dit: "J'aurais préféré qu'ils me tuent que de le voir entre leurs mains. C'est un grand. Ma dévotion va dans le monde à ces deux: Lui et Rome."

"Par Jupiter!" s'écrie le plus élevé en grade. "Je ne veux pas d'ennuis. Je vais aller trouver le **porte-enseigne**. Qu'il y pense lui à le dire à qui de droit. Je ne veux pas que l'on m'envoie combattre **les Germains**. Ces hébreux sentent mauvais et ce sont des serpents et des ennuis. Mais ici la vie est en sûreté et je vais finir mon temps, et près de **Pompéi** j'ai une fillette!..."

Je perds le reste pour suivre Jésus qui s'avance par le chemin qui fait un détour en montée pour aller au Temple. Mais je vois et comprends que la **maison d'Anna**, où ils veulent l'amener, est et n'est pas dans ce labyrinthe qu'est le Temple et qui occupe toute la colline de Sion. Elle est à son extrémité, près d'une série de murailles, qui semblent marquer ici la limite de la ville, et qui de ce lieu s'étendent avec des portiques et des cours à travers le flanc de la

211

colline pour arriver dans l'enceinte du Temple proprement dit, c'est-à-dire où vont les israélites pour leurs diverses manifestations du culte. Un haut portail **ferré** s'ouvre dans la muraille. Vers lui accourent des hyènes volontaires qui y frappent violemment. À peine s'entrouvre-t-il, ils font irruption à l'intérieur en terrassant presque et en foulant aux pieds la servante venue pour ouvrir et ils l'ouvrent tout grand pour que la foule hurlante, avec le Capturé au milieu, puisse entrer. Et une fois entrés, voilà qu'ils la ferment et la barrent, peut-être par peur de Rome ou des partisans du Nazaréen. Ses partisans! Où sont-ils?...

Ils parcourent l'atrium de l'entrée et puis traversent une vaste cour, un couloir, un autre portique et une nouvelle cour, et ils traînent Jésus en Lui faisant gravir trois marches, et en Lui faisant parcourir presque en courant les arcades qui s'élèvent au-dessus de la cour pour arriver plus vite à une riche salle où se trouve un homme **âgé** habillé en prêtre.

"Que Dieu te console, **Anna**" dit celui qui semble être l'officier, si on peut appeler ainsi le gredin qui commande ces brigands.

"Voici le coupable. Je le confie à ta sainteté pour qu'Israël soit purifié de la faute."

"Que Dieu te bénisse pour ta sagacité et ta foi."

Belle sagacité! Il avait suffi de la voix de Jésus pour les faire tomber par terre au Gethsémani.

"Qui es-tu?"

"Jésus de Nazareth, le Rabbi, le Christ. Et tu me connais. Je n'ai pas agi dans les ténèbres."

"Dans les ténèbres, non. Mais tu as dévoyé les foules par des doctrines ténébreuses. Et le Temple a le droit et le devoir de protéger l'âme des fils d'Abraham."

"L'âme! Prêtre d'Israël, peux-tu dire que tu as souffert pour l'âme du plus petit ou du plus grand de ce peuple?"

"Et Toi alors? Qu'as-tu fait qui puisse s'appeler souffrance?"

"Qu'ai-je fait? Pourquoi me le demandes-tu? Israël tout entier en parle. De la cité sainte au plus misérable bourg les pierres elles-mêmes parlent pour dire ce que j'ai fait. J'ai donné la vue aux aveugles: la vue des yeux et celle du cœur. J'ai ouvert l'ouïe à ceux qui étaient sourds: aux voix de la Terre et aux voix du Ciel. J'ai fait marcher les estropiés et les paralytiques pour qu'ils commencent leur marche vers Dieu par la chair et puis avancent avec l'esprit. J'ai purifié les lépreux: des lèpres que la Loi mosaïque

212

signale et de celles qui rendent infects près de ressuscité les morts, et je ne dis pas que ce soit une grande chose de rappeler à la vie une chair, mais c'est une grande chose de racheter un pécheur, et je l'ai fait. J'ai secouru les pauvres en enseignant aux hébreux avides et riches le précepte saint de l'amour du prochain et, en restant pauvre malgré le ruisseau d'or qui m'est passé par les mains, j'ai essuyé plus de larmes Moi seul que vous tous, possesseurs de richesses. J'ai donné enfin une richesse qui n'a pas de nom: la connaissance de la Loi, la connaissance de Dieu, la certitude que nous sommes tous égaux et que, aux yeux saints du Père, égaux sont les pleurs ou les crimes, qu'ils soient versés ou accomplis par le **Tétrarque** et le **Pontife**, ou par le mendiant et le lépreux qui meurt au bord du chemin. C'est cela que j'ai fait. Rien de plus."

“Sais-tu que tu t'accuses Toi-même? Tu dis les lèpres qui rendent infects aux yeux de Dieu et ne sont pas signalées par Moïse. Tu insultes Moïse et tu insinues qu'il y a des lacunes dans sa Loi...”

“Pas la sienne: celle de Dieu. C'est ainsi. Plus que la lèpre, malheur de la chair et qui a une fin, je déclare grave, et telle elle est, la faute qui est un malheur et un malheur éternel de l'esprit.”

“Tu oses dire que tu peux remettre les péchés. Comment le fais-tu?”

“Si avec un peu **d'eau lustrale** et le sacrifice d'un bélier il est permis et croyable qu'on annule une faute, qu'on l'expie et qu'on en est purifié, comment ne le pourront pas mes pleurs, mon Sang et ma volonté?”

“Mais tu n'es pas mort. Où est alors le Sang?”

“Je ne suis pas encore mort. Mais je le serai. car c'est écrit.

Au Ciel, quand n'existait pas Sion, quand n'existait pas Moïse, quand n'existait pas Jacob, quand n'existait pas Abraham, quand le roi du Mal mordait l'homme au cœur et l'empoisonnait lui et ses fils.

C'est écrit sur la Terre dans le Livre où sont les paroles des prophètes.

C'est écrit dans les cœurs. Dans le tien, dans celui de **Caïphe** et des **synhédristes** qui ne me pardonnent pas, non, ces cœurs ne me pardonnent pas d'être bon. J'ai absous, en anticipant sur mon Sang. Maintenant j'accomplis l'absolution avec le bain dans ce Sang.”

“Tu nous dis avides et ignorants du précepte d'amour...”

“Et n'est-ce pas vrai? Pourquoi me tuez-vous? Pourquoi avez-vous peur que je vous détrône. Oh! ne craignez pas. Mon Royaume n'est pas de ce monde. Je vous laisse maître de tout pouvoir. L'Éternel sait quand Il faut dire le "Suffit" qui vous fera tomber

213

foudroyés...”

“Comme Doras, hein?”

“Il est mort de colère, non par la foudre du Ciel. Dieu l'attendait de l'autre côté pour le foudroyer.”

“Et **tu le répètes à moi, son parent**? Tu oses?”

“Je suis la Vérité. Et la Vérité n'est jamais lâche.”

“Orgueilleux et fou!”

“Non: sincère. Tu m'accuses de vous offenser, mais est-ce que par hasard vous ne haïssez pas vous tous?”

Vous vous haïssez l'un l'autre. Maintenant c'est la haine pour Moi qui vous unit. Mais demain, quand vous m'aurez tué, la haine reviendra parmi vous et plus féroce, et vous vivrez avec cette hyène dans le dos et ce serpent dans le cœur.

J'ai enseigné l'amour, par pitié pour le monde. J'ai enseigné à ne pas être avide, à avoir pitié. De quoi m'accuses-tu?”

“D'avoir apporté une doctrine nouvelle.”

“O prêtre! Israël pullule de doctrines nouvelles:

les **esséniens** ont la leur,

les **sadouchites** la leur,

les **pharisiens** la leur, chacun a sa doctrine secrète qui, pour l'un s'appelle plaisir, pour l'autre or, pour un autre puissance.

Chacun a son idole. Pas Moi. J'ai repris la Loi piétinée de mon Père, du Dieu Éternel, et je suis revenu dire simplement les dix propositions du Décalogue. Je me suis desséché les poumons pour les faire entrer dans des cœurs qui ne les connaissaient plus.”

“Horreur! Blasphème! C'est à moi, prêtre, que tu dis cela? Il n'a pas de Temple, Israël? Nous sommes comme les exilés de Babylone? Réponds.”

“C'est ce que vous êtes et plus encore. Il y a un Temple. Oui. Un édifice. Dieu n'y est pas. Il a fui devant l'abomination qui est dans sa maison. Mais pourquoi tant m'interroger puisque ma mort est décidée?”

“Nous ne sommes pas des assassins. Nous tuons si nous en avons le droit pour une faute prouvée. Mais moi, je veux te sauver. Dis-moi, et je te sauverai. Où sont tes disciples? Si tu me les livres je te laisse libre. Le nom de tous, et davantage ceux qui sont secrets que ceux qui sont connus. Dis: Nicodème est à Toi? Et aussi Joseph? Et Eléazar? Et Gamaliel? Et... Mais pour celui-ci je le sais... Inutile. Parle, parle. Tu le sais: je puis te tuer et te sauver. Je suis puissant.”

“Tu es fange. Je laisse à la fange le métier d'espion. Je suis Lumière.”

214

Un sbire Lui lâche un coup de poing.

“Je suis Lumière. Lumière et Vérité. J'ai parlé ouvertement au monde, j'ai enseigné dans les synagogues et au Temple où se rassemblent les juifs, et je n'ai rien dit en secret. Je le répète: pourquoi m'interrogues-tu? Interroge ceux qui ont entendu ce que j'ai dit. Eux le savent.”

Un autre sbire Lui donne une gifle en criant: “C'est ainsi que tu réponds **au Grand Prêtre?**”

“C'est à Anna que je parle. **Le Pontife c'est Caïphe.** Et je parle avec le respect dû au vieillard. Mais s'il te semble que j'ai mal parlé, montre-le-moi. Autrement pourquoi me frappes-tu?”

“Laissez-le faire. Je vais trouver Caïphe. Vous, gardez-le ici jusqu'à ce que j'en décide autrement. Et faites qu'il ne parle à personne.” Anna sort.

Jésus ne parle pas, non, il ne parle pas. Pas même à Jean qui ose rester sur la porte en défiant toute la gent policière. Mais Jésus doit, sans parole, lui donner un commandement, car Jean, après un regard affligé, sort de là et je le perds de vue.

Jésus reste au milieu des argousins. Coups de corde, crachats, injures, coups de pied, les cheveux arrachés, c'est ce qui Lui reste, jusqu'au moment où un serviteur vient dire d'amener le Prisonnier dans la maison de Caïphe.

Et Jésus, toujours lié et maltraité, sort de nouveau sous les arcades, les parcourt jusqu'à une entrée et puis traverse une cour où une foule nombreuse se réchauffe à un feu, car la nuit est devenue froide et venteuse dans ces premières heures du vendredi. Il y a aussi Pierre avec Jean, mêlés à la foule hostile, et ils doivent avoir un beau courage pour rester là... Jésus les regarde et il a une ombre de sourire sur sa bouche déjà enflée par les coups reçus.

Un long chemin à travers les portiques et les atriums et les cours et les couloirs. Mais quelles maisons avaient ces gens du Temple?

Dans l'enceinte pontificale, la foule n'entre pas. Elle est repoussée dans l'atrium d'Anna. Jésus va seul au milieu des sbires et des prêtres. Il entre dans une vaste salle qui semble perdre sa forme rectangulaire à cause des nombreux sièges disposés en fer à cheval sur trois côtés, en laissant au milieu un espace vide au-delà duquel se trouvent deux ou trois fauteuils montés sur des estrades.

Au moment où Jésus va entrer, le rabbi Gamaliel le rejoint, et les gardes donnent un coup au Prisonnier pour qu'il cède l'entrée au rabbi d'Israël. Mais celui-ci, raide comme une statue, hiératique, ralentit, et en remuant à peine les lèvres, sans regarder personne,

215

demande: “Qui es-tu? Dis-le-moi.” Et Jésus, doucement: “Lis les prophètes et tu auras la réponse. Le premier signe est chez eux. L'autre va venir.”

**Gamaliel** resserre son manteau et entre, et derrière lui entre Jésus. Pendant que Gamaliel va sur un siège, on traîne Jésus au milieu de la salle, en face du Pontife: une vraie figure de criminel et on attend qu'entrent tous les membres du Sanhédrin. Puis la séance commence. Mais Caïphe voit deux ou trois sièges vides et demande: “Où est **Eléazar?** Et où est **Jean?**”

Un jeune scribe, je crois, se lève, s'incline et dit: “Ils ont refusé de venir. Voici l'écrit.”

“Qu'on le conserve et qu'on écrive, **ils en répondront.** Qu'ont les saints membres de ce Conseil à dire à son sujet?”

“Je parle. Dans ma maison, Lui a violé le sabbat. Dieu m'est témoin que je ne mens pas. **Ismaël ben Fabi** ne ment jamais.”

“Est-ce vrai, accusé?”

Jésus se tait.

“Je l'ai vu vivre avec des courtisanes connues. En faisant le prophète, il avait fait de son repaire un lupanar, et pour comble avec des femmes païennes. Avec moi il y avait **Sadoc, Collasebona** et **Nahum, fiduciaire d'Anna.** Dis-je le vrai, Sadoc et Collasebona? Démentez-moi, si je le mérite.”

“C'est vrai. C'est vrai.”

“Que dis-tu?”

Jésus se tait.

“Il ne manquait pas une occasion de nous ridiculiser et de nous faire ridiculiser. La plèbe ne nous aime plus à cause de Lui.”

“Tu les entends? Tu as profané les membres saints.”

Jésus se tait.

“Cet homme est possédé du démon. Revenu d'Égypte, il exerce la magie noire.”

“Comment le prouves-tu?”

“Sur ma foi et sur les tables de la Loi!”

“Grave accusation. Disculpe-toi.”

Jésus se tait.

“Ton ministère est illégal, tu le sais. Il est passible de mort. Parle.”

“**Illégale** est cette séance que nous tenons. Lève-toi, Siméon, et partons” dit Gamaliel.

“Mais rabbi, tu deviens fou?”

“Je respecte les règles. Il n'est pas permis de procéder comme

216

nous procédons, **et j'en ferai une accusation publique.**” Et le rabbi Gamaliel sort raide comme une statue, suivi d'un homme **d'environ trente-cinq ans** qui lui ressemble.

Il y a un peu de tumulte dont profitent Nicodème et Joseph pour parler en faveur du Martyr.

“**Gamaliel a raison. Illicite est l'heure et l'endroit, et les accusations manquent de consistance.** Quelqu'un peut-il l'accuser d'avoir méprisé notoirement la Loi? **Je suis son ami et je jure que je l'ai toujours trouvé respectueux envers la Loi**” dit **Nicodème.**

“Et moi également. Et pour ne pas souscrire à un crime je me couvre la tête, non à cause de Lui, mais à cause de nous, et je sors.” Et Joseph va descendre de sa place et sortir.

Mais **Caïphe** braille: “Ah! vous parlez ainsi? Que viennent les témoins assermentés, alors. Et écoutez. Puis vous vous en irez.” Entrent deux figures de galériens. Regards fuyants, sourires cruels, mouvements sournois.

“Parlez.”

“**Il n'est pas licite de les entendre ensemble**” crie Joseph.

“Je suis le Grand Prêtre. Je commande. Et silence!”

**Joseph** donne un coup de poing sur la table et il dit: “Que s'ouvrent sur toi les flammes du Ciel! À partir de ce moment, sache que Joseph l'Ancien est ennemi du Sanhédrin et ami du Christ. Et de ce pas je vais dire au Préteur qu'ici on tue sans respect pour Rome” et il sort en repoussant violemment un jeune scribe maigre qui voudrait le retenir.

**Nicodème**, plus paisible, sort sans dire un mot, et en sortant il passe devant Jésus et le regarde...

Nouveau tumulte. On craint Rome. Et la victime expiatoire est encore et toujours Jésus.

“C'est à cause de Toi, tu vois, tout cela! Tu es le corrupteur des meilleurs juifs. Tu les as prostitués.”

Jésus se tait.

“Que parlent les témoins!” crie Caïphe.

“Oui, celui-ci usait le... le... Nous le savions... Comment s'appelle cette chose?”

“**Le tétragramme**, peut-être?”

“Voilà! Tu l'as dit! Il évoquait les morts. Il enseignait la rébellion pour le sabbat et la profanation pour l'autel. Nous le jurons. Il disait qu'il voulait détruire le Temple pour le reconstruire en trois jours avec l'aide des démons.”

“Non. Il disait: il ne sera pas fait par l'homme.”

217

**Caïphe** descend de son siège et vient près de Jésus. Petit, obèse, laid, il semble un énorme crapaud près d'une fleur. Car Jésus, malgré ses blessures, ses contusions, souillé et dépeigné, est encore tellement beau et majestueux.

“Tu ne parles pas? Quelles accusations ils font contre Toi! Horribles! Parle pour enlever de Toi cette honte.”

Mais Jésus se tait. Il le regarde et se tait.

“Réponds à moi, alors. Je suis ton Pontife. Au nom du Dieu vivant, je t'en conjure. Dis-moi: es-tu le Christ, le Fils de Dieu?”

“Tu l'as dit. Je le suis. Et vous verrez le Fils de l'homme, assis à la droite de la puissance du Père, venir sur les nuées du ciel. Du reste, pourquoi m'interroges-tu? J'ai parlé en public pendant **trois** ans. Je n'ai rien dit de caché. Interroge ceux qui m'ont entendu. Ils te diront ce que j'ai dit et ce que j'ai fait.”

Un des soldats qui le tiennent le frappe sur la bouche en le faisant saigner de nouveau, et crie: “C'est ainsi que tu réponds, ô satan, au Grand Prêtre?”

Et Jésus, avec douceur, lui répond comme à celui d'auparavant: “Si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu? Si j'ai mal parlé, pourquoi ne me dis-tu pas où je me trompe? Je répète: je suis le Christ, Fils de Dieu. Je ne puis mentir. Le Grand Prêtre, le Prêtre Éternel, c'est Moi. Et Moi seul je porte **le vrai Rational** sur lequel il est écrit: Doctrine et Vérité. Et à elles je suis fidèle, jusqu'à la mort, ignominieuse aux yeux des hommes, sainte aux yeux de Dieu, et jusqu'à la bienheureuse Résurrection. Je suis l'Oint. Pontife et Roi je suis. Et je vais prendre mon sceptre et avec lui, comme avec un van, purifier l'aire. Ce Temple sera détruit et ressuscitera, nouveau, saint, car celui-ci est corrompu et Dieu l'a abandonné à son destin.”

“**Blasphémateur!**” crient-ils tous en chœur.

“En trois jours tu le feras, fou et possédé?”

“Non pas celui-ci, mais le mien se dressera, le Temple du Dieu vrai, vivant, saint, trois fois saint.”

“**Anathème!**” crient-ils de nouveau en chœur.

Caïphe élève sa voix éraillée et déchire ses vêtements de lin avec des gestes d'horreur étudiés, et il dit: “Quoi d'autre avons-nous besoin d'entendre des témoins? **Le blasphème est dit. Que faisons-nous donc?**”

Et tous en chœur: “Il est passible de la mort.”

Et avec des gestes indignés et scandalisés ils sortent de la salle laissant Jésus à la merci des sbires et de la populace des faux témoins. Ils le giflent, Lui donnent des coups de poing, le couvrent

218

de crachats, Lui bandent les yeux avec un chiffon et puis, en Lui tirant violemment les cheveux, ils l'envoient çà et là, les mains liées de façon qu'il heurte les tables, les chaises et les murs et pendant ce temps Lui demandent: “Qui t'a frappé? Devine.” Plusieurs fois, en Lui faisant des crocs-en-j ambes, ils le font tomber par terre et rient vulgairement en voyant comment, les mains liées, il peine pour se relever.

Les heures passent ainsi, et les bourreaux fatigués songent à prendre un peu de repos. Ils mènent Jésus dans un débarras en Lui faisant traverser de nombreuses cours au milieu des moqueries de la plèbe déjà nombreuse dans l'enceinte des maisons pontificales. Jésus arrive dans la cour où se trouve Pierre près de son feu et il le regarde. Mais Pierre fuit son regard. Jean n'est plus là, je ne le vois pas. Je pense qu'il est parti avec Nicodème...

L'aube avance avec sa couleur vert pâle. Un ordre est donné: ramener le Prisonnier dans la salle du Conseil pour un procès plus légal. C'est le moment où Pierre nie pour la troisième fois de connaître le Christ quand celui-ci passe déjà marqué par ses souffrances. Et dans la lumière verte de l'aube les contusions semblent encore plus atroces sur le visage terreux, les yeux plus profonds et vitreux, un Jésus assombri par la douleur du monde... Un coq jette dans l'air à peine remué de l'aube son cri

railleur, sarcastique, gamin. Et c'est à ce moment de grand silence qui s'est fait à l'apparition du Christ, qu'on entend la voix âpre de Pierre qui dit: "Je le jure, femme. Je ne le connais pas", affirmation tranchante, sûre, à laquelle comme un rire moqueur répond de suite le chant gamin du petit coq.

Pierre sursaute. Il tourne sur lui-même pour fuir et se trouve en face de Jésus qui le regarde avec une infinie pitié, avec une douleur si profonde et si intense qu'elle me brise le cœur comme si après cela, je devais voir se dissoudre, et pour toujours, mon Jésus. Pierre fait entendre un sanglot et il sort en titubant comme s'il était ivre. Il s'enfuit derrière deux serviteurs qui sortent dans la rue et se perd dans la route encore à moitié obscure.

Jésus est ramené dans la salle, et ils Lui répètent en chœur la question **captieuse**: "Au nom du Dieu vrai, dis-nous: es-tu le Christ?" Et ayant eu la réponse d'avant, ils le condamnent à mort et donnent l'ordre de le conduire à **Pilate**.

Jésus, escorté par tous ses ennemis, sauf Anna et Caïphe, sort, en repassant par ces cours du Temple où tant de fois il avait parlé et répandu des bienfaits et guéri, il franchit l'enceinte crénelée, entre

219

dans les rues de la ville et, plutôt traîné que conduit, descend vers la ville qui rosit dans une première annonce de l'aurore. Je crois qu'avec l'unique but de le tourmenter plus longuement ils Lui font faire un long tour vicieux dans Jérusalem, en passant exprès par les marchés, devant les écuries et les auberges remplies de gens à cause de la Pâque. Et aussi bien les déchets des légumes des marchés que les excréments des animaux des écuries deviennent des projectiles pour l'Innocent, dont le visage apparaît avec de plus en plus de bleus et de petites lacérations sanglantes et voilé par les ordures variées qui se sont répandues sur lui. Les cheveux, déjà alourdis et légèrement plaqués par la sueur sanguinolente et devenus plus opaques, pendent maintenant dépeignés, mêlés de pailles et d'immondices, tombent sur les yeux parce qu'ils les ébouriffent pour Lui voiler le visage.

Les gens des marchés, acheteurs et vendeurs, laissent tout en plan pour suivre, et non par amour, le Malheureux. Les garçons d'écuries et les serviteurs des auberges sortent en masse, sourds aux appels et aux ordres de leurs maîtresses. Celles-ci, pour dire la vérité, comme presque toutes les autres femmes sont, sinon toutes opposées aux offenses, du moins indifférentes au tumulte, et se retirent en grommelant parce qu'on les laisse seules avec tant de clients à servir.

La troupe hurlante grossit de minute en minute. Il semble que, par une épidémie inattendue, les âmes et les physionomies changent de nature: les premières deviennent des âmes de criminels et les secondes des masques féroces dans des visages bleus de rage ou rouges de colère, les mains deviennent des griffes et les bouches prennent la forme et le ululement des loups, les yeux deviennent torves, comme ceux des fous. Seul Jésus est toujours Lui-même, bien que maintenant voilé par les immondices répandues sur son corps et altéré par les bleus et les œdèmes.

A un archivolte qui resserre le chemin comme un anneau, alors que tout s'engorge et ralentit, un cri fend l'air: "Jésus!" C'est **Élie**, le berger, qui cherche à se faire un passage en faisant tourner une lourde matraque. Vieux, puissant, menaçant et fort, il réussit à rejoindre presque le Maître. Mais la foule, déroutée par l'assaut imprévu, serre ses rangs et sépare, repousse, maîtrise cet homme qui est seul contre tout un peuple.

"Maître!" crie-t-il pendant que le tourbillon de la foule l'absorbe et le repousse.

"Va!... La Mère... Je te bénis..."

220

Le cortège dépasse le point étroit. Comme une eau qui retrouve le large après une écluse, il se déverse en tumulte dans une vaste avenue élevée au-dessus d'une dépression entre deux collines, au bout desquelles sont de splendides palais de gens riches. Je recommence à voir le Temple en haut de sa colline, et je comprends que le tour inutile qu'on a fait faire au Condamné pour en faire un objet de moquerie pour toute la ville et permettre à tout le monde de l'insulter, en augmentant à chaque pas ceux qui l'insultent, va se fermer en revenant au point de départ.

D'un palais sort au galop un cavalier. Le caparaçon pourpre sur la blancheur du cheval arabe et la majesté de son aspect, l'épée brandie nue et manœuvrée d'estoc et de taille sur les échinés et sur les têtes qui saignent, le font paraître un archange. Quand en caracolant il fait légèrement cabrer son cheval, en faisant des sabots une arme de défense pour la monture et son maître, c'est le plus valable pour s'ouvrir un passage à travers la foule. Ce mouvement fait tomber de la tête le voile pourpre et or qui la couvrait, tenu serré par une bande d'or, et je reconnais **Manaën**.

"Arrière!" crie-t-il. "Comment vous permettez-vous de troubler le repos du Tétrarque?" Mais ce n'est qu'une feinte pour justifier son intervention et sa tentative d'arriver à Jésus. "Cet homme... Laissez-moi le voir... Écartez-vous, ou j'appelle les gardes..."

Les gens, à cause de la grêle de coups de plat et des ruades du cheval et des menaces du cavalier, s'ouvre, et Manaën rejoint le groupe de Jésus et des gardes du Temple qui le tiennent.

"Laissez le passage! Le Tétrarque est plus que vous, serviteurs dégoûtants. Arrière! Je veux Lui parler" et il y arrive en chargeant avec son épée le plus acharné des geôliers.

"Maître!..."

"Merci, mais va-t'en! Et que Dieu te reconforte!" Et, comme il peut avec ses mains liées, Jésus fait un geste de bénédiction.

La foule siffle de loin, et dès qu'elle voit que Manaën s'est retiré, elle se venge d'avoir été repoussée, par une grêle de pierres et d'immondices sur le Condamné.

Par l'avenue, qui monte et que le soleil a déjà attiédi, on se dirige vers la Tour Antonia dont la masse apparaît déjà au loin.

Un cri aigu de femme: "Oh! mon Sauveur! Ma vie pour la sienne, ô Éternel!" fend l'air.

Jésus tourne la tête, et il voit en haut de la loge fleurie qui couronne une maison très belle, **Jeanne de Chouza** au milieu de ses servantes et serviteurs, avec les petits **Maria et Mathias** autour d'elle,

qui lève les bras au ciel.

Mais le Ciel n'entend pas les prières, aujourd'hui! Jésus lève ses mains et trace un geste de bénédiction et d'adieu.

“A mort! À mort le blasphémateur et le corrupteur, le satan! À mort ses amis” et coups sifflets et pierres volent vers la haute terrasse. Je ne sais si quelqu'un est blessé. J'entends un cri très aigu et je vois le groupe se séparer et disparaître.

Et en avant, en avant, par la montée... Jérusalem montre ses maisons au soleil, vides, vidées par la haine qui pousse toute une ville avec ses habitants effectifs et ceux occasionnels venus pour la Pâque, contre Jésus désarmé.

Des soldats romains, tout un **manipule**,

sortent en courant de l'Antonia avec leurs lances dirigées contre la populace qui se disperse en criant. Restent au milieu du chemin Jésus avec les gardes et les chefs des prêtres, des scribes et des anciens du peuple.

“Cet homme? Cette sédition? Vous en répondrez à Rome” dit avec hauteur un **centurion**.

“Il est passible de mort selon notre loi.”

“Et depuis quand vous a-t-on rendu le **jus gladii et sanguinis**?”

” demande toujours le plus ancien des centurions, un visage sévère, un vrai romain, qui a une joue creusée par une cicatrice profonde. Et il parle avec le mépris et le dégoût avec lequel il aurait parlé à des galériens pouilleux.

“Nous savons que nous n'avons pas ce droit. Nous sommes les fidèles sujets de Rome...”

“Ah! Ah! Ah! Entends-les, **Longin!**”

Fidèles! Sujets! Charognes! Je vous donnerais pour vous récompenser les flèches de mes archers.”

“Trop noble une telle mort! Pour les échinés des mulets seulement le fouet...” répond Longin avec un flegme ironique.

**Les chefs des prêtres, les scribes et les anciens**, écument leur venin. Mais ils veulent arriver à leur but et se taisent, ils avalent l'offense sans montrer qu'ils la comprennent et, s'inclinant devant les deux chefs, ils demandent que Jésus soit conduit à Ponce Pilate pour qu'il “le juge et le condamne avec la justice bien connue et honnête de Rome.”

“Ah! Ah! Ah! Tu les entends? Nous sommes devenus plus sages que Minerve... Ici! Donnez! Et marchez en avant! On ne sait jamais. Vous êtes des chacals et des immondes. Vous avoir par derrière est un danger. En avant!”

“Nous ne pouvons pas.”

“Et pourquoi? Quand quelqu'un accuse, il doit être devant le

juge avec l'accusé. C'est le règlement de Rome.”

“La maison d'un païen est immonde à nos yeux, et nous nous sommes déjà purifiés pour la Pâque.”

“Oh! les pauvres! Ils se contaminent à entrer!...”

Et le meurtre de l'unique hébreu qui soit un homme et non chacal et reptile comme vous, ne vous souille pas? C'est bien.

Restez où vous êtes, alors. Pas un pas en avant ou on vous enfilera sur les lances.

Une **décurie** autour de l'Accusé. Les autres contre cette racaille qui sent du bec mal lavé.”

Jésus entre au Prétoire au milieu des dix lanciers qui forment un carré de halberdes autour de sa personne. Les deux centurions vont en avant. Jésus s'arrête dans un large atrium, au-delà duquel se trouve une cour que l'on entrevoit derrière un rideau que le vent déplace; eux disparaissent derrière une porte.

Ils rentrent avec le Gouverneur vêtu d'une toge très blanche sur laquelle il y a pourtant un manteau écarlate. C'est peut-être ainsi qu'ils étaient quand ils représentaient officiellement Rome.

Il entre indolemment, avec un sourire sceptique sur son visage rasé, il frotte entre ses mains des feuilles de **cédrat** et les flaire avec volupté. Il va vers un **cadran solaire** et se retourne après l'avoir regardé. Il jette des grains d'encens dans un brasier placé aux pieds d'une divinité. Il se fait apporter de l'eau de cédrat et se gargarise. Il regarde sa coiffure toute bouclée dans un miroir de métal très propre. Il semble avoir oublié le condamné qui attend son approbation pour qu'on le tue. Il ferait venir la colère même à des pierres.

Comme l'atrium est complètement ouvert par devant et surélevé de trois hautes marches sur le niveau du vestibule, qui s'ouvre sur la rue déjà surélevé de trois autres marches par rapport à celle-ci, les hébreux voient tout parfaitement et frémissent, mais ils n'osent pas se rebeller par peur des lances et des javalots.

Finalement, après avoir marché en long et en large dans la vaste pièce, Pilate va directement en face de Jésus, le regarde et demande aux deux centurions: “Celui-ci?”

“Celui-ci.”

“Que viennent ses accusateurs” et il va s'asseoir sur un siège placé sur une estrade. Sur sa tête les insignes de Rome s'entrecroisent avec leurs aigles dorées et leur sigle puissant.

“Ils ne peuvent pas venir. Ils se contaminent.”

“Heu!!! Cela vaut mieux. Nous épargnerons des fleuves d'essences pour enlever l'odeur de bouc à l'endroit. Faites-les approcher

au moins. Ici dessous, et faites attention qu'ils n'entrent pas puisqu'ils ne veulent pas le faire. Cet homme peut être un prétexte pour une sédition.”

Un soldat s'en va porter l'ordre du Procurateur romain. Les autres s'alignent sur le devant de l'atrium à des distances régulières, beaux comme neuf statues de héros.

S'avancent les princes des prêtres, les scribes et les anciens et ils saluent avec des courbettes serviles et ils s'arrêtent sur la petite place qui est devant le Prétoire, au-delà des trois gradins du vestibule.

“Parlez et soyez brefs. Déjà vous êtes en faute pour avoir troublé la nuit et obtenu par la force l'ouverture des portes. Mais je contrôlerai. Et mandants et mandataires répondront de la désobéissance au décret.” Pilate est allé vers eux, tout en restant dans le vestibule.

“Nous venons soumettre à Rome, dont tu représentes le divin empereur, notre jugement sur celui-ci.”

“Quelle accusation portez-vous contre Lui? Il me semble inoffensif...”

“Si ce n'était pas un malfaiteur, nous ne te l'aurions pas amené.” Et dans leur désir violent d'accuser, ils s'avancent.

“Repoussez cette plèbe! Six pas au-delà des gradins de la place. Les **deux centuries** aux armes!”

Les soldats obéissent rapidement en s'alignant cent sur le gradin extérieur le plus haut, avec le dos tourné au vestibule, et cent sur la petite place sur laquelle s'ouvre le portail d'entrée à la demeure de Pilate. J'ai dit portail d'entrée: je devrais dire **andron** ou arc de triomphe parce que c'est une très vaste ouverture bornée par une grille, maintenant grande ouverte, qui permet d'entrer dans l'atrium grâce au long couloir du vestibule large au moins de six mètres, de sorte que l'on voit bien ce qui arrive dans l'atrium surélevé. Au-delà du vaste vestibule on voit les figures bestiales des juifs qui regardent menaçantes et sataniques vers l'intérieur, qui regardent au-delà de la barrière armée qui, coude à coude, comme pour une parade, présente deux cents pointes de lances aux lâches assassins.

“Quelle accusation portez-vous contre Lui? Je le répète.”

“Il a commis un crime contre la Loi des pères.”

“Et vous venez me déranger pour cela? Prenez-le vous et jugez-le selon vos lois.”

“Nous ne pouvons pas mettre quelqu'un à mort. Nous ne sommes

224

pas savants. Le Droit hébraïque n'est qu'un enfant déficient devant le Droit parfait de Rome. Comme ignorants et comme sujets de Rome, notre maîtresse, nous avons besoin...”

“Depuis quand êtes vous miel et beurre?... Mais vous avez dit une vérité, ô maîtres du mensonge! Vous avez besoin de Rome! Oui. Pour vous débarrasser de Lui qui vous gêne. J'ai compris.” Et Pilate rit en regardant le ciel serein qui s'encadre comme un ruban rectangulaire de turquoise foncée entre les blancs murs de marbre de l'atrium.

“Dites: en quoi a-t-il commis un crime contre vos lois?”

“Nous avons trouvé qu'il mettait le désordre dans notre nation et qu'il empêchait de payer le tribut à César, en se disant le Christ, roi des juifs.”

Pilate retourne près de Jésus, qui est au milieu de l'atrium, laissé là par les soldats lié mais sans escorte tant apparaît nettement sa douceur. Et il Lui demande: “Es-tu le roi des juifs?”

“Le demandes-tu de toi-même ou parce que d'autres l'insinuent?”

“Et que veux que m'importe ton royaume? Suis-je juif, par hasard? Ta nation et ses chefs t'ont livré pour que je juge. Qu'as-tu fait? Je sais que tu es loyal. Parle. Est-ce vrai que tu aspires à régner?”

“Mon Royaume n'est pas de ce monde. Si c'était un royaume du monde, mes ministres et mes soldats auraient combattu pour que les juifs ne s'emparent pas de Moi. Mais mon Royaume n'est pas de la Terre et tu sais que je n'aspire pas au pouvoir.” “C'est vrai. Je le sais, on me l'a dit.

Mais tu ne nies pas que tu es roi?”

“Tu le dis. Je suis Roi. C'est pour cela que je suis venu au monde: pour rendre témoignage à la Vérité. Qui est ami de la vérité écoute ma voix.”

“Et qu'est-ce que c'est la vérité? Tu es philosophe? Cela ne sert pas devant de la mort. Socrate est mort quand même.”

“Mais cela lui a servi devant la vie, à bien vivre et aussi à bien mourir. Et à entrer dans la seconde vie sans avoir trahi les vertus civiques.”

“Par Jupiter!” Pilate le regarde un moment avec admiration, puis il reprend son sarcasme sceptique. Il fait un geste d'ennui, Lui tourne le dos, et revient vers les juifs.

“Je ne trouve en Lui aucune faute.”

La foule se déchaîne, prise par la panique de perdre sa proie et le spectacle du supplice. Elle crie: “C'est un rebelle!”, “Un blasphémateur!”

225

“Il encourage le libertinage!”, “Il pousse à la rébellion!”, “Il refuse le respect à César!”, “Il veut se faire passer pour prophète”, “Il fait de la magie”, “C'est un satan”, “Il soulève le peuple avec ses doctrines en les enseignant dans toute le Judée, à laquelle il est venu de la Galilée en enseignant”, “A mort!”, “A mort!”

“Il est galiléen? Tu es galiléen?” Pilate revient vers Jésus: “Tu les entends comme ils t'accusent? Disculpe-toi.”

Mais Jésus se tait. Pilate réfléchit... Et il décide. “Une centurie, et qu'on le conduise à **Hérode**. Qu'il le juge, c'est son sujet. Je reconnais le droit du Tétrarque et je souscris à l'avance à son verdict. Qu'on le lui dise. Allez.”

Jésus, encadré comme un gremlin par cent soldats, traverse de nouveau la ville et rencontre de nouveau **Judas Iscariote** qu'il avait déjà rencontré une fois près d'un marché. J'avais oublié auparavant de le dire, écœurée par la bagarre de la populace.

Même regard de pitié sur le traître...

Maintenant il est plus difficile de Lui donner des coups de pieds et de bâtons, mais les pierres et les immondices ne manquent pas et, si les pierres font seulement du bruit sur les casques et les cuirasses des romains, elles laissent des marques quand elles atteignent Jésus qui s'avance avec son seul vêtement, ayant laissé son manteau au Gethsémani.

En entrant dans le fastueux palais d'Hérode, il voit **Chouza**... qui ne peut le regarder et qui fuit pour ne pas le voir dans cet état en se couvrant la tête de son manteau.

Le voilà dans la salle, devant Hérode. Et derrière Lui voilà les scribes et les pharisiens, qui ici se sentent à leur aise, qui entrent en qualité de faux accusateurs.

Seul le centurion avec quatre soldats l'escortent devant le Tétrarque.

Celui-ci descend de son siège et tourne autour de Jésus en écoutant les accusations de ses ennemis. Il sourit et raille. Puis il feint une pitié et un respect qui ne troublent pas le Martyr, comme ne l'ont pas troublé les railleries.

“Tu es grand, je le sais. Et je me suis réjoui que **Chouza** soit **ton ami** et **Manaën ton disciple**. Moi... les soucis de l'État...

Mais quel désir de te dire: grand... de te demander pardon...

L'œil de Jean... sa voix m'accusent et sont toujours devant moi. Tu es le saint qui efface les péchés du monde. Absous-moi, ô Christ.”

Jésus se tait.

“J'ai entendu qu'ils t'accusent de t'être dressé contre Rome. Mais n'es-tu la verge promise pour frapper **Assur**?”

226

Jésus se tait.

“On m'a dit que tu prophétises la fin du Temple et de Jérusalem. Mais le Temple n'est-il pas éternel comme esprit, puisqu'il est voulu par Dieu qui est éternel?”

Jésus se tait.

“Tu es fou? Tu as perdu ton pouvoir? Satan te coupe la parole? Il t'a abandonné?”

Hérode rit maintenant, mais ensuite il donne un ordre. Et des serviteurs accourent amenant un lévrier dont la jambe est cassée et qui glapit lamentablement, et un palefrenier idiot dont la tête est pleine d'eau, qui bave, un avorton, jouet des serviteurs.

Les scribes et les prêtres fuient en criant au sacrilège **en voyant le chien** sur un brancard.

Hérode, faux et railleur, explique: “C'est le préféré d'Hérodiade. Un cadeau de Rome. Il s'est cassé une patte hier et elle pleure. Commande qu'il guérisse. Fais un miracle.”

Jésus le regarde avec sévérité et se tait.

“Je t'ai offensé? Alors celui-ci. C'est un homme, bien qu'il soit de peu plus qu'une bête. Donne-lui l'intelligence, Toi, Intelligence du Père... N'est-ce pas ce que tu dis?” Et il rit, offensant.

Un autre regard plus sévère de Jésus et silence.

“Cet homme est trop abstinent et maintenant il est abruti par les mépris. Du vin et des femmes ici, et qu'on le délire.”

On le délire. Et pendant que des serviteurs en grand nombre apportent des amphores et des coupes, des danseuses entrent... couvertes de rien. Une frange multicolore de lin ceint pour unique vêtement leur mince personne de la ceinture aux hanches. Rien d'autre. Bronzées parce que africaines, souples comme de jeunes gazelles, elles commencent une danse silencieuse et lascive.

Jésus repousse les coupes et il ferme les yeux sans parler. La cour d'Hérode rit devant son indignation.

“Prends celle que tu veux. Vis! Apprends à vivre!...” Insinue Hérode.

Jésus semble une statue. Les bras croisés, les yeux fermés, il ne bouge pas même quand les danseuses impudiques le frôlent de leurs corps nus.

“Suffit. Je t'ai traité en Dieu et tu n'as pas agi en Dieu. Je t'ai traité en homme et tu n'as pas agi en homme. Tu es fou. Un vêtement blanc. Revêtez-le de celui-ci pour que Ponce Pilate sache que le Tétrarque a jugé fou son sujet. Centurion, tu diras au Proconsul que Hérode lui présente humblement son respect et vénère Rome.

227

Allez.”

Et Jésus, attaché de nouveau, sort avec une tunique de lin qui Lui arrive aux genoux par dessus son vêtement rouge de laine. Et ils reviennent vers Pilate.

Maintenant la centurie fend non sans peine la foule qui ne s'est pas lassée d'attendre devant le palais proconsulaire. Il est étrange de voir une foule si nombreuse en ce lieu et dans le voisinage, alors que le reste de la ville paraît vide. Jésus voit les bergers en groupe et ils sont au complet: Isaac, Jonathas, Lévi, Joseph, Élie, Mathias, Jean, Siméon, Benjamin et Daniel, avec un petit groupe de galiléens où je reconnais **Alphée** et **Joseph d'Alphée**, avec deux autres que je ne connais pas, mais que je dirais juifs à cause de leur coiffure. Et plus loin, qui s'est glissé à l'intérieur du vestibule à demi caché derrière une colonne, avec un romain que je dirais un serviteur, il voit **Jean**. Il sourit à celui-ci et à ceux-là... Ses amis... Mais que sont ces amis si peu nombreux et Jeanne, et Manaën, et Chouza au milieu d'un océan de haine qui bout?...

Le centurion salue Ponce Pilate et fait son rapport.

“Ici encore?! Ouf! Maudite race! Faites avancer la populace et amenez ici l'Accusé. Heu! Quel ennui!”

Il va vers la foule en s'arrêtant toujours au milieu du vestibule.

“Hébreux, écoutez. Vous m'avez amené cet homme comme fauteur de troubles. Devant vous je l'ai examiné, et je n'ai trouvé en Lui aucun des crimes dont vous l'accusez.

Hérode pas plus que moi n'a rien trouvé.

Et il nous l'a renvoyé. Il ne mérite pas la mort. Rome a parlé.

Cependant, pour ne pas vous déplaire en vous enlevant votre amusement, je vais vous donner Barabbas. Et Lui, je le ferai frapper par quarante coups de **fustigation**. Cela suffit.”

“Non, non! Pas Barabbas! Pas Barabbas! Pour Jésus la mort! Une mort horrible! Libère Barabbas et condamne le Nazaréen.”

“Écoutez! J'ai dit fustigation. Cela ne suffit pas? Je vais le faire **flageller** alors! C'est atroce, savez-vous? On peut en mourir. Qu'a-t-il fait de mal? Je ne trouve aucune faute en Lui et je le délivrerai.”

“Crucifie-le! Crucifie-le! À mort! Tu protèges les criminels! Païen! Satan toi aussi!”

La foule s'avance par dessous et le premier rang de soldats se déforme dans le heurt car ils ne peuvent se servir de leurs lances. Mais le second rang, descendant d'un gradin, fait tourner les lances et dégage ses compagnons.

“Qu'il soit flagellé” commande Pilate à un centurion.

“Combien de coups?”

228

“Autant qu'il te semble... Le tout est d'en finir. Et je suis ennuyé. Va.”

Jésus est emmené par quatre soldats dans la cour au-delà de l'atrium. Dans cette cour, toute pavée de marbre de couleur, il y a au milieu une haute colonne semblable à celle du portique. À environ trois mètres du sol elle a un bras de fer qui dépasse d'au moins d'un mètre et se termine en anneau. On y attache Jésus avec les mains jointes au-dessus de la tête, après l'avoir fait déshabiller. Il ne garde qu'un petit caleçon de lin et ses sandales. Les mains, attachées aux poignets, sont élevées jusqu'à l'anneau, de façon que Lui, malgré sa haute taille, n'appuie au sol que la pointe des pieds... Et cette position doit être aussi une torture.

J'ai lu, je ne sais où, que la colonne était basse et que Jésus se tenait courbé. Possible. Moi, je dis ce que je vois.

Derrière Lui se place une figure de bourreau au net profil hébraïque, devant Lui une autre figure pareille.

Ils sont armés d'un fouet fait de sept lanières de cuir, attachées à un manche et qui se terminent par un martelet de plomb.

Rythmiquement, comme pour un exercice, ils se mettent à frapper. L'un devant, l'autre derrière, de manière que le tronc de Jésus se trouve pris dans un tourbillon de coups de fouets. Les quatre soldats auxquels il a été remis, indifférents, se sont mis à jouer aux dés avec trois autres soldats qui se sont joints à eux.

Et les voix des joueurs suivent la cadence des fouets qui sifflent comme des serpents et puis résonnent comme des pierres jetées sur la peau tendue d'un tambour. Ils frappent le pauvre corps si mince et d'un blanc de vieil ivoire et qui se zèbre d'abord d'un rose de plus en plus vif, puis violet, puis il se couvre de traces d'indigo gonflées de sang, qui se rompent en laissant couler du sang de tous côtés. Ils frappent en particulier le thorax et l'abdomen, mais il ne manque pas de coups donnés aux jambes et aux bras et même à la tête, pour qu'il n'y eût pas un lambeau de la peau qui ne souffrît pas.

Et pas une plainte... S'il n'était pas soutenu par les cordes, il tomberait. Mais il ne tombe pas et ne gémit pas. Seulement, après une grêle de coups qu'il a reçus, sa tête pend sur sa poitrine comme s'il s'évanouissait.

“Ohé! Arrête-toi! Il doit être tué vivant” crie et bougonne un soldat.

229

Les deux bourreaux s'arrêtent et essuient leur sueur.

“Nous sommes épuisés” disent-ils. “Donnez-nous la paie, pour que l'on puisse boire pour se désaltérer...”

“C'est la potence que je vous donnerais! Mais prenez...!” et le **décurion** jette une large pièce à chacun des deux bourreaux.

“Vous avez travaillé comme il faut. Il ressemble à une mosaïque. **Tito**, tu dis que c'était vraiment Lui l'amour d'**Alexandre**?”

Alors nous le lui ferons savoir pour qu'il en fasse le deuil. Délions-le un peu.”

Ils le délient et Jésus s'abat sur le sol comme s'il était mort. Ils le laissent là, le heurtant de temps en temps de leurs pieds chaussés de **caliges** pour voir s'il gémit.

Mais Lui se tait.

“Qu'il soit mort? C'est possible? Il est jeune et c'est un artisan, m'a-t-on dit... et on dirait une dame délicate.”

“Maintenant je m'en occupe” dit un soldat. Et il l'assoit, le dos appuyé à la colonne. Où il était, il y a des caillots de sang...

Puis il va à une fontaine qui coule sous le portique, remplit d'eau une cuvette et la renverse sur la tête et le corps de Jésus.

“Voilà! L'eau fait du bien aux fleurs.”

Jésus soupire profondément et il va se lever, mais il reste encore les yeux fermés.

“Oh! bien! Allons, mignon! Ta dame t'attend!...”

Mais Jésus appuie inutilement les mains au sol pour tenter de se redresser.

“Allons! Vite! Tu es faible? Voilà pour te redonner des forces” raille un autre soldat. Et avec le manche de sa hallebarde il Lui donne une volée de coups au visage et il atteint Jésus entre la pommette droite et le nez, qui se met à saigner.

Jésus ouvre les yeux, les tourne. Un regard voilé... Il fixe le soldat qui l'a frappé, s'essuie le sang avec la main, et ensuite se lève grâce à un grand effort.

“Habille-toi. Ce n'est pas décent de rester ainsi. Impudique!” Et ils rient tous en cercle autour de Lui.

Il obéit sans parler. Il se penche, et Lui seul sait ce qu'il souffre en se penchant vers le sol, couvert de contusions comme il l'est et avec des plaies qui lorsque la peau se tend s'ouvrent plus encore et d'autres qui se forment à cause des cloques qui crèvent.

Un soldat donne un coup de pied aux vêtements et les éparpille et chaque fois que Jésus les rejoint, allant en titubant où ils sont tombés, un soldat les repousse ou les jette dans une autre direction. Et Jésus, qui

230

éprouve une souffrance aiguë, les suit sans dire un mot pendant que les soldats se moquent de Lui en tenant des propos obscènes.

Il peut finalement se revêtir. Il remet aussi le vêtement blanc resté propre dans un coin. Il semble qu'il veuille cacher son pauvre vêtement rouge, qui hier seulement était si beau et qui maintenant est sale et taché par le sang versé au Gethsémani. Et même, avant de mettre sa tunicelle sur la peau, il essuie avec elle son visage mouillé et le nettoie ainsi de la poussière et des crachats. Et lui, le pauvre, le saint visage, apparaît propre, marqué seulement de bleus et de petites blessures. Il redresse sa coiffure tombée en désordre, et sa barbe, par un besoin inné d'être ordonné dans sa personne.

Et puis il s'accroupit au soleil, car il tremble, mon Jésus... La fièvre commence à se glisser en Lui avec ses frissons, et aussi se fait sentir la faiblesse venant du sang perdu, du jeûne, du long chemin.

On Lui lie de nouveau les mains, et la corde revient scier là où il y a déjà un rouge bracelet de peau écorchée.

“Et maintenant? Qu'en faisons-nous? Moi, je m'ennuie!”

“Attends. Les juifs veulent un roi, nous allons le leur donner. Celui-là...” dit un soldat.

Et il court dehors, certainement dans une cour qui se trouve derrière, d'où il revient avec un fagot de branches d'aubépine sauvage. Elles sont encore flexibles car le printemps garde les branches relativement souples, mais bien dures avec leurs épines longues et pointues. Avec leur dague ils enlèvent les feuilles et les fleurettes, ils plient les branches en forme de cercle et les enfoncent sur la pauvre tête. Mais la couronne barbare Lui retombe sur le cou.

“Elle ne tient pas. Plus étroite. Enlève-la.”

Ils l'enlèvent et griffent les joues en risquant de l'aveugler et arrachent ses cheveux en le faisant. Ils la resserrent. Maintenant elle est trop étroite et bien qu'ils l'enfoncent en faisant pénétrer les épines dans la tête, elle menace de tomber. Ils l'enlèvent de nouveau en Lui arrachant d'autres cheveux. Ils la modifient de nouveau. Maintenant, elle va bien. Par devant un triple cordon épineux. En arrière, là où les extrémités des branches se croisent, c'est un vrai nœud d'épines qui entrent dans la nuque.

“Vois-tu comme tu es bien? Bronze naturel et vrais rubis. Regarde-toi, ô roi, dans ma cuirasse” bougonne celui qui a eu l'idée du supplice.

“La couronne ne suffit pas pour faire un roi. Il faut la pourpre et le sceptre. Dans l'écurie il y a un roseau et aux ordures une chlamyde

231

rouge. Prends-les, **Cornelius.**”

Et quand ils les ont, ils mettent le sale chiffon rouge sur les épaules de Jésus. Avant de mettre dans ses mains le roseau, ils Lui en donnent des coups sur la tête en s'inclinant et en saluant: “Salut, roi des juifs” et ils se tordent de rire.

Jésus les laisse faire. Il se laisse asseoir sur le “trône”, un bassin retourné, certainement employé pour abreuver les chevaux. Il se laisse frapper, railler, sans jamais parler. Il les regarde seulement... et c'est un regard d'une douceur et d'une souffrance si atroce que je ne puis le soutenir sans m'en sentir blessée au cœur.

Les soldats n'arrêtent leurs railleries qu'en entendant la voix âpre d'un supérieur qui demande que l'on traduise devant Pilate le coupable.

Coupable! De quoi?

Jésus est ramené dans l'atrium maintenant couvert d'un précieux vélarium à cause du soleil. Il a encore la couronne et le roseau et la chlamyde.

“Avance que je te montre au peuple.”

Jésus, bien que brisé, se redresse avec dignité. Oh! comme il est vraiment roi!

“Écoutez, hébreux. L'homme est ici, je l'ai puni. Mais maintenant laissez-le aller.”

“Non, non! Nous voulons le voir! Dehors! Que l'on voie le blasphémateur.”

“Conduisez-le dehors et veillez à ce que l'on ne le prenne pas.”

Et pendant que Jésus sort dans le vestibule et se montre dans le carré des soldats, Ponce Pilate le montre de la main en disant:

“Voilà l'homme. Votre roi. Cela ne suffit pas encore?”

Le soleil d'une journée accablante, qui maintenant descend presque à pic car on est au milieu entre **tierce** et **sexe**, allume et met en relief les regards et les visages. Sont-ils des hommes? Non, des hyènes enragées. Ils crient, montrent le poing, demandent la mort...

Jésus est debout. Et je vous assure que jamais il n'a eu la noblesse de maintenant. Pas même quand il faisait les miracles les plus puissants. Noblesse de la souffrance. Mais il est tellement divin qu'il suffirait à le marquer du nom de Dieu. Mais pour dire ce nom il faut être au moins des hommes. Et Jérusalem n'a pas d'hommes aujourd'hui. Elle n'a que des démons.

Jésus tourne son regard vers la foule, cherche, trouve dans la mer des visages haineux, les visages amis. Combien? Moins de vingt amis parmi les milliers d'ennemis... Et il incline la tête, frappé par

232

cet abandon. Une larme tombe... une autre... une autre... la vue de ses pleurs ne suscite pas la pitié, mais une haine encore plus forte.

On le ramène dans l'atrium.

“Donc? Laissez-le aller. C'est justice.”

“Non. À mort! Crucifie-le.”

“Je vous donne Barabbas.”

“Non. Le Christ!”

“Et alors chargez-vous-en. Prenez sur vous de le crucifier, car moi je ne trouve aucune faute en Lui, pour le faire.”

“Il s'est dit le Fils de Dieu. Notre loi prescrit la mort pour celui qui se rend coupable d'un tel blasphème.”

Pilate devient pensif. Il rentre, il s'assoit sur son petit trône. Il met la main à son front, son coude sur son genoux, et il scrute Jésus.

“Approche-toi” dit-il.

Jésus va au pied de l'estrade.

“Est-ce vrai? Réponds.”

Jésus se tait.

“D'où viens-tu? Qu'est-ce que Dieu?”

“C'est le Tout.”

“Et puis? Que veut dire le Tout? Qu'est le Tout pour celui qui meurt? Tu es fou... Dieu n'existe pas. Moi, j'existe.”

Jésus se tait. Il a laissé tomber la grande parole et puis il recommence à s'envelopper de silence.

“Ponce: l'affranchie de Claudia Procula demande à entrer. Elle a un écrit pour toi.”

“Domine! Les femmes aussi maintenant! Qu'elle vienne.”

Une romaine entre et elle s'agenouille pour présenter une tablette de cire. Ce doit être celle où Procula prie son mari de ne pas condamner Jésus. La femme se retire à reculons pendant que Pilate lit.

“On me conseille d'éviter ton homicide. Est-ce vrai que tu es plus qu'un **haruspice**? Tu me fais peur.”

Jésus se tait.

“Mais ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir de te libérer ou de te crucifier?”

“Tu n'aurais aucun pouvoir s'il ne t'avait été donné d'en haut. Aussi celui qui m'a mis entre tes mains est plus coupable que toi.”

“Qui est-ce? Ton Dieu? J'ai peur...”

Jésus se tait.

Pilate est sur des charbons ardents: il voudrait et ne voudrait

233

pas. Il craint le châtement de Dieu, il craint celui de Rome, il craint la vengeance des juifs. Un moment c'est la peur de Dieu qui l'emporte. Il va sur le devant de l'atrium et dit d'une voix tonnante: “Il n'est pas coupable.”

“Si tu le dis, tu es ennemi de César. Celui qui se fait roi est son ennemi. Tu veux libérer le nazaréen. Nous le ferons savoir à César.” Pilate est pris par la peur de l'homme.

“Vous voulez sa mort, en somme? Soit! Mais que le sang de ce juste ne soit pas sur mes mains” et, s'étant fait apporter un bassin, il se lave les mains en présence du peuple qui paraît pris de frénésie et crie: “Sur nous, sur nous son sang. Qu'il retombe sur nous et sur nos enfants. Nous ne le craignons pas. À la croix! À la croix!”

Ponce Pilate retourne sur son trône, il appelle le centurion **Longin** et un esclave. Il se fait apporter par l'esclave une table sur laquelle il appuie une pancarte et y fait écrire: “Jésus Nazaréen, Roi des juifs.” Et il la montre au peuple.

“Non, pas ainsi. Pas roi des Juifs, mais qu'il a dit qu'il serait roi des Juifs.” Ainsi crient plusieurs.

“Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit” dit durement Pilate, et debout, il étend les mains les paumes en avant et en bas et ordonne: “Qu'il aille à la croix. Soldat, va, prépare la croix.” Et il descend, sans même plus se retourner vers la foule agitée, ni vers le pâle Condamné. Il sort de l'atrium...

Jésus reste au milieu de l'atrium sous la garde des soldats, attendant la croix.

Soirée du 7-3-44.

A qui puis-je dire ce que je souffre? À personne de cette Terre car ce n'est pas une souffrance de la Terre et elle ne serait pas comprise. C'est une souffrance qui est douceur et une douceur qui est souffrance. Je voudrais souffrir dix fois, cent fois autant. Pour rien au monde je voudrais ne plus souffrir cela. Mais cela n'empêche pas que je souffre comme quelqu'un qu'on prend à la gorge, qu'on serre dans un étau, qu'on brûle dans un four, qu'on transperce jusqu'au cœur.

S'il m'était permis de me mouvoir, de m'isoler de tout le monde et de pouvoir, dans le mouvement et le chant, donner un soulagement à mon sentiment, puisque c'est une souffrance de sentiment, j'en serais soulagée. Mais je suis comme Jésus sur la croix. Il ne m'est plus accordé ni mouvement ni solitude et je dois serrer les lèvres pour ne pas donner en pâture aux curieux ma douce agonie. Serrer les lèvres, ce n'est pas une façon de parler! Je dois faire un grand effort pour maîtriser l'impulsion qui me porte à pousser le cri de joie et de peine surnaturelle qui fermente en mon intérieur et monte avec l'impétuosité d'une flamme ou d'un jet d'eau.

Les yeux voilés de souffrance de Jésus: Ecce Homo, m'attirent comme un aimant. Il

234

est en face de moi et il me regarde debout sur les gradins du Prétoire, avec sa tête couronnée, les mains liées sur son vêtement blanc de fou avec lequel ils voulaient le ridiculiser et au contraire ils l'ont vêtu d'une candeur digne de l'Innocent. Il ne parle pas. Mais tout en Lui parle et m'appelle et me demande.

Que demande-t-il? Que je l'aime. Cela je le sais et le Lui donne au point de me sentir mourir comme si j'avais une lame dans la poitrine. Mais il me demande encore quelque chose que je ne comprends pas, et que je voudrais comprendre. Voilà ma torture. Je voudrais Lui donner tout ce qu'il peut désirer même si je dois mourir de douleur. Et je n'y réussis pas.

Son visage douloureux m'attire et me fascine. Il est beau quand il est le Maître ou le Christ ressuscité. Mais cette vue me donne seulement de la joie, alors que cette autre me donne un amour profond, plus profond que ne peut l'être l'amour d'une mère pour son enfant souffrant.

Oui, je le comprends. L'amour de compassion c'est la crucifixion de la créature qui suit le Maître jusqu'à la torture finale. C'est un amour despotique qui nous interdit toute pensée qui n'est pas celle de sa douleur. Nous ne nous appartenons plus. Nous vivons pour consoler sa torture et sa torture est notre tourment qui nous tue, pas seulement métaphoriquement. Et pourtant toute larme que nous arrache la douleur est plus précieuse qu'une perle et toute souffrance que nous comprenons ressemble à la sienne plus désirée et plus aimée qu'un trésor.

Père, je me suis efforcée de dire ce que j'éprouve. Mais c'est inutile. De toutes les extases que Dieu peut me donner, ce sera toujours celle de sa souffrance qui portera mon âme jusqu'à son septième ciel. Mourir d'amour en regardant mon Jésus qui souffre, je trouve que c'est la plus belle mort.

### 23. RÉFLEXIONS SUR LA CONDUITE DE PILATE ENVERS JÉSUS

10/03/1944

604.36 Jésus dit:

"Je veux te faire méditer le passage qui se rapporte à mes rencontres avec Pilate.

Jean, ayant été presque toujours présent ou du moins très proche, est le témoin et le narrateur le plus exact. Il raconte comme sorti de la maison de Caïphe je fus amené au Prétoire. Et il précise "de bon matin". En fait, tu l'as vu, le jour commençait à peine. Il précise aussi: "Eux (les juifs) n'entrèrent pas pour ne pas se contaminer et pour manger la Pâque". Hypocrites, comme toujours, ils trouvaient qu'il y avait danger de se contaminer en piétinant la poussière de la maison d'un gentil, mais ils ne trouvaient pas que c'était un péché de tuer un Innocent. Et avec l'âme satisfaite par le crime accompli, ils purent goûter mieux encore la Pâque.

Ils ont maintenant eux aussi de nombreux imitateurs. Tous ceux

235

qui intérieurement agissent mal et extérieurement professent le respect pour la religion et de l'amour pour Dieu, leur ressemblent. Des formules, des formules, et pas de religion vraie! Ils m'inspirent répugnance et indignation.

Les juifs n'entrant pas chez Pilate, Pilate sortit pour entendre ce qu'avait la foule qui vociférait et, expert comme il l'était en fait de gouvernement et de jugement, il comprit d'un seul regard que le coupable ce n'était pas Moi, mais ce peuple ivre de haine. La rencontre de nos regards fut une lecture réciproque de nos cœurs. Je jugeai l'homme pour ce qu'il était, et lui me jugea pour ce que j'étais. En Moi il y eut pour lui de la pitié parce que c'était un faible. Et en lui il y eut pour Moi de la pitié parce que j'étais un Innocent. Il chercha à me sauver dès le premier instant. Et comme c'était uniquement à Rome qu'était déféré et réservé le droit d'exercer la justice envers les malfaiteurs, il tenta de me sauver en disant: "Jugez-le selon votre Loi".

Hypocrites une seconde fois, les juifs ne voulaient prononcer une condamnation. Il est vrai que Rome avait le droit de juger, mais quand, par exemple, **Etienne** fut lapidé, Rome commandait toujours à Jérusalem et malgré cela, ils prononcèrent le jugement et exécutèrent le supplice sans se soucier de Rome.

Pour Moi, pour qui ils avaient non pas de l'amour mais de la haine et de la peur -ils ne voulaient pas croire que j'étais le Messie mais ne voulaient pas me tuer matériellement dans le cas où je l'aurais été - ils agirent d'une manière différente et m'accusèrent d'être un fauteur de troubles contre la puissance de Rome, vous diriez: "rebelle", pour obtenir que Rome me jugeât.

Dans leur salle infâme, et plusieurs fois pendant les trois ans de mon ministère, ils m'avaient accusé d'être **blasphémateur** et faux prophète, et comme tel j'aurais dû être lapidé ou quoi qu'il en soit tué. Mais maintenant pour ne pas accomplir matériellement le crime dont ils sentaient par instinct qu'ils seraient punis, ils le firent accomplir par Rome en m'accusant d'être malfaiteur et rebelle. Rien de plus facile, quand les foules sont perverties et les chefs des satans, que d'accuser un innocent pour dévouer leur passion de férocité et d'usurpation, et de supprimer celui qui représente un obstacle et un jugement.

Nous sommes revenus aux temps de cette époque. Le monde de temps en temps, toujours après une incubation d'idées perverses, explose en ces manifestations de perversité. Comme si elle était toute en état de gestation, la foule, après avoir nourri dans son sein son monstre avec des doctrines de fauves, le met au jour pour qu'il

236

dévore, qu'il dévore d'abord les meilleurs et puis se dévore elle-même.

Pilate rentre au Prétoire et m'appelle près de lui et il m'interroge. Il avait déjà entendu parler de Moi. Parmi ses centurions il y en avait certains qui répétaient mon Nom avec un amour reconnaissant, avec les larmes aux yeux et le sourire au cœur, et parlaient de Moi comme d'un bienfaiteur. Dans leurs rapports au **Préteur**, interrogés sur ce Prophète qui attirait à Lui les foules et prêchait une doctrine nouvelle où on parlait d'un royaume étrange, inconcevable à une mentalité païenne, eux avaient toujours répondu que j'étais un homme doux, bon, qui ne cherchait pas les honneurs de cette Terre et qui inculquait et pratiquait le respect et l'obéissance envers ceux qui étaient les autorités. Plus sincères que les israélites eux voyaient la vérité et déposaient en sa faveur.

Le dimanche précédent, attiré par les cris de la foule, il s'était avancé sur la route et avait vu passer sur une jeune ânesse un homme désarmé qui bénissait, entouré d'enfants et de femmes. Il avait compris qu'il ne pouvait y avoir dans cet homme un danger pour Rome. Il veut donc savoir si je suis roi. Dans son ironique scepticisme païen, il voulait rire un peu sur cette royauté qui chevauche un âne, qui a pour courtisans des enfants déchaussés, des femmes souriantes, des hommes du peuple, de cette royauté qui depuis trois années prêche de ne pas avoir d'attraction pour les richesses et le pouvoir, et qui ne parle d'autres conquêtes que de celles de l'esprit et de l'âme. Qu'est l'âme pour un païen? Même ses dieux n'ont pas d'âme. Et l'homme pourrait l'avoir? Maintenant aussi ce roi sans couronne, sans palais, sans cour, sans soldats, lui répète que son royaume n'est pas de ce monde. C'est si vrai qu'aucun ministre et aucune troupe ne se lève pour défendre son roi et l'arracher à ses ennemis. Pilate, assis sur son siège, me scrute parce que je suis une énigme pour lui. S'il débarrassait son âme des soucis humains, de l'orgueil de sa charge, de l'erreur du paganisme, il comprendrait tout de suite qui je suis.

Mais comment la lumière pourrait-elle pénétrer là où trop de choses bouchent les ouvertures pour empêcher la lumière d'entrer?. C'est toujours ainsi, fils, même maintenant. Comment Dieu et sa lumière pourraient-ils entrer là où il n'y a plus de place pour eux et où les portes et les fenêtres sont barricadées et défendues par l'orgueil, l'humanité, par le vice, par l'usure, par tant, tant de gardiens au service de Satan contre Dieu?

Pilate ne peut comprendre ce qu'est mon royaume. Et ce qui est

237

plus douloureux, il ne demande pas que je le lui explique. À mon invitation de connaître la Vérité, lui, l'indomptable païen, répond: "Qu'est-ce que la Vérité?" et il laisse tomber la question en haussant les épaules.

Oh! fils! mes fils! Oh! mes Pilates de maintenant! Vous aussi, comme Ponce Pilate, laissez tomber en haussant les épaules les questions les plus vitales. Elles vous semblent des choses inutiles, dépassées. Qu'est-ce que la Vérité? De l'argent? Non. Des femmes? Non. Le pouvoir? Non. La santé physique? Non. La gloire humaine? Non. Et alors qu'on la laisse tomber. Elle ne mérite pas que l'on coure après cette chimère.

Argent, femmes, puissance, santé, commodités, honneurs, voilà des choses concrètes, utiles, à aimer et à atteindre de toutes façons. C'est ainsi que vous raisonnez.

Et pires qu'Esau vous troquez les biens éternels pour un aliment grossier qui nuit à votre santé physique et qui vous nuit pour votre salut éternel. Pourquoi ne persistez-vous pas à demander: "Qu'est-ce que la Vérité"? Elle, la Vérité, ne demande qu'à se faire connaître pour vous instruire à son sujet. Elle est devant vous comme pour Pilate, et elle vous regarde avec les yeux d'un amour suppliant en vous implorant: "Interroge-moi, je t'instruirai". Tu vois comment je regarde Pilate? De même je vous regarde tous ainsi. Et si j'ai un regard d'amour pour celui qui m'aime et demande mes paroles, j'ai des regards d'un amour affligé pour celui qui ne m'aime pas, ne me cherche pas, ne m'écoute pas. Mais amour, toujours amour, car l'Amour est ma nature.

Pilate me laisse où je suis sans m'interroger davantage, et il va trouver les mauvais qui parlent plus fort et s'imposent par leur violence. Et il les écoute, ce malheureux qui ne m'a pas écouté et qui a repoussé en haussant les épaules mon invitation à connaître la Vérité. Il écoute le Mensonge. L'idolâtrie, quelle qu'en soit la forme, est toujours portée à respecter et à accepter le Mensonge, quel qu'il soit. Et le Mensonge, accepté par un faible, amène au crime celui qui est faible. Cependant Pilate, sur le seuil du crime, veut encore me sauver par une et deux fois. C'est ici qu'il m'envoie à Hérode. Il sait bien que le roi rusé, qui louvoie entre Rome et son peuple, agira de manière à ne pas blesser Rome et à ne pas heurter le peuple juif. Mais comme tous les faibles, il recule de quelques heures la décision qu'il ne se sent pas en mesure de prendre, espérant que l'émeute se calme. Je vous l'ai dit: "Que votre langage soit: oui, oui; non, non". Mais lui ne l'a pas entendu ou si quelqu'un le lui a répété, il a

238

haussé les épaules comme d'habitude. Pour triompher dans le monde, pour avoir honneurs et profits, il faut savoir faire un non d'un oui, ou un oui d'un non selon que le bon sens (lis: le sens humain) le conseille. Combien de Pilates a le vingtième siècle! Où sont les héros du Christianisme qui disaient oui, constamment oui à la Vérité et pour la Vérité, et non, constamment non pour le Mensonge? Où sont les héros qui savent affronter le danger et les événements avec la force de l'acier et avec une sereine promptitude et sans atermolement, car le Bien, il faut l'accomplir tout de suite et fuir tout de suite le Mal sans "mais" et sans "si"?

A mon retour de chez Hérode, voici une nouvelle transaction de Pilate: la flagellation. Et qu'espérait-il? Ne savait-il pas que la foule est le fauve qui quand il commence à voir le sang devient plus féroce? Mais je devais être brisé pour expier vos péchés de la chair. Et je fus brisé. Pas une partie de mon corps qui n'ait pas été frappée. Je suis l'Homme dont parle Isaïe. Et au supplice commandé s'ajoute celui non commandé, mais créé par la cruauté humaine, des épines.

Vous le voyez, hommes, votre Sauveur, votre Roi, couronné de douleur pour vous libérer la tête de tant de fautes qui y fermentent? Réfléchissez-vous à la douleur qu'a subie ma tête innocente pour expier pour vous, pour vos péchés toujours plus atroces de pensée qui se transforment en actes? Vous qui vous offensez même quand il n'y a pas de motif de le faire, regardez le Roi offensé, et il est Dieu, avec son ironique **manteau de pourpre** déchiré, avec le sceptre de roseau et la couronne d'épines. Il est déjà mourant et ils le fouettent encore de leurs mains et de leurs moqueries. Et vous n'en éprouvez pas de la pitié. Comme les juifs vous continuez à me montrer le poing et à crier: "Dehors, dehors! Nous n'avons pas d'autre Dieu que César", ô idolâtres qui n'adorez pas Dieu, mais vous-mêmes et parmi vous celui qui est le plus autoritaire. Vous ne voulez pas du Fils de Dieu. Pour vos crimes, il ne vous aide pas. Satan est plus serviable. Aussi vous préférez Satan. Du Fils de l'homme vous avez peur, comme Pilate. Et quand vous le sentez vous dominer par sa puissance, et s'agiter par la voix de la conscience qui vous fait des reproches en son nom, vous demandez comme Pilate: "Qui es-tu?"

Qui je suis, vous le savez. Même ceux qui me nient savent ce que je suis et qui je suis. Ne mentez pas. Vingt siècles m'entourent et mettent en lumière qui je suis et vous font connaître mes prodiges. Pilate est plus pardonnable. Pas vous qui avez un héritage de vingt

239

siècles de christianisme pour soutenir votre foi ou pour vous l'inculquer et ne voulez rien savoir. Et pourtant avec Pilate j'ai été plus sévère qu'avec vous. Je ne lui ai pas répondu. Avec vous je parle, et malgré cela, je ne réussis pas à vous persuader que c'est Moi, que vous me devez adoration et obéissance. Même maintenant vous m'accusez d'être même la ruine de Moi en vous, parce que je ne vous écoute pas. Vous dites que vous perdez la foi à cause de cela. Oh! menteurs! Où est-elle votre foi? Où est-il votre amour? Quand donc priez-vous et vivez-vous avec amour et foi? Êtes-vous des grands? Rappelez-vous que vous êtes tels parce que je le permets. Êtes-vous des anonymes dans la foule? Rappelez-vous qu'il n'y a pas d'autre Dieu que Moi. Personne n'est plus que Moi et avant Moi. Donnez-moi donc ce culte d'amour qui me revient et je vous écouterai car vous ne serez plus des bâtards mais des fils de Dieu.

Et voilà la dernière tentative de Pilate pour me sauver la vie en admettant qu'il pût la sauver après l'impitoyable et illimitée flagellation. Il me présente à la foule: "Voilà l'Homme!" Je lui fais humainement pitié à lui. Il espère dans la pitié de la foule. Mais devant la dureté qui résiste et la menace qui avance, il ne sait pas accomplir un acte surnaturellement juste et bon par conséquent, et dire: "Je le libère parce qu'il est innocent. Vous êtes des coupables, et si vous ne vous dispersez pas, vous allez connaître la rigueur de Rome". C'est cela qu'il devait dire s'il avait été juste sans calculer le mal qui pouvait lui en venir par la suite.

Pilate n'est pas vraiment bon.

Bon est **Longin** qui, moins puissant que le Préteur et moins défendu, au milieu du chemin, entouré de peu de soldats et d'une multitude ennemie, ose me défendre, m'aider, m'accorder du repos, me réconforter avec les femmes pieuses, et être secouru par le Cyrénéen et enfin d'avoir la Mère au pied de la Croix. Celui-là fut un héros de la justice et devint ainsi un héros du Christ. Sachez-le, ô hommes qui vous préoccupez uniquement de votre bien matériel, que Dieu intervient même pour ses besoins quand Il vous voit fidèles à la justice qui est une émanation de Dieu. Je récompense toujours celui qui agit avec rectitude. Je défends celui qui me défend. Je l'aime et le secours. Je suis toujours Celui qui a dit: "Qui donnera un calice d'eau en mon nom aura sa récompense". À qui me donne de l'amour, eau qui désaltère mes lèvres de Martyr divin, je me donne Moi-même, et donc protection et bénédiction."

240

#### 24. JUDAS DE KÉRIOT APRÈS SA TRAHISON

31/03/1944

605.1 Je vois Judas. Il est seul. Il est vêtu de jaune clair avec un cordon rouge à la taille. **Mon admoniteur** intérieur m'avertit que c'est depuis peu qu'a été capturé Jésus et que Judas, qui s'est enfui tout de suite après, est maintenant en proie à un contraste de pensées.

En effet l'Ischariote semble un fauve furieux et traqué par une meute de mâtins.

Tout souffle de vent dans les feuillages, un bruit quelconque sur la route, l'écoulement d'une fontaine le font sursauter et se retourner soupçonneux et effrayé comme s'il se sentait rejoint par un justicier.

Il tourne la tête en la gardant basse, le cou tordu, il tourne les yeux comme quelqu'un qui veut voir et a peur de voir. Si un jeu de lumière de la lune crée une ombre d'apparence humaine, il écarquille les yeux, fait un saut en arrière, devient encore plus livide qu'il ne l'était, s'arrête un instant et puis s'enfuit précipitamment en revenant sur ses pas, en se détournant par d'autres chemins jusqu'à ce qu'un autre bruit, un autre jeu de lumière le fait s'arrêter et s'enfuir dans une autre direction.

Dans sa folle marche il va ainsi vers l'intérieur de la ville, mais une clameur du peuple l'avertit qu'il est près de la maison de Caïphe, et alors, en se portant les mains à la tête et se penchant comme si ces cris étaient autant de pierres qui le lapident, il s'enfuit, s'enfuit. Et dans sa fuite, il prend une ruelle qui l'amène tout droit vers la maison où a été consommée la Cène. Il s'en aperçoit quand il est en face à cause d'une fontaine qui coule à cet endroit du chemin. Les pleurs de l'eau qui tombe goutte à goutte dans un petit bassin de pierre, et un faible sifflement du vent qui s'insinue dans le chemin étroit en produisant une lamentation étouffée, doivent lui sembler les pleurs de Celui qu'il a trahi et la plainte du Supplicié. Il se bouche les oreilles pour ne pas entendre et s'échappe, les yeux fermés, pour ne pas voir cette porte par laquelle peu d'heures avant il est passé avec le Maître et par laquelle il est sorti pour aller prendre les hommes armés pour se saisir de Lui.

Dans cette course aveugle il va heurter un chien errant, le **premier chien** que je vois depuis que j'ai les visions, un gros chien gris et hirsute qui s'écarte en grognant, prêt à s'élaner contre celui qui l'a dérangé. Judas ouvre les yeux et rencontre les pupilles phosphorescentes qui le fixent et il voit la blancheur des crocs découverts qui semblent produire un rire diabolique. Il pousse un cri de

241

terreur. Le chien, qui peut-être le prend pour un cri menaçant, se jette sur lui, et les deux roulent dans la poussière: Judas dessous, paralysé par la peur, le chien dessus. Quand la bête lâche sa proie, considérée peut-être comme indigne de la lutte, Judas saigne à cause de deux ou trois morsures et son manteau a de larges déchirures.

Il a été vraiment mordu à la joue, au point précis où il a baisé Jésus. La joue saigne et le sang souille au cou le vêtement jaunâtre de Judas. Le sang lui fait une sorte de collier, en imbibant le cordon rouge qui serre le vêtement au cou et il le rend plus rouge encore. Judas met la main à sa joue, il regarde le chien qui s'éloigne mais le guette dans l'ouverture d'une porte, il murmure: "Belzébuth!" et poussant de nouveau un cri, il s'enfuit, poursuivi par le chien pendant quelque temps. Il fuit jusqu'au petit pont qui est près du Gethsémani. Là, soit fatigué de le suivre, soit que l'eau l'éloigne parce qu'il est hydrophobe, le chien abandonne sa proie et revient en arrière en grognant. Judas, qui s'était jeté dans le torrent pour prendre des pierres et les jeter au chien, le voyant s'éloigner, regarde autour de lui et s'aperçoit qu'il a de l'eau jusqu'à mi-mollet. Sans s'occuper de son vêtement de plus en plus trempé, il se penche sur l'eau et boit comme s'il était brûlé par la fièvre et il lave sa joue qui saigne et doit lui faire mal. À la clarté d'un premier éveil de l'aube il remonte sur la berge, de l'autre côté comme s'il avait encore peur du chien et n'osait pas revenir vers la ville.

Il fait quelques mètres et se trouve à l'entrée du Jardin des Oliviers. Il crie: "Non! Non!" en reconnaissant l'endroit. Mais ensuite, je ne sais par quelle force irrésistible ou par quel sadisme satanique et criminel, il avance en cet endroit. Il cherche l'endroit où est arrivée la capture. La terre du sentier, foulée par de nombreux pieds, l'herbe piétinée en un point donné et du sang par terre, peut-être celui de **Malchus**, lui montrent que c'est là qu'il a indiqué l'Innocent aux bourreaux.

Il regarde, il regarde... et puis il pousse un cri rauque et fait un saut en arrière. Il crie: "Ce sang, ce sang!..." et il le montre... à qui? avec son bras tendu et son index qu'il pointe. Dans la lumière croissante son visage se montre terreux et spectral. Il semble fou. Il a les yeux écarquillés et brillants comme s'il délirait; ses cheveux ébouriffés par la course et la terreur semblent dressés sur sa tête; la joue qui enfle lui tord la bouche en un rictus. Son vêtement déchiré, couvert de sang, mouillé, boueux, car la poussière en se mouillant est devenue de la boue, le rend semblable à un mendiant.

242

Son manteau aussi déchiré et boueux pend d'une épaule comme une guenille et il s'y empêtre quand, continuant à crier: "Ce sang, ce sang!" il recule comme si ce sang était devenu une mer qui monte et submerge. Judas tombe à la renverse et se blesse derrière la tête en heurtant une pierre. Il pousse un gémissement de douleur et de peur. "Qui est-ce?" crie-t-il. Il doit avoir pensé que quelqu'un l'a fait tomber pour le frapper. Il se retourne avec terreur. Personne! Il se lève. Maintenant le sang

dégoutte aussi sur la nuque. Le cercle rouge s'élargit sur le vêtement. Il ne tombe pas par terre car il y en a peu, le vêtement le boit. Maintenant la corde paraît déjà au cou.

Il marche. Il retrouve la trace du feu allumé par Pierre au pied d'un olivier, mais il ne sait pas que c'est Pierre qui l'a fait et croit que Jésus était là. Il crie: "Allez! Allez!" et avec les deux mains tendues en avant, il paraît repousser un fantôme qui le tourmente. Il s'échappe et va finir justement contre le rocher de l'Agonie.

Maintenant l'aube est nette et permet de bien voir et tout de suite. Judas voit le manteau de Jésus laissé plié sur le rocher. Il le reconnaît. Il veut le toucher. Il a peur. Il allonge la main et la retire. Il veut. Il ne veut pas. Mais ce manteau le fascine. Il gémit: "Non! Non!" Puis il dit: "Oui, par Satan! Oui, je veux le toucher. Je n'ai pas peur! Je n'ai pas peur!" Il dit qu'il n'a pas peur, mais la terreur lui fait claquer des dents, et le bruit que fait au-dessus de sa tête une branche d'olivier remuée par le vent et qui heurte un tronc voisin, le fait crier de nouveau. Pourtant il fait un effort et saisit le manteau. Et il rit. Un rire de fou, de démon. Un rire hystérique, saccadé, lugubre, qui n'en finit pas, car il a vaincu sa peur, et il le dit: "Tu ne me fais pas peur, Christ. Plus peur. J'avais si grand peur de Toi car je te croyais Dieu et fort. Maintenant tu ne me fais plus peur, car tu n'es pas Dieu. Tu es un pauvre fou, un faible. Tu n'as pas su te défendre. Tu ne m'as pas réduit en cendres, comme tu n'as pas lu dans mon cœur la trahison. Mes peurs!... Quel sot!

Quand tu parlais, même hier soir, je croyais que tu savais. Tu ne savais rien. C'était ma peur qui donnait un sens prophétique à tes paroles toutes ordinaires. Tu n'es rien. Tu t'es laissé vendre, indiquer, prendre comme une souris dans son trou. Ta puissance! Ton origine! Ah! Ah! Ah! Bouffon! Le fort, c'est Satan! Plus fort que Toi. Il t'a vaincu! Ah! Ah! Ah! Le Prophète! Le Messie! Le Roi d'Israël! Et tu m'as assujéti pendant trois années! Avec la peur toujours au cœur! Et je devais mentir pour te tromper avec finesse quand je voulais jouir de la vie! Mais même si j'avais volé et forniqué sans

243

toute l'astuce que je mettais en œuvre, tu ne m'aurais rien fait. Poltron! Fou! Lâche! Tiens! Tiens! Tiens! J'ai eu tort de ne pas te faire à Toi ce que je fais à ton manteau pour me venger du temps où tu m'as tenu esclave par la peur. Peur d'un lapin!... Tiens! Tiens! Tiens!"

A chaque "tiens!" il cherche à mordre et à déchirer l'étoffe du manteau. Il le chiffonne dans ses mains. Mais en le faisant, il l'ouvre et apparaissent les taches qui l'humectent. La furie de Judas s'arrête. Il fixe ces taches. Il les touche, il les flaire. C'est du sang... Il le déplie. Elle est bien visible l'empreinte laissée par les deux mains tachées de sang quand il appuyait l'étoffe sur son visage.

"Ah!... Du sang! Du sang! Le sien... Non!" Judas laisse tomber le manteau et regarde autour de lui. Contre le rocher aussi, là où Jésus s'est appuyé le dos quand l'ange le réconfortait, il y a une tache sombre de sang qui sèche. "Là!... Là!... Du sang! Du sang!..." Il baisse les yeux pour ne pas voir... et il voit l'herbe toute rougie par le sang qui est tombé sur elle. Celui-ci, à cause de la rosée qui l'a dilué, paraît tombé depuis peu. Il est rouge et brille au premier soleil. "Non! Non! Non! Je ne veux pas voir! Je ne puis voir ce sang! Au secours!" Il porte les mains à sa gorge et perd tout contrôle comme s'il se noyait dans une mer de sang. "Arrière! Arrière! Laisse-moi! Laisse-moi! Maudit! Mais ce sang, c'est une mer! Il couvre la Terre! La Terre! La Terre! Et sur la Terre il n'y a pas de place pour moi, car je ne puis voir ce sang qui la couvre. Je suis le Caïn de l'Innocent!" L'idée du suicide je crois qu'elle est venue en ce moment en ce cœur.

Le visage de Judas fait peur. Il se jette du talus et s'enfuit par l'olivieraie, sans revenir par la route déjà faite. Il semble poursuivi par des fauves. Il revient dans la ville. Il s'enveloppe comme il peut dans son manteau et cherche à couvrir sa blessure et son visage autant qu'il le peut. Il se dirige vers le Temple. Mais pendant qu'il va dans cette direction, à un carrefour il se trouve en face des canailles qui traînent Jésus chez Pilate. Il ne peut se retirer car une autre foule le pousse dans le dos, en accourant pour voir. Et grand comme il est, il domine forcément et il voit. Et il rencontre le regard du Christ...

Les deux regards s'enlacent un moment. Puis le Christ passe, lié, frappé, et Judas tombe à la renverse comme s'il s'évanouissait. La foule le piétine sans pitié, et il ne réagit pas. Il doit préférer être piétiné par tout un monde plutôt que de rencontrer ce regard.

244

Quand la meute déicide est passée avec le Martyr et que le chemin est libre, il se relève et court au Temple. Il bouscule et renverse presque un garde placé à la porte de l'enceinte. D'autres gardes arrivent pour interdire l'entrée au forcené, mais lui, comme un taureau furieux, les écarte tous. L'un d'eux, qui s'accroche après lui pour l'empêcher de pénétrer dans la salle du Sanhédrin où ils sont tous encore rassemblés pour discuter, est saisi à la gorge, étranglé et jeté, sinon mort certainement moribond, en bas des trois marches.

"Votre argent, maudits, je n'en veux pas" crie-t-il debout au milieu de la salle, à l'endroit où était avant Jésus. On dirait un démon qui débouche de l'enfer. Ensanglanté, dépeigné, enflammé par le délire, la bave à la bouche, les mains comme des griffes, il crie et semble aboyer tant sa voix est perçante, rauque, hurlante. "Votre argent, maudits, je n'en veux pas. Vous m'avez perdu. Vous m'avez fait commettre le plus grand péché. Comme vous, comme vous je suis maudit! J'ai trahi le Sang innocent. Qu'ils retombent sur vous ce Sang et ma mort. Sur vous... Non! Ah!..." Judas voit le pavé baigné de sang. "Même ici, même ici, il y a du sang? Partout! Partout il y a son sang! Mais combien de sang a l'Agneau de Dieu pour en couvrir ainsi la Terre et ne pas en mourir? Et c'est moi qui l'ai répandu! À votre instigation. Maudits! Maudits! Maudits pour l'éternité! Malédiction à ces murs! Malédiction à ce Temple profané! Malédiction au Pontife déicide! Malédiction aux prêtres indignes, aux faux docteurs, aux pharisiens hypocrites, aux juifs cruels, aux scribes sournois! Malédiction à moi! À moi, malédiction! À moi! Prenez votre argent et qu'il vous étrangle l'âme dans la gorge, comme à moi la corde" et il jette la bourse à la figure de **Caïphe** et s'en va en poussant un cri alors que les pièces résonnent en s'éparpillant sur le sol après avoir frappé, en la faisant saigner, la bouche de Caïphe.

Personne n'ose le retenir. Il sort. Il court à travers les chemins. Et fatalement il se trouve à rencontrer deux fois Jésus à l'aller et au retour de chez Hérode. Il abandonne le centre de la ville pour prendre au hasard les ruelles les plus misérables et il finit de nouveau contre la maison du Cénacle. Elle est entièrement fermée, comme abandonnée.

Il s'arrête, la regarde. "La Mère!" murmure-t-il. "La Mère!..." Il reste indécis... "Moi aussi, j'ai une mère! Et j'ai tué un fils à une mère!... Pourtant... je veux entrer... revoir cette pièce. Là, il n'y a pas de sang..." Il donne un coup à la porte, un autre... un autre... La

245

**maîtresse de maison** vient ouvrir et entrouvre la porte, une fente... Et en voyant cet homme bouleversé, méconnaissable, elle jette un cri et essaie de refermer. Mais Judas, d'un coup d'épaule, l'ouvre toute grande et, renversant la femme effrayée, passe outre.

Il court vers la petite porte qui donne sur le Cénacle. Il l'ouvre. Il entre. Un beau soleil entre par les fenêtres grandes ouvertes. Judas pousse un soupir de soulagement. Il entre. Ici, tout est calme et silencieux. La vaisselle est encore comme on l'a laissée. On comprend que pour le moment, personne ne s'en est occupé. On pourrait croire qu'on va se mettre à table.

Judas va vers la table. Il regarde s'il y a du vin dans les amphores. Il y en a. Il boit avidement à l'amphore elle-même qu'il soulève à deux mains. Puis il se laisse tomber assis et appuie sa tête sur ses bras croisés sur la table. Il ne s'aperçoit pas qu'il est assis justement à la place de Jésus et qu'il a devant lui le calice qui a servi pour l'Eucharistie. Il s'arrête un moment jusqu'à ce que s'apaise l'essoufflement causé par sa longue course. Puis il lève la tête et voit le calice, et il reconnaît où il s'est assis.

Il se lève comme possédé. Mais le calice le fascine. Il y a encore au fond un peu de vin rouge et le soleil, en frappant le métal (qui paraît de l'argent) fait briller ce liquide. "Du sang! Du sang! Du sang ici aussi! Son Sang! Son Sang!..." "Faites cela en mémoire de Moi!... Prenez et buvez. Ceci est mon Sang... Le Sang du nouveau testament qui sera versé pour vous..." Ah! Maudit que je suis! Pour moi il ne peut plus être versé pour la rémission de mon péché. Je ne demande pas pardon car Lui ne peut me pardonner. Hors d'ici! Hors d'ici! Il n'y a plus d'endroit où le Caïn de Dieu puisse connaître le repos. À mort! À mort!..."

Il sort. Il se trouve en face de Marie, debout à la porte de la pièce où Jésus l'a quittée. Elle, entendant du bruit, s'est montrée espérant peut-être voir Jean qui est absent depuis tant d'heures. Elle est pâle comme si elle avait perdu son sang. Elle a des yeux que la douleur rend encore plus semblables à ceux de son Fils. Judas rencontre ce regard qui le regarde avec la même connaissance affligée et consciente dont Jésus l'a regardé en route, et avec un "Oh!" effrayé il s'adosse au mur.

"Judas!" dit Marie, "Judas, qu'es-tu venu faire?" Les paroles mêmes de Jésus, et dites avec un amour douloureux. Judas s'en souvient et pousse un cri.

"Judas" répète Marie "qu'as-tu fait? À tant d'amour tu as répondu en trahissant?" La voix de Marie est une caresse tremblante.

246

Judas va s'échapper. Marie l'appelle d'une voix qui aurait dû convertir un démon. "Judas! Judas! Arrête-toi! Arrête-toi! Écoute! Je te le dis en son nom: repens-toi, Judas. Lui pardonne..." Judas s'est enfui. La voix de Marie, son aspect ont été le coup de grâce, ou plutôt de disgrâce car il résiste.

Il s'en va précipitamment. Il rencontre Jean qui accourt vers la maison pour prendre Marie. La sentence est prononcée. Jésus va aller au Calvaire. C'est le moment de conduire la Mère à son Fils. Jean reconnaît Judas, bien qu'il reste bien peu du beau Judas d'il y a peu de temps. "Toi ici?" lui dit Jean avec un dégoût visible. "Toi ici? Malédiction à toi, meurtrier du Fils de Dieu! Le Maître est condamné. Réjouis-toi, si tu le peux, mais dégage le chemin. Je vais prendre la Mère. Qu'elle, ton autre Victime, ne te rencontre pas, reptile."

Judas s'enfuit. Il s'est enveloppé la tête dans les lambeaux de son manteau en laissant seulement une fente pour les yeux. Les gens, le peu de gens qui ne sont pas vers le Prétoire, l'évitent comme s'ils voyaient un fou. Et il semble tel.

Il erre à travers la campagne. Le vent apporte de temps à autre un écho de la clameur qui vient de la foule qui suit Jésus en Lui adressant des imprécations. Chaque fois qu'un pareil écho arrive à Judas, il hurle comme un chacal.

Je crois qu'il est réellement devenu fou car il cogne la tête rythmiquement contre les murets de pierre. Ou bien il est devenu hydrophobe parce que, quand il voit un liquide quelconque: eau, lait porté par un enfant dans un récipient, de l'huile qui coule d'une outre, il hurle, il hurle et crie: "Du sang! Du sang! Son Sang!"

Il voudrait boire aux ruisseaux et aux fontaines. Il ne le peut car l'eau lui paraît du sang et il le dit: "C'est du sang! C'est du sang! Il me noie! Il me brûle! J'ai le feu! Son Sang, qu'il m'a donné hier, est devenu du feu en moi! Malédiction à moi et à Toi!"

Il monte et descend les collines qui entourent Jérusalem. Et son œil, irrésistiblement, va au Golgotha. Et par deux fois il voit de loin le cortège qui monte en serpentant la côte, il regarde et pousse un cri.

Le voilà au sommet. Judas aussi est au sommet d'une petite colline couverte d'oliviers. Il y est pénétré en ouvrant une fermeture rustique comme s'il en était le maître ou pour le moins très habitué. J'ai l'impression que Judas ne se souciait pas beaucoup de la propriété d'autrui. Debout sous un olivier à l'extrémité d'un talus, il regarde vers le Golgotha. Il voit se dresser les croix et il comprend

247

que Jésus est crucifié. **Il ne peut voir ou entendre**, mais le délire ou un maléfice de Satan lui font voir et entendre comme s'il était au sommet du Calvaire.

Il regarde, regarde comme halluciné. Il se débat: "Non! Non! Ne me regarde pas! Ne me parle pas! Je ne le supporte pas. Meurs, meurs, maudit! Que la mort ferme ces yeux qui me font peur, cette bouche qui me maudit. Mais moi aussi je te maudis puisque tu ne m'as pas sauvé."

Son visage est tellement hagard, qu'on ne peut le regarder. Deux filets de bave descendent de sa bouche hurlante. La joue mordue est livide et enflée et fait paraître son visage déformé. Les cheveux collés, sa barbe très noire qui a poussé sur ses joues en ces heures, mettent un bâillon lugubre sur ses joues et son menton. Les yeux, ensuite!... Ils roulent, ils louchent, ils sont phosphorescents. Des yeux de démon. Il arrache de sa taille le cordon de grosse laine rouge qui la ceint de trois tours. Il en éprouve la solidité en l'enroulant autour d'un olivier et en tirant de toutes ses forces. Il résiste. Il est solide. Il choisit un olivier qui se prête à ce qu'il veut faire. Voilà. Celui qui penche au-delà du talus, avec sa chevelure en désordre, va bien. Il monte sur l'arbre. Il assure solidement un nœud coulant à une branche des plus robustes et qui pend sur le vide. Il a déjà fait le nœud coulant. Il regarde une dernière fois vers le Golgotha, puis il enfle la tête dans le nœud coulant. Maintenant il paraît avoir deux colliers rouges à la base du cou. Il s'assoit sur le talus puis d'un coup se laisse glisser dans le vide.

Le nœud le serre. Il se débat quelques minutes. Ses yeux chavirent, l'asphyxie le rend noir, il ouvre la bouche, les veines du cou se gonflent et deviennent noires.

Il envoie quatre ou cinq coups de pieds dans l'air, dans les dernières convulsions. Puis la bouche s'ouvre et la langue pend noire et baveuse, les globes oculaires ouverts sortent de la tête montrant le blanc de l'œil injecté de sang, l'iris disparaît vers le haut. Il est mort. Le vent fort, qui s'est levé avant l'orage imminent, balance le macabre pendule et le fait tourner comme une horrible araignée suspendue au fil de sa toile.

La vision finit et j'espère arriver à oublier bientôt tout ceci car je vous assure que c'est une vision horrible.

248

25. "SI JUDAS S'ÉTAIT JETÉ AUX PIEDS DE LA MÈRE EN DISANT: "PITIÉ", LA MÈRE DE PITIÉ L'AURAIT RECUEILLI COMME UN BLESSÉ"

605.14

Jésus dit:

"Horrible, mais pas inutile. Trop de gens croient que Judas a commis une chose de peu d'importance. Certains arrivent même à dire qu'il a eu du mérite car sans lui la Rédemption ne serait pas venue et par conséquent il est justifié devant Dieu.

En vérité je vous dis que si l'Enfer n'avait pas déjà existé, et existé parfait en ses tourments, il aurait été créé pour Judas encore plus horrible et éternel, parce que de tous les pécheurs et de tous les damnés il est le plus damné et le plus pécheur, et pour lui éternellement il n'y aura pas d'adoucissement de sa condamnation.

Le remords aurait pu aussi le sauver, s'il avait fait du remords un repentir. Mais lui n'a pas voulu se repentir. Au premier crime de trahison, encore pardonnable à cause de la grande miséricorde qu'est mon affectueuse faiblesse,

il a joint les blasphèmes, les résistances aux voix de la Grâce qui voulaient encore lui parler à travers les souvenirs, à travers les terreurs, à travers mon Sang et mon manteau, à travers mon regard, à travers les traces de l'institution de l'Eucharistie, à travers les paroles de ma Mère.

Il a résisté à tout. Il a voulu résister comme il avait voulu trahir. Comme il a voulu maudire.

Comme il a voulu se suicider.

C'est la **volonté** qui compte dans les choses, dans le bien comme dans le mal.

Quand quelqu'un tombe sans la volonté de tomber, je pardonne. Tu vois Pierre. Il m'a renié. Pourquoi? Il ne le savait même pas lui exactement. Un lâche, Pierre? Non. Mon Pierre n'était pas un lâche. Contre la cohorte et les gardes du Temple il avait osé frapper **Malchus** pour me défendre et risqué d'être tué de ce fait. Ensuite, il s'était enfui, sans avoir la volonté de le faire.

Ensuite, il avait renié, sans avoir la volonté de le faire. Par la suite, il a bien su rester et avancer sur le chemin sanglant de la Croix, sur mon Chemin, jusqu'à arriver à la mort de la croix. Il a su par la suite donner de Moi un excellent témoignage au point d'être tué à cause de sa foi intrépide. Je le défends, mon Pierre. Sa défaillance a été la dernière de son humanité, mais sa volonté spirituelle n'était pas présente à ce moment. Elle dormait, émoussée par le poids de son humanité. Quand elle s'éveilla, elle ne voulut pas rester dans le

249

péché et voulut être parfaite. Je lui ai pardonné tout de suite.

Judas n'as pas voulu. Tu dis qu'il paraissait fou et enragé. il l'était d'une rage satanique. Sa terreur à la vue du chien, animal rare, en particulier à Jérusalem, venait du fait qu'on l'attribuait à Satan, depuis un temps immémorial, cette forme pour apparaître aux mortels.

Dans les livres de magie, on dit encore qu'une des formes préférées de Satan pour apparaître est celle d'un chien mystérieux ou d'un chat ou d'un bouc. Judas, déjà en proie à la terreur qui lui venait de son crime, convaincu qu'il appartenait à Satan à cause de ce crime, vit Satan en cette bête errante.

Celui qui est coupable voit en tout des ombres de peur. C'est sa conscience qui les crée. Ensuite Satan excite ces ombres qui pourraient encore donner le repentir à un cœur, et en fait des larves horribles qui amènent au désespoir. Et le désespoir porte au dernier crime, au suicide. À quoi bon jeter le prix de la trahison, quand ce dépouillement n'est le fruit que de la colère et n'est pas fortifié par une volonté droite de se repentir? Dans ce cas, se dépouiller des fruits du mal devient méritoire, mais comme il l'a fait, non. Sacrifice inutile.

Ma Mère, et c'était la Grâce qui parlait et la Trésorière qui donnait le pardon en mon nom, lui dit: "Repens-toi, Judas. Il pardonne..." Oh! si je lui aurais pardonné! S'il s'était jeté aux pieds de la Mère en disant: "Pitié!", elle, la Mère de Pitié, l'aurait recueilli comme un blessé et sur ses blessures sataniques, par lesquelles l'Ennemi lui avait inoculé le Crime, aurait répandu ses larmes qui sauvent et me l'aurait amené, au pied de la Croix, en le tenant par la main pour que Satan ne pût le saisir et les

disciples le frapper, amené pour que mon Sang tombât d'abord sur lui, le plus grand des pécheurs. Et elle aurait été, elle, la Prêtresse admirable sur son autel, entre la Pureté et la Faute, parce qu'elle est la Mère des vierges et des saints, mais aussi la Mère des pécheurs.

Mais lui n'a pas voulu. Méditez le pouvoir de la volonté dont vous êtes les arbitres absolus. Par elle vous pouvez avoir le Ciel ou l'Enfer. Méditez ce que veut dire persister dans la faute.

Le Crucifié, Celui qui se tient les bras ouverts et attachés pour vous dire qu'il vous aime, et qu'il ne veut pas vous frapper, qu'il ne peut vous frapper parce qu'il vous aime et préfère se refuser de pouvoir vous embrasser, unique douleur de son état de crucifié, plutôt que d'avoir la liberté de vous punir, le Crucifié, objet de divine espérance pour ceux qui se repentent et veulent quitter la faute, devient pour les impénitents un objet d'une telle horreur

250

qu'elle les fait blasphémer et user de violence envers eux-mêmes. Meurtriers de leur esprit et de leur corps à cause de leur persistance dans la faute. Et la vue de Celui qui est doux, qui s'est laissé immoler dans l'espoir de les sauver, prend l'apparence d'un spectre horrifiant.

Marie, tu t'es lamentée de cette vision. Mais c'est le Vendredi de la Passion, ma fille. Tu dois souffrir. Aux souffrances que tu endures à cause de mes souffrances et de celles de Marie, tu dois joindre tes souffrances à cause de l'amertume de voir les pécheurs rester pécheurs. Elle a été notre souffrance, celle-là. Elle doit être la tienne. Marie a souffert et souffre encore de cela, comme de mes tortures. Tu dois donc souffrir cela. Maintenant, repose. Dans trois heures tu seras toute mienne et de Marie. Je te bénis, violette de ma passion et passiflore de Marie."

26. "MARIE DOIT ANNULER EVE"

02/04/1944

606.1 Jésus dit:

"Le couple Jésus-Marie est l'antithèse du couple Adam-Eve. C'est lui qui est destiné à annuler toute l'œuvre d'Adam et Eve et de ramener l'Humanité au point où elle était quand elle fut créée: riche de grâce et de tous les dons dont le Créateur l'avait comblée. L'Humanité a subi une régénération totale par l'œuvre du couple Jésus-Marie qui sont ainsi devenus les nouveaux parents de l'Humanité. Tout le temps précédent est annulé. Le temps et l'histoire de l'homme se compte à partir de ce moment où la nouvelle Eve, par un renversement de la création, tire de son sein inviolé le nouvel Adam, par l'œuvre du Seigneur Dieu. Mais pour annuler les œuvres des deux Premiers, cause de mortelles infirmités, d'une perpétuelle mutilation, d'appauvrissement, et davantage: d'indigence spirituelle - en effet, après le péché, Adam et Eve se trouvaient dépouillés de tout ce que, richesse infinie, le Père saint leur avait donné - ils ont dû, ces deux Seconds, opérer en tout et pour tout d'une manière opposée à celle des deux Premiers. Par conséquent pousser l'obéissance jusqu'à la perfection qui s'anéantit et s'immole dans la chair, dans le sentiment, dans la pensée, dans la volonté pour accepter tout ce que Dieu veut. Par conséquent pousser la pureté jusqu'à une chasteté absolue par laquelle la chair... que fut la chair pour Nous les deux purs? Un voile d'eau sur l'esprit triomphant, une caresse de

251

vent sur l'esprit roi, un cristal qui isole l'esprit-seigneur et ne le corrompt pas, une impulsion qui soulève et non un poids qui accable. Voilà ce que fut la chair pour Nous. Moins lourde et moins sensible qu'un vêtement de lin, une substance légère mise entre le monde et la splendeur du moi surhumain, un moyen pour faire ce que Dieu voulait. Rien d'autre.

Avons-nous connu l'amour? Certainement. Le "parfait amour" nous l'avons connu. Ce n'est pas de l'amour, ô hommes, la faim sensuelle qui vous pousse à vous rassasier avidement d'une chair. Cela c'est de la luxure, rien de plus. Tellement vrai qu'en vous aimant ainsi - vous croyez que c'est de l'amour - vous ne savez pas avoir de l'indulgence, vous aider, vous pardonner.

Qu'est-ce alors votre amour? C'est de la haine. C'est uniquement un désir paranoïaque qui vous pousse à préférer la saveur d'un aliment faisandé à la nourriture saine, fortifiante des nobles sentiments. Nous avons le "parfait amour", Nous, les parfaitement chastes. Cet amour embrassait Dieu au Ciel et uni à Lui, comme le sont les branches au tronc qui les nourrit, il s'épanchait et descendait en prodiguant le repos, l'abri, la nourriture, le confort sur la Terre et ses habitants. N'étaient exclus de cet amour aucun de nos semblables, ni les êtres inférieurs, ni la nature végétale, ni les eaux et les astres. Les mauvais eux-mêmes n'étaient pas exclus de cet amour. Eux aussi, en effet, bien que membres morts, étaient pourtant membres du grand corps de la Création et nous voyions donc en eux, bien que défigurée et souillée par leur méchanceté, la sainte figure du Seigneur qui les avait formés à son image et à sa ressemblance.

En jouissant avec les bons, en pleurant sur ceux qui ne l'étaient pas,

en priant (amour actif qui s'extériorise en demandant et en obtenant la protection pour ceux qu'on aime) en priant pour les bons afin qu'ils fussent toujours meilleurs pour s'approcher toujours plus de la perfection du Bon qui nous aime du haut des Cieux, en priant pour ceux qui vacillent entre la bonté et la méchanceté pour qu'ils se fortifient et sachent demeurer sur le chemin saint,

en priant pour les mauvais pour que la Bonté parle à leurs esprits, les abatte peut-être par la foudre de sa puissance, mais les convertisse au Seigneur leur Dieu, Nous aimions. Comme personne d'autre n'a aimé. Nous poussions l'amour au sommet de la perfection pour combler par notre océan d'amour l'abîme creusé par le manque d'amour des Premiers qui s'aimèrent eux-mêmes plus que Dieu, en voulant avoir plus qu'il ne leur était permis pour devenir supé-

252

rieurs à Dieu. Par conséquent à la pureté, à l'obéissance, à la charité, au détachement de toutes les richesses de la Terre: chair, puissance, argent, le trinôme de Satan opposé au trinôme de Dieu: foi, espérance, charité;

par conséquent à la haine, à la luxure, à la colère, à l'orgueil: les quatre passions perverses opposées aux quatre vertus saintes: force, tempérance, justice, prudence, Nous devons unir une pratique constante de tout ce qui était opposé à la manière d'agir du couple Adam-Eve.

Et si beaucoup, à cause de notre bonne volonté sans limite, il nous fut encore facile de le faire, l'Éternel seul sait à quel point il fut héroïque d'accomplir cette pratique à certains moments et dans certains cas. Je ne veux ici ne parler que d'un seul, et de ma Mère, pas de Moi. De la nouvelle Eve qui déjà avait repoussé dès ses plus tendres années les flatteries employées par Satan pour la pousser à mordre le fruit et en goûter la saveur qui avait rendue folle la compagne d'Adam; de la nouvelle Eve qui ne s'était pas bornée à repousser Satan mais l'avait vaincu en l'écrasant par une volonté d'obéissance, d'amour, de chasteté, tellement vaste que lui, le Maudit, en était resté écrasé et dompté. Non! Non que Satan ne se lève pas de dessous le talon de la Vierge ma Mère! Il bave et écume, rugit et blasphème. Mais sa bave coule en bas, mais son hurlement ne touche pas l'atmosphère qui entoure ma Sainte qui ne sent pas la puanteur et n'entend pas ses éclats de rire démoniaques, qui ne voit pas, ne voit pas même la bave répugnante du Reptile éternel parce que les harmonies célestes et les célestes parfums dansent énamourés autour de la belle et sainte personne et parce que son œil, plus pur que le lys et plus énamouré que celui de la tourterelle qui roucoule, fixe seulement son Seigneur éternel dont elle est la fille, la Mère et l'Épouse.

Quand Caïn tua Abel, la bouche de sa mère proféra les malédictions que son esprit, séparé de Dieu, lui suggérait contre son prochain le plus intime: le fruit de ses entrailles profanées par Satan et souillées par un désir indécent. Et cette malédiction fut la tache dans le royaume du moral humain, comme le crime de Caïn la tache dans le royaume de l'animal humain. Le sang sur la Terre, répandu par la main d'un frère. Le premier sang qui attire comme un aimant millénaire tout le sang qu'une main d'homme répand en le tirant des veines de l'homme. Malédiction sur la Terre proférée par une bouche humaine, comme si la Terre n'avait pas été suffisamment maudite à cause de l'homme révolté contre son Dieu et avait dû connaître les ronces et les épines et la dureté de la glèbe, la

253

sécheresse, la grêle, le gel, la canicule, elle qui avait été créée parfaite et servie par des éléments parfaits pour être une demeure attrayante et belle pour l'homme son roi.

Marie doit annuler Eve. Marie voit le second Caïn: Judas. Marie sait qu'il est le Caïn de son Jésus: du second Abel. Elle sait que le sang de ce second Abel a été vendu par ce Caïn et que déjà il est répandu. Mais elle ne maudit pas, elle aime et pardonne. Elle aime et rappelle.

Oh! Maternité de Marie Martyre! Maternité sublime autant que ta Maternité virginale et divine! De cette dernière, c'est Dieu qui t'a fait don! Mais de la première, toi, Mère sainte, Corédemptrice, tu t'es fait don, car toi, toi seule as su en cette heure, alors que tu sentais déjà ton cœur brisé par la flagellation qui m'avait brisé la chair, dire à Judas ces paroles, toi, toi seule as su en cette heure, alors que tu sentais déjà la croix te briser le cœur, aimer et pardonner.

Marie: la nouvelle Eve. Elle vous enseigne la nouvelle religion qui pousse l'amour à pardonner à celui qui vous tue un fils. Ne soyez pas comme Judas qui à cette Maîtresse de Grâce ferme son cœur et désespère en disant: "Lui ne peut me pardonner" faisant douter des paroles de la Mère de la Vérité et par conséquent de mes paroles qui n'avaient pas cessé de répéter que j'étais venu pour sauver et non pour perdre, pour pardonner à qui venait vers Moi repentant.

Marie: nouvelle Eve, elle a eu de Dieu un nouveau fils "à la place d'Abel tué par Caïn". Mais elle ne l'eut pas dans une heure de joie brutale qui assoupit la douleur sous les vapeurs de la sensualité et les lassitudes de l'assouvissement. Elle l'a eu dans une heure de douleur totale, au pied d'un gibet, au milieu des râles du Mourant qui était son Fils, des insultes d'une foule déicide et une désolation imméritée et totale puisque Dieu aussi ne la consolait plus.

La vie nouvelle commence pour l'Humanité et pour chaque homme par Marie. Dans ses vertus et sa manière de vivre se trouve votre école. Et dans sa douleur qui eut tous les visages, même celui du pardon au meurtrier de son Fils, se trouve votre salut."

Jésus dit:

Un jour je te parlerai encore de Caïn et des Premiers Parents. Il y a beaucoup à dire et à méditer."

05/04/1944

606.7 Jésus dit:

"Dans la Genèse on lit: "Alors Adam donna à sa femme le nom

254

d'Eve parce qu'elle était la mère de tous les vivants".

Oh! oui. La femme était née de la "Virago" formée par Dieu pour être la compagne d'Adam, en la tirant de la côte de l'homme. Elle était née avec son destin douloureux parce qu'elle avait voulu naître. Parce qu'elle avait voulu connaître ce que Dieu lui avait caché, en se réservant la joie de lui donner la joie de la postérité sans avilir ses sens. La compagne d'Adam avait voulu connaître le bien qui se cache dans le mal et surtout le mal qui se cache dans le bien, dans le bien apparent. En effet, séduite comme elle l'était par Lucifer,

elle avait désiré des connaissances que Dieu seul pouvait connaître sans danger, et elle s'était faite créatrice. Mais en usant indignement de cette force de bien, elle l'avait corrompue en en faisant un acte mauvais car il était désobéissance à Dieu et malice et avidité de la chair.

Désormais elle était la "mère". Lamentation infinie des choses autour de l'innocence de leur reine profanée! Et lamentation désolée de la reine sur cette profanation dont elle comprend l'importance et l'impossible annulation!

Si les ténèbres et des cataclysmes accompagnèrent la mort de l'Innocent, les ténèbres et la tempête accompagnèrent la mort de l'Innocence et de la Grâce dans les cœurs des Premiers Parents. La Douleur était née sur la Terre. Et la Providence de Dieu ne l'a pas voulue éternelle, en vous donnant après des années de douleur la joie de sortir de la douleur pour entrer dans la joie si vous savez vivre en âme droite. Malheur à l'homme s'il avait dû se rendre maître humainement de la vie! Et vivre avec le souvenir de ses crimes et de leur continuel accroissement car vivre sans pécher est pour vous plus impossible que de vivre sans respirer, créatures qui aviez été créées pour connaître la Lumière et que les Ténèbres ont empoisonnées en faisant de vous ses victimes.

Les Ténèbres! Elles vous entourent continuellement. Elles vous enveloppent en réveillant ce que le Sacrement a effacé, et puisque vous ne lui opposez pas la volonté d'appartenir à Dieu, elle réussit à vous empoisonner de nouveau de son venin que le Baptême avait rendu inoffensif.

Le Dieu Père éloigna l'homme dont étaient visibles les signes de sa désobéissance du lieu des délices paradisiaques pour qu'il ne péchât pas une autre fois et davantage encore en levant sa main avide vers l'**arbre de Vie**.

Il ne pouvait plus se fier à ses enfants le Père, ni se sentir sûr dans son Paradis terrestre. Satan y était pénétré une fois pour tromper les créatures privilégiées et, s'il

255

avait pu les amener à la faute quand ils étaient innocents, il aurait pu plus aisément le faire maintenant qu'ils n'étaient plus innocents.

L'homme avait voulu tout posséder sans laisser à Dieu le trésor d'être le Générateur. Qu'il s'en aille par conséquent avec la richesse qu'il avait acquise par la violence et l'amène avec lui sur la terre d'exil pour lui rappeler toujours son péché, roi avili et dépouillé de ses dons. La créature paradisiaque était devenue une créature terrestre. Et il devait se passer des siècles de douleur pour que le Seul, qui pût tendre la main vers le fruit de Vie, vînt et cueillît pour toute l'Humanité ce fruit. Le cueillît avec ses mains transpercées et le donnât aux hommes pour qu'ils redevinssent cohéritiers du Ciel et possesseurs de la Vie qui éternellement ne meurt pas.

La Genèse dit encore: "Adam connut ensuite sa femme Eve".

Ils avaient voulu connaître les secrets du bien et du mal. Il était juste qu'ils connussent aussi maintenant la douleur de devoir se reproduire eux-mêmes dans la chair, n'ayant l'aide directe de Dieu que pour ce que l'homme ne peut créer: l'esprit, étincelle qui part de Dieu, souffle que Dieu nous infuse, sceau qui sur la chair appose le signe du Créateur Éternel. Et Eve enfanta Caïn. Eve était chargée de sa faute.

J'appelle ici votre attention sur un fait qui échappe à la plupart. Eve était chargée de sa faute. La douleur n'avait pas encore atteint tout de suite une mesure suffisante pour diminuer sa faute

Comme un organisme chargé de toxines elle avait transmis à son fils ce qui pullulait en elle. Et Caïn, premier fils d'Eve, était né dur, envieux, irascible, luxurieux, pervers, peu différent des fauves pour l'instinct, de beaucoup supérieur pour le surnaturel bien que dans son moi féroce il refusait le respect à Dieu qu'il regardait comme un ennemi en se croyant permis de ne pas avoir de culte sincère. Satan le poussait à se moquer de Dieu. Qui se moque de Dieu ne respecte personne au monde. Aussi ceux qui sont au contact de ceux qui se moquent de l'Éternel connaissent l'amertume des larmes car il n'y a pas pour eux d'espérance d'amour respectueux de leurs enfants, pas d'assurance d'amour fidèle dans le conjoint, pas de certitude d'amitié honnête chez l'ami.

Des larmes et des larmes baignèrent le visage d'Eve et baignèrent son cœur à cause de la dureté de son fils, en jetant dans son cœur le germe du repentir. Des larmes et des larmes qui lui obtinrent une diminution de la faute, car Dieu pardonne à la douleur de

256

celui qui se repent. Et le cadet d'Eve eut l'âme lavée dans les pleurs de sa mère et il fut doux et respectueux envers ses parents et dévoué à son Seigneur dont il sentait la toute puissance qui rayonnait des Cieux. Il était la joie de sa mère déchue.

Mais le chemin de la douleur d'Eve devait être long et douloureux, en proportion de son chemin dans l'expérience du péché.

Dans ce dernier, frémissement des sens; dans l'autre, frémissement des douleurs.

Dans l'un, les baisers, dans l'autre, le sang.

De l'un, un fils; de l'autre, la mort d'un fils, de celui qu'elle préférerait à cause de sa bonté.

Abel devint un instrument de purification pour la coupable. Mais quelle douloureuse purification! Elle emplit de ses cris de douleur la Terre terrifiée par le fratricide et mêla les larmes d'une mère au sang d'un fils, alors que celui qui l'avait répandu en haine de Dieu et de son frère aimé de Dieu fuyait poursuivi par son remords.

Le Seigneur dit à Caïn: "Pourquoi es-tu irrité?" Pourquoi si tu me manques, t'irrites-tu que je ne te regarde pas avec bienveillance?

Combien il y a de Caïns sur la Terre! Ils me donnent un culte dérisoire et hypocrite ou ne m'en donnent pas du tout, et ils veulent que je les regarde avec amour et que je les comble de félicité. Dieu est votre Roi, pas votre serviteur. Dieu est votre Père. Mais un père n'est jamais un serviteur si on juge selon la justice. Dieu est juste, vous ne l'êtes pas, Mais Lui l'est. Il ne peut certainement pas, vous comblant démesurément de ses bienfaits si seulement vous l'aimez un peu, ne pas vous châtier puisque vous le méprisez à ce point. La Justice ne connaît pas deux chemins. Unique est son chemin. Comme vous agissez, ainsi vous obtenez. Si vous êtes bons, vous avez le bien; si vous êtes mauvais, vous avez le mal. Et, croyez-le, toujours plus grand est le bien que vous avez en comparaison du mal que vous devriez avoir à cause de votre manière de vivre en révolte contre la Loi divine.

Il est dit par Dieu: "N'est-il pas vrai que si tu fais le bien tu auras le bien et si tu fais le mal le péché sera tout de suite à ta porte?" En fait le bien porte à une constante élévation spirituelle et rend toujours plus capable d'accomplir un bien toujours plus grand jusqu'à atteindre la perfection et devenir saints. Alors qu'il suffit de céder au mal pour se dégrader et s'éloigner de la

perfection, connaître la domination du péché qui entre dans le cœur et le fait descendre graduellement à une culpabilité toujours plus grande.

"Mais" dit encore Dieu "mais sous toi sera son désir et tu dois le

257

dominer". Oui. Dieu ne vous a pas fait esclaves du péché. Les passions sont sous vous, pas au-dessus. Dieu vous a donné l'intelligence et la force Pour vous dominer. Même aux premiers hommes, frappés par la rigueur de Dieu, Il a laissé l'intelligence et la force morale. Puis maintenant que le Rédempteur a consommé pour vous le Sacrifice vous avez pour aider l'intelligence et la force les fleuves de la Grâce et vous pouvez, et vous devez dominer le désir du mal.

Avec votre volonté fortifiée par la Grâce, vous devez le faire. Voilà pourquoi les anges de ma Naissance ont chanté à la Terre: "Paix aux hommes de bonne volonté". J'étais venu pour vous ramener la Grâce et moyennant son alliance avec votre bonne volonté, la Paix serait venue aux hommes. La Paix: gloire du Ciel de Dieu.

"Et Caïn dit à son frère: 'Allons dehors' ". Mensonge qui cache sous un sourire la trahison qui tue. La criminalité est toujours mensongère, envers ses victimes et envers le monde qu'elle cherche à tromper. Et elle voudrait aussi tromper Dieu, mais Dieu lit dans les cœurs. "Allons dehors".

Tant de siècles après quelqu'un a dit: "Salut, Maître" et l'a baisé. Les deux Caïns ont caché le crime sous une apparence inoffensive et ont épanché leur envie, leur colère, leur violence et tous leurs mauvais instincts sur la victime, parce qu'ils ne s'étaient pas dominés eux-mêmes, mais par leur propre moi corrompu avaient rendu leur esprit esclave.

Eve monte dans l'expiation. Caïn descend vers l'enfer. Le désespoir le prend et l'y précipite. Et avec le désespoir, dernier coup mortel pour l'esprit déjà languissant à cause de son crime, vient la peur physique, lâche, de la punition humaine. Il n'est plus un être qui se souvient du Ciel l'homme dont l'âme est morte, mais c'est un animal qui tremble pour sa vie animale.

La mort dont l'aspect est un sourire pour les justes, puisque par elle ils vont à la joie de la possession de Dieu, est de la terreur pour ceux qui savent que mourir veut dire passer de l'enfer du cœur à l'Enfer de Satan pour toujours. Et comme hallucinés, ils voient partout la vengeance prête à les frapper.

Mais sachez, je parle aux justes, sachez que si le remords et les ténèbres d'un cœur coupable permettent et fomentent les hallucinations du pécheur, il n'est permis à personne de s'ériger en juge pour un frère, et encore moins en justicier. Un seul est Juge: Dieu.

Si la justice de l'homme a créé ses tribunaux, et il faut leur confier le soin de rendre la justice, malheur à ceux qui profanent ce nom et

258

jugent poussés par leurs passions personnelles, ou sous la pression des puissances humaines. Malédiction à celui qui se fait le justicier privé de l'un de ses semblables! Mais malédiction encore plus grande à ceux qui, sans l'influence d'une indignation impulsive mais par un froid calcul humain, envoient à la mort ou au déshonneur de la prison sans juste raison.

Que si à celui qui tue celui qui a tué sera donné un châtement sept fois plus grand, comme a dit le Seigneur qu'il serait arrivé à celui qui aurait frappé Caïn, celui qui sans justice condamne par asservissement à Satan, en qualité de Puissance humaine, sera frappé septante-sept fois par la rigueur de Dieu, Cela, il faudrait toujours l'avoir présent à l'esprit et particulièrement à cette heure, hommes qui vous tuez réciproquement pour faire de ceux qui sont tombés la base de votre triomphe sans savoir que vous creusez sous vos pieds la trappe où vous serez précipités, maudits par Dieu et par les hommes. Puisque j'ai dit: "Tu ne tueras pas".

Eve monte sur son chemin d'expiation. Le repentir grandit en elle devant les épreuves de son péché. Elle voulait connaître le bien et le mal. Et le souvenir du bien perdu est pour elle comme le souvenir du soleil subitement obscurci; et le mal est devant elle dans la dépouille de son fils tué, et autour d'elle à cause du. vide laissé par son fils meurtrier et fugitif.

Et **Set** naquit. Et de Set **Enos**. Le premier prêtre.

Vous vous gonflez l'esprit des fleuves de votre science et vous parlez d'évolution comme d'un signe de votre génération spontanée. L'homme-animal s'évoluant, dites-vous, atteindra le surhomme. Oui, c'est vrai. Mais à ma manière, dans mon camp, pas dans le vôtre. Non pas en passant du sort de quadrumanes à celui d'hommes, mais en passant de celui d'hommes à celui d'esprits. Plus l'esprit grandira et plus vous vous évoluerez.

Vous qui parlez de glandes et en avez plein la bouche quand vous parlez d'hypophyse et de glande pinéale, et qui mettez en elle le siège de la vie non pas dans le temps où vous vivez mais dans les temps qui ont précédé et qui succéderont à votre vie actuelle, sachez que votre vraie glande, celle qui fait de vous les possesseurs de la Vie éternelle, c'est votre esprit.

Plus il sera développé et plus vous posséderez les lumières divines et évoluerez d'hommes à dieux, dieux immortels, en obtenant ainsi, sans contrevenir au désir de Dieu, à son commandement au sujet de l'arbre de Vie de posséder cette Vie vraiment comme Dieu veut que vous la possédiez, puisque Lui l'a créée pour vous, éternelle et resplendissante,

259

embrassement béatifique avec son éternité qui vous absorbe en elle-même et vous communique ses propriétés.

Plus l'esprit sera évolué et plus vous connaîtrez Dieu. Connaître Dieu veut dire l'aimer et le servir et d'être ainsi capables de l'invoquer pour soi et pour les autres. Devenir par conséquent les prêtres qui de la Terre prient pour leurs frères.

Car est prêtre celui qui est consacré, mais l'est aussi le croyant convaincu, fidèle et plein d'amour. L'est surtout l'âme victime qui s'immole elle-même sous l'impulsion de la charité. Ce n'est pas l'habit mais l'âme que Dieu observe. Et je vous dis qu'en vérité à mes yeux beaucoup de tonsurés m'apparaissent qui de sacerdotal n'ont que la tonsure et beaucoup de laïcs pour qui la charité qui les possède et par laquelle ils se laissent consumer est Huile d'ordination qui fait d'eux mes prêtres, inconnus du monde mais connus de Moi qui les bénis."

## 27. JEAN VA PRENDRE LA MÈRE

A 10,30 du Vendredi (7/4/1944). C'est à cette heure que celui qui m'avertit intérieurement me dit que Jean alla trouver Marie.  
607.1

Je vois le préféré encore plus pâle que quand il était dans la cour de Caïphe avec Pierre. Peut-être que là la lueur du feu allumé lui donnait un reflet de chaleur aux joues. Maintenant il apparaît décharné comme après une maladie grave et exsangue. Son visage ressort de sa tunique lilas comme celui d'un noyé tant sa pâleur est livide. Ses yeux aussi sont obscurcis, ses cheveux mats et dépeignés, la barbe qui a poussé en ces heures lui met un voile clair sur les joues et le menton et le fait paraître, blond clair comme il est, encore plus pâle. Il n'a plus rien du doux, du joyeux Jean, ni du Jean fâché qui peu avant dans un accès d'indignation sur le visage s'est retenu difficilement de malmener Judas.

Il frappe à la porte de la maison et, comme si de l'intérieur quelqu'un, craignant de se retrouver en face de Judas, lui demandait qui frappe, il répond: "C'est moi, Jean." La porte s'ouvre et il entre.

Lui aussi va tout de suite au Cénacle sans répondre à la maîtresse qui lui demande: "Mais qu'arrive-t-il dans la ville?"

Il s'enferme à l'intérieur et tombe à genoux contre le siège sur

260

lequel était Jésus et il pleure en l'appelant douloureusement. Il baise la nappe à l'endroit où le Maître tenait ses mains jointes, caresse le calice qui était entre ses doigts... Puis il dit: "Oh! Dieu Très-Haut, aide-moi! Aide-moi à le dire à la Mère! Je n'en ai pas le courage!... Et pourtant je dois le dire. C'est moi qui dois le dire puisque je suis resté seul!"

Il se lève et réfléchit. Il touche encore le calice pour tirer de la force de cet objet touché par le Maître. Il regarde autour... Il voit, encore dans le coin où Jésus l'a posé, le purificateur dont le Maître s'est servi pour s'essuyer les mains après le lavement des pieds et l'autre dont il s'était ceint la taille. Il les prend, les plie, les caresse et les baise. Il reste encore perplexe, debout, au milieu de la pièce vide. Il dit: "Allons!" mais il ne se dirige pas vers la porte. Il revient au contraire à la table, prend le calice et le pain entamé dans un coin par Jésus pour en tirer la bouchée et la donner trempée à Judas. Il les baise et les prend avec les deux purificateurs et les tient serrés sur son cœur comme une relique. Il répète: "Allons!" et soupire. Il marche vers le petit escalier et le monte, le dos courbé, d'un pas hésitant et traînant. Il ouvre, sort.

"Jean, tu es venu?" Marie est réapparue à la porte de sa pièce, s'appuyant à l'huissierie comme si elle n'avait pas la force de rester debout toute seule.

Jean lève la tête et la regarde. Il voudrait parler et ouvre la bouche, mais il n'y arrive pas. Deux grosses larmes coulent sur ses joues. Il baisse la tête, honteux de sa faiblesse.

"Viens ici, Jean, ne pleure pas. Toi, tu ne dois pas pleurer. Toi, tu l'as toujours aimé et rendu heureux. Que cela te reconforte." Ces paroles ouvrent à Jean les digues de ses pleurs. Il pleure si fort et si bruyamment qu'il fait arriver **la maîtresse, Marie-Magdeleine, la femme de Zébédée et les autres...**

"Viens chez moi, Jean." Marie se détache de l'huissierie, elle prend par le poignet le disciple et le traîne à l'intérieur de sa pièce comme si c'était un enfant; elle ferme la porte doucement pour rester seule avec lui.

Jean ne réagit pas. Mais quand il sent se poser sur sa tête la main tremblante de Marie, il tombe à genoux en posant sur le sol les objets qu'il avait contre le cœur et, le visage contre le sol, tenant un pan du vêtement de Marie appuyé sur son visage convulsé, il sanglote: "Pardon! Pardon! Mère, pardon!"

Marie, debout et angoissée, avec une main sur le cœur et l'autre qui pend le long du corps, lui dit d'une voix déchirante: "Que dois-

261

je te pardonner à toi, pauvre enfant? Quoi? À toi!"

Jean lève son visage en se montrant comme il est, sans plus de trace d'un orgueil masculin: le visage d'un pauvre enfant en pleurs et il crie: "De l'avoir abandonné! De m'être enfui! De ne pas l'avoir défendu! Oh! mon Maître! O Maître, pardon! Je devais mourir avant de te quitter! Mère, Mère, qui m'enlèvera désormais ce remords?"

"Paix, Jean. Lui te pardonne, t'a déjà pardonné. Il n'a jamais tenu compte de ta défaillance. Il t'aime." Marie parle avec des pauses entre ses courtes phrases, comme si elle était essoufflée, en tenant une main sur la tête de Jean et une sur son pauvre cœur que l'angoisse fait palpiter.

"Mais je n'ai pas su le comprendre pas même hier soir... et j'ai dormi alors que Lui demandait le réconfort de notre veille. Je l'ai laissé seul, mon Jésus! Et puis je me suis enfui quand ce maudit est venu avec ses brigands..."

"Jean, ne maudis pas. Ne hais pas, Jean. Laisse au Père le jugement à faire. Écoute: où est-il maintenant?"

Jean tombe de nouveau la face contre terre en pleurant plus fort.

"Réponds, Jean. Où est mon Fils?"

"Mère... je... Mère, il est... Mère..."

"Il est condamné, je le sais. Je te demande: où est-il en ce moment?"

"J'ai fait tout mon possible pour qu'il me voie... j'ai cherché à recourir aux puissants pour obtenir de la pitié, pour le faire... pour le faire souffrir moins. Ils ne Lui ont pas fait beaucoup de mal..."

"Ne mens pas, Jean. Pas même par pitié pour une Mère. Tu n'y parviendrais pas et ce serait inutile. Je sais. Depuis hier soir, je l'ai suivi dans sa douleur. Tu ne le vois pas, mais mes chairs sont meurtries par sa flagellation, mais sur mon front se trouvent les épines, j'ai senti les coups... tout. Mais maintenant... je ne vois plus. Maintenant j'ignore où est mon Fils condamné à la croix!... à la croix!... à la croix!..."

Oh! Dieu, donne-moi la force! Lui doit me voir. Je ne dois pas sentir ma douleur tant que Lui sent la sienne. Quand ensuite tout... sera fini, fais-moi mourir alors, mon Dieu, si Tu veux.

Maintenant, non. Pour Lui, non. Pour qu'il me voie. Allons, Jean. Où est Jésus?"

“Il est parti de la maison de Pilate. Cette clameur, c'est la foule qui crie autour de Lui, lié sur les marches du Prétoire, attendant la croix ou marchant déjà vers le Golgotha.”

“Avertis ta mère, Jean, et les autres femmes. Et allons. Prends ce

262

calice, ce pain, ces linges... Mets-les ici. Ils seront pour nous un réconfort... plus tard... et allons.”

Jean ramasse les objets laissés par terre et sort pour appeler les femmes. Et Marie l'attend en passant sur son visage ces linges, comme pour y trouver la caresse de la main de son Fils; elle baise le calice et le pain et met le tout sur une étagère. Et elle se serre dans son manteau qu'elle fait retomber sur ses yeux, par dessus le voile qui lui enveloppe la tête et l'enroule à son cou. Elle ne pleure pas, mais elle tremble. Il semble que l'air lui manque, tellement elle halète, la bouche ouverte. Jean rentre suivi des femmes en pleurs.

“Filles, taisez-vous! Aidez-moi à ne pas pleurer! Allons.” Et elle s'appuie à Jean qui la conduit et la soutient comme si elle était aveugle.

La vision cesse ainsi. Il est 12,30 c'est-à-dire 11,30 de l'heure solaire.

Ensuite, de 13 à 16 heures (heure solaire), je suis restée abattue, non pas assoupie, mais dans un épuisement si intense que je ne pouvais ni parler, ni bouger, ni ouvrir les yeux. Je pouvais seulement souffrir, et sans rien voir bien que dans ma souffrance je méditais continuellement l'agonie de Jésus. À l'improviste, à 16 heures, j'ai vu, pendant que je pensais à ses mains clouées, j'ai vu mourir Jésus. Unique chose: mourir. Tourner la tête de gauche à droite dans une ultime contraction, pousser un dernier soupir profond, remuer la bouche dans une tentative de parole changée, par l'impossibilité de la prononcer, en une lamentation profonde qui finit en un gémissement à cause de la mort qui arrête la voix et demeurer ainsi, avec les yeux qui se ferment et la bouche qui reste à moitié ouverte, pendant un instant avec la tête encore droite, raide sur le cou comme pour un spasme convulsif intérieur, et puis retombant en avant mais à droite. Rien d'autre.

Après j'ai repris un peu de force, mais bien peu jusqu'à 19 heures, heure solaire, et puis d nouveau dans un assoupissement terrible jusqu'après minuit. Mais je n'ai aucun réconfort de vision. Je suis seule, moi aussi comme Marie après la sépulture. Pas de vision et pas de parole, et j'en souffre tellement. Pour me consoler un petit peu, je décris comme je voyais bien Jésus hier soir quand s'illustrait de nouveau pour moi l'adieu à Marie avant la Cène.

Jésus était déjà à genoux aux pieds de la Mère et la tenait embrassée à la taille en posant la tête sur ses genoux et la levant alternativement pour la regarder. La lumière d'une lampe à trois becs, posée sur le coin de la table près du siège de Marie, donnait en plein sur le visage de mon Jésus. La Mère, au contraire, restait davantage dans l'ombre car la lumière était derrière elle, mais Jésus était bien éclairé.

Et je me perdais dans la contemplation de son visage en observant les plus petits détails. Et je le répète une fois encore. Les cheveux séparés au milieu de la tête et retombant en longues mèches sur les épaules, frisés sur la longueur d'une palme, puis se terminant en vraies boucles. Luisants, fins, bien peignés, d'une couleur blond vif qui, surtout à l'extrémité des boucles, a une franche tonalité de cuivre. Un front très haut, très beau, lisse, des tempes légèrement creusées sur lesquelles les veines azurées mettent une ombre légère d'indigo qui transparait sous la peau très blanche, de ce blanc particulier de certains individus aux cheveux rouges blonds: un blanc de lait

263

d'une nuance qui tend quelque peu vers l'ivoire mais avec une trace d'azur, une peau très délicate qui semble celle d'un pétale de camélia blanc, si fine que transparait la plus légère veine et si sensible que toute émotion s'y exprime par une pâleur plus intense ou un rouge plus vif.

Mais Jésus je l'ai toujours vu pâle, à peine coloré par le soleil en le prenant n'importe quand pendant ses déplacements en Palestine. Marie, au contraire, est plus blanche car elle a vécu plus retirée à la maison et son blanc est plus rosé. Jésus est d'un blanc d'ivoire avec des reflets d'azur. Le nez est long et droit, légèrement courbé vers les yeux, un très beau nez fin et bien modelé. Les yeux profonds, très beaux, de la couleur que j'ai tant de fois décrite de saphir très foncé. Des sourcils et des cils fournis, mais pas trop, longs, beaux, clairs, châtain foncé mais avec une étincelle d'or au bout de chaque poil.

Ceux de Marie sont au contraire d'un châtain très clair, plus fins et moins épais. Peut-être ils paraissent tels parce qu'ils sont tellement plus clairs, si clairs qu'ils sont presque blonds.

Jésus a la bouche régulière, plutôt petite, bien dessinée, très semblable à celle de la Mère, avec des lèvres de grosseur convenable, pas trop fines pour ne pas paraître serpentines, ni trop saillantes. Au milieu, elles sont rondes et forment une belle courbe; les extrémités disparaissent presque en faisant paraître plus petite qu'elle ne l'est la bouche très belle, d'un rouge sain qui s'ouvre sur une dentition régulière, forte, aux dents plutôt longues et très blanches.

Celles de Marie sont au contraire petites, mais régulières et également rangées.

Les joues sont maigres, mais pas décharnées. L'ovale est très étroit et allongé mais très beau, avec des pommettes ni trop saillantes ni trop fuyantes. La barbe, épaisse sur le menton et qui se sépare en deux pointes crépues, entoure, sans la couvrir, la bouche jusqu'à la lèvre inférieure et monte, de plus en plus courte, vers les joues où, à la hauteur des coins de la bouche, elle devient extrêmement courte se bornant à mettre une ombre rappelant la poussière de cuivre sur la pâleur des joues. Là où elle est épaisse, elle est d'une couleur de cuivre foncé: un blond rouge foncé. Et de même les moustaches ne sont pas trop épaisses

et tenues courtes, de façon à couvrir à peine la lèvre supérieure entre le nez et les lèvres et s'arrêtent aux coins de la bouche. Les oreilles sont petites, bien formées et appliquées sur la tête et pas du tout écartées.

En le voyant si beau, hier soir, et en pensant comme je l'ai vu défigurés quand il m'est apparu, de nombreuses fois, pendant la Passion ou après, mon amour devenait plus profond et plein de compassion pour sa souffrance. Et quand je le voyais se pencher et poser son visage sur la poitrine de Marie, comme un enfant qui a besoin de caresses, je me demandais une fois de plus comment ont fait les hommes pour s'acharner contre Lui, si doux et si bon dans toutes ses actions et conquérant les cœurs par son seul aspect. Je voyais ses mains belles, longues et pâles embrasser les hanches de Marie, la ceinture de Marie, les bras de Marie, et je me disais: "Et d'ici peu elles vont être transpercées par les clous!" et je souffrais. Que je souffre est visible même pour ceux qui sont le moins observateurs.

Aujourd'hui, je vous ai tant désiré, Père, car il me semblait que alternativement mon cœur éclatait ou céda et il me semble qu'il y a un siècle que je ne reçois pas Jésus. Heureusement que c'est déjà deux heures du matin du samedi et que s'approche l'heure de la Communion. Mais je suis seule. Jésus se tait, Marie se tait, Jean se tait. J'avais espéré en lui au moins. Rien. Silence absolu et obscurité absolue. C'est vraiment la désolation...

264

## 28. DU PRÉTOIRE AU CALVAIRE

26/03/1945

608.1 Après sa condamnation, Jésus reste ainsi, gardé par les soldats attendant la croix, pas plus d'une demie heure, peut-être encore moins aussi. Puis **Longin**, chargé de présider l'exécution, donne ses ordres.

Mais avant que Jésus soit conduit dehors, sur le chemin, pour recevoir la croix et se mettre en marche, Longin l'a regardé deux ou trois fois avec une curiosité déjà nuancée de compassion et, avec le coup d'œil de quelqu'un habitué à certaines choses, il s'approche de Jésus avec un soldat et Lui offre pour le désaltérer une coupe de vin, **je crois**, car il coule d'une vraie gourde militaire un liquide d'un blond rosé clair. "Cela te fera du bien. Tu dois avoir soif et dehors, il y a du soleil, et la route est longue."

Mais Jésus répond: "Que Dieu te récompense de ta pitié, mais ne te prive pas."

"Mais moi, je suis sain et fort... Toi... Je ne me prive pas... Et puis volontiers je le ferais dans ce cas pour te reconforter... Une gorgée... pour me montrer que tu ne hais pas les païens."

Jésus ne refuse plus et boit une gorgée de la boisson. Il a les mains déjà déliées, comme il n'a plus le roseau ni la chlamyde et il peut le faire Lui-même. Ensuite il refuse, bien que la boisson fraîche et bonne devrait soulager la fièvre qui déjà se manifeste dans les traces rouges qui s'allument sur ses joues pâles et sur ses lèvres sèches et gercées.

"Prends, prends. C'est de l'eau et du miel. Cela soutient, désaltère... Tu me fais pitié... oui... pitié..."

Ce n'était pas Toi qu'il fallait tuer d'entre les hébreux... Hélas!... Moi, je ne te hais pas... et je chercherai à ne te faire souffrir que le nécessaire."

Mais Jésus ne recommence pas à boire... Il a vraiment soif... La soif terrible de ceux qui ont perdu du sang ou des fiévreux...

Il sait que ce n'est pas une boisson narcotisée et il boirait volontiers. Mais il ne veut pas moins souffrir. Mais je comprends, comme je comprends ce que je dis grâce à une lumière intérieure que, plus que l'eau au miel, le reconforte la pitié du romain.

"Que Dieu te rende en bénédictions ce soulagement" dit-il ensuite. Et il a encore un sourire... un sourire déchirant avec sa bouche enflée, blessée, qu'il remue difficilement aussi parce que entre le nez et la pommette droite est fortement enflée la forte contusion du coup de bâton qu'il a reçu dans la cour intérieure après la flagellation.

265

Arrivent les deux larrons encadrés chacun par une décurie de soldats. C'est l'heure de partir. Longin donne les derniers ordres. Une centurie est disposée sur deux rangs distants de trois mètres l'un de l'autre, et elle sort ainsi sur la place où une autre centurie a formé un carré pour repousser la foule afin qu'elle ne gêne pas le cortège. Sur la petite place, se trouvent déjà des hommes à cheval: une décurie de cavalerie avec un jeune gradé qui les commande et avec les enseignes. Un soldat à pied tient par la bride le cheval moreau du centurion. Longin monte en selle et va à sa place à deux mètres en avant des **onze** cavaliers. On apporte les croix: celles des deux larrons sont plus courtes. Celle de Jésus est beaucoup plus longue. Je dis que la pièce verticale n'a pas moins de **quatre** mètres. Je la vois apportée déjà formée.

J'ai lu à ce sujet, quand je lisais... c'est-à-dire il y a des années, que la croix fut formée en haut du Golgotha et que le long du chemin les condamnés portaient seulement les deux poteaux sur leurs épaules. C'est possible, mais moi, je vois une vraie croix bien formée, solide, avec les bras parfaitement encastrés dans la pièce principale et bien renforcée par des clous et **des boulons**.

En fait, si on réfléchit qu'elle était destinée à soutenir le poids appréciable qu'est le corps d'un adulte et à le soutenir même dans les convulsions finales, appréciables aussi, on comprend qu'elle ne pouvait être montée sur le sommet étroit et incommode du Calvaire.

Avant de donner la croix à Jésus, on Lui passe au cou l'écriteau avec la mention "Jésus le Nazaréen Roi des Juifs". La corde qui le soutient s'emmêle dans la couronne qui se déplace et griffe là où il n'y a pas déjà de griffures et pénètre en de nouveaux points en donnant une douleur nouvelle et en faisant de nouveau couler du sang. Les gens rient d'une joie sadique, insultent, blasphèment.

Maintenant ils sont prêts, et Longin donne l'ordre de marche: "D'abord le Nazaréen, derrière les deux larrons; une décurie autour de chacun, les **sept** autres décuries, sur les ailes et comme renfort, et le responsable sera le soldat qui fait frapper à mort les condamnés."

Jésus descend les trois marches qui amènent du vestibule sur la place. Et il apparaît tout de suite avec évidence que Jésus est dans des conditions de grande faiblesse. Il vacille en descendant les trois marches, gêné par la croix qui repose sur son épaule

toute écorchée, par l'écrétaire qui se déplace devant Lui et dont la corde scie le cou, par les balancements qu'imprime au corps la longue

266

pièce de la croix qui saute sur les marches et sur les aspérités du sol.

Les juifs rient de le voir comme un homme ivre qui tâtonne et ils crient aux soldats: "Poussez-le. Faites-le tomber. Dans la poussière le blasphémateur!"

Mais les soldats font seulement ce qu'ils doivent faire, c'est-à-dire ordonnent au Condamné de se mettre au milieu du chemin et de marcher. Longin éperonne son cheval et le cortège se met lentement en mouvement.

Longin voudrait aussi faire vite en prenant le chemin le plus court pour aller au Golgotha car il n'est pas sûr de la résistance du Condamné. Mais la pègre déchaînée - et l'appeler ainsi, c'est encore un honneur - ne veut pas de cela. Ceux qui ont été les plus rusés sont déjà en avant, au carrefour où la route bifurque pour aller d'un côté vers les murs, de l'autre vers la ville. Ils s'agitent, crient quand ils voient Longin prendre la direction des murs. "Tu ne dois pas! Tu ne dois pas! C'est illégal! La Loi dit que les condamnés doivent être vus par la ville où ils ont péché!" Les juifs, qui sont à la queue du cortège, comprennent que par devant on essaie de les frustrer d'un droit et ils unissent leurs cris à ceux de leurs collègues.

Par amour de la paix, Longin prend la route qui va vers la ville et en parcourt un tronçon. Mais il fait signe aussi à **un décurion** de venir près de lui (je dis décurion parce que c'est un gradé mais c'est peut-être quelqu'un que nous appellerions son officier d'ordonnance) et il lui dit doucement quelque chose. Celui-ci revient en arrière au trot, et à mesure qu'il rejoint le chef de chaque décurie il transmet l'ordre. Ensuite il revient vers Longin pour dire que c'est fait. Enfin il rejoint sa place primitive dans le rang derrière Longin.

Jésus avance haletant. Chaque trou de la route est un piège pour son pied qui vacille et une torture pour ses épaules écorchées, pour sa tête couronnée d'épines sur laquelle descend à pic un soleil exagérément chaud qui de temps à autre se cache derrière un rideau de nuages de plomb, mais qui, même caché, ne cesse pas de brûler. Jésus est congestionné par la fatigue, par la fièvre et par la chaleur. Je pense que même la lumière et les cris doivent le tourmenter. Et s'il ne peut se boucher les oreilles pour ne pas entendre ces cris déchaînés, il ferme à demi les yeux pour ne pas voir la route éblouissante de soleil... Mais il doit aussi les ouvrir parce qu'il bute contre les pierres et contre les trous et chaque fois qu'il

267

butte, c'est une douleur car il remue brusquement la croix qui heurte la couronne, qui se déplace sur l'épaule écorchée, élargit la plaie et augmente la douleur.

Les juifs ne peuvent plus le frapper directement; mais il arrive encore quelques pierres et quelques coups de bâton, les premières spécialement dans les petites places remplies par la foule, les seconds au contraire dans les tournants, dans les petites rues où l'on monte et descend des marches tantôt une, tantôt trois, tantôt davantage, à cause des dénivellations continues de la ville. Là, nécessairement, le cortège ralentit et il y a toujours quelque volontaire qui défie les lances romaines pour donner un nouveau coup au chef d'œuvre de torture qu'est désormais Jésus.

Les soldats le défendent comme ils peuvent. Mais même en le défendant ils le frappent parce que les longs manches des lances, brandies en aussi peu d'espace, le heurtent et le font buter. Mais arrivés à un certain point les soldats font une manœuvre impeccable et, malgré les cris et les menaces, le cortège dévie brusquement par un chemin qui va directement vers les murs, en descendant, un chemin qui abrège beaucoup la route vers le lieu du supplice.

Jésus halète toujours plus. La sueur coule sur son visage en même temps que le sang qui coule des blessures de la couronne d'épines. La poussière se colle sur ce visage trempé et le macule de taches étranges, car il y a aussi du vent maintenant. Des coups de vent syncopés à longs intervalles où retombe la poussière que la foule a élevée en tourbillons, qui amènent des détritrus dans les yeux et dans la gorge.

A la **Porte Judiciaire** sont déjà entassés quantité de gens, ceux qui, prévoyants, se sont choisis de bonne heure une bonne place pour voir. Mais un peu avant d'y arriver, Jésus a déjà failli tomber. Seule la prompte intervention d'un soldat, sur lequel Lui va presque tomber, empêche Jésus d'aller par terre. La populace rit et crie: "Laissez-le! Il disait à tous: "Levez-vous". Qu'il se lève Lui, maintenant..."

Au-delà de la porte, il y a un torrent et un petit pont. Nouvelle fatigue pour Jésus d'aller sur ces planches disjointes sur lesquelles rebondit plus fortement le long bois de la croix. Et nouvelle mine de projectiles pour les juifs. Les pierres du torrent volent et frappent le pauvre Martyr...

Alors commence la montée du Calvaire. Un chemin nu, sans un brin d'ombre, avec des pierres disjointes, qui attaque directement la montée.

268

Ici aussi, à l'époque où je lisais, j'ai lu que le Calvaire n'avait que quelques mètres de hauteur. Possible. Ce n'est certainement pas une montagne. Mais c'est une colline, et certainement pas plus basse qu'est par rapport à Lungarni le mont aux Croix, là où se trouve la basilique de Saint Miniato à Florence. On dira: "Oh! c'est peu de chose!" Oui, pour quelqu'un qui est sain et fort c'est peu de chose. Mais il suffit d'avoir le cœur faible pour sentir si c'est peu ou beaucoup!... Je sais qu'après avoir eu le cœur malade, alors même qu'il s'agissait d'une manière bénigne, je ne pouvais gravir cette pente sans souffrir beaucoup et je devais m'arrêter à chaque instant, et je n'avais pas de fardeau sur les épaules. Et je crois que Jésus avait le cœur très malade surtout après la flagellation et la sueur de sang... et je ne considère rien d'autre que ces deux choses.

Jésus éprouve donc une douleur aiguë dans la montée et avec le poids de la croix qui, longue comme elle est, doit être très lourde.

Il trouve une pierre qui dépasse et, épuisé comme il l'est, il lève trop peu le pied, il bute et tombe sur le genou droit réussissant pourtant à se relever à l'aide de la main gauche. La foule pousse des cris de joie... Il se relève, il avance de plus en plus courbé et haletant, congestionné, fiévreux...

L'écriveau, qui cahote devant Lui, Lui gêne la vue et son long vêtement, maintenant qu'il avance courbé, traîne par terre par devant et gêne sa marche. Il bute de nouveau et tombe sur les deux genoux, en se blessant de nouveau là où il est déjà blessé, et, la croix qui échappe de ses mains et tombe, après Lui avoir frappé fortement le dos, l'oblige à se pencher pour la relever et à peiner pour la mettre de nouveau sur ses épaules. Pendant qu'il le fait on voit nettement sur son épaule droite la plaie faite par le frottement de la croix, qui a ouvert les plaies nombreuses de la flagellation et en a fait une seule qui transsude de l'eau et du sang, de sorte que la tunique est toute tachée à cet endroit. Les gens applaudissent même, heureux de ces chutes si mauvaises. Longin incite à se hâter, et les soldats, à coups de plat de dague, invitent le pauvre Jésus à avancer. On reprend la marche avec une lenteur de plus en plus grande malgré tous les efforts.

Jésus semble tout à fait ivre tant sa marche est chancelante et il heurte tantôt l'un tantôt l'autre des deux rangs de soldats, occupant toute la route. Les gens le remarquent et crient: "Sa doctrine Lui est montée à la tête. Vois, vois comme il titube!" Et d'autres, qui ne sont pas du peuple, mais des prêtres et des scribes, ricanent: "Non! Ce sont les festins dans la maison de Lazare qui encore Lui montent à la tête. Ils étaient bons? Maintenant mange notre nourriture..." et d'autres phrases semblables.

Longin, qui se tourne de temps en temps, a pitié et commande

269

une halte de quelques minutes. Et il est tellement insulté par la populace que le centurion ordonne aux troupes de charger. Et la foule lâche, devant les lances qui brillent et menacent, s'éloigne en criant et en descendant çà et là sur la montagne.

C'est ici que je revois sortir de derrière des décombres, peut-être de quelque muret éboulé, le petit groupe des bergers. Désolés, bouleversés, poussiéreux, déchirés, ils appellent à eux le Maître par la force de leurs regards. Et Lui tourne la tête, les voit... Il les fixe comme si c'était des visages d'anges, paraît se désaltérer et se fortifier de leurs pleurs, et il sourit... On redonne l'ordre d'avancer et Jésus passe juste devant eux et entend leurs pleurs angoissés. Il tourne avec difficulté la tête de sous le joug de la croix et leur sourit de nouveau...

Ses réconforts... Dix visages... une halte sous le soleil brûlant...

Et puis, tout de suite, la douleur de la troisième chute complète. Et cette fois, ce n'est pas qu'il bute. Mais il tombe par un soudain fléchissement de ses forces, par **une syncope**. Il s'allonge en se frappant le visage sur les pierres disjointes, restant dans la poussière, sous la croix retombée sur Lui. Les soldats essaient de le relever. Mais comme il paraît mort, ils vont le rapporter au centurion. Pendant qu'ils vont et viennent Jésus revient à Lui, et lentement, avec l'aide de deux soldats dont l'un relève la croix et l'autre aide le Condamné à se mettre debout, il reprend sa place. Mais il est vraiment épuisé.

"Arrangez-vous pour qu'il ne meure que sur la croix!" crie la foule.

"Si vous le faites mourir avant, vous en répondrez au Proconsul, souvenez-vous-en. Le coupable doit arriver vivant au supplice" disent les chefs des scribes aux soldats.

Ceux-ci les foudroient de leurs regards féroces mais, par discipline, ne parlent pas.

Longin, cependant, a la même peur que les juifs que le Christ meure en route et il ne veut pas avoir d'ennuis. Sans avoir besoin que quelqu'un le lui rappelle, il sait quel est son devoir de préposé à l'exécution et il y pourvoit. Il y pourvoit en désorientant les juifs qui sont déjà accourus en avant par la route qu'ils ont rejointe de tous les côtés de la montagne en suant, en se griffant pour passer à travers les buissons rares et épineux du mont aride et brûlé, en tombant sur les détritiques qui l'encombrent comme si c'était un lieu de déblai pour Jérusalem, sans sentir d'autre peine que celle de perdre un halètement du Martyr, un de ses regards douloureux, un

270

geste même involontaire de souffrance, et sans d'autre peur que celle de ne pas arriver à avoir une bonne place. Longin donne donc l'ordre de prendre le chemin le plus long qui monte en lacets au sommet et qui pour cela est beaucoup moins rapide.

Il semble que ce soit un sentier qui, à force d'être parcouru, soit devenu un chemin suffisamment pratique. Ce croisement de chemin avec l'autre arrive environ à moitié de la montagne. Mais je vois que plus haut, par quatre fois, la route directe se trouve coupée par celle qui monte avec beaucoup moins de pente et qui par compensation est beaucoup plus longue. Et sur cette route, il y a des gens qui montent mais qui ne participent pas à l'indigne chahut des obsédés qui suivent Jésus pour jouir de ses tourments: des femmes pour la plupart, en pleurs et voilées, et quelques petits groupes d'hommes très peu nombreux en vérité, plus en avant de beaucoup que les femmes, qui vont disparaître à la vue quand, en continuant, le chemin fait le tour de la montagne. Ici le Calvaire a une sorte de pointe faite en museau d'un côté alors que de l'autre elle tombe à pic.

Les hommes disparaissent derrière la pointe rocheuse et je les perds de vue.

Les gens qui suivaient Jésus hurlent de rage. C'était plus beau, pour eux, de le voir tomber. Avec des imprécations obscènes au Condamné et à ceux qui le conduisent, ils se mettent en partie à suivre le cortège judiciaire et en partie montent presque en courant par la route rapide pour se dédommager de leur déception par une excellente place sur le sommet.

Les femmes, qui s'avancent en pleurant, se retournent en entendant les cris, et voient que le cortège tourne de ce côté. Elles s'arrêtent alors en s'adossant au mont, craignant d'être jetées en bas par les juifs violents. Elles abaissent encore plus leurs voiles sur leurs visages et il y en a une qui est complètement voilée comme une musulmane, ne laissant libres que ses yeux très noirs. Elles sont vêtues très richement et ont pour les défendre un vieil homme robuste dont, enveloppé dans son manteau comme il l'est, je ne distingue pas le visage. Je ne vois que sa longue barbe plutôt blanche que noire qui sort de son manteau foncé.

Quand Jésus arrive à leur hauteur elles sanglotent plus fort et se courbent en profondes salutations. Puis elles s'avancent résolument. Les soldats voudraient les repousser avec leurs lances, mais celle qui est couverte comme une musulmane écarte un instant son voile devant l'enseigne arrivé à cheval pour voir ce que c'est que ce

271

nouvel obstacle, et il donne l'ordre de la faire Passer. Je ne puis voir son visage ni son vêtement, car elle a déplacé son voile avec la rapidité d'un éclair et son habit est complètement caché par un manteau qui arrive jusqu'à terre, lourd, fermé complètement par une série de boucles. La main, qui pour un instant sort de dessous pour déplacer le voile, est blanche et belle, et c'est avec ses yeux noirs l'unique chose que l'on voit de cette grande matrone certainement influente puisque l'officier de Longin lui obéit ainsi.

Elles s'approchent de Jésus en pleurant et s'agenouillent à ses pieds pendant que Lui s'arrête haletant... et pourtant il sait encore sourire à ces pieuses femmes et à l'homme qui les escorte qui se découvre pour montrer qu'il est **Jonathas**. Mais celui-ci, les gardes ne le font pas passer, seulement les femmes. L'une d'elles est **Jeanne de Chouza**. Elle est plus défaite que quand elle était mourante. De rouge, elle n'a que les traces de ses pleurs et puis c'est tout un visage de neige avec ses doux yeux noirs qui, ainsi brouillés comme ils le sont, sont devenus d'un violet foncé comme certaines fleurs. Elle a dans les mains une amphore d'argent et l'offre à Jésus, mais Lui refuse. D'ailleurs son essoufflement est si grand qu'il ne pourrait même pas boire. De la main gauche, il s'essuie la sueur et le sang qui Lui tombe dans les yeux, qui, coulant le long de ses joues rouges et de son cou par les veines gonflées dans le battement essoufflé du cœur, trempe tout son vêtement sur la poitrine.

Une autre femme, qui a près d'elle une jeune servante avec un coffret dans les bras, l'ouvre, en tire un linge de lin très blanc, carré, et l'offre au Rédempteur. Il l'accepte et comme il ne peut avec une seule main le faire par Lui-même, la femme pleine de pitié l'aide, en faisant attention de ne pas heurter la couronne, à le poser sur son visage. Jésus presse le linge frais sur son pauvre visage et l'y tient comme s'il trouvait un grand réconfort. Puis il rend le linge et parle: "Merci Jeanne, merci **Nique... Sara... Marcella... Élise... Lidia... Anne... Valéria...** et toi... Mais... ne pleurez pas... sur Moi... filles de... Jérusalem... mais sur les péchés... les vôtres et ceux... de votre ville... Bénis... Jeanne... de n'avoir... plus d'enfants... Vois... c'est une pitié de Dieu... de ne pas... de ne pas avoir d'enfants... car... ils souffrent de... cela. Et toi aussi... **Elisabeth...** Mieux... comme cela a été... que parmi les déicides... Et vous... mères... pleurez sur... vos fils, car... cette heure ne passera pas... sans châtement... Et quel châtement, s'il en est ainsi pour... l'Innocent... Vous pleurerez alors... d'avoir conçu... allaité et...

272

d'avoir encore... vos fils... Les mères... de ce moment-là... pleureront parce que... en vérité, je vous le dis... qu'il sera heureux... celui qui alors... tombera... sous les décombres... le premier. Je vous bénis... Allez... à la maison... priez... pour Moi. Adieu, **Jonathas...** éloigne-les..."

Et au milieu d'un cri aigu de pleurs féminins et d'imprécations juives, Jésus se remet en marche.

Jésus est de nouveau trempé de sueur. Les soldats aussi suent et les deux autres condamnés, car le soleil de ce jour d'orage est brûlant comme la flamme et le flanc de la montagne devenu brûlant lui aussi s'ajoute à la chaleur du soleil. Que devait être l'effet de ce soleil sur le vêtement de laine de Jésus, en contact avec les blessures des fouets, il est facile de l'imaginer et d'en être horrifié... Mais Lui ne profère pas une plainte. Seulement, bien que la route soit beaucoup moins rapide et n'ait pas ces pierres disjointes, si dangereuses pour son pied qui traîne maintenant, Jésus titube toujours plus fort, allant heurter un rang de soldats puis le rang opposé, et fléchissant de plus en plus vers la terre.

Ils pensent supprimer cet inconfort en Lui passant une corde à la taille et en la tenant par les deux bouts comme si c'étaient des rênes. Oui, cela le soutient, mais ne Lui enlève pas son fardeau. Au contraire, la corde en heurtant la croix, la déplace continuellement sur l'épaule et la fait frapper la couronne qui désormais a fait du front de Jésus un tatouage sanglant. De plus, la corde frotte la taille où se trouvent tant de blessures et certainement doit les ouvrir de nouveau. Aussi la tunique blanche se colore à la taille d'un rose pâle. Pour l'aider, ils le font souffrir plus encore.

Le chemin continue, il fait le tour de la montagne, revient presque en avant vers la route rapide. Là se trouve Marie avec Jean. Je dirais que Jean l'a amenée en cet endroit ombragé, derrière la pente de la montagne, pour qu'elle se refasse un peu. C'est l'endroit le plus escarpé de la montagne. Il n'y a que ce chemin qui la côtoie. Au-dessous la côte descend rapidement et au-dessus la pente est aussi forte. À cause de cela les cruels la négligent. Là il y a de l'ombre, car je dirais que c'est le septentrion, et Marie, adossée comme elle l'est à la montagne, est à l'abri du soleil. Elle se tient debout appuyée au flanc de la montagne mais elle est déjà épuisée. Elle aussi halète, pâle comme une morte dans son vêtement bleu très foncé, presque noir. Jean la regarde avec une pitié désolée. Lui aussi a perdu toute trace de couleur et il est terreux, avec deux yeux las et écarquillés,

273

dépeigné, les joues creusées comme s'il avait été malade. Les autres femmes: Marie et Marthe de Lazare, Marie d'Alphée et de Zébédée, Suzanne de Cana, **la maîtresse de la maison** et **d'autres encore** que je ne connais pas, sont au milieu du chemin et elles regardent si le Sauveur arrive. Ayant vu que Longin arrive, elles accourent près de Marie pour lui donner la nouvelle. Marie, soutenue par le coude par Jean, se détache, majestueuse dans sa douleur, de la côte du mont et se met résolument au milieu du chemin, en ne s'écartant qu'à l'arrivée de Longin qui, du haut de son cheval, regarde la femme pâle et celui qui l'accompagne, blond, pâle, aux doux yeux de ciel comme elle. Et Longin hoche la tête pendant qu'il la dépasse suivi des **onze** cavaliers.

Marie essaie de passer entre les soldats à pied mais ceux-ci, qui ont chaud et sont pressés, cherchent à la repousser avec leurs lances, d'autant plus que du chemin pavé volent des pierres pour protester contre tant de pitié. Ce sont encore les juifs qui lancent encore des imprécations à cause de l'arrêt causé par les pieuses femmes et disent: "Vite! **Demain c'est Pâque**. Il faut tout finir avant le soir! Complices qui méprisez notre Loi! Oppresseurs! À mort les envahisseurs et leur Christ! Ils l'aiment! Voyez comme ils l'aiment! Mais prenez-le! Mettez-le dans votre Ville maudite! Nous vous le cédon! Nous n'en voulons pas! Les charognes aux charognes! La lèpre aux lépreux!"

Longin se lasse et éperonne son cheval, suivi des dix lanciers, contre la canaille qui l'insulte et qui fuit une seconde fois. C'est en le faisant qu'il voit une charrette arrêtée, montée certainement des cultures maraîchères qui sont au pied de la montagne et qui attend avec son chargement de salades que la foule soit passée pour descendre vers la ville. Je pense qu'un peu de curiosité chez le Cyrénéen et ses fils l'ont fait monter jusque là, car il n'était vraiment pas nécessaire pour lui de le faire. Les deux fils, allongés sur le tas de légumes,

regardent et rient après les juifs en fuite. L'homme, de son côté, un homme robuste sur les quarante cinquante ans, debout près de l'âne qui effrayé veut reculer, regarde attentivement vers le cortège.

Longin le dévisage. Il pense qu'il peut lui être utile et lui ordonne: "Homme, viens ici." Le Cyrénéen fait semblant de ne pas entendre, mais avec Longin on ne plaisante pas. Il répète l'ordre de telle façon que l'homme jette les rênes à un de ses fils et s'approche du centurion.

"Tu vois cet homme?" lui demande-t-il, et en parlant ainsi, il se

274

retourne pour indiquer Jésus et il voit à son tour Marie qui supplie les soldats de la laisser passer. Il en a pitié et crie: "Faites passer la Femme." Puis il reprend à parler au Cyrénéen: "Il ne peut plus avancer ainsi chargé. Tu es fort. Prends sa croix et porte-la à sa place jusqu'à la cime."

"Je ne peux pas... J'ai l'âne... il est rétif... les garçons ne savent pas le retenir."

Mais Longin lui dit: "Va, si tu ne veux pas perdre l'âne et gagner vingt coups comme punition."

Le Cyrénéen n'ose plus réagir. Il crie aux garçons: "Allez vite à la maison et dites que j'arrive tout de suite" et puis il va vers Jésus.

Il le rejoint juste au moment où Jésus se tourne vers sa Mère que seulement alors il voit venir vers Lui, car il avance si courbé et les yeux presque fermés comme s'il était aveugle, et il crie: "Maman!"

C'est la première parole depuis qu'il est torturé qui exprime sa souffrance.

Marie porte la main à son cœur comme si elle avait reçu un coup de poignard et vacille légèrement, mais elle se reprend, hâte sa marche et en allant les bras tendus vers son Fils martyrisé, elle crie: "Fils!" Mais elle le dit d'une telle manière que qui n'a pas un cœur d'hyène le sent se fendre par cette douleur.

Je vois que même parmi les romains il y a un mouvement de pitié... et pourtant ce sont des hommes d'armes habitués aux tueries, marqués de cicatrices... Mais la parole: "Maman!" et "Fils!" sont toujours les mêmes et pour tous ceux qui, je le répète, ne sont pas pires que des hyènes, et sont dites et comprises partout, et soulèvent partout des flots de pitié...

Le Cyrénéen a cette pitié... Il voit que Marie ne peut embrasser son Fils à cause de la croix, et qu'après avoir tendu les mains, elle les laisse retomber, persuadée de ne pouvoir le faire. Elle le regarde seulement, essayant de sourire de son sourire martyr, pour le reconforter alors que ses lèvres tremblantes boivent ses larmes. Lui, tordant la tête de sous le joug de la croix, cherche à son tour à

275

lui sourire et à lui envoyer un baiser avec ses pauvres lèvres blessées et fendues par les coups et la fièvre. Le Cyrénéen, à ce spectacle, se hâte d'enlever la croix et il le fait avec la délicatesse d'un père, pour ne pas heurter la couronne et ne pas frotter les plaies.

Mais Marie ne peut baiser son Fils... L'attouchement, même le plus léger, serait une torture sur les chairs déchirées, et Marie s'en abstient. Et puis... les sentiments les plus saints ont une pudeur profonde et ils veulent le respect ou du moins la compassion. Ici, c'est la curiosité et surtout le mépris. Se baisent seulement leurs deux âmes angoissées.

Le cortège se remet en marche sous la poussée des flots d'un peuple furieux qui les presse, les sépare, en repoussant la Mère contre la montagne, l'exposant au mépris de tout un peuple... Maintenant, derrière Jésus, marche le Cyrénéen avec la croix. Et Jésus, libéré de ce fardeau, marche mieux. Il halète fortement, portant souvent la main à son cœur comme s'il avait une grande douleur, **une blessure à la région sterno-cardiaque**, et maintenant qu'il le peut, n'ayant plus les mains liées, il repousse les cheveux tombés en avant, tout gluants de sang et de sueur, jusque derrière les oreilles, pour sentir l'air sur son visage congestionné, il délace le cordon du cou qui le fait souffrir quand il respire... Mais sa marche est plus facile.

Marie s'est retirée avec les femmes. Elle suit le cortège une fois qu'il est passé, et ensuite, par un raccourci, elle se dirige vers le sommet de la montagne défiant les imprécations de la plèbe cannibale. Maintenant que Jésus est libre, le dernier lacet de la montagne est assez vite parcouru et ils sont proches de la cime toute remplie d'un peuple qui pousse des cris.

Longin s'arrête et il ordonne que tous, inexorablement, soient repoussés plus bas, pour dégager la cime, lieu de l'exécution. Une **moitié de la centurie** exécute l'ordre en accourant sur place et en repoussant sans pitié tous ceux qui s'y trouvent, en se servant pour cela de leurs dagues et de leurs lances. Sous la grêle des coups de plat et des bâtons les juifs de la cime s'enfuient. Et ils voudraient se placer sur l'esplanade qui est au-dessous. Mais ceux qui y sont déjà ne cèdent pas et parmi ces gens s'allument des rixes féroces. Ils semblent tous fous.

**Comme je l'ai dit l'an dernier**, le Calvaire, à son sommet, a la forme d'un trapèze irrégulier, légèrement plus haut d'un côté, à partir duquel la montagne descend rapidement pour un peu plus de la moitié de sa hauteur. Sur cette petite place on a déjà préparé

276

trois trous profonds tapissés de briques ou d'ardoises, creusés exprès, en somme. Tout près d'eux, il y a des pierres et de la terre prêtes pour butter les croix. D'autres trous, par contre, ont été laissés pleins de pierres. On comprend qu'ils les vident d'une fois sur l'autre selon le nombre de ceux qui servent.

Sous la cime trapézoïdale, du côté où la montagne ne descend pas, il y a une sorte de plate-forme en pente douce qui forme une seconde petite place. De celle-ci partent deux larges sentiers qui côtoient la cime, de sorte que celle-ci est isolée et surélevée d'au moins deux mètres de tous les côtés.

Les soldats, qui ont repoussé la foule de la cime, apaisent, à coups persuasifs de lances, les rixes et dégagent le chemin pour que le cortège puisse passer sans encombre dans le bout de chemin qui reste, et ils restent là à faire la haie pendant que les trois condamnés, encadrés par les cavaliers et protégés en arrière par l'autre demi-centurie, arrivent au point où ils doivent s'arrêter: au pied du plancher naturel, surélevé qui forme la cime du Golgotha.

Pendant que cela arrive, j'aperçois les Marie et un peu en arrière d'elles Jeanne de Chouza avec quatre autres des dames de tout à l'heure. Les autres se sont retirées et elles doivent l'avoir fait par elles-mêmes car **Jonathas** est là, derrière sa maîtresse. Il n'y a plus celle que nous appelons Véronique et que Jésus a appelée Nique, et sa servante manque aussi et aussi la dame toute voilée à laquelle les soldats obéissent. Je vois **Jeanne**, la vieille qu'on appelle Élise, Anne et deux que je ne saurais identifier.

Derrière ces femmes et les Marie,

je vois Joseph et Simon d'Alphée, et Alphée de Sara avec le groupe des bergers. Ils ont lutté avec ceux qui voulaient les repousser en les insultant, et la force de ces hommes, que multiplient leur amour et leur douleur, s'est montrée si violente qu'ils ont vaincu en se créant un demi-cercle libre contre les juifs lâches qui n'osent que lancer des cris de mort et tendre leurs poings. Mais rien de plus, car les bâtons des bergers sont noueux et lourds et la force et l'adresse ne manquent pas à ces preux. Et je ne me trompe pas de parler ainsi. Il faut un vrai courage pour rester aussi peu nombreux, connus comme galiléens ou fidèles au Galiléen, contre toute une population hostile. L'unique point, de tout le Calvaire, où on ne blasphème pas le Christ!

Le mont, des trois côtés qui descendent en pente douce vers la vallée, n'est qu'une fourmilière. La terre jaunâtre et nue ne se voit plus, et sous le soleil qui va et vient, paraît un pré fleuri de corolles

277

de toutes les couleurs tant sont serrés les couvre-chefs et les manteaux des sadiques qui la couvrent. Au-delà du torrent, sur le chemin, une autre foule; au-delà des murs, une autre encore. Sur les terrasses les plus proches, une autre. Le reste de la ville nu... vide... silencieux. Tout est ici: tout l'amour et toute la haine. Tout le Silence qui aime et pardonne, toute la Clameur qui hait et lance des imprécations.

Pendant que les hommes préposés à l'exécution préparent leurs instruments en achevant de vider les trous, et que les condamnés attendent dans leur carré, les juifs réfugiés dans le coin opposé aux Marie les insultent. Ils insultent même la Mère: "A mort les galiléens! À mort! Galiléens! Galiléens! Maudits! À mort le blasphémateur galiléen! Clouez sur la croix même le sein qui l'a porté! Loin d'ici les vipères qui enfantent les démons! À mort! Purifiez Israël des femmes qui s'allient au boue!..."

Longin, qui est descendu de cheval, se tourne et voit la Mère... Il ordonne de faire cesser ce chahut. La demi-centurie, qui était derrière les condamnés, charge la racaille et désencombre complètement la seconde petite place, alors que les juifs s'échappent à travers la montagne en s'écrasant les uns les autres. Les **onze** cavaliers descendent aussi de cheval et l'un d'eux prend les onze chevaux en plus de celui du centurion et les mène à l'ombre, derrière la côte de la montagne.

Le centurion se dirige vers la cime. Jeanne de Chouza s'avance, l'arrête. Elle lui donne l'amphore et une bourse, et puis se retire en pleurant, pour aller vers le coin de la montagne avec les autres.

Là-haut, tout est prêt. On fait monter les condamnés. Jésus passe encore une fois près de la Mère qui pousse un gémissement qu'elle cherche à freiner en portant son manteau sur sa bouche. Les juges la voient et rient et se moquent d'elle.

Jean, le doux Jean, qui a un bras derrière les épaules de Marie pour la soutenir, se retourne avec un regard féroce, son œil en est phosphorescent. S'il ne devait pas protéger les femmes, je crois qu'il prendrait à la gorge quelqu'un de ces lâches.

A peine les condamnés sont-ils sur le plateau fatal que les soldats entourent la place de trois côtés. Il ne reste vide que celui qui surplombe.

Le centurion donne au Cyrénéen l'ordre de s'en aller et il s'en va de mauvaise grâce cette fois et je ne dirais pas par sadisme, mais par amour, si bien qu'il s'arrête près des galiléens en partageant avec eux les insultes dont la foule prodigue au petit nombre de

278

fidèles au Christ.

Les deux larrons jettent par terre leurs croix en blasphémant. Jésus se tait.

Le chemin douloureux est terminé.

## 29. LA CRUCIFIXION

27/03/1945

609.1 Quatre hommes musclés, qui par leur aspect me paraissent juifs et juifs dignes de la croix plus que les condamnés, certainement de la même catégorie que les flagellateurs, sautent d'un sentier sur le lieu du supplice. Ils sont vêtus de tuniques courtes et sans manches et ils ont dans les mains des clous, des marteaux et les cordes qu'ils montrent aux condamnés en se moquant d'eux. La foule est agitée par un délire cruel.

Le centurion offre à Jésus l'amphore pour qu'il boive la mixture anesthésique du vin **myrrhé**.

Mais Jésus la refuse. Les deux larrons, au contraire, en boivent une quantité. Puis l'amphore à la bouche largement évasée est placée près d'une grosse pierre, presque en haut de la cime.

On donne aux condamnés l'ordre de se dévêtir. Les deux larrons le font sans aucune pudeur. Ils s'amuse même à faire des actes obscènes vers la foule et en particulier vers le groupe sacerdotal tout blanc dans ses vêtements de lin et qui est revenu tout doucement sur la petite place plus basse, en profitant de sa qualité pour s'insinuer à cet endroit. Aux prêtres se sont unis deux ou trois pharisiens et d'autres puissants personnages que la haine rend amis. Et je vois des personnes connues comme le **pharisien Giocana et Ismaël, le scribe Sadoc, Éli de Capharnaüm...**

Les bourreaux offrent aux condamnés trois loques pour qu'ils se les attachent à l'aine, et les larrons les prennent avec les plus horribles blasphèmes. Jésus, qui se déshabille lentement à cause de la douleur des blessures, la refuse. Il pense peut-être garder les courtes culottes qu'il a gardées même dans la flagellation. Mais quand on Lui dit de les enlever, il tend la main pour mendier le chiffon aux bourreaux pour cacher sa nudité. C'est vraiment l'Anéanti jusqu'à devoir demander un chiffon aux criminels.

Mais Marie a vu et elle a enlevé le long et fin linge blanc qui lui voile la tête sous le manteau foncé et dans lequel elle a déjà versé

279

tant de pleurs. Elle l'enlève sans faire tomber le manteau, le donne à Jean pour qu'il le présente à Longin pour son Fils. Le centurion prend le voile sans difficulté. Quand Jésus va se déshabiller complètement, en se tournant non vers la foule mais vers le côté où il n'y a personne, montrant ainsi son dos sillonné de bleus et des ampoules saignant par les blessures ouvertes ou les croûtes sombres, Longin Lui présente le voile maternel. Jésus le reconnaît. Il s'en enveloppe en lui faisant faire plusieurs fois le tour du bassin en le fixant bien pour qu'il ne tombe pas... Et sur le lin baigné seulement jusqu'alors de pleurs, tombent les premières gouttes de sang, car de nombreuses blessures à peine couvertes de sang coagulé, quand il se baisse pour enlever ses sandales et déposer ses vêtements, se sont rouvertes, et le sang recommence à couler.

Maintenant Jésus se tourne vers la foule, et on voit ainsi que la poitrine aussi, les bras, les jambes ont été toutes frappées par les fouets. À la hauteur du foie il y a un énorme bleu et

sous l'arc costal gauche il y a sept traces en relief, terminées par sept petites déchirures sanglantes à l'intérieur d'un cercle violacé... un coup féroce de fouet dans cette région si sensible du diaphragme. Les genoux, contusionnés par les chutes répétées qui ont commencé tout de suite après sa capture et se sont terminées sur le Calvaire, sont noirs d'hématomes et ouverts sur la rotule,

spécialement le genou droit, en une vaste déchirure sanglante.

La foule le méprise en formant une sorte de chœur: "Oh! Beau! Le plus beau des enfants des hommes! Les filles de Jérusalem t'adorent..." Et elle entonne sur le ton d'un psaume: "Mon aimé est candide et rubicond, distingué entre mille et mille. Sa tête est d'or pur, ses cheveux des grappes de palmier, soyeux comme la plume du corbeau. Ses yeux sont comme deux colombes qui se baignent dans des ruisseaux non pas d'eau mais de lait, dans le lait de son orbite. Ses joues sont des parterres d'aromates, ses lèvres pourpres sont des lys qui ruissellent une myrrhe précieuse. Ses mains sont faites comme un travail d'orfèvre, terminées en jacinthe rose. Son tronc est de l'ivoire veiné de saphir. Ses jambes sont des colonnes parfaites, de marbre blanc sur des bases d'or. Sa majesté est comme celle du Liban, il est plus majestueux que le cèdre élevé. Sa langue est imprégnée de douceur et lui n'est que délices" et ils rient et crient aussi: "Le lépreux! Le lépreux! Tu as donc forniqué avec une idole si Dieu t'a ainsi frappé? Tu as murmuré contre les saints d'Israël comme Marie de Moïse, si tu as été ainsi puni? Oh! Oh! le Parfait! Tu es le Fils de Dieu? Mais non! Tu es l'avorton de Satan!"

280

Lui, au moins, Mammon est puissant et fort. Toi... tu es une loque impuissante et dégoûtante."

Les larrons sont attachés sur les croix et amenés à leurs places, l'un à droite, l'autre à gauche par rapport à celle destinée à Jésus. Ils poussent des cris, des imprécations, des malédictions et surtout lorsque les croix sont portées près du trou et les secouent, alors que leurs poignets sont sciés par les cordes, leurs blasphèmes contre Dieu, contre la Loi, les romains et les juifs sont infernaux.

C'est le tour de Jésus. Doux il s'allonge sur le bois. Les deux larrons étaient tellement rebelles, que n'arrivant pas à le faire, les quatre bourreaux avaient dû demander l'intervention des soldats pour les tenir, pour qu'à coups de pieds ils ne repoussent pas les argousins qui les attachaient par les poignets. Mais pour Jésus, il n'est pas besoin d'aide. Il se couche et met la tête où on Lui dit de la mettre. Il ouvre les bras comme on Lui dit de le faire, allonge les jambes comme on le Lui ordonne. Il s'occupe seulement de bien ajuster son voile.

Maintenant son long corps, mince et blanc, se détache sur le bois sombre et le sol jaunâtre. Deux bourreaux s'assoient sur la poitrine pour la tenir immobile. Et je pense à l'oppression et à la souffrance qu'il doit avoir ressenties sous ce poids. Un troisième Lui prend le bras droit en le tenant d'une main à la première partie de l'avant-bras et de l'autre au bout des doigts. Le quatrième, qui a déjà dans les mains le long clou dont la tige quadrangulaire est en pointe, se termine en une plaque arrondie et plate, large comme un sou d'autrefois, regarde si le trou déjà fait dans le bois correspond à la jointure radio-ulnaire du poignet. Il va bien. Le bourreau applique la pointe du clou au poignet, lève le marteau et donne le premier coup.

Jésus, qui avait les yeux fermés, pousse un cri et a une contraction à la suite de la douleur aiguë et ouvre les yeux qui nagent dans les larmes. Ce doit être une douleur atroce qu'il éprouve... Le clou pénètre en rompant les muscles, les veines, les nerfs, en brisant les os...

Marie répond au cri de son Fils torturé par un gémissement qui a quelque chose de la plainte d'un agneau qu'on égorge, et elle se courbe, comme brisée, en tenant sa tête dans ses mains. Jésus pour ne pas la torturer ne crie plus. Mais les coups sont là, méthodiques, âpres, du fer contre le fer... et on pense que dessous c'est un membre vivant qui les reçoit.

La main droite est clouée. On passe à la gauche. Le trou ne correspond

281

pas au carpe. Alors ils prennent une corde, lient le poignet gauche et tirent jusqu'à déboîter la jointure et arracher les tendons et les muscles sans compter qu'ils déchirent la peau déjà sciée par les cordes de la capture. L'autre main aussi doit souffrir car elle est étirée par contrecoup et autour de son clou le trou s'élargit. Maintenant on arrive à peine au commencement du métacarpe, près du poignet. Ils se résignent et ils clouent où ils peuvent, c'est-à-dire entre le pouce et les autres doigts, exactement au centre du métacarpe. Là le clou entre plus facilement, mais avec une plus grande souffrance car il doit couper des nerfs importants, si bien que les doigts restent inertes alors que ceux de la main droite ont des contractions et des tremblements qui indiquent leur vitalité. Mais Jésus ne crie plus, il pousse seulement une plainte rauque derrière ses lèvres fortement fermées, et des larmes de douleur tombent par terre après être tombées sur le bois.

Maintenant c'est le tour des pieds. À deux mètres et plus de l'extrémité de la croix il y a un petit coin, à peine suffisant pour un pied. On y porte les pieds pour voir si la mesure est bonne, et comme il est un peu bas, et que les pieds arrivent difficilement, on étire par les chevilles le pauvre Martyr. Le bois rêche de la croix frotte ainsi sur les blessures, déplace la couronne qui ainsi arrache de nouveaux cheveux et menace de tomber. Un bourreau, d'un coup de poing, la remet en place...

Maintenant ceux qui étaient assis sur la poitrine de Jésus se lèvent pour se placer sur les genoux, car Jésus a un mouvement involontaire pour retirer ses jambes en voyant briller au soleil le clou très long qui, en longueur et en largeur est le double de ceux qui ont servi pour les mains. Et ils pèsent sur les genoux écorchés, et pressent les pauvres jambes couvertes de contusions pendant que les deux autres accomplissent le travail, beaucoup plus difficile de clouer un pied sur l'autre, en cherchant à combiner ensemble les deux jointures des tarses.

Bien qu'ils s'appliquent à tenir les pieds immobiles à la cheville et aux dix doigts, contre le coin, le pied qui est dessous se déplace à cause de la vibration du clou, et ils doivent le déclouer presque parce qu'après être entré dans les parties molles, le clou, déjà épointé pour avoir traversé le pied droit, doit être amené un peu plus vers le milieu. Et ils frappent, frappent, frappent... On n'entend que le bruit atroce du marteau sur la tête du clou, car sur tout le Calvaire ce ne sont que yeux et oreilles tendues, pour recueillir tout geste et tout bruit et en jouir...

282

Par dessus le son âpre du fer, on entend la plainte sourde d'une colombe: le rauque gémissement de Marie qui se courbe de plus en plus à chaque coup, comme si le marteau la blessait elle, la Mère Martyre. Et on comprend qu'elle semble près d'être brisée par cette torture. La crucifixion est redoutable, égale à la flagellation pour la douleur, plus atroce à voir car on voit le clou disparaître dans les chairs vivantes, mais en compensation, elle est plus brève. Alors que la flagellation épuise par sa durée.

Pour moi, l'Agonie du Jardin, la Flagellation et la Crucifixion sont les moments les plus atroces. Elles me dévoilent toute la torture du Christ. La mort me soulage car je me dis: "C'est fini!" Mais elles ne sont pas la fin. Elles sont le commencement pour de nouvelles souffrances.

Maintenant la croix est traînée près du trou et elle rebondit sur le sol inégal, en secouant le pauvre Crucifié. On dresse la croix qui échappe par deux fois à ceux qui la lèvent et retombe une fois soudainement, et une autre fois sur le bras droit de la croix, en donnant un affreux tourment à Jésus, car la secousse qu'il subit déplace les membres blessés. Mais quand ensuite on laisse tomber la croix dans son trou, avant d'être immobilisée avec des pierres et de la terre, elle ondule en tous les sens en imprimant de continuel déplacements au pauvre Corps suspendu à trois clous, la souffrance doit être atroce.

Tout le poids du corps se déplace en avant et vers le bas, et les trous s'élargissent, en particulier celui de la main gauche, et s'élargit le trou des pieds alors que le sang coule plus fort. Le sang des pieds coule le long des doigts par terre et le long du bois de la croix, mais celui des mains suit les avant-bras, car ils sont plus hauts aux poignets qu'aux aisselles, par suite de la position, et il coule aussi le long des côtes en descendant de l'aisselle vers la taille. La couronne, quand la croix ondule avant d'être fixée, se déplace car la tête se rabat vers l'arrière, en enfonçant dans la nuque le gros nœud d'épines qui termine la couronne piquante, et puis revient se placer sur le front et griffe, griffe sans pitié.

Finalement la croix est bien en place et il n'y a que le tourment d'y être suspendu. On dresse aussi les larrons qui, une fois mis verticalement, crient comme si on les écorchait vifs à cause de la torture des cordes qui scient les poignets et rendent les mains noires, en gonflant les veines comme des cordes. Jésus se tait. La foule ne se tait plus, au contraire, mais reprend son vacarme infernal.

Maintenant la cime du Golgotha a son trophée et sa garde d'honneur.

283

A la limite la plus élevée la croix de Jésus, aux côtés les deux autres. Une demie centurie de soldats l'arme au pied tout autour du sommet, à l'intérieur de ce cercle d'hommes armés, les dix cavaliers maintenant démontés qui jouent aux dés les vêtements des condamnés. Debout, entre la croix de Jésus et celle de droite, Longin. Il semble monter la garde d'honneur au Roi Martyr

L'autre demie centurie, au repos, est aux ordres de l'aide de camp de Longin sur le sentier de gauche et sur la place plus basse, en attendant d'être employée s'il en était besoin. De la part des soldats, c'est une indifférence à peu près totale. Seul quelqu'un lève parfois son visage vers les crucifiés.

Longin, au contraire, observe tout avec curiosité et intérêt, il confronte, et juge mentalement. Il confronte les crucifiés, et le Christ spécialement, avec les spectateurs. Son œil pénétrant ne perd aucun détail et, pour mieux voir, de la main il protège ses yeux car le soleil doit le gêner.

C'est en fait un soleil étrange, d'un jaune rouge d'incendie. Et puis il semble que l'incendie s'éteigne tout à coup à cause d'un nuage noir comme de la poix qui surgit de derrière les chaînes juives et qui parcourt rapidement le ciel et va disparaître derrière d'autres montagnes. Et quand le soleil revient il est si vif que l'œil ne le supporte que difficilement.

En regardant il voit Marie juste au-dessous du talus, qui tient levé vers son Fils son visage déchiré. Il appelle un des soldats qui jouent aux dés et lui dit: "Si la Mère veut monter avec le fils qui l'accompagne, qu'elle vienne. Accompagne-la et aide-la."

Et Marie avec Jean, que l'on croit son "fils", monte par un petit escalier creusé dans le tufeau, je crois, et franchit le cordon de soldats pour aller au pied de la croix, mais un peu à l'écart pour être vue et pour voir son Jésus. La foule lui déverse aussitôt les insultes les plus outrageantes, en la joignant dans les blasphèmes à son Fils. Mais elle, de ses lèvres tremblantes et blanches, cherche seulement à le réconforter, avec un sourire déchiré sur lequel viennent s'essuyer les larmes qu'aucune force de volonté ne réussit à retenir dans les yeux.

Les gens, en commençant par les prêtres, scribes, pharisiens, sadducéens, hérوديens et autres de même acabit, se procurent le divertissement de faire une sorte de carrousel en montant par le chemin à pic, en passant le long de la hauteur terminale et en redescendant par l'autre chemin, ou vice versa. Et en passant au pied de la cime, sur la seconde petite place, ils ne manquent pas d'offrir leurs paroles

284

blasphématoires en hommage au Mourant. Toute la turpitude, la cruauté, toute la haine et la folie dont les hommes sont capables avec la langue sortent à flots de ces bouches infernales. Les plus acharnés sont les membres du Temple avec les pharisiens pour les aider.

"Eh bien? Toi, Sauveur du genre humain, pourquoi ne te sauves-tu pas? Il t'a abandonné ton roi Belzébut? Il t'a renié?" crient trois prêtres.

Et une bande de juifs: "Toi qui pas plus tard qu'il y a **cinq** jours, avec l'aide du démon, faisais dire au Père... ah! ah! ah! qu'Il t'aurait glorifié

, comment donc ne Lui rappelles-tu pas de tenir sa promesse?"

Et trois pharisiens: "Blasphémateur! Il a sauvé les autres, disait-il, avec l'aide de Dieu! Et il ne réussit pas à se sauver Lui-même! Tu veux qu'on te croie? Alors fais le miracle. Tu ne peux, hein? Maintenant tu as les mains clouées, et tu es nu."

Et des sadducéens et des hérوديens aux soldats: "Gare à l'envoûtement, vous qui avez pris ses vêtements! Il a en Lui le signe infernal!"

Une foule en chœur: "Descends de la croix et nous croirons en Toi. Toi qui détruis le Temple... Fou!... Regarde-là, le glorieux et saint Temple d'Israël. Il est intouchable, ô profanateur! Et Toi, tu meurs."

D'autres prêtres: "Blasphémateur! Toi, Fils de Dieu? Et descends de là, alors. Foudroies-nous si tu es Dieu. Nous ne te craignons pas et nous crachons vers Toi."

D'autres qui passent et hochent la tête: "Il ne sait que pleurer. Sauve-toi, s'il est vrai que tu es l'Élu!"

Les soldats: "Et sauve-toi, donc! Réduis en cendres cette **subure** de la subure! Oui! Subure de l'empire, voilà ce que vous êtes, canailles de juifs. Fais-le! Rome te mettra au Capitole et t'adorera comme une divinité!"

Les prêtres avec leurs compères: "Ils étaient plus doux les bras des femmes que ceux de la croix, n'est-ce pas? Mais regarde: ils sont déjà prêts à te recevoir tes... (et ils disent un terme infâme). Tu as Jérusalem toute entière pour te servir de **paranymphe**" et ils sifflent comme des charretiers.

D'autres lancent des pierres: "Change-les en pains, Toi qui multiplies les pains."

D'autres en singeant les hosannas du dimanche des palmes, lancent des branches, et crient: "Maudit celui qui vient au nom du

285  
Démon! Maudit son royaume! Gloire à Sion qui le sépare du milieu des vivants!"

**Un pharisien** se place en face de la croix, il montre le poing en Lui faisant **les cornes** et il dit: "**Je te confie au Dieu de Sinaï**" disais-tu?"

Maintenant le Dieu du Sinaï te prépare au feu éternel. Pourquoi n'appelles-tu pas Jonas pour qu'il te rende un bon service?"

Un autre: "N'abîme pas la croix avec les coups de ta tête. Elle doit servir pour tes fidèles. Une légion entière en mourra sur ton bois. Je te le jure sur Jéhovah. Et pour commencer j'y mettrai Lazare. Nous verrons si tu l'enlèves à la mort, maintenant."

"Oui! Oui! Allons chez Lazare. Clouons-le de l'autre côté de la croix" et comme des perroquets, ils imitent la parole lente de Jésus en disant: "Lazare, mon ami, viens dehors! Déliez-le et laissez-le aller."

"Non! Il disait à Marthe et à Marie, ses femmes: "Je suis la Résurrection et la Vie". Ah! Ah! Ah! La Résurrection ne sait pas repousser la mort, et la Vie meurt!"

"Voici Marie avec Marthe. Demandons-leur où est Lazare et allons le chercher." Et ils s'avancent vers les femmes pour leur demander avec arrogance: "Où est Lazare? Au palais?"

Et Marie-Magdeleine, alors que les autres femmes terrorisées fuient derrière les bergers, s'avance, retrouvant dans sa douleur sa vieille hardiesse du temps du péché, et elle dit: "Allez. Vous trouverez déjà au palais les soldats de Rome et **cinq cents**

**hommes armés de mes terres** et **ils vous castreront comme de vieux boucs destinés aux repas des esclaves aux meules.**" "Effrontée! C'est ainsi que tu parles aux prêtres?"

"Sacrilèges! Infâmes! Maudits! Tournez-vous! Derrière vous, vous avez, je le vois, les langues des flammes infernales."

Les lâches se tournent, vraiment terrorisés, tant est assurée l'affirmation de Marie, mais s'ils n'ont pas les flammes derrière eux, ils ont aux reins les lances romaines bien pointues. En effet Longin a donné un ordre et la demie centurie, qui était au repos, est entrée en faction et elle pique aux fesses les premiers qu'elle trouve. Ceux-ci s'enfuient en criant et la demie centurie reste pour fermer l'entrée des deux chemins et pour faire un barrage à la petite place. Les juifs crient des imprécations, mais Rome est la plus forte.

La Magdeleine rabaisse son voile - elle l'avait levé pour parler à ceux qui les insultaient - et revient à sa place. Les autres se joignent.

286

Mais le larron de gauche continue ses insultes du haut de sa croix. Il semble qu'il ait voulu rassembler tous les blasphèmes d'autrui et il les débite tous, en disant pour finir: "Sauve-toi et sauve-nous, si tu veux que l'on te croie. Le Christ, Toi? Tu es un fou! Le monde appartient aux fourbes et Dieu n'existe pas. Moi j'existe. Cela est vrai, et pour moi tout est permis. Dieu? Fariboles! Mises pour nous tenir tranquilles. Vive notre moi! Lui seul est roi et dieu!"

L'autre larron, celui de droite, a Marie presque à ses pieds et il la regarde presque plus qu'il ne regarde le Christ. Depuis un moment il pleure en murmurant: "La mère", il dit: "Tais-toi. Tu ne crains pas Dieu, même maintenant que tu souffres cette peine? Pourquoi insultes-tu celui qui est bon? Et son supplice est encore plus grand que le nôtre. Et il n'a rien fait de mal."

Mais l'autre continue ses imprécations.

Jésus se tait. Haletant à cause de l'effort que Lui impose sa position, à cause de la fièvre et de son état cardiaque et respiratoire, conséquence de la flagellation subie sous une forme aussi violente,

et aussi de l'angoisse profonde qui Lui avait fait suer sang,

il cherche à se procurer un soulagement, en allégeant le poids qui pèse sur ses pieds, en se suspendant à ses mains par la force des bras. Peut-être le fait-il pour vaincre un peu la crampe qui déjà tourmente ses pieds et que trahit un frémissement musculaire.

Mais le même frémissement affecte les fibres des bras qui sont forcés dans cette position et doivent être gelés à leurs extrémités parce que placés plus haut et délaissés par le sang qui arrive difficilement aux poignets et puis coule par les trous des clous en laissant les doigts sans circulation. Surtout ceux de gauche sont déjà cadavériques et restent sans mouvement, repliés vers la paume. Même les doigts des pieds expriment leur tourment. En particulier les gros orteils, peut-être parce que leur nerf est moins blessé, se lèvent, s'abaissent, s'écartent.

Le tronc ensuite révèle toute sa peine avec son mouvement rapide mais sans profondeur qui le fatigue sans le soulager. Les côtes, très larges et élevées d'elles-mêmes, car la structure de ce Corps est parfaite, sont maintenant dilatées plus qu'il ne faut à cause de la position prise par le corps et de l'œdème pulmonaire qui s'est sûrement formé à l'intérieur. Et pourtant elles ne servent pas à alléger l'effort respiratoire d'autant plus que tout l'abdomen aide par son mouvement le diaphragme qui se paralyse de plus en

287

plus. La congestion et l'asphyxie grandissent de minute en minute, comme l'indique la couleur cyanotique qui souligne les lèvres d'un rose allumé par la fièvre, et les étirements d'un rouge violet qui badigeonne le cou le long des veines jugulaires gonflées, et s'élargissent jusqu'aux joues, vers les oreilles et les tempes, alors que le nez est effilé et exsangue et que les yeux s'enfoncent en un cercle, qui est livide là où il est privé du sang que la couronne a fait couler.

Sous l'arc costal gauche on voit le coup propagé à partir de la pointe du cœur, irrégulier, mais violent, et de temps en temps, par l'effet d'une convulsion interne, le diaphragme a un frémissement profond qui se manifeste par une détente totale de la peau dans la mesure où elle peut s'étendre sur ce pauvre Corps blessé et mourant.

Le Visage a déjà l'aspect que nous voyons dans les photographies du **Linceul**, avec le nez dévié et gonflé d'un côté, et même le fait de tenir l'œil droit presque fermé, à cause de l'enflure qui existe de ce côté, augmente la ressemblance. La bouche, au contraire, est ouverte, avec sa blessure sur la lèvre supérieure désormais réduite à une croûte.

La soif, donnée par la perte de sang, par la fièvre et par le soleil, doit être intense, au point que Lui, par un mouvement machinal, boit les gouttes de sa sueur et de ses larmes, et aussi les gouttes de sang qui descendent du front jusqu'à ses moustaches, et il s'en humecte la langue... La couronne d'épines l'empêche de s'appuyer au tronc de la croix pour aider la suspension par les bras et soulager les pieds. Les reins et toute l'épine dorsale se courbent vers l'extérieur en restant détachés du tronc de la croix à partir du bassin vers le haut, à cause de la force d'inertie qui fait pencher en avant un corps suspendu comme était le sien.

Les juifs, repoussés au-delà de la petite place, ne cessent pas leurs insultes et le larron impénitent leur fait écho. L'autre, qui maintenant regarde la Mère avec une pitié toujours plus grande, et pleure, lui riposte âprement quand il se rend compte qu'elle aussi est comprise dans l'insulte.

"Tais-toi! Rappelle-toi que tu es né d'une femme. Et réfléchis que les nôtres ont pleuré à cause de leurs fils, et ce furent des larmes de honte... parce que nous sommes des criminels. Nos mères sont mortes... Je voudrais pouvoir lui demander pardon... Mais le pourrai-je? C'était une sainte... Je l'ai tuée par la douleur que je lui ai donnée... Je suis un pécheur... Qui me pardonne? Mère, au nom de ton Fils mourant, prie pour moi."

288

La Mère lève un moment son visage torturé et elle le regarde, ce malheureux qui à travers le souvenir de sa mère et la contemplation de la Mère va vers le repentir, et elle paraît le caresser de son regard de colombe.

**Dismas** pleure plus fort, ce qui déchaîne encore plus les moqueries de la foule et de son compagnon. La première crie: "Bravo! Prends-la pour mère. Ainsi elle a deux fils criminels!" Et l'autre renchérit: "Elle t'aime car tu es une copie mineure de son bien-aimé."

Jésus parle pour la première fois: "Père, pardonne-leur parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font!"

Cette prière vainc toute crainte chez Dismas.

Il ose regarder le Christ et dit: "Seigneur, souviens-toi de moi quand tu seras dans ton royaume. Pour moi, il est juste que je souffre ici. Mais donne-moi miséricorde et paix au-delà de la vie. Une fois je t'ai entendu parler et, dans ma folie, j'ai repoussé ta parole. Maintenant je m'en repens. De mes péchés, je me repens devant Toi, Fils du Très-Haut. Je crois que tu viens de Dieu. Je crois en ton pouvoir. Je crois en ta miséricorde. Christ, pardonne-moi au nom de ta Mère et de ton Père très Saint."

Jésus se tourne et le regarde avec une profonde pitié et il a un sourire encore très beau sur sa pauvre bouche torturée. Il dit: "Moi, je te le dis: aujourd'hui tu seras avec Moi au Paradis."

Le larron repent se calme et, ne sachant plus les prières apprises pendant son enfance, il répète comme une oraison jaculatoire: "Jésus Nazaréen, roi des juifs, aie pitié de Moi. Jésus Nazaréen, roi des juifs, j'espère en Toi. Jésus Nazaréen, roi des juifs, je crois à ta Divinité."

L'autre persiste dans ses blasphèmes.

Le ciel devient toujours plus sombre. Maintenant c'est difficilement que les nuages s'ouvrent pour laisser passer le soleil. Mais ils s'amoncellent en couches de plus en plus sombres, blanches, verdâtres, se surmontent, se démêlent selon les caprices d'un vent froid qui parcourt le ciel à intervalles et puis descend sur la terre et puis se tait de nouveau, et l'air est presque plus sinistre quand il se tait, étouffant et mort, que quand il siffle, coupant et rapide.

La lumière, d'abord vive outre mesure, est en train de devenir verdâtre. Les visages prennent des aspects bizarres. Les soldats, sous leurs casques et dans leurs cuirasses d'abord brillantes et devenues maintenant comme enveloppées dans une lumière verdâtre et sous un ciel de cendre, présentent des profils durs comme

289

s'ils étaient sculptés. Les juifs, en majorité bruns de peau et de cheveux et de barbe, paraissent des noyés tant leurs visages deviennent terreux. Les femmes semblent des statues de neige bleutée à cause de leur pâleur exsangue que la lumière accentue. Jésus semble devenir sinistrement livide, comme s'il commençait à se décomposer, comme s'il était déjà mort. La tête commence à retomber sur la poitrine. Ses forces manquent rapidement. Il tremble malgré la fièvre qui le brûle. Et dans sa faiblesse, il murmure le nom que d'abord il a seulement dit du fond du cœur: "Maman!" "Maman!" Il le murmure doucement comme dans un soupir, comme s'il éprouvait déjà un léger délire qui l'empêche de retenir autant que sa volonté le voudrait. Et Marie chaque fois ne peut s'empêcher de Lui tendre les bras comme pour le secourir.

Les gens cruels rient de ce spasme du Mourant et de celle qui le partage. Ils montent de nouveau par derrière les bergers, qui cependant sont sur la petite place basse, les prêtres et les scribes. Comme les soldats voudraient les repousser, ils réagissent en disant: "N'y sont-ils pas ces galiléens? Nous devons y être nous aussi qui devons vérifier que justice soit faite complètement, et nous ne pouvons pas voir de loin dans cette lumière étrange."

En fait beaucoup commencent à s'impressionner de la lumière qui est en train d'envelopper le monde et certains ont peur. Les soldats aussi regardent le ciel et une sorte de cône qui semble de l'ardoise tant il est sombre, qui s'élève comme un pin de derrière un sommet. Il semble que ce soit une trombe marine. Il s'élève, s'élève et il semble qu'il produise des nuages de plus en plus noirs, comme si c'était un volcan vomissant de la fumée et de la lave.

C'est dans cette lumière crépusculaire et effrayante que Jésus donne Jean à Marie et Marie à Jean. Il penche la tête car la Mère, pour mieux voir, s'est mise plus près sous la croix, et il lui dit: "Femme, voilà ton fils. Fils, voilà ta Mère."

Marie a le visage encore plus bouleversé après cette parole qui est le testament de son Jésus, qui n'a rien à donner à sa Mère sinon un homme, Lui, qui par amour de l'Homme, la prive de l'Homme-Dieu qui est né d'elle. Mais elle, la pauvre Mère, s'efforce de ne pleurer que silencieusement car elle ne peut pas, elle ne peut pas ne pas pleurer... Ses larmes coulent malgré les efforts qu'elle fait pour les retenir, bien que sa bouche ait son sourire déchirant qu'elle fixe sur ses lèvres pour Lui, pour le reconforter Lui...

Les souffrances ne cessent de grandir et la lumière ne cesse de décroître.

290

C'est dans cette lumière de fond marin que sortent de derrière les juifs **Nicodème** et **Joseph**, et ils disent: "Écartez-vous!"

"Impossible! Que voulez-vous?" disent les soldats.

"Passer. Nous sommes des amis du Christ."

Les chefs des prêtres se tournent: "Qui ose se déclarer comme ami du rebelle?" disent les prêtres indignés.

Et Joseph, résolument: "Moi, noble membre du Grand Conseil: **Joseph d'Armathie**, l'Ancien, et j'ai avec moi **Nicodème**, chef des juifs."

"Qui pactise avec le rebelle est un rebelle."

"Et qui pactise avec les assassins est un assassin, **Eléazar d'Anna**. J'ai vécu en juste. Et maintenant je suis âgé et près de mourir. Je ne veux pas devenir injuste alors que déjà le Ciel descend sur moi et avec Lui le Juge éternel."

"Et toi, Nicodème! Je m'étonne!"

"Moi aussi, et d'une seule chose: qu'Israël soit tellement corrompu qu'il ne sait plus reconnaître Dieu."

"Tu me dégoûtes."

"Écarte-toi alors, et laisse-moi passer. Je ne demande que cela."

"Pour te contaminer davantage?"

"Si je ne me suis pas contaminé en restant près de vous, rien ne me contamine plus. Soldat, pour toi **la bourse** et le **billet de laissez-passer**." Et il passe au décurion le plus proche une bourse et **une tablette de cire**.

Le décurion en prend connaissance et il dit aux soldats: "Laissez passer les deux."

Joseph et Nicodème s'approchent des bergers. Je ne sais même pas si Jésus les voit, dans ce brouillard de plus en plus épais et avec son œil qui déjà se voile dans l'agonie. Mais ils le voient et ils pleurent sans respect humain, bien que sur eux s'acharnent les imprécations des prêtres.

Les souffrances sont toujours plus fortes. Le corps éprouve les premières cambrures de la tétanie et chaque clameur de la foule les exaspère. La mort des fibres et des nerfs s'étend des extrémités torturées au tronc, rendant de plus en plus difficile le mouvement de la respiration, plus faible la contraction diaphragmatique et plus désordonné le mouvement cardiaque. Le visage du Christ passe alternativement d'une rougeur intense à la pâleur verdâtre de celui qui meurt par hémorragie. La bouche se

meut avec une fatigue plus grande car les nerfs surfatigués du cou et de la tête elle-même, qui des dizaines de fois ont servi de levier à tout le

291

corps, en s'arc-boutant sur la barre transversale de la croix, propagent la crampe jusqu'aux mâchoires. La gorge, enflée par les carotides engorgées, doit faire mal et doit étendre son œdème à la langue qui paraît grossie et dont les mouvements sont très lents. La colonne vertébrale, même dans les moments où les contractions tétanisantes ne la courbent pas en un arc complet de la nuque aux anches, appuyées comme points extrêmes au tronc de la croix, se courbe de plus en plus en avant, car les membres ne cessent de s'alourdir du poids de la chair morte.

Les gens voient ces choses peu et mal car la lumière est désormais couleur de cendre sombre et seuls peuvent bien voir ceux qui sont au pied de la croix.

Jésus à un certain moment s'affaisse tout entier vers l'avant et le bas, comme s'il était déjà mort, il n'halète plus, la tête pend inerte en avant. Le corps, depuis les anches vers le haut, est complètement détaché en faisant un angle avec les bras de la croix.

Marie pousse un cri: "Il est mort!" Un cri tragique qui se propage dans l'air obscurci. Et Jésus semble réellement mort.

Un autre cri de femme lui répond, et dans le groupe des femmes je vois un mouvement. Puis une dizaine de personnes s'éloignent en soutenant quelque chose, mais je ne puis voir qui s'éloigne ainsi.

Elle est trop faible la lumière brumeuse. On dirait que l'on est plongé dans une nuée épaisse de cendres volcaniques.

"Ce n'est pas possible" crient des prêtres et des juifs. "C'est une feinte pour nous éloigner. Soldat, pique-le de ta lance. C'est un bon remède pour Lui rendre la voix." Et comme les soldats ne le font pas, une volée de pierres et de mottes de terre volent vers la croix, frappant le Martyr et retombant sur les cuirasses romaines.

Le remède, comme disent ironiquement les juifs, opère le prodige. Certainement une pierre a frappé adroitement peut-être la blessure d'une main ou la tête elle-même, car ils visaient vers le haut. Jésus pousse un gémissement pitoyable et revient à Lui. Le thorax recommence à respirer avec beaucoup de peine et la tête à se tourner de droite à gauche en cherchant un endroit pour se poser afin de moins souffrir, sans trouver autre chose qu'une peine plus grande.

Avec une grande peine, en s'appuyant une fois encore sur ses pieds torturés, trouvant de la force dans sa volonté, uniquement en elle, Jésus se raidit sur la croix, se dresse comme s'il était un homme sain dans toute sa force, il lève son visage en regardant avec des yeux bien ouverts le monde qui s'étend à ses pieds, la ville

292

lointaine qu'on entrevoit à peine comme une vague blancheur dans la brume, et le ciel noir où tout azur et toute trace de lumière ont disparu. Et vers ce ciel fermé, compact, bas, semblable à une énorme plaque d'ardoise sombre, il pousse un grand cri, triomphant par la force de sa volonté, par le besoin de son âme, de l'obstacle des mâchoires raidies, de sa langue enflée, de sa gorge gonflée: "Éloi, Éloi, lamma scébahténi!" (je l'entends parler ainsi).

Il doit se sentir mourir, et dans un abandon absolu du Ciel, pour reconnaître par un tel cri l'abandon paternel.

Les gens rient et se moquent. Ils l'insultent: "Dieu n'a que faire de Toi! Les démons sont maudits de Dieu!"

D'autres crient: "Voyons si Élie qu'il appelle vient le sauver."

Et d'autres: "Donnez-lui un peu de vinaigre, pour qu'il se gargarise la gorge. C'est bon pour la voix! Élie ou Dieu, car on ne sait pas ce que veut le fou, sont loin... Il faut de la voix pour se faire entendre!" Et ils rient comme des hyènes ou comme des démons.

Mais aucun soldat ne donne du vinaigre et personne ne vient du Ciel pour le reconforter. C'est l'agonie solitaire, totale, cruelle, même surnaturellement cruelle, de la Grande Victime.

Elles reviennent les avalanches de douleur désolée qui déjà l'avaient accablé au Gethsémani. Elle revient la marée des péchés du monde entier pour frapper le naufragé innocent, pour l'engloutir dans leur amertume. Elle revient surtout la sensation, plus crucifiante que la croix elle-même, plus désespérante que toute torture, que Dieu l'a abandonné et que sa prière ne monte pas vers Lui...

Et c'est le tourment final. Celui qui accélère la mort car il exprime les dernières gouttes de sang des pores, parce qu'il écrase les dernières fibres du cœur, car il termine ce que la première connaissance de cet abandon a commencé: la mort. Car c'est de cela comme première cause qu'est mort mon Jésus, ô Dieu qui l'as frappé à cause de nous!

Après ton abandon, par l'effet de ton abandon, que devient une créature? Ou un fou, ou un mort. Jésus ne pouvait pas devenir fou car son intelligence était divine et, spirituelle comme l'est l'intelligence, elle triomphait du traumatisme total de Celui que Dieu frappait. Il devint donc un mort: le Mort, le très Saint Mort, le Mort absolument Innocent. Mort, Lui qui était la Vie, tué par ton abandon et par nos péchés.

L'obscurité devient encore plus épaisse. Jérusalem disparaît complètement. Les pentes du Calvaire lui-même semblent s'annuler.

293

Seule la cime est visible, comme si les ténèbres la surélevaient pour recueillir l'unique et dernière lumière qui restait, en la plaçant comme pour une offrande avec son trophée divin, sur une nappe d'onxy liquide, pour qu'elle soit vue par l'amour et par la haine.

Et de cette lumière qui n'est pas de la lumière vient la voix plaintive de Jésus: "J'ai soif!"

Il y a en effet un vent qui altère même ceux qui sont en bonne santé, un vent continu, maintenant, violent, chargé de poussière, froid, effrayant. Je pense à la douleur qu'il aura donné par son souffle violent aux poumons, au cœur, au gosier de Jésus, à ses membres glacés, engourdis, blessés. Mais vraiment tout s'est mis à torturer le Martyr.

Un soldat va à un vase où les aides du bourreau ont mis du vinaigre avec du fiel parce que, par son amertume, il augmente la salivation chez les suppliciés. Il prend l'éponge plongée dans le liquide, l'enfile au bout d'un roseau fin et pourtant rigide qui est

déjà préparé tout près, et il présente l'éponge au Mourant. Jésus se tend avidement vers l'éponge qui approche. On dirait un enfant affamé qui cherche le sein maternel.

Marie qui voit et certainement a cette pensée, gémit, en s'appuyant sur Jean: "Oh! et je ne puis même pas Lui donner une goutte de mes pleurs... Oh! mon sein pourquoi ne donnes-tu plus le lait? Oh! Dieu pourquoi, pourquoi nous abandonnes-tu ainsi? Un miracle pour mon Fils! Qui me soulève pour que je le désaltère de mon sang, puisque je n'ai pas de lait?..."

Jésus, qui a sucé avidement l'âtre et amère boisson, détourne la tête dégoûté. Cette boisson doit en plus brûler les lèvres blessées et gercées. Il se retire, s'affaisse, s'abandonne.

Tout le poids du corps retombe sur les pieds et en avant. Ce sont les extrémités blessées qui souffrent la peine atroce de s'ouvrir sous le poids d'un corps qui s'abandonne. Plus un mouvement pour soulager cette douleur. Depuis le bassin jusqu'en haut, tout est détaché du bois et reste ainsi.

La tête pend en avant si pesamment que le cou paraît creusé en trois endroits: à la gorge, complètement enfoncée, et de part et d'autre du sterno-cléido-mastoïdien. La respiration est de plus en plus haletante et entrecoupée. C'est déjà plus un râle syncopé qu'une respiration. De temps à autre un accès de toux pénible apporte aux lèvres une écume légèrement rosée. Les intervalles entre deux expirations deviennent toujours plus longs. L'abdomen

294

est déjà immobile. Seul le thorax se soulève encore, mais avec beaucoup de difficulté et de peine... La paralysie pulmonaire s'accroît toujours plus.

Et toujours plus faible, se transformant en une plainte enfantine, l'appel: "Maman!" Et la malheureuse murmure: "Oui, mon Trésor, je suis ici." Et quand la vue qui se voile Lui fait dire: "Maman, où es-tu? Je ne te vois plus. Toi aussi tu m'abandonnes?" ce n'est même plus une parole, mais un murmure à peine audible pour qui recueille avec le cœur plutôt qu'avec l'ouïe tous les soupirs du Mourant. Elle dit: "Non, non, Fils! Moi je ne t'abandonne pas! Écoute-moi, mon aimé... Maman est ici, elle est ici... et son seul tourment est de ne pas pouvoir venir où tu es..."

C'est un déchirement... Et Jean pleure sans retenue. Jésus doit entendre ses sanglots, mais il ne dit rien. Je pense que la mort imminente le fait parler comme s'il délirait et ne sait même pas ce qu'il dit et, malheureusement, ne comprend pas même le réconfort maternel et l'amour du Préféré.

**Longin** sans le remarquer a quitté son attitude de repos avec les mains croisées sur la poitrine et les jambes croisées, à cause de la longueur de l'attente repose tantôt un pied tantôt l'autre, et maintenant au contraire se raidit dans le garde-à-vous, la main gauche sur son épée, la main droite pendant le long de son côté comme s'il était sur les marches du trône impérial - ne veut pas s'émouvoir. Mais son visage s'altère dans l'effort qu'il fait pour vaincre l'émotion et ses yeux brillent d'une larme que seule retient sa discipline de fer.

Les autres soldats, qui jouaient aux dés, ont cessé, et se sont levés pour remettre les casques qui avaient servi pour agiter les dés, et se tiennent en groupe près du petit escalier creusé dans le tuffeau, silencieux, attentifs. Les autres sont de service et ne peuvent changer de position. On dirait des statues. Mais l'un des plus proches et qui entend les paroles de Marie, bougonne quelque chose entre ses lèvres et hoche la tête.

Un silence. Puis nette dans l'obscurité totale la parole: "Tout est accompli!" et ensuite c'est le halètement de plus en plus rauque avec, entre les râles, des intervalles de silence de plus en plus longs.

Le temps s'écoule sur ce rythme angoissé. La vie revient quand l'air est rompu par le halètement âpre du Mourant... La vie cesse quand ce son pénible ne s'entend plus.

On souffre de l'entendre... on souffre de ne pas l'entendre... On

295

dit: "C'est assez de souffrance!" et on dit: "Oh Dieu! que ce ne soit pas son dernier soupir."

Toutes les Marie pleurent, la tête contre le talus. Et on entend bien leurs sanglots car maintenant toute la foule se tait de nouveau pour recueillir les râles du Mourant.

Encore un silence. Puis, prononcée avec une infinie douceur, dans une ardente prière, la supplication: "Père, entre tes mains je remets mon esprit!"

Encore un silence. Le râle aussi devient léger. Ce n'est plus qu'un souffle qui sort des lèvres et de la gorge.

Puis, voilà, le dernier spasme de Jésus. Une convulsion atroce, qui paraît vouloir arracher du bois le corps qui y est fixé par trois clous, monte par trois fois des pieds à la tête, court à travers tous les pauvres nerfs torturés; soulève trois fois l'abdomen d'une manière anormale, puis le laisse après l'avoir dilaté comme par un bouleversement des viscères, et il retombe et se creuse comme s'il était vidé; elle se lève, gonfle, resserre si fortement le thorax que la peau se creuse entre les côtes qui se tendent en apparaissant sous l'épiderme et rouvrant les blessures de la flagellation; elle porte violemment en arrière une, deux, trois fois la tête qui frappe durement contre le bois; elle contracte en un seul spasme tous les muscles du visage, en accentuant la déviation de la bouche à droite, elle fait ouvrir et dilater les paupières sous lesquelles on voit rouler le globe oculaire et apparaître **la sclérotique**. Le corps se tend tout entier; dans la dernière des trois contractions c'est un arc tendu, vibrant, terrible à voir, et puis un cri puissant, impensable en ce corps épuisé, se dégage, déchire l'air, le "grand cri" dont parlent les Évangiles et qui est la première partie du mot "Maman"... Et plus rien...

La tête retombe sur la poitrine, le corps en avant, le frémissement cesse et cesse aussi la respiration. Il a expiré.

La Terre répond au cri de Celui qu'on a tué par un grondement effrayant. Il semble que de mille trompes des géants font sortir un son unique et, sur cet accord terrifiant, voici les notes isolées, déchirantes des éclairs qui sillonnent le ciel en tous sens, tombant sur la ville, sur le Temple, sur la foule... Je crois qu'il y aura eu des gens foudroyés car la foule est frappée directement. Les éclairs sont l'unique lumière et irrégulière qui permette de voir.

Et puis tout à coup, pendant que durent encore les décharges de la foudre, la terre s'ébranle en un tourbillon de vent cyclonique.

Le

tremblement de terre et la trombe d'air se fondent pour donner un châtiment apocalyptique aux blasphémateurs. Le sommet du Golgotha ondule et danse comme un plat dans la main d'un fou, dans les secousses vibratoires et ondulatoires qui secouent tellement les trois croix qu'il semble qu'elles doivent les renverser.

Longin, Jean, les soldats s'accrochent où ils peuvent, comme ils peuvent, pour ne pas tomber. Mais Jean pendant qu'avec un bras il se tient à la croix, avec l'autre soutient Marie qui, à cause de sa douleur et des secousses, s'abandonne sur son cœur. Les autres soldats, et surtout ceux du côté en pente, ont dû se réfugier au milieu pour ne pas être jetés en bas de la pente. Les larrons crient de terreur, la foule crie encore plus fort et voudrait s'enfuir, mais elle ne le peut. Les gens tombent les uns sur les autres, s'écrasent, se précipitent dans les fentes du sol, se blessent, roulent le long de la pente, deviennent fous.

Par **trois fois** se répète le tremblement de terre et la trombe d'air et puis c'est l'immobilité absolue d'un monde mort. Seuls des éclairs, mais sans tonnerre, sillonnent encore le ciel et éclairent la scène des juifs qui fuient dans tous les sens, les mains dans les cheveux, ou tendues en avant, ou levées vers le ciel, méprisé jusque là et dont maintenant ils ont peur. L'obscurité est tempérée par une lueur lumineuse qui, aidée par l'émission silencieuse et magnétique des éclairs, permet de voir que beaucoup restent sur le sol: morts ou évanouis, je ne sais. Une maison brûle à l'intérieur des murs et les flammes s'élèvent droites dans l'air immobile, mettant une nuance de rouge vif sur le vert cendre de l'atmosphère.

Marie lève sa tête de dessus la poitrine de Jean et regarde son Jésus. Elle l'appelle car elle le voit mal dans la faible lumière et avec ses pauvres yeux pleins de larmes. Trois fois elle l'appelle: "Jésus! Jésus! Jésus!" C'est la première fois qu'elle l'appelle par son nom depuis qu'il est sur le Calvaire. Enfin, dans un éclair qui fait une sorte de couronne sur la cime du Golgotha, elle le voit, immobile, tout penché en avant, avec la tête tellement inclinée en avant, et à droite, au point de toucher l'épaule avec la joue et les côtes avec le menton, et elle comprend. Elle tend ses mains qui tremblent dans l'air obscurci et crie: "Mon Fils! Mon Fils! Mon Fils!" Puis elle écoute... Elle a la bouche ouverte, elle semble vouloir écouter même avec elle, comme elle a les yeux dilatés pour voir, pour voir... Elle ne peut croire que son Jésus n'est plus...

Jean lui aussi a regardé et écouté et il a compris que tout est fini. De ses bras il saisit Marie et cherche à l'éloigner en disant: "Il ne

297

souffre plus."

Mais avant que l'apôtre termine la phrase, Marie, qui a compris, se dégage, tourne sur elle-même, se penche vers le sol, porte les mains à ses yeux et crie: "Je n'ai plus de Fils!"

Et puis elle vacille et tomberait si Jean ne la recueillait toute sur son cœur, puis il s'assoit par terre pour mieux la soutenir sur sa poitrine, jusqu'à ce que les Marie remplacent l'apôtre auprès de la Mère. Elles, en effet, ne sont plus retenues par le cercle supérieur des soldats, car, maintenant que les juifs se sont enfuis, ils se sont rassemblés sur la petite place qui est au-dessous pour commenter l'événement.

La Magdeleine s'assoit où était Jean, et allonge presque Marie sur ses genoux, la soutenant entre ses bras et sa poitrine, baisant son visage exsangue, renversé sur son épaule compatissante. Marthe et Suzanne, avec une éponge et un linge trempés dans le vinaigre, lavent ses tempes et ses narines, pendant que **sa belle-sœur** lui baise les mains en l'appelant d'une voix déchirante, et dès que Marie rouvre les yeux, et tourne vers elle un regard que la douleur rend pour ainsi dire hébété, elle lui dit: "Fille, fille chérie, écoute... dis-moi que tu me vois... Je suis ta Marie... Ne me regarde pas ainsi!..." Et après que le premier sanglot a ouvert la gorge de Marie et que les premières larmes tombent, elle, **la bonne Marie d'Alphée**, dit: "Oui, oui, pleure... Ici avec moi, comme près d'une maman, ma pauvre, sainte fille", et quand elle l'entend dire: "Oh! Marie! Marie! tu as vu?", elle dit en gémissant: "Oui! oui... mais... mais... fille... oh! fille!..." Elle ne trouve pas autre chose et elle pleure la vieille Marie, des pleurs désolés auxquels font écho toutes les autres, c'est-à-dire Marthe et Marie, la mère de Jean et Suzanne.

Les autres pieuses femmes ne sont plus là. Je pense qu'elles sont parties et avec elles les bergers, quand on a entendu ce cri de femme...

Les soldats parlent entre eux.

"Tu as vu les juifs? Maintenant, ils avaient peur."

"Et ils se frappaient la poitrine."

"Les plus terrifiés c'étaient les prêtres!"

"Quelle peur! J'ai senti d'autres tremblements de terre. Mais jamais comme celui-là. Regarde: la terre est restée pleine de crevasses."

"Et il s'est effondré tout un passage de la longue route."

"Et dessous, il y a des corps."

298

"Laisse-les! Autant de serpents de moins."

"Oh! un autre incendie! Dans la campagne..."

"Mais est-il vraiment mort?"

"Et tu ne vois pas? Tu en doutes?"

Apparaissent de derrière la roche Joseph et Nicodème. Certainement ils s'étaient réfugiés derrière l'abri de la montagne pour se sauver de la foudre. Ils vont trouver Longin. "Nous voulons le Cadavre."

"Seul le Proconsul l'accorde. Allez, et vite, car j'ai entendu dire que les juifs veulent aller au Prétoire et obtenir-le brisement des jambes. Je ne voudrais pas qu'ils Lui fassent affront."

“Comment le sais-tu?”

“Rapport de l'enseigne. Allez. Je vous attends.”

Les deux se précipitent par la descente rapide et disparaissent.

C'est alors que Longin s'approche de Jean et lui dit un mot que je ne comprends pas, puis il se fait donner une lance par un soldat. Il regarde les femmes qui s'occupent toutes de Marie qui reprend lentement des forces. Elles tournent toutes le dos à la croix.

Longin se met en face du Crucifié, étudie bien le coup, et puis le donne. La large lance pénètre profondément de bas en haut, de droite à gauche.

Jean qui se débat entre le désir de voir et l'horreur de la vision, tourne la tête un instant.

“C'est fait, ami” dit Longin et il ajoute: “C'est mieux ainsi. Comme à un cavalier, et sans briser les os... c'était vraiment un Juste!”

De la blessure suinte beaucoup d'eau et à peine un filet de sang qui déjà forme des grumeaux. Suinte, ai-je dit. Il ne sort qu'en filtrant par la coupure nette qui reste inerte. S'il avait encore respiré, elle se serait ouverte et fermée par le mouvement du thorax et de l'abdomen...

... Pendant que sur le Calvaire tout garde ce tragique aspect, je rejoins Joseph et Nicodème qui descendent par un raccourci pour faire plus vite.

Ils sont presque en bas quand ils rencontrent **Gamaliel**. Un Gamaliel dépeigné, **sans couvre-chef**, sans manteau, avec son splendide vêtement souillé de terre et déchiré par les ronces. Un Gamaliel qui monte en courant et haletant, les mains dans ses cheveux clairsemés et plutôt gris d'homme âgé. Ils se parlent sans s'arrêter.

“Gamaliel! Toi?”

299

“Toi, Joseph? Tu le quittes?”

“Moi, non. Mais pourquoi es-tu ici? Et ainsi?...”

“Chose terrible! J'étais dans le Temple! Le signe! Le Temple tout ouvert! Le rideau pourpre et jacinthe pend déchiré! Le Saint des Saints est découvert! Anathème sur nous!” Il a parlé en continuant de courir vers le sommet, rendu fou par la preuve.

Les deux le regardent s'éloigner... ils se regardent... disent ensemble: “Ces pierres frémiront à mes dernières paroles!” Il le lui avait promis!...

Ils hâtent leur marche vers la ville.

A travers la campagne, entre le mont et les murs, et au-delà, errent, dans l'air encore obscur, des gens à l'air hébété... Des cris, des pleurs, des lamentations... Il y en a qui disent: “Son Sang a fait pleuvoir du feu!” D'autres: “Parmi les éclairs Jéhovah est apparu pour maudire le Temple!” D'autres gémissent: “Les tombeaux! Les tombeaux!”

Joseph saisit quelqu'un qui se cogne la tête contre les murs et il l'appelle par son nom, en le traînant avec lui au moment où il entre dans la ville: “**Simon**, mais qu'est-ce que tu dis?”

“Laisse-moi! Un mort toi aussi! Tous les morts! Tous dehors! Et ils me maudissent.”

“Il est devenu fou” dit Nicodème.

Ils le laissent et vont vivement vers le Prétoire.

La ville est en proie à la terreur. Des gens errent en se battant la poitrine; des gens font un bond en arrière ou se retournent épouvantés en entendant derrière eux une voix ou un pas.

Dans un des si nombreux archivoltés obscurs, l'apparition de Nicodème, vêtu de laine blanche - car pour aller plus vite, il a enlevé sur le Golgotha son manteau foncé - fait pousser un cri de terreur à **un pharisien** qui s'enfuit. Puis il s'aperçoit que c'est Nicodème et il s'attache à son cou, étrangement expansif, en criant:

“Ne me maudis pas! Ma mère m'est apparue et m'a dit: "Sois maudit pour toujours!"” et puis il s'affaisse sur le sol en disant:

“J'ai peur! J'ai peur!”

“Mais ils sont tous fous!” disent les deux.

Ils arrivent au Prétoire. C'est seulement là, pendant qu'ils attendent d'être reçus par le Proconsul, que Joseph et Nicodème réussissent à savoir la raison de telles terreurs. Beaucoup de tombeaux s'étaient ouverts par suite de la secousse tellurique et il y avait des gens qui juraient en avoir vu sortir les squelettes qui, pendant un instant, reprenaient une apparence humaine et s'en allaient en

300

accusant ceux qui étaient coupables du déicide et en les maudissant.

Je les quitte dans l'atrium du Prétoire où les deux amis de Jésus entrent sans faire tant d'histoires de dégoût stupide et de peur de contamination, et je reviens au Calvaire, rejoignant **Gamaliel** qui, désormais épuisé, monte les derniers mètres. Il avance en se battant la poitrine et, en arrivant sur la première des deux petites places, il se jette par terre, longue forme blanche sur le sol jaunâtre, et il gémit: “Le signe! Le signe! Dis-moi que tu me pardonnes! Un gémissement, même un seul gémissement, pour me dire que tu m'entends et me pardonnes.”

Je comprends qu'il le croit encore vivant. Il ne se détrompe que quand un soldat le heurtant de sa lance lui dit: “Lève-toi et tais-toi. Inutile! Il fallait y penser avant. Il est mort. Et moi, païen, je te le dis: Celui que vous avez crucifié était réellement le Fils de Dieu!”

“Mort? Tu es mort? Oh!...” Gamaliel lève son visage terrorisé, cherche à voir jusque là haut sur la cime, dans la lumière crépusculaire. Il voit peu, mais assez pour comprendre que Jésus est mort. Et il voit le groupe pieux qui réconforte Marie et Jean, debout à gauche de la croix, tout en pleurs, et Longin debout à droite, dans une posture solennelle et respectueuse.

Il se met à genoux, tend les bras et pleure: "C'était Toi! C'était Toi! Nous ne pouvons plus être pardonnés. Nous avons demandé ton Sang sur nous. Et il crie vers le Ciel, et le Ciel nous maudit... Oh! Mais tu étais la Miséricorde!... Je te dis, moi, qui suis le rabbi anéanti de Juda: "Ton Sang sur nous, par pitié". Asperge-nous avec lui! Car lui seul peut nous obtenir le pardon..." il pleure. Et puis, plus doucement, il reconnaît sa secrète torture: "J'ai le signe demandé... Mais des siècles et des siècles de cécité spirituelle restent sur ma vue intérieure, et contre ma volonté de maintenant se dresse la voix de mon orgueilleuse pensée d'hier... Pitié pour moi! Lumière du monde, dans les ténèbres qui ne t'ont pas compris, fais descendre un de tes rayons! Je suis le vieux juif fidèle à ce qu'il croyait justice et qui était erreur. Maintenant je suis une lande brûlée, sans plus aucun des vieux arbres de la Foi antique, sans aucune semence ni tige de la Foi nouvelle. Je suis un désert aride. Opère le miracle de faire se dresser une fleur qui ait ton nom dans ce pauvre cœur de vieil israélite entêté. Toi, Libérateur, pénètre dans ma pauvre pensée, prisonnière des formules. Isaïe le dit: "... il a payé pour les pécheurs et il a pris sur Lui les péchés des multitudes". Oh! le mien aussi, Jésus de Nazareth..."

301

Il se lève. il regarde la croix qui se fait toujours plus nette dans la lumière qui revient, et puis il s'en va courbé, vieilli, anéanti. Sur le Calvaire le silence revient, à peine interrompu par les pleurs de Marie.

Les deux larrons, épuisés par la peur, ne parlent plus.

Nicodème et Joseph reviennent rapidement, en disant qu'ils ont la permission de Pilate. Mais Longin, qui ne s'y fie pas trop, envoie au Proconsul un soldat à cheval pour savoir comment il doit faire aussi avec les deux larrons. Le soldat va et revient au galop avec l'ordre de remettre Jésus et de briser les jambes des autres, par volonté des juifs.

Longin appelle les quatre bourreaux, qui se sont lâchement accroupis sous le rocher et sont encore terrorisés par l'événement, et ordonne que les deux larrons soient achevés à coups de massue. La chose arrive sans protestations pour **Dismas**, auquel le coup de massue défermée au cœur après avoir frappé les genoux, brise à moitié sur ses lèvres le nom de Jésus, dans un râle.

Pour l'autre larron, c'est avec des malédictions horribles. Leur râle est lugubre.

Les quatre bourreaux voudraient aussi s'occuper de Jésus pour le détacher de la croix, mais Joseph et Nicodème ne le permettent pas.

Joseph aussi enlève son manteau et dit à Jean de l'imiter et de tenir les échelles pendant qu'eux montent avec des leviers et des tenailles.

Marie s'est levée tremblante, soutenue par les femmes, et s'approche de la croix.

Pendant ce temps, les soldats s'en vont, leur besogne terminée. Longin, avant de descendre au-delà de la place inférieure, se tourne du haut de son cheval pour regarder Marie et le Crucifié. Puis le bruit des sabots résonne sur les pierres et celui des armes contre les cuirasses, et il s'éloigne de plus en plus.

La paume gauche est déclouée. Le bras retombe le long du Corps qui maintenant pend à demi-détaché. Ils disent à Jean de monter lui aussi, en laissant les échelles aux femmes.

Jean, monté sur l'échelle où était d'abord Nicodème, passe le bras de Jésus autour de son cou et le tient ainsi, tout abandonné sur son épaule, en l'enlaçant par son bras à la taille et il le tient par la pointe des doigts pour ne pas heurter l'horrible déchirure de la main gauche, qui est presque ouverte. Quand les pieds sont décloués, Jean a beaucoup de mal à tenir et soutenir le Corps de son Maître entre la croix et son propre corps.

302

Marie se place déjà au pied de la croix, assise en lui tournant le dos, prête à recevoir son Jésus sur ses genoux.

Mais le plus difficile c'est de déclouer le bras droit. Malgré tous les efforts de Jean, le Corps pend complètement en avant et la tête du clou est profondément enfoncée dans la chair, et comme ils ne voudraient pas le blesser davantage, les deux hommes compatissants peinent beaucoup. Finalement ils saisissent le clou avec les tenailles et le sortent tout doucement.

Jean tient toujours Jésus par les aisselles, avec la tête renversée sur son épaule, pendant que Nicodème et Joseph le saisissent l'un aux cuisses, l'autre aux genoux, et le descendent avec précaution en le tenant ainsi par les échelles.

Arrivés à terre, ils voudraient l'étendre sur le drap qu'ils ont placé sur leurs manteaux, mais Marie le veut. Elle a ouvert son manteau en le laissant pendre d'un côté et écarte les genoux pour faire un berceau à son Jésus.

Pendant que les disciples tournent pour lui donner son Fils, la tête couronnée retombe en arrière et les bras pendent vers la terre et frotteraient le sol avec les mains blessées si la pitié des pieuses femmes ne les tenaient pas pour l'empêcher.

Maintenant il est sur les genoux de sa Mère... Il semble un grand enfant fatigué qui dort pelotonné sur les genoux maternels.

Marie le tient avec le bras droit qu'elle a passé derrière les épaules de son Fils et le gauche qu'elle a passé au-dessus de l'abdomen pour le soutenir aux anches. La tête est sur l'épaule maternelle. Elle l'appelle... l'appelle de sa voix déchirante. Puis elle le détache de son épaule et le caresse avec sa main gauche, prend et étend les mains et avant de les croiser elle les baise, et pleure sur les blessures. Puis elle caresse les joues, spécialement là où il y a des bleus et de l'enflure, elle baise les yeux enfoncés, la bouche restée légèrement tordue vers la droite et entrouverte. Elle voudrait remettre en ordre ses cheveux, comme elle l'a fait pour la barbe souillée de sang mais, en le faisant, elle rencontre les épines. Elle se pique pour enlever cette couronne et veut que ce soit elle qui le fasse, avec la seule main qu'elle a de libre et elle repousse tout le monde en disant: "Non! Non! Moi! Moi!" et il semble qu'elle ait entre ses doigts la tendre tête d'un nouveau-né tant elle le fait avec délicatesse.. Et quand elle a pu enlever cette couronne torturante, elle se penche pour soigner par ses baisers toutes les éraflures des épines. De sa main tremblante elle sépare les cheveux en désordre, les remet en ordre, elle pleure et elle parle tout doucement. Avec, ses

303

doigts elle essuie les larmes qui tombent sur les pauvres chairs glacées et couvertes de sang, et elle pense les nettoyer avec ses larmes et avec son voile qui est encore autour des reins de Jésus. Elle en tire à elle une extrémité et se met à nettoyer et à essuyer les membres saints. Elle ne cesse de Lui caresser le visage, et puis les mains, et puis les genoux couverts de contusions, et puis elle remonte pour essuyer le Corps sur lequel tombent ses nombreuses larmes.

C'est en le faisant que sa main rencontre l'ouverture du côté. La petite main, couverte d'un linge fin, entre presque toute entière dans le large trou de la blessure. Marie se penche pour voir dans la demi-clarté qui s'est formée, et elle voit. Elle voit le côté

ouvert et le cœur de son Fils. Elle crie, alors. Il semble qu'une épée lui ouvre le cœur, à elle aussi. Elle crie, et puis se renverse sur son Fils et paraît morte, elle aussi.

On la secourt, on la reconforte, on veut lui enlever le divin Mort. Elle crie: "Où, où te mettrai-je? Dans quel lieu qui soit sûr et digne de Toi?" Joseph, tout penché en une inclination respectueuse, la main ouverte appuyée sur sa poitrine, dit: "Réconforte-toi, ô Femme! Mon tombeau est neuf et digne d'un grand. Je le Lui donne.

Et Nicodème, mon ami, a déjà porté au tombeau les aromates que lui veut offrir personnellement, Mais, je t'en prie, puisque **le soir approche**, laisse-nous faire... C'est la **Parascève**.

Sois bonne, ô Femme sainte!"

Jean aussi et les femmes la prient dans le même sens et Marie laisse enlever de ses genoux son Fils, et elle se lève, angoissée, pendant qu'on l'enveloppe dans le drap, et elle les prie: "Oh! faites doucement!"

Nicodème et Jean par les épaules, Joseph par les pieds, soulèvent la Dépouille non seulement enveloppée dans le drap mais étendue aussi sur les manteaux qui font office de brancard, et ils descendent par le chemin.

Marie, soutenue par sa belle-sœur et la Magdeleine, suivie par Marthe, Marie de Zébédée et Suzanne, qui ont ramassé les clous, les tenailles, la couronne, l'éponge et le roseau, descend vers le tombeau.

Sur le Calvaire restent les trois croix. Celle du milieu est nue et les deux autres ont leur trophée vivant qui meurt.

304

30. LE TOMBEAU DE JOSEPH D'ARIMATHIE. LA TERRIBLE ANGOISSE DE MARIE. L'EMBAUMEMENT DU SAUVEUR

19/02/1944

610.1 Dire ce que moi j'éprouve est inutile. Je ferais uniquement un exposé de ma souffrance, et par conséquent sans valeur par rapport à la souffrance que je vois. Je l'écris donc sans commentaires sur moi.

J'assiste à la sépulture de Notre Seigneur.

Le petit cortège, après avoir descendu le Calvaire, trouve à son pied, creusé dans le calcaire du mont, le tombeau de Joseph d'Arimathie. Ils y entrent les pieux avec le Corps de Jésus.

Je vois le tombeau fait ainsi. C'est une pièce creusée dans la pierre au fond d'un jardin tout fleuri. Cela ressemble à une grotte, mais on se rend compte qu'elle est creusée de main d'homme. Il y a la chambre sépulcrale proprement dite, avec **ses loculus** (ils sont faits d'une manière différente de ceux des catacombes). Ce sont des sortes de cavités rondes qui pénètrent dans la pierre comme les trous d'une ruche, pour en donner une idée. Pour le moment, ils sont tous vides. On voit l'œil vide de chaque loculus comme une tache noire sur la grisaille de la pierre. Puis, précédant cette chambre sépulcrale, il y a une sorte d'antichambre. En son milieu, une table de pierre pour l'onction. C'est sur elle que l'on pose le Corps de Jésus dans son drap.

Y entrent aussi Jean et Marie. Pas davantage car cette chambre préparatoire est petite et s'il y avait des personnes en plus, ils ne pourraient plus bouger. Les autres femmes sont près de la porte, ou plutôt près de l'ouverture car il n'y a pas de porte proprement dite.

Les deux porteurs découvrent Jésus.

Pendant qu'ils préparent dans un coin sur une espèce de console, à la lumière de deux torches, les bandes et les aromates, Marie se penche sur son Fils et elle pleure, et de nouveau elle l'essuie avec le voile qui est encore aux reins de Jésus. C'est l'unique toilette que reçoit le Corps de Jésus, celle des larmes maternelles, et si elles sont copieuses et abondantes, elles ne servent pourtant qu'à enlever superficiellement et partiellement la poussière, la sueur et le sang de ce Corps torturé.

Marie ne se lasse pas de caresser ces membres glacés. Avec une délicatesse encore plus grande que si elle touchait celles d'un nouveau-né, elle prend les pauvres mains déchirées, les serre dans

305

les siennes, en baise les doigts, les allonge, cherche à réunir les lèvres des blessures comme pour les soigner pour qu'elles fassent moins mal, elle applique sur ses joues ces mains qui ne peuvent plus caresser et elle gémit, elle gémit dans son atroce douleur. Elle redresse et joint les pauvres pieds qui restent ainsi abandonnés, comme s'ils étaient mortellement épuisés de tant de chemin parcouru pour nous. Mais ils ont été trop déplacés sur la croix, surtout celui de gauche qui reste pour ainsi dire à plat, comme s'il n'avait plus de cheville.

Puis elle revient au corps et le caresse, si froid et déjà rigide. Elle voit une nouvelle fois la déchirure de la lance. Maintenant que le Sauveur est couché sur le dos sur la plaque de pierre, elle est ouverte et béante comme une bouche, permettant de mieux voir la cavité thoracique (la pointe du cœur se voit distinctement entre le sternum et l'arc costal gauche, et deux centimètres environ au-dessus se trouve l'incision faite par la pointe de la lance dans le péricarde et le carde, longue d'un bon centimètre et demi alors que l'ouverture externe du côté droit est d'au moins sept centimètres). Marie crie de nouveau comme sur le Calvaire. Il semble que la lance la transperce, tant elle se tord dans sa douleur en portant les mains à son cœur, transpercé comme celui de Jésus. Que de baisers sur cette blessure, pauvre Mère!

Puis elle revient à la tête renversée et la redresse car elle est restée légèrement renversée en arrière et fortement à droite. Elle cherche à fermer les paupières qui s'obstinent à rester entrouvertes, et la bouche restée ouverte, contractée, un peu tordue à droite. Elle peigne les cheveux, qui hier seulement étaient beaux et qui sont devenus un enchevêtrement alourdi par le sang. Elle démêle les mèches les plus longues, les lisse sur ses doigts, les enroule pour leur rendre la forme des doux cheveux de son Jésus, si soyeux et si bouclés. Et elle ne cesse de gémir car elle se souvient de quand il était enfant... C'est le motif fondamental de sa douleur: le souvenir de l'enfance de Jésus, de son amour pour Lui, de ses soins qui craignaient même de l'air plus vif pour la petite créature divine, et la comparaison avec ce que Lui ont fait, maintenant, les hommes.

Sa plainte me fait souffrir, et son geste quand elle dit en gémissant: "Que t'ont-ils fait, que t'ont-ils fait, mon Fils?" ne pouvant le voir ainsi: nu, raide, sur une pierre, elle le prend dans ses bras en Lui passant le bras sous les épaules, en le serrant de l'autre main sur sa poitrine et en le berçant, du même mouvement qu'à la grotte

306

de la Nativité. Tout cela me fait pleurer et souffrir comme si une main me fouillait le cœur.

La terrible angoisse spirituelle de Marie.

La Mère est debout près de la pierre de l'onction et caresse, contemple, gémit et pleure. La lumière tremblante des torches éclaire par instants son visage et je vois de grosses larmes qui roulent sur les joues très pâles d'un visage dévasté. Et j'entends les paroles, toutes, bien distinctement, bien que murmurées entre les lèvres, vrai colloque de l'âme maternelle avec l'âme de son Fils. Je reçois l'ordre de les écrire.

“Pauvre Fils! Que de blessures!... Comme tu as souffert! Regarde ce qu'ils t'ont fait!... Comme tu es froid, Fils! Tes doigts sont glacés, et comme ils sont inertes! Ils paraissent brisés. Jamais, pas même dans le sommeil le plus abandonné de l'enfance, ni dans la lourdeur de ta fatigue d'artisan, ils n'étaient ainsi... Et comme elles sont glacées! Pauvres mains! Donne-les à ta Maman, mon trésor, amour saint, mon amour! Regarde comme elles sont transpercées! Mais regarde, Jean, quelle déchirure! Oh! les cruels! Ici, ici, donne à ta Maman cette main blessée. Que je te la soigne. Oh! je ne te ferai pas mal... J'emploierai baisers et larmes, et de mon souffle et de mon amour je te les réchaufferai. Donne-moi une caresse, Fils! Tu es de glace, moi je brûle de fièvre. Ma fièvre sera soulagée par ta glace et ta glace s'adoucirait au contact de ma fièvre. Une caresse, Fils! Il y a peu d'heures que tu ne me caresses, et elles me paraissent des siècles. Il y a eu des mois sans tes caresses et ils me paraissent des heures, parce que j'attendais toujours ton arrivée et de chaque jour je faisais une heure, de chaque heure une minute, pour me dire que tu n'étais pas éloigné de une ou plusieurs lunes, mais seulement de quelques jours, mais seulement de quelques heures. Pourquoi maintenant le temps est-il si long? Oh! tourment inhumain! Parce que tu es mort. Ils t'ont tué! Tu n'es plus sur la Terre! Plus! En quelque endroit que j'envoie mon âme pour chercher la tienne et l'embrasser, puisque te trouver, te posséder, te sentir, était la vie de ma chair et de mon esprit, en quelque endroit que je te cherche avec le flot de mon amour, je ne te trouve plus, je ne te trouve plus! De Toi, il ne me reste que cette dépouille froide, cette dépouille sans âme! O âme de mon Jésus, ô âme de mon Christ, ô âme de mon Seigneur, où es-tu? Pourquoi avez-vous enlevé l'âme à mon Fils, hyènes cruelles unies à Satan? Et pourquoi ne m'avez-vous

307

pas crucifiée avec Lui? Avez-vous eu peur d'un second crime? (Sa voix devient de plus en plus forte et déchirante.) Et qu'était-ce de tuer une pauvre femme, pour vous qui n'avez pas hésité à tuer Dieu fait Chair? N'avez-vous pas commis un second crime? Et n'est-ce pas le plus infâme de laisser une mère survivre à son Fils mis à mort?”

La Mère, qui en élevant la voix avait aussi levé la tête, maintenant revient se pencher sur le visage éteint et à parler doucement pour Lui seul: “Dans la tombe, au moins ici, à l'intérieur, nous aurions été ensemble, comme nous avons été ensemble dans l'agonie sur le bois, et ensemble dans le voyage au-delà de la vie et à la rencontre de la Vie. Mais si je ne puis te suivre dans le voyage au-delà de la vie, je puis rester ici à t'attendre.”

Elle se redresse et dit à haute voix à ceux qui sont présents: “Éloignez-vous, tous. Moi, je reste. Enfermez-moi ici avec Lui. Je l'attends. Que dites-vous? Que ce n'est pas possible? Pourquoi n'est-ce pas possible? Si j'étais morte, ne serais-je pas ici, couchée à son côté, en attendant d'être composée? Je serai à son côté, mais à genoux. J'y ai été quand Lui vagissait, tendre et rose, dans une nuit de décembre. J'y serai maintenant dans cette nuit du monde qui n'a plus le Christ. Oh! vraie nuit! La Lumière n'est plus!... Oh! nuit glaciale! L'Amour est mort!

Que dis-tu, Nicodème? Je me contamine? Son Sang n'est pas contamination. Je ne me suis pas contaminée en l'engendrant. Ah! comme tu es sorti, Toi, Fleur de mon sein, sans déchirer des fibres, mais vraiment comme la fleur du narcisse parfumé qui éclôt de l'âme du bulbe matrice et donne une fleur même si l'embrassement de la terre n'a pas été sur la matrice. Floraison virginale qui se réalise en Toi, ô Fils venu de l'embrassement céleste, et né dans l'envahissement des splendeurs célestes.”

Maintenant la Mère déchirée se penche de nouveau sur son Fils, restant étrangère à tout ce qui n'est pas Lui, et elle murmure doucement: “Mais Toi, te le rappelles-tu, Fils, ce sublime revêtement de splendeurs qui revêtait toutes choses alors que ton sourire naissait au monde? Te la rappelles-tu cette béatifiante lumière que le Père envoya des Cieux pour envelopper le mystère de ta floraison et te faire trouver moins repoussant ce monde obscur, pour Toi qui étais Lumière et venais de la Lumière du Père et de l'Esprit Paraclet? Et maintenant?... Maintenant nuit et froid... Quel froid! Quel froid! J'en tremble toute. Plus froid que cette nuit de décembre. Alors il y avait la joie de t'avoir pour me réchauffer le cœur. Et il y en avait deux pour t'aimer... Maintenant... Maintenant je suis

308

seule et mourante moi aussi. Mais je t'aimerai pour deux: pour ceux qui t'ont si peu aimé qu'ils t'ont abandonné au moment de la douleur; je t'aimerai pour ceux qui t'ont haï; pour le monde entier, je t'aimerai, ô Fils. Tu ne sentiras pas le froid du monde. Non, tu ne le sentiras pas. Tu ne m'as pas ouvert les entrailles pour naître, mais pour que tu ne sentes pas le froid je suis prête à me les ouvrir et à t'enfermer dans l'embrassement de mon sein. Te souviens-tu comme ce sein t'a aimé, petit germe palpitant?... C'est toujours ce sein. Oh! c'est mon droit et mon devoir de Mère. C'est mon désir. Il n'y a que la Mère qui puisse l'avoir, qui puisse avoir pour le Fils un amour aussi grand que l'univers.”

La voix est allée en s'élevant et maintenant, avec toute sa force, elle dit:

“Partez. Moi je reste. Vous reviendrez **dans trois jours** et nous sortirons ensemble. Oh! revoir le monde appuyée à ton bras, ô mon Fils! Comme il sera beau le monde à la lumière de ton sourire ressuscité! Le monde frémissant au pas de son Seigneur! La Terre a tremblé quand la mort t'a arraché l'âme et que de ton cœur est sorti ton esprit. Mais maintenant elle va trembler... oh! non plus d'horreur et de douleur, mais d'un suave frémissement que je ne connais pas, mais dont ma féminité a l'intuition, qui émeut une vierge quand, après une absence, elle entend le pas de son époux qui vient pour les noces. Mieux encore: la Terre frémit d'un frémissement saint, comme moi j'en ai été bouleversé jusque dans mes profondeurs les plus profondes, quand j'eus

en moi le Seigneur Un et Trin, et quand la volonté du Père avec le feu de l'Amour créa la semence dont tu es venu, ô mon saint Petit, mon Enfant, tout à moi! Tout! Tout de la Maman! de la Maman!... Tout enfant a un père et une mère, même le bâtard a un père et une mère. Mais Toi, tu as eu la Maman seule pour faire ta chair de rose et de lys, pour te faire ces broderies de veines azurées comme nos rivières de Galilée, et ces lèvres de grenade, et ces cheveux plus gracieux que la toison blonde des chèvres de nos collines, et ces yeux, deux petits lacs de Paradis. Non, plutôt qui sont de l'eau d'où vient l'Unique et Quadruple Fleuve du Lieu de délices, et qui porte avec lui, dans ses quatre branches, l'or, l'onyx, le béryl et l'ivoire, et les diamants, et les palmes, et le miel, et les roses, et les richesses infinies, **ô Phison, ô Gehon, ô Tigre, ô Euphrate**: chemin pour les anges qui se réjouissent en Dieu, chemin pour les rois qui t'adorent, Essence connue ou inconnue, mais Vivante, mais Présente même dans le cœur le plus obscur! C'est seulement ta Maman qui t'a fait cela avec son "oui"... De musique et d'amour

309

elle t'a formé, de pureté et d'obéissance elle t'a fait, ô ma joie! Ton cœur, qu'est-ce que c'est? La flamme du mien qui s'est partagée pour se condenser en une couronne autour du baiser de Dieu à sa Vierge. Voilà ce qu'est ton cœur. Ah! (le cri est déchirant au point que la Magdeleine accourt pour la secourir en même temps que Jean. Les autres n'osent pas et, en pleurs et voilées, elles jettent un coup d'œil par l'ouverture). Ah! ils te l'ont brisé! Voilà pourquoi tu es si froid et pourquoi je suis si froide! Tu n'as plus en Toi la flamme de mon cœur et moi je ne puis plus continuer à vivre par le reflet de cette flamme qui était mienne et que je t'ai donnée pour te faire un cœur. Ici, ici, ici sur ma poitrine! Avant que la mort me tue, je veux te réchauffer, je veux te bercer. Je te chantais: "Il n'y a pas de maison, il n'y a pas de nourriture, il n'y a que la douleur". O paroles prophétiques! Douleur, douleur, douleur pour Toi, pour moi! Je te chantais: "Dors, dors sur mon cœur". Même maintenant: ici, ici, ici..."

Et s'assoyant sur le bord de la pierre, elle le prend sur ses genoux en passant un bras de son Fils sur ses épaules, en appuyant la tête du Fils sur l'épaule et en appuyant sur cette tête la sienne, en le tenant serré contre sa poitrine, en le berçant, en le baisant, déchirée et déchirante.

Nicodème et Joseph s'approchent en plaçant sur une sorte de siège, qui est de l'autre côté de la pierre, des vases et des bandes et un linceul propre et un bassin rempli d'eau, me semble-t-il, et des tampons de charpie, me semble-t-il.

Marie voit et demande à haute voix: "Que faites-vous? Que voulez-vous? Le préparer? Pourquoi? Laissez-le sur les genoux de sa Maman. Si j'arrive à le réchauffer, il ressuscite plus tôt. Si j'arrive à consoler le Père et à le consoler Lui de la haine déicide, le Père pardonne plus tôt, et Lui revient plus tôt."

La Douleuse délire presque.

"Non, je ne vous le donne pas! Je l'ai donné une fois, une fois je l'ai donné au monde et il ne l'a pas voulu. Il l'a tué parce qu'il ne le voulait pas. Maintenant, je ne le donne plus! Que dites-vous? Que vous l'aimez? Bon! Mais pourquoi ne l'avez-vous pas défendu? Vous avez attendu, pour Lui dire que vous l'aimiez, qu'il ne soit plus quelqu'un qui puisse vous entendre. Quel pauvre amour que le vôtre! Mais si vous craigniez le monde au point de ne pas oser défendre un Innocent, vous deviez au moins me le rendre, à moi, sa Mère, pour qu'elle défende son Enfant. Elle savait qui Il était et ce qu'Il méritait. Vous!... Vous l'avez eu comme Maître, mais vous

310

n'avez rien appris. N'est-ce pas vrai, peut-être? Je mens, peut-être?

Mais vous ne voyez pas que vous ne croyez pas à sa Résurrection? Vous y croyez? Non. Pourquoi êtes vous là, en train de préparer des bandes et des aromates? Parce que vous jugez que c'est un pauvre mort, aujourd'hui glacé, demain corrompu, et c'est pour cela que vous voulez l'embaumer. Laissez là vos pommades. Venez adorer le Sauveur avec le cœur pur des bergers de Bethléem. Regardez: dans son sommeil, c'est seulement un fatigué qui se repose. Combien il a fatigué dans sa vie! Il s'est fatigué toujours plus et dans ces dernières heures, ensuite!... Maintenant il repose. Pour moi, pour sa Maman, ce n'est qu'un grand Enfant fatigué qui dort. Bien misérable son lit et sa chambre! Mais son premier berceau n'était plus beau, ni plus plaisante sa première demeure. Les bergers adorèrent le Sauveur dans son sommeil d'Enfant. Vous adorez le Sauveur dans son sommeil de Triomphateur de Satan. Et puis, comme les bergers, allez dire au monde: "Gloire à Dieu! Le Péché est mort! Satan est vaincu! Que la paix soit sur la Terre et au Ciel entre Dieu et l'homme!" Préparez les chemins pour son retour. Je vous envoie, Moi que la Maternité fait Prêtresse rituelle. Allez. J'ai dit que je ne veux pas. Je l'ai lavé de mes pleurs et cela suffit. Le reste est inutile, et ne vous imaginez pas de le mettre sur Lui. Il sera plus facile pour Lui de se relever s'il est dégagé de ces bandes funèbres et inutiles.

Pourquoi me regardes-tu ainsi, Joseph? Et toi pourquoi, Nicodème? Mais l'horreur de cette journée vous a-t-elle rendus hébétés? Avez-vous perdu la mémoire? Ne vous rappelez-vous pas? "A cette génération mauvaise et adultère qui cherche un signe, il ne sera donné que le signe de Jonas... Ainsi le Fils de l'homme restera trois jours et trois nuits dans le cœur de la Terre". Ne vous souvenez-vous pas? "Le Fils de l'homme va être livré aux mains des hommes qui le tueront, mais le troisième jour il ressuscitera". Ne vous rappelez-vous pas? "Détruisez ce Temple du vrai Dieu et en trois jours je le ressusciterai". Le Temple c'était son Corps, ô hommes.

Tu secoues la tête? Tu me plains? Tu me crois folle? Mais comment? Il a ressuscité les morts, et il ne pourra pas se ressusciter Lui-même? Jean?"

"Mère!"

"Oui, appelle-moi "mère". Je ne peux vivre en pensant que je ne serai pas appelée ainsi! Jean: tu étais présent quand il ressuscita **la fillette de Jaire** et le **jeune homme de Naïm**. Ils étaient bien morts eux, n'est-ce pas? Ce n'était pas seulement un lourd assoupissement? Réponds."

311

"Ils étaient morts. La fillette **depuis deux heures**, le jeune homme **depuis un jour et demi**."

"Et ils se sont levés à son commandement?"

"Et ils se sont levés à son commandement."

“Vous avez entendu? Vous deux, vous avez entendu? Mais pourquoi secouez-vous la tête? Ah! peut-être vous voulez dire que la vie revient plus vite en celui qui est innocent et jeune. Mais mon Enfant, il est l'Innocent! Il est le Toujours Jeune. Il est Dieu, mon Fils!...”

La Mère jette un regard déchirant et fiévreux sur les deux premiers qui, accablés mais inexorables, disposent les rouleaux des bandes désormais trempées dans les aromates. Marie fait deux pas. Elle a reposé le Fils sur la pierre avec la délicatesse de quelqu'un qui dépose un nouveau-né dans son berceau. Elle fait deux pas, se penche au pied du lit funèbre, où la Magdeleine pleure à genoux. Elle la saisit par l'épaule, la secoue, l'appelle: “Marie, réponds. Eux pensent que Jésus ne peut pas ressusciter parce qu'il est un homme et qu'il est mort de blessures, mais ton frère n'était-il pas plus âgé que Lui?”

“Si.”

“N'était-il pas qu'une plaie?”

“Si.”

“N'était-il pas déjà décomposé avant de descendre au tombeau?”

“Si.”

“Et n'est-il pas ressuscité au bout de **quatre jours** d'asphyxie et de décomposition?”

“Si.”

“Et alors?”

Un silence grave et prolongé. Puis un cri inhumain. Marie vacille en portant une main à son cœur. Ils la soutiennent, mais elle les repousse. Elle paraît repousser les pieux.

En réalité elle repousse ce qu'elle est seule à voir. Et elle crie: “Arrière! Arrière! cruel! Pas cette vengeance! Tais-toi! Je ne veux pas t'entendre! Tais-toi! Ah! il me mord le cœur!”

“Qui, Mère?”

“O Jean, c'est Satan! Satan qui dit: "Il ne ressuscitera pas. Aucun prophète ne l'a dit".

O Dieu Très-Haut! Aidez-moi tous, ô vous esprits bons, ô vous, hommes pieux! Ma raison vacille! Je ne me rappelle plus rien. Que disent les prophètes? Que dit le psaume? Oh! qui va me répéter les passages qui parlent de mon Jésus?”

C'est la Magdeleine qui avec sa voix d'orgue dit le psaume de

312

David sur la Passion du Messie.

La Mère pleure plus fort, soutenue par Jean, et ses larmes tombent sur son Fils mort qui en est inondé. Marie le voit, elle l'essuie et elle dit à voix basse: “Tant de larmes, et quand tu avais si grand soif je n'ai pas même pu t'en donner une goutte. Et maintenant... je t'inonde! Tu ressembles à un arbuste sous une épaisse rosée. Ici, que la Maman t'essuie, Fils! Tu as goûté tant d'amertume! Que sur tes lèvres blessées ne tombe pas aussi l'amertume et le sel des larmes maternelles!...”

Puis elle appelle à haute voix: “Marie. David ne dit pas... Connais-tu Isaïe? Dis-moi ses paroles...”

La Magdeleine dit le passage sur la Passion et finit dans un sanglot: “... il a livré sa vie à la mort et on l'a compté parmi les malfaiteurs, Lui qui a enlevé les péchés du monde et a prié pour les pécheurs.”

“Oh! Tais-toi! La Mort, non! Pas livré à la mort! Non! Non! Oh! que votre non croyance, en s'alliant à la tentation de Satan, me met le doute au cœur! Et devrais-je ne pas te croire, ô Fils? Ne pas croire à ta sainte Parole?! Oh! Dis-le à mon âme! Parle. Des rives lointaines où tu es allé pour délivrer ceux qui attendent ta venue, jette ta voix d'âme à mon âme qui l'attend, à mon âme qui est ici, toute prête à recevoir ta voix. Dis à ta Mère que tu reviens. Dis: "Le troisième jour, je ressusciterai". Je t'en supplie, Fils et Dieu!

Aide-moi à protéger ma Foi. Satan l'enroule dans ses spires pour l'étrangler.

Satan a enlevé sa bouche de serpent de la chair de l'homme car tu lui as arraché cette proie, et maintenant il a enfoncé ses crocs venimeux dans la chair de mon cœur et il en paralyse les palpitations, la force et la chaleur.

Dieu! Dieu! Dieu! Ne permets pas que je me méfie! Ne laisse pas le doute me glacer! Ne donne pas à Satan la liberté de m'amener au désespoir! Fils! Fils! Mets ta main sur mon cœur. Elle chassera Satan. Mets-la sur ma tête. Elle y ramènera la Lumière. Sanctifie mes lèvres par une caresse pour qu'elles aient la force de dire: "Je crois" même contre tout un monde qui ne croit pas. Oh! quelle douleur c'est de ne pas croire! Père! Il faut beaucoup pardonner à celui qui ne croit pas. Car, quand on ne croit plus... quand on ne croit plus... toute horreur devient facile. Je te le dis... moi qui éprouve cette torture. Père, pitié des sans foi! Donne-leur, Père saint, donne-leur, au nom de cette Hostie consumée et de moi, hostie qui se consume encore, donne ta foi aux sans foi!”

Un long silence.

313

Nicodème et Joseph font un signe à Jean et à la Magdeleine.

“Viens, Mère.” C'est la Magdeleine qui parle pour chercher à éloigner Marie de son Fils et à séparer les doigts de Jésus entrelacés dans ceux de Marie qui les baise en pleurant.

La Mère se redresse. Elle est solennelle. Elle étend une dernière fois les pauvres doigts exsangues, pose la main inerte le long du corps. Puis elle abaisse les bras vers la terre, et bien droite, la tête légèrement renversée, elle prie et offre. On n'entend pas de parole. Mais par toute son attitude, on comprend qu'elle prie. C'est vraiment la Prêtresse à l'autel, la Prêtresse au moment de l'offertoire. “Offerimus praeclarae majestati tuae de tuis donis, ac datis, hostiam puram, hostiam sanctam, hostiam immaculatam...”

Puis elle se tourne: “Faites-le donc. Mais Lui ressuscitera. C'est inutilement que vous vous défiez de ma raison et que vous êtes aveugles à la vérité que Lui vous a dit. C'est inutilement que Satan cherche à attaquer ma foi. Pour racheter le monde, il manque aussi la torture que Satan vaincu donne à mon cœur. Je la subis et l'offre pour ceux qui viendront. Adieu, Fils! Adieu, mon Enfant! Adieu, mon Petit! Adieu... Adieu... Saint... Bon... Très aimé et aimable... Beauté... Joie... Source de salut... Adieu... Sur tes yeux... sur tes lèvres... sur tes cheveux d'or... sur tes membres glacés... sur ton cœur transpercé... oh! sur ton cœur transpercé... mon baiser... mon baiser... mon baiser... Adieu... Adieu!... Seigneur! Pitié pour moi!”

Jésus dit:

“Et la torture a continué avec des assauts périodiques jusqu'à l'aube du Dimanche.

J'ai eu, dans la Passion, une seule tentation. Mais la Mère, la Femme, a expié pour la femme, coupable de tout mal, de très nombreuses fois. Et Satan sur la Victorieuse s'est acharné avec une férocité centuplée. Marie l'avait vaincu. Sur Marie la plus atroce tentation. Tentation contre la chair de la Mère. Tentation contre le cœur de la Mère. Tentation contre l'esprit de la Mère. Le monde croit que la Rédemption prit fin avec mon dernier soupir. Non. La Mère l'a accomplie, en y ajoutant sa triple torture pour racheter la triple concupiscence, en luttant pendant trois jours contre Satan qui voulait l'amener à nier ma Parole et à ne pas croire en ma Résurrection. Marie fut la seule qui continua de croire. Elle est grande et bienheureuse aussi à cause de cette foi.

Tu as connu aussi cela. Tourment qui se retrouve dans le tourment de mon Gethsémani. **Le monde ne comprendra pas cette page.** Mais "ceux qui sont dans le monde sans être du monde" la comprendront et auront un amour plus fort pour la Mère Douleureuse. C'est pour cela que je te l'ai donnée. Va en paix avec notre bénédiction.”

Les deux préparateurs ont fini la préparation des bandes. Ils vont à la table et dénudent Jésus même de son voile. Ils passent

314

une éponge, me semble-t-il, ou un morceau de lin sur les membres en une préparation très rapide des membres qui dégouttent de mille endroits. Puis ils enduisent d'onguents tout le Corps. Ils l'ensevelissent vraiment sous une couche de pommade. Auparavant ils l'ont soulevé pour nettoyer aussi la table de pierre sur laquelle ils posent le linceul, qui pend de la tête du lit. Ils le reposent sur la poitrine, et enduisent tout le dos, les cuisses, les jambes, toute la partie postérieure. Puis ils le tournent délicatement, en faisant attention à ce que ne s'en aille pas la couche de pommade et puis ils font aussi l'onction de la partie antérieure. D'abord le tronc, puis les membres. D'abord les pieds, et en dernier lieu les mains qu'ils joignent sur le bas ventre. La mixture des arômes doit être collante comme de la gomme, car je vois que les mains restent en place alors qu'avant elles glissaient toujours à cause de leur poids de membres morts. Les pieds, non. Ils conservent leur position: l'un plus droit, l'autre plus allongé. Pour finir, la tête. Après l'avoir enduite avec soin, de manière que les traits disparaissent sous la couche d'onguents, ils lient le menton avec une bande pour maintenir la bouche fermée.

Marie gémit plus fort. Puis ils soulèvent le côté du Linceul qui pend et le replient sur Jésus. Il disparaît sous la grosse toile du linceul. Ce n'est plus qu'une forme couverte par une toile.

Joseph regarde que tout soit bien en place et appuie encore sur le Visage un suaire de lin et d'autres linges, qui ressemblent à de courtes et larges bandes rectangulaires, qui vont de droite à gauche, au-dessus du Corps et tiennent en place le Linceul, bien adhérent au Corps. Ce n'est pas le bandage que l'on voit dans les momies, ni même dans la résurrection de Lazare. C'est un embryon de bandage.

Jésus désormais est annulé. Même sa forme est confondue sous les linges. Cela ressemble à un long paquet de toile, plus étroit aux extrémités et plus large au milieu, appuyé sur la pierre grise. Marie pleure plus fort.

## 31. LE RETOUR AU CENACLE

28/03/1945

611.1 Joseph d'Arimatee éteint une des torches, donne un dernier coup d'œil et se dirige vers l'entrée du sépulchre en tenant allumée

315

et haute la torche qui reste.

Marie s'incline encore une fois pour baiser le Fils à travers les couvertures. Et elle voudrait le faire en dominant sa peine pour la contenir à une forme de respect envers le Cadavre qui, déjà embaumé, ne lui appartient plus. Mais quand elle est toute proche du visage voilé elle ne se domine plus, et tombe dans une nouvelle crise de désolation.

On la soulève de là non sans peine, on l'éloigne plus difficilement encore du lit funèbre. On remet en place les toiles dérangées et, c'est plutôt en la portant qu'en la soutenant, qu'on éloigne la pauvre Mère. Elle s'éloigne le visage tourné en arrière, pour voir, pour voir son Jésus qui reste seul dans l'obscurité du tombeau.

Ils sortent dans le jardin silencieux dans la lumière du soir. Déjà la clarté relative qui est revenue après la tragédie du Golgotha, commence à s'affaiblir à cause de la nuit qui descend.

Et là, dans le verger de Joseph, sous les branchages épais bien qu'encore sans feuillage et à peine garnis des boutons blancs roses des pommiers, **étrangement retardés** alors qu'ailleurs ils sont couverts de fleurs épanouies et même déjà fécondés en fruits minuscules, la pénombre est encore plus avancée qu'ailleurs.

Ils roulent la lourde pierre du tombeau dans son logement. Les longues branches d'un rosier ébouriffé descendent du haut de la grotte vers le sol et semblent frapper à cette porte de pierre et dire: “Pourquoi te fermes-tu devant une mère en pleurs?” Ils paraissent pleurer eux aussi les gouttes de sang des pétales rouges qui s'effeuillent, avec les corolles qui s'étendent le long de la pierre sombre et les boutons serrés qui frappent contre l'inexorable fermeture. Mais bientôt cette porte du tombeau sera mouillée d'autre sang et d'autres larmes.

Marie, jusqu'alors soutenue par Jean et suffisamment tranquille dans ses sanglots, se dégage de l'apôtre et avec un cri, qui je crois a fait trembler même les fibres des plantes, elle se jette contre la porte, s'attaque à sa saillie pour la repousser. Elle s'écorche les doigts et se brise les ongles sans y réussir et elle fait pression jusque avec sa tête contre la saillie rêche. Et son gémissement a quelque chose du rugissement d'une lionne qui s'évanouit sur le seuil de la trappe où sont renfermés ses petits, pleine de tendresse et féroce par son amour de mère.

Elle n'a plus rien de la douce Vierge de Nazareth, de la femme patiente que l'on connaissait jusque là. C'est la mère seulement et simplement la mère attachée à son enfant par toutes les fibres et

316

tous les nerfs de sa chair et de son amour. C'est la plus vraie "maîtresse" de cette chair qu'elle a engendrée, l'unique maîtresse après Dieu, et elle ne veut pas que lui soit dérobée cette propriété. C'est la "reine" qui défend son diadème: le fils, le fils. Toute la révolte et toutes les révoltes qu'en trente-trois ans toute autre femme aurait eues contre l'injustice du monde envers son enfant, toutes les férocités saintes et licites que toute autre mère aurait eues durant ces dernières heures pour frapper et tuer avec ses mains et ses dents les assassins de son enfant, toutes ces choses que par amour du genre humain elle a toujours domptées, s'agitent maintenant dans son cœur, bouent dans son sang et, douce aussi dans la douleur qui la fait délirer, elle ne fait pas d'imprécations, elle ne s'acharne pas. Mais elle demande seulement à la pierre qu'elle s'ouvre, qu'elle lui cède le pas car sa place est à l'intérieur, où Lui est. Mais elle demande seulement aux hommes, impitoyables dans leur pitié, de lui obéir et d'ouvrir.

Après avoir frappé et ensanglanté avec ses mains la pierre qui résiste, elle se tourne, elle s'appuie les bras ouverts, en embrassant encore les deux bords de la pierre et, terrible dans sa majesté de Mère Dououreuse, elle commande: "Ouvrez! Vous ne voulez pas? Eh bien, moi je reste ici. À l'intérieur, non? Alors ici, à l'extérieur. C'est ici qu'est mon pain et mon lit. C'est ici qu'est ma demeure. Je n'ai pas d'autres maisons ni d'autre but. Vous, éloignez-vous. Retournez dans ce monde affreux. Moi je reste là où il n'y a pas de cupidité, ni d'odeur de sang."

"Tu ne peux pas, Femme!"

"Tu ne peux pas, Mère!"

"Tu ne peux pas, chère Marie!"

Ils cherchent à lui détacher les mains de la pierre, effrayés par ces yeux qu'ils ne connaissent pas encore avec cette lueur qui les rend durs et impérieux, vitreux, phosphorescents.

La violence n'est pas le fait des doux et les humbles ne savent pas persister dans l'orgueil... Et Marie perd tout d'un coup la véhémence de sa volonté et le caractère impérieux de son commandement. Elle reprend son doux regard de colombe torturée, perd la majesté de son geste. Elle reprend un geste suppliant et elle joint les mains en priant: "Oh! laissez-moi! Au nom de vos morts, au nom des vivants que vous aimez, ayez pitié d'une pauvre mère!... Écoutez... Écoutez mon cœur. Il a besoin de paix pour perdre ce battement cruel. Il s'est mis à battre ainsi là-haut, sur le Calvaire. Le marteau faisait ton, ton, ton... et chaque coup blessait mon

317

Enfant... et retentissait dans mon cerveau et dans mon cœur... ma tête est pleine de ces coups, et mon cœur battait avec rapidité comme ce ton, ton, ton, sur les mains, sur les pieds de mon Jésus, de mon petit Jésus... Mon Enfant! Mon Enfant!..."

Il lui revient tout le tourment qui paraissait calmé après sa prière au Père, près de la table de l'onction. Tous pleurent.

"J'ai besoin de ne pas entendre de cris ni de coups. Et le monde est plein de voix et de rumeurs. Toute voix me semble le "grand cri" qui a pétrifié le sang dans mes veines, et toute rumeur me semble le bruit du marteau sur les clous. J'ai besoin de ne pas voir de visages d'hommes. Et le monde est plein de visages... Cela fait presque douze heures que je vois des visages d'assassins... Judas... les bourreaux... les prêtres... les juifs... Tous, tous assassins!..."

Au loin! Au loin... Je ne veux plus voir personne... En tout homme il y a un loup et un serpent. J'éprouve dégoût et peur pour l'homme... Laissez-moi ici, sous ces arbres tranquilles, sur cette herbe fleurie... D'ici peu, il y aura les étoiles... Elles ont toujours été ses amies et les miennes... Hier soir elles ont tenu compagnie à notre solitaire agonie... Elles savent tant de choses... Elles viennent de Dieu... Oh! Dieu! Dieu!..." elle pleure et s'agenouille. "Paix, mon Dieu! Il ne me reste que Toi!"

"Viens, ma fille! Dieu te donnera la paix. Mais viens. **Demain**, c'est le sabbat pascal. Nous ne pourrions pas venir t'apporter de la nourriture..."

"Rien! Rien! Je ne veux pas de nourriture! Je veux mon Enfant! Je me rassasie de ma douleur et me désaltère de mes pleurs..."

Ici... Entendez-vous comme pleure ce petit duc? Il pleure avec moi, et d'ici peu les rossignols pleureront. Et demain, dans le soleil, pleureront les calandres et les fauvettes et tous les oiseaux que Lui aimait, et les tourterelles viendront avec moi pour battre cette pierre et pour dire, et pour dire: "Lève-toi, mon amour, et viens! Amour qui te tiens dans la crevasse du rocher, dans la cachette de la pente, laisse-moi voir ton visage, laisse-moi écouter ta voix". Ah! que dis-je! Eux aussi, eux aussi, les assassins sournois, me l'ont interpellé avec les paroles du Cantique! Oui, venez, ô filles de Jérusalem, pour voir votre Roi avec le diadème dont l'a couronné sa Patrie le jour de son mariage avec la Mort, le jour de son triomphe de Rédempteur!"

"Regarde, Marie! Les gardes du Temple arrivent. Allons, pour qu'ils ne te méprisent pas."

"Les gardes? Leur mépris? Non. Ce sont des lâches, des lâches. Et

318

si je marchais sur eux, terrible dans ma douleur, ils fuiraient comme Satan devant Dieu. Mais je me souviens que je suis Marie... et je ne les frapperai pas comme j'en aurais le droit. Je resterai bonne... ils ne me verront même pas. Et s'ils me voient et me demandent: "Que veux-tu?", je leur dirai: "L'aumône de respirer l'air embaumé qui sort de cette fente". Je dirai: "Au nom de votre mère". Tous ont une mère... le bon larron l'a dit aussi..."

"Mais ces gens sont pires que des larrons. Ils vont t'insulter."

"Oh!... y a-t-il encore une insulte que je ne connaisse pas après celles d'aujourd'hui?"

C'est la Magdeleine qui trouve la raison qui peut plier la Dououreuse à l'obéissance. "Tu es bonne, tu es sainte, et tu crois, et tu es courageuse. Mais nous que sommes-nous?... Tu le vois! La plupart ont fui, ceux qui restent tremblent. Le doute, qui est déjà en nous, nous dominerait. Tu es la Mère. Tu n'as pas seulement des droits et des devoirs sur ton Fils, mais des devoirs et des droits sur ce qui appartient à ton Fils. Tu dois revenir avec nous, parmi nous, pour nous rassembler, pour nous rassurer, pour nous infuser ta foi. Tu l'as dit, après ton juste reproche à notre poltronnerie et à notre mécréance: "Il Lui sera plus facile de ressusciter s'il est débarrassé de ces bandes inutiles". Moi je te dis: "Si nous arrivons à nous unir dans la foi en sa Résurrection,

c'est plus vite qu'il ressuscitera. Nous l'appellerons par notre amour..." Mère, Mère de mon Sauveur, reviens avec nous, toi, amour de Dieu, pour nous donner cet amour que tu possèdes! Veux-tu donc que se perde de nouveau la pauvre Marie de Magdala que Lui a sauvée avec tant de pitié?"

"Non, on me le reprocherait. Tu as raison. Je dois revenir... chercher les apôtres... les disciples... les parents... tous... Dire... dire: croyez. Dire: Il vous pardonne... À qui l'ai-je déjà dit?... Ah! À l'Isariote. Il faudra... oui, il faudra le chercher, même lui... car c'est le plus grand pécheur..." Marie reste la tête inclinée sur la poitrine, elle tremble comme par dégoût, et puis elle dit: "Jean, tu le chercheras et me l'amèneras. Tu dois le faire, et moi je dois le faire. Père, que même cela soit fait pour la Rédemption de l'Humanité. Allons."

Elle se lève. Ils sortent du jardin à moitié obscur. Les gardes les regardent sortir sans intervenir.

La route, poussiéreuse et bouleversée par le fleuve de peuple qui l'a parcourue et frappée de ses pieds, de ses pierres et de ses matraques, fait une courbe autour du Calvaire pour arriver à la voie maîtresse qui est parallèle aux murs. Et ici sont encore plus intenses

319

les traces de l'événement. Deux fois Marie pousse un cri et se penche pour étudier le sol avec une mauvaise lumière, car il lui semble voir du sang et elle pense que c'est celui de son Jésus. Mais, je crois, ce ne sont que des morceaux d'étoffe déchirés dans la mêlée de la fuite.

Le petit torrent, qui court le long de la route, murmure doucement dans le grand silence qui envahit tout. Il semble que la ville soit abandonnée tant il ne vient d'elle que le silence. Voici le petit pont qui conduit au rude chemin du Calvaire et, en face, voilà la Porte Judiciaire. Avant de disparaître derrière elle, Marie se retourne pour regarder le sommet du Calvaire... et elle verse des larmes désolées. Puis elle dit: "Allons. Mais conduisez-moi. Je ne veux pas voir Jérusalem, ses rues, ses habitants." "Oui, oui, mais pressons nous. Ils vont fermer les portes et tu le vois? Leur garde est renforcée. Rome craint des soulèvements."

"Elle a raison. Jérusalem est un repaire de tigres! C'est une tribu d'assassins! C'est une foule de brigands. Et ce n'est pas seulement vers les biens matériels, mais vers les vies que ces usurpateurs tendent leurs griffes rapaces'. Cela fait **trente-deux** ans qu'ils dressent des embûches à la vie de mon Enfant..."

C'était un agneau de lait et de rose, c'était un petit agneau aux cheveux d'or frisés...

Il savait à peine dire "Maman", et faire les premiers pas et rire de ses petites dents entre ses lèvres de clair corail, quand ils sont venus pour l'égorger...

Ils disent maintenant qu'il avait blasphémé, et violé le sabbat, et poussé à la révolte, et visé au trône, et péché avec les femmes... Mais qu'avait-il fait, alors? Quel blasphème pouvait-il avoir proféré s'il savait à peine appeler sa Maman? Que pouvait-il violer de la Loi, si Lui, l'Éternel Innocent, était alors aussi le petit innocent de l'homme? Quelle révolte pouvait-il soulever s'il ne savait pas même faire un caprice? À quel trône aurait-il visé? Il avait son trône sur la Terre et au Ciel, et il n'en demandait pas d'autre. Au Ciel, il avait le sein du Père, et sur Terre il avait mon sein. Jamais il n'a eu un regard sensuel, et vous, jeunes et belles, vous pouvez le dire. Mais alors, mais alors... L'exercice de ses sens se bornait au besoin de la tiédeur et de la nourriture, et il était plein d'amour, oui, mais pour ma mamelle tiède pour y poser sa petite figure et dormir ainsi, et pour mon sein duquel mon amour s'écoulait en lait... Oh! mon Enfant!... Et ils te voulaient mort! C'est cela qu'ils voulaient t'enlever: la vie! Ton unique trésor. La Mère pour le Fils, le Fils pour la Mère, pour nous rendre les plus misérables et les plus désolés de l'Univers. Pourquoi enlever la vie

320

au Vivant? Pourquoi vous arroger le droit d'enlever cette chose qu'est la vie: bien de la fleur et de l'animal, bien de l'homme? Il ne vous demandait rien, mon Jésus. Pas d'argent, pas de bijoux, pas de maisons. Il en avait une petite et sainte, et il l'avait quittée par amour pour vous, hommes-hyènes. La demeure qu'a le petit de l'animal, il y avait renoncé pour vous, et il s'en était allé, pauvre et seul, à travers le monde sans plus avoir le lit que Lui avait fait le Juste, sans même plus le pain que Lui faisait sa Maman, et il avait dormi là où il avait pu, et il avait mangé comme il avait pu. Dans les maisons des gens honnêtes comme tout fils d'homme, ou sur la couchette d'herbe des prés, veillé par les étoiles. Assis à une table, ou partageant avec les oiseaux de Dieu les grains de blé et les fruits des ronces sauvages. Il ne vous demandait rien mais, au contraire, il vous donnait. Il voulait seulement la vie pour vous donner la Vie par sa parole. Et vous, et toi, Jérusalem, vous l'avez dépouillé de la vie. Es-tu rassasiée et repue de son Sang et de sa Chair? Ou cela ne te suffit-il pas encore? Et toi, hyène après avoir été vampire et vautour, veux-tu te repaître de son Cadavre, et, pas encore rassasiée d'opprobres et de tourments, veux-tu encore t'acharner et jouir de déshonorer ses dépouilles et de revoir ses spasmes, ses tremblements, ses hoquets, ses convulsions en moi, dans la Mère de celui que vous avez tué? Sommes-nous arrivés? Pourquoi vous arrêtez-vous? Cet homme, que veut-il de Joseph? Que dit-il?"

En fait Joseph a été arrêté par un des rares passants, et dans le silence absolu de la ville déserte on entend très bien leurs paroles.

"On sait que tu es entré dans la maison de Pilate, profanateur de la Loi. Tu en rendras compte. La Pâque t'est interdite! Tu es contaminé."

"Toi aussi, Elchias. Tu m'as touché et je suis tout couvert du sang du Christ et de sa sueur de mort!"

"Ah! horreur! Loin! Loin! Ce sang, loin!"

"N'aie pas peur. Il t'a déjà abandonné et maudit."

"Mais toi aussi, maudit. Et maintenant que tu te mets bien avec Pilate, ne pense pas pouvoir soustraire le Cadavre. Nous avons pris des mesures pour que le jeu cesse."

Nicodème s'est approché lentement alors que les femmes se sont arrêtées avec Jean, en s'adossant à un portail fermé.

"Nous avons vu" répond Joseph. "Lâches! Vous avez peur même d'un mort! Mais de mon jardin et de mon tombeau, je fais ce qui me semble bon."

“Nous verrons.”

321

“Nous verrons. J'en appellerai à Pilate.”

“Oui, tu forniques avec Rome, maintenant.”

Nicodème s'avance: “Mieux vaut avec Rome qu'avec le démon, comme vous, déicides! Et du reste, dis-moi: comment donc reprends-tu courage? Il y a un moment tu fuyais en proie à la terreur. C'est déjà passé pour toi? Ce que tu as eu ne te suffit pas encore? Une de tes maisons n'est-elle pas brûlée?”

Tremble! Le châtement n'est pas fini. Il vient, au contraire. Il te menace comme **la Némésis** des païens. Ni gardiens ni **sceaux** n'empêcheront le Vengeur de se lever et de frapper.”

“Maudit!” Elchias s'enfuit et s'en va buter contre les femmes. Il comprend et dit une injure atroce à Marie.

Jean ne dit rien, mais d'un saut de panthère s'élance et le terrasse. Il le presse avec ses genoux, lui met les mains autour du cou et lui dit: “Demande-lui pardon ou bien je t'étrangle, démon.” Il ne le laisse que quand l'autre, pressé et à moitié étranglé par les mains de Jean, demande: “Pardon.”

Mais son cri a attiré la ronde. “Halte-là! Qu'arrive-t-il? D'autres séditions? Arrêtez-vous tous ou vous serez frappés. Qui êtes-vous?”

“Joseph d'Arimatee et Nicodème, autorisés par le Proconsul pour ensevelir le Nazaréen mis à mort, qui reviennent du tombeau avec la Mère, le fils et les parents et amis. Celui-là a offensé la Mère et on l'a obligé à demander pardon.”

“Cela seulement? Il fallait l'étrangler. Allez. Soldats, arrêtez cet homme. Que veulent-ils d'autre, ces vampires? Même le cœur des mères? Salut, juifs!”

“Quelle horreur! Mais ce ne sont plus des hommes... Jean, sois bon avec eux. Regarde le souvenir de mon et ton Jésus. Lui prêchait le pardon.”

“Mère, tu as raison. Mais ce sont des criminels et ils me font perdre la tête. Ce sont des sacrilèges: ils t'offensent et je ne puis le permettre.”

“Ce sont des criminels et ils savent qu'ils le sont. Regarde comme il y en a peu dans les rues et comme ils s'esquivent furtivement. Après le crime, les criminels ont peur. De les voir fuir ainsi, entrer dans les maisons, se barricader par peur, me fait horreur. Je les vois tous coupables du Déicide. Regarde là, Marie, ce vieux. Il est déjà au bord de la fosse et pourtant, maintenant que la lumière de cette porte qui s'ouvre l'éclaire, il me semble l'avoir vu défiler accusant mon Jésus, là-haut, sur le Calvaire... Il l'appelait larron... Larron, mon Jésus!... Ce jeune, un peu plus qu'enfant, Lui adressait

322

des blasphèmes obscènes en invoquant son Sang sur lui... Oh! le malheureux!... Et cet homme? Si musclé et si fort, se sera-t-il abstenu de le frapper? Oh! je ne veux pas voir! Regardez: sur leurs visages se superpose le visage de leur âme et... et ils n'ont plus des figures d'hommes, mais de démons... Ils étaient courageux contre l'Homme lié, le Crucifié... Et maintenant ils fuient, ils se cachent, ils s'enferment. Ils ont peur. De qui? D'un mort. Pour eux ce n'est qu'un mort car ils nient qu'il soit Dieu. De quoi donc ont-ils peur? À qui ferment-ils leurs portes? Au remords, à la punition. Inutile: le remords est en vous et il vous suivra éternellement. La punition n'est pas humaine. Et contre elle ne servent pas les verrous et les bâtons, les portes et les barreaux. Elle descend du Ciel, de Dieu, vengeur de son Immolé, et elle pénètre au-delà des murs et des portes, et vous marque de sa flamme céleste, vous marque pour le châtement surnaturel qui vous attend. Le monde viendra au Christ, à Celui qui est le Fils de Dieu et le mien, il viendra à Celui que vous avez transpercé, mais vous, vous serez marqués pour toujours, les Caïns d'un Dieu, marqués comme l'opprobre de la race humaine. Moi, qui suis née de vous, moi qui suis la Mère de tous, je dois dire que pour moi, votre fille, vous avez été plus que **parâtres** et que, dans le nombre sans limite de mes enfants, vous êtes ceux qui m'imposez le plus de fatigue pour vous accueillir, car vous êtes souillés du crime envers mon Enfant. Et vous ne vous en repentez pas en disant: "Tu étais le Messie. Nous te reconnaissons et nous t'adorons". Voici une autre ronde romaine. L'Amour n'est plus sur la Terre. La Paix n'est plus parmi les hommes. La Haine et la Guerre s'agitent comme ces torches fumeuses. Ceux qui dominant ont peur du déchaînement de la foule. Ils savent par expérience que quand cette bête qui s'appelle homme a goûté la saveur du sang, elle devient avide de carnage... Mais ne les craignez pas. Ce ne sont pas de vrais lions et de vraies panthères, ce sont des hyènes très lâches. Ils s'acharnent sur l'agneau sans défense, mais ils craignent le lion armé de lances et son autorité. Ne craignez pas ces chacals rampants. Votre pas ferré les met en fuite et l'éclat de vos lances les rend plus doux que des lapins. Ces lances! L'une d'elles a ouvert le cœur de mon Fils! Laquelle? Les voir c'est une flèche au cœur... Et pourtant je voudrais les avoir toutes dans ces mains qui tremblent pour voir quelle est celle qui a encore des traces de sang et dire: "C'est celle-là! Donne-la-moi, soldat! Donne-la à une mère

en souvenir de ta mère lointaine, et je prierai pour elle et pour toi". Et aucun soldat ne la refuserait car eux, les hommes de guerre,

323

ont été les meilleurs devant l'agonie du Fils et de la Mère. Oh! pourquoi là-haut n'y ai-je pas pensé? J'étais comme si on m'avait frappé à la tête. Déjà, elle était abruti par ces coups... Oh! quels coups! Qui me permet de ne plus les entendre ici, dans ma pauvre tête? La lance... Comme je la voudrais!...”

“Nous pouvons la chercher, Mère. Le centurion me paraît très bon avec nous. Je crois qu'il ne la refusera pas. J'irai demain.”

“Oui, oui. Jean. Je suis pauvre, je n'ai que peu d'argent, mais je m'en dépouille jusqu'à la dernière pièce pour avoir ce fer... Oh! comment j'ai pu ne pas la demander alors?”

“Marie, ma chérie, personne d'entre nous ne connaissait cette blessure... Quand tu l'as vue, les soldats étaient loin.”  
“C'est vrai... Je suis abruti par la douleur. Et les vêtements? Je n'ai rien de Lui! Je donnerais mon sang pour les avoir...”

Marie verse de nouveau des pleurs désolés.

Et elle arrive ainsi dans la rue où se trouve le Cénacle. Il est temps car elle est épuisée et elle se traîne vraiment comme une vieille croulante. Et elle le dit.

“Courage! Nous sommes arrivées, désormais.”

“Arrivées? Si court le chemin qui ce matin m'a paru si long? Ce matin? Était-ce ce matin? Pas plus? Que d'heures ou que de siècles sont passés depuis que je suis entrée hier soir et depuis que je suis sortie ce matin? Est-ce vraiment moi, la Mère de cinquante ans ou une centenaire, une femme d'il y a longtemps, riche de siècles sur mes épaules courbées et sur ma tête chenue? Il me semble avoir vécu toute la douleur du monde et qu'elle soit toute sur mes épaules qui plient sous le poids. Croix immatérielle, mais si lourde! De pierre. Peut-être encore plus lourde que celle de mon Jésus. Car je porte la mienne et la sienne avec le souvenir de son déchirement et la réalité du mien. Entrons, puisque nous devons entrer. Mais ce n'est pas un réconfort, c'est un accroissement de douleur. C'est par cette porte qu'est entré mon Fils pour son dernier repas. C'est par elle qu'il est sorti pour aller à la rencontre de la mort. Et il a dû mettre son pied là où le traître avait mis le sien, en sortant pour appeler ceux qui devaient s'emparer de l'Innocent. C'est contre cette porte que j'ai vu Judas... que j'ai vu Judas! Et je ne l'ai pas maudit. Mais je lui ai parlé comme une mère déchirée, déchirée pour le Fils bon et pour le fils mauvais... J'ai vu Judas! C'est le Démon que j'ai vu en lui! Moi qui ai toujours tenu Lucifer sous mon talon et, ne regardant que Dieu, je n'ai jamais abaissé mon regard sur Satan, j'ai connu son visage en regardant le Traître. J'ai parlé

324

avec le Démon... Et il s'est enfui car il ne supporte pas ma voix. L'aura-t-il laissé maintenant? De manière que je puisse parler à ce mort et moi, la Mère, le concevoir de nouveau avec le Sang d'un Dieu, pour l'enfanter à la Grâce? Jean, jure-moi que tu le chercheras et que tu ne seras pas cruel avec lui. Je ne le suis pas, moi qui pourtant en aurais le droit... Oh! Laissez-moi entrer dans cette pièce où mon Jésus a pris son dernier repas, où la voix de mon Enfant a dit en paix ses dernières paroles!”

“Oui, nous y irons. Mais maintenant, regarde, viens ici, où nous étions hier. Repose-toi. Salue Joseph et Nicodème qui se retirent.”

“Je les salue, oui. Oh! je les salue, je les remercie, je les bénis!”

“Mais viens, viens. Tu vas le faire à loisir.”

“Non. Ici. Joseph... Oh! je n'ai connu personne de ce nom qui ne m'aimât pas...”

Marie d'Alphée éclate en sanglots.

“Ne pleure pas... Même Joseph... C'était par amour que ton fils se trompait. Il voulait me donner la paix humainement... Mais aujourd'hui!... Tu l'as vu... Oh! tous les Joseph sont bons avec Marie... Joseph, je te remercie, et toi aussi, Nicodème... Mon cœur se prosterne sous vos pieds fatigués à cause de tant de chemin fait pour Lui... pour les derniers honneurs rendus à Lui... Je n'ai que mon cœur à vous donner... et je vous le donne, mis loyaux de mon Fils... et... et excusez les paroles qu'une mère transpercée vous a dites au tombeau...”

“Oh! Sainte! Toi pardonne!” dit Nicodème.

“Sois bonne maintenant. Repose dans ta Foi. Nous viendrons demain” ajoute Joseph.

“Oui, nous viendrons. Nous sommes à tes ordres.”

“C'est le sabbat demain” objecte la maîtresse de maison.

“Le sabbat est mort. Nous viendrons. Adieu. Que le Seigneur soit avec nous” et ils s'en vont.

“Viens, Marie.”

“Oui, Mère, viens.”

“Non. Ouvrez. Vous m'avez promis de le faire après les salutations. Ouvrez cette porte! Vous ne pouvez la fermer à une mère, à une mère qui cherche à respirer dans l'air l'odeur du souffle, du corps de son enfant. Mais ne savez-vous pas que ce souffle et ce corps, c'est moi qui les Lui ai donnés? Moi, moi qui l'ai porté neuf mois, qui l'ai enfanté, allaité, élevé, soigné? Ce souffle est mien! Cette odeur de chair est mienne! C'est le mien, rendu plus beau dans mon Jésus. Laissez-moi le sentir encore une fois.”

325

“Mais oui, ma chérie, demain. Aujourd'hui tu es fatiguée. Tu es brûlante de fièvre. Tu ne peux pas. Tu es malade.”

“Oui, malade. Mais c'est parce que j'ai dans les yeux la vue de son Sang et dans le nez l'odeur de son Corps couvert de plaies. Que je voie la table où il s'est appuyé vivant et sain, que je sente le parfum de son corps juvénile. Ouvrez! Ne me l'ensevelissez pas une troisième fois! Déjà vous me l'avez caché sous les aromates et les bandes, puis vous me l'avez enfermé sous la pierre. Maintenant pourquoi, pourquoi refuser à une Mère de retrouver son dernier vestige dans le souffle qu'il a laissé derrière cette porte? Laissez-moi entrer. Je chercherai par terre, sur la table, sur son siège, les traces de ses pieds, de ses mains. Et je les baiserais, je les baiserais jusqu'à me consumer les lèvres. Je chercherai... je chercherai... Peut-être trouverai-je un cheveu de sa tête blonde, un cheveu qui ne soit pas couvert de sang. Mais savez-vous ce que c'est que le cheveu d'un fils pour sa maman? Toi, Marie de Cléophas, toi, Salomé, vous êtes mères. Et vous ne comprenez pas? Jean? Jean? Écoute-moi. Je suis ta Mère: Lui m'a faite telle. Lui! Tu me dois obéissance. Ouvre! Je t'aime, Jean. Je t'ai toujours aimé parce que tu l'aimais. Je t'aimerai plus encore. Mais, ouvre. Ouvre, te dis-je! Tu ne veux pas? Tu ne veux pas? Ah! je n'ai donc plus de fils!? Jésus ne me refusait jamais rien, parce qu'il était mon fils. Tu refuses. Tu ne l'es pas. Tu ne comprends pas ma douleur... Oh! Jean, pardon... pardon... Ouvre... Ne pleure pas... Ouvre... Oh! Jésus!... Jésus!... Écoute-moi... Que ton esprit opère un miracle! Ouvre à ta pauvre Maman cette porte que personne ne veut ouvrir! Jésus! Jésus!”

Marie serre les poings et frappe la porte bien close. Son déchirement est au paroxysme. Elle finit par pâlir en murmurant: “Oh! mon Jésus! Je viens! Je viens!” Elle se renverse sans force dans les bras des femmes qui pleurent. Elles la soutiennent pour l'empêcher de tomber au pied de cette porte, et la transportent ainsi dans la pièce en face.

## 32. LA NUIT DU VENDREDI SAINT

29/03/1945

612. Marie, secourue par les femmes en pleurs, revient à elle. Elle pleure sans avoir plus d'autre force que celle de pleurer sans arrêt. Il semble vraiment que sa vie doive s'écouler et se consumer toute

326

entière dans ces larmes.

Elles veulent qu'elle se restaure. Marthe lui offre un peu de vin, **la maîtresse de maison** voudrait qu'elle prenne au moins un peu de miel, Marie d'Alphée, à genoux devant elle, lui offre une tasse de lait tiède en disant: "Je l'ai traité moi-même à la chevretonne de **la petite Rachel**" (peut-être une fille des gens qui sont dans cette maison de Lazare comme locataires ou comme gardiens, je ne sais). Mais Marie ne veut rien. Pleurer, seulement pleurer. Et demander et s'entendre promettre que l'on cherchera les apôtres et les disciples, que l'on cherchera la lance et les vêtements et que, quand il fera jour, puisque maintenant ils ne veulent pas la laisser aller, elles la laisseront entrer dans la pièce du Cénacle.

"Oui. Si tu es un peu tranquille, si tu reposes un peu, je t'y conduirai" dit sa belle-sœur. "Nous entrerons toutes les deux et, à genoux, je chercherai pour toi toute trace de Jésus..." et Marie d'Alphée sanglote. "Mais tu vois? Ici tu as la coupe et le pain entamé par Lui, employé par Lui pour l'Eucharistie. Y a-t-il plus saint souvenir? Tu vois? Jean te les a apportés dès ce matin pour que tu les voies ce soir... Pauvre Jean qui est là qui pleure et qui a peur..."

"Peur? Pourquoi? Viens, Jean."

Jean sort de l'ombre car dans la pièce il n'y a qu'une petite lampe posée sur la table près des objets de la Passion, et il s'agenouille aux pieds de Marie qui le caresse et lui demande: "Pourquoi as-tu peur?"

Et Jean, en baisant ses mains et en pleurant: "Parce que tu es malade. Tu es fiévreuse et angoissée... Et tu n'es pas tranquille. Et si tu continues ainsi, tu vas mourir comme Lui est mort..."

"Oh! si c'était vrai!"

"Non! Mère! Maman! Oh! il est plus doux de dire: "Maman", comme à la mienne! Laisse-moi te le dire... Mais, comme moi je ne trouve pas de différence entre ma mère et toi, et même comme je t'aime plus qu'elle parce que tu es la Mère que Lui m'a donnée et que tu es sa Mère, ne fais pas une trop grande différence entre le Fils né de toi et le fils qui t'a été donné... Et aime-moi un peu comme tu l'aimes Lui..."

Si c'était Lui qui te dise: "J'ai peur que tu meures", Lui répondrais-tu: "Oh! si c'était vrai"? Non. Tu ne le dirais pas. Mais tu regretterais de t'en aller et le laisser dans un monde de loups, Lui, ton Agneau... Et pour moi tu n'es pas en peine?... Je suis tellement plus agneau que Lui, non par bonté et pureté, mais par stupidité et par peur. Si tu me manques, le pauvre

327

Jean sera dévoré par les loups sans avoir su donner un bêlement qui parle de son Maître... Veux-tu que je meure ainsi, sans le servir? Stupide dans la mort comme dans la vie? Non, n'est-ce pas? Et alors, Maman, cherche à être tranquille... Pour Lui...

Oh! ne dis-tu pas qu'il ressuscite? Oui, tu le dis, et c'est vrai. Et alors veux-tu que quand il ressuscitera, il trouve la maison vide de toi? Car certainement Lui viendra ici... Oh! pauvre, pauvre Jésus, si au lieu de ton cri d'amour il entendait nos cris de deuil, si au lieu de trouver ton sein pour poser sa tête martyrisée et glorieuse il trouvait la fermeture de ton tombeau... Tu dois vivre. Pour le saluer quand il reviendra... Je ne dis pas "à notre amour". Nous méritons tous les reproches pour la façon dont nous nous sommes conduits. Mais à ton amour. Oh! que sera la rencontre? Et Lui, comment sera-t-il? Mère de la Sagesse, Maman du très ignorant Jean, toi qui sais tout, dis-nous comment il sera, quand il apparaîtra ressuscité."

"Lazare avait les blessures des jambes cicatrisées, mais on en voyait la trace. Et il apparut enveloppé dans des bandes pleines d'ordure" dit Marthe.

"Il nous fallut le laver à plusieurs reprises..." ajoute Marie.

"Et il était faible, et nous avons dû le restaurer sur son ordre" termine Marthe.

"Le fils de la veuve de Naïm était comme étourdi et semblait un bébé incapable de marcher et de parler couramment, si bien qu'il le rendit à sa mère pour qu'elle lui apprit de nouveau à user des biens de la vie.

Et la fillette de Jaïre, Lui-même guida ses premiers pas" dit Jean.

"Je pense que le Seigneur nous enverra un ange pour nous dire: "Venez avec un vêtement propre". Et mon amour l'a déjà préparé. Il est dans le palais. Je n'ai pas pu le filer, mais je l'ai fait filer par ma nourrice, qui maintenant est tranquille sur mon avenir, et ne pleure plus. J'ai pris le lin le plus précieux, et j'ai eu la pourpre par Plautina, et Noémi en a tissé le volant, et moi j'ai fait la ceinture, la bourse et **le taleth**, les brodant de nuit pour n'être pas vue. Mère, c'est toi qui m'as appris. Ce n'est pas parfait. Mais plus que les perles qui dessinent son Nom sur la ceinture et sur la bourse, ce sont les diamants de mes larmes d'amour et mes baisers qui le rendent beau. Tout point est une palpitation de dévouement pour Lui. Et je la Lui porterai. Tu permets, n'est-ce pas?"

"Oh!... je ne pensais pas qu'on le priverait de son vêtement... je ne suis pas habitué aux usages du monde et à sa férocité... Je croyais déjà la connaître... (et des larmes roulent de nouveau le

328

long de ses joues cireuses) mais je vois que je ne savais encore rien... Et je pensais: "Après aussi il aura le vêtement de la Maman". Il Lui plaisait tant! Il l'avait voulu ainsi et il me l'avait dit depuis longtemps:

"Tu feras un vêtement de telle et telle façon, et tu me le porteras pour la Pâque... Car Jérusalem doit me voir dans le vêtement pourpre de roi..."

Oh! cette laine, plus blanche que la neige, pendant que je la filais elle devenait rouge aux yeux de Dieu et aux miens, parce que mon cœur avait reçu une nouvelle blessure de cette parole... Les autres, après des années et des mois, elles s'étaient sinon fermées du moins desséchées de leur suintement de sang. Mais celle-là! Chaque jour, chaque heure retournait l'épée dans le

cœur: "Un jour de moins! Une heure de moins! Et ensuite, il sera mort!" Oh! Oh!... Et le fil sur le fuseau et sur le métier devenait rouge pour moi... On l'a teint ensuite pour le monde... Mais il était déjà rouge..." Marie pleure de nouveau. Elles cherchent à la soulager en lui parlant de la Résurrection. **Suzanne** demande: "Que dis-tu? Comment sera-t-il, ressuscité? Et comment ressuscitera-t-il?"

Et elle, égarée, aveuglée à cette heure de martyr rédempteur, répond: "Je ne sais pas... Je ne sais plus rien... sauf qu'il est mort..." Elle éclate de nouveau en des sanglots violents et elle baise le linge qui était aux flancs de son Fils, elle le serre sur son cœur et le berce comme si c'était un enfant...

Elle touche les clous, les épines, l'éponge, et crie: "C'est cela qu'a su te donner ta Patrie! Du fer, des épines, du vinaigre et du fiel! Et des insultes, des insultes, des insultes! Et parmi tous les fils d'Israël, on a dû choisir quelqu'un de Cyrène pour porter la croix. Cet homme est sacré pour moi comme un époux. Et si j'en connaissais un autre qui ait secouru mon Enfant, je lui baiserais les pieds. Mais personne n'a donc eu pitié? Sortez! Partez! Même de vous voir, c'est pour moi une douleur! Parce que parmi vous tous, parmi vous tous, vous n'avez même pas su obtenir une torture moins cruelle. Serviteurs inutiles et inertes de votre Roi, sortez!" Elle est terrible dans son emportement. Debout, raide, elle paraît même plus grande, avec ses yeux impérieux, son bras tendu qui indique la porte. Elle commande comme une reine sur le trône.

Tout le monde sort sans réagir pour ne pas l'exciter davantage et s'assoit en dehors de la porte close, pour écouter ses gémissements et tout bruit qu'elle peut faire. Mais après le bruit du siège qu'elle a repoussé et de ses genoux qui frappent le sol, car elle s'est agenouillée la tête contre la table sur laquelle se trouvent les objets de

329

la Passion, on n'entend que ses pleurs sans arrêt et sans réconfort. Elle murmure, mais si doucement que ceux qui sont dehors ne peuvent l'entendre: "Père, Père, pardon! Je deviens orgueilleuse et méchante. Mais Tu le vois: c'est vrai ce que je dis. Il y avait des foules autour de Lui et à cette fête toute la Palestine est dans les murs saints... Saints? Non. Plus saints... Ils seraient restés tels si Lui avait expiré en leur intérieur. Mais Jérusalem l'a expulsé comme le vomissement qui donne la nausée. Dans Jérusalem il n'y a donc que le Crime... Eh bien, de tout ce peuple qui le suivait, il n'a pu se rassembler une poignée qui s'impose, je ne dis pas pour le sauver - il devait mourir pour racheter - mais pour le faire mourir sans tant de tortures. Ils sont restés dans l'ombre ou bien ils ont fui... Mon cœur se révolte devant tant de lâcheté. Je suis la Mère. À cause de cela, pardonne mon péché d'orgueilleuse dureté..." et elle pleure...

... Dehors les autres sont sur les épines et pour plusieurs motifs.

**Le maître de maison** rentre. Il était sorti par curiosité et il apporte des nouvelles redoutables.

On dit que beaucoup de gens sont morts dans le tremblement de terre, que beaucoup ont été blessés dans les corps à corps entre les fidèles du Nazaréen et les juifs, que plusieurs ont été arrêtés et qu'il y aura de nouvelles exécutions pour révoltes et menaces envers Rome, que

Pilate a ordonné d'arrêter tous les partisans du Nazaréen et tous les chefs du Sanhédrin présents dans la ville, ou même déjà enfuis à travers la Palestine,

que Jeanne est mourante dans son palais,

que Manaën a été arrêté par Hérode pour l'avoir insulté en pleine Cour comme complice du Déicide. En somme, un tas de nouvelles catastrophiques...

Les femmes gémissent non pas tant de peur pour elles-mêmes que pour leurs fils et leurs maris.

Suzanne pense à son époux, connu parmi les fidèles de Jésus en Galilée.

Marie de Zébédée pense à son mari, logé chez un ami, et à son fils Jacques dont elle n'a pas de nouvelles depuis le soir d'avant. Et Marthe dit en sanglotant: "Ils seront déjà allés à Béthanie! Qui ne savait pas ce qu'était Lazare pour le Maître?"

"Mais il est protégé par Rome, lui" lui réplique Marie Salomé.

"Oh! protégé! Qui sait, avec la haine qu'ont pour nous les chefs d'Israël, quelles accusations ils portent contre lui à Pilate..."

Oh! Dieu!" Marthe se met les mains dans les cheveux et elle crie: "Les armes! Les armes! La maison en est pleine... et aussi le palais! Je le sais! Ce matin, à l'aurore, est venu Lévi, le gardien et il m'a dit..."

330

Mais déjà tu le sais, toi aussi! Et tu l'as dit aux juifs sur le Calvaire... Sotte! Tu as mis dans la main des cruels l'arme pour tuer Lazare!..."

"Je l'ai dit, oui, j'ai dit la vérité sans le savoir. Mais tais-toi, poule mouillée! Ce que j'ai dit est la plus sûre garantie pour Lazare. Ils se garderont bien de s'aventurer dans des recherches là où ils savent qu'il y a des gens armés! Ce sont des lâches!"

"Les juifs, oui. Mais les romains, non."

"Je ne crains pas Rome. Elle est juste et paisible dans ses dispositions."

"Marie a raison" dit Jean. "Longin m'a dit: "J'espère qu'ils vous laisseront tranquilles. Mais s'ils ne le faisaient pas, viens ou envoie quelqu'un au Prétoire. Pilate est bienveillant pour les fidèles du Nazaréen. Il l'était aussi pour Lui. Nous vous défendrons"."

"Mais si les juifs font tout par eux-mêmes? Hier soir, c'était eux qui ont pris Jésus! Et, s'ils disent que nous sommes des profanateurs, ils ont le droit de nous prendre. Oh! mes fils! J'en ai quatre! Où sont Joseph et Simon?"

Ils étaient sur le Calvaire, et puis ils sont descendus quand Jeanne n'a pas résisté. Pour aider et défendre les femmes... Eux, les bergers, Alphée... tous!

oh! ils les auront certainement déjà tués. Tu as entendu que Jeanne est mourante? Elle l'est certainement parce qu'elle est blessée. Et eux, avant que la plèbe puisse frapper une femme, l'auront défendue et seront morts!... Et Jude et Jacques? Mon petit Jude! Mon trésor! Et Jacques, doux comme une fillette! Oh! je n'ai plus de fils! Je suis comme la mère des fils Macchabées!..."

Toutes pleurent désespérément. Toutes, **sauf la maîtresse de maison** qui est allée chercher une cachette pour son mari, et Marie-Magdeleine qui ne pleure pas. Mais ses yeux jettent du feu: elle redevient la femme autoritaire d'autrefois. Elle ne parle pas, mais elle darde son regard sur ses compagnes abattues, et elle bout de leur adresser une épithète très claire: "Pusillanimes!"

Un certain temps passe ainsi... De temps à autre une se lève, ouvre doucement la porte, jette un coup d'œil, la referme. "Que fait-elle?" demandent les autres.

Celle qui a regardé répond: "Elle est toujours à genoux. Elle prie" ou bien: "Elle semble parler avec quelqu'un." Et encore: "Elle s'est levée et fait des gestes en allant çà et là dans la pièce."

331

### 33. LA LAMENTATION DE LA VIERGE

29/03/1945

612.1 "Jésus! Jésus! Où es-tu? M'entends-tu encore? L'entends-tu ta pauvre Maman qui crie, en ce moment, ton Nom saint et béni, après l'avoir gardé dans son cœur pendant tant d'heures? Ton Nom saint, qui a été mon amour, l'amour de mes lèvres qui goûtaient une saveur de miel en disant ton Nom, de mes lèvres qui maintenant, au contraire, semblent en le disant boire l'amertume qui est restée sur tes lèvres, l'amertume de l'atroce mixture... Ton Nom, amour de mon cœur qui se gonflait de joie quand il le disait, comme il s'était dilaté pour transvaser son sang et t'accueillir et t'en revêtir quand tu es descendu du Ciel vers moi, si petit, si minuscule, que tu aurais pu poser dans le calice de la menthe sauvage.

Toi, si grand, Toi, le Puissant anéanti dans un germe d'homme pour le salut du monde. Ton Nom, douleur de mon cœur, maintenant qu'il est arraché aux caresses de ta Maman pour te jeter dans les bras des bourreaux qui t'ont torturé jusqu'à te faire mourir. J'en ai le cœur broyé, de ce Nom que j'ai dû renfermer pendant tant d'heures et dont le cri augmentait à mesure que croissait ta douleur, jusqu'à l'abattre, comme une chose piétinée par le pied d'un géant. Oh! oui, ma douleur est gigantesque, elle m'écrase, me broie et il n'est rien qui puisse la soulager.

A qui je dis ton Nom? Rien ne répond à mon cri. Même si je hurlais jusqu'à fendre la pierre qui ferme ton tombeau, tu ne l'entendrais pas puisque tu es mort. Ne l'entends-tu plus ta Maman? Que de fois ne t'ai-je pas appelé, pendant ces **trente-quatre** ans, ô mon Fils! Du moment où j'ai su que je devais être Mère,

et que mon petit se serait appelé "Jésus!". Tu n'étais pas né et moi, en caressant le sein où tu grandissais, je t'appelais doucement: "Jésus!" et il me semblait que tu remuais pour me dire: "Maman!". Je te donnais déjà une voix, je la rêvais déjà, ta voix. Je l'entendais avant qu'elle existât. Et quand je l'ai entendue, faible comme celle d'un agnelet qui vient de naître, qui tremblait dans la nuit froide où tu es né, j'ai connu l'abîme de la joie... et je croyais avoir connu l'abîme de la douleur parce que c'étaient les pleurs de mon Enfant qui avait froid, qui était mal à l'aise, qui versait ses premières larmes de Rédempteur et que je n'avais pas de feu ni de berceau et que je ne pouvais souffrir à ta place, Jésus. Je n'avais que mon sein comme feu et oreiller, et mon amour pour t'adorer, mon Fils saint.

332

Je croyais avoir connu l'abîme de la douleur... c'était l'aube de cette douleur, c'en était le bord. Maintenant, c'en est le midi. Maintenant c'est le fond. C'est l'abîme ce que je touche maintenant, après y être descendue en ces trente-quatre années, bousculée par tant de choses et prostrée, aujourd'hui, sur le fond horrible de ta Croix.

Quand tu étais petit je te berçais en chantant: "Jésus! Jésus!" Quelle harmonie plus sainte et plus belle que ce Nom qui fait sourire les anges au Ciel? Pour moi, il était plus beau que le chant, si doux, des anges dans la nuit de ta Naissance. J'y voyais à l'intérieur le Ciel, c'était le Ciel entier que je voyais à travers ce Nom. Et maintenant, en le disant à Toi qui es mort et qui ne m'entends pas, et ne me réponds pas, comme si tu n'avais jamais existé, je vois l'Enfer, tout l'Enfer. Voilà: je comprends maintenant ce que veut dire être damné. C'est ne plus pouvoir dire: "Jésus!" Horreur! Horreur! Horreur!...

Combien durera cet enfer pour ta Maman? Tu as dit: "En trois jours, je réédifierai ce Temple". C'est tout aujourd'hui que je me répète ces paroles que tu as dites, pour ne pas tomber tuée, pour être prête à te saluer à ton retour, et te servir encore... Mais comment pourrai-je te savoir mort, pendant trois jours? Trois jours dans la mort, Toi, Toi, ma Vie?

Mais comment, Toi qui sais tout, puisque tu es la Sagesse infinie, ne la connais-tu pas la douleur de ta Maman? Ne peux-tu te l'imaginer en te rappelant quand je t'ai perdu à Jérusalem et que tu m'as vu fendre la foule qui était autour de Toi, avec le visage d'un naufragé qui touche le rivage après une si longue lutte avec l'eau et la mort, avec le visage d'une femme qui sort d'une torture, épuisée, ayant perdu son sang, vieillie, brisée?

Et alors je pouvais penser que tu étais seulement perdu. Je pouvais avoir l'illusion qu'il en était seulement ainsi. Aujourd'hui, non. Aujourd'hui, non. Je le sais que tu es mort. L'illusion n'est pas possible. Je t'ai vu tuer. Même si la douleur me le faisait oublier, voici ton Sang sur mon voile, qui me dit: "Il est mort! Il n'a plus de sang! Celui-ci est le dernier sorti de son Cœur!" De son Cœur! Du cœur de mon Enfant, de mon Fils! De mon Jésus! Oh! Dieu! Dieu de pitié, ne me fais pas souvenir qu'on Lui a ouvert le Cœur...

Jésus, je ne puis rester seule ici pendant que tu es seul là-bas. Moi qui n'ai jamais aimé les chemins du monde et les foules, et tu le sais, depuis que tu as quitté Nazareth, je t'ai suivi de plus en plus, pour ne pas vivre loin de Toi. J'ai affronté la curiosité et les

333

mépris, je ne compte pas les fatigues parce qu'elles ne comptaient pour rien quand je te voyais, pour vivre où tu étais. Et maintenant, je suis ici seule, et tu es là-bas seul. Pourquoi ne m'ont-ils pas laissé dans ton tombeau? Je me serais assise près de ton lit glacé, en tenant une de tes mains dans les miennes, pour te faire sentir que j'étais près de Toi... Non, pour sentir que tu étais près de moi. Tu ne sens plus rien. Tu es mort!

Que de fois j'ai passé les nuits près de ton berceau, en priant, en aimant, en me délectant de Toi. Veux-tu que je te dise comment tu dormais, avec les petits poings clos comme deux boutons de fleur près de ton petit visage saint? Veux-tu que je te dise comment tu souriais dans ton sommeil et comment, en te rappelant certainement le lait de la Maman, tu faisais en dormant

le geste de sucer? Veux-tu que je te dise comment tu t'éveillais et ouvrais tes petits yeux et riais, en me voyant penchée sur ton visage et comment tu tendais joyeusement tes menottes, impatient que je te prenne, et comment, avec un petit cri doux comme le trille d'une fauvette, tu réclamais ta nourriture? Oh! que j'étais heureuse quand tu t'attachais à mon sein et que je sentais la tiédeur lisse de tes joues, les caresses de tes menottes à ma mamelle!

Tu ne savais pas rester seul sans ta Maman. Et maintenant, tu es seul! Pardonne-moi, Fils, de t'avoir laissé seul, de ne m'être pas révoltée pour la première fois de ma vie et d'avoir voulu rester là. C'était ma place. Je me serais sentie moins désolée si j'avais été près de ton lit funèbre, pour arranger les langes comme autrefois et les changer... Même si tu n'avais pu me sourire et me parler, il m'aurait semblé t'avoir, de nouveau, petit. Je t'aurais accueilli sur mon cœur pour ne pas te faire sentir la froideur de la pierre, la dureté du marbre. Ne t'ai-je pas tenu aujourd'hui même? Le sein d'une mère est toujours capable d'accueillir un fils, même s'il est homme. Le fils est toujours un enfant pour sa maman, même s'il est déposé de la croix, couvert de plaies et de blessures.

Combien! Combien de blessures! Que de douleur! Oh! mon Jésus, mon Jésus si durement blessé! Ainsi blessé! Ainsi tué! Non. Non. Seigneur, non! Ce ne peut être vrai! Je suis folle! Jésus mort? Je délire. Jésus ne peut mourir! Souffrir, oui. Mourir, non. Lui est la Vie! Lui est le Fils de Dieu. Il est Dieu. Dieu ne meurt pas.

Il ne meurt pas? Et alors pourquoi s'est-il appelé "Jésus"? Que veut dire "Jésus"? Cela veut dire... oh! cela veut dire:

"Sauveur"! Il est mort! Il est mort parce qu'il est le Sauveur. Il a dû sauver tous les hommes, en se perdant Lui-même... Je ne délire pas, non. Je ne

334

suis pas folle. Non. Si je l'étais! Je souffrirais moins! Il est mort. Voici son Sang. Voici sa couronne. Voici les trois clous: c'est avec ceux-ci qu'ils l'ont transpercé!

Hommes, regardez avec quoi vous avez transpercé Dieu, mon Fils! Et je dois vous pardonner et je dois vous aimer. Parce que Lui vous a pardonné, parce que Lui m'a dit de vous aimer! Il m'a fait votre Mère, Mère des assassins de mon Enfant! Une de ses dernières paroles, en luttant contre le râle de l'agonie... "Mère, voici ton fils... tes fils". Même si je n'avais pas été Celle qui obéit, j'aurais dû obéir aujourd'hui, car c'était le commandement d'un mourant.

Voici. Voici. Jésus, je pardonne, je les aime. Ah! mon cœur se brise dans ce pardon, dans cet amour! Entends-tu que je leur pardonne et les aime? Je prie pour eux. Voilà: je prie pour eux... Je ferme les yeux pour ne pas voir ces objets de ta torture pour pouvoir leur pardonner, pour pouvoir les aimer, pour pouvoir prier pour eux. Chaque clou sert à crucifier de ma part toute volonté de ne pas pardonner, de ne pas aimer, de ne pas prier pour tes bourreaux.

Je dois, je veux penser que je suis près de ton berceau. Alors je priais aussi pour les hommes, mais alors c'était facile. Tu étais vivant et moi, bien que je jugeais les hommes cruels, je n'arrivais jamais à penser qu'ils puissent l'être autant pour Toi, qui les avais outre mesure comblés de bienfaits. Je priais, convaincue que ta Parole les aurait rendus bons. En mon cœur, je leur disais en les regardant: "Vous êtes mauvais, malades, maintenant, frères. Mais d'ici peu il parlera, mais d'ici peu Lui vaincra en vous Satan. Il vous donnera la vie perdue!" La vie perdue! C'est Toi, Toi, Toi qui l'as perdue la vie, pour eux. Mon Jésus!

Si, quand tu étais dans les langes, j'avais pu voir l'horreur de ce jour, mon doux lait se serait changé en poison à cause de la douleur!

Siméon l'a dit: "Une épée te transpercera le cœur". Une épée? Une forêt d'épées! Combien de blessures ils t'ont fait, Fils? Combien de gémissements tu as poussés? Combien de spasmes? Combien de gouttes de sang tu as versées? Eh bien, chacune est une épée pour moi. Je suis une forêt d'épées. En Toi, il n'en est pas une partie de la peau qui ne soit une plaie. En moi, il n'en est pas qui ne soit transpercée. Elles transpercent mes chairs et pénètrent dans le cœur.

Quand j'attendais ta naissance, je te préparais les langes et les linges en filant le plus beau lin de la Terre. Je n'ai pas regardé au prix pour posséder l'étoffe la plus lisse. Comme tu étais beau dans

335

les langes de ta Maman! Tous me disaient: "Il est beau, ton enfant, Femme!" Tu étais beau! De la blancheur du lin ressortait ta petite figure rose. Tu avais deux yeux plus bleus que le ciel, et ta petite tête semblait enveloppé d'un nuage d'or tant tes cheveux étaient blonds et soyeux. Ils sentaient la fleur d'amandier à peine ouverte. On croyait que je te parfumais. Non, mon trésor n'avait que le parfum des langes lavés par sa Maman, réchauffés, baisés par son cœur et par ses lèvres. Je n'étais jamais lasse de travailler pour Toi.

Et maintenant? Je n'ai plus rien à faire pour Toi.

Depuis trois ans tu étais loin de la maison, mais tu étais encore le but de mes journées. Penser à Toi. À tes vêtements. À ta nourriture: pétrir la farine et en faire du pain, soigner les abeilles pour te donner le miel, veiller sur les arbres pour qu'ils te donnent des fruits. Comme tu les aimais les choses que te portait ta Maman! Aucun mets de table riche, aucun vêtement d'étoffe précieuse n'étaient pour Toi comme ces tissus cousus, soignés, préparés par les mains de ta Maman. Quand j'allais te voir, tu regardais tout de suite mes mains, comme quand tu étais tout petit et que Joseph et moi, nous te donnions nos pauvres dons pour te faire sentir que tu étais notre Roi. Tu n'as jamais été gourmand, mon Enfant, mais c'était l'amour que tu cherchais, c'était cela ta nourriture et dans nos soins tu le trouvais. Maintenant aussi, c'était ce que tu trouvais, ce que tu cherchais, mon pauvre Fils, si peu aimé du monde!

Maintenant, plus rien. Tout est accompli. Ta Maman ne fera plus rien pour Toi. Tu n'as plus besoin de rien... Maintenant tu es seul... Et moi, je suis seule... Oh! heureux Joseph, qui n'a pas vu ce jour. Si moi aussi je n'avais plus été là! Mais alors tu n'aurais pas eu même ce réconfort de voir ta pauvre Maman. Tu aurais été seul sur la croix, comme tu es seul dans le tombeau, seul avec tes blessures.

Oh! Dieu! Dieu, que de blessures a ton Fils, mon Fils! Comment ai-je pu les voir sans mourir, moi qui m'évanouissais quand tout petit tu te faisais mal?

Une fois tu es tombé dans le jardin de Nazareth et tu t'es blessé le front: quelques gouttes de sang.

Mais moi, qui m'étais sentie mourir en voyant des gouttes de ton sang à la Circoncision - en effet Joseph dut me soutenir car je tremblais comme quelqu'un qui meurt - il me semblait que cette blessure minuscule devait te tuer, et c'est plus avec mes larmes qu'avec l'eau et l'huile que je l'ai soignée et je ne me suis rassurée, que quand elle n'a plus donné de sang.

Une autre fois, tu apprenais à travailler, et tu t'es blessé

336

avec la scie. Une petite blessure. Mais c'était comme si la scie m'avait coupée en deux. Je n'ai eu de repos que quand, six jours après, j'ai vu ta main guérie.

Et maintenant? Et maintenant? Maintenant tu as les mains, les pieds, le côté ouvert, maintenant ta chair tombe en lambeaux et ton visage est couvert de contusions. Ce visage que je n'osais effleurer d'un baiser. Ton front et ta nuque sont couverts de plaies et personne ne t'a donné de remède et de réconfort.

Regarde mon cœur, ô Dieu qui m'as frappée dans mon Enfant! Regarde-le! N'est-il pas couvert de plaies comme le Corps de Celui qui es mon Fils et le tien? Les coups de fouets sont tombés sur moi comme une grêle pendant qu'on le frappait. Qu'est la distance pour l'amour? J'ai souffert les tortures de mon Fils! Que ne les ai-je souffertes moi seule! Que n'ai-je été moi sur la pierre du tombeau! Regarde-moi, ô Dieu! Mon cœur ne suinte-t-il pas le sang? Voici le cercle des épines, je le sens. C'est une bande qui me serre et me transperce. Voici le trou des clous: trois stylets fixés dans mon cœur.

Oh! ces coups! Ces coups! Comment le ciel ne s'est-il pas écroulé à cause de ces coups sacrilèges dans la chair de Dieu? Et ne pouvoir crier! Ne pouvoir m'élançer pour arracher l'arme aux assassins et m'en faire une défense pour mon Enfant mourant.

Mais devoir les entendre, entendre et ne rien faire! Un coup sur le clou, et le clou entre dans les chairs vivantes. Un autre coup, et il entre encore davantage. Un autre et un autre et les os et les nerfs se brisent, et voilà transpercée la chair de mon Enfant et le cœur de sa Maman.

Et quand ils t'ont élevé sur la Croix? Combien tu dois avoir souffert, Fils Saint! Je vois encore ta main se déchirer dans la secousse de la chute. J'ai le cœur déchiré comme elle. Je suis contusionnée, flagellée, piquée, frappée, transpercée comme Toi. Je n'étais pas avec Toi sur la croix, mais regarde-la, ta Maman! Est-elle différente de Toi? Non. Il n'y a pas de différence de martyr. Et même le tien est fini, le mien dure encore. Tu n'entends plus les accusations menteuses, moi je les entends. Tu n'entends plus les blasphèmes horribles, moi je les entends encore. Tu ne sens plus la morsure des épines et des clous, ni la soif et la fièvre. Je suis pleine de pointes de feu et je suis comme quelqu'un qui meurt brûlé et délirant.

Si au moins ils m'avaient laissé te donner une goutte d'eau! Mes larmes, si la férocité des hommes refusait au Créateur l'eau créée par Lui. Je t'ai donné tant de lait, parce que nous étions pauvres, mon Fils, et dans la fuite en Égypte nous avions tant perdu, et nous

337

avons dû nous refaire un toit, des meubles, sans compter les vêtements et la nourriture, et nous ne savions pas combien l'exil aurait duré, ni ce que nous aurions trouvé en revenant au pays. Je t'ai donné du lait au-delà du temps habituel pour que tu ne sentes pas le manque de nourriture.

Jusqu'au moment où nous eûmes la chevrette, c'est moi qui fus ta chevrette, enfant de ta Maman. Tu avais déjà tant de dents et tu mordais... Oh! joie de te voir rire dans tes jeux enfantins!... Tu voulais marcher. Tu étais si sain et si fort. Moi je te soutenais pendant des heures et des heures, et je ne sentais pas se briser mes reins en restant penchée sur Toi, qui faisais tes petits pas et tu disais à chaque pas: "Maman!", "Maman!". Oh! béatitude de s'entendre chanter ce nom!

Tu le disais aussi aujourd'hui: "Maman, Maman!" Mais ta Maman ne pouvait que te voir mourir. Je ne pouvais même pas caresser tes pieds! Tes pieds? Oh! même s'ils avaient été à portée de ma main, je n'aurais pu les toucher pour ne pas accroître ton tourment. Comme ils devaient souffrir tes pauvres pieds, ô mon Jésus! Si j'avais pu monter jusqu'à Toi, et me mettre entre le bois et ton Corps, et t'empêcher de heurter contre le bois dans les convulsions de l'agonie. Je l'entends encore ta tête frapper le bois dans les derniers sursauts. Et ce bruit, ce bruit me rend folle. C'est comme si j'avais un marteau dans la tête.

Reviens, reviens, cher Fils, Fils saint! Je meurs. Je ne puis me faire à cette désolation qu'est la mienne. Montre-moi de nouveau ton visage. Appelle-moi encore. Je ne puis penser que tu es sans voix, sans regard, dépouille froide et sans vie! Oh! Père, secours-moi. Jésus ne m'entend pas! La Passion n'est-elle pas finie? Tout n'est-il pas accompli? Ne suffisent-ils pas ces clous, ces épines, ce sang, ces larmes? Faut-il encore autre chose pour guérir l'homme?

Père, je te nomme les instruments de sa douleur et mes pleurs. Mais ceci est ce qu'il y a de moindre. Ce qui l'a fait mourir dans une angoisse surhumaine, a été ton abandon. Ce qui me fait crier, c'est ton abandon. Je ne t'entends plus. Où es-tu, Père saint? J'étais "la Pleine de Grâce". L'Ange l'a dit: "Salut, Marie, pleine de Grâce, le Seigneur est avec toi, et tu es bénie entre toutes les femmes". Non. Ce n'est pas vrai! Ce n'est pas vrai! Je suis comme quelqu'une qui est maudite par Toi à cause de son péché. Tu n'es plus avec moi. La grâce s'est retirée, comme si moi j'étais une seconde Eve pécheresse.

Mais moi, je t'ai toujours été fidèle. En quoi t'ai-je déplu? Tu as fait de moi ce qui t'a semblé bon et je t'ai toujours dit: "Oui, Père,

338

je suis prête". Les anges peuvent-ils donc mentir?

Et Anne, qui m'a assuré que Tu m'aurais donné ton ange à l'heure de la douleur?

Je suis seule. Je ne trouve plus grâce à tes yeux, je ne te possède plus Toi, Grâce, en moi. Je n'ai plus d'Ange. Mentent-ils donc les Saints? En quoi t'ai-je déplu, s'ils mentent et si j'ai mérité cette heure?

Et Jésus? En quoi a-t-il manqué, ton Agneau pur et doux? En quoi t'avons-nous offensé, pour qu'en plus du martyr donné par les hommes, on doive avoir la torture incalculable de ton abandon? Lui, Lui, ensuite, qui était ton Fils et qui t'appelait de cette voix qui a fait frissonner la Terre et se secouer dans un sanglot de pitié! Comment as-Tu pu le laisser seul en tant de tourments?

Pauvre Cœur de Jésus qui t'aimait tant! Où est la marque de la blessure du Cœur? La voici. Regarde, Père, cette marque. Ici c'est l'empreinte de ma main entrée dans la large blessure de la lance. Ici... Ici... Les pleurs, le baiser de la Mère, qui a brûlé ses yeux et consumé ses lèvres par les pleurs et les baisers, ne l'effacent pas. Ce signe crie et reproche. Ce signe, plus que le sang d'Abel, crie vers Toi de la Terre. Et Toi, qui as maudit Caïn et as exercé sur lui ta vengeance, Tu n'es pas intervenu pour

mon Abel, déjà saigné par ses Caïns, et Tu as permis le dernier outrage! Tu lui as broyé le cœur par ton abandon et Tu as laissé un homme le mettre à nu, pour que je le voie et que j'en sois broyée. Mais de moi, il n'importe pas. C'est pour Lui, pour Lui, que je fais cette demande et que je t'appelle pour que Tu répondes. Tu ne devais pas... Tu ne devais pas... Oh! Pardon, Père! Pardon, Père Saint! Pardonne à une Mère qui pleure son Enfant... Il est mort! Il est mort mon Fils! Mort avec le cœur ouvert. Oh! Père, Père, pitié! Je t'aime! Nous t'avons aimé et Tu nous as tant aimés! Comment as-Tu permis que fût blessé le Cœur de notre Fils? Oh! Père!... Pitié pour une pauvre femme. Je délire, Père. Je suis tienne, ton rien, j'ose te faire des reproches! Pitié! Tu as été bon. La blessure, l'unique blessure qui ne Lui a pas fait mal, c'est celle-là. Ton abandon a servi à le faire mourir avant le coucher du soleil, pour Lui éviter d'autres tortures. Tu as été bon. Tu fais tout dans un but de bonté. Nous sommes nous des créatures qui ne comprenons pas. Tu as été bon. Tu as été bon. Dis-la, mon âme, cette parole pour enlever la morsure de ta souffrance. Dieu est bon et Il t'a toujours aimée, mon âme. Du berceau à cette heure, Il t'a toujours aimée. Il t'a donné toute la joie du temps. Toute. Il t'a donné Lui-même. Il a été bon, bon, bon. Merci, Seigneur, que tu sois béni

339

pour ton infinie bonté.

Merci, Jésus. Je te dis merci à Toi aussi! Moi seule l'ai sentie dans mon cœur quand j'ai vu le tien ouvert. Maintenant ta lance est dans le mien et elle fouille et déchire. Mais c'est mieux ainsi. Tu ne la sens pas., Mais Jésus, pitié! Un signe de Toi! Une caresse, une parole pour ta pauvre Maman au cœur déchiré! Un signe, un signe, Jésus, si tu veux me trouver vivante à ton retour.”

Un coup résolu à la porte fait sursauter tout le monde. Le maître de maison fuit courageusement. Marie de Zébédée voudrait que son fils le suive et elle pousse Jean vers la cour. Les autres, sauf la Magdeleine, se serrent l'une contre l'autre en gémissant. C'est Marie de Magdala qui droite et courageuse va à la porte et demande: “Qui frappe?”

Une voix de femme répond: “C'est Nique. J'ai quelque chose à donner à la Mère. Ouvrez! Vite. La ronde fait son tour.”

Jean, qui s'est dégagé de sa mère et est accouru près de la Magdeleine, s'affaire autour des multiples serrures toutes bien en place ce soir. Il ouvre. Nique entre avec sa servante et un homme musclé qui l'accompagne. On ferme.

“J'ai une chose...” Nique pleure et ne peut parler...

“Quoi? Quoi?” Ils sont tous près d'elle, curieux.

“Sur le Calvaire... J'ai vu le Sauveur en cet état... J'avais préparé le voile des reins pour qu'il ne se serve pas des chiffons des bourreaux...”

Mais il était tout en sueur, avec du sang dans les yeux, et j'ai pensé le Lui donner pour qu'il s'essuie. Et Lui l'a fait... Et il m'a rendu le voile. Je ne m'en suis plus servie...

Je voulais le garder comme relique avec sa sueur et son sang. Et, voyant l'acharnement des juifs, après un moment, avec Plautina et les autres romaines Lidia et Valéria ensemble, nous avons décidé de revenir, craignant qu'ils nous enlèvent ce voile. Les romaines sont des femmes viriles. Elles nous ont mises au milieu, la servante et moi, et elles nous ont protégées. Il est vrai qu'elles sont une contamination pour Israël... et qu'il est dangereux de toucher **Plautina**. Mais cela, on y pense par temps calme. Aujourd'hui, ils étaient tous ivres... À la maison, j'ai pleuré... pendant des heures... Puis est venu le tremblement de terre et je me suis évanouie... Revenue à moi, j'ai voulu baiser ce voile et j'ai vu... Oh!... Il y a dessus le visage du Rédempteur!...”

“Fais voir! Fais voir!”

340

“Non. D'abord à la Mère. C'est son droit.”

“Elle est tellement épuisée! Elle ne résistera pas...”

“Oh! ne dites pas cela! Ce sera pour elle un réconfort, au contraire. Avertissez-la!”

Jean frappe doucement à l'entrée.

“Qui est-ce?”

“Moi, Mère. Dehors, il y a Nique... Elle est venue de nuit... Elle t'a apporté un souvenir... un cadeau... Elle espère te réconforter avec cela.”

“Oh! un seul cadeau peut me réconforter! Le sourire de son Visage...”

“Mère!” Jean l'entoure de ses bras de peur qu'elle ne tombe et il dit, comme s'il confiait le vrai Nom de Dieu: “C'est lui. C'est le sourire de son Visage imprimé dans le voile avec lequel Nique l'a essuyé au Calvaire.”

“Oh! Père! Dieu Très-Haut! Fils Saint! Éternel Amour! Soyez bénis! Le signe! Le signe que je vous ai demandé! Fais-la, fais-la entrer!”

Marie s'assoit car elle n'est plus maîtresse d'elle-même et, pendant que Jean fait signe aux femmes qui guettent le passage de Nique, Marie revient à elle.

Nique entre et s'agenouille à ses pieds avec sa servante près d'elle. Jean debout près de Marie, lui passe le bras derrière les épaules comme pour la soutenir. Nique ne dit pas un mot, mais elle ouvre le coffre, en tire le voile, le déplie. Et le Visage de Jésus, le Visage vivant de Jésus, le Visage douloureux et pourtant souriant de Jésus, regarde la Mère et lui sourit.

Marie pousse un cri d'amour douloureux et tend les bras. Les femmes lui font écho de l'entrée où elles sont groupées, et l'imitent en s'agenouillant devant le Visage du Sauveur.

Nique ne trouve pas de parole. Elle passe le voile de ses mains aux mains maternelles, et se penche ensuite pour en baiser le bord. Et puis elle sort à reculons, sans attendre que Marie revienne de son extase.

Elle s'en va... Elle est déjà dehors dans la nuit quand on pense à elle... Il ne reste qu'à fermer la porte comme elle était avant.

Marie est de nouveau seule dans un colloque d'âme avec l'image de son Fils car tous se retirent de nouveau.

Il se passe un moment. Puis Marthe dit: "Comment ferons-nous pour les onguents? Demain c'est le sabbat..."  
"Et nous ne pourrons rien prendre..." dit Salomé.

341

"Et il faudrait le faire... Plusieurs livres d'aloès et de myrrhe... mais il était si mal lavé..."

"Il faudrait que tout soit prêt pour l'aurore du premier jour après le sabbat" observe Marie d'Alphée.

"Et les gardes? Comment allons-nous faire?" demande Suzanne.

"Nous le dirons à Joseph s'ils ne nous laissent pas entrer" répond Marthe.

"Nous ne pourrons déplacer la pierre."

La Magdeleine répond: "Oh! tu dis qu'à **cinq** nous ne pourrons pas? Nous sommes toutes robustes... et l'amour fait le reste."

"Et puis je viendrai avec vous" dit Jean.

"Non, toi vraiment pas. Je ne veux pas te perdre aussi, fils."

"Mais n'y pense pas. Nous suffirons."

"Mais en attendant... Qui nous donne les aromates?"

Elles restent toutes accablées... Puis Marthe dit: "Nous pouvions demander à Nique si c'était vrai ce qu'on disait de Jeanne... des soulèvements..."

"C'est vrai! Mais nous sommes idiotes. Nous pouvions alors prendre aussi les aromates. **Isaac** était sur le seuil de sa porte quand nous sommes revenues..."

"Dans le palais, il y a de nombreux petits vases d'essences et il y a de l'encens fin. Je vais les prendre." Et Marie-Magdeleine se lève de sa place et elle met son manteau.

Marthe crie: "Tu ne vas pas y aller."

"J'y vais."

"Tu es folle! Ils vont te prendre!"

"Ta sœur a raison. N'y va pas!"

"Oh! quelles femmelettes inutiles et criardes vous êtes! En vérité Jésus avait une belle troupe de suivantes! Vous avez déjà épuisé votre réserve de courage? Pour moi, au contraire, plus j'en use et plus il m'en vient."

"Moi, je vais aller avec elle. Je suis un homme."

"Et moi je suis ta mère et je te le défends."

"Sois tranquille, Marie Salomé, et toi aussi, Jean. Je vais seule. Je n'ai pas peur. Je sais ce que c'est de courir dans les rues la nuit. Je l'ai fait mille fois pour pécher... et je devrais craindre maintenant que je vais pour servir le Fils de Dieu?"

"Mais aujourd'hui la ville est en révolte. Tu as entendu l'homme."

"C'est un lapin, et vous avec lui. J'y vais."

"Et si tu trouves les soldats?"

342

.Je dirai: "je su'. la fille de Théophile, syrien, serviteur fidèle de César".

Et ils me laisseront aller, et puis... L'homme devant une femme jeune et belle est un jouet plus inoffensif qu'un fétu de paille. Je le sais, pour ma honte..."

"Mais où veux-tu trouver des parfums dans le palais puisqu'il n'est plus habité depuis des années?"

"Tu le crois? Oh! Marthe! Tu ne te souviens pas qu'Israël vous obligea à le quitter parce que c'était un de mes lieux de rendez-vous avec mes amants? J'y avais tout ce qui servait à les rendre encore plus fous de moi. Quand je fus sauvée par mon Sauveur, j'ai caché dans un endroit, connu de moi seule, les albâtres et les encens dont je me servais pour mes orgies d'amour. Et j'ai juré que ce serait uniquement les pleurs sur mon péché et l'adoration de Jésus très saint qui auraient été les eaux parfumées et les encens ardents de Marie repentie, et que des signes d'un culte profane des sens et de la chair, j'aurais seulement usé pour les sanctifier sur Lui et Lui donner l'onction. Maintenant c'est l'heure. J'y vais. Restez, et tranquilles. Avec moi vient l'ange de Dieu et rien de mal ne m'arrivera. Adieu. Je vous apporterai des nouvelles. Et à Elle ne dites rien... Cela augmenterait son angoisse..."

Et Marie de Magdala sort sûre d'elle, imposante.

"Mère que cela soit pour toi un enseignement... et qu'il te dise de ne pas faire que le monde dise que ton fils est un lâche.

Demain, ou plutôt **aujourd'hui**, car déjà est donnée la seconde veille, j'irai chercher les compagnons comme elle le veut..."

"C'est le sabbat... tu ne peux pas..." objecte Salomé pour le retenir.

""Le sabbat est mort" je le dis, moi aussi, avec Joseph. L'ère nouvelle est commencée avec, en elle, d'autres lois, d'autres sacrifices et d'autres cérémonies."

Marie Salomé baisse la tête sur ses genoux et elle pleure sans plus protester.

"Oh! avoir des nouvelles de Lazare!" gémit Marie de Cléophas.

"Si vous me laissez aller, vous les aurez. Car les compagnons, Simon le cananéen en avait reçu l'ordre, ont été conduits chez lui, chez Lazare. Jésus l'a dit à Simon en ma présence."

"Hélas! Tous là? Alors tous perdus!" Marie de Cléophas et Salomé versent des pleurs de désolation.

Il se passe du temps au milieu des pleurs et des attentes. Puis Marie-Magdeleine revient triomphante, chargée de sacs pleins de vases précieux.

“Vous voyez que rien n'est arrivé?

Voici des huiles de toutes espèces, et du nard, et de l'oliban, et du benjoin.

Pas de myrrhe ni d'aloès... Moi je ne voulais pas d'amertumes... Je les bois toutes maintenant... Mais en attendant nous mélangerons celles-ci et demain nous prendrons... oh! en payant, **Isaac** les donnera même le jour du sabbat... Nous prendrons de la myrrhe et de l'aloès.”

“Ils t'ont vue?”

“Personne. Dans mon tour, je n'ai même pas rencontré une chauve-souris.”

“Les soldats?”

“Les soldats? Je crois qu'ils ronflent sur leurs paillasses.”

“Mais les séditions... les arrestations...”

“C'est la peur de cet homme qui les a vues...”

“Qui est dans le palais?”

“Mais **Lévi et sa femme**, tranquilles comme des enfants. Les hommes armés ont pris la fuite... Ah! Ah! Nous avons de beaux preux, ma foi!... Ils sont partis dès qu'ils ont appris la condamnation. Je dis la vérité: Rome est dure et elle emploie le fouet... Mais avec cela, elle se fait craindre et servir. Et elle a des hommes, pas des lapins... Oh! oui! Lui disait: "Mes fidèles connaîtront le même sort que Moi". Hum! Si de nombreux romains se rallient à Jésus, c'est possible. Mais s'il doit y avoir des martyrs parmi les israélites! Il restera seul... Voici mon sac et l'autre c'est celui de Jeanne qui... oui. Nous sommes non seulement lâches, mais menteurs.

Jeanne est seulement accablée.

Elle et Élise se sont senties mal sur le Golgotha. L'une est une mère qui a vu son fils mort et d'entendre les râles de Jésus lui ont fait éprouver un malaise. L'autre est délicate, elle n'est pas habituée à tant marcher et au soleil. Mais rien comme blessures, rien comme agonie. Elle pleure comme nous certainement. Pas davantage. Elle regrette d'avoir été éloignée. Elle viendra demain et elle envoie ces aromates, ce qu'elle avait. Avec elle, était restée Valéria sur l'ordre de Plautina, et maintenant elle est partie avec les esclaves chez Claudia, car elles ont beaucoup d'encens. Quand elle viendra, car elle aussi, grâce au Ciel, n'est pas un lièvre qui tremble toujours, ne vous mettez pas à crier comme si vous sentiez le glaive à votre gorge. Allons, levez-vous! Prenons des mortiers, travaillons. Pleurer ne sert pas, ou au moins pleurez et travaillez. Notre baume sera détrempé par nos larmes, et il les sentira sur Lui... Il sentira notre amour.” Et elle se mord les lèvres pour ne pas pleurer et pour donner du courage aux autres, vraiment à bout.

344

Elles travaillent avec énergie.

Marie appelle Jean.

“Mère, qu'as-tu?”

“Ces coups...”

“Elles pilent les encens...”

“Ah!... Mais... pardonnez... Ne faites pas ce bruit... il me semble que ce sont les marteaux...”

En effet les pilons de bronze contre le marbre des mortiers font vraiment le bruit des marteaux.

Jean le dit aux femmes et elles sortent dans la cour pour qu'on les entende moins.

Jean retourne vers la Mère.

“Comment les ont-elles eues?”

“Marie de Lazare est allée à son palais et chez Jeanne... Et on en apportera d'autres...”

“Personne n'est venu?”

“Personne depuis Nique.”

“Mais regarde-le, Jean, comme il est beau même dans sa douleur!” Marie, les mains jointes, est absorbée en face de la toile qu'elle a étendue contre un coffre en la tendant avec des poids.

“Beau, oui, Mère. Et il te sourit... Ne pleure plus... Déjà plusieurs heures sont passées. Autant de moins pour attendre son retour...” et pourtant Jean pleure...

Marie caresse sa joue, mais elle ne regarde que l'image de son Fils. Jean sort, aveuglé par les larmes.

La Magdeleine aussi, qui est revenue prendre des amphores, est dans les mêmes conditions. Mais elle dit à l'apôtre: “Il ne faut pas faire voir qu'on pleure, car autrement celles-là ne savent plus rien faire. Et on doit faire...”

“... et on doit croire” achève Jean.

“Oui, croire. Si on ne pouvait pas croire, ce serait le désespoir. Moi, je crois. Et toi?”

“Moi aussi...”

“Tu le dis mal. Tu n'aimes pas encore suffisamment. Si tu aimais avec tout toi-même, tu ne pourrais pas ne pas croire. L'amour est lumière et voix. Même en face des ténèbres de la négation et le silence de la mort, il dit: "Je crois".”

Elle est splendide la Magdeleine, si grande et imposante, impérieuse dans sa confession de foi! Elle doit avoir le cœur torturé, et ses yeux brûlés par les larmes le disent, mais l'âme est invaincue.

Jean la regarde avec admiration et murmure: “Tu es courageuse!”

345

“Toujours. Je l'étais au point de défier le monde et j'étais sans Dieu alors. Maintenant que je l'ai Lui, je sens que je puis défier même l'enfer. Toi qui es bon, tu devrais être plus courageux que moi. Car la faute déprime, sais-tu? Plus qu'une consommation. Mais tu es innocent... C'est pour cela qu'il t'aimait tant...”

“Il t'aimait aussi...”

“Et moi je n'étais pas innocente. Mais j'étais sa conquête et...”

On frappe avec force à la porte.

“Ce sera **Valéria**. Ouvre.”

Jean le fait sans peur, dominé par le calme de Marie.

C'est en fait Valéria avec ses esclaves qui portent la litière d'où elle est descendue. Elle entre en saluant en latin: “Salve.”

“La paix soit avec toi, sœur. Entre” dit Jean.

“Puis-je offrir à la Mère l'hommage de Plautina? Claudia aussi y a contribué. Mais si ce n'est pas une douleur pour elle de me voir.”

Jean entre chez Marie.

“Qui frappe? Pierre? Judas? Joseph?”

“Non, c'est Valéria. Elle a apporté des résines précieuses. Elle voudrait te les offrir... si cela ne te peine pas.”

“Je dois surmonter la peine. Lui a appelé à son Royaume les fils d'Israël et les païens. Il les a tous appelés. Maintenant... il est mort... Mais je suis ici pour Lui, et je reçois tout le monde. Qu'elle entre.”

Valéria entre. Elle a enlevé son manteau foncé et elle a une étole toute blanche. Elle s'incline jusqu'à terre, salue et parle:

“Domina, tu sais qui nous sommes: les premières rachetées de l'obscurantisme païen. Nous étions fange et ténèbres. Ton Fils nous a donné ailes et lumière. Maintenant il est... il est endormi dans la paix. **Nous connaissons vos usages** et nous voulons que les baumes de Rome aussi soient répandus sur le Triomphateur.”

“Que Dieu vous bénisse, filles de mon Seigneur. Et... pardonnez si je ne sais en dire davantage...”

“Ne te force pas, Domina. Rome est forte, mais elle sait aussi comprendre la douleur et l'amour. Elle te comprend, Mère Douleuruse. Adieu.”

“La paix soit avec toi, Valéria! À Plautina, à vous toutes, ma bénédiction.”

Valéria se retire en laissant ses encens et autres essences.

“Tu le vois, Mère? Tout le monde donne pour le Roi du Ciel et de la Terre.”

“Oui” dit Marie. “Tout le monde. Et la Mère n'aura pu Lui donner

346

que ses pleurs.”

Un coq chante joyeusement non loin de là. Jean sursaute.

“Qu'as-tu, Jean?” demande la Vierge.

“Je pensais à Simon Pierre...”

“Mais n'était-il pas avec toi?” demande la Magdeleine qui est entrée dans la pièce.

“Si. Dans la maison d'Anne. Puis j'ai compris que je devais venir ici et je ne l'ai plus vu du tout.”

“D'ici peu, c'est l'aube.”

“Oui. Ouvrez.”

Ils ouvrent les fenêtres et les visages semblent encore plus terreux dans la pâle lumière verte de l'aube.

La nuit du Vendredi Saint est finie.

#### 34. DANS LA JOURNÉE DU SAMEDI SAINT

30/03/1945

614.1 L'aube arrive hésitante, avec peine. Et l'aurore tarde étrangement bien qu'il n'y ait pas de nuages dans le ciel. Mais il semble que les astres aient perdu toute vigueur. De même qu'elle était pâle la lune pendant la nuit, ainsi est pâle le soleil à son lever. Voilés... Ils ont peut-être pleuré, eux aussi, pour avoir cet aspect voilé comme les ont les yeux des bons qui ont pleuré et qui pleurent pour la mort du Seigneur?

À peine Jean comprend que les portes sont rouvertes, il sort, sourd aux supplications maternelles. Les femmes se renferment dans la maison encore plus craintives maintenant que l'apôtre aussi s'en est allé.

Marie, toujours dans sa pièce, les mains sur les genoux, regarde fixement par la fenêtre qui s'ouvre sur un jardin pas très vaste mais suffisamment grand, tout plein de roses fleuries le long des hautes murailles et de parterres fantaisistes. Les touffes de lys, au contraire, n'ont pas encore les tiges des futures fleurs, touffus, beaux, mais n'ayant que les feuilles. Elle regarde, regarde et je crois qu'elle ne voit rien que ce qui est dans son pauvre cerveau fatigué: l'agonie de son Fils.

Les femmes vont et viennent. Elles s'approchent, la caressent, la prient de se restaurer... et chaque fois, avec leur venue, vient un flot d'un parfum lourd, mélangé, étourdissant.

347

Marie en éprouve chaque fois un frisson, mais rien d'autre. Pas un mot, pas un geste, rien. Elle est épuisée. Elle attend. Elle n'est qu'attente. Elle est Celle qui attend.

Un coup à la porte... Les femmes courent ouvrir. Marie se tourne sur son siège sans se lever et fixe l'entrée entrouverte.

La Magdeleine entre. “C'est Manaën... Il voudrait qu'on l'emploie à quelque chose.”

“Manaën... Fais-le entrer. Il a toujours été bon. Mais je croyais que ce n'était pas lui...”

“Qui croyais-tu que c'était, Mère?...”

“Après... après. Fais passer.”

Manaën entre. Il n'est pas pompeux comme d'habitude. Il a un vêtement très commun, d'un marron presque noir et un manteau pareil. Pas de bijoux et pas d'épée. Rien. Il semble un homme aisé, mais du peuple.

Il se penche d'abord pour saluer, les mains croisées sur la poitrine, puis il s'agenouille comme devant un autel.

“Lève-toi et pardonne-moi si je ne réponds pas à ton inclination. Je ne puis pas...”

“Tu ne dois pas. Je ne le permettrais pas. Tu sais qui je suis. Aussi je te prie de me considérer comme ton serviteur. As-tu besoin de moi? Je vois que tu n'as pas un homme dans ton entourage. Je sais par Nicodème que tous se sont enfuis. Il n'y avait rien à faire, c'est vrai, mais au moins Lui donner le réconfort de nous voir. Moi... moi, je l'ai salué **au Sixte**, et ensuite je ne l'ai

pas pu car... Mais c'est inutile de le dire. Cela aussi fut voulu par Satan. Maintenant je suis libre et je viens me mettre à ton service. Commande, Femme.”

“Je voudrais savoir et faire savoir à Lazare... Ses sœurs sont en peine, et ma belle-sœur et l'autre Marie aussi. Nous voudrions savoir si Lazare, Jacques, Jude et l'autre Jacques sont saufs.”

“Judas? L'Isariote! Mais il a trahi!”

“Jude, fils du frère de mon époux.”

“Ah! J'y vais” et il se lève. Mais en le faisant, il a un mouvement de douleur.

“Mais tu es blessé?”

“Hum!... oui. Ce n'est rien. Un bras qui me fait un peu souffrir.”

“A cause de nous, peut-être? Est-ce pour cela que tu n'étais pas là-haut?”

“Oui, pour cela. Et c'est seulement de cela que je souffre, pas pour la blessure. Le reste de pharisaïsme, d'hébraïsme, de satanisme

348

qui était en moi, car le satanisme est devenu le culte d'Israël, est tout sorti avec ce sang. Je suis comme un petit qui, après qu'on a coupé l'ombilic sacré, n'a plus de contact avec le sang maternel, et les quelques gouttes qui restent encore dans le cordon coupé n'entrent pas en lui, empêchées comme elles le sont par le lacet de lin. Mais elles tombent... inutiles désormais. Le nouveau-né vit avec son cœur et son sang. Ainsi de moi. Jusqu'à présent, je n'étais pas encore complètement formé. Maintenant je suis arrivé à terme, et je viens, et j'ai été mis au Jour. Je suis né d'hier. Ma mère, c'est Jésus de Nazareth. Et il m'a enfanté quand il a poussé son dernier cri. Je sais... car je me suis enfui dans la maison de Nicodème cette nuit. Seulement je voudrais le voir. Oh! quand vous irez au Tombeau, dites-le-moi. Je viendrai... Son visage de Rédempteur, moi je l'ignore!”

“Il te regarde, Manaën. Tourne-toi.”

L'homme, qui était entré avec la tête si inclinée et qui ensuite n'avait eu d'yeux que pour Marie, se tourne presque épouvanté et il voit le Suaire. Il se jette par terre pour adorer...

Et il pleure. Puis il se lève, il s'incline devant Marie et dit: “Je vais.”

“Mais c'est le sabbat. Tu le sais. Déjà ils nous accusent de violer la Loi, à son instigation.”

“Nous sommes pareils, car eux violent la loi de l'Amour. La première est la plus grande. Lui le disait. Que le Seigneur te reconforte.” Il sort.

Et les heures passent. Comme elles sont lentes pour qui attend...

Marie se lève et, en s'appuyant aux meubles, elle se présente à l'entrée. Elle cherche à traverser le vaste vestibule de l'entrée. Mais quand elle n'a plus d'appui, elle vacille comme si elle était ivre. Marthe, qui la voit de la cour qui est au-delà de l'entrée ouverte au bout du vestibule, accourt.

“Où veux-tu aller?”

“Là, à l'intérieur. Vous me l'avez promis.”

“Attends Jean.”

“C'est assez attendu. Vous voyez que je suis tranquille. Allez, puisque vous avez fait fermer de l'intérieur et faites ouvrir. Moi, j'attends ici.”

Suzanne, car toutes sont accourues, s'en va appeler le maître avec les clefs. Pendant ce temps Marie s'appuie à la petite porte comme si elle voulait l'ouvrir par la force de sa volonté. Voilà l'homme. Craintif, abattu, il ouvre et se retire. Et Marie, aux bras

349

de Marthe et de Marie d'Alphée, entre dans le Cénacle.

Tout est encore comme à la fin de la Cène. La suite des événements et l'ordre donné par Jésus ont empêché qu'on ne dérange. Les sièges ont seulement été reportés à leur place. Et Marie, qui pourtant n'avait pas été dans le Cénacle, va directement à la place où était assis son Jésus. Il semble qu'une main la conduise. Elle semble presque une somnambule tant elle est rigide dans son effort pour y aller... Elle va, tourne autour du lit siège, se glisse entre lui et la table... elle reste debout un moment et puis s'abat en travers de la table, en éclatant en sanglots. Puis elle se calme. Elle s'agenouille et prie, la tête appuyée au bord de la table. Elle caresse la nappe, le siège, la vaisselle, le bord du grand plateau où était l'agneau, le grand couteau qui a servi à découper, l'amphore mise devant cette place. Elle ne sait pas qu'elle touche ce qu'a touché aussi l'Isariote. Et elle reste comme hébétée, la tête appuyée sur ses bras croisés, qu'elle a mis sur la table.

Toutes se taisent, jusqu'au moment où sa belle-sœur lui dit: “Viens Marie. Craignons les juifs. Voudrais-tu qu'ils entrent ici?”

“Non, non. C'est un lieu saint. Allons. Aidez-moi... Vous avez bien fait de me le dire. Je voudrais aussi un coffre, beau, grand, fermé pour y renfermer tous mes trésors.”

“Demain, je te le fais apporter du palais. C'est le plus beau de la maison. Il est robuste et sûr. Je te le donne avec joie” promet la Magdeleine.

Elles sortent. Marie est vraiment épuisée. Elle vacille en franchissant les quelques marches. Et si sa douleur est moins dramatique, c'est parce qu'elle n'a plus la force d'être telle. Mais dans sa tranquillité, elle est encore plus tragique.

Elles rentrent dans la pièce où elles étaient d'abord et, avant de retourner à sa place, Marie caresse, comme si c'était un visage de chair, le Saint Visage du Suaire.

Un autre coup à la porte. Les femmes se hâtent de sortir et d'entrouvrir la porte. Marie dit de sa voix lasse: “Si c'étaient les disciples, et en particulier Simon Pierre et Judas, qu'ils viennent tout de suite me trouver.”

Mais **c'est Isaac le berger**. Il entre en pleurant après quelques minutes et se prosterne devant le Suaire et puis devant la Mère, et il ne sait que dire. C'est elle qui dit: “Merci. Il t'a vu et je t'ai vu. Je le sais. Il vous a regardé tant qu'il a pu.”

Isaac pleure encore plus fort. Il ne peut parler que quand il a fini de pleurer. “Nous ne voulions pas nous en aller, mais Jonathas

350

nous en a prié. Les juifs menaçaient les femmes... et ensuite, nous n'avons plus pu venir. Tout... tout était fini... Où devions-nous aller alors? Nous nous sommes dispersés à travers la campagne et quand il a fait nuit, nous nous sommes réunis à moitié route entre Jérusalem et Bethléem. Il nous semblait éloigner sa Mort en allant vers sa Grotte... Mais ensuite, nous avons senti qu'il n'était pas juste d'aller là... C'était de l'égoïsme et nous sommes revenus vers la ville... Et nous nous sommes trouvés sans savoir comment, à Béthanie..."

"Mes fils!"

"Lazare!"

"Jacques!"

"Ils sont tous là. À l'aurore les champs de Lazare étaient couverts de gens errants qui pleuraient... Ses inutiles amis et disciples!... Moi... je suis allé chez Lazare et je croyais être le premier... Pas du tout, il y avait déjà là tes deux fils, femme, et le tien, avec André, Barthélemy, Mathieu. C'est Simon le Zélote qui les avait persuadé d'y aller. Et Maximin, sorti de bon matin dans la campagne, en avait trouvé d'autres. Lazare les a tous secourus et il y est encore occupé.

Il dit que le Maître lui en avait donné l'ordre et le Zélote dit la même chose."

"Mais Simon et Joseph, mes autres fils, où sont-ils?"

"Je ne sais pas, femme. Nous étions restés ensemble jusqu'au tremblement de terre. Puis... Je ne sais plus rien de précis. Au milieu des ténèbres et des éclairs et des morts ressuscités et du tremblement du sol et du tourbillon de l'air, j'ai perdu la tête. Je me suis trouvé au Temple et je me demande encore comment j'ai pu être là-dedans, au-delà de la limite sacrée.

Pense qu'entre moi et l'autel des parfums, il n'y avait qu'une coudée... Pense que là où j'avais les pieds, c'était réservé aux prêtres de service!... Et... et j'ai vu le Saint des Saints!... Oui, car le Voile du Saint est déchiré de haut en bas comme si l'aurait arraché la volonté d'un géant... Si on m'avait vu là à l'intérieur, on m'aurait lapidé. Mais personne n'y voyait plus. Je n'ai rencontré que des spectres de morts et des spectres de vivants. Car ils paraissaient des spectres à la lueur des éclairs, à la clarté des incendies et avec la terreur sur le visage..."

"Oh! mon Simon! mon Joseph!"

"Et Simon Pierre? Et Judas de Kériot? Et Thomas et Philippe?"

"Je ne sais pas Mère... Lazare m'a envoyé voir car on lui avait dit qu'ils... vous avaient tués."

"Va tout de suite alors le tranquilliser. J'ai déjà envoyé Manaën.

351

Mais va toi aussi et dis... et dis que Lui seul a été tué. Et moi avec Lui. Et si tu vois d'autres disciples amène-les là avec toi. Mais l'Isariote et Simon Pierre, je les veux, moi."

"Mère... pardonne-nous si nous n'avons pas fait davantage."

"Je pardonne tout... Va."

Isaac sort, Marthe et Marie, Salomé et Marie d'Alphée l'étouffent de prières, de recommandations, d'ordres. Suzanne pleure doucement car personne ne lui parle de son époux.

C'est alors que Salomé se souvient du sien et qu'elle pleure elle aussi.

Silence de nouveau jusqu'à un nouveau coup à la porte.

Comme la ville est tranquille, les femmes ont moins peur. Mais quand par la porte entrouverte elles voient se profiler le visage rasé de Longin, elles s'enfuient toutes comme si elles avaient vu un mort dans son suaire ou le démon en personne. Le maître de maison qui flânait dans le vestibule est le premier à s'enfuir.

Voilà qu'accourt la Magdeleine qui était avec Marie. Longin, avec un petit sourire moqueur, involontaire sur les lèvres, est entré, et de lui-même il a fermé la lourde porte. Il n'est pas en uniforme mais il a un vêtement gris et court, sous un manteau foncé lui aussi.

Marie-Magdeleine le regarde et lui la regarde. Puis, toujours adossé à la porte, Longin demande. "Puis-je entrer sans contaminer personne et sans effrayer personne? J'ai vu ce matin à l'aurore le citoyen Joseph et il m'a parlé du désir de la Mère. Je demande pardon de ne pas y avoir pensé de moi-même. Voici la lance. Je l'avais gardée comme souvenir d'un... du Saint des Saints. Oh! pour cela, il l'est! Mais il est juste que l'ait la Mère.

Pour les vêtements... c'est plus difficile. Ne le lui dites pas... mais peut-être ont-ils été déjà vendus pour quelques deniers... C'est le droit des soldats, mais j'essaierai de les trouver..."

"Viens. Elle est là."

"Mais je suis païen!"

"N'importe. Je vais le lui dire si tu le désires."

"Oh! non... je ne pensais pas le mériter."

Marie-Magdeleine va trouver la Vierge. "Mère, Longin est là dehors... Il t'offre la lance."

"Fais-le passer."

Le maître de maison, qui est sur le seuil, bougonne: "Mais c'est un païen."

"Je suis la Mère de tous, homme, comme Lui est le Rédempteur de tous."

352

Longin entre, et sur le seuil salue à la romaine avec un geste du bras (il a enlevé son manteau) et ensuite vocalement: "Ave, Domina. Un romain te salue: Mère du genre humain. La vraie Mère. Moi, je n'aurais pas voulu être à ... à ... à cette chose, mais j'en avais l'ordre. Cependant, si je sers à te donner ce que tu désires, je pardonne au destin de m'avoir choisi pour cette horrible chose. Voici" et il lui donne la lance enveloppée dans un drap rouge, le fer seul, pas la hampe.

Marie la prend en devenant encore plus pâle. Ses lèvres s'effacent à cause de sa pâleur. Il semble que la lance lui fait perdre son sang. Et elle tremble jusqu'avec ses lèvres en disant: "Qu'il te conduise à Lui, à cause de ta bonté."

"C'était l'unique Juste que j'aie rencontré dans le vaste empire de Rome. Je regrette de ne l'avoir connu que par les paroles de mes compagnons. Maintenant... c'est trop tard!"

“Non, fils. Lui a fini d'évangéliser. Mais son Évangile reste, dans son Église.”

“Où est son Église?” Longin est légèrement ironique.

“Elle est ici. Aujourd'hui elle est frappée et dispersée, mais demain elle se réunira comme un arbre qui remet en place sa chevelure après la tempête. Et même s'il n'y avait plus personne, moi j'y suis. Et l'Évangile de Jésus Christ, Fils de Dieu et le mien, est tout entier écrit dans mon cœur. Je n'ai qu'à regarder mon cœur pour pouvoir le répéter.”

“Je viendrai. Une religion, qui a pour chef un tel héros, ne peut être que divine. Ave, Domina!”

Longin aussi s'en va.

Marie baise la lance où se trouve encore le Sang de son Fils... Et elle ne veut pas enlever ce Sang, “rubis de Dieu sur la lance cruelle” dit-elle...

La journée passe ainsi au milieu des éclaircies et des averses orageuses.

Jean revient seulement quand le soleil au zénith dit que c'est midi.

“Mère, je n'ai trouvé personne sauf... Judas de Kériot.”

“Où est-il?”

“Oh! Mère! Quelle horreur! Il est pendu à un olivier, enflé et noir, comme s'il était mort depuis des semaines. Décomposé, horrible... Au-dessus de lui, les vautours, les corbeaux, que sais-je, crient dans des rixes atroces... C'est leur vacarme qui m'a attiré dans cette direction. J'étais sur la route du Mont des Oliviers, et sur un

353

talus j'ai vu ces tourbillons d'oiseaux noirs. J'y suis allé... Pourquoi? Je ne sais pas, et j'ai vu. Quelle horreur!...”

“Quelle horreur! Tu dis bien. Mais au-dessus de la Bonté il y a eu la Justice. En effet la Bonté est absente en ce moment...

Mais Pierre! Mais Pierre!... Jean, j'ai la lance. Mais les vêtements... Longin n'en a pas parlé.”

“Mère, j'ai l'intention d'aller au Gethsémani. Lui a été pris sans manteau. Peut-être est-il encore là. Puis j'irai à Béthanie.”

“Va. Va, pour le manteau... Les autres sont chez Lazare. Ne va donc pas chez Lazare. Pas besoin. Va et reviens ici.”

Jean part en courant, sans prendre de nourriture. Comme Marie qui reste à jeun. Les femmes ont mangé debout du pain et des olives tout en travaillant à leurs baumes.

Jeanne de Chouza arrive avec Jonathas. C'est un masque de pleureuse. Dès qu'elle voit Marie, elle dit: “Il m'a sauvée! Il m'a sauvée et Lui est mort! Maintenant je voudrais ne pas avoir été sauvée!”

C'est la Mère Dououreuse qui doit consoler cette enfant guérie, mais restée d'une sensibilité morbide. Elle la console et la fortifie en lui disant: “Tu ne l'aurais pas connu et aimé et tu ne pourrais pas le servir maintenant. Combien il y aura à faire dans l'avenir! Et nous devons agir, puisque tu le vois... Nous sommes restées, et les hommes se sont enfuis. C'est toujours la femme qui donne la vie. Pour le Bien. Pour le Mal. Nous engendrerons la nouvelle Foi. D'elle nous sommes remplies, déposée en nous par Dieu notre Époux. Et nous l'engendrerons à la Terre, pour le bien du monde. Regarde, comme il est beau! Comme il sourit et mendie le saint travail que nous ferons! Jeanne, moi je t'aime, tu le sais. Ne pleure plus.”

“Mais Lui est mort! Oui, là il ressemble encore à un vivant. Mais maintenant il n'est plus vivant. Qu'est le monde sans Lui?”

“Il reviendra. Va, prie, attends. Plus tu croiras, plus tôt il ressuscitera. C'est ma force cette croyance... Et seuls Dieu, Satan et moi, nous savons quels assauts sont donnés à cette Foi dans sa Résurrection.”

Jeanne aussi s'en va, mince et penché comme un lys trop chargé d'eau. Mais après son départ, Marie retombe dans son tourment.

“A tous! À tous je dois donner la force. Et qui me la donne à moi?” Et elle pleure en caressant le Visage de l'image, car maintenant elle est assise près du coffre sur lequel le Suaire est étendu.

Joseph et Nicodème arrivent, et ils évitent aux femmes de sortir pour acheter de la myrrhe et de l'aloès car ils en apportent des

354

sachets. Mais leur force cède devant le Visage imprimé sur la toile et devant le visage ravagé de la Mère.

Ils s'assoient dans un coin après l'avoir saluée et se taisent, sérieux, funèbres... puis ils s'en vont. Et elle n'a plus la force de parler, mais à mesure que descend le soir, qu'avance un amas de nuages étouffant, elle devient davantage une pauvre créature déchirée. Les ombres du soir sont aussi pour elle comme pour ceux qui souffrent, la source d'une plus grande douleur.

Les autres aussi deviennent plus tristes et en particulier Salomé, Marie d'Alphée et Suzanne.

Mais pour elles arrive enfin le réconfort, car en groupe viennent Zébédée, l'époux de Suzanne et Simon et Joseph d'Alphée. Les deux premiers restent dans le vestibule pendant qu'ils expliquent que Jean les a trouvés en passant par le faubourg d'Ophel. Les deux autres, de leur côté, ont été trouvés errant dans la campagne par Isaac, se demandant s'ils allaient revenir dans la ville ou aller trouver leurs frères qu'ils supposaient à Béthanie.

Simon dit: “Où est Marie? Je veux la voir” et, précédé par sa mère, il entre et embrasse sa parente affligée.

“Tu es seul? Pourquoi Joseph n'est-il pas avec toi? Pourquoi vous êtes-vous quittés? Encore une brouille entre vous? Vous ne devez pas. Vous voyez? La raison du désaccord est morte!” Et elle montre le Visage du Suaire.

Simon le regarde et pleure. Il dit: “Nous ne nous sommes plus quittés, et nous ne nous quitterons pas. Oui, la raison du désaccord est morte, mais pas comme tu le crois. Elle est morte car, maintenant, Joseph a compris... Joseph est dehors... et n'ose pas venir...”

“Oh! non. Je ne fais jamais peur et je ne suis que pitié. J'aurais pardonné même au Traître, mais je ne puis plus: il s'est tué.”

Et elle se lève. Elle marche courbée en appelant: “Joseph! Joseph!”

Mais Joseph, noyé de pleurs, ne répond pas.

Elle vient à la porte, comme elle l'avait fait pour parler à Judas et, en s'appuyant sur le chambranle, elle tend l'autre main et la pose sur la tête **du plus âgé et du plus tenace de ses neveux**. Elle le caresse et dit: "Laisse-moi m'appuyer à un Joseph! Tout était paix et sérénité tant que j'ai eu ce nom comme roi dans ma maison. Puis mon saint est mort... et tout le bien humain de la pauvre Marie est mort aussi. Il m'est resté le bien surnaturel de mon Dieu et Fils... Maintenant je suis la Délaissée... Mais si je puis être dans les bras d'un Joseph que j'aime, et tu la sais si je l'aime, je me sentirai

355

moins délaissée. Il me semblera revenir en arrière, et pouvoir dire: "Jésus est absent, mais il n'est pas mort. Il est à Cana, à Naïm pour des travaux, mais maintenant il revient..." Viens, Joseph. Entrons ensemble là où Lui t'attend pour te sourire. Il nous a laissé son sourire pour nous dire qu'il n'a pas de rancœur."

Joseph entre, et elle le tient par la main, et comme il la voit assise, il s'agenouille devant elle, la tête sur ses genoux et il sanglote: "Pardon! Pardon!"

"Ce n'est pas à moi, c'est à Lui que tu dois le demander."

"Il ne peut me le donner. Sur le Calvaire, j'ai cherché à attirer son regard. Il a regardé tout le monde, mais pas moi... Il a raison... Je l'ai connu et aimé comme Maître trop tard. Maintenant, c'est fini."

"Maintenant cela commence. Tu iras à Nazareth et tu diras: "Je crois". Ta croyance aura une valeur infinie. Tu l'aimeras avec la perfection des apôtres de l'avenir qui auront le mérite d'aimer le Jésus connu seulement par l'esprit. Le feras-tu?"

"Oui! Oui! Pour réparer. Mais je voudrais entendre de Lui une parole et je ne l'entendrai jamais plus..."

"Le troisième jour il ressuscitera et il parlera à ceux qu'il aime. Tout le monde attend sa Voix."

"Tu es bénie, toi qui peux croire..."

"Joseph! Joseph! Mon époux était ton oncle et il a cru à une chose qui est encore plus difficile à croire que celle-ci. Il a su croire que la pauvre Marie de Nazareth était l'Épouse et la Mère de Dieu. Pourquoi toi, neveu de ce Juste et qui portes son nom, ne peux-tu croire qu'un Dieu puisse dire à la Mort: "Suffit!" et à la Vie "Reviens!""

"Je ne mérite pas cette foi, car j'ai été mauvais. J'ai été injuste avec Lui. Mais toi... toi tu es la Mère. Bénis-moi. Pardonne-moi... Donne-moi la paix..."

"Oui... Paix... Pardon... Oh! Dieu! Une fois j'ai dit: "Comme il est difficile d'être les 'rédempteurs' ". Maintenant je dis: "Comme il est difficile d'être la Mère du Rédempteur!" Pitié, mon Dieu! Pitié!..."

Va, Joseph. Ta mère a tant souffert en ces heures. Réconforte-la... Je reste ici... avec tout ce que j'ai de mon Enfant... Et mes larmes solitaires t'obtiendront la Foi. Adieu, mon neveu.

Dis à tous que je veux me taire... réfléchir... prier... Je suis... Je suis une pauvre femme, tenue suspendue au-dessus d'un abîme par un fil... Le fil, c'est ma Foi... Et votre manque de foi, car personne ne sait croire totalement et saintement, heurte continuellement ce fil... Et vous ne savez pas quelle fatigue vous m'imposez... Vous ne

356

savez pas que vous aidez Satan à me tourmenter. Va..."

Et Marie reste seule...

Elle s'agenouille devant le Suaire. Elle baise le front, les yeux, la bouche de son Fils et elle dit: "Ainsi! Ainsi! pour avoir de la force... Je dois croire. Je dois croire. Pour tous."

La nuit est tombée, sans étoiles, obscure, étouffante. Marie reste dans l'ombre avec sa douleur.

La journée du sabbat est finie.

## 35. LA NUIT DU SAMEDI SAINT

31/03/1945

615.1 Marie d'Alphée entre avec circonspection et elle écoute. Peut-être pense-t-elle que la Vierge s , est assoupie. Elle s'approche, se penche et elle la voit à genoux, le visage par terre contre le Suaire. Elle murmure: "Oh! malheureuse! Elle est restée ainsi!"

Elle doit penser qu'elle s'est endormie ou évanouie ainsi. Mais Marie, sortant de son oraison, dit: "Non, je priais."

"Mais à genoux! Dans l'obscurité! Dans le froid! La fenêtre ouverte! Regarde? Tu es glacée."

"Mais je me sens tellement mieux, Marie. Pendant que je priais - et l'Éternel seul sait comment j'étais épuisée après avoir soutenu tant de fois qui vacillaient, éclairé tant d'esprits que sa mort elle-même n'a pas éclairés - il m'a semblé sentir un parfum angélique, une fraîcheur du Ciel, une caresse d'aile... Un instant... Pas plus. Il m'a semblé que dans la mer de myrrhe, qui dans sa furie me submerge depuis **trois** jours désormais, s'infusait une goutte de pacifiante douceur. Il m'a semblé que la voûte fermée du Ciel s'entrouvrait, et qu'un filet de lumineux amour descendait sur l'Abandonnée. Il m'a semblé que, venant de distances infinies, un murmure incorporel disait: "C'est réellement terminé". Ma prière, désolée jusqu'à ce moment-là, s'est faite plus tranquille. Elle s'est teinte de la paix lumineuse - oh! à peine une nuance! - de la lumineuse paix qu'étaient mes contacts avec Dieu dans l'oraison... Mes oraisons!... Marie, tu as beaucoup aimé, toi, ton Alphée quand tu étais la vierge épouse?"

"Oh! Marie!... Je jubilais à l'aurore en me disant: "Une nuit est passée. Une de moins à attendre". Je jubilais au coucher du soleil en me disant: "Un autre jour est fini. Plus proche est mon entrée

357

sous son toit". Et quand le soleil descendait, je chantais comme une alouette en pensant: "Il viendra d'ici peu". Et quand je le voyais venir, avec son beau visage comme mon Jude - c'est pour cela que Jude est mon préféré - avec son œil de cerf énamouré comme l'est mon Jacques, oh! alors, je ne savais plus où j'étais! Et quand il me saluait en disant: "Douce épouse!" et que je pouvais lui dire: "Mon seigneur" alors je... je crois que si j'avais été écrasée à ce moment-là par un lourd char ou frappée par

une flèche, je n'aurais pas senti la douleur. Et ensuite, quand je fus son épouse... Ah!..." Marie se perd dans l'extase de ses souvenirs. Puis elle demande: "Mais pourquoi cette question?"

"Pour t'expliquer ce qu'étaient pour moi les oraisons. Multiplie par cent tes sentiments, fais-les monter à mille et mille puissances, et tu comprendras ce qu'a toujours été pour moi l'oraison, l'attente de cette heure... Oui, je crois que même si je ne priais pas dans la paix de la grotte ou de ma pièce, mais que je me livrais aux travaux de la femme, mon âme priait sans arrêt... Mais quand je pouvais dire: "Voilà que vient l'heure de me recueillir en Dieu" j'avais mon cœur qui brûlait en battant fort. Et quand je me perdais en Lui... alors... Non... Cela je ne puis l'expliquer. Quand tu seras dans la lumière de Dieu, tu le comprendras... Tout cela depuis trois jours était perdu... Et c'était encore plus déchirant que de n'avoir plus de Fils... Et Satan travaillait ces deux plaies superposées de la mort de mon Enfant et de l'abandon de Dieu, en créant la troisième plaie de la terreur de l'absence de foi.

Marie, je t'aime bien et tu es ma parente. Tu le diras plus tard à tes fils apôtres, pour qu'ils sachent résister dans l'apostolat et triompher de Satan. Moi, je suis certaine que si j'avais accepté le doute, et si j'avais cédé à la tentation de Satan, et si j'avais dit: "Il n'est pas possible qu'il ressuscite" en niant Dieu - car dire cela c'était nier la Vérité et la Puissance de Dieu - dans le néant serait retombée une si grande Rédemption. Moi, nouvelle Eve, j'aurais mordu de nouveau à la pomme de l'orgueil et du sens spirituel et j'aurais défait l'œuvre de mon Rédempteur.

Les apôtres seront continuellement tentés ainsi: par le monde, par la chair, par le pouvoir, par Satan. Qu'ils restent fermes, contre toutes les tortures, et les corporelles seront les plus légères, pour ne pas détruire ce que Jésus a fait."

"Toi, Marie, dis-le à mes fils... Que veux-tu que sache dire ta pauvre belle-sœur?! Oh! pourtant! S'ils étaient venus! Patience, fuir à la première heure! Mais ensuite!"

"Tu vois que Lazare et Simon avaient l'ordre de les conduire à

358

Béthanie. Jésus sait tout..."

"Oui... Mais... Oh! quand je les verrai, je leur ferai d'âpres reproches. Ils ont été des lâches. Que tous le soient, mais pas eux, mes fils! Je ne leur pardonnerai jamais..."

"Pardonne, pardonne... Cela a été un moment d'égarement... Ils ne croyaient pas que Lui pouvait être pris. Lui l'avait dit..."

"C'est bien pour cela que je ne leur pardonne pas. Ils le savaient. Ils étaient donc déjà préparés. Quand on sait une chose et que l'on croit celui qui la dit, rien n'étonne plus!"

"Marie, à vous aussi il a dit: "Je ressusciterai". Et pourtant... Si je pouvais vous ouvrir la poitrine et la tête, sur le cœur et sur le cerveau, je verrais écrit: "Cela ne peut être"."

"Mais au moins... Oui... Il est difficile de croire... Mais nous sommes restées pourtant sur le Calvaire."

"Par une grâce gratuite de Dieu. Autrement nous aurions fui nous aussi. Longin, tu l'as entendu? À dit: "Chose horrible". Et c'est un guerrier. Nous, femmes, seules avec un garçon, nous avons résisté grâce à une aide directe de Dieu. Ne t'en glorifie donc pas. Ce n'est pas notre mérite."

"Et pourquoi pas à eux?"

"Parce qu'ils seront les prêtres de demain. Ils doivent donc savoir. Savoir, pour l'avoir éprouvé, comme il est facile à celui qui a été fidèle à un Credo d'abjurer. Jésus ne veut pas de prêtres qui le sont si peu, qu'ils ont été ses ennemis les plus tenaces..."

"Tu parles de Jésus, toi, comme s'il était déjà revenu."

"Tu le vois? Toi aussi tu avoues que tu ne crois pas. Comment donc peux-tu faire des reproches à tes fils?"

Marie d'Alphée ne sait que répliquer. Elle reste tête basse, remue machinalement des objets. Elle trouve la petite lampe et sort avec elle, pour revenir ensuite après l'avoir allumée, et la met à sa place ordinaire.

Marie s'est assise de nouveau près du Suaire déplié. Le Suaire, à la lumière jaune de la lampe à huile, avec sa flamme qui tremble, acquiert une vivacité particulière et paraît mouvoir la bouche et les yeux.

"Tu ne prends rien?" demande sa belle-sœur un peu mortifiée.

"Un peu d'eau. J'ai soif."

Marie va et revient... avec du lait.

"N'insiste pas, je ne puis pas. De l'eau, oui. Je n'ai plus d'eau en moi... Je crois n'avoir pas de sang non plus. Mais..."

On frappe à la porte. Marie d'Alphée sort. Un chuchotement

359

dans le vestibule et puis Jean passe la tête à l'intérieur.

"Jean, tu es revenu? Encore rien?"

"Si. Simon Pierre... et le manteau de Jésus... ensemble... Au Gethsémani. Le manteau..." Jean glisse à genoux et dit: "Le voilà... Mais il est tout déchiré et tout plein de sang. Les empreintes des mains sont de Jésus. Seul Lui les avait si longues et si fines. Mais les déchirures viennent de dents. On voit nettement que c'est une bouche d'homme. Je pense que cela a été... que cela a été Judas Iscariote car, près de l'endroit où Simon Pierre a trouvé le manteau, il y avait un morceau du vêtement jaune de Judas. Il est revenu là... ensuite... avant de se tuer. Regarde, Mère."

Marie n'a fait que caresser et baiser le lourd manteau rouge de son Fils, mais pressée par Jean, elle l'ouvre et voit les empreintes de sang, foncées sur la couleur rouge du Sang et les déchirures des dents. Elle tremble et murmure: "Que de sang!" Elle paraît ne voir que lui.

"Mère... la terre en est rougie. Simon, qui est accouru là-haut aux premières heures du matin, dit que l'herbe avait encore du sang frais sur les feuilles... Jésus... Je ne sais pas... Il ne me paraissait pas, blessé... D'où venait tant de sang?"

"De son Corps. Dans l'angoisse... Oh! Jésus-Victime totale! Oh! mon Jésus!" Marie pleure avec tant d'angoisse, avec une lamentation épuisée, que les femmes se présentent à la porte, regardent et puis se retirent. "Cela, cela alors que tous t'abandonnaient... Vous, que faisiez-vous, pendant que Lui souffrait sa première agonie?"

“Nous dormions, Mère...” Jean pleure.

“Simon était là? Raconte.”

“J’étais allé chercher le manteau. J’avais pensé le demander à **Jonas** et à **Marc**... Mais ils se sont enfuis. La maison est fermée et tout est à l’abandon. Alors je suis descendu aux murs pour faire toute la route faite jeudi... J’étais tellement las ce soir, et affligé, que je ne pouvais maintenant me rappeler où Jésus avait quitté son manteau. Il me semblait qu’il l’avait et puis qu’il ne l’avait pas... À l’endroit de la capture, rien... Où nous étions tous les trois, rien... Je suis allé par le sentier pris par le Maître... Et j’ai cru que Simon Pierre était mort lui aussi, car je l’ai vu là tout blotti contre un rocher. J’ai crié. Il a levé la tête... et je l’ai cru fou tant il était changé. Il a poussé un cri et a cherché à fuir. Mais il titubait, aveuglé par les larmes qu’il avait versées, et je l’ai saisi. Il m’a dit: "Laisse-moi. Je suis un démon. Je l’ai renié, comme Lui disait... et le coq a chanté et Lui m’a regardé. Je me suis enfui... j’ai couru de

360

tous côtés à travers la campagne et puis je me suis trouvé ici. Et tu vois? Ici Jéhovah m’a fait trouver son Sang pour m’accuser. Du sang partout! Du sang partout! Sur la roche, sur la terre, sur l’herbe. C’est moi qui l’ai fait répandre. Comme toi, comme tous. Mais moi, ce Sang, je l’ai renié”. Il me paraissait en délire. J’ai essayé de le calmer et de l’éloigner. Mais il ne voulait pas. Il disait: "Ici! Ici! Pour garder ce Sang et son manteau. Et c’est avec mes larmes que je veux le laver. Quand il n’y aura plus de sang sur l’étoffe, peut-être alors je reviendrai parmi les vivants en me battant la poitrine et en disant: 'J’ai renié le Seigneur' ". Je lui ai dit que tu le voulais, que tu m’avais envoyé le chercher. Mais il ne voulait pas le croire. Alors je lui ai dit que tu voulais aussi Judas pour lui pardonner et que tu souffrais de ne pouvoir plus le faire à cause de son suicide. Alors il a pleuré avec plus de calme. Il a voulu savoir. Tout. Et il m’a raconté que l’herbe avait encore du Sang frais et que le manteau était tout maltraité par Judas, dont il avait trouvé un morceau de vêtement. Je l’ai laissé parler, parler, et puis je lui ai dit: "Viens près de la Mère". Oh! combien j’ai dû prier pour le persuader! Et quand il me semblait avoir réussi à le persuader, et que je me levais pour venir, lui ne voulait plus. C’est seulement vers le soir qu’il est venu. Mais après avoir passé la porte, il s’est caché de nouveau dans un jardin désert en disant: "Je ne veux pas que les gens me voient. Je porte écrite sur mon front la parole: Celui qui renie Dieu". Maintenant qu’il fait tout à fait nuit, j’ai réussi à le traîner jusqu’ici.”

“Où est-il?”

“Derrière cette porte.”

“Fais-le entrer.”

“Mère...”

“Jean...”

“Ne lui fais pas de reproches. Il est repent.”

“Me connais-tu si peu encore? Fais-le entrer.”

Jean sort. Il revient seul. Il dit: “Il n’ose pas. Essaie de l’appeler, toi.”

Et Marie doucement: “Simon de Jonas, viens.” Rien. “Simon Pierre, viens.” Rien. “Pierre de Jésus et de Marie, viens.” Un âpre accès de pleurs. Mais il n’entre pas. Marie se lève. Elle laisse le manteau sur la table et va à la porte.

Pierre est blotti là dehors, comme un chien sans maître. Il pleure si fort et tout pelotonné qu’il n’entend pas le bruit de la porte qui s’ouvre en grinçant, ni le bruit des sandales de Marie. Il s’aperçoit

361

qu’elle est là, quand elle se penche pour lui prendre une main pressée sur ses yeux et l’oblige à se lever. Elle entre dans la pièce en le traînant comme un enfant. Elle ferme la porte et met le verrou, et courbée par la douleur, comme lui l’est par la honte, elle revient à sa place.

Pierre va à ses pieds, à genoux, et il pleure sans retenue. Marie caresse ses cheveux grisonnants, tout en sueur à cause de la douleur. Pas autre chose que cette caresse jusqu’à ce qu’il soit plus calme. Enfin, quand Pierre dit: “Tu ne peux me pardonner. Ne me caresse donc pas, car je l’ai renié”, Marie dit: “Pierre, tu l’as renié, c’est vrai. Tu as eu le courage de le renier en public, le lâche courage de le faire. Les autres... Tous, sauf les bergers, Manaën, Nicodème et Joseph et Jean, n’ont eu que la lâcheté. Ils l’ont renié tous: hommes et femmes d’Israël, sauf quelques femmes... Je ne nomme pas les neveux et Alphée de Sara: eux étaient parents et amis. Mais les autres!... Et ils n’ont même pas eu le courage satanique de mentir pour se sauver, ni le courage spirituel de se repentir et de pleurer, ni celui encore plus grand de reconnaître publiquement l’erreur. Tu es un pauvre homme. Tu l’étais, plutôt, tant que tu as présumé de toi. Maintenant tu es un homme. Demain, tu seras un saint. Mais même si tu n’avais pas été ce que tu es, je t’aurais cependant quand même pardonné. J’aurais pardonné à Judas, pour sauver son esprit. Car la valeur d’un esprit, même d’un seul, mérite tous les efforts pour surmonter les répugnances et les ressentiments, jusqu’à en être brisé. Souviens toi s’en Pierre. Je te le répète: "La valeur d’une âme est telle, même si on doit en mourir par l’effort de subir son voisinage, il faut la tenir ainsi dans ses bras comme je tiens ta tête chenu, si on comprend qu’en la tenant ainsi on peut la sauver". Ainsi, comme une mère qui, après le châtement paternel, prend sur son cœur la tête du fils coupable, et davantage par les paroles de son cœur déchiré qui bat, qui bat d’amour et de douleur, que par les coups paternels, ravise et obtient. Pierre de mon Fils, pauvre Pierre qui as été, comme tous, entre les mains de Satan dans cette heure de ténèbres, et ne t’en es pas aperçu, et qui crois avoir agi par toi-même, viens, viens ici sur le cœur de la Mère des fils de mon Fils. Ici, Satan ne peut plus te faire de mal. Ici se calment les tempêtes et, en attendant le soleil: mon Jésus qui ressuscitera pour te dire: "Paix, mon Pierre", se lève l’étoile du matin, pure, belle, et qui rend pur et beau tout ce qu’elle baise, comme il arrive sur les claires eaux de notre mer dans les frais matins du printemps. C’est pour cela que je t’ai tant

362

désiré. Au pied de la Croix, j’étais martyrisée par Lui et par vous et - comment ne l’as-tu pas senti? - et j’ai appelé vos esprits si fort que je crois qu’ils sont venus réellement à moi. Et, renfermés en mon cœur, ou plutôt déposés sur mon cœur, comme les pains de proposition, je les ai tenus sous le bain de son Sang et de ses larmes. Je le pouvais, car Lui, en Jean, m’a rendue Mère de toute sa descendance... Combien je t’ai désiré!... En ce matin-là, en cet après-midi-là, et nuit et nouveau jour... Pourquoi as-tu fait tant attendre une Mère, pauvre Pierre, blessé et piétiné par le Démon?

Ne sais-tu pas que c'est la tâche des mères de remettre en ordre, de guérir, de pardonner, de ramener? Je te ramène à Lui. Voudrais-tu le voir? Voudrais-tu voir son sourire pour te persuader qu'il t'aime encore? Oui? Oh! alors, détache-toi de mon pauvre sein de femme, et mets ton front sur son front couronné, ta bouche sur sa bouche blessée, et baise ton Seigneur.”  
“Il est mort... Je ne pourrai jamais plus,”  
“Pierre, réponds-moi. Quel est pour toi le dernier miracle de ton Seigneur?”  
“Celui de l'Eucharistie. Ou plutôt, non. Celui du soldat guéri là-bas... là-bas... Oh! ne me fais pas souvenir!...”

“Une femme fidèle aimante, courageuse, l'a rejoint sur le Calvaire et a essuyé son Visage. Et Lui, pour dire ce que peut l'amour, a fixé son Visage sur la toile. Le voilà, Pierre. Voilà ce qu'a obtenu une femme à l'heure des ténèbres infernales et du courroux divin, seulement parce qu'elle a aimé. Rappelle-le-toi cela, Pierre, pour les heures où il te semblera que le Démon est plus fort que Dieu. Dieu était prisonnier des hommes, déjà accablé, condamné, flagellé, déjà mourant... Et pourtant, puisque même dans les plus dures persécutions, Dieu est toujours Dieu, et que si on frappe l'Idée, Dieu qui la suscite est intouchable, voilà que Dieu, aux négateurs, aux incrédules, aux hommes des sots "pourquoi", des coupables "cela ne peut être", des sacrilèges "ce que je ne comprends pas n'est pas vrai", répond, sans parole, par ce linge.  
Regarde-le. Un jour, tu me l'as dit, tu disais à André: "Le Messie se manifesterà à toi? Cela ne peut être vrai!" et puis ta raison humaine dut se soumettre à la force de l'esprit qui voyait le Messie là où la raison ne le voyait pas.  
Une autre fois, sur la mer en tempête, tu demandais: "Est-ce que je viens, Maître?" et puis, à moitié chemin, sur l'eau démontée, tu as douté en disant: "L'eau ne peut me soutenir" et par le doute sur le poids il s'en est fallu de peu que tu ne te noies. C'est seulement quand contre la raison humaine  
363

prévalut l'esprit qui sut croire, que tu pus trouver l'aide de Dieu. Une autre fois tu disais: "Si Lazare est mort depuis déjà quatre jours, pourquoi sommes-nous venus? Pour mourir inutilement". Car, avec ta raison humaine, tu ne pouvais admettre d'autre solution. Et ta raison fut démentie par l'esprit qui, en t'indiquant par le ressuscité la gloire de Celui qui le ressuscitait, te montra que vous n'y étiez pas allés inutilement.  
Une autre fois, et même plusieurs autres, tu disais en entendant ton Seigneur parler de mort, et de mort atroce: "Cela ne t'arrivera jamais!" Et tu vois quel démenti a eu ta raison. Moi, j'attends, maintenant, d'entendre la parole de ton esprit dans ce dernier cas...”

“Pardon.”

“Pas cela. Une autre parole.”

“Je crois.”

“Une autre.”

“Je ne sais pas...”

“J'aime. Pierre, aime. Tu seras pardonné, tu croiras, tu seras fort. Tu seras le Prêtre, non le pharisien qui accable et n'a que formalismes et pas de foi active. Regarde-le. Ose le regarder. Tous l'ont regardé et vénéré. Même Longin... Et tu ne saurais pas? Tu as pourtant su le renier! Si tu ne le reconnais pas maintenant, à travers le feu de ma maternelle, affectueuse douleur qui vous unit, vous rend la paix, tu ne pourras plus.

Lui ressuscite. Comment pourras-tu le regarder dans son nouvel éclat, si tu ne connais pas son visage dans le trépas de Maître que tu connais pour arriver au Triomphateur que tu ne connais pas? Car la douleur, toute la Douleur des siècles et du monde, l'a travaillé par le ciseau et la massette dans ces heures qui vont du soir du Jeudi à l'heure **de none** de Vendredi, et elles ont changé son visage. Avant c'était seulement le Maître et l'Ami. Maintenant c'est le Juge et le Roi. Il est monté sur son siège pour juger, et il a ceint le diadème. Il restera ainsi. Sauf qu'après la Résurrection, il ne sera plus l'Homme Juge et Roi. Mais le Dieu Juge et Roi. Regarde-le. Regarde-le pendant que l'Humanité et la Douleur le voilent pour pouvoir le regarder quand il triomphera dans sa Divinité.”

Pierre lève finalement la tête des genoux de Marie et la regarde, avec ses yeux rougis par les larmes, dans un visage de vieil enfant désolé et étonné du mal fait et du si grand bien qu'il trouve.

Marie le force à regarder son Seigneur et alors, pendant que Pierre comme devant un visage vivant, gémit: “Pardon, pardon! Je ne sais comment cela s'est passé. Ce que cela a été. Je n'étais pas

364

moi. Il y avait quelque chose qui faisait que je n'étais pas moi! Mais je t'aime, Jésus! Je t'aime, mon Maître! Reviens! Reviens! Ne t'en va pas ainsi sans me dire que tu m'as compris!” Marie répète le geste déjà fait dans la chambre du tombeau. Les bras tendus, debout, elle paraît la prêtresse au moment de l'offertoire. Et comme là elle a offert l'Hostie sans tache, ici elle offre le pécheur repent. C'est bien la Mère des saints et des pécheurs! Et puis elle lève Pierre, elle le console encore, et lui dit: “Maintenant je suis plus contente. Je te sais ici. Maintenant tu vas à côté avec les femmes et Jean. Vous avez besoin de repos et de nourriture. Va et sois bon...” comme à un enfant.

Puis, dans la maison qui plus calme en cette seconde nuit depuis sa mort, tend à revenir aux habitudes humaines du sommeil et de la nourriture, et présente l'aspect las et résigné des habitations où les survivants reviennent doucement du coup de la mort, Marie seule veut rester debout, ferme à sa place, en son attente, en sa prière. Toujours. Toujours. Toujours. Pour les vivants et pour les morts. Pour les justes et les coupables. Pour le retour, le retour, le retour du Fils.

Sa belle-sœur a voulu rester avec elle mais maintenant elle dort lourdement assise dans un coin, la tête renversée contre le mur. Marthe et Marie viennent deux fois, mais ensuite endormies se retirent dans une pièce voisine et après quelques mots tombent elles aussi dans le sommeil... Et plus loin, dans une chambre petite comme un jouet, Salomé dort avec Suzanne, alors que sur deux nattes jetées sur le sol, dorment bruyamment Pierre et Jean. Le premier avec encore un sanglot machinal perdu dans son ronflement, le second avec un sourire d'enfant qui rêve quelque joyeuse vision.

La vie reprend son activité, et la chair ses droits... Seule l'Étoile du Matin brille sans sommeil, avec son amour qui veille près de l'image de son Fils.

Et la nuit du Samedi Saint passe ainsi, jusqu'au moment où le chant du coq, à la première clarté de l'aube, fait lever Pierre avec un cri et son cri apeuré et douloureux réveille les autres dormeurs.

La trêve est finie pour eux, et la peine recommence. Alors que pour Marie ne fait que grandir l'anxiété de l'attente.

365